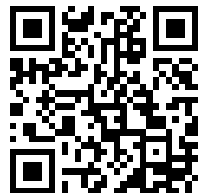

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

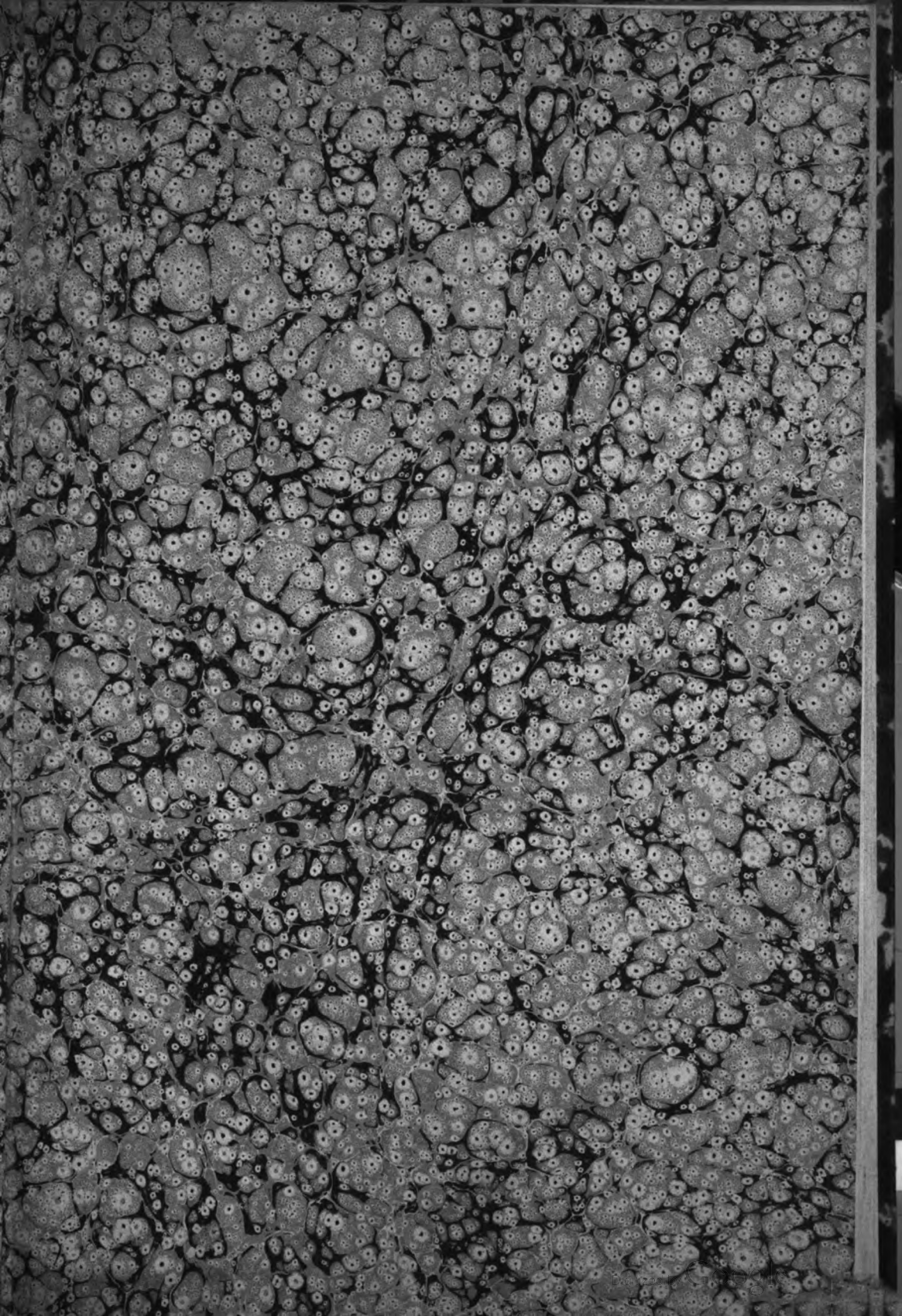
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE LIBRARY
OF THE



PERIODICAL ROOM
CLASS 054
BOOK R32173



REVUE
DU MIDI.

**IMPRIMERIE DE BOEHM,
BOULEVARD JEU-DE-PAUME.**

REVUE

DU MIDI.

3. Série. — Tome Premier.

Montpellier.
CHEZ GRAS, SALONS LITTÉRAIRES,
GRAND'RUE, 21 ; RUE BARRALÉRIE, 1.
1845.

UNIVERSITY OF

MINNESOTA

LIBRARY

Digitized by Google

188

Digitized by Google



La *Revue du Midi* commence, avec cette livraison, sa 3^e année d'existence. Elle croit n'avoir pas besoin d'une longue préface. Les travaux qu'elle a mis au jour dans le passé, répondent suffisamment de son avenir.

Fondée dans un but d'utilité et de dévouement, la *Revue du Midi* peut dire qu'elle n'a point failli à sa mission. Constamment elle a combattu les mauvaises doctrines littéraires et sociales; constamment elle a soutenu nos quelques grands écrivains actuels contre la médiocrité et l'envie. Elle persévéra dans cette voie.

JUL 24 '91
NICHOLFF

On lui a quelquefois adressé le reproche de se montrer *un peu romantique*, et de trop aimer l'École moderne. Elle avoue avec franchise cette tendance de sa direction et elle s'en fait gloire. Pourquoi en effet se ranger toujours du côté des morts contre les vivans? Pourquoi louer avec exagération le passé au détriment de l'avenir, quitte à étouffer celui-ci en germe? — Cela ne nous semble ni raisonnable ni sensé. Dans un siècle comme le nôtre, où les pouvoirs sociaux au lieu d'encourager les lettres, ainsi qu'ont toujours fait les grands ministres et les grands rois, s'occupent presque exclusivement d'élections, de systèmes politiques et de chemins de fer, il est bon que tous les organes de la pensée se montrent largement sympathiques à l'égard de ceux qui tiennent la plume, et soutiennent de leur applaudissement les rares esprits, qui, en se frayant de nouveaux sentiers, en créant de nouvelles formes, essaient de maintenir à son antique hauteur la gloire littéraire de la France. On peut admirer Châteaubriand, Lamartine, Hugo, sans mépriser pour cela nos grands écrivains du siècle de Louis XIV, et prétendre que Racine est un *polisson*.

C'est, au reste, ce que notre public méridional a parfaitement compris, et son adhésion à nos idées s'est montrée si vive jusqu'ici, qu'il nous serait impossible, toutes nos livraisons étant épuisées, de donner à nos souscripteurs à venir un seul exemplaire des deux premières séries

de notre recueil. Nous nous sommes donc décidé, afin que nos abonnés nouveaux puissent avoir une œuvre complète, à commencer avec le présent volume une 3^e série, et à augmenter de plus de moitié notre tirage.

La Revue du Midi continuera à paraître régulièrement tous les mois, sous la direction de M. Achille JUBINAL, Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, et avec la collaboration de MM. AUTRAN, Rédacteur du *Sud* (de Marseille); — AZAÏS (de Béziers); — BÉDARRIDE, Avocat à Montpellier; — Victor de BONALD (de Montpellier); — BOUISSON, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier; — CANONGE (de Nismes); — De la CANORGUE (d'Orange); — Désiré CADILHAC, à Montpellier; — CAVALIER (de Draguignan); — CLAUSADE (d'Alby); — DABADIE, Rédacteur de l'*Émancipation*, à Toulouse; — DELILLE, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier; — EICHOFF, Professeur à la Faculté des lettres de Lyon; — l'abbé FLOTTES, Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier; — Gaston de FLOTTES (de l'Académie de Marseille); — FORTOUL, Professeur à la Faculté des lettres de Toulouse; — FRANÇOIS, Professeur à la Faculté des lettres de Lyon; — JASMIN, coiffeur, à Agen; — JONCIÈRES, de Lyon; — Charles LABITTE, Professeur-suppléant au Collège de France; — Anatole de la LAFORGE (de Saint-Omer); — LAISSAC, Avocat à la Cour royale de Montpellier; — De LAGOY, Correspondant de l'Institut,

à Aix ; — LALLEMAND, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier ; — LAMOTHE, Inspecteur des monumens historiques, à Bordeaux ; — LAURENS (de Montpellier) ; — LENORMANT, de l'Institut, Professeur à la Sorbonne ; — LORDAT, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier ; — MESTRE-HUC (de Moux) ; — FRANCSIQUE MICHEL, Professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux ; — Paulin PARIS, de l'Institut ; — Auguste PELET (de Nismes) ; — PONCY, ouvrier-maçon (de Toulon) ; — Armand de PONTMARTIN, Rédacteur de la *Mode*, à Avignon ; — REBOUL (de Nismes) ; — Charles RENOUVIER (de Montpellier) ; — Jules RENOUVIER (de Montpellier) ; — RISUENO D'AMADOR, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier ; — RIBES, Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier ; — Jules de SAINT-FÉLIX (d'Uzès) ; — Eusèbe de SALLES, Professeur à la l'École des langues orientales de Marseille ; — TOURNAL, Membre de la Société archéologique de Narbonne, etc.

G.



LES DISCRÉTIONS.

Lyon , Novembre 1844.

Au jeu , dit Furetière dans son dictionnaire (*verbo* discrétion), on appelle ainsi ce qu'on laisse à la volonté du perdant ; c'est un moyen de faire un présent déguisé à une femme , que de jouer contre elle une discrétion.

Aujourd'hui , cette acception élégante du mot discrétion est à peu près oubliée ; pour la retrouver il faut la chercher dans les vocabulaires à la suite des significations plus usuelles de ce terme ; et encore est-elle accompagnée de la phrase ordinaire — *a vieilli* , — dont les philologues marquent les mots tombés en désuétude. Introduite par la mode au milieu des réunions polies du *xvii^e* siècle , elle a disparu avec elles ; c'est là le sort de tous les mots qui doivent à des frivolités leur éclat éphémère. Pour obtenir le droit de bourgeoisie dans la langue , il faut que les mots expriment des usages et des faits généraux , des idées et des choses durables. Ceux que des goûts de société font éclore passent vite ; ils sont soumis à leur inconstance , ils forment un langage particulier , sorte de jargon conventionnel , capricieux , changeant , que rien ne peut fixer : ce sont des notes fugitives dont le son ne trouve point d'écho. Dans vingt ans d'ici , que de termes aujourd'hui pimpants , recherchés , choyés , seront inin-

telligibles ! De toutes ces expressions nouvelles qui se pavanent dans les romans , qui sont en faveur dans la fraction élégante de la société , combien auront vieilli , et dont le sens , pour être interprété , appellera toute l'attention des archéologues ! La véritable noblesse des mots , c'est d'être du domaine public. Ceux que crée le besoin de se distinguer vivent à peine une saison ; ils tombent comme les feuilles , ils se flétrissent avec les fleurs. Il y a quelques années encore , le mot *fashionable* était un terme d'un grand choix ; il planait dans une sphère élégante : aujourd'hui il n'est plus guère en usage que parmi les courtoufs de boutique. Au *fashionable* a succédé le *dandy* : le *dandy* a disparu devant le *gant-jaune* , et le *gant-jaune* a changé récemment sa peau lisse , glacée , parfumée , contre la peau rude , velue , du roi des animaux. Le *gant-jaune* a enfanté le *lion* ; la souris est accouchée d'une montagne. Au train dont vont les choses et les mots , qui peut savoir ce que nous réserve la montagne pour demain ?

Donc , au *xvii^e* siècle , les discrétions étaient l'un des passe-temps les plus recherchés à la cour et à la ville. Le goût en était venu d'Italie avec ces mille frivolités importées en France par les Médicis ; les salons l'avaient adopté avec l'enthousiasme de la nouveauté ; chacun trouvait son compte à ces paris qu'il était si facile de payer : le poète comme le financier , le simple cadet comme le duc et pair , l'abbé qui faisait figure dans l'attente d'un bénéfice comme le prélat pourvu d'un riche évêché. Lorsqu'on était las de jouer des proverbes et des charades , de deviner des énigmes , des rébus , de médire de la pièce nouvelle , de parler Phébus , de lire de petites lettres et de gros romans , la vue des cartes disposées sur des tables réveillait tout à coup l'ardeur de l'assemblée. — Marquis , vous plairait-il une *reprise de petite prime* ? — A vous , comte , deux mots : une *triomphe* ? — M. l'abbé veut-il prendre sa revanche au *piquet* ? — Au piquet ! grand Dieu , quel mot prononcez-vous là ! Quoi , ce délassement conjugal des sexagénaires , cette distraction la plus bourgeoise de toutes les distractions bourgeoises ! — Oui , le

piquet , ne vous en déplaît , à vous qui préférez la *bouillotte* , ce jeu d'automate qui consiste à dire pendant toute une soirée : *Je vois* , — *Je passe*. Pour somnolent et engourdi qu'il soit aujourd'hui , le piquet n'en compte pas moins un passé plein de souvenirs , de gloire et de jeunesse ; il n'a pas toujours eu la main sèche et ridée , l'œil éteint , la voix tremblante ; il a eu la main blanche et potelée , le doigt effilé , l'ongle rose et poli , le regard amoureux , le geste tendre , la parole douceuse. Ne médions pas de ce jeu , qui a été un jeu royal , la passion des grandes dames du siècle de Louis le Grand , l'aimable complice et le confident de leurs amours. Point d'amusantes soirées sans lui , point d'agréables réunions , point de bons romans ; car vous le retrouvez encore dans les livres les plus goûtés. Les héros et les héroïnes des romans de l'époque , vous savez ces personnages merveilleux de M^{lle} de Scudéri et de M^{me} de Villedieu , passent à jouer au piquet les loisirs que leur laissent la guerre et l'amour. Ajoutez encore que c'est un jeu patient , fidèle , constant , qu'il a traversé la Révolution , et qu'il est demeuré aux lieux témoins de sa première splendeur , — au Marais. Respectons-le donc comme un dernier débris du siècle de Louis XIV , le seul peut-être qui , de mains en mains , se soit transmis jusqu'à nous.

Les parties sont engagées : Lisandre contre Araminte , Damis contre Célimène , Ariste contre Cidalise , et le grave Orgon lui-même contre Bélise. Tous les visages sont rians , une douce gaieté anime le jeu : vous ne voyez point l'or ruisseler sur les tables. Loin d'ici l'attention avide du lansquenet et les inquiétudes de la *bassette* , cette autre importation italienne aussi funeste que le lansquenet ! Vous n'entendrez personne

S'écrier sur un as mal à propos jeté ,
Se plaindre d'un Gano qu'on n'a point écouté.

Valère ne quittera pas la place hors de lui , froissant les cartes , déchirant ses manchettes et s'écriant avec fureur :

Dix fois , à triple carte , être pris le premier.

Tout le monde se montre beau joueur ; car tout le monde , y

compris le diable qui n'y perd rien, saura tirer galamment son épingle du jeu. Peut-on perdre avec plus de grâce que ne le font Lisandre, Damis, Ariste et Orgon ? Voilà d'honnêtes gens qui savent accepter sans se plaindre la mauvaise fortune. Mais qu'ont-ils perdu ? Moins que rien, une *discretion*, c'est-à-dire, un présent laissé à la générosité de leur bourse, au bon goût et à la délicatesse de leur esprit. Comment voudriez-vous qu'avec un pareil enjeu les chances ne leur fussent pas constamment défavorables ? Ah ! la belle occasion pour ces heureux perdans de déployer toutes les ressources de leur galanterie ! Jusqu'alors Araminte tenait rigueur à Lisandre, et lui renvoyait par sa *dariolette* (1) ses épîtres sans les lire. L'amant éconduit est bien certain maintenant de se faire écouter, on ne ferme pas la porte au nez d'un débiteur ; Araminte sera bien obligée de recevoir son hommage. N'est-ce pas le cas de dire comme au *Coq-Imbert* : « Qui gagne perd ? » Il courait de méchants bruits sur l'esprit de Damis ; Ariste passait pour sauvage, Orgon pour peu magnifique. Le champ leur est laissé libre de ruiner ces injurieux soupçons ; on les jugera à l'œuvre avec sévérité. Et ne croyez pas que ce soit chose facile que de sortir de cette épreuve à son honneur, que de trouver un cadeau qui convienne au goût, au caractère, à la position de celle à qui il s'adresse. Il faut savoir son monde, à quelle classe appartiennent toutes ces charmantes créancières, à la classe des *Admirables* ou des *Précieuses*, des *Ravissantes* ou des *Mignonnes*, des *Évaporées* ou des *Embarrassées*, des *Barbouillées* ou des *Mal-Assorties* (2), sous quelle zone les ont rangées le sort, la passion et le bel esprit.

Dettes de jeu, dettes sacrées ; aussi, dès le lendemain le financier ira-t-il en grande hâte visiter la boutique du fameux

(1) Suivante qui reçoit les confidences de sa maîtresse.

(2) J'emprunte cette nomenclature à un petit ouvrage de l'abbé d'Aubignac, intitulé : *Description du royaume de coquetterie, avec une carte topographique de ce pays*. Je recommande le livre aux amateurs sans leur recommander la carte, qui est bien la plus mauvaise gravure qui soit jamais sortie d'un burin.

parfumer Martial et la galerie du Palais pour y choisir une de ces mille bagatelles qu'un honnête homme peut déceimment offrir à une honnête femme, — boîtes à mouches, poudres de senteur, miroirs, masques, éventails, papier doré, bracelets, bijoux, gommés, essences, assassins, panaches, échelles (1), gants de Néroli et de Frangipane (encore deux inventions italiennes), garnitures, points, passemens, etc. — Il renfermera son présent dans une jolie boîte d'or, car le financier laisse toujours passer le bout de la bourse, et l'adressera par son laquais avec une missive aussi spirituelle que la pourra tourner son secrétaire. Le grand seigneur ne va pas si vite en besogne; il n'achète pas sa galanterie toute faite: il la commande; ce sera quelque *imagination* nouvelle, quelque fantaisie sans nom, un objet d'art allégorique, avec chiffres, emblèmes et devises. La célèbre *Guirlande de Julie*, offerte par le duc de Montausier à M^{lle} de Rambouillet, fut sans doute le prix d'une *discrétion* perdue au jeu. Si l'invention lui manque, les fleurs lui restent, ce présent tout trouvé auquel songent d'abord les sots et les gens d'esprit, et qui n'a d'odeur, de fraîcheur, de couleur, que par la manière dont on le sait offrir. — Mais le poète? Celui-là est le moins embarrassé des trois. S'il lui reste quelques écus il les échangera chez la mercière contre des *galans* de rubans (toujours une mode d'Italie); et un billet bien ambré, assaisonné de pointes, de fadeurs, de subtilités, fera trouver cette modeste offrande la plus gracieuse du monde.

L'homme des petits riens littéraires, l'historiographe de toutes ces réunions, Voiture nous a laissé un modèle de ce genre de paiement épistolaire dans sa *Lettre à Mademoiselle Julie d'Angennes en lui envoyant douze galans de rubans pour une discrétion qu'il avait perdue contre elle*. « Puisque la discrétion, dit-il, est une des principales parties d'un galant, je crois qu'en vous en envoyant douze je paie bien libéralement ce que je vous dois.

(1) Rang de rubans que les femmes disposaient le long de leur busc en forme d'échelle.

» Ne craignez pas d'en prendre un si grand nombre , vous qui
 » jusques ici n'en avez voulu recevoir pas un. Car je vous assure
 » que vous pouvez vous fier en ceux-ci et qu'ils se sauront taire
 » des faveurs que vous leur ferez. Quelque gloire qu'il y ait à
 » recevoir des vôtres , ce n'est pas peu de chose que d'en avoir
 » trouvé tant de cette humeur en un temps où ils sont tous pleins
 » de vanité. » Le reste à l'avenant.

Un autre faiseur de lettres , contemporain de Voiture , et que j'ai la faiblesse , malgré l'autorité de Boileau , de trouver beaucoup plus amusant , Le Pays , nous donne , dans son petit livre des *Amours, Amitiés et Amourettes*, un échantillon du même goût et du même style. C'était un homme de bonne mine et de grande chère , enjoué , mais non *bouffon* comme le peint Despréaux , dérochant quelques instans aux plaisirs et aux affaires pour conter fleurette aux Muses , semant dans ses écrits , avec la même profusion que Voiture , les jeux de mots , les idées prétentieuses , les équivoques , mais relevant çà et là toutes ces friandises , alors à la mode , par quelque entremets plus nourrissans et souvent même un peu trop crus. Bien que fils d'un tonnelier , quelques-uns même prétendent d'un marchand de vin , Voiture ne buvait que de l'eau , ce qui lui attira plus d'une raillerie. — « Cela ne vaut rien , percez-nous-en d'un autre , lui disait assez grossièrement madame Desloges , à une soirée de l'hôtel de Rambouillet où il avait proposé un proverbe qui n'eut pas les suffrages de la compagnie. » — Le Pays , au contraire , voluptueux à la façon des Saint-Pavin et des Ficubet , ne refusait jamais une *petite débauche* avec d'honnêtes gens. De là la différence de leur mérite épistolaire. Plus fin , plus renchéri que son jeune rival , Voiture , à mon avis , n'en a ni la plaisante humeur ni le laisser-aller badin. C'est là , au reste , une question de critique de peu d'importance , aujourd'hui que l'un et l'autre sont justement oubliés , et la courte citation que je vais faire ne la saurait trancher , car la *Lettre* de Le Pays à *Mademoiselle de **** en lui envoyant une pièce de ruban couleur de rose pour une discrétion qu'il avait perdue contre elle , sauf une ou deux phrases un peu moins

retenues , est conçue à peu près dans les mêmes termes que celle de Voiture : « Voici un galant , Philis , qui est à vous. Il n'en faut pas rougir , et vous ne pouvez pas vous en dédire. Il est à vous puisque vous l'avez gagné de si beau jeu. Peut-être que vous ne croyez pas avoir gagné grand'chose ; mais pourtant gagner un galant dans un tour de trictrac n'est pas faire un petit profit. Jugez donc mieux de votre conquête , et ne laissez pas d'estimer votre galant, quoiqu'il ne vous ait coûté que peu de peine à acquérir. Au reste , il possède des qualités qui ne sont guère communes parmi les galans de ce temps. Il n'y a rien à craindre de sa conduite et vous pourrez vous reposer sur sa discrétion. S'il a des rivaux qui aient plus d'éclat et de beauté , je vous assure qu'il n'en a point qui aient plus de retenue. Le galant-ponceau a beau faire le suffisant , sa couleur marque trop sa passion. Le vert , avec sa mine riante , n'est pas si innocent qu'on l'estime : en témoignant son espérance , il en dit assez pour être blâmé de témérité. Le bleu n'est pas moins indiscret , puisqu'en montrant la fidélité il décèle l'amour trop clairement. Pour le jaune.... , etc.... Mais, quant à mon galant couleur de rose, il a toute la retenue qu'il doit avoir. Il a emprunté sa couleur de celle qu'on voit sur vos belles joues , et puisqu'il a quelque chose de semblable à votre visage, il peut bien hardiment se vanter d'être modeste et discret , et espérer en cette qualité que vous le préférerez à tous les galans qui vous approchent.... »

A défaut de galans à offrir , le poète avait toujours à sa disposition , pour solder ces agréables dettes de jeu, toutes les menues denrées du Parnasse , sonnets , élégies , épigrammes , rondeaux. Aussi les moindres rimailleurs ne s'en faisaient-ils faute. Pour la première fois Apollon leur servait de caution , et la caution était acceptée vaille que vaille :

« Je vous dois des vers , les voici :

« Ah ! Dorise ! l'heureuse perte ,
Que l'on fait en perdant ainsi ! »

Vous devinez facilement , sans que j'aie besoin de recourir à

de nombreuses citations , le sens de ces offrandes poétiques . — le « *Je vous donne mon cœur* » sous toutes les formes , dans tous les rythmes , — présent sans conséquence , qui fort heureusement n'exigeait pas de réciprocité. Le grand Corneille lui-même prenait plaisir à ces amusemens et mettait une grâce particulière à acquitter ses *discretions* , ainsi que l'atteste ce joli sonnet connu sous le nom de *Sonnet perdu au jeu* :

Je chéris ma défaite et mon destin m'est doux ,
 Beauté, charme puissant des yeux et des oreilles !
 Et je n'ai point regret qu'une heure auprès de vous
 Me coûte en votre absence et des soins et des veilles.

Se voir ainsi vaincu par vos rares merveilles ,
 C'est un malheur commode à faire cent jaloux,
 Et le cœur ne soupire en des pertes pareilles
 Que pour baiser la main qui lui fait ces grands coups.

Recevez de la mienne, après votre victoire ,
 Ce que pourrait un roi tenir à quelque gloire ,
 Ce que les plus beaux yeux n'ont jamais dédaigné.

Je vous en rends , Iris , un juste et prompt hommage :
 Hélas ! contentez-vous de me l'avoir gagné ,
 Sans me dérober davantage.

Corneille payait en roi ; mais il n'était pas donné à toutes les joueuses de rencontrer un adversaire de ce rang. Quelquefois aussi, les chances du jeu tournaient contre elles ; bien que la galanterie fût un devoir à leurs *tenans* de leur ménager la victoire dans ces futilles passes de cartes , quelques-uns, plus hardis ou plus amoureux, disputaient vaillamment le gain de la *discretion*. Si le succès couronnait leur audace, c'était leur tour de se montrer créanciers impitoyables jusqu'à ce que leurs jolies débitrices se fussent exécutées. On demandait d'abord du temps pour s'acquitter ; on reculait l'échéance sous mille prétextes : les dévotions , les bals , les promenades , une maladie , un départ subit , avaient fait oublier cette malheureuse dette ; mais les *Anglais* (1) revenaient si souvent à la charge , qu'à la fin il

(1) Ce terme , encore aujourd'hui en usage parmi les jeunes gens pour désigner des créanciers tenaces , date du xv^e siècle, époque à laquelle les *Anglais*, mal-

fallait bien se rendre. On délibérait donc sur le choix du présent ; on consultait le goût , les convenances , l'honnêteté , car souvent le cas était embarrassant. Pour les indifférens la chose allait d'elle-même. Un botte de conserves, des oranges de Chine ou quelque autre bagatelle insignifiante , c'était tout ce qu'il leur était permis d'espérer ; les confitures n'engagent à rien , ne disent rien de trop ; c'est le cadeau des grand'mères et des abbesses. Pour le commun des courtisans , un nœud d'épée , un tableau de broderie , etc. ; il y a là de quoi les satisfaire sans les rendre trop suffisans. Pour celui qu'on a distingué de la foule , un médaillon orné d'une inscription de ce genre : « *L'Amour était de la partie* , » un cœur en or émaillé , un petit chef-d'œuvre d'orfèvrerie amoureuse , ou , ce qui vaut mieux , un portrait , cet éternel portrait qu'on demande sans cesse , qu'on refuse longtemps et qu'on finit toujours par accorder.

Et ne pensez pas que j'exagère à plaisir l'importance qui s'attachait alors à ces futilités. Je pourrais mettre sur table mes nombreuses autorités , lettres , mémoires , poésies légères , et surtout l'interminable série des romans de l'époque , si je ne craignais de me donner le ridicule de faire de l'érudition sur la pointe d'une aiguille. Permettez-moi néanmoins , pour finir , de tirer de la poussière de ma bibliothèque un petit volume qui , avant d'arriver sur les quais , — les Invalides de tous les livres éclopés , — où je l'ai découvert à son odeur de benjoin rance , a dû reposer sur la toilette et sous le chevet de plus d'une jolie joueuse de *discretion*. Il a pour titre : *La Montre* , pour auteur Bonnetcorse. C'est tout-à-fait un *livre d'Heures* à l'usage des galans et des précieuses de premier ordre.

tres de Paris, s'étaient signalés par des exactions et des usures de tout genre. Le vieux poète Crétin dit , dans une de ses pièces , qu'il a fait solliciter

Tous ses *Anglois* , pour les restes parfaire
Et le paiement entier leur satisfaire.

Clément Marot , dans son épître *A ung créancier* , se sert aussi de cette expression :

..... Et si devez entendre
Que je n'eux oncq Anglois de votre taille.

L'aimable Iris est aimée de Damon. Même naissance , même fortune , même inclination des deux côtés ; les grands parens sont d'accord ; rien ne s'oppose donc à leur union. Malheureusement , Iris est obligée de faire un voyage à la campagne , où elle doit demeurer quelques mois. Damon , qui est le plus amoureux de tous les hommes , souffre tout naturellement avec impatience l'absence de sa maltresse : ne pouvant la visiter aussi souvent qu'il l'eût désiré , il lui écrit à toutes les occasions. Après lui avoir débité cent jolies choses ; il se souvient de lui demander , par un billet , une discrétion qu'il lui avait gagnée avant son départ. Iris diffère toujours ; mais Damon insiste , il veut être payé. Pour sortir d'affaire et prouver sa solvabilité , Iris se décide enfin à lui envoyer une montre de sa façon , qui doit régler toutes ses actions. Cette montre toute particulière marque les vingt-quatre heures qui composent le jour et la nuit , et indique ce que doit faire Damon à chaque heure. Un Amour , peint au milieu du cadran , figure le Temps ; son carquois , la grande aiguille ; et sa flèche , la petite. Elle est arrêtée sur le chiffre VIII : c'est l'heure à laquelle Damon doit s'éveiller , mais non encore se lever , car l'inscription marque *Agréable réserve* ; Damon , à huit heures , rêvera à Iris. — IX. *Dessain de ne plaire à personne*. — X. *Lecture de billets*. — XI. *Heure à écrire*. — XII. *Devoir indispensable*. — I. *Entretiens forcés*. — II. *Heure du repas*. — III. *Visites d'amis*. — IV. *Conversations générales*. — V. *Visites un peu dangereuses*. — VI. *Promenades sans dessein*. — VII. *Retraite volontaire*. — VIII. *Demandes empressées*. — IX. *Fâcheux souvenir*. — X. *Réflexions*. — XI. *Repas du soir*. — XII. *Complaisance*. — I. *Impossibilité de dormir*. — II. *Conversation en songe*. — III. *Caprices à souffrir en songe*. — IV. *Jalousie en songes*. — V. *Rupture en songe*. — VI. *Raccommodement en songe*. — VII. *Songes divers*. — VIII. Nous avons fait le double tour du cadran. Que vous en semble ? Ne trouvez-vous pas cette *discrétion* bien imaginée ? Et connaissez-vous , à l'exception de la fameuse *Carte du Tendre* , quelque autre galanterie digne de lui être comparée ?

Soyons justes cependant , toutes les Iris n'étaient pas si merveilleusement inspirées. Le bel esprit ne faisait pas seul les frais de ces cadeaux de jeu , et la perte d'une discrétion servit de prétexte à plus d'une grande dame pour offrir aux écrivains pauvres un honnête présent sans blesser leur délicatesse. Au siècle suivant , la bonne madame Geoffrin , qui n'y entendait pas malice , leur envoyait tout simplement une paire de culottes. Vous voyez que les discrétions avaient quelque chose de bon.

Aujourd'hui , comme je l'ai dit , cette agréable distraction , qui couronnait les soirées et les soupers du *xvii^e* siècle , a disparu de nos mœurs , et le mot qui la désignait , de notre langue. En fouillant les anciens vocabulaires , que d'usages ainsi perdus , que d'habitudes , que de modes passées ne trouverait-on pas , sous mille termes tombés en désuétude ! Mais à quoi bon ressusciter tous ces vieux mots , secouer tous ces vieux gants , tous ces rubans flétris , toutes ces fleurs desséchées , tout cet attirail d'expressions et de goûts oubliés ? A chaque siècle ses coutumes , ses nouveautés , ses excentricités. Chaque année , la terre crée des fleurs nouvelles , la femme de nouvelles parures , le bel esprit de nouveaux mots. Si nous n'avons plus d'aussi ingénieuses horlogères qu'Iris , n'avons-nous pas les *Lionnes* pour nous consoler ?

JONCIÈRES.

DE PARIS AU CANIGOU.

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES.

(Suite.)

LETTRE XXX.

J'ai vu aujourd'hui , non pas précisément deux des merveilles du monde , mais les deux merveilles de Luz : — un aigle et un nain.

Scipion (c'est l'aigle , qui n'est pas un nain) a été dérobé jeune à l'aire paternel. *Implumes nido detraxit*. Aussi est-il parfaitement apprivoisé ! Un jour pourtant , effrayé par l'apparition subite d'un gros dogue , il prit son essor vers la plaine. On le crut perdu , car au battement précipité de son aile , à la façon dont il redressait sa tête avec joie , on voyait qu'il était fier d'avoir recouvré sa liberté , et qu'il sentait le prix de cette chose inappréciable. Par malheur , son maître parut : « *Scipion ! Scipion !....* » Et l'oiseau , jetant un coup-d'œil de regret à ces sommets sur lesquels il ne dépendait que de lui de régner , accourut , docile , à cet appel.

L'homme n'est donc pas le seul être qui , par habitude , consente à rester esclave !

Quant au nain — (qui n'est pas un aigle) , on peut dire de lui que c'est un enfant de trente-deux ans , et un homme de

trénte-cinq poudes. Tels sont, en effet, son âge et sa taille. Le commerçant chez lequel il est employé, lui a fait construire une échelle pour qu'il pût arriver à la hauteur du comptoir. Du reste, il possède toutes ses facultés, et, sans avoir beaucoup d'esprit, il en a cependant assez pour fabriquer avec adresse de jolis paniers de paille qu'il débite aux visiteurs. — Par un phénomène d'une grande singularité, mais qui se reproduit souvent en tout genre dans la montagne, sur trois autres enfans qu'a eus sa mère, l'un était à peu près de la même petitesse, les deux autres étaient énormes. Cette déviation aux lois ordinaires de la nature, a offert dans ce pays des exemples bien plus frappans et dont la cause serait intéressante à connaître. Ainsi, au village de *Sasos* une famille a joui long-temps, dit-on, du privilège exclusif de mettre au jour des géans. Le fait est qu'on voit encore aux registres communaux de Luz, l'extrait mortuaire du dernier rejeton de cette famille, nommé Henriquez. Il y est mentionné que cet homme avait sept pieds, moins quelque chose.

Comme je m'en retournais, j'ai aperçu grand nombre de femmes enveloppées dans une mante noire, se rendant sur deux files à l'église. On m'a dit qu'elles allaient préluder au *Festin des morts*.

Il parait qu'ici cette antithétique démonstration de chagrin, qui consistait à noyer la douleur autre part que dans les larmes, a conservé encore des fidèles. Mais, je vous le demande, ce mort qui occasionne un festin, ne vous fait-il pas songer à ces festins dans lesquels les Égyptiens faisaient apporter une tête de mort? Des deux côtés c'est la tombe qui fait les frais de la joie.

Voici un autre usage non moins bizarre, et qui rappelle également d'anciennes mœurs.

Tous les ans, à l'époque du carnaval, les jeunes gens de la contrée se rassemblent et s'habillent en chasseurs. Un d'eux se déguise en ours, et court se cacher dans les bois. Bientôt la chasse commence, l'ours est traqué de tous côtés, et les chasseurs du village, auquel appartient celui qui atteint la bête

humaine , sont hébergés et fêtés durant plusieurs jours par leurs camarades des autres hameaux.

Je ne puis non plus passer sous silence une grande fête qui a lieu deux fois par année, sinon à Luz, du moins dans les cantons où il y a beaucoup de pasteurs : c'est la cérémonie des *Germes*.

Vers la fin de mai , quand le versant des monts commence à se dégarnir de neige , les troupeaux sortent des granges (*Germes*). Chaque propriétaire marque les siens de son initiale au moyen d'une peinture rouge ; on orne le béliet conducteur , de festons ; le pâtre se revêt de ses plus beaux habits ; le chien lui-même est décoré de rubans , et la foule , hommes et troupeaux , se réunit au son des musettes et d'une espèce de lyre bâtarde que l'on frappe avec une baguette , sur la place publique de l'endroit. Là , on danse et l'on festoie toute la journée ; puis , le lendemain , après avoir entendu la messe du départ , quand le prêtre a donné sa bénédiction aux troupeaux , les gardiens , qui partent pour un exil de cinq mois , embrassent les assistans ; ceux-ci leur remettent les provisions d'usage , dans lesquelles le chien compte toujours pour une ration , et le bétail se dirige vers la montagne , jusqu'à ce que l'hiver , étendant son froid manteau sur les pics , le ramène aux *Germes* avec les mêmes cérémonies.

Heureux les peuples dont les douleurs et les joies sont invariablement circonscrites entre l'arrivée et le départ de quelques pasteurs !

— Comme on le voit , tous ces usages respirent une naïveté qui suffirait presque à repousser les imputations que certains touristes ont jetées à la face des montagnards. Certes , je ne prétends point que , dans le rayon des établissemens thermaux , l'influence des étrangers ne se fasse point sentir par quelques vices ; mais , hors de là , c'est toujours la même probité , le même désintéressement , la même hospitalité biblique.

— Et que voulez-vous , en effet , qu'aïlle faire au milieu de ces patriarches qui n'ont pour toutes richesses que quelques brebis , et dont les filles , pour la plupart , n'apportent en

dot à leurs maris qu'un métier à tisser , notre civilisation corruptrice , en binocle et en gants jaunes , hardie , prostituée , qui a rejeté bien loin sa robe de bure , pour s'affubler du cachemire et de la pourpre tyrienne ? Hélas ! nous pouvons dire de notre temps , mais sans en faire d'application aux enfans de la montagne , ce que Juvénal disait du sien :

*Paupertas romana perit. Hinc fluxit ad istos
Et Sybaris colles ; hinc et Rhodos , et Miletos ,
Atque coronatum et petulans madidumque Tarentum.*

LETTRE XXXI.

Il est cinq heures , c'est-à-dire , à peine jour. On m'amène un guide et un cheval : nous partons pour Gavarnie.

La gorge qu'il nous faut suivre commence aux portes de Saint-Sauveur ; elle forme la continuation du défilé de Pierrefite et de celui qui le précède. On peut l'appeler le troisième acte du drame ; car ici tout marche dans une effrayante progression. Une horreur n'attend pas l'autre.

Dès l'abord , en effet , de cette longue tranchée vous n'apercevez plus le ciel dans le lointain , que comme à travers un tube de lorgnette. Des montagnes granitiques , évidemment sciées en deux par le travail des ondes , vous disputent incessamment un sentier scabreux et vous abandonnent , au plus , assez d'air pour respirer. Sous vos pas , les abîmes se creusent ; le gave roule à des profondeurs inconnues , tantôt rugissant contre les blocs énormes qui encombrant son passage , et qu'à la longue il ébranle ; tantôt disparaissant sous de longs conduits ténébreux qui semblent ne plus vouloir le vomir , mais d'où vous l'entendez tout à coup s'élancer en bouillonnant entre deux parapets de roche , jusqu'à ce qu'il aille disparaître de nouveau sous quelques gouffres , ou glisser paisible et sans rides aux approches du vallon , entre des festons de lianes et de fleurs.

Cependant , au bout de vingt minutes , nous sommes au *Pas* de l'Échelle.

Ce détroit qui , aujourd'hui , n'offre rien de plus dangereux

que le reste du chemin (la route peut avoir cinq pieds de large) était jadis un des passages les plus redoutés de la gorge. Pour le franchir , il fallait descendre par une espèce d'escalier vertical fort rapide , jusqu'à une petite tour crénelée qui s'élevait à quelques toises plus bas que le chemin actuel et dont on voit encore les débris. Parvenu à cette fortification , on continuait à se diriger , non sans frémir , vers le gave , et l'on gagnait l'extrémité opposée du *Pas* , à l'aide d'un autre petit sentier tout aussi praticable et aussi commode. Mon guide qui , encore enfant , a vu ces lieux dans cet état , m'assure qu'il n'y a jamais passé sans trembler.

Il me rapporte aussi qu'il y a long-temps , un jeune homme , ayant voulu mettre là son cheval au galop , tomba avec lui dans le gave. Tout le village fut bientôt rassemblé , mais personne n'osait aller porter secours à ce malheureux dont on entendait les cris plaintifs. Le curé de Luz donna alors un bel exemple de dévouement. Il se fit apporter un câble , s'y suspendit , et , malgré les prières et les supplications des spectateurs , descendit ainsi au fond du précipice. — Quand il arriva le jeune homme expirait.

Ce lieu est célèbre encore par un événement d'un autre genre.

— Au mois de novembre 1708 , une bande de miquelets aragonnais ayant traversé le val de Broto et escaladé la brèche de Roland , vint piller les habitations de Héas , de Gèdre et de Gavarnie.

Après avoir enlevé beaucoup d'effets , tué plusieurs personnes et incendié quelques granges , ces miquelets voulurent pénétrer jusqu'à Luz , afin de lui faire subir le même sort. Heureusement , une douzaine d'intrépides montagnards se renfermèrent à la hâte dans la petite tour et s'y défendirent avec tant de vaillance , qu'ils donnèrent aux habitants de la vallée le temps d'accourir et de repousser les agresseurs. Ceux-ci qui ne s'attendaient pas même à la résistance , se voyant attaqués avec courage , se retirèrent en désordre , abandonnant une partie de leur butin.

Cette circonstance fit conserver la tour et l'*Escalette* , malgré

malgré leur incommodité, jusqu'en 1762. Mais, à cette époque, les bains de Barèges étant devenus plus fréquentés, on résolut de tracer un nouveau chemin. En conséquence, les montagnards, de leur propre mouvement et sans aucune ressource de la part de la province, commencèrent, au moyen de la mine, à conquérir sur des rochers le passage actuel, qu'animés par le succès ils élargirent jusqu'à Gavarnie. Quelques années plus tard, M. Dusaulx l'académicien, qui fit, en 1789, partie de la commune de Paris, composa l'inscription suivante, qu'on scella aux parois de la montagne, vis-à-vis la forteresse, et que l'administration eût dû y replacer depuis long-temps, ne fût-ce que par un sentiment de patriotisme :

Passant,
Contemple ici du haut de ces monts sourcilleux,
Jusqu'au fond de l'abîme,
Les prodiges de l'art et ceux de la forte nature.
Adouci par l'industrie humaine
Le fier génie de ces montagnes
Défend
D'y trembler désormais.

— Cependant je continuai ma route. A peine étais-je arrivé à l'extrémité du pas de l'Échelle, que j'entendis mon guide, qui m'avait devancé d'une ou deux portées de fusil, entonner une chanson patoise, dont voici, sauf erreur, les premiers vers :

Las ninas de Luz (Les filles de Luz)
Son mas lindas (Sont plus jolies)
Que de Labazuz (Que celles de Barèges...)

Tandis que je m'évertuais à chercher pourquoi l'éloge de ces dames venait se placer ainsi dans la bouche de ce brave homme, qui n'avait probablement plus rien à démêler avec elles, il me sembla ouïr distinctement, à mesure que je rejoignais mon conducteur, une seconde voix qui répétait la chanson : « Morbleu ! me dis-je, voilà qui est surprenant ; on croirait qu'il y a là un troisième personnage ; or, nous ne sommes que deux ici et je n'ai pas ouvert la bouche ! — Hè, Jacques ! »

Jacques se retourna en riant ; car il avait voulu par sa chanson, me faire remarquer un écho d'une fidélité prodigieuse

qui fait l'étonnement des étrangers. Il n'a rien pourtant que de bien simple. Les deux montagnes opposées forment un coude à cet endroit et semblent vouloir se rejoindre ; leurs parois qui suivent deux lignes parallèles perpendiculaires, de douze à quinze cents pieds de hauteur, sont d'un granit lisse et poli (car nous sommes ici au centre de l'axe primitif), qui rejette le son tel qu'il le reçoit.

On ne manque jamais non plus de vous indiquer, à quelques centaines de toises au-dessus du gave, et à quelque distance aussi du sommet de la montagne, une crevasse dans laquelle il vous semble apercevoir un immense fagot. C'est un nid d'aigle. Il est aujourd'hui abandonné, l'homme étant venu jusque-là troubler le roi des airs, au risque cent fois d'y périr.

En avançant, je remarquai tout à coup sur un petit sentier qu'on distinguait à peine, roulé autour de la montagne comme un fil autour d'une pelote, un enfant qui coupait du bois. L'arbre auquel il s'attaquait croissait dans une épouvantable inclinaison, de sorte qu'il eût suffi qu'une branche cassât, pour que ce malheureux fût se broyer devant nous au fond du gouffre. Mes exclamations lui firent dresser la tête. Il s'aperçut de ma crainte, et, pour me rassurer (ce qui produisit directement l'effet contraire), il chargea lestement son fardeau sur ses épaules, et se mit à courir, sur cette pente roide et verticale, avec une vélocité qui me fait encore frémir. C'était jeter à la mort un défi de cent contre un.

Je ne m'arrête point à vous décrire tout ce que le paysage prend à chaque instant de rude et de sauvage. Vous ne voyez plus de chaque côté que des carcasses de montagnes bizarrement losangées par différentes couches de roches semblables à autant de vertèbres ; — des masses qui, détachées du sommet, ont eu fantaisie de se percher sur d'autres masses au bord du chemin, telle que la *Peyre-ardonne* (Pierre-ronde), énorme rocher, qui est venu s'asseoir ainsi au dos d'un camarade ; — des cascades qui font tourner de petits moulins et se déploient comme un ruban, dans une chute de trois à quatre cents pieds,

on s'engouffrent, après quelques toises, dans des cavernes secrètes, qui les conduisent au gave par des canaux naturels.—Bientôt nous sommes au pont de Sia ou de l'Artigue. C'est un endroit fort pittoresque. On y arrive par une descente à pic, au bout de laquelle une arche en marbre et dont le roc qui encaisse le torrent, comme entre deux murailles, s'est chargé de fournir les culées, a été jetée sur le gave. Cette arche recouvre l'ancien petit pont en briques construit dans la forme d'une ogive, et que l'on a laissé subsister au-dessous. Ce vieux et respectable modèle de l'architecture montagnarde est tapissé de lierre et de giroflées qui lui donnent l'aspect d'une ruine encadrée. Les petits oiseaux y bâtissent leur nid au-dessus des ondes, image de la vie de l'homme qui a toujours le gouffre près d'elle ; et, du milieu du parapet, vous apercevez à quelques mètres plus loin, une cascade qui tombe en large nappe avec un roulement de tonnerre, et vient franger d'une écume bleuâtre les rhododendrons et les mousses saxatiles qui décorent les pieds du pont.

Je ne saurais exprimer tout le charme de ces lieux. L'imagination et la parole ne peuvent suppléer aux beautés de la nature.

— Après quelques minutes de marche à travers des montagnes plus horribles encore qu'auparavant, on se trouve subitement en face de la fraîche vallée de Pragnères. C'est une véritable miniature. Figurez-vous un bassin de peu d'étendue, environné de vertes sapinières et composé entièrement de prairies émaillées de petites fleurs jaunes. Chacune d'elles est environnée de chênes-cyprés, arrosée par une multitude de ruisseaux et occupée par des brebis que garde un pâtre en veste courte et en berette, ou une bergère en capulet. Si jamais il me prend fantaisie de me faire ermite, c'est au milieu de ces beaux asiles que j'irai bâtir ma cabane.

— Quoique à regret, il faut cependant nous en arracher et nous diriger par un chemin, praticable du moins, vers le défilé de *Sarre-de-Ben*. — Enfin, nous sommes à Gédres. — Quel beau spectacle ! — Le soleil brille de tout son éclat et fait à nos pieds étinceler les toits du village et la verdure des prés. Sur

nos têtes , une multitude de corneilles aux pattes rouges , nous annoncent, par leurs cris bruyans , que le désert n'est pas loin , et qu'elles sont mattresses en ces lieux. Devant nous , à quelques portées de fusil d'après l'œil, mais à plus de deux lieues de distance en réalité, la brèche de Roland avec son rocher en forme de paladin, qui semble monter la garde, l'amphithéâtre et la cime du Marbore chargée de glaces et de neiges , se découvrent. Ce n'est jamais sans émotion que le voyageur , surpris , contemple ce grand monument des convulsions de notre globe. J'en appelle à ceux qui ont visité les montagnes. N'y a-t-il pas une espèce de fascination qui nous fait dire à la vue des hauts lieux : « Et moi aussi , j'irai là ? » — Est-ce ici la révélation de ce sentiment intérieur qui porte l'homme à régner sur tout ; ou bien, ne serait-ce pas qu'on éprouve une secrète volupté à se rapprocher de Dieu ?.....

LETTRE XXVI.

Ce n'est pas , je vous assure , quelque chose d'excessivement agréable dans la montagne , que de se mettre en route par une belle matinée , soutenu par l'appréhension d'un grand spectacle, et de se trouver, au terme de la course , emprisonné par le mauvais temps dans un chétif village , perché à quatre mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Là, en effet, vous ne voyez autour de vous que quelques chétives cabanes bâties en terre , couvertes de larges morceaux de schiste aplati , ce qui économise l'ardoise , mais crée à la généralité des habitations une physionomie singulièrement rude et sauvage. La plupart d'ailleurs de ces masures, de peur d'être emportées un matin par un rocher ou une avalanche , jettent de si profondes racines dans le sol , qu'elles s'enfoncent au-dessous dans une proportion géométriquement égale à celle de leur élévation au-dessus , de sorte que, de loin, elles ont l'air de grosses pierres à moitié enterrées ; de près, vous diriez des huttes japonaises.

Tout cela n'est donc pas , vous le concevez , pour le voyageur

accoutumé à la fashion des grandes routes , une perspective très-attractive. Quant à moi qui commençais à être inquiet sur plus d'un point, n'ayant pas même aperçu le bouchon traditionnel qui , depuis Noé , jouit de l'avantage d'annoncer nos magasins de vinaigre , je repris courage , en lisant en grosses lettres sur une maison (cette fois on ne pouvait s'y tromper ; elle avait quatre fenêtres garnies de carreaux en papier huilé) : *Oberge du sirque de Gavarnie*. Je mis pied à terre avec joie ; j'entrai dans la première pièce qui sert de cuisine , de salon et de salle à manger ; j'adressai à M^{me} l'hôtesse , pour me concilier ses bonnes grâces , une profonde salutation , et je la priai de me faire servir à dîner , en attendant que je prisse une résolution ultérieure. J'ai toujours observé que la politesse ne produit jamais de mal et traîne souvent après elle beaucoup de bien , — surtout avec les aubergistes ; si ce qui suit ne confirme point pleinement cette proposition , ce sera une exception à la règle. M^{me} l'hôtesse , en effet , flattée de ma galanterie , se leva majestueusement , et déployant une taille qui , en la comparant à la mienne , me plaçait juste la tête à la naissance de ses épaules , me fit une révérence *de qualité*. Je pensai qu'elle allait en demeurer là , et je me dirigeais vers le foyer dans l'intention d'y attendre patiemment le résultat de ma requête ; mais mon salut avait tellement prévenu en ma faveur , que la digne femme , comprenant mon intention et regardant mon projet comme au-dessous d'un jeune homme qui s'énonçait aussi bien : — « Monsieur permettra , dit-elle , en jetant un coup-d'œil suivi d'une petite moue , vers un pauvre diable qui se trouvait sous la cheminée , Monsieur permettra que je le conduise en haut. Nous avons des chambres réservées. »

Vous sentez que ce *permettra* ne permettait pas que je résistasse , sous peine d'exercer peut-être ainsi , malheureusement , sur l'esprit de mon hôtesse et la composition de mon dîner , une influence aussi nuisible que ma politesse m'avait été favorable. Je lançai donc , à mon tour , au pauvre diable qui dévorait un plat de pommes-de-terre dans son coin , avec un appétit qui me rappela celui d'Ésaü mangeant son plat de lentilles , un regard

quisignifiait : « Ne m'en veuillez point; » et passant devant ma conductrice avec autant d'impertinence que je pus , afin de mieux singer le grand seigneur , je frédonnai , en grimpant l'escalier , un air d'opéra comique , le moins faux que je rencontrai pour mon larynx , ce qui ne composa pas néanmoins en définitive une grande somme de justesse.

La chambre réservée dans laquelle je fus introduit , formait une immense pièce carrée , ayant des murailles non tapissées et , à chacun des quatre angles , un lit immense garni de rideaux dont l'étoffe était exactement semblable à une toile de matelas (si tant est que ce n'en fût pas une) , et que , pour escalader , j'aurais eu besoin d'une échelle : en guise de lit de plume , il y avait..... une pailleasse.

A cette vue , je tremblai de tout mon corps , et je me promis bien , à moins qu'il ne plût à verse , d'aller coucher à Saint-Sauveur. En attendant je m'installai à une table qui eût pu suffire à un traiteur parisien pour un repas de vingt couverts , et comme je ne puis perdre patience , n'en ayant jamais eu beaucoup , je me mis à en acquérir par une assez longue expectative en présence de trois assiettes vides et d'une caraffe pleine d'eau.

La soupe arriva enfin. De ma vie rien de pareil ne m'était passé sous la dent. C'était un salmis de choux , de potiron , de maïs et de haricots. On nomme cela , dans le pays , de la *garbure* ou du *pastel*. Il y aurait de quoi étouffer même Gargantua , qui mangea pourtant en salade , comme vous savez , *six pellerins y compris les bourdons*. A plus forte raison , moi qui n'ai pas tout-à-fait la bouche aussi grande et l'estomac aussi facile , n'en serais-je point revenu ! J'appellai le premier service.

On m'apporta des *sarrembles*. — Vous ignorez probablement ce que c'est. Hélas ! en ce moment je n'étais guère mieux appris que vous ne l'êtes aujourd'hui ! Voilà pourquoi je vous conseille , si vous allez jamais dans la montagne , d'éviter ce mets affreux qui eût fait reculer d'horreur un Spartiate lui-même.

Jusque-là , toute l'amitié de mon hôtesse , qui croyait probablement me faire plaisir en m'envoyant les plats du pays les

plus famés n'avait donc abouti, contrairement au principe : « L'appétit vient en mangeant, » qu'à donner au mien, quoique je ne mangeasse pas, l'extension la plus considérable qu'il soit loisible à l'appétit d'acquérir, avant de dégénérer en faim canine. Je commandai qu'on me servît des légumes, pensant que cela du moins serait accommodé d'après l'usage ordinaire. Mais le ciel ce jour-là semblait conjuré contre moi. Vous ne devineriez jamais le ragoût que l'on m'offrit ! — Du *picate*, c'est-à-dire, un plat d'épinards sauvages, cuits à l'eau, sans le moindre accompagnement de sel ni de beurre. Dans mon innocence (je prenais cela pour de l'oseille), j'en portai une cuillerée à ma bouche. Elle en sortit sur-le-champ, comme repoussée par un ressort.

Pour le coup je n'y tins plus. Je me levai, en m'écriant que désormais je tâcherais toujours de me faire un ennemi de mon hôtesse, afin de n'avoir pas le malheur d'en être traité en ami. Comme j'arrivais en bas, la digne dame en personne se disposait à monter en haut. « Eh bien ! Monsieur, me dit-elle, vous ne voulez donc pas attendre le dessert !

— « Merci, je n'ai plus d'appétit. (Je mourais d'inanition.)

— « C'est dommage. Un excellent plat et dont vous auriez été enchanté !

— « Très-obligé, je le suis suffisamment des autres.

— « Abondance de biens ne nuit pas, Monsieur. Tenez, goûtez plutôt ! des crêpes de millet maure ! »

Je reculai de deux pas. C'était un mélange de graisse et de sarrasin, espèce de petite graine noire, dont j'avais vingt fois, encore enfant, donné à manger aux poules. J'étais tenté de demander si l'on me prenait pour un volatile.

Heureusement j'avisai au fond d'une armoire un énorme jambon. Sans plus de gêne, j'allai de ma propre main en couper une tranche, et je l'aurais fait cuire moi-même, si mon hôtesse, devinant enfin, ne m'eût dit : « Mais, Monsieur, il fallait donc nous avertir ! Je ne voulais pas vous donner de ce qu'on pouvait vous servir tous les jours. D'ailleurs, Monsieur a l'air montagnard....

— C'est possible , mais je ne le suis pas jusqu'au dîner inclusivement. Faites-moi donc cuire un morceau de ce jambon.

— Mieux que cela !... Nous avons d'excellente *Bourrègue*....

— Qu'est-ce que cela de la bourrègue ?

— Un morceau de brebis qui n'a pas encore porté. Cela est d'un tendre ! vous verrez !

— Soit. Dépêchez-vous. Durant ce temps je vais aller visiter votre église. »

Je sortis en effet , pour la voir , car je savais que Gavarnie possédait il y a encore quelques années une église bysantine , dans le genre de celle de Luz, et construite, comme elle, par les Templiers. Je ne trouvai à la place qu'une chapelle toute neuve, à moitié défoncée déjà par une roche énorme, qui, après qu'on eut effacé de la terre le vieil édifice, lancée comme en punition par la main de Dieu , est venue, respectant dans ses bords d'autres bâtimens qui s'élevaient sur son passage, tomber au milieu du cimetière et abattre, de la secousse seule, deux des piliers extérieurs de l'église. Si cela eût pu remettre debout l'ancien temple, j'aurais souhaité que le nouveau fût complètement abattu, car je ne conçois pas la sottise qui, dans un pays livré quatre mois de l'année aux explorations de l'artiste, pousse à faire disparaître ce qui peut embellir ce paysage désolé, en cadrant avec lui, c'est à-dire, des ruines, et des ruines d'église surtout !

J'entrai donc dans cette enceinte, qui contenait autrefois, non-seulement la chapelle, mais encore l'hospice fondé par l'Ordre du Temple et desservi par vingt chevaliers. La première chose que le sacristain me montra, ce furent douze têtes de morts rangées proprement dans un petit coffre, et qu'il m'affirma être celles d'un égal nombre de Templiers, *faits mourir par justice, il y a bien long-temps*. Il aurait dû dire au moins par injustice ; car leur plus grand crime, aux yeux de Philippe-le-Bel, ce faux-monnoyeur royal, était probablement leurs immenses richesses. On sait d'ailleurs qu'après leur arrestation, qui eut lieu en 1306, dans tout le royaume, en un même jour, les Templiers furent transférés hors de leurs juridictions provin-

ciales, et qu'aucun d'eux ne fut exécuté, *de peur de révolte*, dans les domaines de l'Ordre, tant l'opinion publique même se soulevait contre l'arrêt.

Après cette petite excursion, je retournai à mon auberge.

J'ignore à quoi passent leur temps, durant l'hiver, les habitants de ces tristes lieux, lorsqu'ils ne peuvent sortir quelquefois de trois semaines, à cause des neiges qui montent jusqu'à la hauteur du toit des maisons; mais ce que je me rappelle très-bien, c'est que rarement le tiers d'une journée me parut aussi long. J'allais de la porte à la fenêtre regardant ces formidables bandes de nuages qui se déployaient et combattaient comme une armée. Les uns tourbillonnaient au-dessus de la maison comme des trombes, menaçant de l'emporter; d'autres, au contraire, abrités par des pics qu'ils cachaient, ressemblaient à des promeneurs qui ne se hâtent pas. Il y en avait qui adoptaient toutes sortes de formes. J'en vis un fort étendu, presque rouge, raser en courant le toit de la maison, se ramasser soudain comme un rouleau, s'allonger, puis prendre une effroyable tête de chimère. Les aîles seules lui manquaient pour compléter le monstre.

Cependant ce spectacle finissait par me lasser, et l'inquiétude commençait à m'envahir pour le lendemain. J'aurais désiré visiter le cirque et monter à la brèche de Roland le même jour; or, il devenait probable qu'il me faudrait renoncer à la seconde de ces courses; heureux encore si le brouillard me permettait d'exécuter la première! Par bonheur, pressés que nous étions dans ce réseau de grosses nues, la nuit nous enveloppa promptement. Arrivèrent alors dans l'auberge le curé du lieu, qui, ayant appris, me dit-il, que j'étais allé visiter son église, venait me rendre sa visite; le maire, qui n'était qu'un bon paysan; quelques contrebandiers et quelques chasseurs. Tout ce monde se rangea sous le vaste manteau de la cheminée, lequel avance au moins de six pieds dans la salle, et à la lueur de quelques morceaux de sapin qu'on plaça tout allumés dans un trou pratiqué exprès à l'un des coins du foyer (nos perfectionneurs d'éclairage devraient bien introduire chez nous cette

bougie économique), la causerie commença. J'avais plaisir à voir toutes ces figures caractéristiques s'impressionner selon le dire du moment; tous ces corps hauts et rudes ajouter à la variété de la conversation, par une variété d'attitudes et de gestes que nos convenances, dans les villes, rendent impossible. Afin d'attiser ce feu et de l'animer davantage, je me penchai à l'oreille du fils de mon hôtesse, et je le priai de nous envoyer quelques bouteilles de son meilleur vin. Il sortit, et rentra bientôt après, portant un énorme paquet enveloppé de paille, sur son épaule : — « Vous allez être content, Monsieur, me dit-il.

— » Est-ce que vous mettez le vin en botte, repris-je ?

— » Oh ! non ; c'est que nous n'avons pas encore eu le temps de le tirer de l'outre. Jean n'a pu le passer qu'hier.

— » Et vous pouvez dire que ce n'est pas sans peine, ajouta un grand gaillard, en jurant ; ces démons de douaniers connaissent tous les passages à cette heure. — Ah ! autrefois c'était différent. Il y avait de l'amusement à faire le métier ! — Je me souviens pourtant qu'un jour....

— » Halte-là, m'écriais-je ! Buons d'abord, vous vous souviendrez ensuite. » — Et présentant, pour commencer, au curé qui ne se fit pas prier, non un verre, mais une tasse pleine, j'invitai les assistans, par cette initiative, à faire de même, et je vous répons que si je ne me porte pas bien toute ma vie, ce ne sera pas leur faute, car ce trait-là me valut assez de *santés* de leur part.

Quoi qu'il en soit, nous nous arrangeâmes tous le plus commodément que nous pûmes, afin d'écouter, sans l'interrompre, le narrateur. Jean posa un bol près de lui, fit claper sa langue, s'essuya les lèvres, et commença à peu près en ces termes, que je tâchai de sténographier fidèlement dans ma mémoire, quant au sens du moins :

LA ROBE DE LA SAINTE VIERGE.

« Il peut y avoir de ça une vingtaine d'années, vu que c'était au commencement de tout ce *remue-ménage* qu'ils ont appelé :

la Constitution. Les Bohémiens du Canigou avaient établi une ligne de contrebande, qui, prenant d'un côté à Rosas, communiquait, au moyen d'un brick, avec Cadix et l'Andalousie; de l'autre, traversant Urgel, Jaca, Pampelune, Saint-Sébastien, venait aboutir à des dépôts placés entre Sarrans et Sumaya, sur la côte de Biscaye, et faisait ainsi le commerce avec toute la Galice et les Asturies.

» A cette époque-là j'avais les reins plus forts que maintenant et les jambes plus alertes. Je m'enrôlai dans cette milice qui ne servait ni le roi d'Espagne, ni le roi de France; et, comme je pouvais faire aisément mes douze lieues par jour dans la montagne, on m'employa à porter des ballots qui ne pesaient rien moins que quatre cents. Vous comprenez que ça ne me rendait pas plus ingambe. Du reste, je ne sortais guère de l'Aragon, si ce n'est que quelquefois je fus envoyé au port de Fontarabie.

» Un jour donc que j'étais aux environs de Fiscal, espérant gagner le val de Broto pendant la nuit, voilà que j'aperçois une baïonnette qui luisait derrière un buisson. « Bien, mon fils, que je me dis, attends-moi sous l'orme, » et je me mets à rebrousser chemin aussi vite que je peux. Les soldats crurent d'abord que je cherchais à prendre un autre sentier plus facile, et, comme tous les passages étaient gardés par leurs compagnons, ils ne jugèrent pas à propos de bouger; mais quand ils virent que décidément, au lieu de tourner la face à la montagne, je détalais vers la plaine, alors ils se mirent à mes trousses, comptant que mon fardeau m'embarrasserait et qu'ils parviendraient à m'attraper. J'avais un peu d'avance sur eux, mais pas assez pour leur faire perdre ma trace, et à la longue, attendu qu'ils n'avaient d'autre embarras sur les épaules qu'une carabine, il était clair que je devais finir par être pris. Je m'adressais ces réflexions-là en courant, car il n'y avait pas à flâner. Je portais pour plus de trois mille francs d'effets précieux, et si je me laissais empoigner, je risquais de ne jamais mettre d'autre cravate que celle qui flotte au vent au-dessous

de la Justice en pierre de Jaca. Or , vous sentez qu'une idée pareille vous donne joliment du cœur aux jambes.

» Il y avait à peu près trois heures que durait cette chasse, quand la nuit commença à paraître; malheureusement ça ne me pouvait être d'aucune utilité : il régnait un clair de lune magnifique, et on y voyait comme en plein midi. J'étais rompu; je m'allongeai dans un des fossés du monastère de Saint-Juan-del-Pena, me faisant aussi petit que possible et décidé à y attendre mon sort. J'avais l'oreille collée à terre, et déjà j'entendais distinctement des pas précipités dans le lointain, quand tout à coup j'aperçus tout près de moi un religieux. Je lui contai aussitôt l'affaire, en lui demandant asile, promettant qu'il ne se repentirait point de m'avoir prêté secours; le moine réfléchit sous son capuce, me conduisit à une petite citerne qu'il ouvrit, et m'introduisit dans son couvent.

» En ce moment j'entendis des douaniers qui passaient en jurant qu'ils me prendraient mort ou vif. Le *padre* se retourne de mon côté, en ayant l'air de me dire : « Voyez ce que j'ai fait pour vous. » Moi, je ne répondis rien, parce que je ne savais pas encore ses conditions, et nous entrâmes dans l'église.

» Figurez-vous que ça était tout or et tout argent avec des tableaux du haut en bas. Le *monge* me conduisit dans une petite chapelle, où il me montra une peinture qui représentait d'un côté le Paradis, de l'autre l'Enfer. Le milieu était occupé par une es-pèce de mer sur laquelle étaient trois vaisseaux. Le premier, que je reconnus pour espagnol, cinglait droit au port, sans même se donner la peine de s'y diriger. Le second, qui avait un pavillon blanc, ce pourquoi je me dis : « C'est un français, » avait bonne envie d'arriver. Il serrait le vent et travaillait de toutes ses forces; mais, malgré cela, il naviguait avec tant de peine, que ce n'était qu'en jetant à l'eau la moitié de son équipage et de son équipement qu'il parvenait à se maintenir. Quant au troisième, il portait un petit drapeau orné de deux animaux qui ressemblaient à des tigres. C'était un navire anglais. En faisant comme le français, c'est-à-dire en s'aidant des pieds

et des mains, celui-là eût dû se sauver aussi; mais rien n'y faisait. En vain il déployait toutes ses voiles: ça ne l'empêchait pas d'aller échouer en plein dans les flammes de l'enfer.

» Je ne comprenais pas trop pourquoi le révérend père me montrait ce tableau-là plutôt qu'un autre; mais il me tira d'embarras. « Mon fils, me dit-il, reposez-vous ici quelques heures; nous vous servirons à manger; nous vous donnerons aussi un guide sûr, et quand vous voudrez, vous serez à même de partir. Seulement, comme vous le voyez, pour arriver au port du salut, ce vaisseau de votre nation est obligé de jeter en mer une partie de sa cargaison. Imitez-le; notre couvent est bien pauvre, et ce sera une bonne action que de venir à son secours...

— » Je ne demande pas mieux, mon père, mais je crains que ce que je porte ne vous soit pas d'une grande utilité. Ce sont des tissus anglais.

— » Au contraire, mon fils; nous en habillerons nos saintes.

— » Oui, mais vous ne leur mettrez pas des schalls, et je n'ai absolument que cela.

— » Qu'importe? nous les vendrons pour employer le profit à des œuvres pieuses. »

» Et le Père, sans plus de gêne, défit lui-même mon paquet, s'empara de ce qui lui parut le meilleur, et me réduisit à la condition d'un vaisseau qui aurait perdu, non la moitié de son chargement, mais les trois quarts.

— » Et comment ferais-je, mon Père, pour rendre compte de ces objets? Cela ne m'appartient pas, et j'en réponds.

— » Votre réflexion est juste, mon fils; les affaires doivent toujours être faites en règle. Je vais vous donner une garantie.

» Il tira alors de sa poche un morceau de papier, et écrivit dessus: — « Au nom de la très-sainte Vierge, reçu du porteur » de quoi lui acheter une robe. » — Diable, repris-je, voilà un jupon qui coûte cher. — Quand mon capitaine lut ce billet, il jura qu'il pillerait le couvent; et il aurait tenu sa promesse, si l'armée française ne s'était chargée de ce soin, en l'emportant d'assaut quinze jours après. Quant aux tissus qui devaient servir

à parer la vierge, ils n'allèrent pas à leur adresse, car l'année suivante j'en reconnus un magnifique à Saint-Sauveur, sur les épaules de la femme d'un officier, qui avait été nommé successivement capitaine, colonel et général dans cette promenade hors France. »

Jean termina ici bien à propos, car aucun des assistans ne pouvait s'empêcher de rire. Pourtant un coup de vin, lentement savouré, rétablit un peu le calme dans l'assemblée, et, sur mon interpellation, un des chasseurs prit la parole à son tour.

— « Vous avez presque tous connu, dit-il, Claude Mathias, le père de ma femme, qui est mort il y a 5 ans; c'est de lui que je tiens l'histoire suivante, arrivée à un de ses frères. Elle n'est peut-être pas aussi drôle que l'aventure que vous venez d'entendre, mais elle est plus effrayante et beaucoup moins longue. Ça lui donne deux avantages sur l'autre.

» Ce frère-là, qui était chasseur comme Mathias, comme moi, car nous le sommes tous dans la famille, reçut un matin une commande de trois isards. « C'est bon, dit-il, ils les auront demain. » Il paratt que, dans ce temps-là, on n'était pas plus embarrassé pour en rencontrer des troupeaux, qu'aujourd'hui pour apercevoir un seul de ces sauteurs. En conséquence, le voilà qui chausse ses guêtres, prend sa gourde, son fusil, et se dirige du côté de Héas.

» Le soir quand il revint, au lieu de trois il en avait couché cinq par terre, et il pensait, pour abréger son chemin, à ce que ça lui rapporterait, lorsque tout à coup, à une centaine de pas devant lui, il aperçut comme deux gros chiens noirs, suivis de deux autres plus petits qui marchaient tranquillement à sa rencontre.

» Il reconnut tout de suite que c'était des ours, et il se dit, d'après la réputation qu'on avait faite à ces animaux-là : « Je suis croqué! » mais il y avait erreur. L'ours n'est pas méchant de son naturel. Il aime les poires, comme un enfant, et au besoin je ne serais pas étonné qu'il se mît à manger du fromage, puisqu'il mange du bon chrétien. Moi, qui vous parle, j'ai eu le plaisir de trouver, à plusieurs reprises, quelques-uns de ces mes-

sieurs sur ma route; je les ai toujours trouvés très-polis à mon égard : nous nous sommes dit bonjour ; et voilà !

» Pour lui , la première chose qu'il fit , ce fut de décrocher son fusil et de l'armer. Il n'était chargé qu'avec du huit ; mais c'est égal : ça pouvait toujours en piquer un.

» La seconde chose à laquelle il pensa, ce fut de ne tirer que si on l'attaquait , et de s'écarter un peu de la route. A cette fin , il regarda autour de lui pour voir s'il ne pourrait pas se tapir derrière quelque rocher. Malheureusement il se trouvait dans une petite plaine ; ainsi , pas un abri , pas un moyen d'échapper.

» Vous conviendrez que la position était un peu embarrassante, d'autant plus que l'honorable société s'avancait en droite ligne, bras dessus, bras dessous, en ayant l'air de causer. Le chasseur voyant qu'il n'avait pas encore été aperçu , songea alors à continuer son incognito. Pour cela, il n'y avait qu'un seul parti à prendre; c'était de se coucher par terre, et de laisser filer la bande.

— » C'est ce que j'ai fait plus d'une fois , dit Jean , lorsque j'entendais les pas des contrebandiers.

— » Oui, reprit le chasseur ; mais si les contrebandiers eussent entendu les vôtres, ça aurait pu changer la question. Eh bien ! c'est ce qui arriva. L'homme se trouvait , comme je vous l'ai dit, précisément au milieu du chemin ; s'il s'y allongeait sans plus de cérémonie, il était possible qu'en lui passant sur le ventre, messieurs les ours éventassent la chair fratche. Il chercha donc à dévier un peu du chemin ; mais il n'avait pas fait trois enjambées, qu'un des gros , le père ou la mère, leva le nez en poussant un grognement. Toute la troupe s'arrêta et parut se consulter. L'homme serra la gachette de son fusil, regarda ses ennemis et se coucha par terre sur le dos. Le père et la mère se parlèrent alors à l'oreille, réfléchirent un instant, et faisant placer leurs petits au centre, ils se mirent l'un en tête et l'autre en queue.

» Je vous assure que, pendant ce temps-là, le coureur d'isards n'était pas trop à son aise. Il avait chaud et froid en même temps, et ses yeux ne voyaient que des étincelles. Mais ce fut

encore bien pis, quand, arrivés tous en face de lui, il les vit flairer la terre, et qu'un des petits s'avança de son côté comme s'il avait envie de s'amuser. Heureusement un des gros lui lança un grognement qui le fit retourner de suite à son rang, et toute la troupe défila dans l'ordre de bataille que j'ai dit, en regardant de temps en temps derrière elle.

» L'homme resta là plus d'un quart d'heure, sans pouvoir ni oser se lever ; mais une fois qu'il fut sur ses jambes, vous pensez bien qu'il ne demanda pas son reste. »

— Et il eut raison, dit le curé ; c'eût été tenter la Providence qui venait de le tirer de ce danger. Mais, si vous voulez, je vais vous raconter quelque chose qui a eu lieu dans cette auberge, et dont M^{me} Belou (j'appris ainsi le nom de mon hôtesse) pourra vous certifier la vérité.

— Oh ! cela est superflu, Monsieur, repris-je en versant à boire ; nous vous croyons parfaitement.

— En ce cas, buvez et écoutez tous.....

« L'année dernière, le jour de la foire de Gèdres, il y avait ici beaucoup d'espagnols, qui, ne voulant repasser la montagne que le lendemain, demandèrent à coucher. On les plaça quatre dans la grande pièce d'en haut. Il y avait aussi un monsieur avec sa femme et une de ses amies, qui ayant dessiné le cirque toute la journée, avait terminé trop tard pour retourner à Saint-Sauveur. On donna au mari et à la femme la même chambre. L'autre dame fut logée dans un petit cabinet qui touche à l'appartement qu'occupaient les quatre espagnols.

» Pendant quelques heures la dame dormit bien. On n'entendait dans l'hôtel d'autre bruit que celui du vent qui grognait contre les murailles, et la voix des cataractes qui roulaient en mugissant sur leur couche de granit.

» A une certaine heure néanmoins, la dame crut distinguer un gémissement parti de la chambre voisine, puis des plaintes, — quelques pas, — de grands soupirs, — et plus rien. Au bout de quelques minutes elle pensa qu'elle s'était trompée, et elle allait s'endormir, quand elle entendit distinctement cette fois une

personne qui disait à voix basse : — « Surtout ne faites pas de bruit ; cela réveillerait tout le monde ; » et les pas de plusieurs hommes aussi lourds que s'ils portaient un fardeau, firent craquer les planches de l'escalier. — La dame se leva le plus doucement qu'elle put, et remarquant un jet de lumière qui lui arrivait par une fente située au-dessus de sa porte, elle approcha une chaise de la cloison, atteignit la fente à l'aide de ce moyen, et, regardant par cette espèce de lunette, elle aperçut une femme qu'elle reconnut pour la maîtresse de l'hôtel, éclairant avec une lanterne trois hommes en ceinture rouge et en sombrero, qui descendaient avec précaution l'escalier, portant un cadavre à moitié vêtu. Elle ne douta pas un moment qu'on vînt de commettre un assassinat, et ce qui donna plus de poids à ses soupçons, c'est qu'elle vit par sa fenêtre les trois hommes traverser la prairie sur laquelle donne entrée la porte de derrière, et se diriger vers la montagne en évitant de traverser le village.

» Vous comprenez quelles furent les trances de la pauvre dame, surtout quand, après un certain temps, elle entendit les trois hommes remonter. Elle se mit à prier Dieu, pensant que son heure dernière n'était pas loin ; mais n'osant appeler, ni remuer, de peur d'amener plus vite la catastrophe, en montrant aux assassins qu'ils avaient été découverts. Cependant, aucune de ces craintes ne se vérifia. Le reste de la nuit fut paisible excepté pour elle, et avant le jour les trois hommes disparurent.

» Au matin, dès qu'on fut levé, elle courut trouver son amie, et l'exhorta à partir sur-le-champ. Le mari voulait au moins que ces dames déjeûnassent ; mais il fut obligé de céder à l'obstination qu'on montra. Comme la petite caravane allait monter à cheval, la maîtresse de la maison parut, et s'adressant d'un air joyeux à ses hôtes, elle leur demanda s'ils avaient bien passé la nuit.

» La dame restait stupéfaite de cette assurance effrontée, et à peine fut-on en route, qu'elle s'empressa de raconter tout ce qu'elle avait vu. A son arrivée à Saint-Sauveur, l'aventure se

répandit ; le bruit en arriva bientôt aux oreilles des magistrats , qui ne voulurent pas y croire , sachant que la famille chez laquelle nous sommes est une des plus honnêtes du pays. Cependant ils s'informèrent de ce qui avait pu donner naissance à ces rumeurs , et ils apprirent qu'un de ces espagnols étant mort subitement d'une attaque d'apoplexie , ses camarades avaient voulu l'enlever avant le jour , afin de l'ensevelir en Espagne et d'éviter avec moi pour l'enterrement toute chicane de juridiction. L'homme m'appartenait en effet , étant mort dans ma paroisse ; mais vous pensez bien que je ne l'y aurais pas retenu de force. — »

Après l'histoire du curé , je fus prié à mon tour de raconter quelque chose. Je ne trouvai rien de mieux que de dire à ces braves gens toute la révolution de Juillet ; ce récit les intéressa tellement , qu'à minuit nous étions encore autour du foyer , vidant notre dernière coupe de vin d'Espagne.

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

(*La suite à une autre livraison.*)

PHILOLOGIE.

ORIGINE ET AFFINITÉ

DES

LANGUES.

I.

Le langage, expression de l'âme humaine, est aussi son plus noble attribut. Tout est mélodie dans la nature; chaque être vivant exprime son existence par un genre d'intonation spécial; mais ce qui, chez l'animal doué du seul instinct, n'est qu'un cri vague et inarticulé, a dû être chez l'homme, dès son premier réveil, l'image parfaite de la pensée. Qui pourrait peindre l'instant où, sorti du néant, les yeux frappés des merveilles de la nature, les oreilles ravies de ses concerts, et porté par une émotion soudaine à révéler sa propre vie, l'homme parla et proclama à la face de la terre l'empire incontestable de son intelligence! La Bible nous représente Dieu lui-même, amenant à Adam les milliers de créatures qui peuplaient son nouveau domaine, et lui commandant de leur

donner des noms : image énergique et sublime , destinée à prouver à tous les siècles que le langage n'est pas une invention graduelle, fruit de longues et savantes combinaisons , mais une faculté inhérente à l'âme et issue spontanément, comme elle, de la volonté toute-puissante et toute sage qui a créé chaque être pour le bonheur.

Sans prétendre expliquer l'origine du langage, aussi mystérieuse que la naissance du premier homme et que l'union de l'esprit et du corps, nous pouvons cependant, jusqu'à un certain point, reconnaître les phases qu'il a subies, et, remontant à travers les âges, nous le figurer dans sa forme primitive. D'après l'état intuitif et sympathique qui, selon toute probabilité, marqua l'enfance du genre humain, et dans lequel l'âme, liée à la nature entière, en était comme le fidèle miroir, le langage, interprète de la pensée, dut être simple et harmonieux comme elle ; chaque son devenait une image, chaque image un reflet de l'univers. Les sons élémentaires pouvaient alors suffire pour peindre toutes les sensations, parce que la perfection des organes et leur extrême délicatesse permettaient sans doute de les varier davantage, et de leur donner une foule d'inflexions diverses, devenues imperceptibles de nos jours. Les voyelles, dans leurs modulations sonores, étaient les cris spontanés de l'âme, et les consonnes, nettement articulées, caractérisaient chaque impression profonde et fixaient d'un seul trait la pensée. C'est ainsi qu'une étroite sympathie, fondée sur des lois immuables, unit le monde visible au monde intellectuel, dont l'interprète unique fut la parole.

Cette parole fut nécessairement analogue aux sensations qui en étaient la source ; les sons mélodieux marquèrent les émotions douces, les sons rauques, les secousses pénibles ; la beauté, la légèreté, la force se peignirent par des intonations différentes, et chaque syllabe fut comme une note musicale dont, après tant de siècles écoulés, il nous est donné quelquefois encore d'entrevoir et de saisir la portée. Mais prétendre analyser de nos jours tous ces accords de l'âme et la nature,

vouloir dire comment chaque perception rapide de forme, de mouvement, de couleur affecta diversement le sens intime pour rejaillir en un son spécial, est une tâche qu'il serait vain d'entreprendre, et à laquelle les plus ingénieuses hypothèses ne sauraient donner ni but ni certitude. Nous pouvons seulement reconnaître que les mots primitifs ont dû être en petit nombre et tous monosyllabiques; que chaque élément de ces syllabes, désignant un objet principal, fut bientôt appliqué, avec des combinaisons diverses, à une série d'autres objets analogues qui servirent, à leur tour, de types à de nouvelles analogies; qu'ainsi, par une marche progressive, les mêmes sons s'attribuèrent à une multitude d'êtres toujours plus éloignés les uns des autres, et dont la filiation, quoique réelle, devenait toujours moins apparente. Guidée par cet instinct de comparaison inhérent à l'esprit humain, la pensée, infinie dans son essence, se plia sous les formes restreintes de la parole, en se conformant à des lois générales qui rangeaient dans la même classe toutes les choses susceptibles d'un rapprochement partiel. C'est ainsi que nous voyons, dans les langues les plus anciennes et les plus voisines de l'enfance du monde, les idées de hauteur et de profondeur, de cavité et de saillie, de chaleur et de lumière, de froid et d'obscurité, s'exprimer l'une et l'autre par le même son comme étant de même origine. Nous reconnaissons aussi dans ces idiomes, que le mot qui nomme l'objet, celui qui le qualifie, celui qui l'active et l'anime, ne sont le plus souvent qu'une même monosyllabe, comme on le voit actuellement encore chez les peuples de l'Asie orientale, fidèles dépositaires des traditions des premiers âges.

Bientôt cependant ces formules générales ont dû paraître insuffisantes. L'accroissement de la famille humaine multiplia les rapports et les besoins; l'esprit inventif modifia les objets matériels, et s'empara du domaine de la nature pour l'adapter à son usage. Dès-lors, le langage dut grandir avec l'homme. En suivant les règles de l'analogie, on commença à transporter les sons fondamentaux de l'individu à l'espèce, de la réalité à l'ab-

straction ; on isola les qualités de chaque chose pour les appliquer à diverses choses du même genre ; on distingua l'action passagère de l'être permanent qui la produit ; on suppléa par l'emploi de quelques mots connus à la répétition fastidieuse des mêmes noms ; enfin, on détermina l'échelle des nombres, les rapports de temps et de lieux, et toutes les circonstances accessoires. C'est ainsi que les parties logiques du discours, sans cesse présentes à la pensée humaine, lors même qu'elle ne les exprime pas, se dessinèrent clairement dans le langage sous les formes de substantifs, d'adjectifs, de verbes, de pronoms, de particules. Les relations mutuelles des objets et les époques précises des actions diversifièrent bientôt ces divisions mêmes par la déclinaison et la conjugaison. Pour répondre à tant d'exigences, à tant de variations d'une même idée, les mots purent d'abord être groupés entre eux en conservant leur valeur respective ; mais la continuelle rencontre des syllabes qui, dans la richesse croissante des idées, s'associaient et s'aggloméraient sans cesse d'après toutes les combinaisons de l'esprit, réduisit bientôt l'une ou l'autre d'entre elles au simple rôle de préfixe ou de désinence ; elles s'unirent en se modifiant, et leur union devint permanente : dès-lors un même mot contient plusieurs idées, le langage cessa de se traiter dans une voie devenue trop étroite, et, prenant enfin son essor, il devint polysyllabique.

La langue avait cessé d'être une, et son développement, aussi varié que rapide, partagea toutes les vicissitudes des peuplades qui se répandirent sur la surface du globe. Bientôt séparées par de longs intervalles, par des montagnes, des fleuves et des mers, intervalles que de grandes révolutions terrestres contribuèrent à augmenter encore, ces peuplades élaborèrent chacune leur langue sous les influences les plus opposées. Mélodieuse dans les régions tempérées, sourde et brève sous les feux des tropiques, forte et âpre dans les glaces de nord, elle peignit la vie contemplative du pâtre, la course haletante du chasseur, les cris menaçans de la tribu guerrière ; elle s'associa au sort de chaque horde, s'appauvrit par la barbarie, se propagea par la conquête

et s'ennoblit par la civilisation. Au milieu des mouvemens tumultueux de l'immense population humaine, une foule de tribus tombèrent à l'état sauvage en s'éloignant du premier centre de lumières, tandis que d'autres, plus fortunées, s'élevèrent à un haut degré de culture. Chez les premières, sans cesse agitées et divisées entre elles par des guerres intestines, la langue, déjà dégénérée, se morcela en une multitude d'idiomes aussi vagues et aussi mobiles qu'ils étaient bizarres et incohérens. Chez les nations civilisées au contraire, chez celles qui, par les bienfaits d'un sol fertile et d'une possession permanente, purent vivre d'une vie intellectuelle et connaître les sciences et les arts, la langue se perfectionna et s'étendit d'une manière constante et uniforme, et n'eut d'autres limites que leurs propres frontières. C'est ainsi que les idiomes de l'Europe et une partie de ceux de l'Asie ont une physionomie identique, tandis que ceux de l'Afrique et de l'Amérique diffèrent presque dans chaque bourgade.

C'est en parcourant la chaîne entière des langues, en jetant un coup-d'œil sur ce tableau mobile soumis à une rotation continue, dans laquelle la parole humaine se reflète sous mille nuances diverses, que l'on reconnaît avec admiration l'unité et la variété de la nature. Unité dans l'essence même du langage, dans l'expression concise des idées simples, dans l'échelle limitée des sons fondamentaux, qui ne sont guère qu'au nombre de cinquante; variété dans leurs combinaisons infinies, dans l'abstraction et l'assimilation des idées mixtes, dans les formes de chaque idiome spécial, qui caractérisent les progrès de chaque peuple, et qui, des cris discordans du sauvage, s'élèvent jusqu'à l'inspiration du poète et à l'éloquence de l'orateur. Combien d'idiomes, plus ou moins élaborés, ont déjà disparu de la surface du globe; combien d'autres se sont confondus, transformés par des révolutions violentes, ou modifiés et altérés par la marche progressive des siècles, comme ils se modifient encore tous les jours, sans que les efforts de la science ni les chefs-d'œuvre de la littérature puissent arrêter ce mouvement irrésistible imprimé à toutes les choses terrestres! On est par-

venu , d'après les recherches modernes , à esquisser , avec assez de précision , les divisions ethnographiques du globe. Pour nous , sans nous étendre sur ce vaste sujet , nous n'en présentons ici que quelques traits épars , propres à faire ressortir , d'une manière plus frappante , l'intime et merveilleuse affinité qui unit entre elles les langues européennes.

L'histoire des langues , comme on l'a souvent dit , est la base de l'histoire des nations. Au milieu des épaisses ténèbres qui couvrent les premiers âges du monde , parmi tant d'erreurs et de fables dont chaque peuple a environné son berceau , elle est comme un fil conducteur qui nous dirige , sinon avec certitude , du moins avec méthode et probabilité , en marquant dans la famille humaine , les analogies et les différences , en caractérisant chaque génération successive , et en signalant sur le sol les traces de son rapide passage , que tant d'événemens postérieurs paraissaient avoir effacées sans retour. En effet , que nous apprend l'histoire générale sur les premiers établissemens des hommes , sur leurs rapports , sur leurs divisions , sur la formation des tribus et leur dispersion respective ? Qui a suivi leur marche silencieuse à travers les déserts , les fleuves et les montagnes , et observé ce vaste réseau de peuples s'étendant progressivement sur la terre ? Un seul livre , dans quelques pages sublimes , nous laisse entrevoir cet imposant mystère ; mais , se bornant aux grandes vérités , il proclame l'unité primitive des nations , sans tracer le tableau de leur vicissitudes. Là où l'histoire se tait , où la tradition révélée s'arrête , quel guide nous reste encore dans cette recherche d'un si haut intérêt , sinon l'ethnographie comparée , qui peut , jusqu'à un certain point , reconstruire le monde à sa naissance , en retraçant , au moyen de la linguistique et de la géographie réunies , le mouvement général de sa population ?

C'est un fait unanimement reconnu que notre globe , dans l'origine , était entièrement recouvert par les eaux qui , en baissant graduellement de niveau , laissèrent à découvert un tiers de sa surface , devenu la terre habitable. Sur cette vaste étendue

que le soleil féconde et que tempèrent les divers climats, habitent, parmi les myriades d'êtres semés par une main toute-puissante, plusieurs races ou variétés de l'espèce humaine que l'on peut réduire à cinq principales, soit d'après leur teinte dominante, blanche, jaune, rouge, brune et noire; soit d'après l'inclinaison de l'angle facial, signe palpable de leur intelligence, qui suit presque la gradation des couleurs. Ces variétés, sans être radicalement distinctes, puisqu'elles s'unissent en nuances intermédiaires, offrent cependant, au physique et au moral, des caractères assez opposés. Les langues découvertes jusqu'à ce jour paraissent s'élever à environ deux mille; mais il est probable qu'en les approfondissant davantage, on réduira de plus en plus leur nombre, et l'on reconnaîtra, sous les apparences les plus diverses, une foule d'affinités primitives et réelles qui tendront constamment vers l'unité, la loi fondamentale de la nature.

Le point de jonction des diverses races, tel qu'il nous apparaît sur la mappemonde, se trouve placé dans l'antique Asie, autour de ce plateau gigantesque qui, assis sur des bases immuables, couronné des pics les plus élevés, semble être le centre de la terre et le berceau de l'humanité. En effet, si l'on se figure les eaux qui, long-temps sans doute, couvrirent le globe, s'écoulant de sa surface soulevée par les feux souterrains, on verra l'Himalaya et l'Altai, et leurs rameaux le Kuenlun et le Caucase, sortir les premiers de ce chaos informe et refléter la lumière du jour. C'est à leurs pieds que fleurissent ces délicieuses vallées qui, produisant d'elles-mêmes les plantes alimentaires et les animaux domestiques, ont pu offrir à l'homme, dès son réveil, les premières ressources de la vie. C'est autour d'eux que la figure humaine, les climats, les mœurs, les idiomes existent simultanément sous les formes les plus variées et dans le contraste le plus complet. D'un côté, l'Asie orientale, presque entièrement peuplée par la race jaune, qui s'étend, à travers la Chine, la Mongolie et la Sibérie, jusqu'aux deux Amériques où pullulent les peaux rouges; de l'autre, l'Asie méridionale

dont l'extrémité est occupée par la race brune, répandue, sous le nom générique de Malais, sur toutes les îles de l'Océanie, où elle touche aux nègres de l'Afrique et aux nègres plus abrutis de l'Australie; de l'autre enfin l'Asie occidentale et l'Afrique septentrionale occupées par la race blanche.

Ici, un examen plus attentif nous montrera d'abord le groupe indo-persan, divisé en deux familles de peuples, dont l'une, celle des Hindous, entre l'Indus et le Gange, parle vingt idiomes issus de l'ancienne langue sanscrite; l'autre, celle des Persans, entre l'Indus et le Tigre, conserve les traditions de la langue zende. Les uns touchent au midi à la famille malabare, les autres au nord à la famille ossète. Plus haut, de l'Euphrate à la mer Rouge, subsistait, et subsiste en partie, le groupe chaldéen ou sémitique, composé des anciens Assyriens, des Phéniciens, des Hébreux dépositaires de la loi sainte, et des Arabes, dont le riche idiome s'étend aussi loin que l'islamisme. Plus haut encore, de l'Altai au Taurus, domine un groupe varié et nombreux, comprenant la famille turque, originaire des steppes de la Tartarie, la famille arménienne, la famille géorgienne, et enfin les tribus du Caucase, vulgairement confondues sous le nom de Circassiens.

Dans le nord de l'Afrique, la race blanche a produit, sur les rivages du Nil, la nation égyptienne, célèbre par sa mystérieuse sagesse, la famille nubienne, la famille abyssine, qui a adopté en partie la langue arabe, et, sur les côtes de la Méditerranée, les anciens Numides ou Berbères.

Le coup-d'œil rapide que nous venons de jeter sur les divisions les plus anciennes de la race privilégiée, de celle qui a été appelée de tout temps à tenir le sceptre du monde, n'a d'autre but que de montrer plus clairement, d'après son premier point de départ, l'extension glorieuse qu'elle a prise dans la partie de la terre la plus connue, où s'est manifestée toute sa grandeur.

EICHOFF,

Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

(*La fin à un prochain numéro.*)

L'ITALIE EN 1844.



Mercadante. — Le gamin de Paris. — Lablache. — Une solennité musicale à San Carlo. — La mort de Nourrit.

A Naples, dans une de ces réunions intimes offertes chaque semaine aux amis des arts par la généreuse hospitalité de Mercadante, la conversation roulait vive et animée sur les jouissances et les tribulations de la vie artistique si intéressante, mais trop souvent orageuse et semée d'écueils !

L'illustre Maître lui-même, le compositeur célèbre de tant de beaux chefs-d'œuvre racontait avec la bonhomie modeste et spirituelle qui le caractérise, les difficultés de son début, ses premiers travaux, ses traités bizarres et ses luttes avec les impresarii, ces ogres de la musique italienne.

Chacun écoutait en silence dans les salons élégans de Capo di Monte, l'auteur du *Giuramento* redire ces mille combats que doit livrer l'homme qui, sentant en lui quelque étincelle du feu sacré, veut arriver à percer la foule : nul plus que le conteur n'avait le droit d'aborder un pareil sujet ; nul ne connaissait davantage le secret de cette existence péniblement laborieuse,

nul aussi ne savait mieux conter une histoire simple et touchante. — Tout à coup cependant, par une délicate attention, Mercadante s'interrompt, et s'adressant à un homme dans la force de l'âge, qui paraissait vivement ému de ses récits : — « A votre tour cher ami, lui dit-il, — vous qui avez reçu et recevez encore tant d'ovations magnifiques, parlez-nous de triomphes ; ce sera plus facile pour vous et plus gai pour notre auditoire. »

Celui auquel s'adressait l'apostrophe, secoua sa belle tête d'un air mélancolique : — « Ils ne reviendront plus, murmura-t-il, ces beaux jours d'applaudissemens ; leur souvenir seul me restera. »

C'était un grand chanteur ; il parla tristement et avec amertume des dégoûts sans nombre de son art « devenu pauvre métier, le plus agréable ou le plus ingrat de tous, disait-il. »

Quoique jeune encore, bien des pages ornaient le livre de sa vie ; quelques-unes étaient belles, et parmi toutes ces pages il en est une, la plus touchante sinon la plus glorieuse, que le chanteur raconta non sans un certain attendrissement. — Elle lui rappelait des jours heureux déjà loin de lui, et formait un pénible contraste avec les heures de sa vie présente ; ce souvenir montre plus encore la sensibilité de l'homme que l'amour-propre de l'artiste : c'est en cela surtout qu'il mérite d'être rapporté.

— « De tous les éloges qui m'ont consolé des peines et des ennuis de ma pénible carrière, dit le chanteur le plus agréable et le plus doux pour moi, fut celui d'un enfant du peuple. — Un soir d'hiver à Paris, me rendant à l'Opéra pour une grande représentation, je traversais rapidement les couloirs déjà encombrés par la foule. Au moment où j'entrais dans le premier péristyle, un Monsieur se présente et offre à un gamin du boulevard 20 francs pour sa place au parterre..... — « On t'en fichera du Nourrit pour 20 francs, répondit l'enfant ; puis, après un geste expressif et dédaigneux, il tourna le dos à son interlocuteur pour se précipiter dans la salle. »

Les invités de Mercadante entourèrent Nourrit et applaudirent tous au bon mon mot du jeune parisien. Lablache qui était

présent, s'écria de manière à se faire entendre, qu'il aurait voulu être le gamin pour répondre de même. — Alors, à son tour, cet homme si gros et d'un esprit si fin prit gaiement la parole, et semant autour de lui les saillies piquantes et les traits malins, il raconta à toute l'assemblée l'histoire ébouriffante de ses débuts en qualité de premier comique au théâtre des polichinels de Naples.

La nuit avancée, chacun se retira joyeux, à l'exception d'Adolphe Nourrit. Si, pendant cette soirée, de temps à autre un sourire avait effleuré ses lèvres, il était aussitôt retombé dans une sorte d'accablement plein de tristesse et de rêverie. — Avant de sortir, il serra affectueusement les mains de M^{me} Mercadante, et lui souhaita le bonsoir comme on dit un adieu.

Le lendemain, l'auteur de la Vestale et ses conviés de la veille s'étaient rendus de bonne heure au théâtre San-Carlo ; une représentation de la Somnambula, de Bellini, avait attiré la société la plus élégante de Naples. — Le Roi était dans sa loge, et lorsque, selon l'usage, Nourrit vint le saluer après l'ouverture, un tonnerre d'applaudissemens accueillit l'artiste favori ; la Reine elle-même, entraînée par cet élan d'enthousiasme, jeta aux pieds du célèbre chanteur le bouquet qu'elle tenait à la main.

Cette solennité devait être décisive pour Nourrit ; c'était, à la face de trois mille témoins, un magnifique duel entre le public et l'artiste : — lutte héroïque, si jamais il en fut, et toute au profit de l'art ; mais, prenant à tâche de mériter les faveurs de cette foule avide accourue pour l'entendre, Nourrit sut retrouver ses grandes inspirations, et, s'abandonnant à tout l'entraînement de sa verve musicale, il excita bientôt les plus vifs transports d'admiration.

Jamais peut-être il ne s'était élevé si haut dans l'opinion des dilettanti. Son chant, habilement ménagé, son jeu dramatique, ses accens si doux, si éclatans et si purs enlevèrent tout l'auditoire. Encore quelques notes ; et cette gigantesque réputation, un instant courbée sous les coups de quelques ennemis cachés

dans l'ombre, allait se relever grandissante et superbe. — Hélas! cette nuit qui aurait dû être pour l'artiste une nuit de résurrection glorieuse et de triomphe, devint une nuit de douloureuse agonie.

A la fin d'un morceau du 2^e acte, un coup de sifflet aigu retentit aux quatre coins de la salle; il fut aussitôt couvert par les applaudissemens et les murmures de l'indignation générale. — La foule, voulant venger l'affront fait à son chanteur favori, redemanda le morceau; mais le mal était fait, le pauvre Nourrit ne put continuer son rôle.

Après la représentation, Madame Mercadante ne le voyant pas venir dans sa loge, se pencha vers son mari et lui demanda, avec cet instinct que les femmes seules peuvent avoir : « Avez-vous remarqué la pâleur de Nourrit ? — Oui, répondit le maestro ; c'est l'effet de ce maudit sifflet ; demain nous irons l'en consoler. »

Le lendemain matin, lorsque Mercadante entra dans la cour de Barbaya, un spectacle affreux s'offrit à ses regards. — Une jeune femme à moitié nue se tenait, les pieds dans le sang, debout, immobile, sans pensée, sans voix ; le visage couvert d'une effrayante pâleur, les cheveux épars, les lèvres blanches, près du cadavre de son mari, brisé sur le pavé de la cour.

L'illustre maestro reconnut en pleurant, les restes ensanglantés d'Adolphe Nourrit, son protégé et son ami intime. — Le pauvre chanteur s'était ouvert le crâne en se jetant par une fenêtre du troisième étage.

Ainsi finit celui qui, tour à tour, tragédien profond, acteur achevé et chanteur admirable, fut long-temps proclamé, par l'Europe entière, le roi de la scène lyrique. — Homme de cœur, d'esprit et de talent, sa réputation doit survivre au naufrage général des célébrités contemporaines ; car son nom n'est pas seulement inscrit dans les chroniques du monde musical et les fastes de l'Opéra. Adolphe Nourrit, durant sa trop courte carrière, s'était en effet constamment dévoué au soulagement

des infortunes ; sa bourse et sa personne étaient deux amies charitables , sans cesse à la disposition des malheureux.

Si , un jour , la génération oublieuse qui l'entendit ne se souvient plus de l'artiste inimitable , sa mémoire restera toujours , honorée dans l'histoire théâtrale par un titre plus précieux et plus durable que le nom de grand chanteur : — celui d'homme de bien.

ANATOLE DE LAFORGE.

Poésie.

—

**LES MÉDECINS D'AUTREFOIS
ET LES MÉDECINS D'AUJOURD'HUI.**

—

A MON AMI REYMONET.*

—

Comme vous autrefois, ma jeunesse écolière
Vouait la médecine aux bons mots de Molière,
Appelait son langage, emphatique jargon,
Et dans chaque docteur retrouvait un Purgon.
Mais le temps a mûri mon jugement frivole;
J'ai connu les enfans de la nouvelle école,
Et, des abus du jour saintement révolté,
J'érige au-dessus d'eux la vieille faculté.

* Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, à Marseille.

Ce début vous surprend : attendez pour répondre.
 Bien que dans notre siècle on semble les confondre ,
 Dans l'homme qui guérit je distingue deux arts :
 L'un s'avance en aveugle au milieu des hasards ;
 Homicide ou sauveur , il frappe à l'aventure
 Tantôt la maladie et tantôt la nature.
 L'autre, les yeux ouverts, foule un terrain connu ;
 Ses doigts intelligens explorent mon corps nu ,
 Enfoncent dans ma plaie un acier salulaire
 Et font jaillir mon sang en respectant l'artère.
 Tandis que le second commande mon respect ,
 Jusques dans ses bienfaits le premier m'est suspect.
 Si quelquefois pourtant votre art divinatoire
 Retient un malheureux qu'entraîne l'onde noire ,
 C'est que ce moribond tiré des sombres bords ,
 Par une ardente foi seconda vos efforts.
 Cet art est un mystère, une science occulte ;
 Il demande au malade une sorte de culte ,
 Et comme l'Homme-Dieu qui mourut sur la croix ,
 Esculape me dit : « Ferme les yeux et crois ! »
 Toute la médecine est dans cette formule ,
 Car tout remède est bon sur un homme crédule ;
 Par ses noirs vêtemens, par ses graves dehors ,
 Qui cependant pourraient épouvanter les morts ,
 Par sa voix qui subjugué et son œil qui fascine ,
 Le médecin guérit et non la médecine.

Elle existait encore dans le siècle passé ,
 Cette foi qui ranime un fantôme glacé ;
 On trouvait sous la main des tantes, des aïeules ,
 Des élixirs puissans et connus d'elles seules ;
 Elles gardaient toujours dans un poudreux buffet
 Quelque baume vital d'un merveilleux effet.
 L'une domptait le mal par de doctes syllabes ;

1. 3^e Série.

4

D'autres avaient recours aux médecins Arabes ,
Vantaient les vieux flacons apportés de bien loin ,
Des onguens infectés de camphre et de benjoin ,
Sûres que la vertu de tant d'électuaires
Prescrivait des sursis aux arrêts mortuaires ;
Et ces derniers hochets , que suivait leur trépas ,
Les consolaient du moins s'ils ne les sauvaient pas.

Alors la médecine était un sacerdoce :
La science eût rougi d'un cupide négoce ;
L'homme qui se vouait à ce noble métier ,
N'affectait pas les airs et le pas d'un courtier.
Il passait dans la rue en habit d'étiquette ,
Le tricorne ombrageait sa vénérable tête ;
On entendait de loin , au fond du corridor ,
Sonner sur le parquet sa canne à pomme d'or.
Il entrait à pas lents dans la chambre , et sa bouche
Semait un aphorisme en abordant la couche.
Là , couvant le malade avec ses yeux de lynx ,
Il poursuivait la langue au plus bas du larynx ;
Sa voix prestigieuse endormait la colique ;
Le malade sur lui tournait un œil oblique ,
Grimaçait un sourire en lui livrant sa main ,
Sur l'espoir consolant d'un meilleur lendemain ,
Recevait ses discours comme une eucharistie ,
Et sur l'heure il sentait la douleur amortie ;
Et cette ardente foi , bien mieux que la raison ,
Bien mieux que le séné , hâtait sa guérison.

Que les temps sont changés ! Fils de la jeune école ,
Vos fronts dépossédés de l'antique auréole
Ne portent plus la vie au chevet des mourans.

Jabots , vêtements noirs , perruques à trois rangs ,
De tout cet appareil que le vulgaire adore ,
On a déshabillé le prêtre d'Épidaure ;
Apostat de lui-même et parjure à sa loi ,
Le docteur s'est fait homme : il a tué la foi.
La science , dit-on , s'est largement accrue ;
Oui , mais on l'a jetée au pavé de la rue ,
Et l'art est impuissant quand il est escorté
De trop de bonhomie et de simplicité.
Depuis l'âge où Cauvière , intrépide jeune homme ,
Vint combattre ma fièvre au quartier de la Pomme ,
Hélas ! désenchanté par son facile abord ,
Je perdis ma croyance et devins esprit fort.
Ces jours sont loin de nous ; les parques basanées
Ont déroulé depuis trente de mes années ,
Mais jamais , depuis lors , jamais un médecin
N'effleura de son doigt mon corps frêle , mais sain ;
Pas même pour coller sur ma chair amaigrie
Le reptile aspirant que nous vend la Hongrie.
Même en ces jours de deuil où Paris , consterné ,
Humait dans ses poumons un souffle empoisonné ,
Quand l'affreux choléra portait sa main hardie
Sur les lits que gardaient Broussais et Magendie ,
En vain , dans ces momens d'universel effroi ,
Je sentis fermenter et murmurer en moi
Ces bruits mystérieux , ces sombres borborygmes
Des entrailles de l'homme effroyables énigmes ;
En vain pour rassurer mes poétiques jours ,
Les paternels docteurs me tendaient leurs secours ;
Honteux de polluer la fin de mon histoire ,
En face de la mort je refusai de croire.
Le temps viendra , sans doute , où ma froide raison
Faiblira dans ce corps qui lui sert de prison.
Quand avec le cercueil l'homme va se confondre ,
Du courage de l'âme on ne doit plus répondre ;

L'esprit avec le corps s'affaisse et s'amollit :
Le brave de la rue est poltron dans son lit.

Quand, donc, viendra cette heure éloignée ou prochaine
Où de mes tristes jours se brisera la chaîne,
Alors devant mes yeux montre-toi, Reymonet,
Non tel que je te vois en ton beau cabinet,
Joyeux et me tendant une main amicale ;
Mais, prenant, pour ce jour, la pompe médicale,
Revêts la robe noire ; emprunte, s'il le faut,
Sa perruque à S..... et sa canne à Moulaud.
Peut-être à cet aspect, miraculeux dictame,
La foi de nos aïeux pénétrera mon âme,
Et tout rempli d'espoir au moment destructeur,
Un Dieu m'apparaîtra sous les traits du docteur.
Exhorté par ta voix, j'entrerais sans défense
Dans l'éternel berceau de la seconde enfance,
Et je m'endormirai sur le double soutien
D'un prêtre d'Épidaure et d'un prêtre chrétien.

BARTHÉLEMY.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

SCIENCE DES DROITS OU IDÉOLOGIE POLITIQUE,

PAR M. RITTIEZ.

Sous ce titre, M. Rittiez, directeur du journal *Le Censeur*, l'un des meilleurs écrits périodiques qui se publient à Lyon, vient de lancer un ouvrage dans lequel il traite de la nature de nos droits politiques, et remonte à leur principe en les rattachant aux tendances et aux facultés de la nature de l'homme. Félicitons d'abord M. Rittiez d'avoir compris qu'il faut chercher dans l'étude de la nature humaine et dans la philosophie les vrais fondemens de la politique et du droit, en un temps où la plupart des jurisconsultes et des publicistes, absorbés par la discussion des faits et des textes, s'inquiètent fort peu des principes et encore moins de la philosophie. Cependant, il est évident que les droits et les devoirs, que la légitimité des institutions politiques sont subordonnées à la nature de l'homme. L'homme est-il un être purement sensible, ou bien un être intelligent et moral ? L'homme a-t-il ou n'a-t-il pas telle ou telle tendance naturelle, telle ou telle faculté ? Selon la réponse à ces questions, le droit et la politique changent, les lois sont bonnes ou mauvaises, justes ou injustes. Aussi M. Rittiez commence-t-il par établir les faits fondamentaux de la nature humaine et du monde moral, tels que la distinction de l'esprit et de la matière, l'activité, la liberté, la volonté, la moralité, la perfectibilité, et il déduit ensuite de ces faits, comme de leurs principes, tous les droits politiques essentiels dont il fait reposer la légitimité et l'inviolabilité sur la constitution même de notre nature.

Il y a donc dans ce livre de la métaphysique et de la politique. En général, M. Rittiez nous a paru suivre, dans sa métaphysique, les traces des philosophes écossais et surtout de Dugald Stewart, dont il fait de nombreuses citations. A leur exemple, il constate toutes les grandes vérités que le sens commun proclame, mais il les constate plutôt qu'il ne les explique et ne les prouve. Ainsi, il pose la dis-

inction de la matière et de l'esprit, sans chercher à approfondir la nature de la substance matérielle et de la substance pensante; il admet la liberté sans déterminer précisément en quoi elle consiste, sans s'efforcer de la concilier avec l'ordre universel des choses; il reconnaît l'existence d'une règle naturelle de distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, mais il ne recherche pas quel est le principe et le fondement de cette règle, ni en quel rapport elle se trouve avec la nature et les attributs de Dieu, ni d'où lui vient son caractère absolu et obligatoire. M. Rittiez ne nous semble pas non plus avoir une idée bien nette de la faculté par laquelle nous connaissons le juste et l'injuste; car il pense que cette notion étant primitive et universelle, ne peut nous venir que de l'instinct et non de la raison. Mais l'instinct est une tendance naturelle, qui n'engendre que plaisir ou douleur. Nulle connaissance, nulle idée ne dérive de l'instinct. Parmi nos idées, il en est qui, particulières et contingentes, sont le produit ultérieur de notre activité intellectuelle et de la réflexion; il en est d'autres qui, primitives, universelles et absolues, viennent de la raison, c'est-à-dire de cette faculté par laquelle notre intelligence perçoit ce qui est nécessaire, absolu et infini. Or, telle est précisément l'origine de l'idée du bien absolu, du bien en soi et en conséquence de la règle par laquelle nous discernons le juste de l'injuste. Au reste, dans toutes les questions métaphysiques que traite M. Rittiez, on ne peut lui reprocher que de n'être pas allé assez loin, que de n'être pas remonté assez haut, et non de s'être égaré. Au milieu de cette métaphysique si réservée et si sage, nous avons été étonné de rencontrer une violente déclamation contre la philosophie éclectique. A en croire M. Rittiez, la philosophie éclectique s'en irait par lambeaux, marcherait dans le vide et dans l'isolement; ce serait un système bâtard, engendré par des idées le plus souvent contradictoires. (Introduction, pag. 39.) Nous craignons qu'ici l'auteur, à son insu, ne se soit laissé égarer par l'esprit de parti. Placé au point de vue de la philosophie écossaise, lui convient-il d'attaquer de la sorte la philosophie éclectique? Il est vrai que M. Rittiez fait le plus grand éloge de M. Pierre Leroux. Mais, si je ne me trompe, il ne s'inspire aucunement de sa métaphysique, et je ne trouve pas dans son livre une seule trace des idées philosophiques développées par le rédacteur de l'*Encyclopédie moderne*. Encore une fois, la métaphysique contenue dans l'*Idéologie politique* relève entièrement de la philosophie écossaise, et nous pensons qu'elle n'aurait rien perdu à s'élever à un

point de vue supérieur, et à s'inspirer un peu de cette philosophie éclectique pour laquelle on se croit obligé de professer tant de mépris et de haine.

De sa métaphysique, M. Rittiez déduit sa politique. Sa métaphysique est sage, sa politique ne l'est pas moins. Il donne une grande part à la liberté, mais il reconnaît comme légitimes toutes les bornes imposées à la liberté au nom de l'ordre, au nom de l'intérêt général, au nom de l'unité sociale. Il admet l'égalité, mais l'égalité restreinte aux choses communes, aux choses publiques, et il proteste contre l'absorption des unités individuelles dans l'intérêt d'une égalité fausse, impossible, contraire à la nature. Il considère avec raison les progrès comme la loi des sociétés; mais il ne rêve pas un progrès sans règle et sans mesure. « Le progrès social, dit-il, a sa marche logique, claire, déterminée, et il souffre autant de retards par les efforts de ceux qui le nient, que par les efforts de ceux qui veulent se précipiter sans réflexion dans les voies de l'inconnu (pag. 218). » Néanmoins, il est un point, celui de la souveraineté, sur lequel nous ne sommes pas d'accord avec M. Rittiez. Il définit la souveraineté, la volonté active et libre d'une nation. Il approuve cette phrase de Sièyes : « La volonté nationale est l'origine de toute légalité. » Puis, après avoir posé ce principe, il recule devant ses conséquences, il le modifie, il le subordonne à un autre principe. En effet, il reconnaît ailleurs (pag. 120), que cette volonté nationale, dans laquelle il place le principe de la souveraineté, est néanmoins liée par les principes de moralité qui nous sont naturels. Il avoue que la volonté nationale peut errer, qu'elle peut avoir besoin d'être redressée. Si la volonté nationale peut errer, si elle est liée par quelque chose de supérieur, s'il y a au-dessus d'elle quelque chose qui la juge, et qui l'approuve et la condamne, n'est-il pas évident que la souveraineté ne réside pas dans la volonté nationale, mais dans ce quelque chose qui lui est supérieur, qui la lie et la juge? Or, quel est ce quelque chose qui décrète avec tant de force et d'autorité la légitimité ou l'illégitimité des actes de la volonté nationale, même alors qu'ils sont accomplis d'un consentement unanime? Ce quelque chose est la raison, car c'est la raison qui décide souverainement de ce qui est bien et de ce qui est mal, comme de ce qui est vrai et de ce qui est faux. Chez un peuple comme chez un individu, la raison doit être le souverain, et la volonté le ministre. La souveraineté n'est donc pas dans la volonté, mais dans la raison, comme l'avoue implicitement M. Rittiez par les restrictions

qu'il fait à son principe. Pourquoi donc au lieu de la souveraineté de la volonté nationale, n'a-t-il pas proclamé la souveraineté de la raison? Aurait-il été empêché par les abus réels ou imaginaires que de nos jours les partis politiques ont pu faire de ce principe; mais, quoi! n'a-t-on donc jamais abusé du principe de la souveraineté de la volonté nationale?

Telles sont les principales critiques que l'on peut adresser au livre de M. Rittiez. Considéré dans son ensemble, ce livre est remarquable par les longues et sérieuses études qu'il suppose, par un esprit de bon sens, de sagesse et de modération. La forme en est claire, vive et précise, et nous croyons que l'auteur est réellement parvenu, comme il se l'est proposé, à mettre à la portée de tous les questions qu'il traite. *La science des droits ou l'Idéologie politique* est donc un livre de science et non un livre inspiré par l'esprit de parti et la polémique du jour; c'est un livre qui doit valoir à son auteur l'estime et la considération de tous les hommes qui pensent et qui étudient.

BOUILLIER.

Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon.

LES PAQUERETTES, par M. MESTRE HUC (SCÈVOLE BÉE), 1 vol. in-8°.

Ceux qui veulent, avant tout, voir dans une œuvre le développement d'une pensée philosophique; ceux qui veulent trouver jusque dans un roman les élémens d'une religion nouvelle, seront bien déçus, s'ils cherchent tout cela dans le livre qui nous occupe. Ils ne pourront y rencontrer ni de vaines déclamations contre la société, ni le ridicule désespoir d'un sage de vingt ans qu'un désillusionnement précoce est venu surprendre mal à propos au milieu de ses rêves d'ange, et qui crie anathème à son siècle. L'auteur ne se donne pas pour le précurseur d'un nouveau Messie; il ne dit pas de ces mots vagues qui ont l'air de cacher une pensée neuve et profonde, de ces paroles mystérieuses qui font rêver..... les sots. C'est tout modestement un homme plein de poésie, pour qui l'art n'est pas un métier, et qui ne prend sa lyre que pour charmer le cours d'une vie fortunée. Il a voulu faire part au public de ses plus douces émotions, et il lui livre sans prétention les accens qui sont tombés par intervalles de ses doigts harmonieux. Je soutiens qu'il a eu une bonne pensée en nous faisant ce

cadeau , et je ne crains pas de dire à ces hommes privilégiés et chaque jour plus rares , en qui la soif de l'or n'a pas étouffé le sentiment poétique : Vous tous , à qui Dieu a donné de doux loisirs et qui aimez à les égayer des rêveries du Barde , cueillez dans le silence de la retraite les aimables fleurs qu'il a semées dans son livre ; elles exhalent une odeur suave , qui parfumerait votre âme et fera naître au fond de votre cœur de ces sentimens vrais qu'on aime à y retrouver. Il vous ramènera à vos souvenirs de jeunesse quand vous lirez les vers qu'il a consacrés à ses amours : amours purs et délicats comme ses chants ; vous lirez surtout avec plaisir les stances qu'il adressait à son aimable Anaïs , lorsqu'elle ne partageait pas encore le sort du poète :

Chevaliers endormis sous l'antique chapelle ,
 Levez-vous ! A ma voix sortez de vos caveaux !
 Dites , avez-vous vu châtelaine plus belle
 Présider aux tournois des siècles féodaux ?

Tout le monde ne peut pas saisir l'à-propos de ces vers , car un petit nombre d'amis savent seuls que la patrie d'Anaïs est une petite ville abritée par les murs d'un vieux monastère et toute empreinte encore du vernis des siècles passés. Ils ont donc le mérite de la couleur locale et ont dû être d'autant plus flatteurs aux oreilles de celle qui en fut l'objet , qu'ils ne renferment pas d'hyperbole et que sa beauté aurait fait rompre bien des lances , si nous étions à l'époque des tournois.

Après avoir parcouru ses *Souvenirs à Alice* et bien d'autres pièces aussi charmantes , qu'il serait trop long d'énumérer , le lecteur s'arrêtera aux *Stances élégiaques* consacrées à la mémoire d'un ami malheureux. On trouve rarement des pensées aussi profondément tristes que celles-ci :

Vous dont le nom fatal trop long-temps se répète ,
 Jeune Escousse , Lebas !
 Dans vos rangs fraternels accueillez un poète
 Mort du même trépas.

.....
 Oh ! que n'étais-je là , pour provoquer ses larmes ,
 Pour m'écrier : *Attends !*
Attends ! La vie encore aura pour toi des charmes....
 Espère tout du temps.....

Mais la mort accourut , tendit sa main glacée.....
 Les vœux sont superflus !.....
 Et ce front que brûlait une mâle pensée ,
 Ce front ne pense plus !.....

Si je ne voyais combien l'auteur chérissait la victime, je serais tenté de lui faire un reproche. Je n'aime pas qu'on donne au désespoir une couleur poétique. Vous aurez beau présenter des tableaux lugubres, s'il y a au fond de cette obscurité une auréole brillante, ce sera assez pour tenter un jeune fou. L'Église était bien plus sage, quand elle anathématisait le suicide et le rendait à la fois un objet d'horreur et de mépris.

La première partie du livre contient encore des *Ballades* d'une simplicité charmante et rare aujourd'hui, entre lesquelles il faut citer celle qui est adressée à *Sainte Marie d'Orbieu*, et des chants de guerre et de destruction, comme celui-ci :

Il faut du sang aux ombres des martyrs ;
 Relevez-vous, enfans de l'Italie !

 Vengeance ! que ce cri soit celui du combat !
 Et qu'à ce mot s'élève un funèbre ossuaire ,
 Immense reliquaire ,
 Tel que n'en ont point vu les pâtres de Morat !

On ne peut disputer à ces vers l'énergie de l'expression et la vivacité du mouvement.

La seconde partie est sans contredit la plus importante par l'étendue, l'élévation et la beauté des pièces qu'elle renferme. Si nous voulions nous arrêter à chacune, nous dépasserions les bornes que l'usage prescrit à un compte-rendu. Nous nous bornerons donc à dire que, parmi les morceaux de cette seconde partie, se trouvent deux pièces fort remarquables, l'une intitulée : *Charles-Martel*, que l'Académie des jeux floraux a couronnée; l'autre qui a pour titre : *Duranti*, que la Société archéologique de Béziers a proclamée le meilleur poème d'un de ses concours.

Si nous voulions épilucher les mots et nous donner les airs d'un critique sévère, nous aurions trouvé peut-être quelques reproches à faire à M. Mestre. Nous aurions pu saisir au passage quelque vers faible, ou trouver dans certaines pièces un peu d'afféterie; mais trop de beautés rachètent ces taches imperceptibles, pour que nous y arrêtions les yeux du lecteur. Nous aimons mieux finir cette analyse par un mot sur l'Ode *patoise* ou *romane* de M. Daveau, qui a paru dans la *Revue du Midi*, et que l'auteur a réimprimée ici. Ce travail nous révèle dans le poète un mérite d'un autre genre, et nous fait voir avec quelle facilité il manie la versification. Une foule de mots que la langue française re-

pousse comme prosaïques , produisent un effet tout contraire dans notre poétique langue d'Oc. Le traducteur a dû lutter à chaque vers contre cette difficulté, et trouver des mots pour rendre l'idée de l'auteur sans la défigurer par des trivialités. Les expressions de cet idiome, vierge encore , ont d'ailleurs une force , un coloris que le poète français ne rencontre plus dans sa langue usée et affadie. Il est obligé d'y suppléer par des combinaisons neuves et des métaphores hardies. C'est assurément un grand tour de force de la part de M. Mestre , d'avoir conservé toutes ses beautés à l'œuvre magnifique du poète carcaïssonnais.

E. BENEZET.

Castelnaudary , décembre 1844.

Deux de nos collaborateurs , MM. Jules Renouvier et Canonge , viennent de donner au public deux ouvrages archéologiques recommandables à divers titres. Le premier , dû à M. Canonge , est une *Notice historique sur la ville des Baux en Provence et sur la maison des Baux*. M. Canonge décrit en poète et en historien cette vieille cité presque monolithe et dont la situation est si curieuse. Son style gracieux , animé , pittoresque , nous a rappelé l'ouvrage de M. Amédée Pichot , directeur de la *Revue britannique* , et l'un des enfans les plus distingués de la ville d'Arles , sur le même sujet. — Le livre de M. Renouvier , plus sévère encore et plus sérieux que le précédent , est intitulé : — *Des maîtres de Pierre et autres artistes gothiques de Montpellier*. A ce titre , autant que par son importance réelle et par les documens qu'il contient , il mérite de nous un examen détaillé , et nous le lui consacrerons prochainement.

X.

CHRONIQUE.

Rien de nouveau ce mois-ci, ou du moins rien d'important n'a vu le jour en littérature et au théâtre. Il y a bien eu à la scène française le *Guerrero*, drame à grandes prétentions, de M. Legouvé (fils de l'ingénieur auteur du *Mérite des femmes*); mais, si nous sommes bien informé, le succès n'a pas répondu à l'attente générale. Quant aux livres sérieux, qui est-ce qui en fait aujourd'hui ? Ce serait un métier de dupe en présence du développement immense qu'a pris le feuilleton, lequel absorbe tout le temps des lecteurs. Ainsi, le *Siècle* nous a donné, de M. Scribe, un petit roman intitulé : *Maurice*. Nous avons rarement vu quelque chose d'aussi mal écrit et d'aussi pauvrement conçu. Les invraisemblances s'y heurtent à chaque pas, absolument comme au Gymnase. La sécheresse et l'afféterie y remplacent le naturel; le bon ton en est chassé par des gravelures et des scènes d'orgie aussi absurdes que ridicules. Décidément M. Scribe vieillit. La couronne de fleurs que lui avaient tressée les admirateurs de M^{me} Pinchon, n'a plus de parfums. Le sard de ses colonels qui faisaient de la tapisserie, va s'effaçant; sa *Marraine*, au lieu de jouer au volant, prend du tabac, et ses vieux grognards qui savaient souffrir et se taire *sans murmurer*, ont été enterrés par Dagobert et son chien de Sibérie. Que la tombe leur soit légère et que Dieu nous délivre à jamais du *Vaudeville*, cette chose anti-littéraire, et nous disons même, anti-spirituelle, s'il en fut.

La Presse nous a donné, elle, les *Paysans*, de M. de Balzac, où l'on retrouve quelques-unes des qualités d'observation de ce romancier; mais, les mœurs qu'il veut peindre, M. de Balzac les connaît-il bien ? Il nous a paru avoir grossi jusqu'à l'exagération les objets qui composent son tableau. Ses *paysans* ne sont pas des artisans de la campagne ou des laboureurs : ce sont, par Dieu, bien des voleurs avides réunis dans une caverne et s'y livrant au brigandage, à la paresse, à l'ivrognerie, à la prostitution. Vouloir appliquer à quinze millions de Français ces agréables couleuvres, en leur disant : « Voilà votre portrait : regardez-vous, » nous semble une chose peu patriotique et peu nationale. Encore si le tableau était vrai ! Mais évidemment, M. de Balzac n'a jamais habité le village. Il y aurait certainement, et, sans chercher à la loupe, découvert quelques vertus à côté de tant de vices.

Après les *Paysans*, le journal de M. de Girardin a offert à notre admiration, la *Reine Margot*, de M. Alexandre Dumas. C'est une cent deuxième édition, revue, corrigée et augmentée du récit de la Saint-Barthélemy. Nous regrettons du fond du cœur, de voir un aussi admirable talent que celui de l'auteur d'*Antony*, s'abaisser au niveau de la spéculation et du mercantilisme littéraire. Si M. Dumas avait su se maintenir dans la sphère de dignité où sont restés MM. Hugo et de Vigny, par exemple, combien sa réputation n'y eût-elle point gagné ! Sans compter qu'au lieu de livres sans portée, brochés à la hâte, au jour le jour, il aurait pu doter son

pays de quelques belles œuvres littéraires. Au lieu de cela, M. Dumas gâte son admirable nature, en la forçant à produire jusqu'à l'excès ; et, pour lui, le mot de Boileau, à propos d'un de ses contemporains, serait encore au-dessous de la vérité :

Bienheureux Scudéry, dont la petite plume
Peut chaque mois, sans peine, enfanter un volume.

En effet, M. Dumas en écrit plus du double. Comme total de sa dernière année, il en a, je crois, avoué 30. Nous ne désespérons pas de le voir arriver jusqu'à soixante.

Quant au *Constitutionnel*, il a recommencé, avec le *Juif-Errant*, le cours de ses turpitudes et de ses calomnies. Supposer tout le mal possible et taire le bien réel, nous paraît une singulière façon de combattre ses adversaires.... fussent-ils des Jésuites, et nous ne voyons pas ce que la politique de M. Thiers peut gagner à faire connaître à l'Europe les aventures de M. *Couche-tout-nu* et de M^{lle} *Rose Pompon*. M. Véron ferait bien mieux de continuer à vendre sa pâte-Régault, et M. Thiers d'étudier son histoire de Florence. De part et d'autre cela serait plus digne.

Après le *Juif-Errant*, le journal de M. Véron nous donnera les *Sept Péchés capitaux*, dont l'idée-mère est la *réhabilitation* des sens. Ces Messieurs trouvent que le christianisme a été stupide de venir (au milieu d'une société déréglée comme celle à laquelle il succédait), prêcher la mortification de la chair. Si Dieu nous a donné des appétits, c'est pour nous en servir. — Très-bien ! — Nous attendons à l'œuvre les nouveaux messies. Nous verrons comment ils s'y prendront pour renverser les principes qui ont civilisé le monde, et que, depuis dix-huit siècles, la terre a eu la bonhomie d'admirer.

Franchement, tous ces écrits, présents ou futurs, nous paraissent, littérairement, de méchantes œuvres ; moralement, de mauvaises actions.

— Nous avons donné dans notre dernier numéro les *Impressions de voyage* d'un de nos collaborateurs, M. Désiré Cadilhac. Un des abonnés de la *Revue du Midi* qui habite la capitale, nous écrit à ce propos une lettre charmante dans laquelle il nous apprend que si nous avons cru donner au public une primeur en lui offrant des impressions de voyage en vers, nous nous sommes trompés. « Tel père, tel fils, nous dit-il ; M. Alexandre Dumas père a raconté ses voyages en prose ; M. Dumas fils raconte les siens en vers. » Et comme preuve à l'appui de son dire, notre spirituel correspondant nous envoie les vers suivans, dus au fils de l'ingénieux auteur du *Comte de Monte-Christo* et des *Trois Mousquetaires*. Ces vers, composés il y a deux ans, et antérieurs par conséquent à ceux de M. Cadilhac, sont tirés de l'album manuscrit de M^{me} la princesse Czartoryska :

« Nous quittâmes Milan et nous fîmes à Gènes ;
Gènes la belle ville au front pur et vermeil,
Éveillant le matin ses palais au soleil ;
Coquette toujours belle et toujours couronnée,
Qui prend pour son miroir la Méditerranée ;
Courtisane oubliée et qui passe en un jour
Des étreintes de guerre aux étreintes d'amour !
Nous vîmes Livorno, la ville exténuée.

Pise, la vieille ville, avec ses qu
Mais où le y dans le cal.
Peut entre vnt cette
Qu'à la te la to

La sœur du baptistère et du Campo-Sancto ;
 Puis après, vint Florence avec le Giotto,
 Dont l'ombre semble encor dans la joyeuse ville
 Veiller avec amour auprès du campanile,
 Qui me parut, le soir, — à l'hôtel, — en mangeant,
 Le fourreau colossal d'un glaive de géant.
 Tout cela n'était rien. — Je voulais voir encore
 L'Arno, fleuve au doux nom que le poète honore.
 On lui creusa son lit dans de fort beaux quartiers :
 J'y vis une charrette avec deux charretiers
 Qui caçaient au milieu. — Si Dieu permet qu'il pleuve,
 L'Arno s'empressera de devenir un fleuve.
 Pour boire quelque chose à l'hôtel je rentrai,
 Car, ainsi que l'Arno, j'étais fort altéré.....

De tout voyage, hélas ! il faut que l'on retourne :
 Une seconde fois nous vinmes à Livourne ;
 Et puis encore à Gêne aux palais sculptés d'or,
 Et sur un beau vaisseau qu'on nommait *le Castor*,
 Nous touchâmes Marseille où, de sa nue en flamme,
 Dieu nous brûlait le corps à faire rendre l'âme.
 Marseille semble un lieu fait par une pitié !
 C'est un port commerçant où l'on trouve Méry ;
 C'est une ville offrant, à l'heure où le jour baisse,
 Un firmament d'azur et de la bouille-abaysse !
 Nous vîmes en passant, lumineuse et pas pâle,
 La pieuse Avignon — cette cité papale.
 J'avais hâte surtout de voir Montélimart
 Où l'on trouve, s'il faut croire les gens de l'art,
 De l'excellent nougat ; mais quelque diligence
 Que pour arriver tôt fit notre diligence,
 Nous n'en trouvâmes plus : un monsieur, en partant,
 Avait pour quinze sous emporté le restant.
 Nous fûmes à Lyon une journée entière
 Que nous avons passée à chercher de la bière ; —
 Nous en voulions boire ; — hélas ! ce fut en vain,
 Et l'on ne put jamais nous donner que du vin.
 Le lendemain matin, quand vint luire l'aurore,
 Nous quittâmes la ville et nous vîmes encore
 Villefranche, où l'on n'est pas franc ; — Beaune, Avallon,
 Ravissante cité.... qui n'a pas de vallon, etc.

Nous remercions notre aimable souscripteur de sa lettre et de sa communication ;
 mais, hélas ! qu'y a-t-il de neuf sous le soleil ? Nous n'avions, en donnant les
 vers ingénieux de M. Désiré Cadilhac, pas plus que lui en les écrivant sans doute, la
 prétention qu'on nous attribue de donner du nouveau. En effet, long-temps avant
 notre collaborateur et avant M. Dumas fils, Chapelle et Bachaumont, deux hommes
 d'esprit dont le nom est resté célèbre, avaient inventé les *Impressions de voyage*
en vers, lorsque, dans une spirituelle boutade, ils décrivaient le midi de la façon
 suivante :

Dans cette vilaine Narbonne,
 Toujours il pleut, toujours il tonne.

Toute la nuit donques il plut
 Et tant d'eau cette nuit il chut,
 Que la campagne submergée
 Tint deux jours la ville assiégée, etc.

Et plus loin , en parlant de notre voisine, la vieille cité phocéenne :

. Tout le monde sait que Marseille
 Est riche, illustre et sans pareille
 Pour son terroir et pour son port ;
 Mais il vous faut parler du fort
 Qui sans doute est une merveille :
 C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
 Gouvernement commode et beau ,
 A qui suffit pour toute garde
 Un suisse avec sa hallebarde
 Peint sur la porte du château , etc.

Nous ne savons si cette réponse paraîtra concluante à notre correspondant.

— La troisième livraison des *Mémoires politiques et littéraires* de M. de Labouisse-Rochefort (de Toulouse) vient de paraître. Elle contient des anecdotes curieuses et de piquantes révélations. Cet ouvrage devient de plus en plus intéressant. C'est un brillant panorama , où les hommes et les choses vous apparaissent avec les couleurs qui leur sont propres ; car le sujet n'a pas été étudié à vue de pays, il s'en faut bien. M. de Labouisse-Rochefort a été mêlé aux grandes choses du *directoire*, du *consulat*, de l'*empire* et de la *restauration*. Il a vécu avec les hommes célèbres du temps sur le pied de la familiarité. Il a fréquenté leurs cabinets autant que leurs salons, et a pu par conséquent, mieux que tout autre, être initié à leurs habitudes journalières, à leur manière de vivre la plus intime, à leurs pensées les plus secrètes. Quand il avait bien vu, bien observé, bien compris, il notait soigneusement, patiemment, consciencieusement ; et ainsi peu à peu s'est formé le recueil à la fois instructif et attrayant, qu'il publie aujourd'hui sous le titre de *Mémoires politiques et littéraires* ; recueil qui s'adresse à toutes les classes de lecteurs, et où toutes trouvent leur pâture : les curieux comme les érudits, ceux qui veulent des distractions comme ceux qui demandent de la science. Aussi, le succès de l'ouvrage va-t-il toujours croissant, et ce succès est assurément du petit nombre de ceux qui, de nos jours, puissent passer pour légitimes.

L'Académie Française a procédé, il y a quelques jours, à la réception de M. Saint-Marc-Girardin, nommé en remplacement de M. Campenon. M. Victor Hugo était chargé de répondre au discours du nouvel élu. Il l'a fait, ainsi qu'on s'y attendait, avec cette hauteur de style, cette noblesse de formes, cette vigueur de pensées qui conviennent à notre premier prosateur et au plus éminent poète de ce temps. Jamais, selon nous, M. Victor Hugo n'avait porté plus loin l'éclat et les magnificences du langage. Rien de pénible, rien de tourmenté dans sa phrase ; et pourtant cela est concis à la façon de Tacite. Rien de flottant et de vague dans l'idée, rien de trop étendu dans la période, et pourtant cela est ample à la manière de Cicéron. A lire ce beau discours qui est grandiose de nature ; — à voir se dérouler successivement toutes ces images qui éblouissent, on dirait un fleuve majestueux coulant de source sur un lit de diamans et de rubis.

Plus terre à terre et plus négligé que notre grand poète; — contraint d'ailleurs par l'usage à prononcer l'éloge d'un immortel, dont personne (excepté le récipiendaire sans doute) n'avait lu les écrits, — M. Saint-Marc-Girardin a cherché, à force de finesse et d'esprit, à se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé, et il y a parfois réussi; mais que pouvaient, nous le demandons, l'art oratoire et tous les tropes de la rhétorique, en présence de l'éloquence solennelle et grave de M. Hugo, qui, en élevant toutes les questions aux plus extrêmes limites de l'idée, produit sur les âmes une impression assez semblable à celle de l'orgue dans nos églises sur un auditoire religieux? M. S.^t-Marc devait naturellement être écrasé par cette parole sonore comme un instrument, et les spirituelles saillies de notre confrère, ses ingénieuses critiques, ses malices les plus aiguisées, devaient être réduites à néant, sous le poids de cette pensée aussi solide que le bronze ou l'acier, et qui, pareille au magique ciseau d'un grand statuaire, sculpte, en bas-relief, dans l'esprit du lecteur et de l'auditeur, les images hardies qu'elle prodigue. C'est, en effet, à notre avis ce qui a eu lieu; le poète l'a emporté de beaucoup sur le journaliste, et l'on peut dire que si le discours de M. S.^t-Marc est l'œuvre d'un esprit distingué, celui de M. Hugo est l'œuvre d'un esprit supérieur. Cela n'ôte rien au talent incisif et prime-sautier de M. S.^t-Marc-Girardin, talent parfaitement approprié à son cadre, l'enceinte de la Sorbonne; mais cela prouve que M. Hugo, ainsi que l'avait déjà démontré son allocution au roi à propos de la mort à jamais regrettable de M. le duc d'Orléans, est né orateur comme il est né poète, et qu'il saura donner à toutes les tribunes, qu'elles soient dans l'enceinte de l'Académie ou à la chambre des Pairs, l'élévation qui est personnelle à son génie.

A. J.

Dans notre dernier N^o, nous recommandions à nos abonnés quelques articles de la *Revue indépendante*. Aujourd'hui nous les engageons à lire dans les derniers N^{os} de la *Revue des Deux-Mondes*, divers travaux sur l'Allemagne, dus à M. Taillandier, professeur à notre Faculté des lettres. Ils y trouveront de consciencieuses appréciations de l'école Hégélienne, et des aperçus aussi spirituels que saisissants sur les poésies de M. Henri Heine, écrivain humoriste, fort goûté au-delà du Rhin. M. Taillandier, déjà professeur habile, deviendra, s'il continue, un de nos critiques les plus distingués. Il est, du reste, à bonne école, en ayant pour modèle, dans la *Revue des Deux-Mondes*, le savant auteur de l'*Histoire de Port-Royal*, M. de Sainte-Beuve.

GRAS, Propriétaire-gérant.

PHILOLOGIE.

ORIGINE ET AFFINITÉ DES LANGUES.

II.

Sous la zone tempérée de l'hémisphère boréal, s'étend un continent baigné par trois mers et borné au sud par l'Afrique, à l'est par l'Asie dont il est le prolongement. Ici, les hauts plateaux, les pics inaccessibles, les fleuves immenses du monde primitif font place à des formes moins austères, à des plaines légèrement ondulées, soutenues par quelques chaînes de montagnes, et entrecoupées de rivières navigables. Aux chaleurs brûlantes et aux froids excessifs succède une température plus douce; les animaux sont moins nombreux, moins redoutables; la végétation, dépouillée de sa surabondance, résiste moins aux efforts de l'art; toute la nature offre un aspect plus calme, et ne semble attendre, pour s'animer, que l'impulsion de la volonté humaine. C'est le séjour que la Providence a destiné au

perfectionnement de l'humanité , au sortir de la vie instinctive dans laquelle végétèrent ses premiers âges ; c'est l'Europe , patrie de l'intelligence , de l'industrie et de la liberté.

Tous les Européens sont venus de l'Orient : cette vérité , confirmée par les témoignages réunis de la physiologie et de la linguistique , n'a plus besoin de démonstration particulière. Il suffit d'ailleurs de jeter les yeux sur la carte , pour en sentir l'évidence et la nécessité. L'Europe , touchant l'Asie sur tous les points de sa surface orientale , et effleurant l'Afrique à l'occident , a offert , par les défilés de l'Oural , par ceux du Caucase , par le Bosphore de Thrace et même par le détroit de Gadès , des passages faciles aux tribus de race blanche que l'accroissement de la population et l'activité de leur génie poussaient sans cesse , de l'est à l'ouest , à la recherche d'une patrie nouvelle. Si l'histoire ne nous dit rien de positif sur ces migrations antiques et continues , si nous sommes réduits à de vagues traditions qui semblent souvent se contredire , c'est qu'elles ont précédé toute histoire et se perdent dans la nuit des siècles. Long-temps ces tribus errantes , refoulées par d'autres tribus , ont continué leur marche incertaine à travers les plaines de l'Europe , long-temps elles ont lutté entre elles , se sont divisées , modifiées , réunies , avant que quelques-unes des plus favorisées aient pu consolider leur puissance ; et , quand deux grands empires s'élevèrent dans le midi , le nord , long-temps encore , végéta au fond de ses forêts , avant qu'un cri de guerre , parti du centre de l'Asie , ébranlât dans sa base cette terre surchargée d'hommes , et fit jaillir , du sein de la barbarie , une ère nouvelle de lumière et de foi. A cette époque décisive , où l'Europe tout entière se déploie aux regards de l'historien , et lui apparaît comme une vaste arène couverte d'innombrables combattans , il reconnaît , parmi les peuples qui l'occupent , six divisions fondamentales , chacune marquée , dans sa physionomie , ses traditions et ses idiomes , d'un type spécial et indélébile qui atteste des migrations différentes , dirigées successivement d'orient en occident. Parmi ces familles , dont les régions et les

mers déterminent les limites naturelles , une semble se rattacher au nord de l'Afrique, une au nord de l'Asie, et les quatre autres, d'après l'analogie des langues, appartiennent d'une manière évidente au système indo-persan, ou plutôt indo-européen.

L'extrémité sud-ouest de l'Europe, de l'Atlantique aux Pyrénées, a été occupée, dès l'antiquité, par une famille de peuples entièrement étrangère à l'Inde, et qui, venue sans doute par le littoral africain, semble être originaire de l'ouest de l'Asie, de la région des langues chaldéennes. Cette famille, appelée ibérienne, a produit en Espagne, les Turdetains, les Lusitaniens, les Cantabres; en Gaule, les Aquitains; en Italie, les Ligures, qui tous, après de longues luttes, incorporés dans l'empire romain, n'ont transmis leur riche et curieux idiome qu'à la seule tribu des Vascons ou Basques, restés indépendans dans leurs montagnes, où ils l'ont conservé jusqu'à nos jours.

L'extrémité nord-est de l'Europe, du Volga à la mer Blanche et de l'Oural au cap Nord, est habitée par une famille nombreuse que l'on a désignée sous le nom d'ouralienne, et qui, également étrangère à l'Inde, se rattache par ses idiomes au nord-ouest de l'Asie, où elle obéit, comme en Europe, à l'empire russe. Plus formidable au moyen-âge, elle a produit les Huns et les Avars. Elle se subdivise maintenant en Finnois, en Esthoniens, en Lapons, en Tchérémisses sur les bords du Volga, en Permiens aux pieds de l'Oural, et en Magyars ou Hongrois, indépendans aux confins de l'Allemagne.

L'Europe occidentale, des Pyrénées au Rhin et des Alpes à l'Atlantique, a été de temps immémorial le séjour de la famille celtique, qu'on a long-temps crue aborigène, mais que la comparaison des langues et plusieurs autres circonstances nous représentent comme la première migration indienne qui ait pénétré en Europe, et qui, grossie peut-être de quelques tribus finnoises et refoulée par d'autres migrations, n'a arrêté sa course aventureuse que sur les côtes de l'Océan. Partagée en deux branches distinctes, les Gaëls et les Cymres, son centre de domination était la Gaule, où les premiers formèrent les états des

Éduens , des Séquanes , des Arvernes , des Helvètes , et d'où ils se répandirent dans les Iles Britanniques sous le nom de Pictes et d'Hiberniens , dans l'Italie , sous celui d'Ombriens , dans l'Espagne , sous celui de Celtibères , tandis que les autres , divisés en Belges ou Celto-Germains , en Boïens , en Armoricaïns , envahirent plus tard l'Angleterre sous le nom de Bretons , repoussèrent leurs devanciers vers le nord. Forcés , après des guerres sanglantes , de se soumettre à la puissance romaine , et subjugués ensuite par les Germains qui s'incorporèrent à eux de toutes parts , les Celtes n'ont conservé leur idiome et une partie de leur nationalité que dans deux rameaux peu nombreux : d'un côté , les paysans d'Irlande et les montagnards d'Écosse , issus des Gaëls , parlant l'irlandais et le gaélique ; de l'autre , les habitans du pays de Galles et de la Bretagne française , issus des Cymres , parlant le welch et le breton.

L'Europe septentrionale , s'étendant du Rhin aux Carpathes et des Alpes à la mer Glaciale , est l'antique séjour de la famille germane , autre rejeton de la souche indienne , identique peut-être aux Scythes d'Europe qui suivirent de près les traces des Celtes. Arrivée d'Asie par le Caucase et remontant le cours du Danube , une première branche de cette famille a dû se porter au cœur de l'Allemagne , où elle a formé en divers temps les tribus guerrières des Teutons , des Suèves , des Francs , des Boïares , des Allemands , tandis qu'une autre , longeant l'Elbe , produisait celles des Saxons , des Lombards , des Vandales , des Angles , transplantés plus tard en Grande-Bretagne. Une autre , suivant les rives de l'Oder , peuplait toutes les côtes de la Baltique , sous le nom de Suions et de Normands , tandis que les Goths , les derniers de la race et les plus redoutables de tous , brisaient le sceptre de Rome dégénérée et renouvelaient la face de l'occident. Les idiomes de ces tribus conquérantes qui s'étendirent sur tout l'ouest de l'Europe , sans renoncer au sol de leur patrie , offrent , dans les monumens qui nous restent , quatre divisions principales : rameau gothique , éteint de nos jours , mais conservé dans la Bible méso-gothique d'Ulphilas ; rameau

tudesque, représenté jadis par le francique et l'allemanique, et maintenant par l'allemand moderne; rameau saxon, représenté jadis par le triso-saxon et l'anglo-saxon, et maintenant par le hollandais, le flamand et l'anglais; rameau scandinave ou normanique, composé de l'islandais, du suédois et du danois.

L'Europe orientale, vaste plaine qui règne des Carpathes à l'Oural et de la Baltique à la mer Noire, a été envahie par la famille slavonne, issue sans doute des anciens Sarmates, qui, également d'origine indienne, paraissent être entrés en Europe à la suite des Germains, occupant successivement le territoire que ceux-ci laissaient derrière leurs pas. Refoulés ensuite et en partie soumis, les Slaves se rejetèrent sur la région orientale, où les Jazyges, les Roxolans, les Serbes, les Vendes étendirent au loin leurs possessions aux dépens des tribus finnoises, et finirent par se consolider, après bien des luttes meurtrières, dans la Russie, la Serbie, la Bohême, la Pologne et la Lithuanie. Leurs idiomes constituent trois grandes divisions, analogues à celles des peuples qui les parlent : rameau servien, comprenant l'ancien esclavon, conservé dans la Bible de Cyrille, le russe, le serbe et le carnien actuels; rameau vénète, comprenant le bohème, le polonais et le vende; rameau letton, comprenant l'ancien prussique, le latvique et lithuanien.

L'Europe méridionale, bornée par les Alpes et l'Hémos, la Méditerranée et la mer Noire, présente, en y joignant l'Asie-Mineure, les trois plus belles péninsules de la terre. C'est là qu'à une époque comparativement assez récente et qui a dû suivre toutes les autres migrations, une portion considérable de la population indienne, que nous appellerons famille thrace, pélagique ou romane, est venue féconder par son génie un sol docile à la culture, et répandre sur toute l'Europe sa lumière régénératrice. Une branche de cette famille, franchissant la dernière le Taurus, a pu occuper, dans l'Asie-Mineure, la Phrygie, la Lydie, la Troade, et, passant ensuite le Bosphore, s'arrêter dans les plaines de la Thrace, tandis qu'une autre la précédait en Thessalie et peuplait la Grèce et la Péloponèse, où.

sous les noms de Pélagés et d'Hellènes et plus tard sous ceux d'Éoliens, d'Ioniens, de Doriens, d'Achéens, elle réunit à ses propres traditions les arts de la Phénicie et de l'Égypte, qu'elle reproduisit en chefs-d'œuvre immortels. Long-temps avant que son empire, centralisé par les Macédoniens, se fût étendu jusqu'à la haute Asie, ses nombreuses colonies maritimes portaient sa civilisation dans les îles et sur le continent de l'Italie, où d'autres branches de la même famille, longeant les bords de l'Adriatique, s'étaient établies plus anciennement encore, d'un côté sous le nom de Tusques ou d'Étrusques, de l'autre sous celui d'Ausopes ou de Latins. L'état romain, si faible à sa naissance, s'accrut par la fusion de tribus limitrophes, et, triomphant successivement de tous les peuples, finit par se les assimiler tous. Sa puissance absorba les Ibères et les Celtes dont les idiomes se modelèrent sur le sien, modifié toutefois à son tour par le contact hostile des Germains. C'est ainsi que trois vastes rameaux s'élèvent successivement de la souche thrace, la plus riche, la plus majestueuse de toutes celles qui fleurirent sur la terre : d'un côté, le rameau phrygien, composé des langues éteintes des Phrygiens, des Lydiens, des Troyens, dont quelques vestiges se retrouvent dans l'albanais ; de l'autre, le rameau hellénique, illustré par le grec, la plus noble des langues, et continué dans le romain ; de l'autre, enfin, le rameau italique, qui, comprenant l'étrusque, l'osque, le latin, a reverdi au moyen-âge dans la langue d'oc et la langue d'oïl, dont l'une a produit l'espagnol, le portugais, l'italien, le valaque, le roman ; l'autre, la langue française actuelle, reflétée en partie dans l'anglais.

Les diverses langues que nous venons d'énumérer, les unes glorieuses, les autres obscures, mais toutes assez élaborées pour suffire aux besoins de chaque peuple, apparaîtraient peut-être à l'œil inattentif comme autant d'individualités distinctes, subsistant par elles-mêmes, indépendantes les unes des autres. Toutefois un examen plus sérieux amènera bientôt à reconnaître, dans les limites d'une même famille, des analogies,

des ressemblances frappantes qui rapprochent entre eux les idiomes, qui les unissent et les groupent en rameaux, et les rameaux eux-mêmes en souches fécondes, et qui justifient pleinement par l'expérience les divisions que nous venons d'établir. Ce résultat est acquis à la science et admis d'un consentement unanime, depuis que les peuples de l'Europe ont pu se connaître et s'entendre parler.

Mais il est un autre point plus difficile sur lequel les avis, long-temps partagés, ne commencent que depuis quelque temps à pencher vers une solution positive, c'est le rapport mutuel des grandes familles des peuples que nous venons d'énumérer en Europe, et particulièrement des quatre dernières, celtique, germane, slavonne et thrace, soit dans leur essence, soit dans leurs développemens; rapport intime, rapport irrécusable, que l'antiquité n'a pu connaître, mais dont la preuve ne pouvait échapper à ce siècle investigateur, auquel la Providence semble avoir réservé d'apercevoir enfin toute l'étendue du monde. En effet, c'est au fond de l'Inde, à travers des milliers de lieues, que les Européens ont dû aller chercher le type sacré de leur origine; c'est là qu'ils ont trouvé le sanscrit, cet antique et vénérable idiome qui, conservé depuis près de quarante siècles dans des monumens littéraires dont la série embrasse tous les âges, leur a subitement révélé, par son apparition merveilleuse, l'origine commune de leurs idiomes, de leurs découvertes et de leurs arts. Riche d'un alphabet de cinquante lettres, classées d'après les organes de la voix, joignant à la variété des modulations la plus exacte symétrie, et à la multitude des combinaisons la clarté la plus admirable, le sanscrit, que l'on pourrait appeler l'indien par excellence, représente et résume toutes les langues de l'Europe, à travers le temps et l'espace, comme un orgue colossal dont les échos se croisent sous l'effort des vents opposés. Les sons fondamentaux sont les mêmes dans leur expression séculaire, les syllabes radicales se correspondent d'une manière régulière et complète, avec les seules modifications imposées par l'effet inévitable des climats. C'est ainsi que la prononciation

de chaque famille distincte , les lois de l'euphonie , la physionomie des mots ont varié dans des proportions diverses , toujours soumises à certaines règles fixes , mais n'altérant jamais l'essence même du langage ou son identité primitive. C'est ainsi que , d'une famille , d'un rameau , d'une langue spéciale à l'autre , ces divergences se font sentir avec une intensité toujours moins forte , jusqu'à ce qu'elles se réduisent enfin à de simples désinences , à des nuances délicates et légères dans l'emploi figuré de chaque mot. La clef de voûte de tout cet édifice , le point central vers lequel aboutissent toutes ces modifications d'un même type , tous ces rayons partis d'un même foyer , est sans contredit la langue indienne telle qu'elle existe dans les livres des Brahmes , dépositaires des fastes de leur patrie , et telle qu'elle se déploie majestueusement dans les quatre périodes de sa littérature. L'âge primitif et religieux ; marqué par les antiques Védas , est suivi des temps héroïques , illustrés par les lois de Manus , par les Puranas ou annales mythologiques , et par les deux poèmes gigantesques du Ramayan et du Mahabharat , dont les chantres , Valmiki et Vyasa , à la fois poètes et philosophes , apparaissent comme deux nobles figures , rivales et contemporaines d'Homère. Puis vient l'époque élégante et polie , où , peu de temps avant Virgile , Jayadévas dans ses élégies pastorales , Kalidasas dans sa gracieuse Sakuntala , surent tirer du luth indien les sons les plus suaves et les plus purs. Ce fut aussi l'époque philosophique , érudite et grammaticale , suivie bientôt de la décadence qui marqua les siècles postérieurs , et l'Inde , sœur aînée de l'Europe , atteignait sa décrépitude quand celle-ci préludait à peine aux merveilles de la renaissance. Toutefois sa langue lui est restée , et cet idiome mélodieux et grave , divisé dès son origine en sanscrit , pracrit , pali , zend , chez les peuples de l'Inde et de la Perse ancienne , subsiste encore au fond de toutes les langues parlées , non-seulement du Gange au Tigre , mais encore de Ceylan à l'Islande et de la mer des Indes à l'Atlantique.

Il suffit , en effet , de jeter un coup-d'œil sur les élémens

constitutifs de la langue indienne , sur ses règles de formation et d'euphonie , sur ses racines , extraites au nombre de mille par les soins de judicieux grammairiens , et dont six cents au moins se retrouvent parfaitement identiques dans les langues de l'Europe , pour être convaincu de la vérité irrécusable de l'assertion que nous venons d'émettre. Son alphabet de cinquante lettres , échelle harmonique presque complète , divisée selon la loi de la nature , d'un côté en modulations ou voyelles , de l'autre en articulations ou consonnes , gutturales , palatales , dentales , linguales , labiales , avec les nuances de nasales et de sifflantes , de fortes , de faibles et d'aspirées , s'adapte à tous les sons de nos idiomes avec une force et une plénitude d'expression auxquelles n'a jamais pu atteindre l'incohérent alphabet phénicien. Sa déclinaison , composée de trois genres , de trois nombres et de huit cas , embrasse toutes les désinences casuelles réparties dans les langues les plus complètes.

Sa conjugaison , composée de trois voix , de six modes et de six temps , offre les augmens et les redoublemens grecs , les crémens latins et gothiques , les intercalations slavonnes , et des flexions personnelles si bien marquées qu'on y reconnaît partout le type pronominal. Enfin , les pronoms eux-mêmes , les prépositions , les verbes , les noms de nombre , les principaux adjectifs et substantifs , tels que les noms d'élémens , d'animaux , de rang , de parenté , d'ustensiles , se correspondent d'une manière identique dans toutes les divisions de ce vaste système , avec les seules modifications imposées par l'intervalle des climats et des siècles.

Ici se manifeste encore un phénomène qui peut venir en aide à l'histoire , c'est la gradation d'affinité entre le sanscrit et les quatre familles de peuples échelonnées en Europe , gradation qui semble être en rapport avec leur séparation successive de la souche commune , et marquer les différentes phases du perfectionnement de la langue mère. Ainsi , les Celtes , relégués à l'occident , ne reproduisent , pour ainsi dire , l'idiome sanscrit , que dans les racines fondamentales , dépouillées de leur

terminaisons et modifiées par une prononciation étrangère, qui change les consonnes fortes en aspirées, les faibles en fortes ou en nasales. Chez les Germains, mêmes altérations, mais dans une extension moins grande et avec des terminaisons plus sonores. Chez les Slaves, maintien des consonnes indiennes et simple déperdition des voyelles. Chez les Thraces, Grecs ou Romains, détachés les derniers du centre de lumière, consonnes et voyelles parfaitement conservées, souvent même étendues et précisées, ainsi qu'on l'observe surtout par les voyelles médiales (*a, e, o* brefs), qui, dans le sanscrit, sont confondues en *a*. Nous assistons ainsi à la croissance et au développement progressif de cet arbre séculaire qui a couvert de ses rejetons près du tiers de la terre, sans rien perdre de sa vigueur native, sans laisser choir aucun de ses antiques rameaux; car, si dans les divers idiomes issus de cette souche si féconde, des expressions diverses ont prévalu pour peindre un seul et même objet, on est certain de les retrouver toutes reproduites ensemble dans le sanscrit, dont les racines fondamentales déterminent leurs nuances primitives.

Pour justifier des promesses si brillantes, et les prouver par l'exposé des faits, nous aurions besoin de beaucoup plus d'espace que ne peuvent nous en fournir ces feuilles. Nous renverrons donc ceux qui s'y intéressent aux ouvrages publiés sur ce sujet si vaste, et particulièrement à notre *Parallèle*, dont nous n'extrairons ici que trois ou quatre exemples d'une application générale.

Dans les langues les plus anciennes et les plus complètes de l'Europe, le nominatif masculin est marqué par une sifflante, le féminin par une voyelle, le neutre par une nasale qui disparaît quelquefois. Ces signes caractéristiques sont exactement ceux du sanscrit; exemple : *navas*, à, *am*, ou *navyas*, *yā*, *yam*, nouveau, correspondant au grec *νεος*, *α*, *ον*, au latin *novus*, *a*, *um*, au gothique *nivis*, *ia*, *i*, au lithuanien *navias*, *ia*, *ia*. Ce mot est identique dans tous les autres idiomes : italien *nuovo*, espagnol *nuevo*, français *neuf*, allemand *neu*, an-

glais *new*, suédois *nya*, esclavon *nov'*, russe *novyi*, polonais *novi*, irlandais *nua*, gallois *neu*; coïncidence frappante et tout-à-fait inexplicable pour quiconque rejetterait la communauté d'origine.

Les trois flexions personnelles des verbes, au singulier et au pluriel, marquées par les consonnes *m*, *s* ou *th*, *t* ou *nt*, ont pour bases les pronoms personnels et démonstratifs *ma*, *tva*, *ta* (grec $\mu\epsilon$, $\sigma\iota$ ou $\tau\epsilon$, $\tau\omicron$), communs à presque toute l'Europe.

Le verbe substantif est reproduit dans nos idiomes par des formes en partie analogues, en partie incompatibles entre elles, au point que, dans la plupart des grammaires, il figure comme une exception à toutes les règles. Or, les Indiens possèdent quatre racines qui expriment l'existence avec des nuances diverses, mais toutes subordonnées à l'idée principale. Ces racines sont : *as*, *vas*, *bhû*, *sthâ*, dont chacune a sa conjugaison complète. En conjuguant la première : *asmi*, *asi*, *asti*, on retrouve l'indicatif présent grec : $\epsilon\iota\mu\iota$, $\epsilon\iota\varsigma$, $\epsilon\sigma\tau\iota$; latin : *sum*, *es*, *est*; gothique : *im*, *is*, *ist*; anglais : *am*, *art*, *is*; lithuanien : *esmi*, *essi*, *esti*; russe : *esm'*, *esi*, *est'*; irlandais : *is mi*, *is tu*, *is e*; ainsi que le futur, l'impératif et le subjonctif *syâm*, latin *sim*, français *sois*, allemand *sey*, qui en dépendent. La racine *vas* fournit l'imparfait gothique *was*, allemand *war*, anglais *was*. La racine *bhû* (grec $\varphi\upsilon\omega$) donne le parfait latin *fui*, français *fus*, esclavon *bych*, gallois *bum*; le présent allemand *bin*, et le futur russe *буду*. Enfin, la racine *sthâ* (grec $\sigma\tau\alpha\omega$, latin *sto*) domine dans les formes italiennes, espagnoles, françaises : *stava*, *estava*, *étais*, *été*, *être*, que nous prononçons à chaque instant sans nous inquiéter de leur source.

L'idée de Dieu, à la fois la plus simple et la plus illimitée de toutes, a été désignée par les nations de l'Europe sous trois attributs principaux, pâles reflets de sa grandeur suprême. Chez les peuples du midi et de l'ouest, Dieu est splendeur, lumière : grec, $\delta\epsilon\iota\varsigma$, $\theta\epsilon\omicron\varsigma$; latin *deus*, espagnol *dios*, italien *dio*, français *dieu*, irlandais *dia*, gallois *duw*, ainsi qu'en lithuanien *dievas*.

L'origine commune de tous ces mots se retrouve dans l'indien *daivas*, génie, dérivé (comme les noms du ciel et du jour, grec *δαος*, latin *dies*), de la racine *div*, récréer, resplendir. Chez les peuples du nord, Dieu est pureté, vertu : gothique, *guth*, allemand, *gott*, anglais *god*, suédois *gud*, analogue au mot *gut*, qui exprime la honte, et qui se retrouve dans l'indien *çudhas*, pur, dérivé du verbe *çhud*, purifier. Chez les peuples de l'est, Dieu est prospérité, bonheur : esclavon *bog*, russe *bog*, polonais *bog*, analogue au mot *bagas* qui exprime la richesse, et qui se retrouve dans l'indien *bhâgas*, fortune, dérivé du verbe *bhaj*, distribuer. Ainsi, dans cet exemple comme dans mille autres, c'est au sanscrit qu'il faut avoir recours, lorsqu'on veut pénétrer à la source des images employées sous des influences diverses, pour peindre l'idée la plus usuelle comme la plus grande et la plus ineffable.

EICHOFF,

Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

DE PARIS AU CANIGOU.

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES.

(Suite.)

LETTRE XXVII.

Figurez-vous quelque chose de mille fois plus surprenant que tout ce que vous avez jamais vu de plus surprenant : de mille fois plus colossal que tout ce que vous avez jamais vu de plus colossal ; de mille fois plus beau que tout ce que vous verrez jamais de plus beau ; de mille fois plus fini , plus majestueux , plus naturel et néanmoins de plus ressemblant à une œuvre d'art , que tout ce que vous verrez jamais de plus fini , de plus majestueux , de plus naturel et de plus ressemblant à une œuvre d'art. Il s'agit du cirque de Gavarnie.

— Je suis venu sur la parole de mon guide , que le brouillard qui nous bouchait la vue depuis hier comme un bandeau, se lèverait vers midi. Cette fois encore l'instinct montagnard a prêté juste. La brume s'en va. Il est une heure.

Je m'assieds sur une pierre , aux flancs de laquelle sont gravées ces paroles au ciseau :

— MARIE-THÉRÈSE , DUCHESSE D'ANGOULÈME. —

Que de changemens depuis 1828 !

De là, je perçois la plus prodigieuse vision qu'il soit donné à l'homme de percevoir.

Imaginez une enceinte en forme de cuve ou de marmite, comme disent les gens du pays, qui l'appellent la Grande Oule (*olla*), dont le demi-cercle se déroulant sur un axe immense, orné de dix-sept cascades, offre plus de trois mille mètres de circuit d'une extrémité à l'autre.—L'intérieur, qui est pavé de blocs énormes, pourrait tenir à l'aise, entre ses parois, un million d'hommes.—Tout le fond de ce bassin est garni de neiges centenaires, sur lesquelles la pervenche, dont le nom seul rappelle ce fou sublime de Jean-Jacques, balance ses petites corolles bleues. Des ponts de glace sous lesquels beuglent les torrens qui les ont creusés, s'ouvrent comme autant de gouffres qui vomissent des gaves, et au-dessus de nos têtes le brouillard, en se dissipant, nous voile encore les sommets, mais nous laisse apercevoir le soleil ainsi qu'à travers un fluide d'or.

Cependant, insensiblement l'enceinte entière se dégage. Sa grande muraille verticale apparaît dans son effrayante hauteur de plus de cinq cents mètres à surface unie taillée à pic. Bientôt on distingue les immenses gradins curvilignes du cirque, entremêlés de bandes de neige et superposés avec un tel ordre, une telle régularité, qu'on dirait de ce merveilleux travail élaboré par les ondes, un ouvrage sorti des mains de l'homme. Et à mesure que la vue s'élève, on entre dans un paroxysme plus prononcé d'admiration !

Quel plus magnifique spectacle que celui de cet admirable amphithéâtre contemporain de tous les âges, au front duquel la nature a jeté pour couronne une zone éternelle de glaces ? A quels modules rapporter les dimensions de ces tours du *Marbore*, qu'environnent cent môles immenses ? Ici la brèche de *Roland* vous surplombe de 2,850 pieds ; là c'est le *Taillon* qui se déploie à 3,984 ; plus loin le pic de la *Cascade* se dresse à 4,176 ; là-bas enfin le cylindre, ce fils aîné du *Mont-Perdu*, vous domine de 4,464 pieds. Eh ! d'ailleurs, qu'est-il besoin de toises ou de calculs pour mesurer la grandeur de ce sanctuaire ? Sa grandeur c'est Dieu. Le cirque est plein de cette idée.—Mais voici le soleil à son zénith. Courons à la grande cascade.—Cette chute d'eau,

la plus haute que l'on connaisse, s'échappe des glaciers de la Frazona, qui communiquent, d'après les hypothèses de la science, avec le lac du Marbore, situé au bas du cylindre. Elle tombe de 1,266 pieds (quelques géomètres écrivent 1,400), c'est-à-dire de plus de trois fois l'élévation absolue des tours de Notre-Dame, et néanmoins vous ne lui donneriez pas cent toises, tant les épouvantables masses qui écrasent le cirque, font de lui une miniature, un golfe, où le temps et l'espace expirent !...

La grande cascade est placée à l'angle gauche du cirque. Elle ne coule point en nappe malheureusement, mais en filet qui, parvenu à peine au tiers de sa course, rencontre des pointes de rocher où il se brise. L'onde forme alors une pluie continue qui s'étend dans un certain rayon, portée par le souffle de l'air, comme du vent tissu. On dirait une voile qui s'enfle : cela est d'un prestige charmant.

En ce moment, j'envisage la cascade de profil ; le soleil l'embrase tout entière et de tous ses feux ; ce n'est plus de l'onde : c'est une colonne lumineuse comme celle qui guida le peuple d'Israël. C'est un prisme, une longue trainée de phosphore, une multitude d'arcs-en-ciel qui se croisent ; c'est un nuage d'azur et de pourpre, une poussière aqueuse.

Aspect magique et qui se trouve merveilleusement encadré par ces roches sombres et brunes qui tapissent le fond du cirque, par ces grands casques argentés qui coiffent tout l'amphithéâtre, par ce silence qui environne tout ce bruit, par toute cette majestueuse décoration enfin, qui arracha à Milord Butte, posant le pied sur le seuil de ce temple, cette exclamation qui dit tout : — « Si j'étais au fond des Indes, et que l'on vint à m'apprendre qu'il existe ici quelque chose d'aussi beau, je viendrais sur-le-champ du fond des Indes pour le voir ! » —

Visitons maintenant le principal pont de neige.

Cette calotte de glace qui ne fond jamais, se trouve précisément au centre du fer à cheval, comme si le constructeur inconnu qui a bâti ce colisée des déserts, avait voulu observer la symétrie. Elle peut avoir cent pieds de large, qua-

rante de hauteur à son ouverture , soixante dans l'intérieur , et plus de six cents pieds de long. Elle reçoit, d'un côté, une cascade qui tombe de quatre cents pieds , et la rend , de l'autre , en torrent.

Je pénétrai d'abord sous la voûte. Cette promenade, quoi qu'on en dise, n'offre rien de dangereux. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, qu'on eût le malheur d'être surpris par un éboulement. Or, quand on songe à la solidité de ce dôme sur lequel pèsent les ans, à la force de ces merveilleuses culées si géométriquement assises au roc, à la dureté de ces parois qui émoussent le fer, on ne peut raisonnablement trembler; mais ce qu'il faut craindre, c'est de s'y arrêter trop long-temps. Des bouffées d'un vent glacial parcourent en mugissant les profondeurs de cet antre; la cascade vous saupoudrè de son écume semblable à du givre, et une pluie froide distille incessamment du centre qui s'agrandit ainsi tous les jours. Ce que je ne saurais traduire, par exemple, c'est le ravissement qui vous saisit à la contemplation de ce palais de l'hiver. Imaginez des stalactites qui pendent aux murailles comme des glaives au repos; de longues mèches cristallisées qui s'avancent horizontalement dans la forme de candélabres garnis de cierges; une lumière diaphane et crépusculaire qui vous arrive par des regards ouverts en haut, et qui meurt doucement sur tous ces objets. Quel théâtre pour la poésie ! Quelle poésie pour ce théâtre ? —

Mais, remontons du côté de la cascade, et atteignons le dos même de la voûte, en grimpant sur les rochers. La glace est d'une épaisseur d'au moins quarante pieds. De profonds ravins par les ouvertures desquels vous distinguez le gave qui roule au-dessous, la sillonnent comme des ulcères; sa couleur est terne et vitreuse. Cela est lugubre. Pourtant, si, laissant errer la vue au-delà de l'ouverture du cirque, entre Gavarnie et la longue chaîne de sapins qui forment à ce bassin un éclatant frontispice, vous apercevez dans le lointain tout l'entortillement des gorges; — si vous embrassez d'un coup-d'œil toute cette *oule* miraculeuse creusée jadis par les ondes, ces grands

architectes des montagnes ; — si vous vous reportez à l'instant où ce lac rompit ces digues ; — si vous essayez de comparer les mille accidens, les mille tableaux de cette œuvre unique, aux ouvrages les plus gigantesques de l'homme, soit les tombes pyramidales de l'Égypte, soit les arènes ou les naumachies du peuple-roi, alors vous prendrez en pitié nos monumens, vous humilierez votre petitesse devant la majesté de cet ensemble, devant la sainteté de ce tabernacle, devant le fini de ce chef-d'œuvre du hasard ; — alors vous concevrez ce mot du prophète : *Heri, hodiè, in æternum*. Dieu toujours !

Je sortis du cirque, après y être resté quatre heures, et j'aurais voulu y rentrer. — Nous y reviendrons.

LETTRE XXVIII.

J'y suis revenu. Le voici encore ce beau cirque, il me faut le traverser de nouveau pour gagner la brèche de Roland. Que je le contemple avec plaisir ! J'aurais cru, de Gavarnie, pouvoir l'atteindre en un quart d'heure, car il paraissait me toucher et n'être qu'à quelque pas : j'ai employé à ce trajet une heure et demie. De son entrée même, je comptais arriver en quelques secondes à ce petit sentier situé vers la gauche, et cela nous a pris quarante minutes. Ces faits vous dénotent toute l'ampleur de ces lieux ; ils vous révèlent assez toute leur masse, par contre-coup leur éloquence.

Nous montons d'abord sur des terres éboulées, sur les menus débris de la montagne ; puis nous foulons la roche. Qu'on se figure un escalier en limaçon, aussi escarpé qu'une muraille, et formé par des pointes et des saillies calcaires qui se brisent sous vos pieds : au moindre faux-pas, vous êtes menacé d'être précipité dans le cirque, et déchiré en lambeaux par les arêtes du chemin ; alternative rassurante !....

— Après avoir gravi durant deux heures, nous rencontrons une herbe maigre et grillée par le soleil, que paissent de maigres brebis sous la conduite de quelques pâtres qui sont là

comme en exil. Ce gazon n'est pas le moindre inconvénient de la route. Il est tellement glissant et pousse dans une telle inclinaison, qu'on avance difficilement. Nous perdîmes encore deux heures à franchir cet espace. J'étais alors à peu près au niveau de la grande cascade. Je me retournai pour contempler le cirque et l'amphithéâtre, qui devaient retrouver de là leurs proportions réelles. Ils les recouvraient en effet ; c'est vous dire que, pour moi, la magnificence du tableau était doublée. Ainsi, je découvrais à la cascade, avant qu'elle exécutât sa chute, un saut d'au moins trois cents pieds de plus qu'on ne soupçonnait point d'en bas ; ainsi, les tours du Marbore, le Cylindre, le Taillon, malgré que je fusse à plus du tiers de leur sommet, gardaient toujours la même élévation. Quant au cirque, il s'agrandissait. Ses murailles qui, du sol, perdaient la moitié de leur hauteur, parce qu'on les mesurait naturellement sur l'échelle des monts supérieurs, me semblaient d'en haut s'être hissées sur elles-mêmes. L'arène, se déployant tout entière, m'offrait un immense circuit, deux fois plus étendu que son premier diamètre, et le pourtour de l'enceinte, se reculant, me laissait voir entre lui et le faite de sa couronne, des gradins qui dominaient de nouveaux déserts et des contrées hyperboréennes.

Cependant mon guide m'arracha à ce spectacle. Nous nous rejetâmes au milieu des nuages, et nous eûmes bientôt dépassé la région des rhododendrons, cette arrière-garde de l'empire de la vie.

Une fois parvenus à ce point, nous ne tardâmes pas à apercevoir ce qu'on appelle, dans le pays, les *Moraines* des glaciers, c'est-à-dire, la première frange des neiges. Au bout de quelques minutes, nous la longions en marchant sur les rochers, afin d'éviter, autant que possible, de nous engager sur ces menaçans couloirs, semés de crevasses, et qui présentent une pente oblique à faire frémir. Au bout d'un certain temps, néanmoins, nous arrivâmes à un affreux précipice situé entre le Taillon et les murs du Marbore, et qui nous interdisait toute marche de ce côté. Force nous fut bien alors de mettre le pied sur la glace,

et de nous aventurer, sans chemin tracé, dans la direction de la brèche dont nous distinguions seulement l'extrême sommet.

En commençant, nous marchâmes assez vite. Le glacier n'avait qu'une pente de huit à dix degrés, et, avec l'aide de nos bâtons, nous ne pouvions craindre que peu de chose; mais bientôt l'inclinaison augmenta. Il fallut nous tracer un chemin en zigzag et nous arrêter fréquemment pour éviter des crevasse-ses. Je vis alors mon guide faire une halte, et tirer d'un petit sac qu'il portait, deux paires de crampons et une espèce de framée fort tranchante. Je me laissai mettre les premiers; il prit la seconde en main, et nous recommençâmes à gravir. Nous n'avions point fait cent pas, que, peu accoutumé à marcher ainsi, mes pieds tournèrent. Je tombai. Heureusement je me trouvais sur un plateau assez large. Je ne glissai que l'espace de quelques pas; mais cet accident, joint à l'histoire d'un Anglais dont le domestique exécuta ainsi une descente de quatre cents pieds (avis indirect, mais peu encourageant, de prudence qui me fut donné par mon guide), ne m'enhardit guère, je vous jure. Peu: tant j'allais avoir plus que jamais besoin d'audace. Tel était, en effet, le seul chemin qui s'offrait à nous: d'un côté, un escarpement que nous dominions, dont la roideur pouvait former un angle de soixante degrés; de l'autre, une fissure dont je n'entrevois pas le fond, et au milieu, pour poser le pied, une espèce d'arête de quinze pouces de large qui se prolongeait l'espace de trois cents pas entre les deux précipices. Qu'on s'imagine mes battemens de cœur. Nous employâmes une heure à ce trajet. Cependant la brèche, qui avait disparu depuis quelque temps derrière la saillie du glacier, commençait à reparaitre dans de gigantesques proportions. Je sentais déjà un vent fort qui débouchait par sa large ouverture et nous soufflait au visage l'air attiédi de l'Aragon. Soudain je fais un dernier effort, je me hâte, je franchis d'un bond un trou de quatre pieds.... Quel cri de joie! Quel beau spectacle! Le magnifique observatoire!....

Ce que j'éprouvai d'abord, ce fut le sentiment de l'étendue,

sensation nouvelle qui se développa en moi dans un instant. J'avais sous les yeux , pour ainsi dire , tout un monde. Il me fallut quelques minutes pour élever mes sens à la majesté de cette grande scène.

Au lointain , à des distances infinies , j'embrassais de l'est à l'ouest une bande de vapeurs formée par la poussière et l'émanation des Espagnes. Le soleil , en pleuvant sur elle , l'irisait de mille nuances. On eût dit un immense ruban de toutes les couleurs , attaché d'un côté à la Méditerranée , de l'autre à l'Océan , afin de nous borner la vue tout du long. Par intervalles , cependant , un vent du sud qui devait brûler la plaine (nous étions alors au mois d'août), ramassant les vapeurs qui se trouvaient sur son passage , établissait momentanément dans leur chaîne générale de vastes brèches , au-delà desquelles ma vue se perdait sans obstacle sur des champs dont les dernières limites étaient peut-être le royaume de Grenade. Parfois ces grandes coulées s'ouvraient presque en face de moi sur de lointaines sierras. J'apercevais alors , comme de nouvelles Pyrénées qui , agrandies par les flots de cette brume indécise , me paraissaient démesurément hautes. Puis , de nouveaux brouillards , remplaçant ceux que le vent avait chassés , venaient me cacher ces nouveaux mondes , et rebâtir , presque aussi vite que la pensée , la barre épaisse de l'horizon. Alors mes regards se portaient plus près de moi sur les sommets onduleux de l'Aragon que je dominais. Aucun d'eux n'était chargé de nuages ou de neiges ; mais tous m'offraient une verte parure de pins , dont les bruits mélancoliques m'arrivaient mêlés aux arômes de leur résine. A ma droite , j'avais la *huerta* de Saragosse , beau jardin de plusieurs lieues , au bout duquel je distinguais confusément avec mon verre télescopique , comme une multitude de rochers agglomérés sur un monticule ; c'était la ville. A ma gauche , dans la direction de Barbastro , la *Cinca* , précipitée du Mont-Perdu , mugissait en courant rejoindre l'Èbre , et , au-dessus de ma tête , le ciel , se déroulant pur et cristallin , me présentait , d'un côté , à l'horizon , l'orbite éclatant du soleil qui nageait dans un

fluide d'or ; de l'autre , la reine des nuits qui se levait , semblable à un globe d'albâtre.

Enfin , après avoir long-temps considéré tout ce magnifique ensemble , que je contemplais de l'un des plus hauts étages des monts , je me pris à ramener immédiatement ma pensée autour de moi. Je restai encore plus stupéfait. Cette brèche, l'un des derniers crêneaux du Marbore , auquel je n'aurais pas assigné d'en bas trente pieds d'élévation sur vingt de large , se métamorphosait à cette heure en une entaille de deux cents mètres de haut , et de plus de cent pieds d'embrasure ; ce qui , de la passe de Sarre-de-Ben , m'avait paru *un homme montant la garde* , devenait maintenant un obélisque attenant par sa base à la paroi gauche du mur , et double en grosseur de la fameuse aiguille de Cléopâtre. Le mur lui-même , d'une dimension fort ordinaire vu de tous les points éloignés , se changeait en une terrasse de 500 pieds de haut , joignant , d'un côté , les chaînons du Vignemale , de l'autre ceux du Mont-Perdu. Cette terrasse , brassée jadis par les eaux , car nous sommes ici sur le terrain de seconde formation , et j'y ai trouvé des coquilles fossiles et des *carascalenses* , n'a nulle part plus de trente pieds d'épaisseur. La roche en est tellement lisse qu'on la dirait ciselée.

Un peu plus loin , entre le Taillon sur le versant français , et un petit lac sur le versant espagnol , je voyais distinctement la *fausse brèche*. Cette ouverture , un peu moins vaste que celle qui nous montrait l'Espagne , est cependant énorme encore. Je n'allai pas jusqu'à elle , parce que , tournant à gauche , je m'avantai de mamelons en mamelons jusqu'au pied de la première tour du Marbore. C'est une montagne ronde , jetée au faite de la muraille et qui la surcharge affreusement. Pour arriver à son sommet , il m'eût fallu gagner le cylindre , employer à cela trois ou quatre heures , et j'y renonçai ; ce n'était pas tout , en effet , que d'avoir réussi à monter jusque-là , il fallait encore redescendre à Gavarnie le soir même. Je revins donc à la brèche , et je concentrai toutes mes observations sur elle.

Tandis que je cherchais à la surface de la muraille , si je ne

trouverais point quelques débris maritimes , je découvris, gravés sur la pierre, les mots suivans :

MARIE-CAROLINE DE NAPLES , duchesse DE BERRY.

Duchesse DE REGGIO.

Marquis DE PODÉNAS.

Comte DE MESNARD.

Comte DE MAILLY.

Marquis DE VERDAILLE.

Comte DE SERRANT.

Chevalier DE LA ROUZIERRE.

29 août 1828.

Que de changemens dans la vie de ces personnages !....

Cette inscription était déjà à moitié effacée. Je voulus obtenir moi-même cette immortalité d'un jour, et je gravai sur le rocher mon nom et un autre encore qui m'était alors bien cher. Il est probable qu'aujourd'hui tous deux ont disparu sous le doigt des orages , comme celle qui portait le dernier de ces noms , a disparu dans la tombe. Ainsi passe la vie , ombre vaine et rapide !

Je remarquai auprès d'une espèce de grotte creusée à droite de la brèche, ces mots : *Viva Mina, el rey del Aragon.* 1811; et un peu plus bas : *Jules Amiel aime Marie.* 1829. Souvenirs de guerre et souvenirs d'amour ! En pareil lieu , ce rapprochement me parut frappant. Tant il est vrai l'homme porte partout ses passions , même au-delà des bornes habituelles de sa nature !

Comme je m'approchais du glacier , je vis un petit papillon jaune qui voletait à sa surface. Pauvre égaré , l'air des Espagnes l'avait apporté jusque-là ! Ce peu de mouvement au milieu de cette immobilité éternelle me fit plaisir. Il faut avoir senti tout ce que renferment de tristesse ces déserts inanimés , pour comprendre combien la vie du moindre insecte peut y réjouir le cœur.

Cependant le soleil commençait à baisser vers l'horizon. Je ne trouvais que quelques débris presque méconnaissables de testacées , et mon guide me répétait à chaque instant que nous ne serions pas à l'auberge avant la nuit. Je jetai donc un dernier coup-d'œil sur toute cette nature espagnole que j'aspirais tant à visiter,

sur tout ce beau pays, dont l'aspect même, aux confins des deux empires, est si différent de celui du nôtre, et reprenant avec douleur les crampons, je tournai mes pas du côté de la France.

Si l'ascension avait été difficile, la descente fut bien autre chose encore. Il n'y avait de chemin praticable que celui par lequel nous étions venus. Or, l'inclinaison nous paraissait bien plus effrayante en descendant qu'en montant : nos crampons mordaient à peine et je me rappelais ma chute. Le guide lui-même semblait inquiet en regardant les crevasses. Il fallut pourtant s'exécuter. Nous longeâmes, en nous coulant avec précaution sur nos traces premières, l'étroite arête dont je vous ai parlé, et, trois heures après, nous étions au cirque de Gavarnie.

Malgré ma fatigue je voulus le parcourir de nouveau. Je gagnai le pied de la cascade, dont je mesurai de l'œil la hauteur que j'avais mis quatre heures à atteindre, et je traversais le dessus du Pont-de-Glace, qui est recouvert quelquefois dans la mauvaise saison, comme tout le reste de l'Oule, de près de vingt pieds de neige, quand j'entendis une détonation semblable à une douzaine de coups de fusil. Je levai la tête, et j'aperçus de gros fragmens de rochers qui, précipités comme un trait, du sommet de l'amphithéâtre, bondissaient de gradins en gradins et arrivaient à nous avec l'impétuosité d'une bombe. Avant que j'eusse pu songer à me reculer, ou à me coller contre les parois du cirque qui étaient encore à trente pas, l'avalanche pierreuse décrivit en l'air une effroyable parabole, et vint s'enfoncer, à quelques toises de notre station, dans la glace, qui jaillit autour de nous en sillant comme une nuée de chevrotines.

Je regardai mon guide : il recommandait son âme à Dieu. — Moi, je sentais le sang qui se figeait dans mes veines. — J'étais pâle comme un mort.

— Nous ne nous parlâmes qu'en arrivant à Gavarnie.

LETTRE XXIX.

Pour atteindre la vallée de Héas et celle d'Estaubé, nous prîmes, avant le *Chaos*, un petit sentier qui conduit au Coumélle. La région moyenne de cette montagne offre une plate-forme semi-circulaire, chargée de granges et de troupeaux. Ce sont les meilleurs pâturages des Pyrénées. Telle est leur fertilité qu'ils fournissent, sans culture ni arrosement, une récolte de foin, avant d'être livrés au parcours. C'est sous leurs gazons que s'opère la rencontre du granit avec le calcaire, du terrain primitif qui commence à l'entrée de la gorge de Luz et finit ici, avec le sol secondaire qui prend naissance là et se prolonge jusqu'en Espagne, enveloppant, sous ses dépôts maritimes dont Voltaire se moquait tant, tout l'axe du Marbre. Après une heure de marche sur ce vert tapis, on arrive à l'embouchure de la vallée d'Estaubé. J'avais déjà vu beaucoup de montagnes et j'en ai vu beaucoup depuis, mais aucune ne m'a paru aussi largement modelée, aussi charmante et aussi peu démembrée que celle qui borde ce tranquille vallon. Du reste, pas de ruines; une petite rivière qui va doucement, une végétation admirable dans laquelle se retrouve la carline à feuille d'acanthé, le sceau de Salomon, etc., et, au bout de ce long sillon par lequel Ramond attaqua le Mont-Perdu, la cime neigeuse de ce mont se détachant en cône très-oblique au-dessus de tout ce qui l'environne. Voilà le tableau.

Continuant notre route sur la droite, nous passâmes devant les *Cascades de pierre*. Ces roches blanchâtres qui s'appuient l'une sur l'autre, ne se peuvent comparer mieux, en effet, qu'à des vagues immobiles. Elles ont l'air de couler. En quelques pas nous parvînmes au port de la Canau, ou passage d'Espagne. De là j'embrassai très bien tout le cirque de Héas, c'est-à-dire, quelque chose de moins artistique, mais de beaucoup plus grandiose que l'Oule de Gavarnie. A côté de nous, formant la rampe même du port, deux rochers en pains de sucre, jetés

en avant comme deux bastions, donnent naissance à l'une des extrémités du croissant. L'autre qui vient aboutir en face après un vaste écartement de plus deux lieues, se terminait par une longue montagne toute unie, qu'on dirait avoir été léchée par les flots, et à laquelle la nature a donné pour colonne millénaire une énorme roche tronquée, qu'on appelle *Tour des Aiguillons*. — Au point le plus évasé de la courbe, se dresse le pic de *Trumouse*, avec son vaste glacier, ses déchirures, ses aiguilles pittoresques, ses érosions continues. A ses pieds, au bas de la grande muraille qui forme l'entonnoir, et qui n'a nulle part moins de huit à neuf cents mètres de haut, apparaissent, à droite, la *Tour de Lieusaube*, épouvantable monolithe qui élance son front à 10,710 pieds au-dessus de l'Océan; à gauche, les *Deux Sœurs*, charmantes aiguilles de 150 pieds de haut sur 30 chacune de circonférence, éloignées seulement de quinze coudées et façonnées avec une telle habileté qu'on serait tenté de les attribuer au ciseau de l'homme. — Enfin, pour que rien ne manque à la décoration de cette aire immense, un petit lac, reste sans doute de celui qui creusa si majestueusement ces roches, s'épanouit à son aise vers le milieu et fournit le gave de Héas.

J'ai déjà répété bien souvent que rien ne peut donner une idée de ces grands spectacles, au-dessous desquels se tiennent toutes expressions; mais c'est aux *cirques* surtout que cela doit être appliqué. Où chercher une comparaison, une image, qui puissent servir de calque à la pensée, pour indiquer ces dilatations de vallées, au confluent desquelles, ici du moins, trois millions d'hommes auraient place sans encombre? Comment peindre ces amphithéâtres superbes, situés à la crête même des montagnes, et qui forment le dernier échelon de l'homme sur la terre, aux gradins desquels s'assiéraient (je parle, croyez-moi, sans emphase), dix millions de spectateurs; — ces agencemens scéniques si pittoresques, dont l'effet charmant défie l'imagination la plus vive; — ces accidens de décors empruntés à tout ce qui entoure ces lieux, aux villages, aux dra-

peries de neige , aux rochers, aux bergeries, et tout cela à plus de dix-huit cents mètres de hauteur ?

Quand nous eûmes fait le tour du cirque , dont l'enceinte était remplie de nombreux troupeaux, perdus , pour ainsi dire , dans ce grand espace , nous atteignîmes la base de la *Tour des Aiguillons*, et après avoir contemplé la belle cascade de *Noverdé*, qui se précipite du lac de Trumouse , nous descendîmes vers Héas , afin d'y visiter la chapelle de *Marie* , cette mère des douleurs , qui a caché son modeste oratoire dans cette enceinte , pour y ménager des consolations à quelques pâtres.

Je ne suis point fanatiquement religieux , mais je n'envisage jamais sans émotion ces humbles croix plantées au sein des montagnes , aux suprêmes limites de l'homme , comme un intermédiaire entre le désert et Dieu. Aussi m'agenouillai-je pieusement sur le seuil de la chapelle.

LETTRE XXX.

Voici une lettre écrite, le 9 septembre 1788 , qui ressemble un peu à celle de Pline le jeune , racontant la mort de son oncle. Seulement , il ne s'agit pas ici de l'éruption d'un volcan, mais du débordement d'un lac , dont vous voyez encore l'emplacement entre la chapelle et le cirque. Laissons parler M. Dupont, premier consul de la ville de Luz.

9 Septembre 1788.

A M. Dussaulx , membre de la commune de Paris.

« Avais-je tort , Monsieur , lorsque, après vous avoir indiqué les principales circonstances du désastre de 1787 , je vous déclarai que ces montagnes s'ennuyaient d'être habitées par les hommes ?....

» Vous ne veniez que de partir , lorsque nous fûmes menacés d'un événement sinistre , par l'orage et le tonnerre qui grondaient depuis trois jours. Le foyer en était , comme l'année précédente , au-dessus de l'amphithéâtre de Gavarnie , vers la pointe du Marbore , que nous regardons tous comme l'horoscope de nos destinées. La nuit du 4 au 5 septembre , nous

» nous couchâmes néanmoins avec une sorte de sécurité. — Qui ne cherche, en pareil cas, à se faire illusion ?

» Entre minuit et une heure, j'entends le tocsin ; j'ouvre ma fenêtre. — Le torrent grossit de minute en minute et d'une manière effrayante, me crie-t-on de toutes parts. Notre ville est sur le point d'être emportée. — Bientôt les cris redoublent et n'en forment plus qu'un. — Concevez-vous ce que c'est, en plein minuit, que le cri d'une ville éperdue ?

» Les cheveux m'en dressent encore sur la tête !

» Je veux savoir où nous en sommes ; mais, que vont devenir ma femme et mes enfans ? M'arrachant de leurs bras, saisissant une longue perche, je cours droit au torrent, notre ennemi commun. Il avait déjà dévoré la prairie qui nous domine. Quatre toises de plus, la ville était rasée.

» Mes concitoyens et moi nous combattons pendant toute la nuit contre cette espèce de lavange ; nous forçons enfin le torrent débordé à rentrer dans son lit, et cela, en le dégageant des roches qui l'obstruaient. Au point du jour, le danger était passé. Le retour de la lumière nous montra les eaux à plus de trente pieds au-dessus du débordement arrivé le 24 septembre 1787, et dont les terribles effets ont retenti dans toute l'Europe.

» Au lieu de rentrer dans nos foyers, nous remontons vers Saint-Sauveur, dont le pont n'existait plus. Nous en pâltmes tous. Immobiles, et les yeux fixés vers le torrent qui ne roulait que des débris, nous aperçûmes un enfant qui flottait dans son berceau. C'est là, pour la première fois, que j'ai vu pleurer nos montagnards. Quelques-uns, arrivés ici par les hauteurs, nous ont appris que de gros nuages chargés de grêle avaient crevé sur les montagnes qui entourent le lac de Héas ; que ce lac, refoulé, avait dans son débordement grossi le torrent de Gèdres d'une si grande quantité d'eaux, qu'elles ont entraîné dans leur cours les maisons, les cabanes, les moulins, et jusqu'à des roches qui avaient bravé jusqu'alors la foudre, les torrens et les siècles.

» Depuis Pierrefite jusqu'à Gavarnie, c'est-à-dire, dans le
 » trajet de cinq à six lieues, il ne reste pas un pont qui n'ait
 » été détruit ou considérablement endommagé. La foudre en a
 » lézardé un dans cinq ou six endroits. Les corniches, qui va-
 » lent des ponts, n'ont pas été épargnées. Que vous dirai-je ?
 » Des villages entiers sont tombés dans l'abyme ; d'autres, ruinés
 » et manquant de supports, y tomberont bientôt. Au reste,
 » nous ne connaissons pas encore toutes nos pertes, et nous
 » tremblons surtout pour la vallée d'Aure.

» Le lendemain matin, on vit M^{me} Rousseau, femme pleine
 » d'âme et passionnée pour ces montagnes, on la vit seule qui
 » remontait le long du torrent, à travers les décombres. Elle
 » rencontra deux familles errantes au hasard.

— « Où allez-vous ?

— » Dieu le sait. Allons toujours. Allons nous-en. »

» Jamais on ne put les retenir.

» En ce moment tout est en combustion à Barèges. La ter-
 » reur y a gagné les étrangers. On se sauve par le Tour-Malet.

» C'est la première fois que cette montagne presque inacces-
 » sible, ait été franchie par de lourdes voitures démontées,
 » portées à bras, ou traînées par des hommes et soutenues par
 » eux sur le penchant des précipices.

» M^{me} Choiseul-Gouffier donna, dans cette circonstance, une
 » preuve non suspecte de l'humanité qui la caractérise. « Laissez,
 » s'écria-t-elle, laissez tomber ma voiture dans l'abyme, et pour
 » des riens, n'allons pas exposer la vie de ces braves gens, etc. »

Ce récit, tracé par un témoin oculaire, avec l'éloquence du
 cœur et la fièvre de l'émotion, dispense de toute réflexion.

L'année précédente, l'inondation dont parle le commence-
 ment de cette lettre, outre ses ravages en France, avait totale-
 ment détruit, en Espagne, la vallée de Sanguesca.

Pénétrez-vous bien de ce que doit être une pareille désolation!

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

(La suite à une autre livraison.)

SPINOZA.

La destinée de Spinoza , durant sa vie et après sa mort , présente un caractère singulier. Les jugemens de ses contemporains et de la postérité , sur ses écrits et sur sa personne , ont rarement porté l’empreinte de l’impartialité. Son nom a inspiré l’admiration ou excité l’indignation et le mépris. A peine sorti de l’enfance , son esprit curieux , hardi , le compromet avec les rabbins qui le chassent de leur assemblée , et plus tard le frappent d’anathème. Spinoza change de prénom , il substitue *Benoît* à *Baruch* , et ne fréquente que des chrétiens. Pour prévenir une abjuration qu’il ne fit jamais , la synagogue lui offre une pension considérable : il la rejette avec dédain. La séduction étant impossible , on essaie du poignard. Forcé de quitter successivement Amsterdam et Leyde , Spinoza va se cacher à la Haye. Son Exposition de la philosophie de Descartes avait soulevé contre lui les Cartésiens ; la publication du *Traité théologico-politique* lui suscite des ennemis dans toutes les communions chrétiennes ; mais l’Électeur palatin , séduit par cet ouvrage , lui offre une chaire de philosophie à Heidelberg , qu’il a la prudence de refuser. Après sa mort , ses écrits publiés par ses disciples , sont attaqués par l’élite des philosophes du *xvii^e* siècle. Il a pour adversaires Bayle , Lami , Fénelon , Jaquelot , Clarke , etc. Ses principes trouvent néanmoins des défenseurs parmi lesquels Cuffeler , Hosse occupent le premier rang. Jean Bredenbourg le réfute et finit par devenir son disciple. Cuper

et le comté de Boulainvilliers établissent son système plutôt qu'ils ne le renversent dans leurs réfutations prétendues.

Au XVIII^e siècle, Spinoza a peu de partisans en France. Voltaire lui fait subir son ironie ; Condillac, Pluquet, de Lignac le combattent ; mais sa gloire brille d'un vif éclat en Allemagne. Jacobi, provoqué par Mendelssohn, engage une lutte à laquelle prennent part les esprits les plus distingués, et dont le résultat est de donner à Spinoza des sectateurs enthousiastes et des antagonistes ardens. De nos jours, l'étoile de Spinoza n'a point pâli en Allemagne. Les physiologistes et les poètes puisent dans ses écrits leur vie universelle ; les historiens leurs lois fatales de l'humanité ; les philosophes le pressentiment de la philosophie véritable. En France, le spinozisme est, pour les uns, le symbole de l'athéisme ; pour les autres, une exagération de la croyance en Dieu.

Avant d'exposer les doctrines de Spinoza, nous dirons quelques mots de sa personne, de sa vie privée et de son caractère.

Spinoza naquit à Amsterdam, le 24 novembre 1652. « Il était de moyenne taille ; il avait les traits du visage bien proportionnés, la peau un peu noire, les cheveux frisés et noirs, et les sourcils longs et de même couleur ; de sorte qu'à sa mine, on le reconnaissait aisément pour être descendu de Juifs portugais. Pour ce qui est de ses habits, il en prenait fort peu de soin, et ils n'étaient pas meilleurs que ceux du plus simple bourgeois (1). » Spinoza ne se maria point : la fille de Van-den Ende l'aida dans ses études, mais ne voulut point répondre à ses sentimens. « Van-den Ende avait une fille unique qui possédait elle-même la langue latine si parfaitement, aussi bien que la musique, qu'elle était capable d'instruire les écoliers de son père en son absence, et de leur donner leçon. Comme Spinoza avait occasion de la voir et de lui parler très-souvent, il en devint amoureux, et il a souvent avoué qu'il avait eu dessein de l'épouser.

(1) *La Vie de B. de Spinoza*, etc. ; par Jean Colerus, à La Haye, 1706, pag. 68 et 69.

Ce n'est pas qu'elle fût des plus belles ni des mieux faites ; mais elle avait beaucoup d'esprit, de capacité et d'enjouement ; ce qui avait touché le cœur de Spinoza, aussi bien que d'un autre disciple de Van-den Ende, nommé Kerkering, natif de Hambourg. Celui-ci s'aperçut bientôt qu'il avait un rival, et ne manqua pas d'en devenir jaloux ; ce qui l'obligea à redoubler ses soins et ses assiduités auprès de sa maîtresse (1). » Il le fit avec succès ; il n'avait pas négligé les présens.

Spinoza vécut du travail de ses mains. « Spinoza, savant dans la loi et dans les coutumes des anciens,.... ne les oublia pas, tout séparé des Juifs et excommunié qu'il était. Comme elles sont fort sages et raisonnables, il en fit son profit et apprit un art mécanique, avant d'embrasser une vie tranquille et retirée, comme il y était résolu. Il apprit donc à faire des verres pour des lunettes d'approche et pour d'autres usages, et il y réussit si parfaitement, qu'on s'adressait de tous côtés à lui pour en acheter ; ce qui lui fournit suffisamment de quoi vivre et s'entretenir....

» Après s'être perfectionné dans cet art, il s'attacha au dessin, qu'il apprit de lui-même, et il réussissait bien à tracer un portrait avec de l'encre ou du charbon (2). »

L'auteur pseudonyme de la *Vie de Spinoza* entre ici dans quelques détails, qui trahissent la prédilection du philosophe pour les caractères audacieux. « J'ai entre les mains, dit-il, un livre entier de semblables portraits, où l'on en trouve de plusieurs personnes distinguées qui lui étaient connues, ou qui avaient eu occasion de lui faire visite. Parmi ces portraits, je trouve, à la 4^e feuille, un pêcheur dessiné en chemise, avec un filet sur l'épaule droite, tout-à-fait semblable, pour l'attitude, au fameux chef des rebelles de Naples, Masaniello, comme il est représenté dans l'histoire et en taille-douce. A l'occasion de ce dessin, je ne dois pas omettre que le Sr Van-der

(1) *La Vie de B. de Spinoza*, etc. ; pag. 8 et 9.

(2) *Ibid.*, pag. 58 et 59.

Spyck, chez qui Spinoza logeait lorsqu'il est mort, m'a assuré que ce crayon, ou portrait, ressemblait parfaitement bien à Spinoza, et que c'était assurément d'après lui-même qu'il l'avait tiré (1).

Spinoza ne voulut jamais être à charge à personne; au reste, il s'était imposé la sobriété la plus sévère. « Il est presque incroyable, combien il a été sobre et bon ménager. Ce n'est pas qu'il fût réduit à une si grande pauvreté qu'il n'eût pu faire plus de dépense, s'il l'eût voulu; assez de gens lui offraient leur bourse et toute sorte d'assistance; mais il était fort sobre naturellement et aisé à contenter, et il ne voulait pas avoir la réputation d'avoir vécu, même une seule fois, aux dépens d'autrui. Ce que j'avance de sa sobriété et de son économie, se peut justifier par différens petits comptes qui se sont rencontrés parmi les papiers qu'il a laissés. On y trouve qu'il a vécu un jour entier, d'une soupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui lui revenait à trois sous, et d'un pot de bière d'un sou et demi; un autre jour il n'a mangé que du gruau appâté avec des raisins et du beurre, et ce plat lui avait coûté quatre sous et demi. Dans ces mêmes comptes, il n'est fait mention que de deux demi pintes de vin tout au plus par mois. Et quoiqu'on l'invitât souvent à manger, il aimait pourtant mieux vivre de ce qu'il avait chez lui, quelque peu de chose que ce fût, que de se trouver à une bonne table aux dépens d'un autre.

» C'est ainsi qu'il a passé ce qui lui restait de vie chez son dernier hôte, pendant un peu plus de cinq ans et demi. Il avait grand soin d'ajuster ses comptes tous les quartiers, ce qu'il faisait, afin de ne dépenser justement, ni plus ni moins, que ce qu'il avait à dépenser chaque année. Et il lui est arrivé quelquefois de dire à ceux du logis, qu'il était comme le serpent, qui forme un cercle la queue dans la bouche, pour leur marquer qu'il ne lui restait rien de ce qu'il avait pu gagner pendant l'année. Il ajoutait que ce n'était pas son dessein de

(1) *La vie de B. de Spinoza, etc.*; pag. 59 et 60.

rien amasser , que ce qui serait nécessaire pour être enterré avec quelque bienséance; et que comme ses parens ne lui avaient rien laissé , ses proches et ses héritiers ne devaient pas s'attendre non plus de profiter beaucoup de sa succession (1). »

Spinoza , dans sa retraite de la Haye , partageait son temps entre les travaux mécaniques , la lecture de la Bible et les réponses aux questions philosophiques qu'on lui proposait. Son seul délassement était de faire la chasse aux mouches et de les voir se défendre contre les araignées. « Il regardait ensuite cette bataille avec tant de plaisir , qu'il en éclatait quelquefois de rire. » On doit ajouter « qu'il observait aussi , avec le microscope , les différentes parties des plus petits insectes , d'où il tirait après les conséquences qui lui semblaient le mieux convenir à ses découvertes (2). »

Spinoza ne voulut point échanger son indépendance contre les offres du prince de Condé ; sa générosité lui fit refuser un riche héritage ; et son intrépidité ne redouta point une émeute dans le pays où le souvenir de la catastrophe des malheureux de Witt était encore tout vivant. « *Ne craignez rien à mon égard , dit-il à son hôte alarmé , il m'est aisé de me justifier ; assez de gens et des principaux du pays savent bien ce qui m'a engagé à faire ce voyage ; mais , quoi qu'il en soit , aussitôt que la populace fera le moindre bruit à votre porte , je sortirai et irai droit à eux , quand ils devraient me faire le même traitement qu'ils ont fait aux pauvres MM. de Witt. Je suis bon républicain , et n'ai jamais eu en vue que la gloire et l'avantage de l'État* (3). » Spinoza , épuisé par ses longues et profondes méditations , mourut le 21 février 1677 , dans sa quarante-cinquième année , des suites d'une phthisie pulmonaire. Il avait tenu parole ; sa succession n'enrichit point ses héritiers.

« Rebecca de Spinoza , sœur du défunt , se porta pour son

(1) *La vie de B. de Spinoza , etc.* ; pag. 65 , 66 , 67 et 68.

(2) *Ibid.* ; pag. 74 et 75.

(3) *Ibid.* ; pag. 86 et 87.

héritière, et en passa sa déclaration à la maison où il était mort. Cependant, comme elle refusait de payer préalablement les frais de l'enterrement et quelques dettes dont la succession était chargée, le sieur Van-der-Spyck... la fit sommer d'y satisfaire.. Mais, avant de rien payer elle voulait voir clair et savoir si, les dettes et charges payées, il lui reviendrait quelque chose de la succession de son frère. Pendant qu'elle délibérait, Van-der-Spyck se fit autoriser par justice à faire vendre publiquement les biens et meubles en question, ce qui fut aussi exécuté, et les deniers, provenant de la vendue, étant consignés au lieu ordinaire, la sœur de Spinoza fit arrêt dessus; mais, voyant qu'après le paiement des frais et charges, il ne restait que peu de chose, ou rien du tout, elle se désista de son opposition... Il ne faut que jeter les yeux sur ce compte (des biens et meubles vendus), pour juger aussitôt que c'était l'inventaire d'un vrai philosophe; on n'y trouve que quelques livrets, quelques tailles douces ou estampes, quelques morceaux de verre polis, des instrumens pour les polir, etc. (1) Sa garde-robe était plus que modeste; elle renfermait sept chemises, cinq mouchoirs, une culotte, etc. *Son orfèvrerie consistait en deux boucles d'argent.*

Le premier ouvrage de Spinoza est intitulé : *Renati Descartes, principiorum philosophiæ more geometrico demonstratæ*, suivi des *Cogitata metaphysica*; deux parties. Amsterdam, 1663, in-4°. En lisant la préface de l'éditeur (Louis Meyer), on demeure convaincu que Spinoza ne partageait pas tous les principes de Descartes.

Le *Tractatus theologico-politicus* fut imprimé à Amsterdam, en 1670, in-4°. Il fut réimprimé, en 1673, in-8°. Cette édition fut introduite en Espagne et en Portugal à l'aide de titres faux. Cet ouvrage fut traduit en français par Saint-Glain, en 1678, et parut sous trois titres différens. Avant la traduction française des principaux ouvrages de Spinoza, que M. Émile Saisset a publiée, le *Tractatus theologico-politicus* était le seul ouvrage de

(1) *La vie de B. de Spinoza, etc.*; pag. 176, 177, 178 et 179.

ce philosophe qui eût été traduit en français. Spinoza, dans ce traité, sape les fondemens de la révélation; il rejette l'inspiration des prophéties, la possibilité des miracles, élève des doutes sur l'authenticité des livres saints. D'après lui, l'imagination a inspiré les prophètes, et les miracles sont des mythes ou des faits naturels. C'est dans la Bible elle-même qu'il prétend trouver les preuves de ses assertions.

Il accorde au chef de l'état des pouvoirs très-étendus; il lui attribue le droit de décider du juste et de l'injuste, de régler les choses sacrées. Il soutient que la religion naturelle ou révélée n'est obligatoire qu'autant qu'il plaît au souverain, et que les peuples doivent conserver la forme de gouvernement sous laquelle ils existent. Il enseigne encore que le successeur d'un roi assassiné sera tyran, non pas volontairement, mais par nécessité; qu'il doit venger la mort de son prédécesseur par le supplice des citoyens souillés du sang royal; et qu'il ne pourra exercer cette vengeance, qui ôte au peuple l'audace de commettre de nouveau le même forfait, sans défendre la cause du tyran, et, par conséquent, sans marcher sur ses traces. Il réclame, enfin, l'affranchissement de la pensée comme une condition sans laquelle la paix et la piété ne sauraient régner dans un état.

Laissons Spinoza exposer lui-même ses principes. « On voit..., combien il importe pour l'État et pour la religion, de confier au souverain le droit de décider de la justice et de l'injustice; car, si ce droit de juger la valeur morale des actions n'a pu être confié aux divins prophètes qu'au grand dommage de l'État et de la religion, combien moins devra-t-il l'être à des hommes qui n'ont ni la science qui prévoit l'avenir, ni la puissance qui opère les miracles! Mais, c'est encore un sujet que je me réserve de traiter spécialement.

« On voit enfin combien il est funeste à un peuple qui n'a point l'habitude de l'autorité royale, et qui est déjà en possession d'une constitution, de se donner un gouvernement monarchique; car, ni le peuple ne pourra supporter un gouverne-

ment si absolu , ni le roi respecter ces lois et ces droits du peuple institués par un pouvoir moins 'puissant. Encore bien moins se résoudra-t-il à défendre une législation dans l'institution de laquelle on n'a pu avoir égard au Roi , mais seulement au peuple , ou au conseil qui administrerait les affaires publiques ; à tel point qu'en prenant la défense des anciens droits du peuple , il s'en ferait l'esclave au lieu d'en être le maître. Le nouveau monarque fera donc tous ses efforts pour instituer de nouvelles lois , réformer la constitution à son profit , et rendre moins facile au peuple d'enlever aux rois l'autorité souveraine , que de la leur abandonner. Je ne puis pas m'empêcher d'ajouter qu'il ne serait pas moins dangereux de mettre à mort le Roi , fût-il mille fois constaté qu'il est un tyran ; car le peuple , habitué à l'autorité royale , dompté par elle , prendra en mépris et en dérision une autorité inférieure , et , un Roi tué , il se verra bientôt contraint , comme autrefois les prophètes , de lui élire un successeur , qui sera tyran , non plus volontairement , mais par nécessité. De quel œil pourra-t-il voir autour de lui des citoyens , les mains souillées d'un sang royal , faire gloire de leur parricide comme d'une belle action ? Ajoutez que le crime n'a été commis que pour lui être un exemple et un avertissement à lui-même. Sans aucun doute , s'il veut être véritablement Roi , ne point reconnaître le peuple pour le juge des Rois et pour son maître , et ne point se satisfaire d'un règne précaire , il doit d'abord venger la mort de son prédécesseur , et avoir ainsi par devers lui un exemple qui ôte au peuple l'audace de commettre une seconde fois le même forfait. Or , il ne pourra guère venger la mort du tyran , par le supplice des citoyens , sans défendre la cause du tyran , approuver ses actions , et par conséquent marcher sur ses traces. De là vient que le peuple peut bien changer souvent de tyran , mais non pas s'affranchir de la tyrannie , non plus que substituer à la monarchie une autre forme de gouvernement. Il y a de cela un funeste exemple chez le peuple anglais , qui s'est efforcé de donner au meurtre d'un Roi les apparences de la justice. Le Roi mort , il

fallut bien tout au moins changer la forme du gouvernement ; mais , après que des flots de sang eurent été répandus , on n'eut rien de mieux à faire que de saluer , sous un autre nom , un nouveau monarque (comme s'il n'eût été question que d'un nom !) , qui ne pouvait se maintenir sur le trône qu'en détruisant , jusque dans ses derniers rejets , la race royale ; qu'en massacrant les citoyens amis ou suspects d'être amis du Roi ; qu'en faisant la guerre pour éviter l'esprit d'opposition que fait naître la paix , afin que le peuple , occupé d'événemens nouveaux , oubliât les sanglantes exécutions qui avaient détruit la famille royale. Aussi , la nation s'aperçut-elle , mais trop tard , qu'elle n'avait rien fait autre chose pour le salut de la patrie , que de violer les droits d'un Roi légitime et changer l'état des choses en un état pire. Elle résolut donc de revenir en arrière , et n'eut de repos que lorsque toutes choses eurent été rétablies dans leur état primitif (1). »

Écoutons encore Spinoza ;

« Si donc personne ne peut abdiquer le libre droit qu'il a de juger et de sentir par lui-même ; si chacun , par un droit imprescriptible de la nature , est le maître de ses pensées , n'en résulte-t-il pas qu'on ne pourra jamais dans un état essayer , sans les suites les plus déplorables , d'obliger les hommes , dont les pensées et les sentimens sont si divers et même si opposés , à ne parler que conformément aux prescriptions du pouvoir suprême ? Les hommes les plus habiles , pour ne rien dire du peuple , savent-ils donc se taire ? N'est-ce pas un défaut commun à tous les hommes , de confier à autrui les desseins qu'ils devraient tenir secrets ? Ce sera donc un gouvernement violent que celui qui refusera aux citoyens la liberté d'exprimer et d'enseigner leurs opinions ; ce sera , au contraire , un gouvernement modéré que celui qui leur accordera cette liberté ; mais nous ne pouvons nier néanmoins que le pouvoir ne puisse être blessé aussi bien

(1) *Œuvres de Spinoza , Traité théologico-politique ;* chap. XVIII , pag. 312, 313 et 314 , traduction de M. Saisset.

par des paroles que par des actions : de sorte que s'il est impossible d'enlever aux citoyens toute liberté de parole, il y aurait un danger extrême à leur laisser cette liberté entière et sans réserve. Nous devons donc déterminer maintenant dans quelles limites cette liberté, sans compromettre ni la tranquillité de l'État ni le droit du souverain, peut et doit être accordée à chaque citoyen;.....

.....

Nous voyons donc de quelle manière chaque citoyen, sans blesser ni les droits ni l'autorité du souverain pouvoir, c'est-à-dire, sans troubler le repos de l'État, peut dire et enseigner les choses qu'il pense : c'est en abandonnant au souverain pouvoir le droit d'ordonner par décret les choses qui doivent être exécutées, et en ne faisant rien contre ses décrets, quoiqu'il se trouve souvent contraint d'agir en opposition avec ce qu'il pense et juge ouvertement bon, ce qu'il peut faire d'ailleurs sans outrager ni la justice ni la piété : j'ajoute, ce qu'il doit faire s'il veut se montrer citoyen juste et pieux. En effet, comme nous l'avons déjà établi, la justice tout entière dépend des décrets du souverain, et personne, à moins de conformer sa vie aux décrets qui en émanent, ne saurait être juste. Mais la piété suprême (d'après ce que nous avons exposé dans le chapitre précédent) est celle qui a pour objet la paix et la tranquillité de l'État. Or, point de paix, point de sécurité possible pour l'État, si chacun devait vivre à son gré et selon son caprice. Il fait donc une chose impie, celui qui, s'abandonnant à son caprice, agit contre les décrets du souverain dont il est le sujet ; puisque, si une telle conduite était tolérée, la ruine de l'État s'ensuivrait nécessairement. Il y a mieux, un citoyen ne saurait agir contre les ordres et les inspirations de sa propre raison, en agissant conformément aux ordres du souverain pouvoir, puisque c'est, d'après les conseils de la raison, qu'il a pris la résolution de transférer au souverain le droit qu'il avait de vivre selon son propre jugement. C'est ce qui est encore confirmé par l'expérience. Dans les conseils du souverain ou de quelque

pouvoir inférieur, n'est-il pas bien rare qu'une mesure quelconque réunisse les suffrages unanimes de tous les membres, et n'est-elle pas cependant décrétée par tous les membres à l'unanimité, aussi bien par ceux qui on voté *contre* que par ceux qui ont voté *pour* (1)? »

Cette étrange conciliation de la *libre* manifestation de la pensée avec l'obéissance *absolue* aux ordres du pouvoir civil, n'est-elle pas une de ces précautions auxquelles Spinoza se croyait forcé de recourir pour ne point alarmer les souverains?

Le besoin de pénétrer le mystère qui nous cache l'essence de Dieu, fut le tourment de toute sa vie; il se trahit de bonne heure par des réponses imprudentes qui effrayèrent les rabbins. Ses opinions sur les prophéties et les miracles, qu'il prétendait fonder sur les textes de la Bible, étaient au fond l'application des principes sur la nature de Dieu, consignés dans son *Éthique*, qui ne parut qu'après sa mort; mais ces principes depuis longtemps étaient nettement formulés dans son esprit; sa correspondance en fait foi. C'était de la même source que découlaient ses doctrines sur la conservation des institutions existantes et sur la conduite *nécessaire* du successeur d'un Roi assassiné.

Les OEuvres posthumes de Spinoza parurent à Amsterdam, en 1677, in-4°, sans indication de lieu ni d'imprimeur. Ce volume contient les Traités suivans : 1° *Ethica ordine geometrico demonstrata*; de *Deo*, de *naturâ* et *origine mentis*; de *origine et naturâ affectuum*; de *servitute humanâ*, sive de *affectuum viribus*; de *potentiâ intellectûs* sive de *libertate humanâ*; 2° *Tractatus politicus*, incomplet; 3° *Tractatus de intellectûs emendatione*, incomplet; 4° *Epistolæ et responsiones*; 5° *Compendium grammatices linguæ hebrææ*, première partie, de l'Étymologie des mots.

Spinoza, dans son fragment sur la politique, trace le plan des différentes formes de gouvernement. Il parait approuver l'opinion d'après laquelle personne n'est moins en état de gouverner

(1) *OEuvres de Spinoza*; *Traité théologo-politique*, chap. XX, pag. 329, 330, 331 et 332.

un pays qu'un philosophe. Le fragment sur la *Réforme de l'entendement* a quelque analogie, pour le but, avec le *Novum organum* de Bacon et le *Discours sur la méthode* de Descartes. Spinoza y distingue quatre sources de connaissances : le témoignage ; une expérience vague ; la conception d'une chose par son rapport à une autre chose , mais d'une manière incomplète ; la conception d'une chose dans son essence ou dans sa cause immédiate. Il place au dernier degré les deux premières sources de connaissances.

Spinoza appelle *Éthique* , l'ouvrage dans lequel il établit son système sur la nature de Dieu. Ce titre n'a pas été adopté sans dessein. La notion des lois morales est intimement liée avec l'idée de Dieu. Le système de Spinoza repose sur ces quatre définitions : J'entends par *substance*, ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire , ce dont le *concept* peut être formé sans avoir besoin du *concept* d'aucune autre chose ; j'entends par *attribut* , ce que la raison *conçoit* dans la substance comme constituant son *essence* ; j'entends par *mode*, les affections de la substance , ou ce qui est dans autre chose et est conçu par cette même chose ; j'entends par *Dieu*, un être absolument infini, c'est-à-dire , une substance constituée par une infinité d'attributs infinis , dont chacun exprime une essence éternelle et infinie. Dieu est l'être éternel dans lequel existent nécessairement deux attributs infinis , *l'étendue et la pensée*, qui se manifestent nécessairement par des modes infinis. Les âmes sont des modes de la pensée de Dieu ; les corps sont les modes de son étendue. Dans une lettre à Oldenburg (21^e), Spinoza définit Dieu en ces termes : *Deum rerum omnium causam immanentem , non verò transeuntem statuo*. Cette formule est reproduite dans la 18^e proposition de l'*Éthique* (1^{re} partie). Condillac l'a ainsi traduite : « Dieu est cause immanente de toutes choses, et n'en est pas cause *passagère*. Or , Condillac n'indique pas qu'il prend le mot *passagère* dans un sens différent de l'acception commune ; alors, le mot *passagère* est un contre-sens. Il fallait traduire : « Dieu est la cause immanente et non *transitive* de toutes choses. » Dans le système de Spinoza , Dieu est une

cause dont les effets subsistent en elle-même et n'en sortent point.

L'auteur de la Vie de Spinoza, qui s'est caché sous le pseudonyme de Colerus, a traduit les mots *causam transeuntem*, par ceux-ci : *cause passagère* ; mais il ajoute : « Pour comprendre la pensée de Spinoza, il faut considérer qu'une *cause passagère* est celle dont les productions sont extérieures ou hors d'elle-même, comme quelqu'un qui jette une pierre en l'air, ou un charpentier qui bâtit une maison ; au lieu qu'une cause immanente agit intérieurement et s'arrête en elle-même sans en sortir aucunement : ainsi, quand notre âme pense ou désire quelque chose, elle est et s'arrête dans cette pensée ou désir sans en sortir, et elle en est la cause immanente. C'est de cette manière que le Dieu de Spinoza est la cause de cet univers où il est, et n'est point au-delà (1). »

L'école philosophique du ^{xvii}^e siècle ne balançait pas à accuser Spinoza d'athéisme. Arnauld était son interprète, lorsqu'il disait : « C'est un franc athée, qui ne croit point d'autre Dieu que la nature. » Si l'on croit certains philosophes de nos jours, Spinoza n'a point été athée, puisqu'il admettait l'*infini*. Spinoza, il est vrai, a employé ce mot ; mais trouve-t-on l'idée de l'infini dans cette succession nécessaire des modes infinis de la substance unique, dans ces flots éternels de modes de la pensée et de l'étendue divines, qui paraissent et s'engloutissent ? Peut-on reconnaître pour Dieu le Dieu de Spinoza sans intelligence et sans choix, d'après Leibnitz (*Théodicée*), sans personnalité, de l'aveu de Jacobi ? (*Œuvres philosophiques* de F. Hemsterhuis.)

Les partisans du système de Spinoza soutiennent que les propositions de l'*Éthique* forment une chaîne continue, qu'elles dérivent toutes de l'idée de la substance. M. Damiron, dans un Mémoire sur Spinoza, reconnaît la légitimité de cette prétention. Clarke la détruit, en prouvant que Spinoza suppose ce qui est en question, lorsqu'il affirme « que, de la nécessité de la nature

(1) *Vie de B. de Spinoza, etc.* ; pag. 119 et 120.

divine, doivent découler une infinité de choses infiniment modifiées. (*Traité de l'existence et des attributs de Dieu.*) On prouve aussi que les idées de la substance, de l'attribut et du mode, fondement du système de Spinoza, ne naissent point les unes des autres et sont même contradictoires. En effet, la notion de la substance n'implique pas la nécessité de se déployer en attributs; la notion de l'attribut ne conduit pas à le particulariser en modes. De plus, il y a contradiction entre la substance *infinie* de Spinoza, et ses attributs et ses modes qui sont des *déterminations* (1). Spinoza a prétendu que toutes ses propositions sont fondées sur la raison seule. Il est évident, au contraire, que c'est à l'aide du témoignage des sens et de la conscience, et non par une vue de la raison, qu'il a ramené à l'étendue et à la pensée les attributs infinis de la substance.

Dans la définition de la substance, Spinoza dit : *J'entends par substance*, etc.; donc la conception de la substance suppose une idée antérieure, celle du *moi* qui affirme : *J'entends*. Descartes l'avait reconnu. La preuve qu'il donne de l'existence de Dieu, tirée de son idée, s'appuie sur l'intuition de l'existence personnelle. Arnauld l'a constaté : deux idées entrent essentiellement dans tout acte de l'intelligence, l'idée de l'être et l'idée du *moi*. L'idée de l'être est le fondement sur lequel s'élève l'édifice de la connaissance humaine; le *moi* en est l'architecte. Enlevez l'idée du *moi*, et la substance de Spinoza ne sera plus qu'un être abstrait, création géométrique. La raison ne conçoit la substance comme un être absolu, qu'après le sentiment de l'existence personnelle et avec son secours.

« Je ne connais l'être qu'en moi-même et par moi, je ne connais d'être que moi, et si je sais qu'il existe quelque chose au-delà, je le conclus, en vertu de mes propres lois, des modifications de ma conscience. Ou l'être n'est pour moi qu'un mot, ou bien il est dans son universalité ce que je le sens, c'est-à-dire, la force, l'énergie, l'affirmation de l'être. Il n'en est

(1) *Semour*; 18 octobre 1843.

pas autrement de chaque nature particulière; considéré en lui-même et du dedans, non comme le sujet abstrait des modifications qu'il nous fait subir, nul être ne peut consister que dans l'acte d'être. Telle est la donnée de la conscience, tel est le point de départ pour la raison. Mais, qu'est-ce que la force, demandera celle-ci; qu'est-ce que l'acte, sinon la volonté? Le fond de l'être est donc la volonté et la réalité de la volonté, c'est la liberté; car la volonté ne saurait être conçue primitivement que libre, tout comme elle trouve son accomplissement dans la volonté même de la liberté. Ainsi, la substance universelle est la volonté; l'être absolu est la liberté absolue, la base de la philosophie l'intelligence de cette absolue liberté; son objet suprême les déterminations par lesquelles cette absolue liberté se réalise dans l'amour, plénitude et vérité de la liberté, principe de la création et de toute l'histoire.

» Si les critiques de l'école psychologiste demeuraient fidèles à leur direction meilleure, ils chercheraient l'être en eux-mêmes, à l'instar du maître de leur maître, Maine de Biran, ... pour mieux combattre le spinozisme et sur un terrain plus sûr (1). »

Le spinozisme n'est pas la conséquence rigoureuse de la philosophie de Descartes, il en est un abus. Leibnitz a dit : « Le spinozisme est un cartésianisme outré; il le prouve, en faisant remarquer que Spinoza n'a fait que « cultiver certaines semences de la philosophie de Descartes. » (Lettre à Nicaise.) Spinoza, en effet, a principalement abusé de la définition que Descartes donne de la substance, et de son hypothèse de la création continue. Mais, d'après Descartes et ses partisans, il y a d'autres substances que la substance infinie; la définition de la substance doit être différente, selon qu'elle est appliquée à Dieu ou aux créatures, et l'hypothèse de la création continue ne détruit pas le fait de la liberté et de la personnalité humaine. (*Œuvres de Descartes; Philosophie de Sylvain Régis, etc.*)

(1) *Semour*; 18 octobre 1843.

Le système de Spinoza est obscur, renferme des contradictions. Ses disciples lui avaient demandé « d'indiquer comment l'existence des corps doit résulter, *à priori*, de l'existence de Dieu, et de démontrer que l'esprit humain ne peut comprendre d'autres attributs de Dieu que l'étendue et la pensée. » Ses réponses ne sont pas satisfaisantes. (*Lettres et réponses.*) Spinoza rejette les causes finales ; il refuse l'entendement à la substance, et néanmoins il lui donne la pensée. « Il enseigne expressément une nécessité aveugle, et se radoucit ensuite sur le point de la nécessité. » Leibnitz, après ces observations ajoute : « Nous ne nous amuserons pas ici à réfuter un sentiment si mauvais et même si inexplicable. » (*Théodicée.*) Spinoza accorde à la substance les attributs que nous concevons en Dieu ; mais il y attache un sens différent. Ainsi, la substance *nécessitée* par sa nature n'en est pas moins *libre*. Spinoza enlève la personnalité à Dieu, il l'enlève aussi aux hommes : dès-lors plus de liberté morale. La raison et la conscience s'élèvent et s'indignent contre un pareil système. Soyons justes : ce système n'exerça point sur les mœurs de Spinoza une funeste influence, ses instincts le protégèrent contre ses doctrines. De plus, Spinoza, plongé dans des méditations continuelles, vivait peu dans le monde réel ; il habitait presque toujours dans les hautes régions de la pensée. C'était dans le *concept* de ses abstractions géométriques, qu'il avait habituellement la conscience de son *moi*. Le penseur a été naturellement amené à confondre sa personnalité avec ses abstractions.

Le style de Spinoza est précis, aride. Cette sécheresse se fait même sentir dans sa correspondance. Lorsqu'on a considéré l'édifice construit dans l'*Éthique*, qui a pour soutien des axiomes, des lemmes, des scolies, on ne conçoit pas que des philosophes aient pu trouver dans les abstractions de Spinoza, l'enthousiasme d'un homme *ivre de Dieu*, et l'onction ravissante de l'auteur de l'*Imitation*.

L'ABBÉ FLOTTES,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE.*

Nîmes, février 1845.

PRÉLIMINAIRES.

Depuis quelques années l'on a beaucoup écrit sur les prisons, les prisonniers, les condamnés, les récidives; sur les moyens de réduire le nombre de celles-ci, sur l'amendement de ceux-là.

A-t-on pris la bonne voie? A-t-on produit une bonne théorie pénitentiaire? A-t-on donné une méthode complète, rationnelle pour obtenir le but qu'on se proposait?

Notre réponse, et celle des hommes pratiques, n'est pas douteuse.

Au service de l'État et de l'humanité depuis plus de trente ans, nous avons été placé de manière à juger comment doivent être conduits les hommes. Chargé depuis plus de vingt-et-un an du service chirurgical d'une prison de 2,200 détenus, nous avons pu méditer sur les faits et actes divers qui s'y sont succédé, et réfléchir sur ce que nos études, en matière de prison, nous ont fait connaître. — Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que les aumôniers et les médecins ont des confidences qui parviennent mal ou ne parviennent pas à l'administration; — qu'ils voient les faits sous un aspect différent, et qu'ils les traduisent autrement qu'elle.

Les plus simples connaissances dans les sciences anthropologique et

* Voir, page 458 et suivantes du 1^{er} volume de la 1^{re} série de la *Revue du Midi* (année 1843), le remarquable travail de M. de Bonald sur le même sujet.

morale, disent à l'esprit le moins attentif, que le but de la moralisation ne peut être atteint qu'en prenant l'homme pour point de départ. De même que le corps se développe et se conserve par l'assimilation des substances alimentaires, de même l'âme se développe, se perfectionne, par l'assimilation à elle-même de ce qui constitue la vertu.

Une théorie, pour être bonne, doit être le résultat de l'expérience ou vérifiée par elle.

Les systèmes présentés ne remplissent point ces conditions.

Les écrits sur les prisons donnent la preuve d'une ignorance complète de la nature d'hommes qui les peuplent.

Notre pensée n'est point de les examiner un à un. Pendant que les théoriciens dissertaient, des praticiens agissaient. C'est l'aperçu succinct de leurs travaux que nous voulons exposer, en même temps que nous ferons un rapide examen critique de ce qui est et de ce que les novateurs proposent. Ces travaux s'accomplissent sous nos yeux et non au-delà des mers.

Pour obtenir l'ensemble d'un système répressif et d'amendement du criminel, le premier soin est de s'assurer d'un moyen efficace pour prévenir le crime.

Des hommes d'une haute portée traitent avec succès de l'organisation sociale, puissant moyen de prévenir le crime. — Le rendre inutile, est la plus infaillible prophylactique morale.

Nous renvoyons les hommes sérieux à l'étude de l'organisation sociale, aux ouvrages et aux disciples d'une école qui s'y consacre.

Ce que nous allons proposer n'entravera point le progrès que la société médite. Nous croyons que cette amélioration fragmentaire dont nous allons traiter, en aiderait l'approche.

PREMIÈRE PARTIE.

Prévenir le crime.

Si l'on ne peut rendre le crime inutile immédiatement, l'on peut du moins donner à chacun un plus grand degré de force pour y résister.

Cette force se trouve dans l'éducation et l'instruction.

Il est admis, il est répété sans cesse, que la société doit l'instruction et l'éducation à tous ses membres.

Mais si telle est l'obligation de la société, chacun de ses membres doit être tenu de la prendre.

Les obligations ne peuvent pas être toutes d'un côté. Après que l'élite de la société aura donné son temps et une partie de ses revenus pour l'éducation des masses, est-il juste que ceux qui n'en auront pas voulu, attendent aux personnes et aux choses de ceux qui se sont efforcés de leur faire du bien ? Est-il supportable que les derniers soient froissés dans leurs rapports, par ceux qui n'ont aucun principe de morale, et qui sont dépourvus de tout développement intellectuel ?

Partant de là, nous n'hésitons pas à demander que l'éducation et l'instruction *soient obligatoires pour tous*.

Depuis long-temps, le vénérable feu M. de Gérando a dit que, si on augmentait le nombre des écoles et leur population, on diminuerait le nombre et la population des prisons.

C'est incontestable. Dans l'état actuel, les comptes-rendus de l'administration de la justice, la statistique des prisons, prouvent que le nombre de condamnés sans instruction est bien plus considérable que celui des détenus qui en sont pourvus.

Le nombre des condamnés serait donc considérablement diminué, si l'instruction publique et gratuite était complétée par une éducation convenable.

Un obstacle se présente en première ligne. Sorti de l'école, où le maître s'est appliqué à former son corps et son esprit, l'élève trouve le contre-pied de ces principes dans le monde, dans la rue, dans sa famille.

Le maître garde l'enfant pendant cinq à six heures par jour ; tout le reste de la journée est employé, le plus souvent, à le démoraliser par les paroles et par les exemples.

Les parens en voulant bien élever leurs enfans, obtiennent un résultat contraire.

Voyez-les brutaliser ces petites créatures, les injurier, jurer après elles ; et, bientôt, l'enfant de répéter tout ce qu'il entend, de maltraiter les enfans plus jeunes que lui, de tourmenter les animaux.

Enfin, les enfans sont à charge à leur famille. Chacun a besoin de travailler : autant de familles pauvres, autant de femmes détournées d'un travail productif, par l'obligation de soigner les enfans.

Pour alléger la famille et pour atténuer ces influences funestes, l'enfant doit se rendre à l'école ou à la salle d'asile dès son lever, et ne

rentrer chez ses parens que pour se coucher; c'est encore laisser une grosse part à la démoralisation.

Au moyen d'une faible cotisation, l'enfant serait nourri dans l'école pendant toute la journée.

Il serait mieux que la commune contribuât en totalité ou en partie à cette alimentation. — Les communes pauvres seraient aidées par le département et l'État.

Beaucoup d'enfans ne fréquentent pas les écoles, parce que leurs parens ont besoin de leurs petits bras pour fournir à la propre nourriture de l'enfant; d'autres, abusant de leur autorité, se livrent à la paresse, au dépens de ces jeunes créatures. — Les preuves ont été produites par divers écrits et dans les débats parlementaires.

Beaucoup d'élèves sortent des écoles avant d'avoir acquis des connaissances suffisantes pour leur être utiles.

Si les parens sont aidés par ce triple avantage : surveillance des enfans pendant toute la journée; éducation et instruction gratuite; économie dans leur nourriture, ils ne seront point excusables de les détourner de l'école, et de ne point exécuter *l'art. 203 du Code civil, qui les oblige à élever leurs enfans.*

La loi est restée sans exécution jusqu'à ce jour, par défaut de sanction pénale.

C'est cette *sanction pénale*, complément indispensable à la loi, que nous réclamons en ce moment.

La dépense occasionnée pour l'accomplissement de ce vœu, serait incontestablement compensée par la diminution des frais de justice, de police et de détention. Elle le serait aussi par le produit des travaux résultant de l'éducation professionnelle, dont une partie serait employée aux frais de l'école; l'autre appartiendrait à l'élève à la fin de son éducation complète.

Cette dépense ne serait d'ailleurs que provisoire.

Nous voyons que les parens qui ont fréquenté l'école, ne manquent pas d'y envoyer leurs enfans; dans quelques années, il n'y aurait plus que des fils de personnes ayant reçu l'éducation primaire, au moins. Ces nouveaux chefs de famille ne craindraient point de se laisser aller à quelques sacrifices pour faire élever leurs enfans.

Qu'on ne l'oublie pas ! le travail des masses produit plus que le salaire qu'elles reçoivent. Que deviendraient, sans leurs bras, les instrumens de travail, terres et capitaux, accumulés sur un petit nombre de familles ?

En combinant l'éducation morale avec un enseignement professionnel, la commune serait dédommée d'une partie de ses frais et peut-être de tous.

Hâtons-nous de rendre aux prolétaires dans l'ordre de la vie spirituelle, morale et intelligente, ce qu'ils donnent à la bourgeoisie en bien-être général.

Ce bien que la société doit leur rendre, est véritablement un moyen de prophylactique morale pour la conservation de la vie et de la fortune de l'ensemble des individus qui la composent.

C'est un particulier qui, pour se garantir de l'inondation, fait, en amont de sa propriété, une digue au devant du rivage de son voisin.

La société a bien reconnu le droit et le besoin de se préserver de la contagion physique, en faisant guérir la fille du peuple qui est dans l'affreuse position de la propager. Pourquoi ne voudrait-elle pas prévenir la contagion morale?

L'accusation d'immoralité portée contre les masses est une calomnie.

Quel est le vice des individus pauvres qui ne se trouve pas dans la classe du riche, mais adroitement exercé? testaments extorqués par ruse ou par force; fraude dans le mariage, dans les partages; fraude dans le commerce, dans les jeux de la bourse, les banqueroutes. Nous ne parlerons pas de la quantité de pères de famille, de femmes, d'enfants que l'industriel tue sciemment dans ses ateliers; nous ne parlerons pas du dommage causé aux personnes par les voitures de luxe du riche sur la voie publique. Le nombre de ces victimes surpasse celui des personnes assassinées; le chiffre des sommes perdues par les faillites dépasse énormément celui des sommes volées..... Arrêtons-nous en reconnaissant que la masse pauvre, envisagée comme un seul corps, est douée d'une haute moralité. Les individus sont plutôt brutes qu'immoraux.

Un argument a été présenté; il a dominé la discussion de la loi sur l'instruction secondaire.

« La société n'a pas le droit d'enlever le fils à ses parens pour lui donner une éducation de sa façon, à elle société. L'on a même dit que la société ne pouvait pas forcer le père à donner l'éducation à son fils !!! »

Comment cet argument peut-il arrêter un instant?

Quinze années ont été accordées à ceux qui parlent ainsi. Ils ont administré la politique, l'éducation. Pourquoi donc n'agissaient-ils pas comme ils veulent l'exiger aujourd'hui? »

Il serait curieux d'examiner combien la doctrine du *laissez faire, laissez passer*, en matière d'éducation, est en opposition avec les principes et les dogmes de ceux qui la soutiennent. Ce n'est point la question qui nous occupe. Contentons-nous de dire que si vous accordez à des parens ignorans la liberté du choix de l'instituteur de leurs enfans, vous pouvez être certains qu'ils choisiront le moins bon, et il nous paraît aussi délicat de demander la liberté absolue de l'enseignement, que celle de la liberté des monnaies et des poids et mesures.

L'État enlève le jeune homme pour l'armée à l'âge où il peut gagner sa vie et soulager ses parens; — il l'enlève pour la prison et le bagne, quand il a failli; — de quel droit lui refuserait-on celui d'exiger que les enfans acquissent les qualités d'homme ?

Si l'État *n'oblige* pas le père de famille à élever ses enfans au-dessus du degré de la *bête*, il ne peut pas punir ceux-ci de se comporter comme des bêtes, vivant selon leurs instincts féroces ou rapaces.

Punir sans prévenir n'est ni chrétien ni juste.

L'État, à ce point de vue, est la synthèse, le père de famille intelligent, qui doit dominer ceux qui ignorent, tant par le cœur que par l'esprit; il doit défendre l'ensemble de la société contre les êtres dépravés et les empêcher tous de tomber dans la dépravation.

Mais nous ne nous sommes point prononcé sur le mode d'exécution de l'enseignement.

Nous voulons qu'à un âge déterminé l'enfant soit tenu de répondre à tel examen, et que cet examen soit répété à des périodes très-rapprochées; enfin, un examen final lui donnerait le titre et les droits de citoyen en rapport avec son âge.

Au moment de chaque examen, un scrutin secret attesterait la conduite de l'élève. — Les maîtres et les élèves déposeraient chacun leur bulletin pour chacun des élèves examinés.

Dans le cas où l'élève faillirait à l'examen à cause de son absence des écoles, les parens seraient passibles d'une peine.

Quelle que soit la fortune d'un individu qui n'aurait pas satisfait à cet examen, il ne pourrait exercer aucun droit politique ou civil; il serait considéré comme interdit, incapable d'aucun emploi émanant de l'État ou de la commune.

Toutes ces mesures seraient bien plus faciles, si l'éducation était communale et qu'à côté de l'école d'enseignement intellectuel, se

trouvât l'enseignement religieux de chaque culte, surtout l'enseignement moral.

Nous ne quitterons pas la question de l'éducation publique, sans dire combien la publicité des crimes et délits par les journaux, et surtout par des journaux spéciaux qui sont colportés dans tous les lieux publics, est nuisible.

Il suffirait, pour le besoin des hommes de loi, que les gazettes des tribunaux fussent publiées mensuellement par cahiers. — Le public ne fait qu'un mauvais usage de cette grande publicité.

De grands criminels l'ont avoué : l'échafaud, la publicité, les représentations théâtrales..... sont des propagations du crime.

Nous concluons :

A la nécessité de rendre, par une sanction pénale, l'éducation obligatoire pour tous (*Cod. civ.*, art. 203);

D'en rendre les moyens possibles et efficaces;

D'organiser un enseignement moral PRATIQUE, heureusement combiné avec l'enseignement primaire et professionnel;

De pourvoir au sort des idiots, aliénés, infirmes, et de tout être humain incapable d'éducation morale, intellectuelle et professionnelle.

DEUXIÈME PARTIE.

Corriger le coupable; — le guérir.

Supposant réalisé le vœu que nous émettons dans notre première partie, qu'arrivera-t-il?

La société a fait tous ses efforts pour diriger ses membres selon les principes de la vertu; elle a donné à tous les moyens de lutter contre le crime. Néanmoins, quelques-uns ont oublié, d'autres n'ont pas été assez affermis dans ces principes; un certain nombre, enfin, ont été entraînés par de telles circonstances, qu'ils ont failli à leurs devoirs.

Dans la société actuelle, nous devons envisager la question sous un autre aspect. Presque aucun moyen préventif du crime n'est mis en action; il a été démontré, au contraire, que beaucoup de moyens de tentation, de séduction et d'entraînement résultaient de l'état actuel de la société, et l'on a été fondé à avancer que, s'il y a des crimes, c'était la faute de l'ordre social actuel.

Dans l'une et l'autre de ces deux circonstances, qu'est-ce qu'un coupable?

Un individu qui est *mal élevé*, qui est dépourvu d'éducation.

Nous entendons par éducation l'étude de l'ensemble des moyens qui non-seulement font résister au crime; mais qui dirigent dans l'ordre du bien.

Si la société est mal organisée, il se trouvera des individus qui ne pourront pas mettre en pratique l'étude qu'ils ont faite.

De là, un autre ordre d'individus classés parmi les coupables.

Ici, c'est une culpabilité symptomatique et non essentielle; — relative et non point absolue.

Il faut une force d'âme surnaturelle à celui qui a faim, pour passer devant un boulanger sans prendre du pain. Il y a plusieurs sortes de faim: il y a la *faim* du luxe; la *faim* de l'amour; enfin, il faut le dire, la *faim* de l'oisiveté, parce que le travail ne s'offre souvent que sous un aspect répugnant.

Ces deux ordres de *coupables* exigent deux modes de *correction*, de *redressement*, des procédés différens, pour être remis dans la bonne voie.

Nous allons voir, tout à l'heure, que ces deux modes font partie de la même méthode générale; seulement ceux qui seront chargés de l'appliquer, insisteront plus sur tel moyen que sur tel autre.

N'oublions pas de faire remarquer que l'éducation du coupable sera d'autant plus nécessaire qu'elle n'aura pas été soignée préalablement, et que le monde qui l'entoure, après sa sortie de prison, sera moins bien disposé à l'aider.

Il résulte de tout ce que nous venons d'exposer, que la prison doit être, au point de vue le plus général, une **SUCCURSALE DE L'ÉCOLE, UN HÔPITAL DU MORAL.**

C'est à quoi tend d'ailleurs aujourd'hui l'administration générale, puisqu'elle veut en faire un lieu de moralisation. C'est ce qu'ont tenté plusieurs peuples.

Mais, comme la science des prisons n'est point faite, pas plus que l'art de conduire les peuples sans l'intimidation, les procédés employés ont été l'*intimidation* et une sorte de médecine expectante dénaturée.

« Ouvrez leurs livres, dit M. Guizot, en parlant de ceux qui ont écrit sur le système pénitentiaire, celui de Bentham, par exemple, vous serez étonnés de toutes les ressemblances que vous rencontrerez

« entre les moyens pénaux qu'ils proposent et ceux que l'Église employait. » (M. Coffinières; *Rapp. sur le syst. cell.*)

Lorsque le médecin voit la nature dans la bonne voie et assez forte pour amener la solution de la maladie, il la laisse agir, se contentant d'éloigner tout ce qui pourrait entraver sa marche; il fait alors la médecine expectante et spectante : — il surveille et attend.

Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Dans l'état actuel de la conduite des prisons, l'on ignore cette science : la *Desmantériologie* (1) est toute à créer.

Les divers gouvernemens n'ont ordonné que ce qui était à leur point de vue : le silence, pour empêcher la corruption de devenir plus grande, espérant que l'amélioration se ferait par une heureuse réaction de la conscience sur les écarts du passé; les privations pour faire sentir la peine.

On va plus loin : on prétend isoler complètement les prisonniers les uns des autres par quatre murs; on veut les mettre chacun dans une cellule.

Cette conduite est rationnelle dans l'ignorance complète où l'on est dans le monde de la science des prisons et des natures d'hommes qui peuplent ces asiles.

(1) *Δεσμαντήριον*, ου; et *Λογος*.

BOILEAU-DE-CASTELNAU,

Médecin de la Maison centrale de Nîmes.

(La suite à un prochain numéro.)

POÉSIE.



Impressions de voyage.

(Suite.)



Des Pyrénées , 27 juin 1844.

Je passe ma journée à courir dans les bois —
Et je vais ,... m'inspirant de tout ce que je vois... —
Je me couche joyeux , — joyeux je me réveille ,
Prêt à recommencer les courses de la veille.
Le doux parfum des fleurs m'enivre à mon lever
Et le chant des oiseaux me dispose à rêver.
Je saisis mon bâton , j'allume mon cigare.....
Et jusques à la nuit par les monts je m'égare. —
Il est délicieux , quand on n'a que vingt ans ,
D'aller ,... de respirer l'haleine du printemps ,
De fouler sous ses pas la terre , humide encore
Des baisers du matin et des pleurs de l'aurore ,
Et de sentir son cœur ardemment palpiter
Sous le souffle de Dieu qui vient le visiter.
Je vais donc , recueillant les grandes harmonies
Que chantent au désert d'invisibles génies.....

L'amour de l'art me met des ailes aux talons....
 Je gravis les rochers,... je franchis les vallons,...
 Je me sens tressaillir quand le torrent sauvage
 Me jette, en mugissant, son écume au visage....
 Je vais, ardent et fier, dans ma félicité;
 Car je suis face à face avec l'immensité.
 L'enthousiasme saint s'empare de ma tête....
 Il n'est en moi plus rien d'humain, — je suis poète!!!
 L'horizon s'agrandit, à chacun de mes pas....
 Et, dans ces momens-là, je ne donnerais pas,
 — Car alors il n'est rien au-dessus de l'artiste —
 Pour le manteau des rois ma blouse de touriste!!!
 Oh! si je sentais battre alors, à mes côtés,
 Un cœur tendre, amoureux de ces grandes beautés!...
 Si l'âme, alors, la voix, l'œil brûlant d'une femme,
 Répondaient à mon œil, à ma voix, à mon âme!....
 Si l'amour!.... mais hélas! insensé que je suis!
 Voilà tantôt dix ans qu'en vain je le poursuis!....
 Il n'est pour moi qu'une ombre,... un rêve,... une chimère,...
 Et je n'ai d'autre amour que celui de ma mère.
 Jamais un cœur ne bat, à l'unisson du mien : —
 Pourtant si l'on m'aimait, comme j'aimerais bien !!!!!

UNE ASCENSION AU CANIGOU.

Pyénées, 8 juillet 1844.

I.

Enfin, mon cher, j'ai fait la grande ascension. —
 J'en rapporte un coup d'air ; — c'est la condition

Sine quâ non. — Cela serait fort peu de chose
 Si j'eusse pu voir; — mais, l'homme, dit-on, propose. —
 Lorsque je me levai, l'aurore se levait....
 Pour un cœur vertueux quelle chance! — Elle avait
 Avec ses doigts de rose au ciel pur et sans voiles
 Escamoté déjà sa couronne d'étoiles,
 Lorsque fort bravement je me mis en chemin,
 Un cigare à la bouche, un bâton à la main.
 Milord m'accompagnait (1). Nous avions l'âme en fête,
 Croyant qu'exprès pour nous la journée était faite.
 Je courais, ... je chantais, ... je sifflais... — l'air des monts
 Voluptueusement dilatait mes poumons....
 J'étais plein de bonheur et plein de poésie....
 Mille rêves charmans berçaient ma fantaisie....
 Mais hélas! — *Incipit lamentatio* — voilà
 Qu'en un clin-d'œil le ciel, si brillant, se voila
 Et devint tout à coup si noir que nous ne vîmes
 Plus rien, ... pas même nous. — Au hasard nous suivîmes,
 Milord, moi, — moi, Milord, qui voulait s'en aller...
 Mais nous étions déjà trop loin pour reculer. —
 Bref, d'étage en étage, enfin nous arrivâmes
 Au sommet endiable du mont, — où nous trouvâmes...
 Des nuages, à droite, à gauche, en haut, en bas, ...
 Nos souliers sans semelle et nos mollets sans bas...
 Qui d'un aussi beau ciel eût pu tirer l'augure
 Que nous ferions bientôt aussi triste figure?... —
 Pour comble de malheur, chacun de nous avait
 Les dents qui lui claquaient de froid; — puis, il pleuvait...
 Tant — que nous crûmes voir, sans espoir de refuge,
 Le dernier jour venir, escorté du déluge.
 Jugez, après cela, si je pus découvrir
 Le registre qu'un jour vous allâtes ouvrir,

(1) Anglais cosmopolite, mais doué d'un appétit parfaitement national, dont il a été déjà question. Voir le commencement des *Impressions*, dans le N° du 25 décembre 1844 de la *Revue du Midi*.

— Sublime gravisseur, — sur ce sauvage faite,
Quand cloches et canons vous faisaient digne fête (1).
Mes compagnons, en chœur, maugréaient; — pour ma part,
Nature me semblait se moquer trop de l'art. —

II.

Il ne plut pas au ciel de pleuvoir davantage: —
Milord qui figurait Marius à Carthage
Se leva de son siège, et, sans dire un seul mot,
S'achemina, — mangeant sa pâte d'escargot,
Fauté de mieux. — Minuit sonnait quand au village
Nous revînmes, — les dents longues, — presque à la nage;
Car il avait tant plu qu'il fallait traverser
De grandes mares d'eau,.... si l'on voulait passer.
Quand nous eûmes séché nos habits, nous remplîmes
Nos estomacs. — Les dents allaient comme des limes... —
Milord surtout y mit si grande passion
Qu'il en eut dans la nuit une indigestion.
Dans tous les corridors, comme un signal d'alarme,
Retentissait ce cri, suivi de mainte larme:
« Mesdames et Messieurs, réveillez-vous!.... Milord
Agonise,.... Milord se meurt,.... Milord est mort. »
Milord n'a pourtant point tâté de l'autre rive: —
Il savoure toujours l'ortolan et la grive,
Et de sa maladie il ne lui reste rien
Qu'un appétit de loup et qu'une soif de chien.

(1) *Livre des voyageurs*, fondé à Vernet-les-Bains, par notre ami M. Jubinal, à qui sont adressés ces vers. On y consigne le nom de tous les amateurs d'escalade qui gravisent le Canigou.

Barcelone, 18 juillet 1844.

Mon pied foule le sol d'Espagne. —

Qu'elle est belle

Cette terre, — joyau de la reine Isabelle!...
 Pauvre terre pourtant, qu'habitent les douleurs,
 Où naguères coulaient tant de sang, — tant de pleurs!....
 Pauvre reine, en naissant, à l'ennui condamnée!...
 Si pleine de tristesse à sa quinzième année!....
 Pauvre lys, qu'ont flétri les souffles orageux! —
 Pauvre timide enfant, arrachée à ses jeux, —
 Dont le front se fatigue à porter la couronne
 Et dont le pied trébuche aux marches de son trône! —
 Dans ses limpides yeux rayonne la douceur :
 Le soir, sous mon balcon, avec sa jeune sœur
 Je la voyais passer. — L'Infante était riieuse....
 Pas un pli sur son front. — La reine, sérieuse,
 Promenait autour d'elle un regard abattu
 Et Luisa semblait lui dire : « Sœur, qu'as-tu?.... —
 » Qu'as-tu? — le ciel est pur et la nuit étoilée....
 » Et les brises du soir embaument la vallée....
 » Toute chose est suave et belle sous les cieux....
 » Reine, déridez donc votre front soucieux.... »
 Mais rien de ses ennuis ne pouvait la distraire.
 Au milieu de la foule elle était solitaire :
 Jamais sur son passage un cri qui s'élevât
 Et vint la réjouir d'un amoureux *vivat*.
 — Un silence de mort. —

C'est qu'après la tourmente

La mèche des canons est encore fumante ;
 C'est qu'au seuil des maisons et le long du pavé
 Le sang des Espagnols n'est qu'à demi lavé ;
 C'est que les monumens et les murs de la ville
 Sont là, — tout mitraillés par la guerre civile. —

Voilà pourquoi, le soir, quand la reine passait,
Nul ne la saluait, nul ne l'applaudissait.
Chacun secrètement avait l'âme blessée
Et sa douleur trop vive absorbait sa pensée. —

Barcelone, le 21 juillet 1844.

L'admirable tableau que m'offre le réveil ! —
La mer, bleue et limpide, étincelle au soleil.....
La brise est faible et ride à peine la surface....
Tantôt j'entends le cri du goéland qui passe
Et tantôt la chanson du pêcheur amoureux
Qui se berce, en ramant, de pensers vaporeux.
Tandis que, tour à tour, caressantes et douces,
Les vagues, à mes pieds, expirent dans les mousses,
Des vierges, les bras nus, la chevelure au vent,
Vont, — regardant filer les voiles,... — et rêvant..... —
Barcelone, à la voix de la cloche sonore
S'éveille, — pour fêter quelque saint qu'elle honore.
Les señoras, froissant leurs robes de satin,
Viennent — à leurs balcons — humer l'air du matin.
Partout les *tendillas* (1), avec un doux bruit d'ailes,
Flottent... — Partout des fleurs... — et des robes plus belles...
Partout du mouvement,... de l'amour,... du soleil!... —
— L'admirable tableau que m'offre le réveil! —

.....
.....
.....
.....

(1) Les tentes qu'on suspend, en Espagne, aux balcons.

Désiré CADILHAC.

(La suite à un prochain Numéro.)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LES ENFANTINES , *Poésies à ma fille* , par M^{me} Anaïs SÉGALAS.

Un vol. in-8°, 1845 ; Janet.

MES DOULEURS CHARMÉES , *Poésies* , par Victor DE LA CANORGUE.

Un vol. ; 1844.

Il y a juste dix ans cette année, que celui qui écrit ces lignes, étant allé se reposer quelques jours à la campagne, chez un célèbre avocat, mort, hélas ! depuis, comme tant d'autres de nos amis (chez M. Parquin, possesseur du vieux château royal du VIVIER, *Vivarium in Brid*, comme disent les chartes de Charles VI), y trouva sur un album les vers suivans inspirés à leur auteur par des ossemens blanchis, qu'on avait exhumés, du sein de profondes oubliettes, sous l'une des tours de l'antique demeure féodale :

« Étais-tu femme et belle avec de longs cils noirs
Des fleurs dans les cheveux, souriant aux miroirs ;
Grand seigneur dépassant les têtes de la foule,
Jeune homme et délirant pour des yeux bruns ou bleus ?
On ne sait... tous les morts se ressemblent entre eux :
La vie a mille aspects, le néant n'a qu'un moule, etc. »

Ces vers étaient de M^{me} Anaïs Ségalas, gracieux poète (gracieuse enfant pour mieux dire, car elle était encore toute jeune), dont le public répétait déjà le nom, tandis que sa réputation était faite en quelque sorte prématurément, dans les salons de Paris. Depuis lors le talent et la renommée de M^{me} Ségalas ont également grandi. *Ses Oiseaux de passage*, heureusement infidèles à leur titre, car ils sont restés, ont augmenté le nombre des admirateurs du poète et convié la foule à s'asseoir au banquet de ses beaux vers et de ses ingénieuses pensées. Aussi, aujourd'hui, l'apparition d'un volume de l'auteur de tant de pièces charmantes, placées par les critiques les plus sévères à côté des meilleures inspirations de M^{me} Tastu et de M^{me} Marceline Valmore, fait-il une vive sensation dans le monde de la poésie. Parmi les hommes, ceux qui cultivent la *Muse*, comme on disait autrefois, veulent juger si l'élan et la verve qui inspirèrent aux *Oiseaux de passage* tant de gazouillis harmonieux et d'accords non moins suaves que ceux du bengali, sont restés les mêmes ; parmi les femmes, celles qui sont par le talent ou la beauté les reines de cet empire des âmes qui se compose des *Salons de Paris* ; — empire changeant, mais sans limite, comme la Chine ; — plus riche que Golconde, dont il possède tous les

trésors, et plus brillant que Samarcande, dont il dépasse les splendeurs; — parmi les femmes, disons-nous, les belles, les jeunes, toutes celles qui vivent de la vie, de l'esprit et du cœur, veulent s'assurer, par elles-mêmes, si la domination de leur rivale menace encore de s'étendre au lieu de s'éteindre. En un mot, Paris tout entier, c'est-à-dire le Paris poétique, le Paris de l'intelligence et des beaux-arts, lit en ce moment les *Enfantines*. Nous avons suivi son exemple et nous les avons lues comme lui. C'est l'impression que nous a causée cette lecture que nous voulons rapidement consigner ici.

Si nous ne nous trompons, les *Enfantines* dénotent que, depuis les *Oiseaux de passage*, de nouveaux horizons qu'elle ne soupçonnait pas jadis, se sont ouverts pour M^{me} Ségalas. Le temps, *vieillard qui fauche*, a dit le poète, — et j'ajouterai *qui apprend*, — lui a montré, en elle-même, des espaces qu'elle eût à peine entrevus il y a quelques années. La vie, en effet, n'est-elle pas une alpe immense? A mesure que l'on s'élève, on aperçoit d'autres spectacles, d'autres sensations, d'autres idées, que les idées, les sensations, les spectacles qui nous frappaient d'abord. Élevez Babel jusqu'aux nues, et de là, bien mieux que du sommet du temple, vous pourrez contempler tous les royaumes et les empires de la terre. Ainsi en va-t-il de nos sentimens. Lors donc, qu'il y a quelques années, M^{me} Ségalas laissa prendre leur volée à ses *Oiseaux de passage*; elle était encore à l'époque de toutes les illusions du cœur et de la jeunesse. L'existence, cette chose si prosaïque, s'offrait à elle ornée de mille auréoles lumineuses et féeriques. Le poète n'avait point encore évidemment, qu'on me permette ce mot, dépassé *la lune de miel de la vie*; tout n'était que fête et enchantement dans son âme; tout se traduisait, pour sa pensée, en mélodies, en accords.

Aujourd'hui les heures heureuses n'ont point fui pour M^{me} Ségalas (peuvent-elles fuir pour la grâce et le talent?); mais l'aspect de la montagne s'est modifié pour elle. Au lieu des vagues aspirations de la première jeunesse qui ouvrent à nos sympathies mille voies diverses, est venue la réflexion mûrie et sévère qui circonscrit la poésie dans un petit nombre de sentimens, qui la ramène au foyer domestique, la restreint à l'uniformité de la famille, au fauteuil de l'aïeul, au berceau de l'enfant, et lui permet tout au plus de s'égarer, dans quelque moment de généreuse effluve, jusqu'aux formules générales, jusqu'aux vœux pour la patrie ou l'humanité souffrante. A 18 ans, je vous le demande, qui n'a pas eu un peu de donquichotisme dans le cœur? Qui n'a rêvé des mers bleues de la Grèce où combattit Thémistocle; des îles gracieuses, couvertes d'aloès et de cactus, dont le doigt de Dieu a semé ces lointains océans que découvrit Colomb? Qui n'aurait voulu, comme Annibal ou Spartacus, combattre jusqu'à son dernier

soupir, pour la liberté des peuples?... Mais le soleil des ans monte à l'horizon; la réalité nous enserre; notre poétique aspect se décolore, et la neige de l'âge argentant à la fois nos cœurs et nos cheveux, nous finissons par nous enfermer dans le cercle de la personnalité. Voyez les poètes qui vieillissent! Lisez leurs élégies, leurs épitres! De quoi s'agit là dans ces chants? De leurs douleurs, de la maison qu'ils habitent, des sensations qu'ils éprouvent. Voltaire seul, ce patriarche du progrès, ce précurseur des ères nouvelles où allait s'engager l'humanité, sentait, même à quatre-vingts ans, dans sa tremblante poitrine, battre contre toutes les iniquités et les superstitions, son vieux cœur de philosophe-poète. Encore était-ce peut-être bien plutôt la passion philosophique qui lui avait conservé cette sénile ardeur, que le feu sacré de la poésie.

M^{me} Ségalas (heureusement pour elle) n'a pas les quatre-vingts ans du roi de Ferney, et si, à son exemple, elle n'épanche point son âme dans mille sujets divers; si elle ramène aujourd'hui toutes ses émotions à des idées circonscrites, au lieu de s'attaquer comme dans ses premiers accens, à la forme, à la couleur, au soleil, à toute la nature, du moins écarte-t-elle cette sorte d'égoïsme poétique dont nous parlions tout à l'heure. L'auteur des *Enfantines* chante, il est vrai, la famille; mais la famille n'est-elle pas un petit monde? N'est-ce pas l'image de la Société? Et dans cet univers rétréci, dans ce monde du coin du feu, thébaïde toute de jouissance et d'amour, à qui s'en prend son âme de poète? A la partie la plus touchante, la plus gracieuse de ses hôtes, aux enfans, ces fleurs nées d'un souffle, qu'un souffle abat; à sa fille, *matre pulchrior filia*. C'est là, malgré sa petitesse apparente, un immense sujet, qui rappelle ce monde d'insectes que Bernardin-de-Saint-Pierre entrevoyait sur la feuille d'un fraisier. Quel sentiment, en effet, échappe à la pensée de l'enfant? Dans quelle rêverie, dans quel raisonnement ne va point se perdre son âme naissante?... Seulement, pour saisir habilement toutes ces nuances, pour dépeindre le cœur d'une jeune fille, pour donner à cet être si frêle encore, tant et de si poétiques conseils, il fallait le cœur d'une mère, ce livre qui a toutes les sagesse, cette sagesse de Dieu qui vaut mieux que tous les livres. Eh bien! ce sont quelques pages de cette bible à demi fermée à l'intuition des hommes, même de ceux qui sont pères, que M^{me} Ségalas nous révèle :

Ma Bertille, enfant radieux,
Ce livre est un miroir limpide,
Sans cadre vermeil et splendide,
Mais où l'on voit, petite Armide,
Ton front, ton sourire et tes yeux.

C'est toi, mon sylphe du foyer,
 Dont chez moi le pied blanc se pose,
 Qui jette sur la page éclos
 Le reflet de ta robe rose.
 Si quelquefois tu fais briller
 Ma feuille noircie et rebelle,
 Et s'il y vole une étincelle,
 Elle jaillit de ta prunelle,
 Mon petit latin familier!

C'est toi, mon ange, que j'appelle,
 Quand il me faut un séraphin,
 Pour me dicter l'hymne enfantin
 Qui monte à Dieu soir et matin :
 Ta candeur si sainte et si belle,
 La pureté de tes grands yeux,
 M'inspirent ces hymnes pieux,
 Et j'écris, mon ange des cieux,
 Avec les plumes de ton aile!

Puis, s'adressant aux enfans en général, le poète ajoute :

— Petits êtres étincelans,
 Plus tard vous deviendrez, je gage,
 Vous un savant, cet autre, un sage ;
 On n'en sait pas plus à votre âge
 Que la rose et les cygnes blancs ;
 Mais songeons bien, nous, âmes vaines,
 Que les arbres sont dans les graines
 Et voyons toujours les grands chênes
 Se cacher dans les petits glands.

Et le poète a raison : l'homme est tout entier dans l'enfant ; il suffit de savoir le développer. Pour cela, dans sa pièce *des Cinq sens*, M^{me} Ségalas explique à Bertile la terre, en lui montrant l'oiseau, la fleur, le fruit, et dans l'*Échelle divine*, elle lui explique les cieux dont le regard de flamme argente la bruyère.

Dans ce tableau, M^{me} Ségalas a trouvé de belles inspirations. N'est-ce pas ici, par exemple, une pensée de grand poète ?

Quand le Seigneur eut fait comme un divin poème,
 L'air, la terre, les eaux, les mondes radieux,
 Il écrivit son nom avec le soleil même,
 Signature de feu du grand livre des cieux.

Plus loin elle dit à Bertile que c'est Dieu, le grand peintre, le grand sculpteur, qui créa les mondes et les bois remplis d'oiseaux ; enfin, que ce fut lui qui fit

Poindre un premier sourire aux jeunes lèvres d'Ève,
 Poindre la première aube au jeune front des cieux.

Dans le poème intitulé : *La leçon*, passant en revue tout ce qu'on

apprend aux jeunes filles , *Mme Ségalas* montre à *son beau lutin rose*, l'Histoire qui nous ouvre à deux battans les vieux palais. Elle lui fait voir les rois jouant aux royaumes ; puis les grands fleuves , les monts *escaliers des gazelles* , le vautour , le lion ; et plus loin , en lui enseignant sa prière , elle s'écrie :

Priez tous , car Dieu vient à tous ceux qui l'appellent ,
Innocens ou pécheurs marchant le front courbé ;
C'est lui qui tend la main quand un homme est tombé ,
Et c'est lui qui soutient les enfans qui chancellent.

Dans l'*AUMÔNE* le poète apprend à sa fille la charité , cette grande vertu qu'enfanta le christianisme ; — dans la *Petite Vieille* , il lui démontre , hélas ! que tous les masques ne sont pas en carton ; — dans la *Petite voyageuse* , dans le *Fil de la Vierge* , le *Feu follet* , le *Petit mousse* , les *Enfans envolés* , il lui fait passer en revue les différens aspects , les diverses conditions de la vie ; enfin , ce livre tout entier est une révélation de ce que renferme de préoccupations , de tendresse et d'amour , le cœur d'une mère. Moins variées , moins ambitieuses , moins brillantes peut-être comme coloris , que les *Oiseaux de passage* , où brillait , si nous avons bon souvenir , une certaine prétention (souvent justifiée) à l'éclat et à l'énergie , les *Enfantines* nous paraissent destinées à ajouter encore une nouvelle palme à la couronne de l'auteur ; car ce sont des poésies plus *femmes* que les précédentes. Elles ont été écrites avec le battement , non de l'esprit , mais du cœur ; et , après les avoir lues , on s'écrie involontairement : « Heureuses les jeunes Bertiles qui peuvent recevoir de la bouche maternelle , de pareilles leçons aussi harmonieusement exprimées ! »

J'aurais voulu maintenant analyser de même un autre volume de poésies que j'ai reçu ces jours derniers (*Mes douleurs charmées* , par *M. Méry de la Canorgue*) ; mais la place me fait défaut. Que l'auteur me le pardonne ! Je dirai pourtant que ce volume se recommande par d'autres qualités que celles qu'on remarque dans les vers de *Mme Ségalas*. *M. de la Canorgue* est un poète mélancolique. Il appartient , par toutes les qualités du cœur et de l'esprit , à l'école de René , de Werther , d'Obermann et d'Adolphe. Ce n'est point un rhapsode aux chants énergiques , un chanteur de vers cousus (comme disait l'antiquité) aux accens pindariques. Non. C'est un rêveur qui aime les grèves solitaires , le vent qui gémit au carrefour des forêts , le désillusionnement , le désespoir. — Veut-il sourire ! il y a de l'amertume dans le plissement de sa lèvre. Veut-il dépeindre l'amour ! il nous inspire plutôt un intérêt mêlé de pitié. D'où vient cela ? Quelle est la cause de cette tendance à la tristesse ! L'auteur de *Mes douleurs charmées* a-t-il éprouvé ce qu'ont d'amer les désenchantemens du mon-

de? — Je l'ignore ; mais en fût-il ainsi , puisqu'il est jeune , comme quelques-uns de ses vers le font entrevoir , il a tort de se laisser aller au découragement et à l'amertume. A son âge , le cœur est trop plein de vie pour qu'on pense à la mort ; l'amour , le succès , l'ambition , la gloire , tous ces mirages décevans qui brillent aux yeux de l'homme comme autant de phares incessans , jettent encore un trop vif éclat , pour qu'on se couvre la face d'un voile sombre. Courage donc , poète , lui crierons-nous ; livrez-vous à l'inspiration , à la verve des jeunes années ; que vos pensées errent au loin dans les champs de l'avenir comme des coursiers fougueux. Arrachez-vous à la solitude , à la tristesse , aux noirs pressentimens. Souvenez-vous de cette vieille et touchante ballade de la Germanie , si bien rajeunie par un poète moderne , qui nous montre le jeune Hermann , à force de contempler la nymphe trompeuse des eaux , entraîné à sa suite au fond du gouffre.

Du reste , M. de la Canorgue a d'éminentes qualités poétiques. Son vers est correct , régulier , cadencé ; son rythme a de l'harmonie et du nombre. Nous attendons donc M. de la Canorgue à son prochain volume pour mieux caractériser sa manière et son talent. Seulement nous espérons qu'il modifiera la tendance de son esprit et le sombre caractère de sa pensée. Dante , avec la tristesse inguérissable de son génie ; Byron avec toute l'amertume de Manfred et de Lara ; Klopstock avec son Adramalech , seraient aujourd'hui , ou , selon la belle expression de Schiller , *c'est de la mousse de bière qui coule dans nos veines au lieu de sang* , trop au-dessus de l'intelligence de la foule pour en être compris. Or , l'influence du poète et du penseur , — l'effet de l'idée , par conséquent , — sont au prix de la popularité. Pourquoi d'ailleurs ne rêver que des nuits funèbres comme Young , des tombeaux comme Jacob Ortis ? Si le soleil , qui est une chose joyeuse , luit pour tout le monde , il doit bien y avoir çà et là quelques-uns de ses rayons pour les poètes.

A. J.

CHRONIQUE.

Le carnaval, qui a été court cette année, n'a pas empêché tous les faiseurs de feuilletons et de drames parisiens d'aller leur train ordinaire, c'est-à-dire, extraordinaire, si on les compare à celui même des plus féconds écrivains du siècle dernier. Ce sont là des succès à la vapeur. Voltaire, en une vie de 84 ans, a donné au public 60 volumes. Il y a tel romancier qui en produit aujourd'hui 30 par an. O puissance du progrès ! — Il y a eu également ce mois-ci une réception académique : celle de M. Mérimée, homme d'esprit, mais de peu de foi. Qu'est-ce, en effet, que M. Mérimée ? Un écrivain qui a fait de l'archéologie sans croire à l'utilité de cette science, et du roman à passion, sans croire à la passion ni au roman. Qui sait ? Peut-être a-t-il même traité l'histoire comme du roman, quand il s'y est attaqué ; car, lorsqu'on lui parle de littérature (ceci est historique), il vous répond *cuisine*, imitant en cela Rossini, qui prétend que la musique n'a jamais existé, et que, pour lui, il n'en sait pas la première note. Est-ce, chez M. Mérimée, suffisance ou insuffisance ? Nous aimons mieux penser que c'est originalité. Tant il y a pourtant, sans dénier son talent à l'auteur du *Vase étrusque* et de *Columba*, qu'on peut dire qu'il manque un sens à cet écrivain. On ne fait de l'art durable, qu'à la condition de croire et d'avoir quelque chose qui bat sous la mamelle gauche. En aucun temps, le génie n'a été athée, et quiconque ne s'enflamme pas pour ce qui est grand, généreux, sublime, ne peut produire un chef-d'œuvre. Avec de l'esprit, de la causticité et une certaine réserve de style, on devient, comme les uns, un critique distingué, comme M. Mérimée, un conteur agréable ; on n'est ni un poète, ni un penseur. Or, chacun raconte aujourd'hui ; chacun critique ; tout le monde ne pense pas. Et voyez la différence ! Le penseur converse avec les siècles : c'est le fait de Lamartine, Chateaubriand, Hugo ; le conteur traverse au plus le sien, comme MM. Dumas, Balzac, Mérimée. Nous aurions encore beaucoup à dire là-dessus et nous y reviendrons quelque jour ; mais, à cette heure, nous préférons nous montrer plus gais. Donc, voici un souvenir de carnaval qui nous revient. A un bal du mardi gras, nous entendîmes formuler par un grave magistrat, homme d'esprit malgré la robe, les propositions suivantes : « 1° Les jeunes gens ne dansent plus au bal ; 2° les jeunes filles raffolent de la danse. »

« Comment, ajoutait le spirituel président.... (Avons-nous dit président ? — soit ; nous ne démentirons pas notre véridique assertion).... comment concilier ces deux extrêmes ? Où est le moyen de rapprocher ces deux pôles opposés ?.... Il y en a un pourtant, ce serait de former une société en commandite pour la fourniture *des danseurs à domicile*. On les enverrait en ville et à la campagne aux meilleures conditions possibles et au plus bas prix de revient. Chacun d'eux serait tenu d'avoir de l'en-train, de la tenue et des jambes infatigables. L'esprit n'est pas nécessaire. Cependant, comme il faut au bal une certaine conversation, les danseurs y seront dressés par avance ; ils auront la carte toute dressée de leur érudition en musique,

en peinture, en toilette. Ils sauront ce qu'ils devront penser du drame actuel, du roman futur, de la tragédie tombée. La conversation sur le froid et le chaud, sur la pluie et le beau temps, sera rigoureusement interdite. Tous ces danseurs de louage, aujourd'hui qu'on ne fait rien sans diplôme, devront être bacheliers ès lettres... pour le moins. On les admettra jusqu'à la licence inclusivement; mais le doctorat qui rend trop grave, sera impitoyablement refusé. — Il y aura le danseur *sentimental* et le danseur *fougueux*. — Le premier devra être blond, pâle, courbé comme un jeune peuplier. — Le second sera brun, fort, haut en couleurs; il aura l'air d'un dramaturge ou d'un ténor de grand opéra au 5^e acte d'une tragédie lyrique. — Il y aura également le *polkeur*, qui, au besoin, dans un petit cercle, pourra imiter à volonté le cri des oiseaux, escamoter les montres, mouchoirs, tabatières, faire une omelette dans un chapeau, et contrefaire, si on le désire, toutes les personnes de l'assemblée, etc., etc. » Nous ne saurions vous dire toutes les excellentes folies que nous entendîmes ainsi débiter pendant deux heures. Malheureusement *minuit sonna*. A l'instant même, notre joyeux conteur cessa de parler. Il venait d'apercevoir, pareil au doigt du festin de Balthazar, le mercredi des cendres qui montrait sa face pâle et blême au-dessus du bal. Bientôt il se retira pour faire succéder l'humilité au plaisir, la componction à l'ironie.

Du bal passons, si vous voulez, au concert et à la musique. Listz, le roi des exécutans, que nous avons eu cet été dans le Midi, parcourt en ce moment l'Espagne, où il obtient partout, sur son passage, de si prodigieux succès qu'il se croit encore en France. Ainsi, on nous écrit de Madrid, que S. M. la Reine Christine, qui aime et pratique à la fois tous les arts, la Reine sa fille, et la jeune Infante, ont fait au grand artiste que nous avons tant applaudi, un accueil vraiment royal. En outre, sur la proposition du maréchal Narvaez et de M. Martinez de la Rosa, Listz a reçu des mains de la Reine, la croix de commandeur de l'ordre royal d'Isabelle-la-Catholique, et de magnifiques présens, parmi lesquels on distinguait un petit piano en or massif, orné de pierres précieuses, véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie et de ciselure. Au théâtre, le public espagnol a accueilli par des ovations frénétiques, le merveilleux et féerique improvisateur, et Don Patricio de la Escosura, ancien sous-secrétaire d'État, poète et auteur dramatique distingué, qui habita, il y a trois ans, comme réfugié, Toulouse et Montpellier, lui a adressé une pièce de vers dont voici la traduction fidèle :

A LISTZ.

Gloire à toi, Listz ! au front tu portes le couronné :
Sa parure te sied comme à la royauté.
Oui, maître, gloire à toi ! car c'est Dieu seul qui donne
Le génie, et pour nous c'est une majesté.

Lorsque tes doigts brûlans roulent comme un tonnerre
Sur l'ivoire animé de ton noble instrument,
Les cieux sont confondus et l'homme, sur la terre,
Croit entendre gronder quelque voix de géant.

Ainsi qu'un demi-dieu tu marches dans le monde,
Excitant sous tes pas d'unanimes transports,
Et ta puissante main, en passant, nous inonde
De merveilleux accens, de sublimes accords.

Si tu pleures, ta voix ressemble à l'avalanche
Qui déchire les airs, roule et tombe en sifflant ;

Si tu chantes , ta voix imite la cadence
 De Philomèle heureuse au nid de son amant.
 Comme l'aigle royal, tu planes dans les nues ;
 Tu peux regarder l'astre à l'auréole d'or ;
 Quand ses rayons de feu brûlent nos têtes nues ,
 Ton regard triomphant peut le fixer encor.
 Gloire à toi ! car au front tu portes la couronne ;
 La couronne te sied comme à la royauté.
 Oui, maître, gloire à toi ! car c'est Dieu seul qui donne
 Le génie , et pour nous c'est une majesté.

Si d'Espagne nous revenons en France, nous vous dirons, cher lecteur, que vous pouvez sans sortir du Languedoc, faire comme nous, un voyage charmant en Italie. Ayant eu récemment l'occasion d'aller à Nîmes, nous y avons rendu visite au savant Conservateur des monumens de cette ville, M. Pelet, l'un des rédacteurs de la *Revue du Midi*. Cet antiquaire, aussi aimable que distingué, avant de nous accompagner aux *Arènes* et à la *Maison carrée*, où il voulut bien nous servir de cicerone, nous introduisit dans ce qu'il appelle son *Sanctuaire*. C'est un petit cabinet où il a rassemblé les principaux monumens romains d'Italie, reproduits en liège dans la proportion uniforme d'un centième. Nous ne saurions rendre l'impression que produit sur le spectateur la vue du *Colisée*, de la *Grotte d'Égérie*, de la *Maison de Salluste* à Pompéïa, de l'*Amphithéâtre de Capoue*, etc., copiés non-seulement avec une fidélité minutieuse dans l'ensemble, mais même dans les détails. Ainsi, pas une pierre à demi tombée, pas un arbuste, pas le moindre accident, pas de minime ravage du temps ou des hommes qui ne soit *décalqué* là dans sa proportion. Ajoutons, en outre, que la couleur jaunâtre du liège lui fait imiter d'une façon admirable la teinte dorée que le soleil méridional jette, comme un riche bandeau, au front des édifices. Il n'y a pas jusqu'aux petites échancrures que ces légers matériaux, mis en œuvre avec tant de patience par M. Pelet, reçoivent du travail, qui ne contribuent à ajouter, aux autres illusions de ses copies, celle des morsures que cause aux pierres romaines la dent impitoyable des siècles. Ce qui nous a surtout frappé dans cet aspect subit de l'antiquité, citée ainsi en bloc à la barre des *touristes*, ce sont les trois temples de Pestum, monumens antérieurs à l'art romain, car ils sont dus bien certainement au génie grec. On ne saurait se figurer combien, malgré leurs dimensions réduites, ces monumens, dans l'enceinte desquels les buffles à demi sauvages paissent aujourd'hui au milieu de longues herbes, sont imposans et majestueux. — M. Pelet, qui a cédé au Gouvernement, pour le musée de l'École des beaux-arts de Paris, les reproductions qu'il avait employé vingt ans à faire des antiquités romaines du midi de la France, a l'intention de compléter son nouveau travail, en ajoutant aux magnifiques ruines italiennes dont nous venons de parler, celles qu'il n'a pu encore reproduire faute de temps. Nous ne pouvons qu'applaudir à son projet, comme nous applaudissons à son travail passé. Il y a là une idée que nous voudrions voir appliquer à tous les débris qui nous restent des vieux âges, et qui vont disparaissant chaque jour, l'incurie, l'avidité et le vandalisme aidant.

Puisque nous sommes à Nîmes, nous en profiterons, pour apprendre à nos lecteurs que M. Reboul, le célèbre poète-boulangier, va se rendre prochainement à Paris, où il compte publier sa tragédie d'*Antigone*, que l'apparition de celle de M. Vacquerie à l'Odéon a empêché le Théâtre Français de jouer. Outre son *Antigone*, M. Reboul donnera aussi au public un nouveau volume de poésies, dont tous les matériaux sont prêts depuis long-temps. La *Revue du Midi* sera mise à même par M. Reboul, dont elle enregistre la promesse, de publier avant l'impression de ce volume, quelques-uns des poèmes qui en font partie.

De Nîmes à Marseille il n'y a qu'un pas. Franchissons-le pour dire à nos lecteurs que notre collaborateur Méry, l'ingénieux et brillant auteur d'*Iéva*, de la *Floride*, de la *Guerre du Nizam*, ces grandes épopées indiennes qui appellent une suite et qui fourniront sans doute encore une série de tableaux terribles et gracieux au poète marseillais, vient de recevoir des directeurs de la *Presse*, un cadeau d'une richesse et d'une beauté vraiment royales. C'est un encrier d'ébène, orné de figures et de bas-reliefs tirés des principales OEuvres de Méry. Les côtés de la base portent des plaques sur l'une desquelles on lit :

HOMMAGE
DES DIRECTEURS DE LA PRESSE
AU TALENT ET AU CARACTÈRE
DE LEUR COLLABORATEUR MÉRY.
DÉCEMBRE 1844.

Les figures de ces bas-reliefs sont dues au ciseau de Klagmann, à qui fut confiée l'exécution de l'épée offerte au Comte de Paris. — Les ornemens ont été achevés sous la direction de M. Mail et de M. Duponchel, ancien directeur de l'Opéra. Un de nos amis, qui a vu ce cadeau à Marseille, l'appelle, dans la lettre à laquelle nous empruntons ces faits, un *chef-d'œuvre d'orfèvrerie*. — Suivez-nous, et de nouveau revenons à Montpellier. M. Collot, ancien directeur de la monnaie de Paris, ce protecteur éclairé des arts qui a constitué, depuis long-temps, au Musée-Fabre de Montpellier une rente annuelle de 4,000 fr. pour l'achat de tableaux, vient encore, outre la belle toile de Francisco Rizzio (l'adoration des bergers), provenant de la galerie Aguado, dont il a fait don, il y a deux ans, à cet établissement, de lui offrir une nouvelle page tirée de la même galerie, mais due à un maître différent. Ce tableau est maintenant en route de Paris pour Montpellier. Nous en parlerons quand il sera arrivé et que nous l'aurons vu. En attendant nous rendons ici hautement hommage à M. Collot. Un tel emploi d'une belle fortune, qui trouve malheureusement peu d'imitateurs, honore et fait estimer la richesse.

Constatons également une galanterie d'un autre genre, faite par un grand amateur de livres à l'une des deux bibliothèques publiques de Montpellier (celle de l'École de médecine). M. J. Barrois, ancien député du département du Nord, l'un des principaux bibliophiles de France, qui possède, dans son hôtel de la rue de Rivoli, plus de 30,000 volumes imprimés et près de 3,000 manuscrits, avait emprunté à la bibliothèque de l'École de médecine, un manuscrit d'Ogier-le-Danois, contenant le texte de ce poème écrit par Raimbert de Paris, texte que le savant et zélé publicateur voulait mettre au jour, comme il l'a fait depuis, d'après une autre leçon du même poème qui lui appartenait. Avant de renvoyer le manuscrit à l'établissement littéraire d'où il était sorti, M. Barrois sollicita des chefs de ce dépôt, la permission, au lieu de l'antique couverture en simple parchemin et fort endommagée qui protégeait, depuis des siècles, les aventures d'Ogier, de lui en faire donner, à ses frais, une nouvelle. Ayant obtenu cette permission, M. Barrois a confié le manuscrit en question au plus habile relieur de Paris, qui l'a revêtu, dans le genre que chérissaient nos aïeux et avec des ornemens du moyen-âge, d'un habit du meilleur goût. C'est une reliure qui, par le soin et la perfection avec lesquels elle a été exécutée, vaut plusieurs centaines de francs. La bibliothèque de l'École de médecine, qui ne laisse sortir aucun manuscrit, à moins toutefois qu'il ne s'agisse de les envoyer à Paris ou au loin, car elle a toujours refusé cette faveur, quelquefois indispensable pour le travail, aux personnes qui habitent Montpellier, la bibliothèque de l'École de médecine, disons-nous, voit, par l'exemple de M. Barrois, qu'il n'est pas toujours dommageable de montrer pour les savans et les érudits, un peu de facilité. Il va sans dire que nous n'accusons nullement d'intolérance

les conservateurs de cet établissement. La rigueur à laquelle nous venons de faire allusion, provient tout simplement de réglemens absurdes et surannés qu'il serait bien temps de mettre en harmonie avec les recherches et les connaissances de nos jours. Jadis un volume, par cela seul qu'il était manuscrit, passait pour une chose inappréciable. Aujourd'hui, un manuscrit n'a de valeur que celle que lui donne l'utilité littéraire ou scientifique de ce qu'il contient. Disons encore, en terminant, que l'auteur de *Delphine* et des *Moyens dangereux*, M. Léon Guillard, qui est depuis quelques mois à Montpellier, où sa santé, altérée par le travail, s'est complètement rétablie, se dispose à retourner à Paris, emportant avec lui une comédie en 5 actes et en vers, qu'il destine au Théâtre-Français. Déjà l'Odéon répète, en ce moment, de ce jeune auteur, une *Femme de quarante ans*, comédie en 3 actes et en prose, antérieure, par la date de sa composition, à celle de M. Galoppe. L'Odéon n'attend, pour la jouer, que le retour de M. Guillard. La *Revue du Midi* ne doute pas du succès de son spirituel collaborateur.

Sur ce, très-cher et très-honoré lecteur, puisque la *Revue du Midi* a bien voulu me permettre, à dater de ce N^o, de vous apprendre quelquefois dans sa chronique les nouvelles locales, ainsi que je l'ai fait aujourd'hui, je prendrai congé de vous jusqu'au mois prochain.

B.

Une erreur involontaire nous a fait, sans aucune raison, oublier, dans la liste de nos collaborateurs, que contenait notre dernier N^o, les noms des deux grands poètes marseillais, MM. Barthélemy et Méry. Nos lecteurs sont priés de tenir note de cette rectification. Loin de perdre aucun de ses collaborateurs anciens, notre recueil en a au contraire gagné de nouveaux qui lui seront très-utiles. Ainsi. M. Salles-Devaux, directeur de l'*Écho d'Alais*, poète aussi élégant que prosateur distingué, et M. Ausone de Chancel, secrétaire de l'administration des affaires arabes à Alger, doivent nous donner prochainement, le premier, un travail fort remarquable sur Horace, envisagé au point de vue romantique; le second, des détails curieux et saisissans sur les mœurs et la civilisation africaines. M. Alphonse Denis, député du Var, qui a récemment fait un long voyage d'études en Afrique, nous promet également des documens du plus haut intérêt sur Alger et nos autres possessions.

Le savant écrivain, auteur de l'*Histoire des progrès de la civilisation en Europe*, M. Roux-Ferrand, aujourd'hui sous-préfet d'une des plus délicieuses vallées des Cévennes (le Vigan), vient de lire à l'Académie du Gard, un assez long fragment d'un ouvrage nouveau qu'il se propose de publier très-prochainement. Cet extrait intitulé : *Des sentimens moraux et des passions humaines au point de vue chrétien*, est remarquable à la fois par le style et la pensée. On y trouve tout le calme et l'élévation de l'historien, joints au charme de la croyance et de l'inspiration. M. Roux-Ferrand ayant bien voulu nous promettre de nous communiquer des fragmens inédits de son livre, nous nous empressons de donner cette bonne nouvelle à nos lecteurs.

— M. Thévenot (de la Creuse), dont nous avons cité jadis un fragment poétique lu à l'Académie de Clermont, vient de commencer la publication d'un grand poème, intitulé : *L'épopée de l'Empire*. Voici la lettre qu'il a reçue de la part des Membres de la commission de la garde impériale, composée de MM. le lieutenant-général baron Gourgaud, le lieutenant-général comte de Schramm, Chouveau, ancien capitaine, et Alexandre Dupuis, docteur-médecin.

« Les Membres de la commission de la réunion des anciens officiers de la garde impériale, ont eu l'honneur de communiquer à leurs frères d'armes votre poème de l'Apothéose de l'Empereur. Les belles inspirations dont vous avez été animé, ont excité parmi nos camarades de vives sympathies ; nous sommes heureux, Monsieur, d'être en ce moment leur organe pour vous exprimer l'admiration que vos beaux vers nous ont inspirée.

» Nous ne doutons pas, Monsieur, que le poème que vous allez publier, *l'Épopée de l'Empire*, n'obtienne un grand succès : tout ce qui tient à la vie de l'Empereur est encore palpitant d'intérêt pour la Nation Française, et surtout pour nous qui avons voué à la mémoire du grand Homme un culte religieux.

» Tels sont les sentimens des anciens officiers de la garde impériale ; ils sont unanimes, et nos camarades ont pensé qu'ils ne pouvaient mieux vous exprimer leur gratitude, qu'en s'empressant de souscrire à votre poème de *l'Épopée de l'Empire*. »

Nous faisons nous aussi, au nom du poète, appel à tous les vieux sentimens de patriotisme qui animent les admirateurs du martyr de l'Angleterre. Il nous semble impossible qu'un poème en l'honneur de celui qui illumina la France des lueurs de son épée consulaire et des rayons de son diadème impérial, n'obtienne pas chez nous un grand succès.

— Nous citons, dans un de nos derniers N^{os}, une lettre anonyme qui nous avait été adressée, et qui contenait une vive allusion aux *principes moraux* que défend notre recueil. Nous avons reçu ce mois-ci les vers suivans, accompagnés d'une lettre non signée, comme la précédente, où l'on applaudit chaudement à nos *principes littéraires*. La *Revue du Midi* (elle l'avoue en toute humilité) est heureuse et fière de ces approbations spontanées ; car elles lui prouvent que les idées qu'elle émet ne sont pas sans retentissement dans le public, sans influence sur la jeunesse. Aujourd'hui que les esprits sont livrés sans frein à toutes les fluctuations des systèmes et de la pensée, chacun doit s'applaudir de voir germer et fructifier des paroles qu'il croit bonnes. Pour notre part, nous remercions sincèrement ceux qui nous encouragent du geste et de la voix ; ils peuvent être certains que nous continuerons à marcher sans déviation dans notre route ; car, ainsi que l'a dit un poète espagnol, qui a composé exprès un pièce sur ce proverbe, *On s'honore en persévérant*.

A M. le Directeur de la Revue du Midi.

J'aime ces hommes forts, qui jettent à main pleine,
Semeurs ingénieux, penchés sur le sillon,
L'épi qui doit germer dans la pensée humaine :

Un système, une idée, un nom.

Tous ceux qui vont, tous ceux qui luttent, qui gravitent,
Tous ceux qui font effort vers le but espéré,
Sont dignes de respect et d'hommage ; ils méritent

L'amour du poète ignoré.

Ignoré !... Je le suis. Ma lyre vous salue :

Car vous m'avez appris que l'on peut parvenir,
Qu'une voix chaleureuse, et d'abord inconnue,

Peut aspirer à l'avenir.

Chanter sans réveiller d'écho, mourir sans gloire.
Non, ce n'est pas possible et le ciel est trop bleu.

Oh ! de mes jeunes ans trop fraîche est la mémoire ,
Et mon cœur est trop plein de feu !

C'est vous qui m'avez mis cet espoir dans la tête ;
Merci ! je suis heureux ; merci ! ce rêve est beau.
Je vous bénis , Monsieur , car vous êtes poète ;
Car vous aimez Victor Hugo. —

— Les journaux de Paris ont récemment annoncé la mort du prince Élim Metschersky, chambellan de S. M. l'empereur Nicolas, qui s'occupait, depuis long-temps, d'écrire en français une Histoire littéraire de la Russie. Le prince Élim, que nous avons eu l'honneur de compter au nombre des collaborateurs de la *Revue du Midi* (on peut voir dans nos deux premières séries sa pièce de vers, *le Rhône et la Neva*, adressée à M. Jules de Saint Félix ; — son petit poème : *Te voir, c'est espérer et vivre*, et un long fragment de son beau drame : *Artémon Matwieff*), — le prince Élim, disons-nous, maniait notre langue avec une habileté toute française. Il avait publié à Paris, il y a quelques années, un recueil de vers charmans, intitulé : *Les Boréales*, et la mort l'a surpris mettant la dernière main à un autre recueil, ses dernières pensées, et, pour ainsi dire, son dernier soupir, — auquel il voulait mélancoliquement donner ce nom fatal qui était presque un pressentiment : *Les Roses noires*. — Celui qui trace ces lignes a eu l'honneur de serrer la main du prince Élim, quelques jours avant que sa vie, si jeune encore (le Prince comptait à peine trente ans), s'éteignit. Il ne saurait conter tout ce qu'il y avait de bon et de noble dans l'âme plebéienne de ce grand seigneur, ni tout ce qu'il y eut de touchant dans le dernier adieu de ce poète, qui, disait-il, *se sentait mourir*. Grâce à de bienveillantes communications que veut bien nous faire un frère en poésie du prince Élim, — M. Émile Deschamps, exécuteur testamentaire de celui que nous pleurons, — la *Revue du Midi* espère pouvoir bientôt payer à la mémoire du prince Élim, en insérant quelques-uns de ses travaux inédits, un nouvel hommage, et faire naître dans l'âme de ses lecteurs les regrets qu'elle témoigne elle-même sur la perte prématurée de son noble collaborateur.

A. J.

GRAS, Propriétaire-gérant.

DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE.

(Suite.)

Corriger le coupable ; — le guérir.

Pendant les siècles passés jusqu'à l'immortel PINEL, le traitement des aliénés était presque ignoré : ces malheureux étaient enfermés dans des cachots infects, enchaînés, fustigés. Plus ils étaient tourmentés, plus ils déliraient ; plus leur fureur était grande, plus on les corrigeait.

Pour concilier cette conduite avec la charité, l'on disait qu'ils étaient abandonnés de DIEU, possédés du démon, etc.

C'est absolument mot pour mot ce qui se fait encore à l'égard des prisonniers : cachot, sous le nom de cellule obscure et ténébreuse ; *fers*, comme supplément ; piton, bottes, brodequins, étouffoirs, boîte à horloge ; fustigations illégales de temps à autre dans les maisons centrales ; bastonnade légale dans les bagnes ; conciliation avec la charité chrétienne, en disant que ce sont des natures perverses.

Une conduite analogue a été tenue dans le passé à l'égard des syphilitiques. Au lieu de les traiter, on les menaçait de la *potence*, de les jeter à la *rivière*, s'ils sortaient de chez eux ; plus tard, des hôpitaux furent organisés pour les recevoir. Mais « ils étaient *châtiés* et *fustigés* avant et après leur traitement ;... la fustigation était donnée très-rigoureusement. » (Parent-Duchâtelet ; *De la Prostitution*, chap. XVI et XVII.)

Enfin est venu le temps où ces malades ont été soignés comme les autres malades.

Qu'en est-il résulté pour la syphilis? Sa gravité et sa fréquence ont diminué.

A l'égard de l'aliénation mentale, Pinel parut, et un grand nombre d'infortunés recouvrèrent la santé par l'usage de moyens rationnels et doux; les disciples de cet homme immortel font des guérisons de plus en plus fréquentes.

Voilà donc une science nouvelle découverte et mise en pratique avec succès, une science qui s'occupe des maladies de l'entendement.

N'est-il pas permis d'espérer l'éclosion d'une science qui s'occupera des maladies du moral? Nous n'en doutons pas le moins du monde.

Un médecin a modifié un état mental, que l'on osait à peine appeler maladie; où doit-on chercher les hommes qui modifieront un état moral?

Parmi ceux qui se sont occupés du moral, qui ont l'étudié, qui se sont appliqués à le diriger, et qui ont nécessairement remarqué, étudié les penchans vicieux et les moyens de les corriger, hommes capables de faire l'éducation et de refaire celle qui est mal faite ou incomplète.

Tout à l'heure nous avons été contraint à montrer que les prisons pouvaient être des succursales des écoles. Par l'une et l'autre voie, nous sommes amené à cette conclusion, que les mêmes maîtres doivent suivre les hommes de l'école à la prison.

Le médecin est appelé à jouer un rôle important dans le traitement moral. Par ses études physiologiques, par la connaissance des maladies de l'économie vivante, le médecin ne peut être séparé de l'homme dans quelque condition qu'il soit. L'étude des tempéramens et des idiosyncrasies amène nécessairement à celle des dispositions psychologiques et morales. Si l'art de conduire les hommes ne fait pas de grands progrès, ne craignons pas de l'attribuer à l'ignorance de la physiologie chez les gouvernans et chez les hommes chargés de l'enseignement.

Or, ce que nous proposons est déjà en pratique.

Pendant qu'ailleurs on étudiait les divers systèmes pénitentiaires, et bien avant que l'on appliquât le système d'intimidation actuel, le silence et autres moyens énoncés plus haut, une simple insinuation faite au digne frère Facile, directeur des Écoles chrétiennes à Nismes,

avait inspiré à cet homme doué d'un mérite et de qualités rares, une nouvelle occasion de faire du bien à l'humanité, à laquelle il est tout dévoué.

Déjà les Frères de l'ordre auquel il appartient, avaient été chargés de la surveillance des prisons, jusqu'à la révolution de 1789.

Après cinq ans de persévérance, sur la demande de M. le baron Jessaint, alors préfet du Gard, fortement appuyé par M. Béchard, député du même département, ce respectable Frère obtint de M. Duchâtel, par la puissante intercession de M. A. Passy, l'admission des Frères à la surveillance du quartier des jeunes détenus, où ils remplacèrent les gardiens.

Le succès fut tel, que, quelques mois après, en janvier 1842, les Frères des Écoles chrétiennes furent substitués aux gardiens dans toute la Maison centrale de Nismes. Ils avaient à leur tête l'excellent frère Facile.

Au mois de janvier 1844, ce même Frère entra à la Maison centrale de Fontevault, aidé des Frères de sa communauté. — Tout fait espérer que les choses n'en resteront pas là.

Le succès fut prodigieux dans l'une et l'autre Maison, et il se soutient. Des Administrateurs intelligens et capables ont bien compris la puissance des auxiliaires qui leur étaient donnés; ils ont dû apprécier leur dévouement et leur aptitude.

Du temps que l'on sollicitait l'introduction des Frères dans la Maison centrale de Nismes, un arrêté de M. le ministre Gasparin avait décidé que désormais les prisons de femmes seraient surveillées par des personnes de ce sexe; on en vint à un ordre religieux de femmes.

Une circonstance qui fut favorable à l'acceptation des Frères, fut la suivante: M. Chappus aîné, alors directeur de la Maison centrale de Nismes, sous l'inspiration de quelqu'un du pays, avait proposé à M. le préfet Jessaint, de pourvoir à une place vacante de gardien par un instituteur, afin de lui confier la surveillance des enfans détenus. Cet habile Administrateur, toujours prêt à imaginer comme à accueillir toute amélioration philanthropique, accepta la proposition de M. le directeur Chappus. Cette mesure avait été prise avant l'entrée des Frères au quartier des jeunes détenus.

Bientôt le succès couronna cette heureuse modification; mais, après le départ de cet habile Directeur, des vexations exercées contre l'instituteur laïque le firent retirer.

L'opportunité de remplacer les gardiens par des instituteurs fut donc démontrée par les deux antécédents.

Nous ferons une remarque; c'est celle-ci : les Frères des Écoles chrétiennes sont un progrès sur les Sœurs ; ces dernières ne sont point institutrices ; elles n'ont été instruites qu'aux exercices religieux , à leur règle et à la *surveillance* pure et simple des détenues.

Les Frères des Écoles chrétiennes sont élevés eux-mêmes pour enseigner les autres ; ils ont acquis la théorie et la pratique de l'*éducation*, de l'instruction et de la moralisation des enfans ; ils vont dans les Maisons centrales après avoir passé par l'enseignement.

S'il arrive qu'un Frère ne convienne pas à la prison , il retourne à l'enseignement : avantage que ne présente pas l'institution des Sœurs , et que ne présenterait point un ordre spécial destiné à cette sorte d'établissement.

Cette alternative possible , des écoles à la prison et réciproquement , est une garantie pour la régularité du service sous plusieurs aspects : l'on ne prendra un Frère pour les prisons , que lorsqu'il présentera , dans les écoles , quelque aptitude à la conduite des prisonniers ; — si le Frère trompait les espérances , il ne perdrait point ses moyens d'existence en retournant à l'enseignement , et alors les Administrateurs , comme ses supérieurs , ne craindraient point de le changer.

Si la communauté employée n'a que la destination des prisons , avant de renvoyer un Frère ou une Sœur d'un ordre spécial , un supérieur ou un chef d'établissement hésitera long-temps et supportera un mauvais service , plutôt que de briser une existence.

A Nîmes , à Fontevrault , comme à Montpellier surtout , le bien produit par des corporations peut être apprécié par des chiffres , cet argument si en faveur dans une époque où tout se compte.

L'excellent et habile Directeur de la Maison centrale de Montpellier , a su de bonne heure apprécier la valeur des personnes instruites et dévouées pour la surveillance des prisonniers ; il a été le premier , dans le Midi , à installer les Sœurs de Saint-Joseph.

Dans l'Établissement de Montpellier , la moyenne des décès pour les 20 années qui précédèrent l'admission des Sœurs , était de 29,10 par an.

Les Sœurs entrèrent dans le milieu de 1840 ; la moyenne des décès est descendue à $18 + \frac{1}{2}$; dans les quatre années écoulées depuis

cette époque, malgré l'exécution de l'arrêté du 10 mai 1839 qui a occasionné partout une augmentation de morts.

Le produit de la main-d'œuvre a augmenté; preuve que les femmes ont beaucoup plus travaillé. Il a été de 16,908 fr. 70 c. de plus dans les quatre années de la surveillance des Sœurs, que pendant les quatre années qui avaient précédé leur entrée dans la Maison. La Maison ne renferme que 500 femmes au plus. (Note remise à M. de Lafarelle, député; voyez la brochure de ce député).

Aucune école, aucun collège, aucun atelier ne peut être comparé à cette Maison, pour l'ordre, la propreté, le silence, la décence. Si nous comparons l'atelier de la couture, lieu où le métier n'entraîne pas de bruit, à une bibliothèque publique, occupée par des hommes laborieux et bien élevés, qui sont chacun à leurs travaux sans se déranger ni troubler l'ordre, l'avantage serait encore pour la prison.

Cet ordre est obtenu avec très-peu de punitions. Celles-ci ne sont occasionnées que par de légères infractions à la règle du silence; tant il est vrai que le bon exemple inspire, et que l'espèce humaine est essentiellement imitatrice.

Dans la Maison centrale de Nîmes, pendant chacune des quatorze années qui ont précédé le régime du 10 mai 1839, il est mort en moyenne 94 détenus 6,10.

Pendant les trois années du régime du 10 mai qui précédèrent l'entrée des Frères, il mourut en moyenne 131,3 détenus.

Jamais personne n'a demandé l'*abus* de la cantine, du tabac et du vin pour la santé des détenus et leur excitation au travail, et jamais ceux qui connaissent les hommes et les prisons ne demanderont cet *abus*; mais les chiffres sont là, qui prouvent la malheureuse influence de la suppression d'un aliment suffisant et de la boisson dont le pauvre a le plus besoin; boisson d'autant plus indispensable au prisonnier, qu'il est privé de soleil, d'air pur, de mouvement. Nous reviendrons sur tous ces objets.

Quant au tabac, nécessaire aussi comme condiment d'une nourriture grossière, l'on n'en a point privé totalement le détenu, il est seulement plus coûteux pour lui; sa suppression légale a donné à ceux qui fréquentent le prisonnier, un moyen de le lui vendre 25 à 30 fr. le demi-kilogramme.

Si les Frères n'étaient venus prévenir les conséquences funestes et

toujours croissantes de ces mesures, le dépérissement moral et physique des prisonniers serait à son comble.

Revenons aux chiffres. Dès la première année de la surveillance des Frères, les décès furent réduits à 69; la seconde à 53; la troisième, en 1844, il y eut 54 morts. Total 176 en trois ans; moyenne 58,6, c'est-à-dire, 7 de moins que la moitié de chacune des trois années de ce funeste régime.

$$\left(\begin{matrix} 131,3 \\ , \end{matrix} + 65,5; 65,5 - 58,6 = 6,9 \right)$$

Notons qu'en 1844, la population a souvent dépassé le nombre de 1,300 individus, et qu'elle a été bien rarement au-dessous; tandis qu'elle a été de 1,222 pour la moyenne des neuf années qui ont précédé 1842.

Ainsi, voilà bien dessinées deux influences: celle du régime du 10 mai augmente la mortalité de presque moitié en sus des années antérieures; celle des Frères la réduit de plus de moitié.

Les entrées à l'infirmerie ont diminué de près de 400 par an (363 en moyenne).

Le travail, qui indique à la fois la meilleure santé des détenus, leur assiduité, leur bonne conduite, leur moralisation, en un mot, a augmenté. Il résulte d'un tableau donné par M. DIER, inspecteur général des prisons, alors directeur de la Maison centrale de Nîmes, que le produit du travail a augmenté de 51,455 fr. 78 c. par an pendant les deux premières années. (F. de Lafarelle; *Coup-d'œil sur le régime répressif.*) Par quel aveuglement des entrepreneurs des services ont-ils fui devant les Frères, et pourquoi d'autres les aiment-ils si peu?

Le résultat dont nous parlons, a été obtenu à l'aide d'un plus petit nombre de punitions que du temps des gardiens, malgré les mauvais temps qu'a éprouvés la Maison, et les efforts que l'on a tentés pour faire croire que les Frères ne surveillaient pas si bien que leurs prédécesseurs.

Nous avons parlé de la santé et du travail des détenus; nous avons montré l'amélioration sous ces deux rapports; ils sont bien certainement le symptôme caractéristique de la discipline et de la meilleure conduite; car toute infraction à l'une ou à l'autre aboutit à l'infirmerie et au tombeau, en passant par la cellule et la privation de nourriture.

Parcourons la vie du détenu dans l'une et l'autre période; voyons ce qu'ont fait les Frères, voyons comment ils ont compris leur mission et prêté un puissant appui à l'Administration générale et locale.

Examinons d'abord quels hommes les Frères étaient appelés à remplacer. Leur humilité allait remplacer des gardiens de condamnés. Ils faisaient, à l'égard du monde, un acte d'humilité; mais, à l'égard de DIEU, de l'HUMANITÉ et d'eux-mêmes; ils allaient accomplir une haute mission, guérir une maladie pestilentielle dont tout le monde s'éloignait.

Qu'est-ce que le gardien? — Il s'en trouvait de capables et d'honnêtes assurément, mais c'était l'exception.

Dans une ville industrielle, entourée de campagnes qui réclament des bras, ce n'était nécessairement qu'un ouvrier inhabile, un homme peu laborieux, souvent ivrogne, qui se décidait à s'enfermer dans une prison pour être gardien.

L'une des conditions pour devenir gardien, était sans doute d'avoir servi dans un des corps de l'armée; mais l'on sait avec quelle facilité les habitudes de la discipline militaire sont vite oubliées par celui qui quitte les rangs. L'on sait aussi le *laisser-aller* qui règne parmi les soldats, en tout ce qui n'est pas service; l'on connaît leur ton, leurs expressions familières.

Avec ces conditions peut-on moraliser des détenus? Y a-t-il science de moralisation, capacité pour concevoir le but que l'Administration se propose? Y avait-il chez ces hommes courage moral?

Il serait trop long et trop répugnant de raconter quels embarras les gardiens ont suscités à l'Administration; à combien de mensonges, de lâches cruautés, d'infractions à la discipline, se sont livrés ces malheureux préposés.

La corporation des *Frères des Écoles chrétiennes* est connue depuis bientôt deux siècles. C'est un institut tout français, organisé en France, dont le chef pour tout le globe est à Paris. Leur succès, dans un grand nombre de pays, les a fait apprécier par ceux-là mêmes qui voient un costume clérical avec le plus de répugnance.

Les plus grandes précautions sont prises pour l'admission dans cette communauté, autant pour n'y introduire que des sujets dignes, que pour en exclure les fanatiques. L'on n'y reçoit que des hommes d'action.

Cette corporation est instituée pour l'éducation; elle ne s'occupe que

de cet important objet; elle réalise la vie, la charité chrétienne. Là, point d'aristocratie qui consomme les deniers de l'ordre. Le Supérieur général a la même robe et vit à la même table que tous les autres Frères.

Une discipline fraternelle, mais sévère, préside à tous leurs actes. Jamais leur esprit n'est oisif; mais ils changent souvent d'occupations. Jamais de jours fêtés par eux en ce qui concerne la tenue, la table et le travail.

On les voit toujours d'une civilité convenable sans servilisme. Ils tiennent à leur culte, ils le pratiquent; mais ils n'ont cessé de donner des preuves de leur tolérance dans les pays où se trouvent des non catholiques.

Le fondateur de cette communauté motiva sa création sur ce que l'ignorance était la cause la plus fréquente des crimes : rapprochement que nous ne devons pas oublier.

C'est parce que le but de leur institut est l'éducation, et que les prisons doivent être des *succursales* des écoles, que l'on pensa à leur proposer de se charger de la surveillance des Maisons centrales, et en particulier de celle de Nîmes, ville où se trouvaient le frère Facile et la personne qui l'engagea la première à se charger d'accomplir ce nouveau bienfait envers l'humanité.

Rien ne paraissait plus difficile que de ramener l'ordre dans la Maison centrale de Nîmes, pour ceux qui ne connaissent pas le pays et surtout la population prisonnière.

Les années 1840 et 1841 avaient été signalées par plusieurs actes de violence. Eh bien! ce que les gardiens n'avaient pu obtenir avec leur sabre, sans cesse hors du fourreau, le frère Facile n'hésita pas à le tenter, après avoir réfléchi à toutes les considérations et à tous les faits dont il a été successivement question.

Les détenus avaient perdu toute confiance dans les gardiens qu'ils regardaient comme des ennemis stupides, et par suite, l'Administration avait perdu sa force contre les prisonniers.

Celle-ci fut changée en même temps que les gardiens.

Les détenus reçurent les Frères avec satisfaction; ils étaient bien résolus à les aider dans l'exécution de leur devoir. Les mauvais détenus seuls avaient à y perdre; ils intimidaient les gardiens, par leur force et leur audace; ils les achetaient, en faisant d'eux leurs commissionnaires chargés de les pourvoir des objets défendus par les réglemens.

Les hommes pervers, soit par leur hypocrisie, soit par leur audace ou leur force, parvenaient à occuper des emplois de prévôts, contre-maitres, employés dans les magasins de l'entreprise, voire même dans les bureaux de l'Administration. L'on a vu un faussaire *distingué* employé par le greffe ; aussi est-il dit qu'il usait avec avantage de sa position.

Une fois *repus*, les détenus ne tourmentaient plus les gardiens, ne harcelaient plus l'Administration de leurs plaintes, ou de celles qui étaient dirigées contre eux. Ils étaient, au contraire, des instrumens *utiles*, mais presque toujours mensongers contre leurs camarades d'infortune.

Ces mauvais détenus comprirent bien vite qu'ils n'intimideraient pas des hommes qui avaient dit « que, puisque d'autres allaient chercher le martyr dans les pays lointains, ils le trouveraient au besoin dans la prison. »

Ils comprirent aussi qu'ils ne pouvaient acheter des hommes qui n'avaient besoin de rien, tout en exécutant le vœu de pauvreté, et qui sur toute chose étaient gens de bien.

Peut-être même, d'autres que les détenus, voyant qu'il fallait nécessairement faire leur devoir avec des hommes de bien, pensèrent-ils que la place n'était pas tenable pour eux.

Dire comment s'y prirent les Frères à leur entrée dans la prison, ce serait décrire leurs mœurs, leurs usages, leur éducation, leurs principes. Les personnes qui, pour s'en faire une idée, ne pourraient pénétrer dans une Maison surveillée par eux, peuvent les voir dans leurs écoles qui sont répandues sur toute la France et dans quelques autres contrées.

Les dortoirs étaient abandonnés pendant les longues nuits d'hiver, de 12, 13 et 14 heures, selon le cours du soleil. Les gardiens n'y pénétraient pas.

Dès leur entrée dans la Maison centrale, les Frères, sous les ordres de l'Administration, organisèrent des rondes de nuit. Trois Frères parcoururent sans cesse les dortoirs, se rendant de l'un à l'autre. En outre, les prévôts, pris parmi les détenus, veillèrent à tour de rôle, se relevant chaque deux heures.

Les gardiens couchaient au loin des détenus dans des chambres communes. Le frère Facile obtint la construction de cellules placées dans tous les points favorables à la surveillance de toutes les parties

des dortoirs. Un Frère couche dans chacune de ces cellules; des ouvertures étroites laissant seulement le passage du rayon visuel, permettent au Frère d'observer plusieurs fois dans la nuit et au moindre bruit. Un mécanisme simple agrandit l'ouverture, soit pour mieux observer, soit pour se faire entendre des détenus.

Un cordon de sonnette placé dans la cellule du Frère, lui permet d'avoir du secours en cas de besoin.

Enfin, la porte d'entrée de la cellule du Frère est extérieure au dortoir.

Cette heureuse amélioration avait été souvent sollicitée en vain. Tout cela paraissait extraordinaire, comme la séparation des enfans d'avec les adultes, comme l'établissement des écoles dans les prisons, etc.

Les latrines, placées dans les dortoirs et dans les ateliers, exhalaient une odeur infecte, en même temps qu'elles étaient des lieux d'affreux rendez-vous. Il est dû à M. Hello et à M. Chappus aîné, de les avoir fait détruire et de les avoir fait remplacer par des baquets dans le lieu le plus apparent des dortoirs. Dans les cours et ateliers, les baquets sont placés dans des espèces de guérites, disposées de telle sorte que le détenu ne peut y rester que dans la position obligée par la fonction qui l'y conduit. La porte est construite de manière à laisser voir les jambes et la partie supérieure du tronc de l'homme.

Cette disposition maintient toujours le détenu sous la surveillance; il n'est jamais SEUL, grand principe dont il ne faut jamais se départir.

Si, par une fatalité, les Frères n'avaient pas éprouvé les contrariétés auxquelles, dans tous les temps, ont été exposés tous ceux qui se sont occupés de faire du bien; si le frère Facile n'avait pas été enlevé si promptement à la Maison centrale de Nismes, aujourd'hui les dortoirs seraient surveillés par des Frères, *veillant constamment dans les dortoirs*, comme dans les ateliers en plein jour, ainsi que ce respectable Frère l'a fait établir à la Maison centrale de Fontevrault.

Pourrait-on trouver ailleurs un pareil dévouement?

Nous le demandons à tout homme capable, à tout homme connaissant l'homme; nous le demandons à ceux qui se sont sérieusement occupés de l'étude et de l'éducation du cœur humain, et en particulier du malfaiteur: Y a-t-il un supplice plus grand pour lui que *d'être toujours vu, toujours surveillé*?

Il ne peut pas se livrer à des actes criminels ou immoraux. Il ne

peut qu'enfreindre légèrement la discipline, puisque le premier mouvement est aperçu, arrêté. Bien plus, il n'ose, il ne peut se livrer, pour ainsi dire, à de mauvaises pensées, de crainte que son surveillant ne pénètre son esprit.

Surveillance de jour.

A leur lever, les détenus sont conduits à leur atelier. Ils marchent sur un rang, toujours accompagnés par leurs dignes instituteurs.

Dans l'atelier, le Frère, tantôt placé sur un siège élevé, tantôt marchant, ne laisse personne se reposer, ni s'entretenir avec son voisin.

Toute infraction à la règle du silence, la moindre suspension de travail sans motifs sont notées, et le contrevenant traduit devant le directeur à l'heure du rapport.

Les détenus sont conduits dans le même ordre au réfectoire; de là à la promenade, silencieux toujours, et toujours marchant sur un seul rang.

Les dimanches et jours de fête, cette promenade est interrompue par du repos. Alors le détenu peut s'asseoir; il peut lire des livres d'une bibliothèque choisie par l'Administration et les Frères, et dont la distribution est confiée à ces derniers.

Les condamnés qui ne savent pas lire, sont réunis par groupes sur divers points; un de leur camarade, placé au devant de leur banc, fait la lecture à haute voix.

Il est bien entendu qu'ils assistent au service de leur culte. Les Frères font en outre des instructions aux catholiques; chaque aumônier en fait aussi aux détenus de son culte.

La Maison centrale de Nismes offre cette particularité, qu'il y a chapelle catholique, protestante, israélite. Enfin, les musulmans sont réunis dans un local particulier, où se fait la prière; lorsque, parmi ces malheureux il s'en trouve un d'assez instruit.

Espérons que le Gouvernement pourvoira bientôt cette Maison d'un *aumônier musulman*, comme il y en a un de chacun des autres cultes.

L'abandon spirituel dans lequel sont ces hommes, est fâcheux et peut devenir funeste. Il est réprouvé par la haute morale, par le vrai esprit de conquête; il est contraire à la volonté du roi.

Notons en passant cette remarque, que c'est précisément la pre-

mière Maison centrale qui a eu des Frères des Écoles chrétiennes, où se trouvent quatre cultes différents, et que tous jouissent, en tout ce qui dépend de l'Administration locale et des Frères, d'une égale liberté.

Nous disons : *en tout ce qui dépend de l'Administration locale et des Frères*, parce qu'il ne dépend pas d'eux d'avoir un *marabout* pour le service du culte, non plus que d'accorder aux israélites le repos du samedi, auquel ils tiennent tant, ainsi qu'aux musulmans de faire leur jeûne. C'est à la haute Administration qu'il appartient de donner des ordres, pour que l'Entreprise ait à se conformer à ces besoins religieux. Trop souvent l'Entreprise lutte contre les intentions moralisantes du Gouvernement, par ses actes et son exemple.

Chaque jour, 150 à 200 détenus sont conduits à l'école, tenue par des Frères.

Ce nombre est trop petit. Tous les détenus devraient y aller.

Ceux qui savent lire et écrire, trouveraient à s'y perfectionner.

Les réfectoires serviraient à cet usage ; les matinées et les soirées d'hiver y seraient surtout employées.

Enfin, le soir, les Frères accompagnent encore les détenus aux dortoirs.

C'est surtout à l'occasion des marches sur un seul rang, et en particulier pour la promenade silencieuse et sur un seul rang aussi, que les Administrations avaient complètement échoué. Combien de fois la force armée n'est-elle pas intervenue !

Ce que les gardiens armés de leur sabre, quatre à cinq compagnies d'infanterie, des punitions accablantes n'avaient pu obtenir, les Frères l'obtiennent par la seule influence de leur calme et de leur fermeté douce et persévérante. A leur aspect et au premier ordre donné, ces hommes, que l'on disait si terribles, se conforment à cette rigoureuse obligation.

Nous ne saurions trop le répéter, pour commander à des hommes, quels qu'ils soient, il faut avoir leur confiance. On l'obtient par la probité, la justice et la capacité.

La mission des Frères ou de tout autre corps d'instituteurs employé dans les prisons, ne doit pas se borner à une pure surveillance ; ils doivent s'occuper, d'une manière active, des trois faces de l'éducation (morale, intellectuelle et professionnelle).

L'Administration supérieure doit tendre au plus tôt à remplacer

les contre-maitres par des Frères ou des Sœurs, pour chacune des industries exercées dans les prisons.

Les contre-maitres doivent être à l'État et non à l'Entreprise. Ils doivent contribuer au but général, désiré par l'État et la Société.

En Amérique, les entrepreneurs des travaux remettent les matières du travail à des contre-maitres du Gouvernement, et ni eux ni leurs agens ne pénètrent dans le pénitencier, parce que l'Entreprise y est considérée comme *démoralisante*. (De Beaumont et Tocqueville.)

BOILEAU-DE-CASTELNAU,

Chirurgien de la Maison centrale de Nîmes.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DE PARIS AU CANIGOU.

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES.

(Suite.)

LETTRE XXXI.

Avant d'entrer dans la chapelle qui s'élève au nord du gave, dans la forme d'une croix grecque, voulez-vous savoir sa légende d'édification ? Écoutez.

Trois maçons, poussés par l'esprit de Dieu et sachant que Notre-Dame avait visité la vallée, arrivèrent dans cet endroit, alors désert, et résolurent d'y bâtir l'église. Mais, où trouver chaque jour de quoi manger ? Notre-Dame leva cet obstacle. Elle envoya aux ouvriers trois chèvres sauvages, qui, matin et soir, leur apportaient un lait pur, et c'est ainsi que l'édifice fut achevé.

Dans la suite, à certaines époques de l'année, de grandes migrations bigorraises eurent lieu périodiquement, qui, toutes, se venaient agenouiller devant ces imposantes barrières. Elles se continuent encore maintenant, quoique avec moins de ferveur, sous le nom de *Pèlerinage à Héas* ; et lorsque la foule est rassemblée au milieu de cette immense plaine, le peu de bruissement qui s'en échappe fait mieux ressortir le silence de cette Josaphat, de même que les cultures et les prairies serrées autour de la chapelle, qu'elles semblent reconnaître pour leur protec-

trice , étalent bien mieux au regard la solitude et la nudité de ce désert. J'ai rarement éprouvé , autant qu'à la vue de ce sol labouré par la destruction , ce froissement secret de l'âme et cet apaisement des troubles du cœur , qui naissent à la vue de toutes les ruines , surtout de celles de la nature.

Entrons maintenant dans l'édifice. Ses ornemens ne sont point nombreux. Il n'y a pas là de candélabres , ni de chaînes d'or et d'argent. Sur le haut d'un autel en bois , vous distinguez une petite statue de plâtre qui représente Notre-Dame ; à ses pieds des *ex-voto* : voilà pour la nef principale. Quant aux deux reposoirs latéraux , ils offrent quelque chose de plus recherché ; ce sont des peintures exécutées sur le bois même de l'autel , et figurant , l'une l'Enfer , l'autre le Paradis. Vous imagineriez difficilement quelque chose de plus grotesque. Les bienheureux sont d'une bouffissure et d'un incarnat qui dénotent leur santé. Les maudits , au contraire , sont maigres et circulent dans le feu avec des contorsions épouvantables. Je ne sais si c'est malice ou bonhomie , mais le peintre a placé , parmi ces derniers , plusieurs prêtres et religieuses qui ont l'air de souffrir beaucoup. Je n'en ai point remarqué dans le Paradis.

Au sortir de la chapelle , j'aperçus , au-dessus du pic de Trumouse , comme un point noir qui se formait. En quelques minutes ce point noir se dilata ; un sombre nuage enveloppa toute la cime de l'amphithéâtre , et les rafales nous arrivèrent coup sur coup avec une violence prodigieuse. Nous nous réfugiâmes dans la maison du propriétaire de l'église , qui m'apprit que l'évêque de Tarbes l'avait interdite , mais que lui , se moquant de l'interdiction , ne l'en ouvrait pas moins , tous les ans , aux pèlerins. « Il y eut un temps , me dit-il , où cela me rapportait jusqu'à deux mille francs ; aujourd'hui cela ne va jamais au-delà de six cents. »

Cependant l'orage se préparait. Les glaciers électriques , cet arsenal de la foudre , vomissaient d'effrayans tonnerres , qui , s'abattant dans l'intérieur du cirque , le sillonnaient de langues de feu , et des nues opaques , s'engouffrant dans les gorges étroites

de la vallée, menaçaient d'emporter avec elles le toit de chaume qui nous couvrait. Bientôt, heureusement, les cataractes du ciel se déchainèrent, la pluie tomba par torrens, et le vent du nord, *accourant avec fracas du fond de ses royaumes*, refoula l'atmosphère au sud, aussi promptement que celui-ci s'était hasardé hors d'Espagne.

Nous profitâmes de ce changement pour nous diriger vers Saint-Sauveur.

A quelques centaines de toises, nous arrivâmes à des éboulements qui, en 1630, partis du faite de la montagne qui est à gauche, vinrent rebondir et s'arrêter sur le flanc de celle qui est à droite. Ces décombres ont reçu le pittoresque nom de *Peyrade*. Nous commençons à peine à nous engager au milieu d'eux, quand je vis mon guide ôter sa bérette de laine, faire le signe de la croix, et embrasser, en s'agenouillant, la base d'un énorme bloc de douze à treize mètres cubiques, lequel domine tous les autres. Je me doutai bien qu'il y avait là encore quelque tradition religieuse, quelque souvenir de mythologie chrétienne. Je ne me trompais point. Jacques me raconta que ce rocher, que l'on appelle le *caillou de l'Arayé* (caillou arraché), est celui sur lequel vint se reposer la Sainte Vierge, lorsqu'elle visita ce pays, et que tous les pèlerins en emportaient chacun un morceau, ce qui les préservait des maladies. Je le priai de m'en casser un au plus vite, et il ne demanda pas mieux, car il en fit en même temps une provision pour sa famille.

Une fois sortis de ces débris, le chemin se resserra subitement, et ne nous offrit plus qu'un misérable sentier, dérobé aux précipices et dominant le torrent de plus de six cents pieds. Le trajet d'ailleurs était devenu dangereux, la pluie ayant rendu les terres glissantes. Nous avançons lentement. Soudain nous nous trouvâmes en face du *Leoubo de las Ovietas* (pâturage des brebis; *ovietes*), jolie esplanade située à gauche, et ornée d'une multitude de cascates qui se perdent dans un bouquet de pins rouges, restes d'une forêt qu'entraîna le débordement de 1788.

Puis, le chemin reprit son aridité, et les montagnes ne nous montrèrent plus durant deux heures, que des cornéennes ruinées, des couches calcaires en dissolution, et aux approches de Gèdres, des rochers pourris qui s'égrainent et se font terre. Il n'y a rien de si hideux que cette partie de la gorge. Mais, par une de ces allures si fréquentes dans ces contrées et qui dépendent de la disposition du sol, la scène change subitement : une belle allée d'ormes se présente entourée de pâturages et de granges ; c'est le hameau de *Gèdres-dessus*. Un petit gave le traverse en faisant tourner des moulins, et embellit encore cette avenue. Enfin tout à coup le terrain semble se dérober sous vos pas, et vous apercevez à votre antipode, au milieu de sa petite plaine, *Gèdres-dessous*. Tous ces contrastes sont d'un effet enchanteur.

Après avoir visité sur une hauteur la pièce de canon donnée par la République aux montagnards, je repartis pour Saint-Sauveur.

LETTRE XXXII.

J'ai reculé jusqu'à présent, je ne sais pourquoi — (peut-être parce que je me sens insuffisant à les décrire, l'un à cause de sa sauvage et tranquille majesté, l'autre à cause de son charme féérique), — devant deux des plus beaux sites qu'offre au voyageur la route déjà si accidentée qui mène de Luz à Gavarnie.

Je veux parler de la *grotte de Gèdres* et du *Chaos*, appelé aussi par les habitants de ces contrées, *le Cimetière des montagnes*.

Rassemblez, si vous le pouvez, dans votre imagination, tout ce que vous connaissez de plus vert, de plus frais, de plus poétique et de plus ombreux, en fait de grottes et de belles eaux ; reportez-vous à la fontaine Égérie où se baignaient les Vestales et que couvre depuis des siècles, comme un tapis naturel, un dais de ronces et de mousses, de clématites et de chèvre-feuilles, ce sera à peine la grotte de Gèdres. En effet, voyez, autour de vous ce n'est que bruit et bouillonnement. Les oiseaux chantent dans les arbres et la ramée ; les eaux grondent et murmu-

rent ; les fleurs s'agitent en vous jetant leurs parfums humides. Ici , le jour n'a point de repos , la nuit n'a point de silence. Tout résonne , tout babille , même le rocher. Quel beau site et quel tableau !

Charmante fontaine , délicieux aspect , concert plein de ravissement ! Que ces eaux vives qui tombent entre les rochers , coulent limpides et joyeuses ! Elles sont l'âme de ce sanctuaire où , sans nul doute , la riante mythologie des Grecs eût placé quelque Déesse. Oh ! que cette lumière douteuse qui perce la voûte et , glissant à travers les arbres qui couronnent la grotte et la surmontent , ainsi qu'un vert panache , vient éclairer d'une lueur pâle et incertaine le fond de la galerie par où s'élancent les eaux , que cette lumière est mélancolique et touchante ! On dirait que c'est ici le berceau de l'aube , la demeure du crépuscule , et que , par un accord magique , le jour y dort avec la nuit.

Cependant avançons-nous ; traversons ce parterre émaillé de fleurs , cette petite terrasse semée de gazons. Pénétrons autant que le regard le permet dans ce palais des naïades. Du faite de ce rocher qui s'avance au milieu des ondes , que voyons-nous ? — Là-bas , au fond de la galerie , je distingue une roche de marbre , autour de laquelle circulent , argentées et frémisantes , les eaux du gave. Elles courent , volent , caressent légèrement les parois de la grotte , ou , se brisant avec effort sur les pointes du granit , elles nous couvrent , en nous jetant leur écume , d'une pluie de saphirs et d'émeraudes. Qu'est-ce donc , mon Dieu , quand un rayon égaré de soleil , passant à travers le tube qui éclaire la grotte comme un dôme rétréci , vient se perdre au milieu de ces ondes qui s'élancent en gerbes d'argent et les teint de pourpre et d'or ? C'est , dit-on , et je le conçois , le plus doux et le plus enchanteur des spectacles.

Adieu maintenant , belle grotte ; adieu belles ondes ; adieu murmures ; adieu perles humides ; adieu fleurs ; adieu rochers qui vous rejoignez comme des frères se donnant la main ; — adieu nappe bouillonnante ; adieu soleil ; adieu arbres entre-

mêlés, qui vous inclinez comme pour vous y voir au-dessus des ondes, il faut malgré mon admiration que je vous quitte; mais, soyez-en bien assurés, ô souvenirs de l'humble patrie de mes pères! vous me suivrez au milieu du fracas des villes; et toi, charmante fontaine, je reviendrai quelque jour, au tomber du soir ou de la vie, te contempler de nouveau avec joie, amour et orgueil!

LÈTTE XXXIII.

Quand vous avez dépassé le *Mont-Sinistre*, sorte d'*Ararath* (montagne de malheur) de ces lieux pittoresques, auquel la main du temps a imprimé un caractère terrible en déchirant son flanc d'affreux ulcères;—lorsque vous avez laissé derrière vous la colline de *Saousa*, où brille entre des sapins au vert feuillage, sur un lit irisé, la reine des cascades, celle d'*Arroudet*, vous arrivez tout à coup à un endroit où le gave semble disparaître et s'arrêter dans sa course; vous l'entendez qui se heurte contre des rochers, qui mugit dans des cavités souterraines; mais votre œil peut à peine l'apercevoir par interstices au milieu des masses énormes qui le surplombent, l'entravent et le couvrent ainsi que de gigantesques arcades posées là par des Titans.

Nous sommes au commencement de la *Peyrade* ou *Chaos*.

Imaginez un espace de plus d'une demi-lieue, durant lequel, à une époque reculée, la montagne a été remuée de fond en comble par quelque tremblement de terre. Alors les sommets se sont abaissés; les reins granitiques de la vieille Pyrène ont craqué; ses flancs se sont entr'ouverts, et ses fatras, masses énormes, se sont précipités avec fracas dans la vallée, brisant tout sur leur passage et entraînant avec eux tous les rochers inférieurs.

Maintenant placez-vous par la pensée au milieu de cet affreux cataclysme, et voyez ces épouvantables monolithes de 10,000 à 100,000 pieds cubes, au milieu desquels l'homme se promène aujourd'hui tranquille, broyant et pulvérisant par leur choc les arbres et les terres sur lesquels ils bondissent,

Représentez-vous les projectiles de ce pandémonium, dignes d'être maniés par le Satan de Milton ou l'Adramalech de Klopstock, sillonnant l'air avec une prodigieuse vitesse, et se heurtant dans l'espace. Quelle commotion ! quel ébranlement ! quelles puissantes étincelles !....

J'ai erré, pendant une heure au milieu de ces débris, témoins des convulsions de la nature, et j'ai été surpris non-seulement de leur grandeur imposante qui me transformait en un imperceptible pygmée, circulant autour des ruines d'une Babylone de géans ; mais encore de leurs formes multiples et de l'art avec lequel les a taillés ou disposés le hasard. Il y a là des blocs qui, s'arc-boutant par en haut, tandis qu'ils s'écartent par la base, forment une ogive sous laquelle passerait un éléphant. D'autres figurent des doigts levés druidiques, des dolmens, des pierres branlantes qui semblent, tout en bravant les siècles, devoir céder au premier souffle de vent. On en voit qui, fichés par la pointe, offrent aux yeux surpris des cônes renversés ou des quadrilatères soutenus par un de leurs angles. Enfin, en deux endroits différens, quelques-uns de ces rochers, traversant le gave d'un bord à l'autre, ont formé au-dessus de lui des ponts naturels, tandis qu'à leurs pieds d'autres masses lui barrant le passage, semblent vouloir le refouler vers sa source

Rien n'est triste et désolé comme ces lieux sauvages. Pas un brin d'herbe, pas le moindre arbuste, pas un pouce de terre végétale. Partout des rocs, et au loin, dans les hauteurs où va se perdre le regard, les flancs crevassés de la montagne qui saignent encore et vomissent de temps à autre de nouveaux blocs, de nouvelles scories.

En quittant le *Chaos*, mon guide eut soin de me faire remarquer, sur un des rochers du chemin, l'empreinte bien marquée d'un pas de cheval. C'est, dit-on, celle qu'y traça le coursier de Roland, lorsque (d'après la mythologie chevaleresque mise en œuvre par Arioste, ce grand enchanteur), il sauta d'un seul bond d'Espagne en France. Malheureusement le poète italien ne parle pas de cela. Il fait seulement du cirque de Gavarnie

le siège du château d'acier, où le magicien Atlant tient prisonniers *le donne e i cavalieri*, et le théâtre du combat que la belle Bradamante livre, pour enlever son cher Roger, au possesseur de ce rapide hipogrife :

Che una giumenta genero d'un grifo.

J'en suis fâché pour la tradition de nos montagnes ; mais Arioste n'y fait nullement venir Roland. C'est bien assez de la courageuse héroïne qui sut vaincre le vieillard au livre merveilleux, lequel, lorsqu'on y jetait les yeux :

*..... La lancia talor correr pareva
E fatto avea a fù d'un batter le ciglia.*

LETTRE XXXIV.

Si je ne vous ai pas encore entretenu de la composition intime des Pyrénées, c'est que je voulais vérifier auparavant jusqu'à quel point les systèmes établis à ce sujet sont fondés. A présent que nous avons parcouru la chaîne dans une partie notable de sa longueur, nous pouvons entrer en matière.

— Et d'abord, vous savez qu'il y a, pour les montagnes, deux systèmes : le système vulcanien et le système neptunien. Lequel des deux est applicable aux Pyrénées ? Évidemment le système neptunien ; car nulle part vous ne rencontrerez ici trace de feu.

Mais, direz-vous, comment expliquer les eaux thermales ?

Je répondrai qu'elles peuvent être et qu'elles sont produites par la décomposition, ou du moins, le frottement des divers minéraux à travers lesquels elles filtrent ; mais que cette chaleur qui peut amener l'eau à une ébullition plus ou moins forte, ne parait nullement avoir influé sur la formation de la chaîne pyrénéenne ; et la preuve, c'est que la science, d'accord avec le prophète qui nous a montré les eaux surpassant de quinze coudées les plus hautes montagnes, nous révèle au sommet du Mont-Perdu, des aréoles, des méandrites, des gorgones, des millepores, et, par-dessus tout, des ossements.

Cela posé, la question se présente ainsi : — Les Pyrénées

précexistaient-elles à l'envahissement des ondes , ou les ondes seulement ont-elles formé les Pyrénées ?

Pour résoudre cette question , résumons les notions admises à son égard.

On a cru long-temps que les Pyrénées présentaient un ordre à part de montagnes. Les premiers géologues qui s'occupèrent de leur structure , frappés de voir la pierre calcaire tenir au centre de la chaîne qui en est aussi le point le plus élevé , la place que le granit occupe seul dans les autres , crurent y reconnaître un calcaire primitif porté sur ses propres bases. Cette conséquence , tirée d'une disposition phénoménique et qui renversait toutes les idées archéologiques reçues , n'était autre chose qu'une erreur.

Les Pyrénées , en effet , sont fondées sur le granit.

Ce terrain fondamental , qui n'a pas moins de vingt à vingt-cinq lieues de long sur deux à quatre de large , constitue un axe primordial , qui , embrassant à l'orient , les montagnes de Clarbide et d'Oo , va se perdre à l'occident , entre celles des Basses-Pyrénées.

Cette bande , qui appartient à la même époque de cristallisation que les Alpes , coupe dans sa marche , pour la contrée où nous sommes , les glaciers de Néouvieille , le Bergons , le Monné , et traverse les Eaux-Chaudes. Elle soutient sur ses bases et sépare de ses sommets deux séries de montagnes secondaires , qui , courant dans la même direction , traversent collatéralement , l'une , au nord , Argelez et le Pic-du-Midi de Bagnères ; l'autre , au sud , Trumouse , le Pimené , le Vignemale et le Pic-du-Midi de Pau.

Cette ligne secondaire supporte à son tour deux rides tertiaires ou coquillières , restes du manteau que les dernières alluvions ont jeté sur les montagnes de nouvelle formation , qui , s'allongeant parallèlement , passe au centre des montagnes de l'Ariège , à Lourdes , à Pau , pour le septentrion , et , pour sa contre-partie méridionale , met le pied sur le Mont-Perdu , le Cylindre et la longue muraille du Marbore.

De sorte qu'au nord de l'axe granitique , la hauteur des montagnes se gradue en raison de leur ancienneté. Ainsi , le Pic-du-Midi , terrain secondaire , laisse au-dessous de lui les amas tertiaires de Campan , et est dominé à son tour par Néouvielle , point de la bande primitive qui lui correspond. Au midi , au contraire , la progression est complètement renversée. Les sommités secondaires dominent les sommités primitives et sont à leur tour surpassées par le Mont-Perdu , qui forme , de ce côté, la ligne tertiaire ; d'où il résulte que la chaîne s'incline au nord et que l'axe primitif se trouve sur la pente , tandis que les anneaux de seconde et de troisième création forment la crête et le point le plus élevé des monts.

— Quel est donc le dernier mot de toute cette disposition ? C'est que , dès le premier temps , les forces qui bâssaient ces montagnes ont agi plus énergiquement au midi qu'au nord ; ce qui est prouvé, en outre, par le peu de débris organiques trouvés sur le versant septentrional , tandis que l'inclinaison opposée en offre à tout venant. Ces faits positifs, auxquels il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres , nous conduisent immédiatement à conclure que les Pyrénées secondaires ont été formées par un courant parti du sud, qui venait se briser contre l'axe granitique.

En conséquence , accordez-moi qu'il existait au-delà de l'Espagne , une terre élevée au-dessus des eaux ; que cette terre s'est effondrée subitement , ainsi que cela s'est vu plus d'une fois , et qu'aussitôt la mer a battu le flanc des Pyrénées. Par cet état de trouble et d'agitation, le lit de cet Océan, *père des choses*, ainsi que disaient si justement les anciens , a été violemment remué. Alors , les débris organiques que la philosophie railleuse du *xviii^e* siècle disait avoir été apportés là par des pèlerins , ont été jetés avec le limon contre la base granitique qui faisait obstacle aux vagues ; et de toutes ces concrétions , de tous ces sédiments entassés , au lieu d'une chaîne de montagnes peu élevée , il est sorti à la longue une chaîne de premier ordre.

Quant à la contexture de chaque mont , elle a pu être déci-

dée par des causes particulières , à mesure que l'action des courans d'air , celle du soleil et le poids de nos quatorze lieues d'atmosphère , opéraient le dessèchement.

LETTRE XXXV.

Je quitte de nouveau Saint-Sauveur , et je pars pour Cauterets par la vallée de Luz que je vous ai décrite.

Arrivé à Pierrefite , je suis monté de nouveau à Saint-Savin , afin de jeter encore un coup-d'œil sur le magnifique bassin d'Argelez. En passant sous une belle châtaigneraie , j'aperçus à peu près à l'endroit où les Romains avaient bâti jadis le fort Émilien , une grande bâtisse seigneuriale qui tombait en ruines. J'ai demandé ce que c'était à une charmante Argelésienne en capulet rouge , qui faisait pâtre là des vaches. — C'est , m'a-t-elle répondu , la maison qu'habitait jadis M. Despourreins. — L'auteur de vos chansonnettes patoises , ai-je repris ? — Oui , Monsieur. — Merci , mon enfant. En savez-vous quelques-unes ? — Oui. — Eh bien ! donnez-moi du lait. Je vais m'asseoir là ; vous me les direz.

La jeune fille ne se fit pas prier , ainsi que nos demoiselles pour se mettre au piano. Elle me servit une crème blanche comme ses belles dents , sourit un peu , puis se mit à chanter ce qui suit , que j'écrivis sous sa dictée et que je traduisis ensuite , mais sans en pouvoir rendre la grâce , témoin les paroles ça et là soulignées :

D'eous traits d'une brunette ,
M'oun cò s'ey alebat ,
Sous ouels et sa bouquette ,
Tous mous sens an charmat.

Sa gorye clariante ,
Resplendeoh coum l'ou sou ,
Sa taillé trioumphante ,
Qu'em ha mouri d'amou.

Despach que you tey biste ,
You soy tout interdit ,
En tu , here Caliste ,
Soun mon cò , mon esprit.

Des traits d'une brunette ,
Mon cœur s'est enchanté ;
Ses yeux et sa bouchette
Tous mes sens ont charmé.

Sa gorge chatoyante ,
Resplendit comme le soleil ,
Sa taille triomphante ,
Me fait mourir d'amour.

Depuis que je t'ai vue ,
Je suis tout interdit ;
En toi , belle Caliste ,
Sont mon cœur , mon esprit.

En tu bésoun fixadés,
Mas richessés, mous bés;
En tu soun acoustadés,
Mas joyés, mous plasés.

Ni las roses *musquêtes*,
Ni la flou d'ou buisson,
N'égalan tas *poupêtes*,
Ni' aoudou, ni'n blancou.

Hurouse la *manete*,
Qu'u die aoura l'aounou,
De tira l'espinglette,
Qui las tien en prison!

Ataou coum las *flouretes*,
Pousson aou mes d'abriou,
Las grâces gentillètes,
Qu'et seguin d'aou biou.

Brillante coum l'aourose,
Bère com lou lugra,
Plus charmante que Flore,
Qu'it poudra resista?

Si tu yeres estada
Dessus le mount Ida,
Quouan la poume daourada,
L'aout cop s'y disputa,

Por chic que t'ousse esplade,
A quel yenti pastou,
Bé la t'aoure *baillade*,
Sense nade sabou.

En toi sont tout-à-fait fixées,
Mes richesses, mes biens;
En toi sont placées
Mes joies, mes plaisirs.

Ni les roses *musquées*,
Ni la fleur du buisson,
N'égalent tes *mamelles*
En odeur et en blancheur.

Heureuse la *petite main*,
Qui, un jour, aura l'honneur
De tirer l'épinglette
Qui les tient en prison!

De même que les *fleurs*
Poussent au mois d'avril,
Les grâces gentillettes
Te suivent par un fil.

Brillante comme l'aurore,
Belle comme Vénus (étoile),
Plus charmante que Flore,
Qui te pourrait résister?

Si tu avais été
Dessus le mont Ida,
Quand la pomme dorée,
Autrefois s'y disputa,

Pour peu qu'il t'eût regardée,
Le gentil pasteur,
Certes il te l'aurait *donnée*
Sans aucune faveur.

J'étais appuyé contre un hêtre qui avait peut-être jadis soutenu également, dans ses rêveries, quelque prieur des Bénédictins; devant moi se déroulait l'admirable enceinte de la vallée; au-dessus de ma tête brillait un ciel éclatant; à mes côtés de petits ruisseaux murmuraient; ajoutez à cela quelques vaches qui paissent; un lait pur dans une tasse en bois; puis une belle jeune fille qui chante, et un jeune homme qui, ravi de toute cette poésie et de cette mélodie inattendue, suit, en écrivant sur ses genoux, la voix de cette paysanne, pour vous en faire parvenir les accens: tel est le tableau champêtre qu'offrait en ce moment le beau site dont je parle.

O Roqueplan! vous qui traduisîtes si bien sur la toile cette jolie page de Jean-Jacques jetant des cerises dans le sein de M^{lle} Gallet, et qui en fîtes une page aussi gracieuse que le modèle, où étiez-vous, Roqueplan, dites-moi?

— A mes instances, la jeune fille continua :

Labaut sus las mountagnes un pastou malhourous,
Sédut aou pé du haou, négat en plous,
Sounyabe aou cambiamen de sus amous.

Là haut, sur les montagnes, un pasteur malheureux,
Assis au pied d'un hêtre, noyé en pleurs,
Songeait à l'infidélité de ses amours.

Cò leuryé, cò boufatye, dizè l'infortunat,
La tendresse et l'amou que you t'ey dat,
Soun acò lous rebuts qu'ay meritat ?

Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné,
La tendresse et l'amour que je t'ai donnés,
Sont-ce là les rebuts que j'ai mérités ?

Despuch tés acoustade dab yen de coundition,
As près u ta haout bol que mayson
N'ey prou haoute, entà tu, du cabiron.

Depuis que tu t'es acostée avec des gens de condition,
Tu as ris un si haut vol, que ma maison
N'est assez haute pour toi d'un chevron.

Tas olhes dab las mies nou dégnen plus mezcla,
Et tous superbs moutons, despuch ença,
Nou s'apressen d'eous miés qu'enta ous tinna.

Tes brebis avec les miennes ne daignent plus se mêler,
Et tes superbes bœliers, depuis lors,
Ne s'approchent plus des miens que pour les frapper.

Encor qué you siey praoube, dans mon petit estat
Aymi mès moun berret tout espélat,
Que non pas lou plus bel chapeou bourdat.

Encore que je sois pauvre, dans mon petit état
J'aime mieux mon bœret tout pelé,
Que non pas le plus beau chapeau bordé.

Adion, cò de tigresse, pastoure sense amou;
Cambia, bè pos cambia de serbiddon,
James n'oun trouveras u taou coum you.

Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour,
Changer, oui, tu peux changer de serviteur;
Jamais tu n'en trouveras un tel que moi.

— La jeune fille chantait encore , lorsqu'une joyeuse cavalcade apparut sous la ramée. Je me retournai. A la vue de mes tablettes, une fraîche bouche de femme s'écria : — « Un poète ! »

« — Oui , Madame , ai-je repris , c'est un poète. Et qui ne le serait , je vous prie , en présence de ces beaux lieux embellis de votre présence ? Qui ne se sentirait inspiré par le charme de ces paysages , *la moelle des Gaules* , selon la belle expression d'un père de l'Église ? Qui n'aurait fantaisie de devenir pasteur à cette réminiscence de l'Arcadie ? Qui ne bâtirait ici volontiers sa cabane ?

— « Oh ! que parlez-vous de cabane , s'est écriée la jeune femme ? Je n'aime pas les cabanes , Monsieur ; je n'aime pas les toits de chaume ; je n'aime pas les capulets ; je préfère à tout cela un cachemire , une bonne maison couverte en tuiles , un canapé avec de bons oreillers. Chantez les cabanes , Monsieur ; je ne les habiterai pas. »

— Pour réponse , je cherchai des yeux mon Argelésienne ; elle avait disparu avec son troupeau. Je me levai , et saluant respectueusement la belle dame qui venait de me parler ainsi , je donnai un regret à la jeune fille , et je partis.

Avant de quitter Saint-Savin , laissez-moi vous vous rappeler une de ces bizarres *uzances* qu'on retrouve , fréquemment dans le moyen-âge.

— Au *xiv^e* siècle , d'après la tradition , un abbé de Saint-Savin jeta un sort sur la vallée d'Aspe et la frappa de stérilité ; mais , par sa maladresse , le sort retomba sur le Lavédan. Les habitants députèrent alors deux *prud'hommes* au Pape pour le prier de les absoudre et de les réconcilier avec la vallée d'Aspe , ce à quoi il consentit. Voici le texte du traité :

« Contrat de paix fait entre les vallées d'Aspe et de Lavédan , par l'ordre du Pape , etc. , etc...

« Soit connu à tous que , comme la terre de Lavédan eût demeuré six ans sans porter de fruits ; *ni femme , enfant ; ni vache , veau ; ni jument , poulain ; ni bétail d'aucun poil ; à raison de ce que le PETIT ABBÉ de Saint-Savin aurait fait périr les*

»gens d'Aspe, après avoir lu sur un sureau, un livre qu'il avait tiré, par art diabolique, de Salomon, etc.....

»Et tout premièrement, paix soit faite entre les parties à jamais, et que celui qui la rompra ait la malédiction du Saint-Père, et paie deux cents marcs d'argent : cent marcs aux endommagés, l'autre cent au seigneur de la terre d'où les dommages seront ; et qu'ensuite ceux du Lavédan enverront dix hommes de sainte vie vers Monseigneur Saint Jacques, en Galice ; qu'ils fassent chanter quatre messes d'évêques, dix messes d'abbés AVEC CROSSE, et cent messes à prêtres ou à frères ; et que ceux du Lavédan paient au messenger d'Aspe, le jour et fête de MONSEIGNEUR SAINT MICHEL, dans l'église de Saint-Savin, avant que l'étoile paraisse, les sommes sous écrites :
(Suit le détail des contributions.)...

»Et lesdits de Lavédan et d'Aspe jureront sur les quatre Saints Évangiles de Dieu, qu'ils tiendront et accompliront tout ce que dessus, sous peine d'encourir les susdites peines.»

— Une chose non moins singulière, à mon avis, que ces singulières stipulations, c'est que le traité qui porte la date de 1348, a été imprimé à Pau et confirmé par Louis XIII, vers 1635. Il est vrai que le cardinal de Richelieu avait d'excellentes raisons pour maintenir la croyance aux sorciers : les Ursulines de Loudun auraient trop fait ressortir, sans cela, l'assassinat juridique d'Urbain Grandier.

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

(La suite à un prochain Numéro.)

PROSE ET VERS.

Dans notre dernier Numéro nous parlions , en peu de mots , de feu notre collaborateur le prince Élim Metscherski , enlevé récemment aux lettres , au moment où il mettait la dernière main à des travaux importants à la fois pour la France et la Russie , et nous exprimions l'espoir de payer bientôt un tribut à la mémoire de cet écrivain distingué , en insérant quelques fragmens de ses OEuvres posthumes. Une obligeante communication de M. Émile Deschamps , l'auteur de tant de poésies charmantes , chargé par le prince Élim de surveiller la mise au jour de ses manuscrits , nous met à même de tenir aujourd'hui notre promesse. Voici d'abord la lettre de M. Deschamps , adressée à M. Jubinal :

Monsieur et cher Confrère ,

Vous êtes l'amitié même pour la mémoire de notre cher grand prince Élim , et la bonté même pour moi. — La mère et la veuve , du prince Élim sont , on ne peut plus sensibles à vos procédés si pleins de cœur , et moi je suis heureux de votre lettre ; car , c'est pour vous et les esprits qui ressemblent au vôtre , que l'on écrit quelque chose.

Les *Roses noires* , dont vous parlez , paraîtront vers le 10 mars , chez Amyot , à Paris , rue de la Paix , en un beau volume in-8° , et seront suivies de deux autres volumes , intitulés : *Poètes russes* , traduits en vers par le prince Élim , et dont notre ami vous avait lui-même lu quelques fragmens.

Je vous envoie deux pièces des *Roses noires*, qui seront glorieuses de paraître dans la *Revue du Midi*, avec vos excellentes observations, à côté des Souvenirs de Weymar que vous avait remis le prince Élim, peu de jours avant que la mort ne nous séparât de lui. La Princesse veut qu'une des deux pièces d'Élim soit un sonnet beaucoup trop flatteur que le Prince m'a adressé. J'ai honte d'obéir, tant je suis bien traité dans ces vers ; mais, au reste, je ne fais qu'exécuter. Vous choisirez entre les deux pièces, ou plutôt vous n'imprimerez pas le sonnet.

Je m'occupe en ce moment de l'édition des *Roses noires*, et je vais en faire autant pour les *Poètes russes*. C'est un grand travail. J'ai peu de loisirs ; mais mon amitié et mon admiration pour Élim me soutiennent ; et puis les survivans de notre cher mort ont tant besoin de sympathies !...

Je ne saurais vous dire combien je suis sensible à ce qui m'est personnel dans votre lettre, et je vous assure de mon dévouement bien cordial, etc.

Voici d'abord le fragment sur Weimar, ville paisible, où le prince Élim avait passé à la cour Grand-Ducale une partie de son enfance, — où plus tard, il avait été attaché d'ambassade de son Souverain, dont il est mort chambellan.

WEIMAR.

« Si jamais il vous prend fantaisie de reposer votre tête de tout ce grand bruit qui nous étourdit dans Paris, bruit de rues et de clubs, de télégraphe et de bourse, de journaux et de livres, de politique et de littérature, de philosophie et de religions *diverses*, prenez votre blouse d'artiste et votre bâton, ou bien installez-vous dans une voiture publique, ou bien encore faites claquer le fouet des postillons devant votre coupé anglais ; mais dirigez-vous vers le Rhin, allez voir l'Allemagne.

« Là vous trouverez encore du mouvement ; mais ce mouvement est tout intellectuel. L'esprit s'élève sur des ailes fantastiques et plane dans toutes les sphères de la création et de la pensée ; il va demander à Dieu pourquoi Dieu a fait le monde ; il revient demander à l'insecte, au brin d'herbe, à l'atome, comment Dieu les a faits ; il construit

systèmes sur systèmes ; il édifie pour ruiner ; il ruine pour édifier ; il affirme et il nie ; il contemple , il sonde , il mesure , il creuse , il rampe , il vole , et il avance toujours.

» Mais, tandis que l'esprit est en progrès, le cœur reste stationnaire ; les sentimens , les mœurs , le caractère national ne changent pas ; les théories ne se font pas hommes ; les passions ne se font pas peuple ; l'idéal n'entame pas le réel ; la pensée ne devient pas action. Une seule idée a pris corps en Allemagne et passa dans la vie sociale , ce fut Luther. Depuis cette première *grande* révolution , qui probablement sera la dernière , l'Allemagne s'est repliée sur elle-même et vit d'imagination et d'affections.

» La raison gravitant sans cesse autour du sentiment , axe immuable du monde moral en Allemagne , voilà l'Allemagne.

» Or , vous trouverez le repos que vous cherchez dès que vous aurez respiré cette atmosphère d'amour , de bienveillance , de bonhomie qui entoure le peuple allemand , doux parfums qu'exhalent les qualités du cœur. Ces qualités se résument en langue allemande par un seul mot : *Gemüth* (1).

» Si donc vous venez à Dresde pour croiser les mains et plier le genou devant la madone de Raphaël , cette reine de toutes les madones que nous légua l'Italie ; si vous comptez visiter Berlin pour saluer le phare nouveau de la Germanie et voir un roi heureux de son peuple et un peuple heureux de son roi , vous rencontrerez sur votre route , à trente et quelques milles de Francfort et douze milles de Leipsick , une petite ville assise sur une petite rivière.

» Gardez-vous de la dépasser dans un moment de préoccupation , et , si ce malheur vous arrive , revenez bien vite sur vos pas. Car cette petite ville est un caillou qui cache des diamans : cette ville fut pendant un demi-siècle la capitale de l'intelligence germanique , le piédestal qui porta tant d'hommes célèbres et les montra à l'Allemagne étonnée : cette ville , c'est Weimar.

» Il fut une époque où la cour ducale de Saxe-Weimar ressemblait à l'ancien portique consacré à Minerve. Aussi on appela Weimar

(1) Le mot ne peut se traduire en français. *Gemüth* équivaut à esprit , âme , cœur ; ou plutôt il comprend toutes ces idées. Pour l'expliquer dûment , il faudrait approfondir la philosophie du langage allemand ; quelques philosophes de ce pays disent nos facultés morales en esprit , âme et *Gemüth*.

l'Athènes de l'Allemagne. Philosophes , poètes , hommes d'art et de lettres se pressaient autour de la princesse Amélie , femme d'un haut esprit et d'un grand cœur. C'était la fée qui attirait et évoquait les génies. C'était une Médicis allemande qui ne prit à ses émules d'Italie que leurs vertus. Dans sa modeste villa de Tiefurth se réunissaient Herder , Wieland , Schiller , Iffland , et tant d'autres. Leurs pensées sublimes , leurs vers devenus cosmopolites , leurs graves ou joyeux propos , retentissaient sous les paisibles ombrages où serpente l'Illm , en murmurant doucement. Dans le même temps , à quelques lieues de là , d'autres hommes qui illustrèrent la science allemande , et l'élevèrent à une hauteur qu'aucun peuple n'atteignit jamais , professaient à l'université d'Iéna ; c'était Schelling , Frédéric Schlegel , etc.

» Le sceptre de l'intelligence avait passé de la France à l'Allemagne. La source de ce torrent scientifique et littéraire qui s'épandit soudain sur le monde civilisé , fut Weimar ; le bassin qui l'abrita fut la cour ducale.

» Tandis qu'à gauche du Rhin on nivelait , à droite on exhaussait. Quoi qu'on dise , l'intelligence est l'ennemie naturelle de l'égalité , par cela même qu'elle monte et ne descend pas , qu'elle s'élève et ne s'aplatit pas ; c'est une pyramide , quelque large qu'elle soit à sa base , qui va toujours en diminuant d'espace et finit par un point. Quoi qu'on dise encore , une cour , par cela même qu'elle réunit les supériorités sociales , est le foyer d'attraction le plus propre aux supériorités intellectuelles. Il faut aux hirondelles un nid placé au sommet de l'édifice.

» Mais au-dessus de tant de gloires auxquelles se rattache le nom de Weimar , la grande figure de Goëthe se dessina avec ses gigantesques proportions. Goëthe fut la personnification de tout le mouvement de l'époque. L'univers se refléta dans son âme : son vaste crâne contint toute la science dans le développement immense qu'elle venait d'acquérir. Ses traits majestueux représentèrent , pour ainsi dire , toute la beauté de formes que prit la littérature. Pareil à la statue de Memnon , lui aussi , colosse d'airain et de granit , rendait des sons harmonieux. De quelque côté qu'ait lui le soleil de l'intelligence , Goëthe s'exhalait en accords onctueux et sublimes. Les rayons de l'Orient lui portèrent sur des brises embaumées le divan des Indous ; les rayons du Midi firent éclore les élégies romaines , et toute cette Italie et cette Grèce qu'il transplanta en Allemagne ; les rayons de

l'Occident firent revivre en lui les chefs-d'œuvre de la scène française; enfin, lui-même, astre du Nord, absorba en soi toute la poésie germanique, tous les élémens passés et présens de la vie allemande, depuis Goëtz de Berlichingen et Faust, jusqu'à Werther et Wilhelm Meister. Soleil nouveau, il n'eut plus que des satellites; puissant des puissans, il fut salué roi, et la république des lettres devint en Allemagne monarchie absolue.

» Schelling, qui fut long-temps pour la philosophie ce que Goëthe fut pour toute chose, dit à ses auditeurs en leur annonçant que ce grand homme n'était plus : « Messieurs, Goëthe est mort, — nous sommes seuls. » M. d'Ouvaroff, qui prépare la Russie intellectuelle à de nobles destinées et qui fut l'ami de Goëthe, en parle en ces termes (1) : « L'Allemagne en perdant cet homme illustre a perdu l'unique et le dernier de ses monarques littéraires, monarque élevé sur le pavois et de par le droit légitime du génie et de par l'accord unanime de ses compatriotes. »

» Or, les cartes de visites de ce pontife suprême de la *noocratie* (2) portaient ces mots : de Goëthe, conseiller intime actuel et ministre d'état de S. A. R. le grand duc de Saxe-Weimar.

» Cet hommage rendu par le génie à la maison régnante de Weimar, et qui jette sur cette cour et cette ville un éclat immortel, n'a rien de surprenant. Goëthe comprenait que le pouvoir de l'intelligence et le pouvoir social ne devaient jamais être confondus ensemble, et que, en politique, l'un devait rester subordonné à l'autre. Ses adversaires l'accusent d'avoir été courtisan : c'est une méprise grave; Goëthe donnait ainsi un exemple solennel du respect dû à l'ordre social. Les vrais hommes de génie ont toujours conservé et non détruit la société. D'ailleurs Goëthe fut l'ami du prince qui eut pour mère la duchesse Amélie. Leurs âmes étaient faites pour s'apprécier réciproquement.

» Charles-Auguste qui hérita des vertus militaires du prince Bernard, ce capitaine célèbre issu de la branche Ernestine de Saxe ;

(1) Voyez la notice sur Goëthe, lue à la séance de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, le 22 mars 1833, par M. le président de l'Académie. M. d'Ouvaroff a été ministre de l'instruction publique.

(2) *Noocratie*, pouvoir de l'intelligence. Ce mot a été créé récemment par M. Lermnier, dans son cours de législation comparée.

Charles-Auguste , dis-je , pouvait tendre sa main royale à Goëthe , et Goëthe l'accepter avec orgueil. Car cette main tira l'épée et appela la patrie allemande à l'indépendance , alors que le vainqueur des peuples et des rois écrasait l'Allemagne sous les fers de son blanc cheval. Charles-Auguste sacrifia ses états et sa personne pour la cause de la liberté du monde , à l'époque où la Prusse , se mesurant toute seule avec l'étoile de Napoléon , se préparait à de glorieuses funérailles , à l'époque où la Russie n'avait point encore crié délivrance.

» Après la bataille d'Iéna, la ville de Weimar fut témoin d'une scène que l'histoire redira avec attendrissement. Tandis que tout fuyait devant l'armée française qui marchait sur Weimar, la duchesse Louise, épouse de Charles-Auguste, ne quitta pas son château. Elle connaissait le ressentiment de Napoléon contre le Duc, et prévoyait que la colère de l'Empereur livrerait la ville au pillage. Elle attendit le tonnerre comme la flèche de fer attend la foudre. Femmes, enfans, vieillards, se réfugiaient au château et s'établissaient avec leurs bagages dans les vastes appartemens de la résidence ducale. La Princesse magnanime faisait porter des vivres aux uns, encourageait, consolait les autres; on eût dit saint Léon protégeant ses fidèles et bravant Attila. Napoléon vint. La dignité, le courage de la Princesse l'étonnèrent et fléchirent son courroux. Le duché fut épargné. Jadis, à pareille occasion, les femmes de Weinsberg emportèrent leurs maris. La femme de Weimar emporta ses états.

» Aujourd'hui trois tombes sont marquées de trois noms : Goëthe, Charles-Auguste, Louise. Voyageur, allez à Weimar, inclinez-vous devant ces pyramides de la Saxe.

» Goëthe a dit :

Liegt dir gestern klar und offen ,
Wirkt du heute kräftig frey ,
Kannst auch auf ein Morgen hoffen
Das nicht minder glücklich sey.

» Si le passé de Weimar a été brillant et radieux, son présent est beau encore, et son avenir s'annonce pur et serein. La fille des Césars de Russie, la grande duchesse Marie et son pieux époux veillent au bien-être de cette contrée historique. Ils sont les anges gardiens de Weimar.

» Le respect me ferme la bouche, l'éloge des vivans ressemble à la flatterie, et ce que j'aurais à dire y ressemblerait plus encore, car

je ne dirais que la vérité. Voyageurs, interrogez les Weimariens ; ils feront justice de mon silence.

» Mais je veux vous conter comment la *petite ville* offre toutes les ressources d'une capitale, moins les ennuis.

» La cour Grand-Ducale (1) a conservé les habitudes de l'ancien temps, c'est toujours Versailles en miniature. Elle accueille tout ce que Weimar contient et tout ce que l'Europe lui envoie de distingué. Placée sur les grandes routes de l'Allemagne, Weimar a reçu tour à tour à son foyer hospitalier les célébrités des deux siècles et de tous les pays. C'est une lanterne magique où passèrent toutes les têtes couronnées de diadèmes ou de renommée, depuis Napoléon et Alexandre jusqu'à Byron et J.-J. Ampère, l'apôtre de la littérature du Nord et le plus Allemand des Français, et il en passera encore bien d'autres, n'en doutez pas.

» Peu de villes en Allemagne ont une société mieux choisie. Les femmes de Weimar semblent avoir dicté ce proverbe allemand : *Sachsen, wo die schönen Mädchen auf den Bäumen wachsen* (2).

» Les anciens ont donné la beauté pour attribut au génie. Weimar est même, à cet égard, une terre classique.

» C'était plaisir de voir ces volées de gracieuses colombes, s'échappant de dessous les ailes de l'aigle Goëthe et tournoyant autour de lui. C'était un tableau digne de la plume du chantre de Gretchen, que la tête de cet autre Jupiter Olympien dominant tant de suaves figures de femmes, que le XVIII^e siècle aurait prises pour des déesses. Il y eut à Weimar des fêtes comme on n'en voit ailleurs ; figurez-vous d'innombrables quadrilles représentant les personnages des drames et des poèmes les plus célèbres de la littérature allemande, et Goëthe distribuant les rôles, écrivant des poèmes *pour l'occasion* et dirigeant le cortège ; et le fils de Goëthe jouant Méphistophélès, et les enfans de Schiller paraissant dans les groupes.

» L'esprit de Goëthe a passé dans la société de Weimar ; chacun en a pris sa part, et jugez si dans cette ville on est riche d'intelligence. Cette métempsychose morale était réservée à ce pays privilégié. Hélas ! hélas ! ce qu'on nomme le *beau monde* dans les autres capitales, ne

(1) On sait que les États de Weimar ont été érigés en Grand-Duché depuis le congrès de Vienne.

(2) En Saxe, chaque arbre porte une jolie fille.

peut en dire autant. A Weimar le monde élégant est aussi un monde d'art et de science. Le faubourg St-Germain de ce petit Paris intellectuel publia, ces derniers temps, un journal littéraire contenant des articles allemands, français, anglais et italiens, dont les doctes collaborateurs portaient gaze et rubans, étaient filles de ministres et de hauts barons, et comptaient 16 ou 18 ans. Les jeunes étrangers qui entendent les strophes de Mignon s'évaporant cadencées d'une de ces jolies bouches, perdent l'envie, je vous assure, d'aller demander aux gondoliers les octaves du Tasse; et maint échappé d'Oxford (car il en abonde à Weimar) se polissant à la manière des hôtes d'Orphée, étudie l'allemand comme il n'a pas étudié le latin, et se présente très-convenablement au château Grand-Ducal.

» Puisque j'ai ambitionné la charge de cicérone dans ce musée de souvenirs harmonieux et de choses curieuses, je dois ajouter que rien ne manque à Weimar pour en faire un séjour de prédilection.

» La bibliothèque publique contient de précieux manuscrits, entre autres la bible de Luther écrite de sa main. Un cabinet de lecture, digne de Paris, livre aux amateurs les meilleurs journaux de l'Europe. Le théâtre où se formèrent des artistes renommés en Allemagne, sous la direction d'Imland et de Goëthe, rivalise jusqu'à présent avec les théâtres des grandes villes. On y entend quelquefois des opéras de Rossini en italien, et Hummel est à la tête de l'orchestre. Des sociétés et des établissemens scientifiques et littéraires méritent l'attention des savans et des artistes; je citerai l'institut géographique de Bertuch.

» Enfin, il y aurait un livre à faire si l'on voulait rétablir tout ce que j'ai omis, si l'on voulait parler d'une autre ville Grand-Ducal qui nomme Luther, comme Weimar nomme Goëthe. Eisenach représente le moyen-âge de ce pays. La Wartburg vous montre la tache d'encre que Luther laissa à la muraille en lançant son encrier contre le diable en personne; elle vous montre les armures des preux ducs et chevaliers de la Thuringe, et les peintures qui retracent les miracles de sainte Élisabeth, autrefois dame souveraine de ces lieux.

» Goëthe fut un véritable *microcosme*; il résuma le monde; il en fut le temple. Weimar fut le temple de Goëthe. Rien ne se passa dans la sphère intellectuelle sans que Goëthe n'y plaçât son mot. Depuis bien des années aucun grand fait social, philosophique ou littéraire ne re-

tentit dans l'histoire , sans que le nom de Weimar ne vibre d'écho en écho.

» Weimar ! paradis où se passa mon enfance , j'ai parlé de toi comme on parle d'un ami. Tes arbres , tes maisons sont pour moi des souvenirs de bonheur et d'innocence ; je voudrais encore n'avoir que huit ans pour prier pour toi et te bénir. Le lecteur me pardonnera une juste partialité. Tu m'as donné des mères , des sœurs , des frères , et dans ma *barbare* patrie *Russienne* on ne médit pas de ses proches. »

Comme on le voit , le prince Élim maniait merveilleusement la prose française ; il avait , dès son enfance , pratiqué tous nos grands écrivains des siècles passés , et il les admirait ; mais cela ne l'empêchait pas de lire et d'applaudir ceux de notre temps. Victor Hugo , Deschamps , de Vigny , Lamartine , avec lesquels il était lié d'une amitié sincère , excitaient surtout sa sympathie et éveillaient ses idées. Il ambitionnait la gloire littéraire , mais il voulait l'obtenir par le travail et le succès. Voilà pourquoi , tout en écrivant sans cesse , il ne se hâtait pas de publier.

Voici maintenant les pièces que nous avons reçues de M^r Émile Deschamps. Nous les publions toutes deux , sans suivre le conseil qu'il nous donnait par modestie dans sa lettre.

SONNET (1)

A M. ÉMILE DESCHAMPS ,

Sur sa traduction en vers de Macbeth et de Roméo et Juliette.

A Nice , où les hivers sont de tièdes étés ,
J'aimais avec amour à voir dans l'Empirée ,
Le soleil resplendir sous la voûte azurée
Et la mer flamboyer aux rayons reflétés.

Quel miroir ! pour quel front ! Dans ces vives clartés
Mon âme se baignait , et flottait attirée

(1) Le prince Élim Mestcheraki a composé ce sonnet peu de jours avant sa mort.

De la figure d'or à l'image dorée ,
Saluant tour à tour les deux immensités.

Car de ces deux tableaux qu'ébloui l'on admire ,
Qui dira si les Cieux , à la lumière ouverts ,
Sont plus beaux que cette onde où leur éclat se mire !

Voilà ce qui m'advient quand je vois dans tes vers
Le grand poète anglais rayonner à travers ,
O large et lumineux traducteur de Shakspeare !

L'HIVER RUSSE.

I.

Comme un cygne blanc secouant sa plume ,
Vole un grand nuage au reflet changeant.
Sur les champs il pleut des flocons d'écume ,
De beaux papillons de nacre et d'argent.

Par-dessus le bois , qui barre la plaine ,
Monte le soleil. Les brouillards légers
Tombent ; on dirait sur des tas de laine ,
Les rouges lueurs d'un feu de bergers.

L'univers entier n'a plus que deux teintes :
Tout est blanc du bas , du haut tout est bleu.
Malgré ses ardeurs dans la neige éteintes
Luit le soleil d'or , cet œil du bon Dieu.

II.

O mon cœur ! dis-moi : Sais-tu dans le monde
Quelque objet plus blanc que ce champ tout ras ?
Oui , répond le cœur , gonflé comme une onde ,
C'est le front d'Olga , son col et ses bras.

O mon cœur ! dis-moi : Sais-tu quelque chose
De plus azuré que là-haut les Cieux ?
Oui , répond le cœur , d'une voix morose ,
C'est le pur cristal de ses deux grands yeux.

O mon cœur ! dis-moi : Sais-tu sur la terre
Un souffle plus froid que ce temps d'hiver ?
Oui , répond le cœur , d'un son qui s'altère ,
C'est le cœur d'Olga de glaçons couvert.

O mon cœur ! dis-moi : Sais-tu quelque flamme
Plus brûlante encor que l'âtre du jour ?
Oui , répond le cœur , prêt à rendre l'âme ,
C'est ce chaud soleil que l'on nomme Amour.

Nous reviendrons sur les écrits du prince Élim , à propos
des *Poètes russes* et des *Roses noires*, lors de leur apparition , et
nous en donnerons à nos lecteurs une appréciation détaillée.

X.

HORACE.

Alais, 1845.

I.

Après les essais aventureux de l'esprit novateur en littérature, et sans méconnaître l'impulsion que le romantisme a donnée à l'art en France, nous essayons de trouver aujourd'hui en quelque sorte un intérêt de nouveauté, en ouvrant nos colonnes à des études classiques.

Nous suivons ainsi un certain mouvement de réaction, que nous jugeons utile contre l'excès du principe d'indépendance absolue en fait d'œuvres d'esprit. Il n'y a jamais dans la vie de l'art ces abandons brusques et tranchés d'un passé acquis, pour faire place à un changement total; la tradition se continue en se diversifiant, et toujours les richesses antérieures s'accroissent des nouvelles investigations, de manière à grossir incessamment, dans les temps réguliers, le patrimoine de l'esprit humain. D'un autre côté, le droit exclusif et indépendant, réclamé par chaque personnalité littéraire, n'aboutit qu'à l'anarchie des intelligences et serait la mort de l'art.

Si le perfectionnement est le but, les règles sont les conditions de vie. C'est le fond commun et en quelque sorte le milieu où se dilate l'art.

Dès-lors , la révolution romantique dont nous avons été les témoins , tout en greffant sur le tronc antérieur de notre littérature un jet de sève étrangère , n'a pas empêché le fond du génie français de rester le même. Il y a eu des acquisitions faites et plus d'activité communiquée à la pensée avec des tentatives sans fin de rénovation dans les formes ; mais le fond régulier , simple , clair , substantiel et orné toutefois de ce génie français , n'aura fait qu'éclater davantage en revendiquant ses caractères de noblesse , d'élégance , de raison et de beauté. Le goût français , qui est la maturité et la saveur de toutes les autres qualités d'art , nous aura , après tout , ramenés au culte des beautés classiques pour terme d'une excursion nécessaire qui aura fécondé la tradition par la variété.

La réforme , annoncée par nos Luthers littéraires , n'a donc pas empêché l'art français de sympathiser profondément avec le génie de l'antiquité.

Identifié avec l'art de Rome et de la Grèce dont il est la continuation , modifié par la grande révolution du christianisme et par l'intelligence moderne , accru par le mouvement des âges et de la civilisation , notre génie s'est surtout constitué sous le siècle de Louis XIV ; et depuis lors , tout en se complétant encore , il reste debout appuyé sur lui-même , « *mole suâ stat* » , et il se présente ainsi au monde et aux siècles , comme la grande pyramide d'Égypte à tous les horizons du désert !

L'élément classique entre en conséquence pour beaucoup dans cette création de l'esprit français , qui est à nos yeux , avon-nous dit , un développement de l'antiquité non moins que des temps modernes.

Il ne faut pas se méprendre en effet sur l'importance des études classiques et sur la place immense et profonde qu'elles occupent dans l'intimité de notre être. C'est le travail des sociétés humaines les mieux partagées sous les rapports de l'art et du sentiment du beau et qui ont préparé notre ère et notre état moral (je ne touche pas ici à la partie religieuse , une perfection nouvelle a été révélée par le christianisme). Ces études classiques

sont le dépôt successif des siècles ; c'est la tradition. A ce point de vue, c'est ce qui constitue la substance de l'esprit humain , socialisé par l'art et qui a grandi jusqu'à nous.

Ces richesses sont comme le tronc de l'arbre , auquel s'ajoute ensuite la diversité des rameaux et des efflorescences suivant les peuples , les lieux et les temps.

Leur ensemble compose l'histoire du développement de l'art et de ses efforts pour tendre au perfectionnement , en faisant prendre à l'esprit humain la Grèce et Rome d'abord pour agents, en rattachant la Judée et les temps chrétiens à l'œuvre , ensuite l'Italie moderne, et enfin la France qui parait destinée à porter tous ces travaux divers à leur plus haute et leur plus complète généralisation. Ainsi chacune de ces phases littéraires a été comme un anneau de la grande chaîne qui se perpétue jusqu'à nous ; chaque système a marqué un âge , chaque nationalité artistique n'a été qu'un élément du grand art humain, qui a sa vie collective et permanente à travers ces formes fugitives des peuples et des institutions.

La Grèce aura été la jeunesse de cet art et de l'esprit humain ; la France en sera l'âge mûr. Nous avons labeur et mission de conserver ce dépôt, de l'élever, de l'agrandir et de le transmettre, après nous , à un autre peuple élu , ou peut-être à la famille humaine entière entrée en possession d'un art définitif.

Voilà pourquoi il faut apprécier , à si haut point , ce que nous avons caractérisé comme l'ensemble et le dépôt des richesses classiques, c'est-à-dire , les beautés des génies antiques et modernes , consacrés par l'adoption des siècles et des générations. On voit qu'il s'agit , pour nous , de n'être pas déçus du grand héritage de l'intelligence humaine et en quelque sorte de la terre promise de l'art et de la pensée.

II.

Sans doute pendant cette longue durée de la tradition il y a , dans la vie de l'art , des époques exceptionnelles : d'une part, il

se manifeste de temps en temps un certain épuisement de la sève et une fatigue de formes qui, ne permettant plus d'aller librement, font sentir le besoin d'une secousse; de l'autre, cet instinct de nouveauté et de changement qui est naturel à l'esprit, jette les trempes hardies hors des gonds et dans les excentricités de toute espèce.

Le corps avait besoin de se rajennir; le terrain voulait être remué; il fallait infuser un nouveau ferment pour une végétation plus vigoureuse, et redonner à l'unité engourdie le mouvement de la variété. C'est donc un travail de fécondation, c'est un levain. Mais, après tout, il n'y a pas un être nouveau; il n'y a, de la part du principe précédent, qu'irradiation du centre à la circonférence.

C'est ce travail exceptionnel et à intervalles qu'on peut appeler l'*ère critique* dans la vie des littératures, en opposition avec leurs époques régulières qui sont l'*ère normale de l'art*; en d'autres termes, il y a aussi, dans cette sphère des lettres comme dans la politique, l'*ère d'ordre* et l'*ère de liberté*, l'âge d'organisation et celui de désorganisation, l'état parfait et l'état révolutionnaire.

En ce sens, le romantisme est pour nous l'*ère critique* ou révolutionnaire de la littérature.

Il correspond à l'élément de l'*individualité*, tandis que le génie classique représente, à plus juste titre, l'universalité dans l'art.

Cette transition critique du romantisme est momentanément une négation nécessaire, pour faire, d'une part, chercher de nouveaux aspects dans ce qu'il y avait de trop connu aux horizons du passé, et pour contraindre, d'autre part, l'ancien principe à s'affirmer lui-même plus vivement, à se surexciter, à se retremper dans la lutte, à se creuser et à extraire, par suite, de lui-même, de nouvelles ressources ignorées, plus d'éclat et plus de force.

Mais à ces époques négatrices dans la vie universelle de l'art, il n'est pas donné de déplacer l'essence et le fond du génie antérieur; il ne leur est pas donné de créer et d'organiser; ces

éruptions ne font que voiler la lumière et ne jettent que des cendres mêlées de scories incandescentes , qui toutefois ravivent les racines du passé et font pousser des jets plus énergiques. Oui , les phases critiques n'ont charge que de nier passagèrement l'ancien principe , pour le faire ressortir avec plus de vigueur et de pureté.

Parmi nous ces phénomènes s'étaient déjà produits sous Louis XIV ; et la lutte s'était établie sous le nom des anciens et des modernes : Scudéri , Perrault et Lamotte guerroyaient aux avant-postes contre Boileau , cet apôtre littéraire en France , d'une raison supérieure ornée de rythme et mûrie de goût.

Les génies du siècle de Louis XIV répondirent en faisant appeler leur époque le grand siècle , et en posant un phare éternel dans la nuit des temps et des systèmes.

Il résulte donc de ces phases critiques ou éclipses (et c'est ici leur principale utilité , car elles ne fondent rien) , une surexcitation du principe antérieur qui , étant attaqué , réagit avec une force proportionnée à l'agression , et qui lui est même supérieure ; il en résulte un surcroît de mouvement dans ce principe et son rajeunissement pendant toute une nouvelle carrière d'activité et d'épanouissement.

Mais qu'on ne s'y trompe pas en confondant ce qui n'est qu'un accident de l'art avec sa réalité.

Ces évolutions critiques ne sont que le travail accessoire ; ce n'est pas le travail fondamental.

Pendant cette investigation latérale , il ne faut pas perdre de vue ce qui constituait auparavant l'autorité et le fond même qui reste quand les formes changent. Car là seulement est l'être du principe et sa permanence.

III.

Nous débutons par le poète de l'antiquité romaine qui a eu et qui garde encore de nos jours le plus de popularité , et qui résume la belle période Augustale. A Horace , le reflet le plus

complet de son époque et des temps romains se concentre et se manifeste par la poésie.

Horace et Virgile, c'est la Grèce et Rome, c'est Périclès et Auguste. Mais si Virgile est la plus pure expression de l'art latin, Horace en est la personnification la plus variée.

En première ligne et comme revêtue (à part le mouvement lyrique) d'une grandeur épique, aspirant à refléter la majesté d'Homère, nous prenons l'Ode du Juste. Voici comme nous en essayerons la traduction.

—

Traduction de l'Ode d'Horace : Justum ac tenacem....

(Liv. III, ode III.)

Le Juste, inébranlable en son calme sublime,
Oppose aux factions dictant l'ordre du crime
Une âme sans remord ;
Ni les vents, qui des mers bouleversent la face,
Ni le front d'un tyran dont la pâle menace
Est un arrêt de mort,

Rien ne l'émeut : il voit, sans qu'un vain bruit l'étonne,
Briller de Jupiter la grande main qui tonne
En lançant le trépas ;
Que l'univers brisé croule.... en sa paix profonde,
Immobile, au milieu des ruines du monde,
Il ne pâlirait pas.

Ainsi le ciel reçut, avec l'errant Hercule,
Dans ses palais de feux, Pollux son jeune émule
Et le second César,
César en souriant au milieu d'eux repose
Et, brillant des rayons de son apothéose,
Savoure le nectar.

Ainsi l'Inde, ô Bacchus ! sous ton char de conquête
Vit ses tigres courber leur indocile tête
Indignés et grondans ;
Ainsi trompant le Styx, aux voûtes éternelles,
Mars ! tu vis Romulus s'envoler sur les ailes
De tes coursiers ardents.

Désarmant ce jour même une haine funeste,
Juno charma les Dieux dans le conseil céleste,
Et leur tint ce discours :
« Ilion ! Ilion ! berceau d'un adultère,
Un juge incestueux, une femme étrangère
Ont fait crouler tes tours.

A la chaste Pallas , à ma brûlante haine
 Vous fûtes dévoués , toi , tes peuples , Hélène ,
 Et ton prince odieux ,
 Du jour que sous les murs , témoins de notre injure ,
 Du salaire promis , Laomédon parjure ,
 Osa frustrer les Dieux.

On ne voit plus , levé comme un astro funèbre ,
 Cet hôte , ravisseur d'une beauté célèbre ,
 Polir ses tresses d'or ;
 Non , non , pour raffermir sa maison sacrilège
 Et pour briser mes Grecs enchainés par un siège ,
 Priam n'a plus d'Hector.

Je me sens à la fin satisfaite et vengée.
 Cette guerre , dix ans par Junon prolongée ,
 Tombe avec mon courroux.
 Eh bien ! je rends à Mars ce fils d'une vestale ;
 Race d'une Troyenne , à mon repos fatale ,
 Je compose avec vous !

Je permets que , forçant l'éternelle barrière ,
 Ce fils , ouvrant pour lui nos portes de lumière ,
 Partage nos autels ;
 Et qu'admis dans l'Olympe à la table choisie ,
 Inscrit au rang des dieux , il boive l'ambrosie
 Aux banquets immortels.

Heureux , mais exilés , qu'après mille tempêtes
 Les Troyens aient encore un abri pour leurs têtes !
 Qu'ils règnent ! j'y consens ,
 Pourvu qu'entre Iliion et la cité guerrière
 L'immensité des mers étende la barrière
 De ses flots mugissans.

Oui , tant que sur Priam , frappé des traits célestes ,
 Oui , tant que sur Paris , en insultant leurs restes ,
 Bondiront les troupeaux ,
 Oui , tant que des déserts l'hôte immonde et farouche
 Pour cacher ses petits ira creuser sa couche
 Au fond de leur tombeaux ;

Aux Mèdes frémissans courbés sous leurs ruines ,
 Qu'en triomphe , à ce prix , du haut des sept collines
 Rome jette des fers !
 Que des peuples vaincus l'épouvante et l'idole ,
 Debout , ceint de rayons , l'éternel Capitole
 Commande à l'univers !

Qu'au loin , de son grand nom la terreur croisse encore
 Et couvre l'occident et ces champs de l'aurore
 Par le Gange inondés ,
 La mer qui bat l'Europe et les syrtes Numides ,
 Et ces champs où le Nil lave les pyramides
 De ses flots débordés.

Rome ! fais plus encor ! montre-toi grande et sage !
 Cet or qu'en prostitué au plus servile usage
 Au lieu d'être en oubli ,
 Est, d'un bras sacrilège , arraché des abîmes ,
 La terre en l'enfermant couve de tous les crimes
 Le germe enseveli :

Par un chaste dédain rejette avec prudence
 Cet or qu'aux flancs des monts la sage providence
 Cacha pour ton repos ;
 Et pour borner enfin ta course vagabonde ,
 S'il te reste à toucher quelque rempart du monde ,
 Plantes-y tes drapeaux !

Visite ainsi le pôle en ses derniers rivages
 Où dans un choc sans fin promenant leurs ravages
 Sous des cieux consternés ,
 L'hiver , les feux du jour , l'aiglon , le tonnerre ,
 Éternels éléments d'une éternelle guerre ,
 Rugissent déchainés.

Mais si , trompant pour eux mes fureurs obstinées ,
 Aux fiers enfans de Mars je fais ces destinées ,
 Que follement pieux ,
 D'un orgueil enivrant enflés par leur fortune ,
 Ils ne relèvent pas les remparts que Neptune
 Bâtit pour leurs aïeux.

Troie en vain sortirait de sa cendre parjure :
 De sa chute nouvelle un lamentable augure
 Serait le précurseur !
 J'irais saper encor ces murs que je déteste ,
 Mes bataillons et moi ! du maître céleste
 Et l'épouse et la sœur !

Dieu du jour ! par trois fois qu'un mur d'airain renaisse !
 Trois fois il va crouler sous la main vengeressé
 De mes Grecs triomphans !
 Et loin d'un jeune époux traînée en esclavage ,
 Trois fois l'épouse en deuil , dans un triste veuvage ,
 Pleurera ses enfans . »

Mais ne dévoilons pas la majesté divine.
 Sur une aile indiscrete où tend , Muse badine ,
 Ce vol ambitieux ?
 D'aussi graves objets présomptueux organe ,
 Cesse de rabaisser sur ta lyre profane
 Les entretiens des dieux.

Maintenant pénétrons-nous de la solennité de cette ode, agrandissons la sphère de ce poème qui est , en outre , un fait de haute portée ; car il convient aussi de voir cette création à son point de vue historique.

Afin de l'apprécier tout entière, on doit s'en faire en quelque sorte la poétique générale. Il faut la placer dans son atmosphère passionnée, au milieu des circonstances d'où elle s'élança tout armée, et sous la puissance du motif national qui l'inspira et la créa. C'est ainsi seulement qu'on peut explorer et découvrir la source féconde d'où a jailli ce flot abondant.

A part les images sublimes du début, type de la grandeur morale, survivant à l'oppression de la force, ou planant sur les ruines du monde matériel, cette ode renferme, sous la forme d'un écart lyrique, un conseil tout patriotique, donné par le poète à l'Empereur.

Auguste, en effet, s'il faut en croire les annotateurs (et tout rend probable ce fait, qui fut ajourné et mis seulement à exécution par un des héritiers du pouvoir impérial), Auguste avait délibéré s'il ne transporterait pas le siège de l'empire à ce point de jonction des trois continents, qui fut plus tard Constantinople et qui sera un jour la forteresse du monde.

A un pouvoir naissant, il fallait un berceau autre que Rome, vieux foyer des passions, où l'Hercule enfant pût étouffer à l'aise les serpents qui l'assaillaient dès son origine.

Mais aussi, ombrageux et n'étant qu'un pouvoir de fait et non de droit, il lui fallait surveiller de près les factions ennemies et se protéger comme tout ce qui est nouveau.

De là vient que la translation fut retardée par cette nécessité préalable de la compression des partis.

Auguste plus politique resta, et le changement n'eut lieu que sous Constantin. Mais, dès Auguste, le projet de la translation fut une idée de la politique adoptée par le nouveau gouvernement.

Le premier en avant, comme le plus vif réflecteur des sentiments généraux et de l'opinion de son temps, un homme s'est ému à cette seule pensée encore en germe, mais conception menaçante du génie profondément politique d'Auguste; à cette pensée que Rome pourrait n'être plus désormais la capitale du monde, Horace a tressailli.

Le poète , fils de l'impression contemporaine , écho et organe des grands instincts de son pays , se redresse avec sa lyre , cette puissance de la parole qui partage l'empire avec la puissance du glaive.

Il se dresse pour qui ? Pour Rome ; car le changement de la métropole , c'est la chute de Rome. En face de qui ? Du pouvoir unique terrestre , en face de l'Empereur !

Le spectacle est noble et grand. Comment l'athlète du Capitole soutiendra-t-il la lutte ?

En même temps , et pour que l'idée fatale , si elle était reproduite , soit combattue par les générations qui le suivront , Horace incise sa pensée dans son style d'or et de bronze ; il l'empâte dans l'essence de sa plus haute poésie et la revêt ainsi , comme sentiment national , d'une nouvelle puissance , en la léguant aux siècles , pour que cette opposition reste armée dans ses chants , lors même qu'il ne sera plus , et continue à protester dans les âmes. Toutefois , pour les besoins du moment , et dans cette entrevue du Chantre et de César , que fait le poète ?

Afin de balancer l'Empereur et de l'emporter même , il s'adosse à d'autres majestés , à celles du ciel qui sont plus hautes et plus grandes que celles de la terre.

Oui , à la salle de délibération d'Auguste , pour faire contre-poids , il oppose les délibérations de l'Olympe. D'un bond il s'élance dans le conseil des dieux , il ouvre les palais de leur immortalité , et révélant les secrets éternels dans son audace d'inspiré , il met tout cet Olympe en action ; tous les Césars d'en haut se dressent avec lui contre le César du monde et l'écrasent ; mais en même temps , pour désarmer l'Empereur par un flat-terie indirecte et délicate , le poète admet , par son droit de fiction , qu'Auguste , en vie encore , n'en est pas moins un dieu pour Rome ; il l'est par son génie et par cette sublime prérogative de sa providence , c'est-à-dire , par le gouvernement qu'il exerce sur le monde.

César est le dieu de Rome et de la terre. Aussi , disons-nous , bien que vivant , Auguste , pour le poète , est-il déjà au rang

des dieux , et Horace nous le montre assis dans l'assemblée divine en récompense des bienfaits qu'il verse sur l'univers. D'ailleurs, n'est-ce pas le poète qui dispense l'immortalité ? Dès lors , dans les vers d'Horace , Auguste jouit d'avance d'une autre apothéose , celle de la gloire que la lyre chante : Que c'est enivrant ! Du reste , l'adulation des pouvoirs publics lui avait déjà décerné sur la terre les honneurs divins ; et le poète ne faisait que se conformer aux actes de l'autorité de son temps.

Étrange lutte ! Que de craintes dans le cœur du Romain et du poète ; mais aussi que de ressources dans le génie ! Et quelle grandeur ! C'est à la fois la lyre de Tyrtée et d'Homère ; c'est l'ode et l'épopée ! Et de plus , au fond , c'est l'acte d'un citoyen, héritier et dépositaire de la grande âme de sa patrie.

Ainsi défenseur de Rome , le Chantre éminemment impressionnable , en qui circulait le vieux sang Latin , s'est effrayé de ce bruit et de cette idée (la translation du siège de l'Empire) ; et il l'a combattu sous le voile de l'allusion , comme le fait la poésie sous le despotisme , n'osant pas faire de l'opposition à découvert , et disant le mot , non pas direct , mais détourné.

Sous cet écart du plus beau mouvement lyrique et digne de Pindare , telle est cette prosopopée , où tout l'Olympe est jeté dans le drame comme dans l'Iliade.

Le lyrisme y dispute d'élévation avec l'épique ; c'est en même temps un concours d'Horace avec Homère.

Il faut donc y voir pour ces temps une inspiration toute d'actualité , et le vieux Romain qui , en triomphant des séductions d'une cour nouvelle , se pose et chante le passé , et qui , à la place du culte d'un homme et de sa volonté , glorifie le culte du pays , résumé tout entier dans l'amour de Rome.

Il faut accepter, comme seule raisonnable, l'explication qu'on donne ainsi du fond et de la marche de cette ode , et sans laquelle on aurait de la peine à retrouver , à propos du caractère du Juste , dans cette excentricité poétique et dans cette excursion sur le champ de l'épopée , le sens profond et le goût exquis d'Horace.

Il s'agissait donc (et c'est le cri de cette ode tout entière) de dissuader Auguste de transporter dans l'Orient l'administration de l'Empire. C'était un plaidoyer brûlant pour la défense de Rome.

La raison d'Horace et son art se sont voilés ; mais qu'ils ont parlé haut et avec quelle force , en empruntant , pour avoir plus d'autorité , la parole et l'ordre des dieux , en opposant ces dieux , si ce n'est la patrie et Rome déjà subalternisées à un homme , en les opposant , dis-je , à César tout-puissant sur la terre ! Car il ne fallait pas moins , contre la volonté de l'Empereur , pour la courber et la déborder , que tout le poids du ciel et toute la grandeur des Immortels assemblés.

Au reste , c'était là encore un dernier éclair et la suite des idées tribunitiennes du siècle ; c'était toujours la lutte du vieil esprit de Rome et du jeune esprit de nouveauté , que Jules-César avait intronisé dans le monde , et fait déboucher et triompher par la monarchie. Pour déraciner comme obstacle tout un passé et l'absorber d'un coup , il ne s'agissait pas moins pour le génie nouveau de débaptiser l'Empire et d'escamoter , pour ainsi dire , Rome , en effaçant ce grand nom de la vie de l'État , et en créant dans les intelligences et les sentimens ce vide immense.

De là vient qu'Horace , voyant conspirer la déchéance de la ville éternelle et appréhendant que cet esprit novateur ne l'emportât dans cette question , jette aussitôt son poids lui-même dans les conseils de l'Empereur ; et de suite , pendant qu'il a cherché pour résister un point d'appui dans le ciel , il a pris une autre force de protestation sur la terre ; et quelle est cette autre image d'opposition puissante qui le frappe ? Dans l'énergie de quelle grande âme va-t-il se réfugier pour se fortifier lui-même ? Qui met-il de plus en parallèle avec Auguste après les dieux ? Le voici : il va se retremper dans la volonté de l'homme juste et libre , placé en contraste avec la volonté impériale , dans le caractère stoïque du plus grand représentant de la vieille Rome , dans l'image de Caton : car c'est lui qu'on a reconnu et qui a été signalé comme l'objet de l'allusion d'Ho-

race; c'est lui! C'est Caton d'Utique, le dernier Romain, le Juste, qu'il nous a fait apparaître dans le tableau du dernier Stoïque, dominant de son inflexibilité les ruines de l'univers. O magie de l'art! ô puissance du génie! Voilà donc le contre-fort inébranlable sur lequel il s'appuie ici-bas; il se retranche dans le sanctuaire de la vieille loi, il s'adosse à cet impassible dominateur des tyrans.

Horace, si fier des sentimens publics, se grandit encore de toute la fierté de Caton; et il élève au-dessus du souverain de la matière le souverain de la pensée.

Il semblait dire à Auguste: « Plutôt que de subir cet anéantissement de Rome, nous protesterons en résistant sur les ruines mêmes de Rome et, s'il le faut, sur les ruines du monde. Il est une grandeur véritable que nous préférons à la grandeur fausse; et que nous embrassons jusqu'à la mort, c'est celle du juste, celle du champion de l'autel domestique et de la patrie, qui ne cède à rien qu'à sa conscience et au devoir. Voilà le vrai héros qu'il faut imiter; nous serons tous des Catons pour Rome.

» Et vous, César, imitez-le de même. Ne mollissez pas aux conseils des flatteurs, ennemis de Rome, et aux passions jalouses de notre grandeur; soyez vous-même grand, comme nous le serons et comme il l'a été, lui, le juste et le fort par-dessus tout.

» Du reste, si, vous préférant à Rome, vous faites ce qui n'a été encore que vaguement conçu, si pour vous arrêter cette protestation des cœurs romains ne vous suffit pas, vous avez entendu la voix et la menace de tous les grands dieux dont je ne suis que l'organe. Alors, entendez bien encore, votre œuvre ne ferait qu'avorter en germe, vous ne fonderiez que la ruine, vous n'auriez attiré sur vous que l'anathème. Comme les fugitifs de Troie emportant la pierre de leur foyer, vous seriez la proie de la haine des Immortels et le jouet des révolutions. Vous seriez en tous lieux poursuivi par la colère céleste: » César! César! vous seriez maudit! »

Cette analyse de l'ode admise , on en sent toute la beauté , toute la haute inspiration pleine d'audace et de magnificence. On se pénètre de l'autorité de ces accens brûlans , on voit toute la splendeur olympienne de la scène et sa noblesse homérique ; comme aussi on mesure toute la force incisive de ce sens voilé mais plus puissant , par cela même qu'il arrive à l'intelligence par pénétration à travers la pompe extérieure. C'est l'éclair et le trait de foudre qui ressortent dans la nuée.

Ainsi , le grand poëte faisait une opposition mâle et grande sous la forme d'une ode , en y associant le monde physique et le monde moral , et en brisant ce qui passe contre ce qui est éternel.

Et c'était le même tribun qui , dans sa jeunesse et étant en Grèce , avait suivi d'enthousiasme le parti de Brutus ; c'était lui qui avait trouvé , dans d'autres chants , des expressions si énergiques pour peindre déjà l'âme de ce même Caton , ce type qui l'assiégeait et le poursuivait partout de sa vision de grandeur , âme si féroce d'indépendance , que seule elle ne fut pas domptée lors même que l'univers entier était soumis. C'est ce patriote qui , en face des mœurs avilies et serviles de son temps , posait encore comme modèle la figure héroïque , l'auguste simplicité et la résignation sainte de Régulus partant pour l'exil et la mort ; Caton et Régulus ! Voilà donc , transmis par Horace et passant par son cœur et sa lyre , le cri des deux derniers et grands Romains ! C'est ainsi qu'en un cadre si restreint , et néanmoins en dévoilant un horizon si vaste , le génie qui avait trouvé de si beaux traits pour peindre les deux grandeurs où se résume toute Rome , Régulus et Caton , rencontrait dans l'ode sur la translation de l'Empire , d'autres traits également grands , forts et fiers , et qu'avait pu seule inspirer et dicter l'âme romaine.

C'est sous cette préoccupation , exaltée et agitée comme l'esprit du Lyrique lui-même lorsqu'il écrivait , qu'il faut lire et goûter cette large et véhémence inspiration du poëte de Venouze , devenu le poëte de Rome.

C'est dans ces conceptions où éclatent la force , la rusticité et

la pompe du génie italique et Césaréen , et desquelles on peut dire : Voilà , voilà toute Rome , qu'il faut aussi chercher tout Horace : Voilà le poète chantant la patrie et plaidant pour Rome devant le tout-puissant du jour.

Voilà comment le maître des siècles parlait au maître du monde !

SALLES-DEVAUX.

(*La suite à une autre livraison.*)

Poésie.



LES AYGALADES.

A M. le Comte Jules de CASTELLANE.



La France est toute couverte
De châteaux à vieux donjons ,
Qu'entoure un fossé d'eau verte ,
De nénuphars et de joncs.
Là , chaque muraille pleure ;
Un lourd beffroi sonne l'heure
Avec son marteau mouvant ;
Là , les plaintes des chouettes
Se mêlent aux girouettes
Qui grincent avec le vent.

Là , toute chambre est rougie
Du sang d'un beau chevalier ;
Une teinte d'élégie
Recouvre chaque pilier.
Sur l'éternelle poussière ,
Toujours l'image grossière
De quelque saint endormi ;
Et des guerriers à l'œil terne ,
Qui regardent la poterne ,
En menaçant l'ennemi.

Le soir , à la cheminée ,
Les filles de ce manoir ;
Comme celles de Minée ,
Se font des contes bien noirs.
Quand l'horrible minuit sonne ,

Dans la salle il n'est personne
 Dont le cœur glacé ne bat ;
 Alors des mains inconnues
 Sonnent au beffroi des nues
 Le long tocsin du sabbat.

Le voyageur qu'on accueille ,
 Sur la terrasse pâlit ;
 Il tremble comme la feuille
 Dans sa chambre et sur son lit ;
 La peur lui serre la tempe ;
 Au sombre éclair de sa lampe
 Il voit des objets mouvans ,
 Et , collé sur la muraille
 Un grand portrait qui le raille
 Avec de grands yeux vivans.

Quand l'aurore aux doigts de rose
 Invite à quitter les toits ,
 Une large pluie arrose
 Les prés, les fleurs et les bois.
 Oh ! le noble ennui de vivre
 Sous le verglas et le givre ,
 En prison dans un château !
 Parfois sur un clair espace ,
 On voit le soleil qui passe ,
 Mais qui passe incognito.

Nous , hommes du Midi , laissons-leur ces reliques ,
 Ces tombes de vivans , ces tours mélancoliques ;
 Il nous faut tout le ciel pour dôme , respirons :
 Il nous faut le soleil sur de larges perrons ;
 Il nous faut l'horizon où blanchissent les voiles ,
 Où le ciel se recourbe , où tombent les étoiles.
 A nous la mer ! la mer qui rend le cœur joyeux ,
 Cette mer qui jamais ne sature les yeux ,
 Qu'on regarde toujours et qui toujours varie ;
 Toile aux mille couleurs , immense galerie ,
 Chemin de l'univers , qui parle à chaque instant
 De ces pays lointains et que l'on aime tant ;
 Ces pays abreuvés , sous les brûlantes zones ,
 Par le fleuve d'argent et l'eau des Amazones ,
 Ces pays de doux nom , de poétique appel ,
 Ces océans coupés d'un riant archipel ,

Où l'onde est lumineuse , où le vaisseau déferle
 Sur de brillans écueils de corail et de perle.
 A nous la mer ! A nous les châteaux riverains ,
 Où l'on s'assied pour voir courir ces flots marins
 Qui donnent la vigueur à nos esprits malades.
 O pèlerin du Nord ! Voilà les Ayalades !
 Arrête , voyageur , et le front découvert ,
 Salue un oasis au milieu du désert.
 Oh ! quand tu vins d'abord , quand la poussière blanche ,
 Qui roule de la Viste ainsi qu'une avalanche ,
 Désolait ta figure , et que tes yeux cuisans
 Se fermaient sur des rocs décharnés et luisans ,
 Et que ton épigramme en pointes indiscrètes ,
 Mordait les troubadours et tançait nos poètes ,
 Comment croire qu'auprès , sous le clocher voisin ,
 Au pied de ces coteaux enivrés de raisin ,
 Mollement adossée à de fraîches arcades ,
 Une villa s'endort au bruit de ses cascades
 Et le front sous l'ombrage et les pieds dans les eaux ,
 Se parfume de fleurs aux doux chants des oiseaux ?

Voilà pour les promenades.
 Du perron à l'escalier ,
 Les roses en colonnades ,
 La verveine en espalier.
 Sous l'odorante charmille ,
 Les fleurs , immense famille ,
 De parfums charment les sens ;
 Dans cette coupe amoureuse
 Toute l'Arabie heureuse
 Exhale son doux encens.

Sous les nocturnes allées ,
 Les jours de chaude saison ,
 La fraîcheur de nos vallées
 Se glisse sur le gazon.
 Jamais la roche tarie
 N'y refuse à la prairie
 L'eau de son humide sein ;
 Toujours les larges cascades
 Du château des Ayalades
 Disent son nom au bassin.

Là, les douces rêveries ,
Là, les gracieux ennuis ,
Là, les visions chéries ,
Les jours frais , les tièdes nuits.
C'est comme un céleste empire ,
Où l'âme libre respire ,
Où le corps n'a rien d'humain ;
Il semble , comme en un rêve ,
Qu'un ange pur vous enlève
En vous tenant par la main.

Et toujours elle se roule
Dans sa bordure de monts ,
Belle de calme et de houle ,
Cette mer que nous aimons ;
Errans dans ces doux asiles ,
Toujours nous voyons les îles
S'allongeant vers la cité ,
Vaste mer , toujours nouvelle ,
Qui , devant nous , se révèle ,
Sublime d'immensité.

Qui règne sur cet empire ,
De bien haut regarde un roi.
Heureux l'homme qui peut dire :
Cette retraite est à moi !
Devant son heureuse vie
On passe avec une envie ,
On passe avec un souci ;
Car cette énigme profonde
Ce bonheur qui fuit le monde ,
Ce bonheur doit être ici.

Noble comte ! sans doute aux jours du moyen-âge ,
Vos aïeux , revenant du saint pèlerinage ,
Aux pieds des hautes tours , sur d'antiques perrons ,
Déposaient , vers le soir , leurs poudreux éperons ;
Puis , après des ennuis et des heures bien lentes ,
Ils reprenaient l'écu chargé d'armes parlantes ,
Ce blason suspendu sous le long corridor ,
Votre tour de Castille avec ses créneaux d'or ,
Et montaient à cheval , pleins d'une ardeur sublime ,
Pour suivre de nouveau le chemin de Solime.

Ah ! c'est qu'ils n'avaient pas , ces héros d'Orient ,
Ce château qui s'assied dans notre azur riant ,
Qui regarde la mer , et , calme comme un sage ,
Plane d'un front serein sur ce beau paysage.
Vous-même , en arrivant d'un voyage lointain ,
De la colline où meurt le flot napolitain ,
Des bords italiens que leur nom divinise ,
De l'heureuse lagune où surnage Venise ,
Des Apennins couverts de fleurs et de volcans ,
Des jardins arrosés par les fleuves toscans ,
Dès que vous atteignez votre fraîche terrasse ,
De tout site étranger le souvenir s'efface ;
Car toute l'Italie , aux bords délicieux ,
N'a jamais rien offert de plus doux à vos yeux.
Un ciel pur , conservant sa beauté monotone ,
Jamais ne vous porta les fièvres de l'automne.
Il n'est pas de lagune et de marais pontins
Empoisonnant ici vos soirs et vos matins ,
Et jamais , sous vos pieds , la montagne voisine
Ne déroulant , par bonds , un fleuve de résine ,
Et du Vésuve éteint ressuscitant le nom ,
N'a traité ce château comme un Herculaneum.
Pourquoi donc voyager , heureux propriétaire ?
L'univers est pour vous ce petit coin de terre.
La vie a deux sentiers ; ils sont là devant vous :
L'un rude et sablonneux , l'autre serein et doux ;
Le premier est celui que , de votre fenêtre ,
Vous avez , dès long-temps , appris à bien connaître ,
Ce long chemin à pic , où le sol est brûlant ,
Où l'on monte à midi d'un pas timide et lent ;
L'autre , c'est ce château , qui , baigné de fontaines ,
Promène ses regards sur ses vagues lointaines ;
Palais oriental , voluptueux Émir ,
Qui sème un lit de fleurs avant de s'endormir ;
Là-bas , le sable chaud qui brûle la paupière ,
Les grincemens du fer sur les pointes de pierre ;
Ici , les bois , les eaux , la rose et le jasmin.
A vous le château , comte ; à nous le grand chemin.

MERY.

CHRONIQUE.

Bien des lecteurs s'imaginent que c'est une chose très-facile à faire que cette Chronique mensuelle, et qu'il s'agit tout simplement de causer quelques minutes avec sa plume pour en obtenir plusieurs colonnes de ce *papotage* amusant et familier, mis à la mode depuis assez long-temps, — sous le titre de *Courriers* et autres dénominations, — par nos confrères de tous les formats. — Hélas ! nous le voudrions bien ; mais rien n'est facile en ce monde, pas même de faire une tragédie classique ou un bon vaudeville. La preuve, c'est qu'on n'écrit plus de tragédies et qu'on ne joue que de mauvais vaudevilles. Jugez donc combien il doit y avoir de *chroniques* ennuyeuses !.... Aussi ai-je bien peur, très-cher abonné, malgré toute la bonne envie que j'ai de vous distraire un moment par mon bavardage, qu'on me permet d'étaler depuis un mois dans la *Revue*, de vous paraître, en ma qualité de raconteur tout neuf et peu appris à bien dire, maussade comme une vieille coquette ou une jeune ingénue. Cela pourrait bien m'arriver, attendu que pareil malheur est souvent advenu à de plus huppés que moi. Par exemple, trouvez-vous rien de plus flâneux, en fait de feuilletons, que les *tartines* philosophico-morales que M. Eugène Sue nous sert depuis quelque temps, tous les matins, en guise de jambon ou de café au lait, dans le *Constitutionnel* ? — Ce repas, qui devient de plus en plus indigeste, se prolonge infiniment trop. Nous en sommes au septième service (un volume par service), et nous avons, comme disent les postillons, *encore un beau ruban de queue* à parcourir. Bon Dieu ! quand cela finira-t-il ?

Dans la *Presse*, M. Alexandre Dumas, cette heureuse nature qui tient de l'improvisateur italien pour la facilité du récit, et de Pope ou de Calderon pour la fertilité dramatique, continue son roman de la *Reine Margot*. Cette histoire, assez intéressante en elle-même, nous paraît afficher de trop grandes prétentions historiques. Aussi lui préférons-nous la suite des *Trois mousquetaires* du même écrivain, conte charmant, alerte, dégagé, quelquefois un peu lesté, mais où il y a des scènes bien posées et bien rendues.

Les Amours de Paris du *Courrier français* sont beaucoup trop légers, selon nous, pour qu'un journal sérieux eût dû se permettre de leur donner asile ; cet ouvrage aurait tout au plus supporté la publication sous forme de livre, parce que là chacun sait ce qu'il achète, tandis qu'en feuilleton il l'ignore et laisse le soin de choisir pour lui à la direction du journal. — *Les Idoles d'argile* du *National* sont, comme les *Mémoires de Jérôme Paturot*, publiés dans la même feuille, une œuvre plutôt politique que littéraire, mais d'un grand sens. Enfin, nous déclarons ne pouvoir porter sur les *Médicis* du *Globe*, sur la *Guerre des femmes* de la *Patrie*, sur les *Drames inconnus* du *Journal des débats*, sur le *Meunier d'Angibault* de la *Réforme*, aucun jugement, et cela, par la raison toute simple, — qui n'arrête cependant pas les grands critiques de nos jours, — que nous n'avons lu aucun de ces ouvrages. Il faudrait, pour se tenir au courant de cette littérature im-

provisée qui monte chaque matin autour du lecteur comme un déluge, une patience surhumaine et beaucoup de temps à perdre. Or, nous n'avons ni l'un ni l'autre. Seulement, nous nous le demandons avec douleur, que va devenir au milieu de ce flot sans cesse croissant de productions hâtives et sans valeur, la vraie littérature, celle qui possède la mission de faire honneur au pays et de continuer la tradition de nos grands génies dans tous les genres ? — Nous l'ignorons ; mais nous appelons sur ce sujet important, car il s'agit ici de la portion la plus vivace de notre influence en Europe — (l'influence des idées), — les méditations du Pouvoir. Nous n'avons pas certes la prétention d'être un grand légiste et nous ne prêchons pas, par humanité, l'aveuglement, comme l'auteur des *Mystères de Paris* ; mais nous disons, pour employer l'expression favorite de nos hommes d'État, qu'il y a là quelque chose à faire. La révolution de Juillet, entreprise au nom du progrès, a réalisé ses promesses sous le rapport politique et matériel. En a-t-il été de même au point de vue littéraire et artistique ? — Évidemment non. Entraînés dans un autre ordre d'idées, ne voyant dans tout ce qui tient une plume, qu'un ennemi actuel ou un ennemi futur, la plupart de ceux qui ont présidé depuis quinze ans aux destinées de la France (et je parle des plus lettrés), n'ont rien fait pour les écrivains et les artistes. Les autres, bons bourgeois, — fabricans de draps ou marchands de denrées coloniales, — transportés par les hasards de la fortune au pied du trône et sur le velours ministériel, étaient naturellement hostiles ou pour le moins indifférens aux choses de l'intelligence et de la pensée. La littérature est donc devenue ce qu'elle a pu. Elle a flotté au gré de tous les partis, au caprice et selon l'intérêt de quelques industriels.

Et c'était là pour elle une position forcée. « *Il faut vivre*, » nous répondait dernièrement un poète à qui nous reprochions de quitter la mélodie harmonieuse des vers, pour la prose plate et inerte du feuilleton ; « *il faut vivre*, et Homère, s'il n'était pas électeur, n'obtiendrait pas aujourd'hui douze cents francs d'indemnité littéraire, comme s'exprime le budget qui recule devant le mot *pension*. »

Et, en parlant ainsi, le poète avait raison, dans certaines limites bien entendu. Aujourd'hui en effet, chez nous, l'homme de lettres, pas plus que l'artiste, n'est riche et aisé, que je sache. Tous deux combattent incessamment, sinon contre la misère, du moins contre une position précaire, difficile et incertaine. Hormis le petit nombre de ceux qui ont du génie ou qui, n'ayant qu'un talent médiocre, ont vendu leur plume pour un peu d'or, ou abaissé devant la portraiture des épiciers la fierté de leur pinceau, citez-m'en un seul qui parvienne, même avec de longues années, par le produit seul de sa plume ou de sa palette, à se créer une position assurée, équivalente à celle d'un simple vendeur de denrées coloniales ! C'est qu'aujourd'hui nous ne sommes plus au temps de Louis XIV ou de l'empire ; nous sommes en plein régime constitutionnel, c'est-à-dire, sous quelque chose, en général, de petit et de peu encourageant.

A l'époque de l'empire, quand la glorieuse épée de Bonaparte guidait nos pères à la victoire, on pouvait postuler en toute sûreté un fronton à ciseler, une victoire à peindre ; on était sûr que ni le sujet ni la récompense ne manqueraient. Plus tard, la coupole du Panthéon valut à Gros 100,000 fr. et le titre de Baron. Aujourd'hui tout est changé ; la direction des Beaux-arts est pauvre et son budget est contrôlé avec avarice par la Chambre des députés. — Or, voyez la différence ! — Sous Louis XIV, non-seulement le Roi, mais les grands seigneurs, pensionnaient les poètes et les écrivains de tout genre. On les fêtait, on les recherchait, on les invitait à la Cour et ailleurs. Ainsi, La Fontaine était logé, nourri et vêtu par M^{me} de la Sablière, et sa dépense personnelle n'allait à rien moins, pour la maîtresse de la maison, qu'à 6,000 livres par an.

A la vérité, M^{me} de la Sablière disait quelquefois à ses hôtes : « *J'ai aujourd'hui ma petite bête à dîner* ; » mais cela passait, aux yeux même de La Fontaine, pour une adorable naïveté, en revanche de laquelle toutes les attentions, toute la coquetterie des aimables précieuses qui composaient cette société, se portaient sur l'auteur de *Jean Lapin*.

D'autres hommes de lettres étaient alors bibliothécaires des grands seigneurs, lecteurs des marquises et des comtesses, etc. Aujourd'hui, le besoin les a forcés à se faire journalistes. Mieux vaudrait, pour la plupart, qu'ils se fissent *journaliers*.

En un mot, la Révolution française a déplacé la position et les ressources des gens de lettres, sans que personne depuis s'en soit inquiété. Là est le mal. L'empire donna à quelques-uns, par intérêt, avec libéralité et grandeur ; la Restauration, par égoïsme, par une affectation de mécénisme et parce qu'elle descendait de Louis XIV ; — la révolution de Juillet, faite par les journaux, qui sont les armes des lettrés, a fermé sa bourse et a cru bien faire. Elle s'est trompée. Certes, on ne parviendra jamais à discipliner la phalange des gens de lettres, comme on fait d'une corporation officielle ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il faut, dans l'intérêt même du pays et de sa dignité, régulariser, organiser leur position. Du sein de la littérature il s'élève souvent des voix qui ont une grande influence sociale. Un peu d'aide, un encouragement, un honneur, les maintiendront dans la ligne du bien. Le mépris ou l'indifférence les poussent au mal. Or, qui peut dire ce qu'un principe, un pays, une dynastie perdent à cela ? Châteaubriand n'a-t-il pas fait plus, pour la Restauration, qu'une armée ? Béranger et Paul Louis n'ont-ils valu contre elle toutes les mutineries possibles, en entretenant dans les âmes l'émeute morale ? Nous le disons donc avec conviction, il n'y a pas que la science et la littérature officielles à récompenser. — Voltaire, Racine, Boileau, et, de nos jours, tous nos grands noms littéraires, n'appartiennent à aucune institution gouvernementale ; et cependant ils ont bien mérité du pays, autant pour le moins que des entreposeurs de tabacs, des gardes-champêtres et des lieutenans de louveterie, auxquels on décerne régulièrement des croix d'honneur pour leur courage ou leurs longs services. Certes, un bon livre de morale vaut bien un loup tué ; un grand travail de recherches qui fait avancer l'art ou la science, et qui aura coûté à son auteur une partie de sa jeunesse, est plus utile à la société que la vente de ce détestable poison qu'on appelle des cigarettes ; et il n'y a personne qui ne mette un écrivain, ne fut-il qu'un ingénieux romancier, au-dessus d'un garde-champêtre, fut-il en même temps électeur ou adjoint de sa commune !... Mais où vais-je m'égarer, cher lecteur ? Je voulais vous amuser, vous raconter, comme le faisait mon spirituel prédécesseur, que j'ai suivi en cela dans ma précédente chronique, tous les *petits cuncans méridionaux* venus à notre connaissance pendant le mois qui s'achève, et voilà qu'au lieu de cela j'ai dressé tout simplement un réquisitoire en faveur des gens de lettres. — N'importe ! je tiens cette action pour bonne, et je vous renvoie, si vous désirez une causerie plus variée et moins sérieuse, ... à celle du mois prochain. Je me dis, en attendant, votre très-humble chroniqueur.

B.

Dans notre dernier numéro nous citions quelques vers d'approbation qui nous étaient adressés, sur les tendances littéraires de la *Revue du Midi*. Nous les citions non par vanité pour nous-même qui ne sommes rien, dans tout ceci, qu'un humble ouvrier ; mais afin de montrer que l'œuvre de publicité collective que nous avons entreprise, n'était pas sans influence sur quelques esprits, et qu'elle comptait, dans le public, des amis inconnus. Si nous avions publié ainsi toutes les lettres, tous les essais en prose et en vers, signés ou non signés, qui nous ont été

adressés depuis deux ans, notre recueil n'y eût pas suffi. Nous ne l'avons pas voulu. Ce qui importe, en effet, avant tout à la *Revue du Midi*, ce n'est point qu'on la loue ou qu'on l'approuve; c'est qu'on la lise et que ses conseils soient suivis. Mais, comme à toute médaille il y a un revers, il nous est arrivé aussi quelquefois de recevoir des communications désapprobatives. Nous n'en avons été ni surpris ni fâché. Chacun a le droit de discuter toute opinion qui se traduit en public, et de la discussion peut jaillir, à un moment donné, la lumière. Nous eussions volontiers fait part au public, en les réfutant, de ces communications; mais les unes n'avaient aucune valeur par le fond, les autres par la forme; quelques-unes même portaient la violence contre nous et nos amis jusqu'à l'injure. En conséquence, nous n'avons dû tenir aucun compte jusqu'ici de ces critiques. Heureusement, à côté de censeurs moroses et peu honnêtes, il s'en rencontre parfois de spirituels et d'ingénieux. Ceux-là nous ne verrions aucun inconvénient à discuter avec eux, si la forme qu'ils emploient était grave; nous n'en voyons aucune à les citer, quoiqu'elle soit légère. Voilà pourquoi nous donnons ici quelques strophes d'une pièce signée *Rodin* (nous espérons que notre malicieux correspondant n'a de jésuite que le nom), laquelle nous a été adressée par la poste, il y a quelques jours.

A M. A. J.

Orateur barbu, grand artiste
O toi dont le cœur n'est pas triste,
Fier basané!
Daigne accueillir en ta Revue
La réclame très-incongrue
D'un abonné.

La Revue est l'œuvre d'un maître!
Elle te fait pontife et prêtre,
Prêtre de l'art!
Elle vivra ! Les derniers âges
Verront flotter sur leurs rivages
Ton étendard.

.....
.....

Philippe II dont tu nous parles,
Le fils ténébreux du grand Charles,
Avec fracas
Disait : « Au monde entier je touche;
» Le soleil jamais ne se couche
» Sur mes états. »

Comme lui, maître, tu peux dire :
« Je possède l'immense empire
» De mon satras;
» Et sur ma paperasserie,
« Boehm avec son imprimerie
» Ne s'endort pas.

- « Ma signature majuscule
- » Est pour mes ouvrages d'Hercule ,
- » Ouvrages lourds !
- » Je signe A. J. chaque rubrique
- » Chaque note , chaque chronique ,
- » Ouvrages courts ! » etc.

L'auteur de ces vers qui sont à coup sûr bien tournés , finit par nous engager à donner à notre Recueil le titre de *Revue du Canigou*. Nous le remercions du conseil ; mais qu'il nous permette à notre tour de lui donner un avis : *Critiquer* , même en vers , est une chose très-facile ; *faire* , même en prose , ne l'est pas autant. Qu'il abandonne donc cette voie stérile de la raillerie , pour entrer dans la voie féconde du travail sérieux. Nous lui ouvrons , comme à tous ceux qui , par l'étude et par l'imagination , agitent l'idée dans notre Midi , les portes de notre Recueil. Qu'il vienne à nous , et s'il a l'esprit et la verve que promettent ses vers , qu'il prenne place dans nos rangs. Il y a en littérature , en politique , en histoire , en philosophie bien des erreurs à combattre , bien des préjugés à abattre — La plume est pour cela , à la fois une épée et une hache : servons-nous-en. Peut-être amènerons-nous ainsi ceux qui préfèrent aujourd'hui un vote électoral à la *divine comédie* , et un électeur bien pensant à Shakespeare ou à Homère , à s'apercevoir , comme le disait il y a quelques jours un grand poète à l'Académie , que la pensée est une puissance , et que , pour faible qu'elle paraisse , elle est comme cet esprit dont parle l'Évangile , qui était seul , mais qui s'appelait *Légion*.

A. J.

Les cours de la Faculté des lettres de Montpellier viennent de se fermer , il y a quelques jours , Pâques terminant , comme d'habitude , le premier semestre universitaire. Jamais ces enseignemens de récente institution , suivis depuis cinq ans avec un zèle et une assiduité rares par l'élite de notre population , n'avaient été plus fréquemment que cette année. M. l'abbé Flottes , professeur de philosophie , a vu constamment à son cours un grand nombre , non-seulement de jeunes gens , mais même de dames. MM. Germain , Taillandier , Jubinal ont su tous les soirs , par leur parole habile , attirer un brillant auditoire autour de leur chaire , et M. Signy , professeur de littérature latine , a maintenu , à force de science , auprès de lui , malgré les préjugés du public actuel à l'égard des langues anciennes , un groupe fidèle et choisi. M. de Salvandy , auquel nous devons notre Faculté des lettres , sera sans doute , si son succès lui est transmis , au lieu de lui être dissimulé , comme par le passé , satisfait d'une création dont tout l'honneur lui revient. Nos professeurs ont , du reste , répondu dignement au choix du Ministre , et si jamais , depuis six ans , une parole d'éloge ou un simple encouragement ne leur a été donné par les différens Ministres de l'instruction publique qui se sont succédé , nous espérons que le fondateur des nouvelles facultés , remonté au pouvoir d'où il n'aurait jamais dû descendre , si le talent et la conscience suffisaient aujourd'hui pour faire durer un Ministère , saura réparer prochainement l'oubli de ses prédécesseurs.

GRAS , Propriétaire-gérant.

OBSERVATIONS

SUR

l'Iconographie chrétienne

ET LE SYMBOLISME DES COULEURS.

Narbonne , janvier 1845.

L'intérêt qu'inspirent les recherches archéologiques relatives à l'art chrétien , augmente chaque jour. Cette direction des savans et des artistes , vers l'étude des monumens figurés qui ont été produits sous la direction et l'inspiration de l'Église grecque et latine , depuis le iv^e siècle jusqu'au xvi^e , s'explique facilement. En effet , depuis la renaissance , les antiquaires se sont presque exclusivement occupés des monumens de la Perse , de la vallée du Nil , de l'Étrurie , de la Grèce et de l'Italie. L'art ancien , en un mot , a été le principal but de leurs recherches. L'archéologie chrétienne a été dédaignée à ce point, que les figures peintes ou sculptées sur nos cathédrales sont devenues une véritable lettre morte, tout aussi difficile à expliquer que les bas-reliefs numiques ou persépolitains. Le clergé lui-même ne comprend plus la signification des emblèmes et des symboles qu'il a tous les jours sous les yeux ; aussi , voyons-nous exposer dans les églises des peintures qui offrent les contre-sens les plus déplorables et les plus ridicules. Presque partout, on restaure les monumens en dépit du sens commun. A Saint-Denis , une statue mutilée de la Vierge , et que l'on a cru être une figure de saint Jean , a été ornée d'une magnifique barbe et de moustaches

formidables. Les artistes ne se font aucun scrupule d'entourer la tête du Christ d'un nimbe uni et de dépouiller la Vierge de cet ornement. Ils confondent les anges avec les archanges, les chérubins avec les séraphins, placent indifféremment le livre des Évangiles, les Tables de la loi, le livre fermé des sept sceaux et les volumens, dans les mains des apôtres, des personnes divines et des prélats canonisés par l'Église. Presque toutes leurs représentations de la Trinité sont schismatiques, ou du moins en opposition flagrante avec les textes sacrés. Encore une fois, le clergé, à part de rares exceptions, laisse faire et laisse passer; il ignore que des règles précises, orthodoxes, consacrées par une longue suite de siècles, doivent présider à l'exécution de toutes les figures et de tous les emblèmes destinés à être exposés aux regards des fidèles.

Frappé de cette vérité, le Comité des arts et monumens décide, il y a quelques années, que des instructions sur l'iconographie chrétienne seraient publiées sous les auspices du Ministre de l'instruction publique. La première partie de cet important travail, confié à M. Didron, vient de paraître; elle renferme l'histoire archéologique et iconographique de Dieu le père, de Dieu le fils, du Saint-Esprit, de la Trinité, de l'Ange et du Diable (ange dégradé). Une grande quantité de gravures sur bois sont intercalées dans le texte. Les parties suivantes renfermeront les sept jours de la création, la naissance et la chute de l'homme; l'histoire archéologique de la mort et des danses macabres; la personnification des travaux de la ville et de la campagne, des arts libéraux, des vertus et des vices; l'histoire des patriarches, des juges, des prophètes, des rois de Juda; les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les saints les plus éminens; enfin, les images empruntées à l'Apocalypse. Comme on le voit, le savant secrétaire du Comité des arts et monumens se propose de passer en revue toutes les branches de l'iconographie chrétienne.

La patience, le zèle et la sagacité dont il a déjà donné tant de preuves, sont de sûrs garans que cette belle entreprise sera

conduite à bonne fin. Si l'on veut bien ne point perdre de vue que ce sujet était à peu près vierge ; que nul n'avait encore osé rassembler en un corps de doctrine l'histoire et l'explication de toutes les figures et de tous les symboles représentés dans les églises primitives, dans les catacombes, sur les manuscrits, les meubles, les sarcophages, les tapisseries, etc., on n'hésitera pas à féliciter M. Didron sur le courage dont il a fait preuve en abordant une pareille tâche, et à payer un juste tribut d'éloges à son travail.

Les premiers évêques avaient pour but, en décorant leurs églises, d'édifier les fidèles et d'instruire le peuple. Ce moyen de propager les idées nouvelles, s'adressait aux intelligences les plus humbles. On ne lira pas sans intérêt ce que saint Paulin, évêque de Nole, écrivait à ce sujet dans le ^v^e siècle : « A qui me demanderait pourquoi j'ai fait peindre des sujets à personnalités dans cette demeure sacrée, je répondrais : — Dans la foule qu'attire la gloire de saint Félix, il y a des paysans à foi toute récente, qui ne savent point lire ; ils arrivent de loin et de toutes les campagnes ; il m'a donc semblé utile d'égayer par des peintures l'habitation tout entière du saint patron. Ces images seront un spectacle à surprendre d'étonnement les esprits grossiers ; en examinant ces objets, ils ne songeront que plus tard aux plaisirs de la table ; ils nourriront le jeûne avec les yeux. La peinture trompera la faim et des habitudes meilleures s'empareront de ces hommes étonnés ; ils s'enivreront de sobriété et oublieront les excès du vin ; ils passeront une grande partie du jour à regarder ces peintures, ils boiront beaucoup moins ; car il ne leur restera plus pour le repas que de trop courts instans. »

En général, les sujets de l'iconographie chrétienne sont empruntés à l'ancien et au nouveau Testament, mais surtout à la *Légende dorée* de Jacques de Vorage, archevêque de Gênes. Plusieurs artistes du moyen-âge se sont également inspirés du livre prodigieux pour l'époque, de Vincent de Beauvais (*Miroir universel*), précepteur des enfans de saint Louis, génie synthé-

tique et encyclopédique , qui résumait en lui toutes les connaissances acquises jusqu'au ^{xiii}^e siècle. Les 3,000 statues qui décorent la cathédrale de Chartres , ne sont , pour ainsi dire , que l'illustration des livres de l'archevêque de Gênes et de Vincent de Beauvais.

Les sculpteurs et les peintres chrétiens ayant fait de nombreux emprunts à l'art antique , l'étude des monumens grecs et romains est rigoureusement indispensable pour expliquer un grand nombre de monumens chrétiens. C'est ainsi que l'on rencontre à chaque instant les emblèmes romains du paon , de l'aigle , des vendanges , du bon pasteur ; et quelquefois même les artistes chrétiens ont copié fidèlement des motifs étrusques et persans , mais en leur donnant toutefois une signification différente. Nous possédons plusieurs exemples de ce genre dans le midi de la France.

Dans les monumens du premier siècle de l'Église , l'art est tout-à-fait païen. La Vierge est représentée comme une *adorante* ; saint Jean-Baptiste porte le *pedum* ; Jésus-Christ est toujours figuré jeune , imberbe , sans nimbe et costumé à la romaine. J'ai vu , à Ravenne , sur une mosaïque du ^v^e siècle représentant le baptême de Jésus , le Jourdain figuré comme les fleuves , la tête couronnée de roseaux et le bras appuyé sur un vase renversé. L'art chrétien ne se dépouille qu'avec une extrême lenteur des langes romaines. Pendant le ^{xvi}^e siècle , les souvenirs païens vinrent de nouveau faire irruption dans son domaine , à ce point que , en pleine chapelle sixtine , Michel-Ange fait figurer Caron avec sa barque , dans la fresque du Jugement dernier.

Afin de faire apprécier l'importance des sujets qui sont traités dans les instructions sur l'iconographie chrétienne , je vais dire quelques mots du *nimbe* , ou cercle lumineux qui entoure la tête des saints , des apôtres et des personnes divines. Ces détails , relatifs à un simple ornement , donneront une idée des difficultés qui entourent l'étude de l'iconographie chrétienne. M. Didron ayant bien voulu publier , dans son travail , les notes que j'avais recueillies en Italie , en Belgique et en Angleterre sur cette

question , et ces détails étant en grande partie nouveaux , j'ai cru devoir choisir ce sujet de préférence à tout autre.

De tout temps , les artistes qui ont désiré donner un caractère surnaturel à leurs personnages , ou bien qui ont voulu représenter la grandeur, la vertu , la puissance, la sainteté, le courage, la force , ont entouré la tête , et quelquefois le corps des personnes qui étaient douées de ces qualités, d'une espèce d'efflorescence lumineuse , qui a reçu le nom de nimbe , de gloire ou d'auréole. La langue de feu que l'on place, encore de nos jours , sur la tête des apôtres et des génies , n'est qu'une modification de cet emblème , et les couronnes elles-mêmes, malgré tous les changemens qu'on leur a fait subir , ont , pour point de départ , l'efflorescence lumineuse dont je viens de parler.

On lit dans l'*Hortus deliciarum* d'Herrade : « La lumière que l'on peint autour de la tête en forme de cercle , veut dire que les saints qui en jouissent sont couronnés de la splendeur éternelle. » La signification du nimbe chrétien ne saurait donc être douteuse.

Les plus anciens monumens connus , les monumens hindous, offrent des exemples incontestables de ce genre d'ornement. L'Harpocrate égyptien lui-même est souvent nimbé. Sur les peintures d'Herculanum , Circé se montre à Ulysse, la tête entourée d'une auréole. Virgile dit , en parlant de Minerve : *Inscidit nimbo effulgens*. Il existe plusieurs figures nimbées sur le célèbre manuscrit de Virgile, du IV^e siècle, conservé à la bibliothèque du Vatican. Cet ornement figure également sur les bas-reliefs de l'arc de Constantin et sur les médailles de Phocas. Les empereurs de Constantinople ont entouré leur tête du nimbe jusqu'en 1453, c'est-à-dire, jusqu'à la prise de cette ville par Mahomet II. Il est donc surabondamment démontré que le christianisme n'a fait que s'approprier cette forme symbolique de l'apothéose.

Plusieurs archéologues ont pensé que l'origine du nimbe devait être attribuée à l'usage dans lequel étaient les Romains de placer des disques métalliques sur la tête des statues des divinités

et de quelques empereurs , afin de les garantir de la pluie ou des chiures des oiseaux. Les exemples que nous avons rapportés plus haut , ne permettent point d'adopter cette manière de voir. Il existe d'ailleurs des exemples très-anciens de nimbes flamboyans , qui n'ont aucune espèce de rapport avec les disques métalliques. C'est ainsi que la tête d'Apollon et celle de Maia , la déesse hindoue est souvent ornée d'un nimbe rayonnant. Un manuscrit persan de la bibliothèque royale offre également la tête d'un roi , surmontée d'une pyramide flamboyante. Moïse lui-même , en descendant du Sinaï , après son entretien avec Dieu , avait la tête ornée de rayons ou cornes lumineuses. Une peinture rapportée de Lahore par le général Allard , représente le révélateur Baba-Nauk avec un nimbe rayonnant.

Les modifications du nimbe constituent son histoire archéologique. Les monumens chrétiens n'en offrent que de très-rars exemples avant le ^{vi}^e siècle. Dans le ^{xvi}^e , cet ornement a déjà perdu toute sa valeur ; les artistes n'y attachent presque aucune importance , chacun le représente à sa manière ; les monumens de cette époque offrent des nimbes frangés , croisés , recroisés , triangulaires et bi-triangulaires , pleins , évidés , rayonnans , elliptiques , en forme de losange , etc. Les artistes demeurés fidèles aux anciennes traditions font de l'archaïsme. Cependant , l'usage d'orner d'une croix rouge le nimbe jaune des trois personnes divines , et plus particulièrement celui de J.-C. , n'a presque jamais cessé d'être en usage. De nos jours , les artistes se sont affranchis de toute espèce de tradition , et sont tombés , à cet égard , dans les erreurs les plus grossières.

Pendant l'intervalle compris entre le ^{vi}^e et le ^{xvi}^e siècle , le nimbe a subi un grand nombre de modifications ; l'on en connaît qui ont la forme d'un *volumen*. M. Didron a observé à Saint-Remi de Reims , sur un vitrail du ^{xiii}^e siècle , une figure de saint Jean l'évangéliste , dont le nimbe est surmonté de deux grandes fleurs d'héliotrope , plante considérée comme le symbole du soleil , ou plutôt de la lumière dont le soleil est la source. Il existe sur les mosaïques des anciennes basiliques de

Rome , plusieurs exemples de nimbes carrés. Cette forme est consacrée aux Papes et autres personnages éminens qui se sont fait représenter de leur vivant ; ils ont probablement agi ainsi , dans un but d'humilité. L'on sait , en effet , que , dans les idées de Pythagore et des néoplatoniciens , le carré était inférieur au rond : l'un était le symbole de la terre , l'autre du ciel. Le carré peut être considéré comme un rond brisé , le rond comme un carré perfectionné. Sur l'abside de Saint-Jean-de-Latran , qui date du XIII^e siècle , Dieu le père est représenté avec un nimbe carré inscrit dans un nimbe circulaire , sans doute pour indiquer que Dieu est toujours vivant.

Il ne faut point confondre le *nimbe* avec la *gloire* et l'*auréole*. Le premier ornement entoure toujours la tête ; l'autre , au contraire , entoure le corps tout entier. La gloire est la réunion du nimbe et de l'auréole.

Nous ne devons pas être surpris de l'adoption faite par les artistes chrétiens de ces trois emblèmes , puis qu'ils représentent le feu , la lumière , la flamme , c'est-à-dire , ce qu'il y a de plus immatériel. Jésus-Christ a dit plusieurs fois : « *Je suis la lumière du monde.* » Dans toutes les religions , Dieu est représenté par la substance la plus subtile , le feu. En Orient , le soleil , source de lumière et de chaleur , est le principal symbole de la Divinité. Les rois , les empereurs et les prophètes sont les descendans du soleil. Zoroastre et les mages , chez les Perses ; Manou , chez les Indiens ; Confucius , chez les Chinois ; Hermès , chez les Égyptiens , sont considérés comme les fils de la lumière par excellence. Les Pharaons étaient aussi considérés comme les fils du soleil.

Partout et toujours , Dieu est la lumière ; le soleil est son image. Il est donc évident que les représentations de la Divinité , ou bien des personnes qui en approchent le plus , doivent se manifester aux hommes par une auréole lumineuse. Dans l'Apocalypse , la vierge Marie est décrite comme ayant la lune à ses pieds , des étoiles autour de la tête et le soleil pour vêtement. Il est donc démontré , jusqu'à la dernière évidence , que le

nimbe, la gloire et l'auréole ne sont que l'image de la lumière et l'emblème de la grandeur morale. Cependant, sur plusieurs monumens, le nimbe n'est pas le symbole exclusif de la sainteté ; il sert aussi à caractériser la force physique et les dignités terrestres. C'est ainsi que, sur les curieuses mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, exécutées par des artistes grecs, on voit Hérode, David, Josué, Ézéchias, etc., ayant la tête ornée d'un nimbe. Sur un manuscrit grec de la bibliothèque royale, Judas-Ischariote est représenté nimbé. Une bible byzantine représente Satan lui-même avec un nimbe autour de la tête.

Les artistes chrétiens ne se sont point bornés à donner le nimbe aux figures divines et humaines, ils en ont également entouré la main de Dieu le père, la tête de l'agneau et des animaux qui symbolisent les évangélistes, la colombe du Saint-Esprit, la bête au sept têtes de l'Apocalypse. Nous possédons même, au musée de Narbonne, un monument funéraire chrétien représentant un paon nimbé. On sait que cet oiseau était le symbole de l'apothéose des impératrices.

Je n'ai nullement la prétention d'avoir résumé l'histoire archéologique du nimbe ; mais les détails qui précèdent donneront une idée de tout l'intérêt que présente l'étude de l'iconographie chrétienne, et feront vivement désirer la suite des instructions publiées par M. Didron.

Nous aurions désiré rencontrer dans le travail publié par le secrétaire du Comité des arts et monumens, quelques indications sur le symbolisme des couleurs. Cette partie de l'archéologie est à peu près inconnue, non-seulement pour ce qui est relatif à l'art chrétien ; mais encore pour ce qui concerne les monumens étrusques, égyptiens, grecs et romains. Il n'existe point de corps de doctrine sur cette partie de la science. Les couleurs ont eu cependant de tout temps, chez tous les peuples, et ont conservé de nos jours une valeur symbolique. Personne n'ignore que la couleur rouge a été adoptée pour le ruban de la Légion d'honneur, parce que cette couleur symbolise le courage, la hardiesse, l'intrépidité. Tout le monde sait également que la

couleur verte signifie espérance ; le bleu fidélité , etc. ; que les robes nuptiales et celles que portent les jeunes filles lors du sacrement de la Communion sont blanches , pour indiquer la pureté , l'innocence , la chasteté. Mais à quelle époque remonte cet usage ? Les couleurs ont-elles eu la même signification chez tous les peuples ? Est-il exact de dire que les artistes chrétiens ont donné de tout temps aux personnes divines et aux apôtres , par exemple , des vêtemens d'une couleur déterminée , qu'ils attachaient à cette couleur un sens emblématique , et que cet usage était emprunté à un culte précédent ? Il serait fort difficile de rien affirmer à cet égard.

Sur les mosaïques de Ravenne , de Pise , de Rome et de Venise , exécutées depuis le ^{vi}^e jusqu'au ^{xiii}^e siècle , Jésus-Christ est souvent représenté avec une tunique blanche ou jaune , tandis que , depuis cette époque , le rouge et le bleu ont été généralement adoptés pour la couleur du manteau et de la tunique du Sauveur des hommes. Ces deux couleurs ont également été employées pour les vêtemens de la Vierge. Cet usage n'offre qu'un très-petit nombre d'exceptions. Le nimbe de Jésus-Christ est toujours jaune , croiseté de rouge. Le blanc , le jaune et le rouge , c'est-à-dire , les couleurs les plus éclatantes , sont consacrées aux rangs les plus élevés de la hiérarchie céleste.

Ces dernières observations constatent que l'emploi des couleurs n'a pas été livré de tout temps au caprice des artistes. Plusieurs autres faits viennent également à l'appui de cette manière de voir , et constatent que presque tous les peuples ont attaché un sens emblématique à la couleur des vêtemens. Les prêtres d'Osiris et ceux de Jupiter étaient habillés de blanc , pour indiquer la pureté de l'âme et l'abondance des lumières ; la couleur blanche est également employée pour les vêtemens des divinités persanes. Les Romains étaient dans l'usage de porter des tuniques blanches , lorsqu'ils sollicitaient des dignités (*candidati*). En Chine , les vêtemens jaunes servent à désigner les princes. En Europe , la couleur rouge est réservée aux magistrats.

L'Église latine observe fidèlement l'emploi de certaines couleurs, pour les ornemens et les costumes que les prêtres revêtent pendant les diverses fêtes de l'année.

Le blanc est consacré aux mystères de Jésus-Christ, aux fêtes de la Vierge et des Anges, aux solennités du Saint-Sacrement ;

Le rouge (Paris), aux fêtes du Saint-Esprit, aux offices de la Passion, aux fêtes des apôtres et des martyrs ;

Le noir, pour les cérémonies funèbres ;

Le violet, pour les temps de pénitence (avent, carême, vigiles, rogations, quatre-temps).

Je me hâte de dire que les usages varient dans plusieurs diocèses. Ainsi, l'Église de Paris emploie les ornemens rouges pour les solennités du Saint-Sacrement, tandis que le bréviaire romain désigne les ornemens blancs.

Les règles de la science héraldique, relatives à l'emploi des couleurs, viennent encore témoigner en faveur de leur valeur emblématique. L'on sait que l'*azur* signifiait beauté, royauté, majesté ; *gueules*, courage, hardiesse, intrépidité ; *sinople*, espérance, liberté, abondance ; *sable*, science, affliction, modestie ; *pourpre*, dignité, puissance, souveraineté.

C'est surtout pour les vêtemens de deuil qu'il est facile d'acquérir la preuve de la valeur symbolique des couleurs. Chez les Éthiopiens, ces vêtemens sont gris ; chez les Japonais, blancs ; chez les Turcs, bleu ou violet ; dans le royaume de Pégou, jaune ; en Égypte, feuille-morte ; chez les Français, selon le rang des personnages et l'importance du deuil, blanc, noir, violet ou gris. Avant Charles VII, le Roi portait les vêtemens violets, la Reine, blancs. A la mort de Charles VII, la reine Anne porta le deuil en noir.

Cette diversité d'usages, pour le même fait, semblerait indiquer qu'il n'existe aucune règle générale, et que chaque nation attribue une valeur particulière aux diverses couleurs. Mais cette différence peut fort bien s'expliquer par les croyances souvent opposées, lugubres ou joyeuses, que l'on attache à l'idée de la mort.

Il résulte des observations précédentes que partout et en tout temps, les couleurs ont eu une valeur emblématique. Mais, à quelle époque remonte cet usage? Quelle était la cause du rapport de la couleur avec l'idée dont elle était le symbole? Est-il exact de dire que les couleurs ont eu la même valeur emblématique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Les artistes égyptiens, étrusques, grecs, romains, bysantins et latins, n'ont-ils consulté que leur goût ou leur caprice pour l'emploi des couleurs; ou bien, cet emploi a-t-il été soumis à des règles précises? A quelle époque se sont-ils affranchis de ces règles, et quelles sont les causes de cet abandon? Ce sont là, je le répète, des questions que l'on n'a abordées qu'en détail, et qu'il serait curieux de grouper dans un travail d'ensemble.

L'étude de l'archéologie est aujourd'hui comme celle des sciences naturelles; elle ne doit négliger aucun caractère pour arriver à la détermination précise et au classement exact des monumens.

TOURNAL,

Inspecteur des monumens historiques.

DU

SYSTÈME PÉNITENTIAIRE.

(Suite.)

Vie matérielle. — Habitation. — Vêtemens. — Nourriture.

Au point de vue matériel , la vie du détenu n'est pas si bien.

Ses vêtemens sont assez convenables , sauf quelques particularités de détail.

Le séjour dans les dortoirs est beaucoup trop prolongé en hiver. Les détenus veillent jusqu'à 8 heures 1/2 et ne se lèvent qu'à 6 heures 1/2 et même 7 heures 1/2. Ils devraient se lever à 4 heures 1/2 du matin , et employer le temps à l'instruction, depuis le lever, jusqu'à ce que le jour permît le travail des ateliers.

La nourriture est insuffisante ; elle est mal réfléchie : une soupe à la graisse , au beurre ou à l'huile , le matin ; des légumes , le soir. Tel est le régime alimentaire officiel.

La soupe , à des hommes qui travaillent ! La soupe convient à des convalescens et non à des hommes de travail. Il faut à ceux-ci une nourriture forte.

L'alimentation du prisonnier a entraîné les plus funestes erreurs à l'égard de celui-ci.

Il est fâcheux qu'en France on consulte si peu les spécialités, avant de formuler des décisions réglementaires. Le règlement du 10 mai

1839 interdit la vente du vin à la cantine, ainsi que la viande, les légumes apprêtés, etc. Il autorise la vente du *beurre*, du *fromage* et des *pommes de terre à l'eau*. — C'est une malheureuse inspiration; elle montre l'oubli des régions diverses où sont placées les prisons, et les usages de chaque pays.

Le rigorisme fut tel, la première année, que l'on hésita à mettre du *sel* aux pommes de terre; que l'on ne voulut pas, dans une Maison du Midi, remplacer le *beurre*, aliment de luxe dans le pays, par du raisin, dont use et se gorge le pauvre, à cause de son bas prix et de sa convenance au climat.

En n'ayant pas égard aux diverses régions, surtout au Midi, et c'est le Midi qui toujours a le plus à souffrir des lois générales, on proscrivit le vin. C'est l'aliment du pauvre dans le Midi; nous disons à dessein aliment, parce que c'est la boisson la plus nourrissante, la plus réparatrice.

Nismes, plus que toutes les autres Maisons, eut à souffrir de ce changement brusque. La Maison de Montpellier ne renferme que des femmes, et, dans le Midi, les femmes ne boivent point de vin. Nismes est un pays de vin; si ce n'étaient les droits, le pauvre l'achèterait à 3, à 5 centimes le litre. Il le paie très-communément de 12 cent. 1/2 à 15 centimes, pendant que, soit dit en passant, il se vendait 25 à 30 centimes dans la Maison centrale, lorsqu'il y était permis à la cantine.

Les conséquences de cette malheureuse innovation ont été que la mortalité est passée de 94,6 par an à 131, 3; 36,7 de plus par an !.... 36 condamnations illégales à mort par an.

Cherchant à rendre la prison un lieu de souffrance, les arrêtés ministériels ont porté, disons-nous, sur le régime. L'on met un enfant au pain et à l'eau; c'est une punition pour lui; elle ne dure pas longtemps, il est vrai; il a paru tout naturel de l'infliger à long terme au criminel, condamné *seulement* à la perte de la liberté, et *rien qu'à la perte de la liberté*.

A chaque pas fait dans les réglemens des prisons, l'on rencontre des erreurs, conséquence nécessaire de l'ignorance des lois de l'économie vivante.

L'analogie aurait dû conduire les pas des innovateurs présents et passés.

Tout le monde sait que, lorsqu'un animal domestique travaille, il faut qu'il ait une subsistance proportionnée en quantité à la nature

du travail exigé de lui. Réciproquement, l'animal rend en raison de la nature de son alimentation.

Comparez le sillon tracé par le bœuf ou le cheval du pauvre, avec celui du riche propriétaire.

Si une machine à vapeur manque de charbon, elle ne fonctionne pas; le mouvement qu'elle doit communiquer n'a plus lieu. Comment cette triviale comparaison n'a-t-elle pas été présente à l'esprit de ceux qui ont demandé et ordonné le régime des prisons ?

Les hésitations, les alternatives qu'a subies le régime, sont encore une preuve du défaut de science qui y a présidé.

En tout temps l'on a réduit l'alimentation du prisonnier; puis sont venus des hommes de cœur qui ont montré son insuffisance et les meurtrières conséquences de cette réduction.

Howar, le Vincent de Paul de l'Angleterre, après s'être voué à l'œuvre de la réforme des prisons, eut le bonheur de faire comprendre que le détenu n'étant condamné qu'à la *perte de la liberté*, l'on devait lutter par tous les moyens possibles contre les causes destructives des prisonniers. L'air, la lumière, les vêtements, la propreté, les alimens, enfin, ne devaient point leur être enlevés.

Malgré les améliorations des localités occupées par les détenus, il était impossible de leur donner un air aussi salubre et en aussi grande quantité qu'à l'état de liberté.

Les industries exercées en prison obligent à l'état sédentaire, à la position assise. — Elles privent du contact bienfaisant du soleil et du mouvement, ce grand auxiliaire de la nutrition, de l'élaboration et de l'assimilation des sucs nutritifs.

Howar proclama que le détenu devait avoir une nourriture relativement meilleure et plus abondante que celle de l'ouvrier, afin de réduire la prison à l'état pur et simple de la privation de la liberté, but de la condamnation. — Le précepte était rationnel.

Cet homme éclairé savait fort bien que la privation des agens naturels que nous venons d'énumérer, mettent le détenu dans l'impossibilité d'extraire des sucs nutritifs des substances grossières dont il usait naguère avec profit à l'état de liberté.

Il n'ignorait point que, chez le cultivateur travaillant en plein air, au soleil, faisant beaucoup d'exercice, les organes digestifs ont la faculté d'assimiler à sa propre substance, des principes extraits de substances grossières, qui, chez l'homme de cabinet, chez le

bourgeois et même chez l'ouvrier sédentaire, resteraient sur leur estomac comme un corps étranger, et leur occasionneraient de nombreuses maladies des organes du bas-ventre et de la poitrine.

S'il n'était pas possible encore de donner au condamné autant de mouvement, d'air et de soleil que le réclament les lois de la nature, il était possible de lui fournir une nourriture qui, par sa qualité et sa quantité, permet à ses organes digestifs, plus faibles que lorsqu'il était à l'état de liberté, autant ou presque autant de sucs nutritifs qu'ils *savaient* en extraire d'un aliment grossier.

Les expériences récentes sur la manière dont s'opère la nutrition (Boussingaut, Dumas, Persoz, etc.), ne changent rien à ce que nous disons. De quelque manière que se fasse l'assimilation, la transformation des substances, il faut que les organes aient l'aptitude, la faculté, nous dirons même l'*habileté* nécessaire pour extraire ou composer les élémens de l'organisme vivant. Pour obtenir ce résultat, il faut que l'économie fonctionne physiologiquement.

Ces considérations amenèrent le Gouvernement anglais à accorder aux prisonniers un régime qui paraît monstrueux aux hommes peu réfléchis, et surtout qui ne sont point pourvus de connaissances spéciales propres à juger ce fait dans tout son ensemble.

La préoccupation de ceux qui ont critiqué, d'une manière plus que sévère, ce régime, vient de ce qu'ils ne se sont pas mis au même point de vue que le Gouvernement anglais.

Ce Gouvernement avait agi avec justice; mais comme l'emprisonnement est un état anormal, que la science des prisons n'est point faite, chacun ou chaque Gouvernement agissant fragmentairement, ne peut ordonner que des mesures qui sont, ou qui paraissent être, en harmonie avec le but de l'incarcération.

Il est consolant de rencontrer une prescription concernant les prisonniers, qui ne peut pas être traitée d'inhumaine, chose si rare! tandis que le régime atténuant du 10 mai et la privation de moitié au moins du salaire du détenu, exécutée depuis le 1^{er} avril 1844, ne seront point excusés.

Pas plus qu'un autre, nous ne voulons pour le condamné un régime recherché; mais nous voulons qu'il soit en rapport avec le monde extérieur où il vit, ou que sa manière de vivre soit mise en rapport avec son régime alimentaire.

La manière de vivre du prisonnier ne peut pas être comparée,

avons-nous dit , à celle de l'homme des champs ; elle ne peut pas l'être non plus avec celle de l'ouvrier sédentaire. Celui-ci a le dimanche , il sait en user. Voyez combien de petites maisonnettes autour des villes industrielles , qui reçoivent , aux jours du repos , les familles qu'y a conduites un instinct hygiénique. Ce même instinct de la conservation conduit ceux qui ne sont pas propriétaires d'un petit champ , dans la guinguette hors de barrière , à la chasse , à la pêche , à la simple promenade *extra-muros*.

Pendant la semaine , l'ouvrier a une partie de la soirée ; son déjeuner , son goûter se prennent sur la porte , à l'air , et dans des conversations. *Enfin , il est libre.*

Quand même , d'ailleurs , l'ouvrier libre serait mal , est-ce une raison pour placer le prisonnier dans une position plus fâcheuse ? N'a-t-on pas qualifié nos villes industrielles du nom de *Bagne* ; n'a-t-on pas appelé *forçat* , l'ouvrier condamné par le *fouet de la faim* , à travailler sans relâche ? Ah ! ne fouillons pas dans cet ordre de choses trop opposé à la loi de Dieu , à la loi chrétienne !

Traitant du point de vue pratique , et d'après l'expérience , on doit nous pardonner les détails. — La pratique est une série de détails. Ce que l'on doit désirer , c'est que les détails émanent d'un point de vue général , de l'*unité*.

Nous estimons que le détenu doit faire trois repas en hiver et quatre , en été , surtout dans les pays chauds : deux repas proprement dit , et une ou deux collations , selon la saison.

Le matin , du fromage , des fruits frais ou secs , selon la saison. Cela en petite quantité , et non comme on le fait communément pour la portion de cantine. Nous donnons pour exemple : quatre noix ou quatre petites raves ; la moitié d'une sardine ou d'un hareng blanc pressé. — Une soupe serait encore mieux dans l'hiver.

Voilà comment vivent nos travailleurs.

Pour le second repas ou dîner , la soupe actuelle , une ration de légumes , et du vin en proportion avec les habitudes du pays où siège la prison.

Pour le souper , la ration des légumes et du vin.

Pendant l'été , il y aurait un autre repas-collation , analogue au déjeuner ; l'on choisirait des fruits frais , raisins , cerises , etc.

Le monde , qui ne connaît les prisons à peine que par ouï-dire , a tant déclamé contre le bien-être des condamnés , l'abus du vin auquel

ils se livraient , que le Ministère a cru devoir céder au respect humain en retirant le vin des prisonniers.

Le chiffre de la mortalité et celui des malades , que nous avons donné plus haut , ont prouvé combien cette privation avait été funeste ; aussi , n'hésitons-nous pas à poser la nécessité de cette fourniture , en demandant qu'elle soit provisoirement donnée , et successivement obligée dans le cahier des charges des adjudicataires.

Habitations.

Il doit être rigoureusement observé que , dans la répartition des détenus dans les différentes localités : ateliers , réfectoire , dortoir , chapelle , chacun ait 24 mètres cubes d'air , et que cet air soit convenablement renouvelé.

Le malaise résultant d'un local insalubre ne nuit pas seulement à la santé ; mais au *travail* et à la *discipline*.

L'air est le premier et le plus indispensable aliment des animaux et de l'homme. Voyez comment s'agitent les animaux que vous soumettez aux expériences qui ont trait aux fonctions de la respiration.

L'homme qui respire un mauvais air , un air *usé* , qu'on me passe cette expression à cause de la vérité , comme celui qui est mal nourri , nourri incomplètement , ne peut pas fonctionner intégralement , les membres n'ont plus la même agilité , les fonctions du cerveau se troublent ; de là , mauvais travail , indiscipline.

Celui qui écrit ceci , s'est soumis à un régime analogue à celui des détenus des Maisons centrales : soupe et pain , le matin ; un plat de légumes , le soir. Dès le premier jour , la vision se troubla , les yeux n'avaient plus la faculté de lire ; les facultés intellectuelles s'affaiblirent ; il ne put continuer son travail de cabinet , encore s'était-il fait servir de la soupe au bouillon de bœuf pour le matin.

Ayant voulu expérimenter le régime des hommes en punition , pain et eau seulement , dès midi ou une heure ses fonctions intellectuelles s'affaiblirent ; il fut bientôt obligé de suspendre ses lectures.

Ceux qui parlent si facilement du bien-être des prisonniers , avant de solliciter l'application du régime ou de l'ordonner , devraient l'expérimenter sur eux-mêmes.

C'est ainsi qu'agissent les médecins probes et prudents ; quand ils veulent enrichir la thérapeutique d'un nouveau médicament.

Punitions disciplinaires.

Nous avons établi que , dans l'esprit de justice , dans l'esprit chrétien , comme en morale philosophique , la prison pour peine devrait être un lieu de *traitement du moral* , un *HÔPITAL DU MORAL* , une *ÉCOLE*. Nous avons appelé des corps d'instituteurs à notre aide ; ces corporations sont arrivées et ont produit un bienfait immense sur plusieurs points.

Leur présence seule , leur discernement , leur justice , ont diminué le nombre des punitions disciplinaires. Ces faits ont marché en rapport avec la capacité des individus de ces corps. Il est facile de montrer, dans la même Maison , des époques où l'ordre a régné avec peu de punitions , et réciproquement ; des quartiers de cette Maison , où les punitions sont rares et la discipline meilleure , les maladies très-peu fréquentes.

Ce résultat a eu lieu, pour les Maisons de femmes comme pour celles d'hommes ; à Montpellier comme à Nismes ; à Fontevault comme à Nismes.

Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est que la façon de punir fait mieux que la gravité de la punition.

Puisqu'il en est ainsi, il découle naturellement de ces prémisses , ce que doit être la punition aux infractions disciplinaires, quels seront ses moyens et son mode d'administration.

Ceux des prisonniers qui tombent dans les infractions disciplinaires, appartiennent à des états moraux bien divers et dont l'étude est des plus intéressantes. Elle est loin d'être approfondie dans la manière dont on conduit actuellement les détenus.

Sans doute , le *rapport* que l'on fait aujourd'hui, où chaque contrevenant est entendu , et auquel le Directeur applique une punition en raison de sa faute, en ayant égard à sa conduite antécédente, aux circonstances qui ont amené l'infraction à la discipline, cette institution est, disons-nous, une amélioration sur ce qui était avant.

À l'époque dont nous voulons parler , la punition s'appliquait sur-le-champ , *ab irato*.

Si nous n'avons point égard à la nature individuelle du détenu , à son éducation , à sa manière d'être antérieure ; mais que nous envisageons

les condamnés comme parfaitement identiques par toutes les circonstances qui caractérisent l'être humain, l'indiscipliné sera le plus mauvais, le plus pervers.

S'il est le *plus malade*, il lui faut un traitement plus assidu, plus rationnel, plus sévère. On verra l'acception que nous donnons à ce mot.

Dans l'état actuel, les peines disciplinaires vont progressivement : privation de cantine ; privation de soupe, de la ration de légumes ; cellule ; — parfois on y joint : menottes en fer seules ; puis fersaux pieds et aux mains ; le piton : ce supplice a été défendu, mais point complètement supprimé. Toujours, en cellule, le détenu couche... sur la dalle, avec une simple couverture ; serait-il vrai qu'au cœur de l'hiver, cette couverture a été retirée, à un homme ?

En Orient, quand on inflige la punition de la section du poignet, le bourreau emploie des moyens pour arrêter le sang et empêcher ainsi la vie de s'éteindre. — Serions-nous plus barbares que ceux que nous appelons de ce nom ? Infligerions-nous une punition qui doit éteindre la vie ?

Voilà l'aspect matériel de la punition. A côté de ces gênes plus grandes, de ces souffrances plus fortes, infligées aux indisciplinés, ou plutôt au-dessus de ces actes matériels envers eux, doivent dominer des actes moraux.

Aussitôt que le détenu est soumis à une des punitions que nous venons d'énumérer, se présente l'homme de la morale, pour le relever. Si une faute est une chute, la morale veut qu'on relève celui qui tombe, et non point qu'on l'opprime, qu'on l'humilie, qu'on le dégrade à ses yeux.

A l'aide de quels moyens doit-on relever celui qui est sous l'influence d'une peine disciplinaire ? C'est au talent de celui auquel ces fonctions sont dévolues, qu'appartiennent les procédés à suivre. C'est là où réside son talent ; c'est là où réside la science des prisons.

Le détenu puni pour infraction disciplinaire, sera visité dans les six heures qui suivront sa peine, par l'Aumônier de son culte, le chef des Frères, le Frère de sa section, etc.

Dans les 24 heures, il sera visité par le médecin et le chirurgien, si le service est fait par deux hommes de l'art. Ils s'assureront si une maladie, ou indisposition, n'est pas cause de son acte d'indiscipline. Souvent, en effet, les prodromes d'une maladie, une indisposition peu ou point apparente, une maladie cachée, empêchent le travail ou

le rendent mauvais ; le sujet s'irrite, au lieu de prendre en bonne part les exhortations qui lui sont faites.

Nous avons vu souvent des punitions être la conséquence d'un état maladif. — D'autres fois, le travail n'est pas en rapport avec les forces du détenu. L'atmosphère porte une fâcheuse influence sur l'esprit et le corps d'hommes renfermés dans un lieu encombré.

Nous entendons déjà s'écrier contre ce que nous avançons, des hommes peu réfléchis et qui diront, entre autres, que l'on ne porte pas autant d'attention sur l'homme libre ; que celui-ci travaille par tous les temps pour les besoins de sa famille.

Nous répondrons : premièrement, que nous n'acceptons point, pour modèle, une société mal organisée, ou plutôt non organisée ; que les souffrances du pauvre, même du bourgeois, nous les sentons ; mais, que ce n'est point ici le lieu, et que ce n'est pas à nous de donner une solution aux questions sociales.

Secondement, l'incarcéré est dans une position anormale pour le corps et pour l'esprit, et pour le milieu dans lequel il vit.

Troisièmement, enfin, le Gouvernement ayant sous son administration, sous sa tutelle directe les prisons, comme tous les établissements publics, doit diriger les unes et les autres avec intelligence, avec une haute moralité. Son devoir est de conduire le prisonnier d'après les données de la science, et montrer qu'il fait mieux et plus économiquement que ne le font les hommes libres, livrés au *laissez-faire* qui les *laisse libres* de se nuire les uns aux autres, de se mal nourrir, mal *vêtir* à grands frais, dans la vie d'isolement et de morcellement. L'État montrerait ainsi les avantages de l'association, et combien il peut procurer de bonheur à ceux qui se confieraient à lui, au lieu de se livrer aux vaines théories qui ne lui laissent, disons-le encore une fois, que la liberté de mourir de faim, en prison, ou sur l'échafaud.

Les considérations que nous faisons valoir sont d'une haute importance : elles entrent nécessairement dans l'équitable administration de la Justice.

Le Directeur, l'Inspecteur visiteront aussi, dans les 24 heures, chaque homme puni. — Leur visite, ainsi que celle des Aumôniers, des Médecins et des *Frères*, seront répétées chaque jour, pour ceux dont la punition, quelle qu'elle soit, dure plusieurs jours.

La mission des Aumôniers sera toute morale et religieuse. Le culte n'interviendra qu'avec prudence et rarement. — L'espèce d'hommes

qui occupe les prisons , ne conçoit le culte que sous le point de vue du fétichisme. Bornant la religion à des pratiques extérieures, les détenus ne rentrent point en eux-mêmes , leur âme ne recevrait aucune épuration. — Cette instruction doit être toute pratique ; il doit être tracé , au détenu , la marche qu'il a à suivre , par les exemples qui lui seront fournis.

Ne perdant jamais de vue nos prémisses : que le plus mauvais détenu, le plus malade, doit être soumis à un traitement plus rationnel, à des moyens plus efficaces, il s'ensuit que le détenu, puni disciplinairement, ne sera jamais perdu de vue par les surveillans.

En conséquence, les cellules actuelles sont tout l'opposé de ce qu'elles devraient être : le détenu s'y cache ; il oublie que DIEU le voit.

Pour remplir ce but, les cellules doivent être construites dans une disposition contraire à celle qui est en usage. — Elles seraient adossées, au lieu d'être face à face ; du côté extérieur, la cellule serait fermée par une grille de haut en bas.

Ainsi, supposons un carré ou un parallélogramme ; les cellules seront disposées tout autour du parallélogramme et ouvertes en dehors de la figure, dans un corridor ceignant le massif des cellules. Elles seront bien éclairées, de jour et de nuit. Jamais de cellules ténébreuses. Les ténèbres cachent le malfaiteur aux autres et à lui-même.

Des surveillans se promèneront sans cesse devant les grilles ; on se placera de manière à voir l'intérieur de toutes.

Deux ou un plus grand nombre de surveillans, *surveillans-instituteurs* toujours, seront occupés d'un même côté, afin que l'un soit chargé de la surveillance générale, et l'autre, de parcourir chaque cellule, s'arrêtant à la grille de chacun, ou pénétrant à l'intérieur pour s'entretenir avec le séquestré.

Le travail sera rarement supprimé.

Toujours les cellules seront pourvues du lit-de-camp avec un matelas, de paille si l'on veut ; mais JAMAIS LE LIT ET LE MATELAS NE SERONT RETIRÉS. — L'on doit punir sans provoquer directement des maladies.

Dans l'état actuel, dans certaine Maison centrale, presque jamais le matelas n'est accordé : le détenu couche sur la PIERRE dans toutes les saisons. Le matelas n'est accordé qu'après plusieurs, souvent un bon nombre de jours après le commencement de la punition. Des Directeurs blâment ce meurtrier usage et l'interdisent ; nous devons le proclamer à leur louange.

Voilà déjà quelques-unes des conséquences de l'encellulement qui se dessinent , ainsi que son inefficacité pour punir. Poursuivons.

Le plus souvent la marche ascendante de la punition est dans l'ordre suivant : Le détenu est envoyé en cellule ; quelquefois, au moment d'y pénétrer , il s'y refuse ; l'on emploie la force , il résiste. On lui met les fers aux mains , puis aux pieds. Alors alors , qu'est-il arrivé?.... On l'a battu , on l'a fustigé à l'aide d'une *corde-à-nœuds*, tandis qu'il est ainsi lié ; enfin on le met au *piton*. Dans une Maison centrale, l'on a ainsi fustigé des aliénés , des hallucinés !

D'autres fois le condamné entre en cellule ; bientôt il casse ses meubles , son lit , son baquet. — Encore les fers et les coups quelquefois , et cela , bien que les Administrateurs l'eussent sévèrement interdit , — excusant , il est vrai , la légitime défense , trop facile malheureusement à faire naître.

L'on a retiré le hamac des cellules , parce que , disait-on , elles étaient sans effet disciplinaire , si le détenu couchait sur un hamac ou sur un matelas. — Que sera-ce donc quand il faudra punir un homme habituellement en cellule ? On le voit , l'isolement est aujourd'hui exceptionnel , à titre de punition extraordinaire , et , dans un instant , il conduit à des cruautés : *fers , coups , coucher sur la pierre , piton* ; la réduction à la moitié , au quart , de la ration journalière du pain !! (La ration est de 750 grammes , la moitié 375 ; le quart est 189 grammes 5/10 , ou moins de 6 onces). Dans tous les cas , le régime de la cellule disciplinaire n'est que du pain , que l'on fait *payer* au détenu sur *son pécule* !

La cellule , dit-on , est un obstacle à la corruption des détenus les uns par les autres ; mais elle est aussi un obstacle à la moralisation du condamné. Enfermé entre quatre murs , la voix , l'exemple d'un homme meilleur ne peuvent y pénétrer. — Le condamné s'y cache dans sa lâche dépravation. L'oisiveté , les perverses habitudes viennent ruiner son âme et son corps. — Ce lien secret est recherché par lui , l'on est obligé de le croire , pour s'y livrer à sa brutale corruption , pour croupir dans l'oisiveté.

L'ennui n'atteint pas une âme qui ne sent pas , qui ne pense pas (1).

Le *piton* a été inventé , a été nécessité , l'on pourrait le dire , depuis les cellules. Quand on s'engage dans les moyens de rigueurs brutales ,

(1) Pour se passer de société , il faut être un *Diru* ou une *brute*. (*ANISTOT.*)

l'on ne peut s'arrêter : la peine de mort ne suffisait pas dans les temps où elle était prodiguée ; elle ne suffit pas dans les pays qui en abusent encore. Tout le monde sait combien étaient *perfectionnés* les moyens qui précédaient l'exécution et ceux qui étaient mis en pratique pour l'accomplir.

Le supplice du *piton* consiste à lier le patient, debout contre un mur, à l'aide de courroies qui entourent le milieu du bras, les poignets et les jambes saisis au-dessus des chevilles.

L'on applique cette peine pendant plusieurs jours de suite, jusqu'à quatre et cinq jours !!! laissant reposer demi-heure, matin et soir, et pendant la nuit !!! Serait-il vrai qu'un ou plusieurs détenus aient été, de 8 heures du matin à 8 heures du soir, sans repos ?

Les conséquences de ce supplice ont été des maladies du cœur, et la pendaison volontaire pour ne pas y être soumis le lendemain. — Dès les premiers instans, des condamnés ont éprouvé une douleur au cœur qui ne les a plus quittés. — Chez l'un, l'autopsie a vérifié l'existence de la maladie ; chez d'autres, l'altération des battemens et du bruit de cet organe met sa lésion hors de doute.

La discussion de la loi pénitentiaire à la Chambre des Députés a eu pour résultat de mettre au jour ce supplice et de le faire défendre.... Mais, ne l'applique-t-on plus nulle part ? Nous ne pouvons répondre négativement.

Le séquestré n'a pas eu à endurer seulement les tortures ordonnées, mais encore, dans une Maison centrale, il a eu à supporter la brutalité d'un portier, son codétenu.

Ceux qui se sont chargés, par dévouement, de la surveillance et de la moralisation des condamnés, ne sont peut-être pas assez pénétrés de l'idée que rien n'est humiliant, qu'aucune fonction n'est au-dessous de l'homme qui agit par une vraie charité et par le désir de soulager son semblable.

Qu'on y réfléchisse mûrement : une condamnation prononcée par les Cours et Tribunaux n'est autre chose que l'envoi d'un *malade à l'hôpital*, au point de vue moral.

Celui qui se voue à la curation de ce malade, ne doit s'en charger qu'après que, dans sa conscience, il a une intime conviction qu'il convertira la punition infligée en un moyen curateur, ou qu'il rendra un homme à l'humanité, à DIEU. Il ne doit rien trouver indigne de lui, pour *soulager* l'âme d'un malheureux.

Pourquoi donc a-t-on confié les clefs des cellules à un détenu ?

Dans une *corporation*, tous les membres se tiennent comme un *corps* ; l'un des membres de ce corps devait donc être assigné à la surveillance continue des cellules, et ne devait jamais résigner aucune partie de ses fonctions.

Lorsque les cellules furent construites dans les Maisons centrales pour remplacer les cachots, infâme accumulation des plus viciés, rendez-vous encore plus infâme, l'on espérait que la séquestration dans ces lieux, avec conservation des alimens et un travail approprié au local, serait un moyen efficace pour la discipline.

Bientôt l'encellulement, pur et simple, n'a pas été trouvé suffisant dans quelques Maisons centrales ; il a fallu y joindre les tortures que nous avons énumérées. — Cette conséquence pouvait être prévue *a priori* : plus la sévérité d'une peine s'éloigne des forces morales et physiques de l'homme qui doit la subir, plus l'on doit s'attendre à trouver de résistance à son exécution ; nous allions dire à *son acceptation*.

Les résistances, les révoltes, les actes de fureur contre la punition de la cellule n'auraient point eu lieu, si, à cet acte matériel, s'étaient joints des actes moraux, des actes de moralisation.

Quoi qu'il en soit, voilà l'état des choses : d'une part, la cellule pure et simple, déclarée incapable de suffire à la discipline ; — de l'autre, le détenu, corrompu par cette institution, au point de l'envisager comme un moyen de se soustraire à la vue de ses surveillans, à leur exemple, à leurs conseils, aux regards même de ses compagnons, pour s'y livrer à sa honteuse paresse ou à plus que cela.

Et l'on nous propose d'appliquer l'encellulement à tous les condamnés !!!

L'on ne doit pas oublier que ce système, émané de l'inquisition, a été bientôt abandonné par les pays qui l'avaient inventé et mis en usage les premiers : ROME, la BELGIQUE, etc. — Dans l'état actuel, il n'est soutenu par *aucun homme de pratique*, par *aucun Directeur des Maisons centrales*, ni par ceux que les devoirs de leurs fonctions obligent à les fréquenter. Parmi les Inspecteurs généraux des prisons, la majorité ne l'admet pas.

Ce système porte, en effet, tous les caractères de la théorie ; il est émané d'âmes vertueuses qui, dans la solitude, réfléchissent, pénètrent en elles-mêmes, dans leur moi ! Elles n'ont que de bonnes

pensées, le désir de réformer ce qu'elles peuvent trouver de défectueux. Dans l'hypothèse de cette origine, nous excusons les hommes qui ont proposé et fait adopter le système de l'encellulement solitaire.

Mais, si nous excusons les hommes et leur intention, nous ne pouvons excuser leurs actes, ni les approuver.

Ces hommes respectables, en généralisant, en admettant, chez le criminel, les mêmes dispositions que celles dont ils sont pourvus eux-mêmes, ont établi des prémisses fautes; les conséquences n'ont pu que porter ce caractère.

Un illustre général vous a dit que, quand il était renfermé dans un cachot de la citadelle d'Olmütz, à cause de sa participation à la révolution française, *il ne pensait qu'à révolutionner l'Europe.*

Nous avons sollicité plusieurs fois l'aveu des pensées de ceux qui ont été renfermés dans les cellules, et nous sommes placés pour le savoir. Presque jamais, nous n'avons appris d'eux qu'ils pensassent au repentir. Dans le premier moment, c'est une rage contre celui qui les a fait punir, des désirs de vengeance, non-seulement contre celui-là, mais contre tous les chefs de la Maison, contre les surveillans; enfin, contre toute la Société elle-même.

Peu à peu les forces s'épuisent, avec elles la colère, ou le corps cède aux divers supplices; le détenu se calme; l'on a pitié de son état d'épuisement; on le fait sortir, mais il n'est point repent, et bien souvent il est loin d'être corrigé. Nous assurons qu'il en est ainsi de la majorité.

Ceux qui font cet aveu assurent qu'il est le seul vrai; que ceux des encellulés qui disent le contraire, mentent et font les hypocrites.

Les phénomènes physiques éprouvés par les hommes mis en cellule, ont été absolument les mêmes sur tous les animaux que l'on a soumis à l'isolement dans un local proportionné à leur volume.

Souvent cette rage intérieure est manifestée au point qu'il en résulte une ou plusieurs des aggravations de peine dont nous avons fait le récit. — C'est depuis l'institution des cellules disciplinaires, que les punitions rigoureuses ont été introduites dans les Maisons centrales. On le conçoit *à priori*.

Si ce spécifique n'agit pas immédiatement, il faut employer de nouveaux moyens, parce qu'on veut, à juste titre, avoir raison du rebelle.

Sans doute, il faut avoir raison du rebelle, mais en ce sens seule-

ment qu'il faut le mettre en position de n'être pas dangereux. L'on ne peut empêcher une réaction propre aux douleurs de l'âme comme à celles du corps.

Les Administrateurs des prisons ne savent pas assez qu'il faut du temps pour guérir une affection morale, comme une affection du domaine physique. Le temps calme les joies, comme les émotions pénibles.

D'autres fois, le désespoir s'empare du condamné à la cellule. Il se jette avec passion dans un vice qui doit entraîner sa mort; quand il n'a plus d'énergie, il se pend, ou bien il refuse de manger pour finir ses jours.

Dans la Maison centrale de Nismes, depuis le commencement de 1834 jusqu'au mois de septembre 1842, il n'y avait eu que *trois* suicides, 3 en 18 ans; dans quelques mois de 1842, il y en a eu 2 en cellule, et 13 tentatives, au moins, dans les cellules, et qui n'ont manqué leur effet que par hasard.

Le résultat est identique, par sa nullité sous le rapport de l'amélioration morale, et la destruction de l'individu, sous le rapport physique.

Nous disions plus haut que les forces s'épuisent en cellule.

Après un isolement de quelques jours, le condamné devient pâle; il a la face terreuse, plombée; ses traits sont tirés; sa pupille est dilatée, son regard égaré; la langue devient rouge ou chargée; quelquefois l'une et l'autre en même temps; la bouche sèche, mauvaise; la respiration et les battemens du cœur sont faibles, le pouls petit, presque nul; les extrémités froides; les veines des mains saillantes; il semble que le sang s'y concrète, s'y fige; il y a désorganisation, asphyxie chronique ou à marche lente; il y a inanition. Si l'on compare ce tableau avec celui tracé par le docteur Chossat (*Recherches expérimentales sur l'inanition*), l'on verra combien ils ont de rapport.

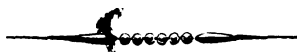
BOILEAU-DE-CASTELNAU,

Chirurgien de la Maison centrale de Nismes.

(La suite à un prochain numéro.)

SAMUEL BOISSIÈRE,

PEINTRE DE MONTPELLIER, AU XVII^e SIÈCLE.



Samuel BOISSIÈRE, Peintre d'Histoire, naquit à Montpellier, en 1620, et mourut dans cette même ville, en 1703, âgé de 83 ans.

Malgré les nombreuses recherches auxquelles nous nous sommes livré, nous n'avons rien pu découvrir ni sur la famille, ni sur l'enfance, ni sur l'éducation première de ce Peintre. Il est seulement probable que la famille de BOISSIÈRE était obscure, et que son enfance n'a rien présenté que de fort ordinaire ; mais il est très-certain que le seul écrit qui nous reste de lui atteste évidemment que son éducation première a été, pour le moins, des plus négligées : on en trouvera la preuve dans la suite de cette Notice.

Tous les documens historiques que feu **Xavier ATGER**, grand Amateur de Dessins originaux, avait pu se procurer sur **Samuel Boissière**, sont les suivans :

1^o Quelques traits de la vie de **BOURDON**, qui se rapportent manifestement à **Boissière**, quoique ce Peintre n'y soit pas toujours explicitement désigné ou nommé ;

2° Un petit croquis de paysage donné par X. ATGER au Musée de Dessins originaux réuni à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine ;

3° Un tableau de petites dimensions , peint à l'huile , représentant la *Mort d'Alexandre* ;

4° Deux estampes gravées d'après le tableau désigné , faisant partie du Musée de la Faculté de Médecine ;

5° L'écrit anonyme , mais évidemment de BOISSIÈRE , ayant pour titre : *Lettre de Nestore écrite à Polydor, etc.* ; 1659, in-4° ;

6° Les nombreuses notes manuscrites , inédites , dont X. ATGER a accompagné l'exemplaire de la *Lettre de Nestore, etc.* , qu'il a donné à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine.

A ces documens nous avons eu le bonheur d'en joindre trois nouveaux , tous d'un haut intérêt , quoique de divers genres :

1° La description de la pierre tumulaire de Sam. BOISSIÈRE , portant encore aujourd'hui son *Épithaphe* presque entièrement conservée ;

2° Les notes autographes de feu SOULIER (1), Avoué , jointes à son exemplaire de la *Lettre de Nestore etc.* ;

3° Enfin , un *Dessin ORIGINAL* , de BOISSIÈRE , que nous avons trouvé réuni à l'exemplaire SOULIER de la *Lettre de Nestore, etc.* , et dont nous ferons une description apologétique et critique , accompagnée d'un *fac-simile* lithographié.

Nous allons entrer dans quelques détails successivement sur chacun de ces documens historiques.

1° Dans la *Notice historique sur Sébastien Bourdon* , lue à la Société des Sciences et Belles-Lettres de Montpellier , par M. POITEVIN ,

(1) Quand un accident mit fin à ses jours , le 15 Juillet 1830 , il y avait longtemps que l'Avoué SOULIER colligeait , avec le plus grand soin , tous les imprimés qui se publiaient à Montpellier , depuis les livres de tout format et de toute étendue , jusqu'aux plus petites *affiches* ou même aux simples *prospectus*. Nous aurions vivement désiré que les Archives soit de la Ville soit du Département , ou que l'une de nos Bibliothèques publiques , se fussent empressées d'acquérir cette unique et précieuse collection... c'a été en vain. Nous pourrions dire du moins que nous n'avons rien de personnel à nous reprocher , à cette occasion.

1812 in-4°, portrait ; et dans l'écrit de X. ATGER, intitulé : *Considérations philosophiques, remarques, observations, anecdotes particulières sur la vie et les ouvrages de Sébastien Bourdon*, Paris, 1818, in-8°, portrait, se trouvent plusieurs passages relatifs au caractère de BOISSIÈRE et à ses qualités comme Peintre. Nous nous contenterons de les signaler seulement ici, parce que devant en parler, d'une manière détaillée, ailleurs, nous n'aurions pu, sans cela, éviter des répétitions.

2° Le petit croquis de paysage, faisant partie des *Dessins originaux de Peintres du Midi de la France*, donnés à la Faculté de Médecine par X. ATGER, a été placé dans la 1^{re} salle de notre Musée, sous le n° 3 (1).

Ce paysage, de petites dimensions (25 centimètres de largeur sur 20 de hauteur), est fait à l'encre de Chine sur papier vélin de couleur café-au-lait.

Il représente un site assez pittoresque, où sont *dessinés*, mais d'une manière un peu vague, à contours peu arrêtés, des *Bergers faisant baigner et boire leurs brebis dans un ruisseau*.

Ce croquis, évidemment sorti du Cabinet du Trésorier des États de Languedoc, DE JOUBERT, dont il porte les armes, n'est du reste assez important sous aucun rapport, pour qu'il pût lui seul mettre à même de déterminer, avec quelque précision, le degré de mérite de son Auteur, ni comme Dessinateur, ni comme Peintre.

3° Le petit tableau peint à l'huile, représentant la *Mort d'Alexandre*, est la seule peinture connue, de BOISSIÈRE, que la faux du temps ait bien voulu laisser parvenir jusqu'à nous.

On ne connaissait encore l'existence du tableau de BOISSIÈRE, que par les gravures faites d'après cette composition et dont nous entretiendrons bientôt nos Lecteurs, lorsque, en 1826, M. ATGER fit savoir à M. LORDAT, Doyen à cette époque, que

(1) Voy. pag. 27 de la *Notice des dessins sous verre, tableaux, esquisses, recueil de dessins et d'estampes, réunis à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier*. Montp., 1830, in-8°, de 128 pages.

le tableau original de BOISSIÈRE , se trouvait à vendre , à un prix raisonnable , chez M. J.^{ph} ROGER , Marchand d'Estampes et de Tableaux , qui l'avait acquis lui-même d'un Amateur des Beaux-Arts , en passant à Narbonne , en 1825.

Se souvenant de certaines connexions de la Biographie de notre BOURDON avec celle de BOISSIÈRE , et sachant d'ailleurs combien étaient rares les documens historiques relatifs à ce dernier , M. le Doyen LORDAT s'empessa de condescendre aux désirs de M. ATGER. Le 27 Janvier 1826, il fit l'acquisition du tableau désigné, qui fut placé dans notre collection d'objets relatifs aux Beaux-Arts , sous le n° 295 (1).

La *Mort d'Alexandre* , seul tableau à l'huile , de BOISSIÈRE , qui soit connu à notre époque , a 52 centimètres 5 millimètres de largeur , sur 90 centimètres de hauteur.

La scène est dans la principale pièce d'un palais fort élégant , de l'intérieur de laquelle on voit , à gauche , une portion de vestibule , une belle porte d'entrée , et à travers celle-ci , une échappée de paysage dans le lointain.

ALEXANDRE est étendu sur un magnifique lit de repos , tout doré ; sa tête et le haut de son corps nus , reposent sur d'épais coussins.

Malheureusement la figure du Héros macédonien est la moins noble de toutes celles que présente cette composition. Nous conviendrons du reste que , relativement au peu de noblesse d'ALEXANDRE , BOURDON n'a guère été plus heureux que BOISSIÈRE , dans son tableau représentant : *Alexandre considérant les ruines de Troye , honorant le tombeau d'Achille , et y mettant dessus une couronne* , gravé par I. COELEMANS (2).

On voit aux pieds du lit de ce redoutable conquérant , ses armes que l'or enrichit presque de tous points : un beau casque

(1) Voy. la *Notice* , etc. , citée , in-8° ; pag. 91 , et le *Registre d'Entrée* des objets relatifs aux Beaux-Arts.

(2) Voy. l'*Oeuvre de Bourdon* , dans le *Musée* de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine , gr. in-fol° . p. 9.

surmonté d'un panache blanc et bleu ; un superbe bouclier d'or ; une cuirasse extrêmement élégante , bronze et or , s'appuyant contre un tabouret sur lequel ont été déposés un manteau pourpre et un *sabre* , ayant aussi en or la garniture de son fourreau et sa poignée.

Malheureusement cette arme offensive est *petite, de forme courbe et sans la plus légère grâce, ni la moindre noblesse*. Elle rappelle par trop nos simples *briquets* de fantassins modernes et ne ressemble nullement aux *glaives, cimenterres ou épées* dont se servaient les Grecs , et plus particulièrement les Macédoniens , 324 ans avant l'ère chrétienne (1), c'est-à-dire à l'époque où ALEXANDRE mourut à Babylonne , âgé seulement de 32 ans.

À côté de son lit, se trouve sur une élégante table , à trois pieds cintrés en dedans, plusieurs vases d'or, ainsi qu'un sceptre et une couronne de même métal.

La figure du Héros , nous l'avons dit, n'a pas la moindre noblesse. Ce personnage semblerait appartenir à peine à l'espèce humaine. Rien n'est plus disgracieux que sa pose. L'idée de justifier le Peintre en lui prêtant l'intention de rendre, d'une manière naturelle, les derniers momens d'un Monarque succombant aux tristes suites d'une orgie , ou aux terribles effets d'un poison , ne nous paraîtrait qu'une inspiration malheureuse , suggérant un mauvais raisonnement , puisqu'il ne serait pas plus approuvé par les règles du bon goût que par celles de l'Esthétique.

Auprès d'ALEXANDRE est un homme grave , à barbe et à cheveux blancs , drapé dans un manteau rouge, qui est probablement son Médecin.

Plusieurs groupes de serviteurs , d'amis , de femmes , presque tous dans l'affliction , entourent le lit du mourant.

(1) Ces armes étaient assez conformes à celles des Romains , tant pour les officiers que pour les soldats. (Voy. FURGAULT, *Diction. des Antiquit. grecq. et rom.*, édit. BOINVILLIERS , Paris, 1824, in-8° ; art. *Arme*, p. 30.

A droite, on voit quatre femmes ayant la tête et le corps couverts de larges vêtements assez bien drapés. De ces femmes, trois sont assises sur le pavé ; la quatrième pleure et reçoit ses larmes dans un *mouchoir* (1), ce qui est un anachronisme.

Elles ont toutes, du reste, des traits et des attitudes exprimant bien les divers degrés d'une douleur sincère et profonde.

On remarque encore, à gauche, deux autres femmes dont les amples vêtements, couvrant le corps et la tête, sont assez bien jetés.

Quant aux personnages ou groupes occupant les 2^{me}, 3^{me}, 4^{me} et 5^{me} plans, il est de toute évidence pour nous, que le Peintre a oublié, envers eux, les règles les plus communes de la Perspective. Le peu d'éloignement de la masse de peuple arrêtée dans le vestibule et dans la cour précédant le palais, n'aurait certainement pas dû exiger que la hauteur entière des individus qui la composent, ne dépassât point la longueur de la seule tête de la femme affligée occupant le premier plan, à gauche. La même direction dans laquelle se trouvent précisément la tête de la femme du premier plan et le groupe du cinquième plan dont il s'agit, est précisément cause que la grossièreté de cette faute se fait encore plus facilement remarquer.

Du reste, cette composition, à toutes les parties de laquelle l'Auteur ne semblerait pas avoir mis la dernière main, n'est dépourvue, ni de mouvement, ni d'unité d'action, ni d'un certain talent dans la manière dont les personnages ont été disposés en groupes. Elle présente même une fraîcheur de coloris jointe à des touches de pinceau franches et libres, qui ne permettent pas de lui refuser quelque mérite.

(1) « Les *mouchoirs*, dit WINCKELMANN (*), n'étaient pas en usage chez les Anciens, du moins ils ne l'étaient pas chez les Grecs. On voit que les personnes de distinction se servaient de leur manteau pour s'essuyer les yeux, comme avait fait AGATOCLE, frère d'une Reine d'Egypte, dans une assemblée du peuple, à Alexandrie. »

(*) Histoire de l'Art chez les Anciens. Paris; An XI-1802, in-4, fig., pag. 559-560.

Mais, nulle part, si l'on en excepte seulement quelques-unes des femmes qui sont affligées ou pleurent, nulle part, on ne trouve ni la pureté, ni la correction dans les contours, ni la noblesse désirable dans les formes.

Nous sommes néanmoins forcé de dire que, malgré le mauvais choix des types, l'incorrection presque générale, les fautes sérieuses contre la Perspective et tous les autres défauts graves qui viennent d'être signalés, ce tableau, considéré dans son ensemble, produit encore un certain effet.

4° Les deux gravures, d'après le tableau de BOISSIÈRE, que l'on peut aussi voir dans le Musée joint à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, ne sont que deux épreuves d'une même édition. Elles ont été placées par M. X. ATGER, leur donateur, à la suite du *Recueil d'eaux fortes et de Dessins originaux* de BOURDON (1), que la Faculté doit aussi à l'amour que cet Amateur éclairé des Beaux-Arts a toujours eu pour sa patrie.

Ces deux estampes, l'une et l'autre en sens inverse du tableau original, ont 59 centimètres de hauteur et 65 centimètres 5 millimètres de largeur.

Celle de la page 102 semblerait être une épreuve de graveur. C'est une *Eau-forte* avant la lettre, dont toutes les parties ont été traitées avec soin, quoique pourtant elles n'aient pas été terminées. Cette dernière circonstance est cause qu'elle parait extrêmement pâle auprès de celle qui la suit.

Cette Eau-forte est signée de la manière suivante : « BOISSIÈRE fecit et pinxit. » Son titre fait à la main, porte : « Alexandre mourant. » Au dessous de ce titre est l'inscription manuscrite suivante : « Un roi mourant au milieu de sa Cour. »

Quant à celle de la page 103, c'est une gravure terminée : on la trouve vigoureuse de clair-obscur en comparaison de la précédente.

On lit, en bas et à gauche, dans le champ de cette estampe :

(1) Voy. OEUV. de BOURDON, in-fol°. max. cit., pag. 102 et 103.

Boissière inv. pinx. et sculp. ; et , au-dessous , le titre suivant :
 « *Mors Alexandri Magni Macedonum Regis.* »

Immédiatement après ce titre on trouve la note suivante de la main de X. ATGER : « Cette estampe a été mise à la fin de ce
 » Recueil pour rappeler ce mauvais Peintre , cité dans la vie de
 » BOURDON par M. ATGER , au sujet de la rixe scandaleuse qui
 » se passa entre lui et BOURDON , dans l'Église de Saint-Pierre ,
 » lors de l'exposition publique du Tableau de la *chute de Simon-*
 » *le-Magicien.*

» Cette estampe et un dessin paysage , qui est dans une des
 » salles de l'École de Médecine , sont les seuls ouvrages qui nous
 » restent dudit BOISSIÈRE. »

M. ATGER ajouta plus tard :

« Par un hasard extraordinaire un Marchand d'Estampes ,
 » de Montpellier , M. ROGER , pendant son passage à Narbonne ,
 » en 1825 , a acheté d'un Amateur le petit tableau original de
 » l'auteur de cette estampe qui était inconnu. A son retour , un
 » Artiste (1) l'ayant reconnu , l'a fait acheter pour l'École de
 » Médecine , pour être placé dans son Musée comme pièce his-
 » torique.

» La composition de ce tableau n'est qu'un plagiat de plusieurs
 » autres tableaux. Si on la compare à celle des *Sept OEuvres de*
 » *Miséricorde* , du célèbre BOURDON , on y trouvera une distance
 » immense , celle d'un ignorant à un grand et habile Peintre. »

Au milieu et au bas de la gravure on lit encore ces mots
 écrits au crayon de mine de plomb :

« Quand un Peintre compose et grave de la sorte , comment
 » peut-il oser critiquer les autres ? »

Nous devons dire pourtant , que , dans la gravure , le défaut d'ob-
 servation des divers plans est moins choquant que dans le tableau
 à l'huile.

5° Pour l'écrit imprimé anonyme , il est évidemment de Bois-

(1) Feu BASTIEN , Professeur à l'Académie de Dessin et Directeur de l'ancien Musée de Montpellier.

SIÈRE, qui l'a publié (à *Montpellier*) en 1659, sous le format in-4°, avec le titre suivant : « *Lettre de Nestore, écrite à Polidor ; dans laquelle sont contenuës les plus grossières et principales fautes du tableau d'un Peintre qui a voulu représenter l'Histoire du miracle de Saint-Pierre, en la cheute de Simon le Magicien.* »

Pendant long-temps on n'a connu qu'un seul exemplaire de cette sanglante diatribe contre BOURDON. Cet exemplaire faisait partie de la précieuse collection de livres, manuscrits ou imprimés, appartenant à M. LUNARET, Conseiller à la Cour Royale de Montpellier, bibliophile très-distingué, qui communique avec une bienveillance toute particulière les trésors littéraires accumulés chez lui.

La brochure in-4° dont il s'agit, regardée comme *unique*, ayant été mise, en 1823, à la disposition de M. LORDAT, alors Doyen de la Faculté de Médecine, il en fut fait une réimpression, presque *fac-simile*, chez M. J. MARTEL aîné, ayant la date et le format de l'édition originale (1659, in-4°).

Cette réimpression, tirée seulement à 25 EXEMPLAIRES, n'a jamais été dans le commerce. Les Professeurs de la Faculté de Médecine, ses Fonctionnaires, et quelques Amateurs des Beaux-Arts de notre ville, ont eu seuls part à sa distribution. M. le Doyen LORDAT atteignit ainsi l'unique but qu'il avait eu, dans cette circonstance : la garantie de conservation d'un document historique important, qui, sans cela, eût pu être irrévocablement anéanti, d'un instant à l'autre.

Les exemplaires de cette réimpression de la *Lettre de Nestore à Polidor, etc.*, sont aujourd'hui fort rares : c'est presque un hasard que d'en rencontrer un.

Voici maintenant quels furent les motifs de la publication originale.

Sébastien BOURDON, Peintre de Montpellier, où il était né, en 1616, était de retour dans sa ville natale. Il avait voulu revoir sa patrie en 1657, après avoir exercé son pinceau à Rome, à Paris et à Stockholm, de manière à acquérir, avec des titres honorables, une juste et brillante réputation.

« En Italie — où il avait passé une partie de sa jeunesse — (1), » il s'était fait remarquer, dit M. DURDENT (2), par son talent à » saisir et imiter la manière de plusieurs Maîtres, tels que Michel-ANGE de CARAVAGE, André SACCHI, BAMBOCHE, CLAUDE » LORRAIN. » BOURDON copia de mémoire un tableau de ce dernier Maître, à la grande surprise des Connaisseurs et de CLAUDE-LORRAIN lui-même, qui le virent exposé!.. (3)

Venu de Paris, dit DEGREFEUILLE (4), « le tableau *Du May* » qu'il fit pour NOTRE-DAME (représentant le *Crucifement de Saint Pierre*) lui attira l'estime des Connaisseurs, qui conçurent » dès-lors de grandes espérances de lui, parce qu'il était jeune, » et avait beaucoup de facilité, et une grande liberté de pinceau » dans tout ce qu'il faisait. » Il n'avait pourtant alors que 27 ans!... (en 1643.)

DEGREFEUILLE nous apprend encore qu'il peignit dans cette Capitale son beau Tableau représentant L. ALVANIUS (5) » qui » sortant de Rome avec sa femme et ses enfans, après que les » Gaulois eurent pris la ville, et rencontrant sur son chemin » le Grand-Prêtre et les Vestales, qui allaient à pied en portant » les Vases Sacrés, fit descendre toute sa famille de son char, » pour y faire monter les Vestales, qu'il conduisit où elles vouldaient aller (6). »

Il fit encore à Paris, deux tableaux pour l'*Église de Saint-André*, de Chartres, destinés l'un, au Grand Autel, représentant

(1) Voy. (FÉLIBIEN) *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellens Peintres anciens et modernes*. Paris, Séb. MARBRE-CRAMOISY, 1685-88, in-4°, tom. II, p. 509. — Selon d'ARGENVILLE son séjour n'y fut que de trois ans.

(2) Voy. Biogr. de MICHAUD, tom. V., art. *Bourdon*, p. 366.

(3) Voy. (D'ARGENVILLE) *Abrégé de la vie des plus fameux Peintres*, etc. Paris, DE RURE, 1762, in-8°, t. IV, p. 93.

(4) DEGREFEUILLE (Ch.) *Histoire de la ville de Montpellier*, seconde partie. Montp. RIGAUD père et fils, 1739, in-fol., p. 392.

(5) D'ARGENVILLE (ouvr. cit., t. IV, p. 98.), et probablement d'après lui, X. ARGEN (*) appellent ce personnage *Albinus*.

(6) DEGREFEUILLE, *ibid.*

(*) *Considérations philosophiques, remarques, observations, anecdotes particulières sur la Vie et les Ouvrages de Sébastien Bourdon*. Paris, 1818, in-8°, portrait, pag. 9.

le *Martyre de ce Saint* ; l'autre, à une des chapelles basses, ayant pour sujet la *Vierge tenant l'Enfant Jésus* ; et de plus, pour la Galerie du Président DE BRETON-VILLERS, dans l'île de Notre-Dame, le plus considérable de tous ses ouvrages : *l'Histoire de Phaëton* (1) ; et, bientôt après, le plafond d'une des salles du Palais des Tuileries. Ces beaux ouvrages qu'il peignit avec une fraîcheur et une vivacité de couleurs étonnantes, le firent dès-lors regarder comme un grand Peintre.

En 1648, lors de l'établissement de l'Académie Royale de Peinture, BOURDON, alors âgé de 32 ans, fut un des douze Membres de cette savante association, dont quelques années plus tard il devait être Recteur.

On sait qu'à l'occasion de son voyage en Suède, dans l'année 1652, BOURDON, âgé de 36 ans, fut nommé Premier Peintre de la Reine CHRISTINE, dont il fit un portrait (2). Cette dernière circonstance fut cause qu'il peignit bientôt plusieurs Princes et Généraux de l'armée suédoise (3). C'est à son retour en France, après ce voyage, qu'il exécuta ses deux beaux tableaux du *Christ mort* et de la *Femme adultère*.

(1) DESGREFFULLE, *ouvr. cit.*, sec. part., p. 393. — FÉLIBIEN, *ouvr. cit.*, t. II, p. 520. — Le souvenir de cette Galerie qui n'existe plus, nous a été fort heureusement conservé par le burin de FRIQUET DE VAUROSE qui, l'ayant soigneusement gravée, l'a publiée sous le format in-fol°. — Selon d'ARGENVILLE, ce serait seulement en 1663, et par conséquent après avoir peint la *Chute de Simon-le-Magicien*, que BOURDON aurait entrepris cette belle Galerie.

(2) On peut avoir une juste idée de ce portrait, par la belle gravure due au burin d'Alex. TARDIEU, qui se trouve dans l'*Oeuvre de Bourdon*, in-fol°, p. 56, donnée par X. ATGER au Musée de la Faculté de Médecine. L'air de tête, les draperies et les mains en sont des plus remarquables.

Le portrait de la même Reine gravé par HOLLAR et que l'on voit dans le *Recueil de portraits*, donné aussi par X. ATGER (t. I, p. 363), ne paraîtrait pas devoir être très-ressemblant. Cette conclusion résulte évidemment de la comparaison : des Médailles Pl. XXVI, n° 45, et Pl. XXVII, n° 2, de l'*Oeuvre*, — véritable chef-d'œuvre de gravure — du *Chevalier Hedlinger*, publiée par Chrétien MECHSEL, Basle 1776, in-fol°. ; du portrait mis en tête de la jolie édition des *Pensées de Christine, Reine de Suède*, Paris, Ant.-Aug. RENOUARD, 1825, in-12, texte encadré par une vignette rouge ; et de la jolie gravure d'Alex. TARDIEU.

Il résulterait aussi de cette comparaison que la Reine CHRISTINE aurait été encore beaucoup plus flattée, dans le portrait de BOURDON, que dans tout le reste.

(3) Voy. (D'ARGENVILLE) *ouvr. cit.*, t. IV, p. 93.

Notre Peintre était en outre déjà connu comme un Graveur des plus remarquables.

Tel était Sébastien BOURDON, lorsque quelques affaires l'appelèrent à Montpellier, en 1657 (1).

Précédé d'une réputation si grande et si bien méritée, BOURDON fut parfaitement accueilli à Montpellier. Les preuves de la haute estime que l'on avait pour ses talents, et de toute la considération que l'on professait pour sa personne, lui furent prodiguées.

Il ne fut pas plus tôt arrivé, que les Autorités d'une part, et de riches particuliers de l'autre, s'empressèrent de lui demander des Tableaux d'Histoire et des Portraits, que l'on conserva avec le plus grand soin, qui furent très-estimés toujours, et qui sont même aujourd'hui très-recherchés.

BOURDON fut chargé de peindre le Tableau-Annuel des Consuls. Il s'acquitta de cette tâche avec tant de distinction, que, quoiqu'il fût d'usage que, chaque année, un nouveau tableau remplaçât celui de l'année précédente, pour la première fois, à l'occasion de l'œuvre de notre Peintre, le *Tableau-Annuel des Consuls* fut laissé indéfiniment en place : faveur insigne et tout exceptionnelle, suffisant pour attester combien était haute l'estime qu'on professait pour son célèbre Auteur.

Ce fut pendant ce même séjour à Montpellier, que BOURDON peignit, pour un riche particulier de cette ville, *Les Sept Œuvres de Miséricorde*, que plus tard il devait graver avec tant de talent pour les dédier à COLBERT, et dont les bonnes épreuves sont depuis long-temps difficiles à trouver, surtout accompagnées de la *Dédicace*. Personne n'ignore que ces belles compositions, qui, à elles seules, suffiraient pour immortaliser un Artiste, ont été, depuis leur création par le génie de BOURDON, des études classiques pour tous ceux qui, postérieurs à cet habile Artiste, devaient, eux aussi, devenir un jour des Maîtres. Les jeunes

(1) DEGREPUILLE, *ouvr. cit.*, sec. part., p. 392.

Peintres étudient en effet *Les Sept Oeuvres de Miséricorde* avec autant de soin que l'*Apollon*, le *Gladiateur*, le *Laocoon*, etc., etc., que nous devons aux plus beaux temps de l'Antiquité.

Cet empressement, si flatteur, avec lequel on recherchait les Portraits et les Tableaux d'Histoire de BOURDON, à Montpellier, ne pouvait manquer d'exciter l'envie et la jalousie des Peintres de la ville et surtout de BOISSIÈRE, que certain mérite d'ailleurs, son caractère difficile pour autrui, et un peu trop de préventions favorables pour sa personne peut-être, devaient rendre naturellement plus jaloux et plus envieux que tous ses autres confrères. Un événement, des plus honorables pour BOURDON, vint pousser, tout d'un coup au plus haut degré, une malveillance qui s'était déjà fortement prononcée dans cent autres circonstances.

Le Chapitre de la Cathédrale voulut aussi que son Église possédât un Tableau du grand Peintre de Montpellier, et ce fut à cette occasion que BOURDON composa le grand Tableau du fond du Chœur, derrière le Maître-Autel, ayant pour sujet : « *Le Miracle de Saint Pierre et de Saint Paul dans la chute de Simon-le-Magicien.* »

Peu de Peintres ont traité ce sujet.

« Je n'en ai vu qu'un autre, à Rome, dit X. ATGER (1), dans l'*Église des Chartreux*, représentant le même sujet, peint par Pompée BARRON, un des plus habiles Peintres de l'École Romaine, depuis CARLE MARATTE; mais, la composition, malgré les beautés d'un autre genre qu'on y trouve, n'en est pas aussi pittoresque et savante que celle de BOURDON, ni dans le même style antique. »

Ce Tableau, quoiqu'il eût 30 figures, plus grandes que nature, et 25 pieds de haut, fut terminé dans trois mois seulement (2).

Pendant que BOURDON travaillait à son œuvre, BOISSIÈRE cé-

(1) *Considérations philosophiques*, etc., cit., in-8°, pag. 65.

(2) Le fond de cette composition présente un très-beau paysage, fort analogue, par le style, à ceux qui sont sortis, en si grand nombre, du pinceau du Poussin.

dant à son intempérance de langue naturelle, s'était oublié au point de faire, dans vingt circonstances, des critiques chaleureuses et très-acerbés contre cette composition. ATGER pensait qu'imitant en cela la manière dont plusieurs grands Maîtres avaient puni leurs ennemis, BOURDON se vengea de BOISSIÈRE en donnant les traits de ce dernier à l'un des Spectres qui figurent dans son Tableau(1). Devant faire figurer l'Envie, dans une belle

« Ce fut selon X^{or} ATGER (*) CHARMETON, Paysagiste de beaucoup de talent, qui se » trouvant alors à Montpellier, fut chargé de le faire. »

(1) D'après une tradition long-temps conservée dans la famille Loys, de notre ville, et qui m'a été transmise par feu Xavier ATGER, BOURDON se serait vengé, — fort innocemment sans doute, — de la Jalousie, de l'Envie et de l'Inimitié ouverte de BOISSIÈRE envers lui, en peignant son rival malheureux, sous la forme d'un *Démon mystifié*, dans son grand Tableau représentant *La Chute de Simon-le-Magicien*.

L'Esprit malin peint de face et qui se trouve à gauche, tout près de la colonne, porte en effet à la fois les marques d'une intention formelle et tous les caractères d'un portrait sous forme allégorique. La Jalousie, l'Envie, la Rage concentrée et le Désappointement d'avoir manqué son but, par l'impuissance où il a été de soutenir le *Magicien* dans les airs, se lisent trop clairement sur cette vilaine figure, pour qu'il n'y ait pas là autre chose qu'une expression fortuite, sans intention précise et préméditée.

Personne n'ignore qu'un bon nombre de grands Artistes, mal à propos inquiétés ou rendus malheureux, se sont vengés de leurs envieux ou ennemis de la même manière. Qui ne sait que MICHEL-ANGE, dans un chef-d'œuvre, qui est peut-être le chef-d'œuvre de la Peinture, — son *Jugement-Dernier* —, « a représenté » dans l'Enfer, les sept péchés mortels avec beaucoup de Démons ; parmi lesquels il » a placé le *Maître des Cérémonies* du Pape, lequel avait mal parlé de son ouvrage (**) ? » Qui ne connaît la manière spirituelle, ingénieuse et poignante, dont LE POUSSIN se vengea des ennemis, envieux et jaloux, que son mérite lui fit à Paris, de 1640 à 1642, en composant le tableau allégorique si remarquable auquel on a pu donner pour titre, ainsi que l'a fait LÉON DUFOURNY dans son précieux *Catalogue* : « *Les Adieux de Nicolas Poussin à ses ennemis de Paris*, » ou « *Le Coup de Massue* » ? LE POUSSIN, sous les traits d'HERCULE, armé de la terrible massue, va frapper à mort ses ennemis la *Reine de la Sottise* (LE MERCIER, Architecte de la Galerie du Louvre) ; et le *baudet* contre lequel elle s'appuie (FOUQUIÈRE, Peintre de la Galerie du Louvre), « se pavanant d'une chaîne d'or passée à son cou, d'où pend une médaille sur laquelle sont gravées les lettres : J. F. » (Jacques Fouquièrre) ; lettres qui peuvent avoir quelque autre signification aussi peu gracieuse qu'honorable ! VOUTR, sous les traits de MÉDUSE, écumant de rage, s'efforce, mais vainement, de retenir le bras robuste d'HERCULE. Le résultat de cette juste vengeance fut que LE MERCIER n'en devint pas plus illustre, que VOUTR diminua

(*) Considérations philosophiques, remarques, observations, anecdotes particulières sur la vie et les ouvrages de Sébastien BOURDON. Paris, 1818, in-8, portrait, pag. 9.

(**) Abrégé de la vie des plus fameux Peintres, etc., par M*** (d'AGANVILLE). Paris, 1762, in-8. tom. I, pag. 132.

composition de *l'Hôtel Robin*, plus tard possédé par MOUTON DE LA CLOTTE, Conseiller à la Cour des Aides, et aujourd'hui la GRANDE-LOGE, BOURDON s'était déjà plu à revêtir cette hideuse divinité des traits de BOISSIÈRE, l'ennemi de ses talents, de sa réputation et de sa personne.

Quand le grand Tableau du Maître-Autel étant fini, l'époque de son exposition fut venue, la rage concentrée de BOISSIÈRE atteignit tout d'un coup son apogée, si bien que son dépit et sa jalousie extrêmes firent explosion malgré lui. Dans le Chœur même de Saint-Pierre et en face du célèbre Peintre de Montpellier (1), BOISSIÈRE fit hautement une critique si âcre, si virulente de cette composition, qu'il s'éleva entre les deux Artistes une discussion des plus vives, dans laquelle des expressions, d'une révoltante injustice et d'une inconvenance folle, sorties de la bouche de BOISSIÈRE, valurent à ce dernier un soufflet de la main de BOURDON (2), si vigoureusement appliqué, qu'il en fut renversé sur les marches même de l'autel. « *Apprends, igno-*

sa réputation en ternissant sa mémoire, et que FOUQUIÈRE fut moins connu par ses paysages fort médiocres, que par le sobriquet de *Baron à longues oreilles* dont ses contemporains lui octroyèrent, généreusement et par acclamation, le titre inaliénable, titre que devait contrôler à son tour l'équitable Postérité (*). Une des belles cariatides du balcon de l'Hôtel-de-ville de Toulon est encore, comme on le sait généralement aussi, l'expression d'un sentiment analogue. Le célèbre PUGET se vengea de la malveillance envers lui d'un des Administrateurs Supérieurs de Toulon à cette époque, en transmettant ainsi, à la Postérité, un visage d'une laideur si remarquable qu'elle en était devenue proverbiale dans toute la contrée.

Quelque singulière que soit la circonstance à laquelle on doit le portrait de BOISSIÈRE, il n'en est pas moins heureux, pour l'Histoire de l'Art et des Artistes, que nous le possédions.

Ce portrait confirme d'ailleurs mieux encore une vérité physiologique formulée, ainsi qu'il suit, par le célèbre Médecin de Pergame, GALIEN, et dont il a fait le titre d'un de ses remarquables écrits : *Quod animi mores sequitur temperamentum*. Il est fort rare, en effet, que chez un personnage, quel qu'il soit, physiquement hideux, la laideur du visage ne marche pas de compagnie avec une vilaine âme.

(1) X. ATGER, *Considér.*, etc., cit., p. 30.

(2) Voy. DEGREFFVILLE, *Hist. de la ville de Montp.*, 2^{me} partie, in-fol^o cit., livr. XII^{me}, p. 393.

(*) Voy. M. H. DESLACHES, *Catalogue des Tableaux, Dessins et Estampes composant l'une des collections de feu M. Léon DUBOIS*, 1819, grand in-4., pap. d'Hollande, portr. et fig. au trait, pag. 43 à 46 et Pl. n. 77.

» rant, dit BOURDON à son adversaire, que le seul défaut que tu
 » puisses remarquer dans mon Tableau, c'est de m'être peint du côté
 » des infidèles. » On voit en effet son portrait, sur la droite du
 Tableau, au-dessous du siège de l'Empereur NÉRON. On sait
 que BOURDON était Calviniste (1).

A aucune époque et dans aucun pays, l'homme de sentiment
 et de cœur, personnellement outragé, n'a patiemment attendu
 le jugement d'une Justice dont la constante lenteur est générale-
 ment connue et si souvent déplorée, alors même que ces déci-
 sions souveraines sont irréprochables.

Il semblerait du reste, d'après X. ATGER, que cette scène
 scandaleuse par laquelle on avait évidemment voulu nuire à
 BOURDON, le déconsidérer et lui faire quitter Montpellier, le
 plus tôt possible, avait été préméditée et froidement calculée à
 l'avance, sans qu'on pût néanmoins en prévoir exactement tous
 les résultats.

Voici comment s'exprime cet Historien de BOURDON, à l'occa-
 sion de l'effet que produisit, à Montpellier, l'exposition du Ta-
 bleau représentant la *Chute de Simon-le-Magicien* :

« Mais comme le vrai mérite offusqué et humilié par sa supé-
 » riorité l'ignorance et l'orgueil, aussitôt s'agitent l'envie, la
 » jalousie ; on saisit cette occasion pour cabaler. On provoque
 » ensuite un événement aussi scandaleux dans l'Église, que
 » malheureux pour BOURDON, qui, dans cette occurrence
 » inattendue, n'ayant pu se modérer, se vengea aussi prestement,
 » *palàm populo*, de l'insolence d'un Peintre ignare et obscur,
 » nommé BOISSIÈRE (2). »

La pierre tumulaire de BOISSIÈRE ayant été perdue de vue, ou
 égarée, on n'a, pendant long-temps, connu l'existence de ce
 Peintre, à Montpellier même, que par le souvenir traditionnel
 du soufflet qu'il avait reçu de la main de BOURDON.

(1) X. ATGER, *Considér.*, etc., cit., pag. 30.

(2) ATGER ; *Considér.*, etc., cit., p. 29-30.

Cet acte vigoureux eut, encore d'après la tradition du pays, les suites les plus graves : l'enslure de la joue, qui s'ensuivit, fut si considérable, qu'un traitement médico-chirurgical régulier en devint, dit-on, de rigueur !.. Il paraîtrait même que si BOISSIÈRE ne provoqua point BOURDON à un duel, tout autre sentiment que le respect dû aux Édits de 1643 et de 1651, et aux Ordonnances de 1670, etc., du grand Roi, en fut la véritable cause.....

« Que fit le lâche BOISSIÈRE ? — s'écrie à cette occasion, » X. ATGER qui, le pistolet au poing, avait su, lui, faire respecter sa famille, en forçant une réparation d'honneur devenue » nécessaire dans des circonstances délicates ; — il ne sut autrement se venger de ce sanglant affront, que par la voie judiciaire (1). On assure que BOURDON fut décrété, obligé de se » cacher et de sortir de la ville pour se soustraire aux poursuites de la Justice (2). Il partit pour Paris et alla se mettre » sous l'égide du célèbre LE BRUN, dont il réclama la protection » et le crédit auprès du Ministre du Roi.

» LE BRUN, de qui BOURDON avait l'honneur d'être connu, l'accueillit avec tout l'intérêt que devait inspirer un Artiste de » mérite, malheureux pour s'être porté forcément à un acte » de violence, bien répréhensible sans doute, et fit terminer » cette affaire pour assurer sa tranquillité et son repos. »

C'était ainsi que BOISSIÈRE arrangeait ses affaires d'honneur !

Quelque temps après, pour que sa haine vindicative pût être complètement assouvie, ce Peintre réunit et rédigea de son

(1) X. ATGER *Considér.*, etc., cit., p. 31.

(2) BOURDON n'ignorait pas que la Déesse de la Justice redevient une simple mortelle, partage toutes les faiblesses de l'Humanité, et sent le bras qui soutient sa balance disposé à faire faux poids, alors que l'intérêt personnel, à l'esprit cauteleux et à l'humour obséquieuse, fascine les sens et entraîne l'esprit de ses Ministres. Il savait que l'ambition, non maîtrisée, a malheureusement ses accès de délire, pendant lesquels l'appréhension de salir une réputation et de tacher une robe, n'empêche pas de condamner un innocent. BOURDON dut craindre probablement que ses Juges ne sussent pas encore assez bien, qu'un jugement injuste, prononcé surtout à l'occasion d'une affaire d'honneur, était pour les imprudens, sans probité, qui osaient l'énoncer, un jugement encore plus déshonorant que tout autre.

mieux, toutes les réflexions critiques, satiriques, insultantes etc., qu'il avait hautement exprimées contre le Tableau de BOURDON, et il les publia, en 1659, sous le titre de : *Lettre de Nestore écrite à Polidor, etc.*, mais sans avoir le courage de signer cette publication. C'était prudent, sans doute; mais était-ce honorable?... point du tout.

La publication de cet Écrit anonyme ne fut et ne pouvait être, ici surtout, qu'une lâcheté ajoutée à une autre. Qu'on ne signe pas un Éloge, cela se comprend : souvent la modestie, ou un sentiment de convenance, de la part de l'Auteur, sont les motifs qui le suggèrent. Mais, qu'on ne signe point une agression, une critique amère, une satire insultante;.. nous ne le concevons, ni ne le concevrons jamais : c'est, selon nous, manquer aux convenances par défaut de cœur. Le langage de NISOS, de l'ami du malheureux EURIALE :

« Me, me, (*adsum qui feci*) in me convertite ferrum,
« O Rutuli..... ! (1) »

est le seul langage réellement de mise en pareille occasion.

BOISSIÈRE avait 59 ans, lorsqu'il publia, sans noms d'Auteur, de lieu et d'imprimeur, sa critique virulente, de 29 pages in-4°, contre BOURDON.

Dans cette *Lettre*, après avoir reconnu combien la Peinture offrait de difficultés, et rendu ainsi raison de la rareté des bons Peintres dans tous les siècles, l'Auteur soutient, à bon droit selon nous, qu'on peut avoir le mérite de justement apprécier de bons tableaux, quoiqu'on n'ait pas le talent nécessaire pour en faire soi-même de pareils.

Il admet avec raison encore, que le meilleur Juge en Peinture doit être celui qui possède également la théorie et la pratique.

Nous conviendrons aussi, avec BOISSIÈRE, quoique nous l'eussions exprimé différemment peut-être, que dans l'analyse critique d'une grande composition historique : « qui est historien

(1) P. VIRGIL. *Æneidos*, lib. IX, vers. 427-28.

» peut juger des choses qui, dans un tableau, dépendant de
 » l'histoire, qui respectif de la perspective, qui architecte de
 » l'architecture, qui physionomiste des airs des têtes (p. 6). »

Notre Auteur qui se croit modestement à même de critiquer
 et de juger souverainement BOURDON, sous tous les rapports,
 soutient ensuite : « . . . qu'il n'appartient point à la vue de ju-
 » ger décisivement d'aucune des parties de la peinture (p. 7) ; »
 ce qui nous paraîtrait, à nous, tout au moins fort paradoxal.

Il est certain, malgré tout, que la pose du Tableau de BOUR-
 DON, dans le Chœur de *Saint-Pierre*, derrière et au-dessus du
 Maître-Autel, fut un grand événement pour notre cité, d'après
 le texte même de BOISSIÈRE (p. 8).

Cependant : « Il ne désespère pas.... quelle présomption que
 » l'on ait, de faire connoître que l'on s'abuse dans l'opinion
 » qu'on a de ce peintre, et de faire voir que l'on a tort de le
 » traiter d'illustre..... (p. 9). »

La jalousie, l'envie et la rage concentrée qui ont dicté de
 concert cette sanglante satire, se montrent dans tout leur dé-
 veloppement, surtout aux pages 20, 21 et 22 : indécence de cri-
 tique, cynisme, impertinence ; rien n'y manque. L'*Envie* de
 ce Peintre haineux fait en vérité pâlir l'envie du commun des
 Mendians..... et, j'ajouterais presque, des Médecins....!

« Certes ie soupçonnerois, dit-il (p. 15), étant huguenot
 » comme il l'est, de s'en estre pris malicieusement contre l'hon-
 » neur qui est deu aux Saints... »

Le POLIDOR à qui la *Lettre* est censée écrite, est sans doute quel-
 que Élève ou Amateur distingué d'alors, qui avait le sentiment
 des Beaux-Arts, puisqu'il appréciait BOURDON autrement que ne
 le faisait BOISSIÈRE. NESTORE ne cite les objections que lui a faites
 POLIDOR en défendant BOURDON, que pour prouver, selon lui,
 qu'il les réfute constamment d'une manière victorieuse ; mais il
 est aisé à tout Lecteur convenablement éclairé et impartial, de
 voir que NESTORE, c'est-à-dire BOISSIÈRE, est souvent dans l'erreur
 sur ce point important.

Comme l'insinue X. ATGER par ses notes inédites jointes à

l'exemplaire de la *Lettre de Nestore à Polidor, etc.*, qu'il a donné à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, il est possible que, dans la composition de cette diatribe, quelques autres Peintres de Montpellier, jaloux aussi de Bourdon, aient été bien aises de fournir à l'Auteur, des réflexions critiques suggérées respectivement à chacun d'entre eux, par les connaissances approfondies qu'ils avaient des parties de l'Art dont ils s'étaient plus spécialement occupés; mais nous devons dire ici que nous manquons des documents authentiques, qui seuls eussent pu nous fixer sur cet objet.

La *Lettre de Nestore, etc.*, quoique contenant d'ailleurs un certain nombre de réflexions critiques, qui, grossières par leurs formes, sont bonnes par leur force, est mal composée et encore plus mal écrite. Le style de l'Auteur porte partout le cachet d'une éducation première des plus négligées, pour ne pas dire presque nulle.

On y trouve : pag. 5, *Scituation*, pour *Situation*; *Obtique*, pour *Optique*; — page 8, *expectateur*; — page 10, ... tous ces beaux épithètes...; — et vous *risiez*... pour vous *riiez*; — page 12 *equidistance*...; — page 15, 16, etc., *asture*... pour à *cette heure, maintenant*...; — page 15 : NÉRON aurait-il été moins présent à *l'espectacle*...; — page 17 : passons au lieu et aux personnes et nous y remarquerons sans doute qu'il *ne tient pas mieux conduit* qu'aux autres choses, ... etc.

On y voit encore : Page 24, ... *draperie bluë*...; — et en parlant d'une femme : ... ne dirait-on pas qu'elle *réchine*...; — page 25, qu'un pied avait « de grosses *vaines*...; — et que certaine ombre du tableau qu'il critiqué est un peu trop *spetide* et tranchée, ou bien un peu trop *sfumée*!!...

Quelle orthographe et quelle manière d'écrire, grand Dieu!

Se douterait-on que l'on eût déjà depuis deux ans environ la première édition, in-4°, des *Lettres Provinciales* (1), qui se distri-

(1) Il n'en parut d'abord que dix-huit, sous ce format, l'une après l'autre, depuis le mois de Janvier 1656, jusqu'au mois de Mars de l'année suivante.

buai^{ent} sous le manteau à la vérité , mais que, malgré cela, ou plutôt par cela même, l'on savait par cœur, et dont on admirait le style !

Heureusement , appréciant à sa juste valeur cette insultante Critique , les gens compétens et impartiaux', dont l'esprit était dégagé de tout ressentiment et de toute espèce de haine , pensaient alors , comme ils pensent aujourd'hui , que Sébastien Bourdon est un des grands Peintres français qui aient fait le plus d'honneur à leur pays.

H. KUNHHOLTZ ,

Professeur-Agrégé et Bibliothécaire de la Faculté
de Médecine de Montpellier.

(La suite et fin , avec la Lithographie fac-simile qui l'accompagne ,
au prochain N^o.)

BULLETIN LITTÉRAIRE.

HISTOIRE DES FRANCS ; LETTRES DE MAZARIN ; CHRONIQUE DE VILLE-HARDOUIN, D'ORDERIC VITAL ; ŒUVRES DE COMMYNES, D'ÉGINHARD, et autres publications de la Société de l'Histoire de France ;

In-8°, librairie de Renouard, 1833 à 1834.

Vers le milieu de l'an 1833, quelques hommes marquans et par leurs talens et par leur position, concurent en commun le dessein de populariser en France le goût des études historiques. Ils se flattèrent d'y parvenir en formant peu à peu, avec les documens originaux relatifs à l'histoire nationale pour les temps antérieurs aux États généraux de 1789, une collection accessible à toutes les classes de lecteurs. Aux érudits, aux esprits curieux qui aiment à juger les faits par une étude approfondie des témoignages contemporains, cette collection devait offrir des textes reproduits avec une fidélité scrupuleuse, collationnés d'après les anciens manuscrits et les éditions les plus estimées, éclaircis par des notes critiques, épurés enfin par un choix judicieux des meilleures variantes ; la commodité du format, l'élégance de l'exécution typographique, les traductions placées à côté des textes latins obscurs et difficiles, les glossaires destinés à faciliter l'intelligence des vieilles chroniques françaises, devaient la recommander à la faveur des gens du monde et de tous ceux qui cherchent dans les annales du passé une lecture attachante et instructive. Le 21 décembre 1833, une société, sous le nom de *Société de l'Histoire de France*, était déjà formée pour l'exécution de ce beau et utile projet. Elle se constitua définitivement le 23 janvier 1834 et se mit immédiatement à l'œuvre.

A peine constituée, la Société s'appliqua sérieusement à réaliser la pensée de ses fondateurs. Dès le 7 avril 1834, le Conseil d'administration créé par elle arrêta la publication de six ouvrages, dont trois complètement inédits, qui devaient former ensemble de quinze à dix-huit volumes. Mais chacune de ces éditions exigeait, avant de pou-

voir être livrée à la presse , de longs travaux préparatoires. Le Conseil , afin de ne pas rester inactif et d'établir dès l'abord , entre lui et tous les membres de la Société , des communications permanentes et régulières , fonda , sous le titre de *Bulletin* , une publication mensuelle qui se continue encore , bien qu'elle ait subi , dans sa forme et dans ses élémens , de notables modifications. La première série du *Bulletin* a paru , du mois de juillet 1834 au mois de décembre 1835. Elle se compose de deux volumes grand in-8° , divisés chacun en deux parties.

La première partie de chaque volume est elle-même subdivisée en cinq sections renfermant : la première , le compte-rendu des actes et des travaux de la Société ; la seconde , des extraits ou des analyses d'ouvrages historiques et archéologiques relatifs à la France ; la troisième , des notices et observations concernant les antiquités de la France ; la quatrième , intitulée : *Mélanges* , des extraits des procès-verbaux des autres sociétés savantes en ce qui regarde l'histoire de France , des catalogues de manuscrits historiques , des catalogues de collections d'antiquités nationales , les nouvelles littéraires intéressant les travaux de la Société ; la cinquième , enfin , une bibliographie méthodique et raisonnée de l'Histoire de France. Dans la deuxième partie du *Bulletin* ont été rassemblés , la plupart avec notes et commentaires , un grand nombre de documens inédits : chartes , traités , lettres , fragmens de chroniques , poésies , chansons , etc. , tous relatifs aux diverses époques de notre histoire , depuis la fin du *xiii*^e siècle jusqu'aux dernières années du *xviii*^e. Une table chronologique de toutes les pièces contenues dans les deux volumes , a été placée à la fin du second , pour rendre les recherches plus promptes et plus faciles.

Ce *Bulletin* eut à subir plusieurs modifications ; il paraît aujourd'hui tous les deux mois par cahiers d'une feuille environ. Quant aux ouvrages imprimés par la Société , les voici dans l'ordre de leur publication.

1. *L'Ystoire de li Normant. La Chronique de Robert Viscart* ; 1835 , 1 vol. in-8°. — Les deux documens dont se compose ce volume n'avaient pas encore été publiés. Le premier est une traduction française de l'histoire des établissemens normands en Italie et en Sicile , rédigée en latin , de 1078 à 1086 , par Aimé ou Amat , originaire de Salerne et moine du Mont-Cassin. L'ouvrage d'Aimé est depuis long-temps perdu. Au contraire , une rédaction latine de l'Histoire de Robert Guiscard avait été déjà deux fois imprimée ; mais avec un faux titre et sans nom d'auteur. M. Champollion , en donnant pour la première fois au public la traduction française de ce document , lui a rendu son titre véritable , et a démontré que le texte latin de cette

1. 3^e Série.

17

chronique était du moine Aimé, aussi bien que l'Histoire des conquêtes normandes. La traduction de ces deux ouvrages a été faite par un Italien anonyme, dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle.

2. *Grégoire de Tours* ; 1836-1838, 4 volumes in-8°. — Cette édition du père de notre histoire passe, depuis qu'elle est connue, pour la meilleure et la plus commode qui ait été faite jusqu'à ce jour. C'est la première dans laquelle une traduction française se trouve jointe au texte latin. Ce texte a été soigneusement établi au moyen d'une comparaison attentive de l'édition de Ruinart, avec cinq des plus anciens manuscrits que ce savant avait eus à sa disposition. Un manuscrit du ^{xi}^e siècle, appartenant à la Bibliothèque royale, un autre des ^{viii}^e et ^{ix}^e siècles, conservé dans la bibliothèque de Cambrai, ont été aussi collationnés avec une attention d'autant plus minutieuse, qu'aucun des précédents éditeurs n'en avait fait usage. Les variantes et les notes critiques, parmi lesquelles sont reproduites celles de dom Ruinart, figurent au bas des pages du texte. Au bas des pages de la traduction, les nouveaux éditeurs, MM. Guadet et Taranne, ont imprimé de courtes notes historiques; celles qui exigeaient quelque développement sont rejetées à la fin des volumes. Un appendice à l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, renferme : 1° des fragmens de l'*Epitome* attribué à Frédégaire; 2° des fragmens d'Aimoin; 3° enfin, des extraits des vies de saints et autres ouvrages de ce genre, composés par Grégoire de Tours. Cet appendice est sans traduction, mais éclairci par de nombreuses notes latines.

Jaloux de répandre autant que possible un ouvrage aussi important, le Conseil, indépendamment de la grande édition de Grégoire de Tours en quatre volumes, fit exécuter deux autres éditions du même auteur, chacune en deux volumes. L'une est toute latine, c'est la reproduction de l'édition principale, moins la traduction. L'autre est toute française; celle-ci ne contient pas l'appendice; mais elle est munie d'une table française aussi détaillée que la table latine de la grande édition.

3. *Lettres du cardinal Mazarin* ; 1836, 1 volume. — Ce volume renferme quatre-vingt-quinze lettres du cardinal Mazarin, écrites pendant sa retraite hors de France, en 1651 et 1652, adressées principalement à la reine Anne d'Autriche et à la princesse palatine Anne de Gonzague. Cette correspondance, quoiqu'elle se rapporte à une époque pour laquelle nous possédons des Mémoires nombreux et détaillés, n'en jette pas moins un jour tout nouveau sur les intrigues de la cour, de la ville et du parlement, et sur le mouvement des relations politiques de la France avec les États voisins, mouvement que le ministre exilé semble régler à son gré du fond de sa retraite. On

voit aussi par ses lettres qu'il tenait en ses mains tous les fils de la politique intérieure, ainsi que lui reprochaient les partisans des princes. Enfin des aveux très-explicites, malgré leur apparente obscurité, prouvent qu'il existait entre Mazarin et Anne d'Autriche, de tendres relations qui dépassaient les bornes d'une simple amitié, et révèlent en même temps une des causes qui maintinrent au pouvoir l'habile ministre, malgré la haine générale dont il était l'objet.

Plusieurs difficultés peuvent rebuter le lecteur qui ouvre ce livre pour la première fois; mais il marche bientôt à l'aise avec un peu d'attention et de mémoire, et surtout à l'aide des patientes investigations de l'éditeur. M. Ravenel ne s'est pas contenté d'imprimer la clef du chiffre employé dans les lettres, telles qu'il l'a trouvée avec la minute de ces mêmes lettres, il en a, de plus, comblé les lacunes au moyen de ses propres recherches, et s'est fait une loi de répéter au bas des pages l'explication de chaque sigle autant de fois qu'il l'a jugé nécessaire pour l'intelligence des documens. Le volume est terminé par une table analytique renfermant un sommaire détaillé de chaque lettre.

4. *Mémoires de Pierre de Fenin*; 1837, 1 vol. — Ce document, qui concerne les règnes de Charles VI et de Charles VII, a été d'abord attribué à Pierre de Fenin, pannetier de Charles VI et prévôt d'Arras, mort en 1433, et publié pour la première fois, en 1653, par Denys Godefroy, dont l'édition a été reproduite depuis dans les collections de Mémoires. La nouvelle édition, publiée par M^{lle} Dupont, corrige les anciennes sur un grand nombre de points importants, et y ajoute, de plus, l'Histoire de quatre années, embrassant ainsi l'espace de temps compris entre 1407 et 1427. Ces Mémoires ne sont pas, il est vrai, aussi anciens qu'on l'avait cru d'abord, car il résulte des recherches de l'éditeur qu'ils furent écrits par un Pierre de Fenin, seigneur de Graincourt, décédé en 1506. Mais cet écrivain a évidemment puisé aux mêmes sources que Monstrelet, et il a eu en outre à sa disposition des documens qui ont manqué au continuateur de Froissart. L'éditeur a augmenté le prix et l'intérêt du texte, en y joignant de nombreuses notes biographiques et historiques, des pièces inédites relatives aux faits rapportés ou aux personnages mentionnés dans les Mémoires, un glossaire et une table analytique des matières.

5. *Villehardouin*; 1838, un vol. — *L'Histoire de la conquête de Constantinople*, rédigée par Geoffroi de Villehardouin, est un des plus anciens monumens connus de la prose française. Il était d'autant plus important d'en faire une édition nouvelle; que les anciennes, toutes rares d'ailleurs ou d'un format incommode, semblaient avoir été exécutées d'après des manuscrits peu corrects, et ne pouvoir fournir un modèle exact de l'idiome national au commencement du XIII^e

siècle. Chargé de la nouvelle édition, M. Paulin Paris en a établi le texte sur deux manuscrits inexplorés avant lui, dont l'un un peu entaché d'idiotismes flamands, remonte à la première moitié du ^{xiii}^e siècle; l'autre, moins ancien mais plus correct, a paru aux yeux de l'éditeur la copie exacte d'une bonne leçon contemporaine de Villehardouin. La chronique du maréchal de Champagne, avec la continuation de Henri de Valenciennes, remplit un peu plus de la moitié du volume. Le reste se compose des notes historiques, topographiques et critiques de l'éditeur, qui ont toutes été rejetées à la suite des textes, et d'une table raisonnée des noms propres. Une carte gravée, qui est jointe au volume, lui sert d'ornement en même temps qu'elle aide à l'intelligence des faits.

6. *Orderic Vital*; 1838-40, tomes I et II, in-8°. — Cet auteur, si recommandable par l'exactitude et la loyauté de ses récits, par la couleur poétique et locale dont il les a revêtus, par une foule de faits importants qu'on chercherait vainement ailleurs, manque presque complètement dans la librairie. La seule collection où son ouvrage se trouve complet, celle des historiens de Normandie, par Duchesne, devient de jour en jour plus rare, la révolution en ayant détruit un grand nombre d'exemplaires, et le reste étant accaparé pour l'Angleterre à mesure qu'il se présente dans les ventes. M. Auguste Le Prevost travaille activement à l'édition nouvelle, dont il a paru deux volumes renfermant les cinq premiers livres. Le texte défectueux publié par Duchesne, a été revu et corrigé au moyen des variantes recueillies, il y a un siècle, par les bénédictins de Saint-Ouen de Rouen, qui préparaient une nouvelle édition du recueil de Duchesne, et surtout par la collation attentive du beau manuscrit de Saint-Évroult qu'on regarde comme autographe. Les nombreuses notes françaises, jointes au texte par l'éditeur, en ont assez complètement aplani toutes les difficultés, pour que les lecteurs n'aient pas à regretter l'absence d'une traduction.

7. *Correspondance de Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche*; 1839, 2 vol. — Cette correspondance se compose de 667 lettres, dont 55 seulement étaient déjà connues, lorsque M. Le Glay entreprit de mettre au jour la collection complète. La publication de ces lettres a été faite d'après les minutes originales déposées aux archives générales du département du Nord, dans le fonds de l'ancienne chambre des comptes de Lille. Elles partent de l'an 1507, époque où Marguerite d'Autriche prit le gouvernement des Pays-Bas, et s'arrêtent à la mort de Maximilien I^{er} arrivée en 1518. Toutes ces lettres ne sauraient offrir un égal degré d'intérêt. Mais beaucoup d'entre elles contiennent de précieux détails sur les mœurs des classes

élevées, de curieuses révélations sur la politique des cours européennes, des allusions fréquentes aux événemens accomplis pendant les douze années qu'elles embrassent. Plusieurs des minutes originales étant autographes, l'éditeur a pu faire connaître, par 2 *fac-simile*, l'écriture de l'Empereur et celle de Marguerite. Il a consacré à chacun de ces personnages une notice détaillée, et a joint à ces notices quelques documens originaux qui ne manquent pas d'intérêt.

8. *Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre, suivie de la relation du tournoi de Ham; 1840*, 1 vol. — Le premier de ces deux ouvrages a une valeur historique que son titre peu exact est bien loin de laisser deviner. C'est un récit en prose française, rédigé par un témoin oculaire et désintéressé, de l'entreprise tentée sur l'Angleterre par le prince Louis, fils de Philippe-Auguste. Cette chronique se recommande en outre par sa date (elle est postérieure de peu d'années à celle de Villehardouin), et surtout par la richesse des détails qu'elle renferme au sujet d'un événement important, sur lequel les chroniqueurs anglais et français du XIII^e siècle, retenus sans doute par un sentiment d'amour-propre national, ne nous ont laissé que des renseignemens vagues et incomplets. Ce document ne formant que 13 feuilles, l'éditeur, M. Francisque Michel, a complété le volume avec un petit poème inédit, assez curieux pour l'histoire des anciennes familles de l'Artois et de la Picardie. C'est la relation d'un tournoi qui eut lieu à Ham sur la Somme, autant qu'on en peut juger, vers la fin du XIII^e siècle; car Sarrazin, le trouvère, auteur du poème, y parle comme de personnages existans au moment où il écrit, de Charles d'Anjou et d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre.

9. *OEuvres d'Éginhard; 1840-43*, 2 vol. in-8°. — Cette édition d'Éginhard, a dit un judicieux critique, est la première où l'on ait rassemblé en un seul corps d'ouvrage tout ce qui nous reste des écrits du biographe de Charlemagne, et dans laquelle, à un texte épuré par une critique habile et patiente, on ait joint une de ces versions scrupuleusement fidèles que les érudits eux-mêmes consultent avec fruit. Une savante Notice sur Éginhard, la Vie de Charlemagne et les Annales, avec des notes philologiques et historiques, des éclaircissemens et observations sur ces deux ouvrages remplissent le premier volume. Le second renferme la Correspondance d'Éginhard, que M. Teulet, par une lutte opiniâtre avec les difficultés paléographiques d'un manuscrit en grande partie effacé, est parvenu à augmenter de 10 lettres inconnues avant lui. L'Histoire de la translation de saint Marcellin et de saint Pierre, un Poème sur la passion de ces deux martyrs, quelques chartes émanées d'Éginhard ou dans lesquelles il figure

comme partie, enfin une table latine des matières, complètent ce volume.

10. *Philippe de Commines* ; 1840-43, tomes I et II. — Ces deux volumes renferment le texte entier de Philippe de Commines, épuré par la collation de plusieurs manuscrits inconnus aux précédens éditeurs, et enrichi d'une foule de notes biographiques, généalogiques et historiques. Le troisième volume, dont M^{lle} Dupont s'occupe dès à présent avec activité, se composera des documens inédits que lui ont fournis, pour la période de temps qu'embrassent les *Mémoires de Commines*, la Bibliothèque royale et les Archives du royaume, et d'une table détaillée des matières. Avec ce volume paraîtront aussi une Notice sur l'historien de Louis XI, et quelques autres travaux accessoires dont la place a été réservée au commencement du tome premier.

11. *Lettres de Marguerite d'Angoulême* ; 1841-42, 2 vol. — On ne connaissait encore de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er} et reine de Navarre, que ses nouvelles et ses poésies. M. Genin a, le premier, recueilli dans les divers dépôts littéraires de Paris, les lettres de cette Princesse, dont le nombre dépasse quatre cents. Cent quarante environ sont autographes et adressées au roi François I^{er} ; elles forment le deuxième volume. Le premier se compose du texte entier de cent soixante-onze lettres adressées par Marguerite à diverses personnes, principalement à Anne de Montmorency, et d'extraits ou d'analyses d'une centaine d'autres lettres moins importantes. Cette correspondance, indépendamment des renseignemens historiques dont elle abonde, a l'avantage de présenter sous un jour nouveau l'esprit et le cœur d'une femme célèbre qui, par ses propres travaux comme par la protection constante qu'elle a prêtée aux lettres, s'est fait une brillante part dans le mouvement intellectuel dont on a trop exclusivement rapporté tout l'honneur au roi son frère.

12. *Procès de Jeanne d'Arc* ; 1841. Tome I^{er}. — Une des plus belles et des plus utiles publications entreprises par le Conseil est, sans contredit, celle qui doit réunir en un seul corps d'ouvrage tous les documens qui peuvent jeter quelque lumière sur la courte mais brillante et merveilleuse carrière de la Pucelle d'Orléans. Le volume publié contient le procès de condamnation tout entier, d'après le manuscrit latin officiel qui servit plus tard aux commissaires chargés de réhabiliter la mémoire de Jeanne d'Arc. Mais la rédaction primitive, faite en français dans l'intervalle des audiences avec les notes des greffiers, existe encore en partie. M. J. Quicherat, à qui le soin de l'édition a été confié, n'a pas manqué de recueillir ces curieux frag-

mens et de les imprimer au-dessous du texte latin correspondant. Ainsi nous possédons une assez grand nombre de réponses de Jeanne d'Arc, telles qu'elles sont sorties de sa bouche, avec toute leur couleur et toute leur vivacité originales, et nous trouvons dans ces réponses un moyen facile de contrôler l'exactitude de la traduction authentique. Le procès de réhabilitation, dont l'impression est commencée, remplira les tomes II et III. Le quatrième et dernier volume contiendra des lettres, rapports, extraits de registres, fragmens de chroniques, poésies et autres pièces contemporaines relatives à la Pucelle.

13. *Les coutumes de Beauvoisis* ; 1842, 2 volumes. — Il n'existait de ce livre de Philippe de Beaumanoir, qualifié d'*admirable* par Montesquieu, qu'une seule édition faite par la Thaumassière d'après un bon manuscrit, mais avec une telle négligence que le texte en était en grande partie inintelligible. M. le comte Beugnot a préparé l'édition nouvelle d'après un manuscrit rédigé dans le dialecte de l'Ile-de-France, à une époque où très-probablement Beaumanoir vivait encore. Les lecteurs judicieux, qui savent combien l'étude de la législation aide à la connaissance de l'histoire, sauront gré au Conseil d'avoir contribué à répandre un ouvrage qui passe pour avoir été la source de toutes les anciennes coutumes de France, dans lequel se trouvent des détails précieux sur l'organisation politique du royaume, l'état des personnes et le régime de la propriété pendant le XIII^e siècle, et dont le style, pour la précision, l'élégance et la clarté, n'est peut-être pas inférieur à celui de Joinville.

14. *Mémoires et Lettres de Marguerite de Valois* ; 1842, 1 vol. — Les *Mémoires* de Marguerite de Valois, fille de Catherine de Médicis et première femme de Henri IV, sont curieux à consulter pour l'histoire, la politique, la littérature et les mœurs du XVI^e siècle. Les nombreuses éditions qui en existent prouvent que, de tout temps, on les a ainsi jugés ; mais ces éditions, faites sans le secours des manuscrits et se copiant les unes les autres, fourmillent de fautes et d'incorrections qui souvent altèrent le sens du document, et qui, dans tous les cas, détruisant la physionomie du style, enlèvent aux *Mémoires* une partie de leur mérite. La nouvelle édition, préparée par M. Guessard, aura sur les précédentes l'avantage d'offrir un texte correct, épuré par la collation attentive de quatre manuscrits. Elle est, de plus, complétée par trente-six lettres de Marguerite, inédites jusqu'à ce jour, et qui, par un heureux hasard, sont presque toutes postérieures aux *Mémoires*, dont la rédaction s'arrête brusquement à 1582.

15. *Guillaume de Nangis* ; 1843. Tom. I. — La Chronique latine de Guillaume de Nangis et les premières continuations de cette Chronique sont à peu près les seuls documens contemporains que nous possédions pour le règne de Philippe-le-Bel et de ses trois fils. Si l'on ajoute à cette considération que Guillaume de Nangis fournit encore d'utiles renseignemens pour les règnes de Saint Louis et de Philippe-Auguste, on ne doutera pas qu'il ne fût à propos de tirer enfin cet ouvrage des grandes collections où il était enfoui, pour le mettre, dans un format portatif et commode, à la portée de tous les lecteurs. Le texte de Guillaume de Nangis, qui remplit la plus grande partie du premier volume, a été revu par l'éditeur, M. Géraud, sur trois manuscrits non encore consultés, et dont le plus ancien semble contenir la rédaction originale de l'auteur. Les notes de l'éditeur, et un tableau chronologique, en français, des événemens racontés dans le volume, tiennent lieu d'une traduction que le Conseil a jugée inutile.

Voilà ce qu'a fait en dix années la Société de l'Histoire de France. Elle aurait voulu faire plus encore, et certes ce ne sont ni les matériaux ni les éditeurs qui lui ont fait défaut. Le nombre des ouvrages historiques qu'il importe de mettre à la portée de toutes les classes des lecteurs est encore bien considérable; et cependant la Société compte, parmi ses membres, assez de travailleurs zélés, pour ne pas reculer devant une aussi rude tâche, si l'accroissement du nombre de ses souscripteurs lui permettait enfin de s'y livrer sans réserve. Malheureusement l'exiguïté des fonds dont elle dispose l'a trop souvent obligée d'ajourner des publications importantes, et de modérer l'activité des éditeurs pour celles qui ont déjà reçu un commencement d'exécution. Les mêmes causes lui imposent la dure nécessité de maintenir à trois volumes ses publications annuelles, qu'elle voudrait porter à quatre, cinq et même six volumes. Elle atteindrait tôt ou tard le résultat qu'elle ambitionne, si les travaux qu'elle a exécutés jusqu'à ce jour réveillaient en sa faveur les sympathies de tous les amis de l'histoire. Chez une nation voisine, une société analogue à celle de la Société de l'Histoire de France, et moins ancienne qu'elle, compte déjà dix-huit cents souscripteurs. La Société de l'Histoire de France est bien loin d'atteindre ce degré de prospérité, et cependant elle n'impose à ses membres d'autre obligation, d'autre devoir, d'autre sacrifice qu'une légère contribution annuelle, dont chacun encore reçoit l'équivalent en volumes imprimés. Espérons que les travaux de la Société, à mesure qu'ils seront mieux connus, attireront dans son sein les nombreux partisans des études historiques, et la mettront ainsi en mesure de remplir largement et sans entraves la noble mission qu'elle s'est imposée.

Bibliographie.

PREMIÈRES FEUILLES,

POÉSIES,

PAR HENRI DE BORNIER (1).

Voici des vers point fardés, point frisés, point tirés à quatre épingles ; — mais simples, naïfs, naturels, et qui vont au cœur parce qu'ils en viennent. Ce n'est pas de l'admiration qu'ils font naître, — ils n'y prétendent point ; — c'est quelque chose de mieux : — de la sympathie. Bref, ils sont de ceux qui font les délices des âmes tendres et délicates, — de ces âmes pour qui la prose ne peut rien et que la poésie trouvera toujours fidèles. A celles-là donc — et à celles-là seulement, — nous recommandons ce livre. Pour elles seules, il a été publié ; par elles seules, il doit être lu. Il est doux comme elles ; comme elles, tout imprégné d'une onctueuse et mélancolique rêverie ; et puis, il respire tant de pureté, tant d'innocence : qualités si rares par la littérature qui court ! Deux sentimens : — l'amour filial et l'amour fraternel — le remplissent presque tout entier ; et pourtant, malgré cette simplicité d'élémens, comme il intéresse ! comme il attendrit ! comme il attache ! Le lecteur en aurait été bien vite convaincu, si nous eussions pu en citer plusieurs fragmens ; mais les limites étroites qu'on nous a imposées dans cette *Revue*, ne nous le permettent pas. Nous nous bornerons donc à citer les vers suivans :

J'avais seize ans. — Un jour, dans la cour du collège,
Je courais, je sautais, je gambadais, — heureux
Et fou — comme à seize ans, — du bruit, des voix, des jeux,
— Age qui de la joie a seul le privilège ! —
On m'apporte une lettre..... ô ciel ! un cachet noir !.....
Quelque malheur, mon Dieu !..... de la main de mon père.....
« — O mes pauvres enfans, vous n'avez plus de mère ! »
Je pleurai tout le jour, et je partis le soir.

(1) Un petit vol. in-8°, format Charpentier, publié par Desloges, libraire-éditeur, rue St-André-des-Arts, 29, à Paris. — Se vend à Montpellier, chez Seguin et Patras, libraires. — Prix : 1 fr. 50 c.

Près du manoir désert le lendemain j'arrive.
 Le soleil se couchait tout rouge ; — j'entendais
 Se plaindre un rossignol caché dans les cyprès,
 Et le ruisseau connu sanglotait sur la rive.
 Mon père me reçut dans ses bras, sur le seuil.
 On avait, dès la veille, emporté le cercueil.
 — Pas même la revoir ! — La maison semblait nue ;
 Mes jeunes sœurs riaient sous leurs habits de deuil.....
 — Cela brisait le cœur ! — et la plus ingénue
 Disait « Henri, maman n'est donc pas revenue ?..... »

« Lis ces vers que je veux t'offrir,
 » Lis, sans trop pleurer, petit frère,
 » Pauvre enfant, qui n'a plus de mère,
 » Mais qui du moins la vis mourir ! »

L'auteur des *Premières Feuilles* a plus d'une corde à sa lyre. A côté de ces pièces, toutes de sentiment, qui tiennent la plus grande place dans son recueil, il s'en trouve qui accusent de la vigueur dans la touche et de la puissance dans l'idée. Nous avons remarqué celle qui a pour titre : *Passé et avenir* et celle qui est adressée à M. de Châteaubriand, à propos des bruits qui ont couru sur la vente des *Mémoires* d'outre-tombe.

Les *Premières Feuilles* contiennent, encore, deux fragmens de drame. L'un se distingue par quelque chose d'aisé et d'éminemment naturel ; c'est un dialogue. L'autre est d'une forme hardie et nettement accentuée, plein de chaleur, de nerf, d'images rapides et saisissantes ; c'est un monologue. Ces deux échantillons font pressentir que l'auteur sera à l'aise dans la composition dramatique, si jamais il l'aborde, et qu'il y déploiera de riches qualités et d'amples ressources. Mais qu'il y prenne bien garde : son heure n'est pas encore venue. On doit sonder ce terrain long-temps, — avant d'y bâtir.

La part de l'éloge étant faite, — la critique devrait avoir son tour. Mais nous en finirons vite avec elle. En matière de poésie, l'esprit se tait si le cœur est content. Quand l'un a vivement senti, il n'est guère possible que l'autre ait raisonné. Nous n'insisterons donc pas sur les défauts, — du reste peu nombreux, — de ce recueil. Nous avons, en le lisant, l'âme si sérieusement occupée, qu'à peine les avons-nous vus. D'ailleurs, quelques réminiscences, quelques inversions forcées, quelques idées incohérentes, valent-elles la peine qu'on se mette si fort en colère ? Passe encore, si à l'avenir le poète récidivait ; mais nous avons trop bonne opinion de lui pour le craindre.

Nous ne serions point pardonnable de terminer ce compte-rendu sans dire un mot de l'épître adressée à l'auteur des *Premières Feuilles* par son père. Cette épître, en effet, est charmante d'entrain et de finesse. Le vers y court, vif et léger, tantôt gracieux, tantôt piquant, toujours naturel et facile. Félicitons M. Henri de Bornier de l'avoir donnée pour préface à son livre. Cette idée est, à coup sûr, une de ses plus heureuses inspirations.

DÉSIRÉ CADILHAC.

CHRONIQUE.

Paris, 15 avril 1845.

A M. GRAS, gérant de la *Revue du Midi*.

Puisque vous m'avez écrit ici, Monsieur, pour me prier de vous dire quelques mots sur les *salons*, sur les arts, sur la littérature, il faut bien vous obéir. Et pourtant, je ne vous le cache pas, cela me fait de la peine ; car, depuis que je vous ai quitté, je me livre au plus doux *farniente*. Qu'est-ce que cela, allez-vous me dire ? — *Farniente* ! Voilà un mot italien, qu'on ne doit pas comprendre à Paris où la vie est si pleine, si active, si occupée. — *Farniente* ! Mais ce mot veut dire se promener, le soir, aux *Cascines* de Florence, écouter à l'ombre du môle, à Naples, l'improvisateur qui raconte, ou s'extasie du fond d'une gondole, en contemplant la colline au front de laquelle le volcan se dresse comme une chevelure de flammes. — *Farniente* ! Mais, n'est-ce pas éprouver le frémissement mélancolique qu'apporte la grande voix de la mer, se lamentant, à Venise, au milieu des lagunes et expirant au loin comme un soupir à demi étouffé ? — Oui, sans doute. C'est là le *ne-rien-faire* italien ; mais il y a diverses sortes de *farniente* : il y a le *farniente* anglais, qui se passe en silence, à la taverne, en face d'un pot de bière qui mousse ; il y a celui de l'Allemagne, qui consiste à faire tout éveillé des rêves nébuleux, et à chanter, en buvant du genièvre rouge : *Non, ils ne l'auront pas. le Rhin allemand* ; — il y a enfin le *farniente* de l'Espagne, qui consiste à pincer de la mandoline, par une chaude nuit d'été, sous les fenêtres de sa belle, sur le vieux air de : *Andaba Pelayo*, etc. Ce n'est pas là, vous le comprenez, le *repos* de Paris. Se reposer (dans cette ville qui ne repose jamais), cela veut dire être fort occupé et travailler beaucoup. Flâner le long des quais, par exemple, en contemplant le musée d'estampes en plein vent du quai Voltaire, n'est-ce pas là à la fois un travail et un plaisir ? D'autre part, *bouquiner* aux étalages des parapets les gloires anciennes et les gloires nouvelles tombées là, en peu d'années, quel que soit leur format, n'est-ce pas une action utile et une chose amusante ? — Hélas ! dans cette pitié dernière accordée aux livres et qui ressemble au dernier coup de pioche du fossoyeur sur un cadavre, quelle leçon, et combien est vain l'orgueil littéraire !....

Mais, puisque je parle de livres, laissez-moi vous raconter une aventure qui m'est arrivée, ces jours derniers, avec un bibliophile distingué. J'étais allé, un matin, rendre visite à Jules Janin (qui habite toujours modestement, comme s'il était encore garçon et qu'il ne fût pas un grand écrivain), son 3^e étage de la rue de Vaugirard. Là, j'examinais un magnifique Byron sur papier de Chine, avec dessins originaux. Vis-à-vis de moi se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, à belle physionomie, un peu pâle, mais dont les traits sont pleins de douceur. A l'une de mes exclamations, je vis paraître sur son visage un léger sourire qui me sembla vouloir dire : « J'ai beaucoup mieux que cela, Monsieur. »

Je le regardai d'une façon qui l'engageait à s'expliquer, *Oui, Monsieur*, dit alors cette personne, *le Byron* de M. Janin est certainement très-beau, et j'avoue que cette reliure de Lewis, le Thouvenin de Londres, est réellement admirable. Mais, je possède mieux que cela, Monsieur. J'ai, par exemple, en un volume, grand papier, les Mémoires de Langey-Dubelley, exemplaire de Catherine de Médicis, que j'ai refusé de céder pour 4,500 fr. à feu le Marquis de Chalabre, l'adorateur de Mademoiselle Mars. J'ai aussi un Ronsard, petit in-12, pour lequel on m'*assassina quelque jour*; enfin, je possède un Missel du ix^e siècle, en lettres d'or, couvert d'une reliure en bois, dans laquelle est incrusté un distique d'ivoire ciselé, qui est un véritable chef-d'œuvre. Mais là ne se bornent pas mes richesses. J'ai, chez moi, tout ce qui a paru de mieux en reliure depuis Charles VIII, Louis XII, Anne de Bretagne, le chancelier Séguier, le Comte d'Hoyne, François I^{er}, Henri II, Charles IX et Anne d'Autriche, jusqu'à nos jours. Aussi, pour réunir ces chefs-d'œuvre, ai-je parcouru dix ans l'Europe. Si vous voulez me faire l'honneur de venir me voir un matin, je vous montrerai cela.

Ce disant, M. Motteley (ainsi se nomme mon bibliophile) me remit sa carte. Deux jours après, je frappais, sur les dix heures, à la porte d'une grande maison, située dans le faubourg Poissonnière, non loin de l'habitation de M. Sauvageot, notre plus riche collecteur de verrerie italienne. Parvenu au 3^e étage, je sonnai et le bibliophile lui-même m'ouvrit l'entrée de son sanctuaire. Imaginez-vous une assez longue suite de chambres décorées, pour tout ameublement, de grandes armoires à vitraux contenant plusieurs milliers de livres. Là, pas de glaces, pas de candélabres ni de pendules sur les cheminées. Non, partout des livres et rien que des livres.

M. Motteley me montra, outre 4,000 Elzevirs, arrachés à tous les pays, l'œuvre de botanique de Matthioli, enrichie des notes manuscrites de Nodier et de peintures, comme Redouté et quelques miniaturistes seuls en ont su faire; — un très-beau Faustus aux armes de Louis XII; — une Somme de Saint Thomas, édition des Juntas; — un Coran, aux armes de Henri II et de Diane de Poitiers; — enfin, *l'Image de la vie chrétienne*, Paris, in-4^o gothique, relié aux armes de Henri III, c'est-à-dire, ayant une tête de mort et des ossements en sautoir sur le dos du livre, et au-dessus la devise de ce Prince : *Spes mea salus*.

M. Motteley estime sa collection environ 500,000 fr.

ACHILLE JUBINAL.

(*La suite à un prochain Numéro.*)

— M. de Cermenin est récemment revenu d'Espagne, où il était allé, comme on sait, pour organiser le conseil d'état. Aux palmes qu'il a conquises par sa prose rivale de celle de Paul-Louis Courier, vigneron et canonnier à cheval, Timon a eu l'ambition de joindre les lauriers poétiques. Voici des vers qu'il a confiés à *l'Heraldo*, l'un des meilleurs journaux de Madrid. Nous les donnons d'après cette feuille qui les a imprimés en français :

LA GRANDEUR HUMAINE.

Les rois humiliés de la terre captive
Adoraient à genoux la superbe Ninive;
Des hauteurs du Liban l'orage est accouru :
Ils ont levé les yeux au séjour du tonnerre,
Et, comme ils ramenaient leurs regards vers la terre,
Ninive a disparu.

Ton sceptre, ô noble Tyr, gouvernait les tempêtes ;
 Tes fils voluptueux, dans leurs royales fêtes ,
 S'endormaient sur la pourpre, au bruit des doux concerts.
 O Tyr !.... Et tu n'es plus qu'une roche sauvage,
 Et la mer en fuyant a cédé ton rivage
 Au sable des déserts !

Misérable néant des vanités humaines !
 Où sont-ils ces grands rois, dont les pompes hautesaines
 Et le sceptre d'airain fatiguaient l'univers ?
 Ils se sont engloutis dans le torrent des âges ,
 Comme la goutte d'eau qui tombe des nuages
 Dans le gouffre des mers.

Je les ai vus, souillés de la fange des vices ,
 Aux autels de l'Amour porter leurs sacrifices ;
 Et sans cesse brûlés d'un renaissant désir,
 Sur des luths complaisans soupirer leurs tendresses ,
 Et couronner le sein de leurs jeunes maîtresses
 Des roses du plaisir !

Mais tandis qu'enivrés des vins de l'Ionie ,
 Aux sons voluptueux d'une molle harmonie ,
 Ils rêvaient ici-bas un immortel séjour ;
 Soudain la foudre gronde, et sur la mer terrible
 Le prophétique doigt, d'une main invisible,
 Écrit leur dernier jour.

— Il vient de se fonder à Paris, rue Ste-Anne, N° 55, au Bureau du journal l'*Afrique*, sous la direction de M. le vicomte Ordener, un Recueil mensuel complet des feuilletons, romans et articles les plus intéressans de la presse de Paris et de la province. Chaque N° de ce recueil, composé de 128 colonnes, renfermant 250,000 lettres, c'est-à-dire plus d'un volume in-8° ordinaire, ne coûte que *cinquante centimes*. Voilà, certes, du bon marché ou nous ne nous y connaissons pas. Les amateurs de lecture peuvent aisément se satisfaire ; ils trouveront dans ces vastes catalogues littéraires, des voyages, mémoires, poèmes, fragmens historiques, etc., parmi lesquels nous avons distingué, à côté d'articles de M. Janin et Dumas, *La chasse au chastre*, de notre collaborateur Mery ; *Melpomène en province*, de notre ami M. Armand de Pontmartin, d'Avignon ; enfin, plusieurs épisodes du *Voyage aux Pyrénées* de M. Jubinal, publié par notre recueil. Nous recommandons la *Revue de la presse*, à ceux de nos lecteurs qui aiment à se tenir au courant des meilleures productions du journalisme littéraire.

C'est le 12 avril courant, que M. le professeur d'Amador a prononcé le discours d'ouverture de son Cours de cette année. A ceux qui accusent la déchéance de notre Faculté, nous signalerons cette séance digne des plus beaux jours de notre École. Jamais on n'avait vu plus pressés les rangs d'un auditoire dans lequel on remarquait des notabilités de tous les ordres. Le professeur a pleinement rempli son but. La hauteur des vucs a été constamment en harmonie avec l'élégance de la

forme, la richesse des images et la verve incisive d'une logique vigoureuse. Le discours avait pour objet de faire voir que la doctrine du vitalisme, formulée dans les livres d'Hippocrate, est le centre unitaire d'où sont parties toutes les sectes médicales, et vers lequel elles ont convergé de nouveau, lorsque, abandonnant leurs exagérations systématiques, elles ont voulu demeurer dans les limites de la vérité. Cette doctrine du vitalisme, dont l'École de Montpellier est l'héritière, est donc la grande colonne qui domine le monde médical. Immuable dans ses bases, elle n'en saurait changer; mais elle doit grandir toujours et s'accroître, en tous sens, de toutes les acquisitions qu'amènent les progrès des temps et le génie des découvertes. Nous ne donnerons point ici une analyse de ce discours, qui, écouté avec une religieuse attention, a été accueilli par des applaudissemens unanimes. Nous espérons que le Professeur voudra bien le publier quelque jour. En attendant nous devons nous féliciter de voir le noble héritage des traditions de notre École, se soutenir d'une manière aussi brillante. Ses travaux, ses écrits, la sagesse de ses principes, les justes appréciations d'une haute philosophie médicale, voilà ce qu'elle doit offrir à ses amis et opposer à ses adversaires.

— Parmi les événemens prochains qui préoccupent vivement les gens de lettres à Paris, l'élection des successeurs académiques de MM. Étienne et Soumet tient la première place. M. de Vigny passera certainement au premier tour de scrutin, malgré l'opposition de quelques classiques encroûtés. Ce sera un beau triomphe pour l'auteur de *Chatterton*. On parle, pour le second fauteuil, de MM. Naudet, Victor Leclerc, Empis et Casimir Bonjour. Il est probable qu'aucun de ces quatre candidats ne réussira et que le nouvel élu sera M. Vitet. M. Vitet est digne en tous points, en effet, de s'asseoir à l'Académie. Beaux-arts, littérature sérieuse, drame, histoire, sa plume, légère à la fois et savante, a su aborder tous les sujets avec succès. Nous faisons des vœux sincères pour la réussite de M. Vitet, qui joint à tout le charme d'un beau talent celui d'un beau caractère, au style d'un grand écrivain l'aménité d'un homme du monde et la science d'un bénédictin.

— Quand nos lecteurs liront les lignes qui suivent , ils auront déjà depuis long-temps appris par les journaux quotidiens , la nomination de M. Victor Hugo à la pairie. Nous n'avons donc pas , en leur parlant de ce fait qui mérite , selon nous , l'approbation de tous les esprits littéraires , et , grâce à Dieu , ils sont nombreux chez nous , la prétention d'apprendre une nouvelle à nos abonnés ; mais , s'il nous était permis d'apprécier cette nomination en peu de mots , nous dirions qu'elle constitue un acte politique d'une haute portée.

Qu'est-ce, en effet , que M. Victor Hugo ? C'est le représentant le plus illustre de la littérature actuelle ; c'est un penseur indépendant , actif , intrépide , qui a tracé de nouveaux sentiers à la poésie , ouvert devant lui des voies fécondes au drame , et réveillé dans tous les cœurs l'amour des monumens historiques. M. Hugo est encore plus que cela. C'est un puissant moraliste qui a médité sur la plupart des problèmes sociaux qui agitent aujourd'hui le monde. Dans tout ce qu'il a écrit , on trouve gravé , d'une forte et vive empreinte , le sentiment de la religion et de la pitié ; — de la religion , pour tout ce qui est noble , grand , élevé ; — de la pitié , pour tout ce qui est faible , souffrant , chétif. *A tête blanche , tête nue* , dit le proverbe espagnol. Or , M. Victor Hugo va plus loin que le proverbe : il respecte le vieillard ; il aime l'enfant ; il divinise la femme , ou la réhabilite. *Ruy-Blas* , *le Roi s'amuse* , *Marion Delorme* , sont de profondes études des questions modernes les plus vivaces , que le poète , sous une forme dramatique , et en les cachant sous d'admirables vers , a essayé de faire pénétrer dans la foule. Quel plus beau plaidoyer en faveur des classes déshéritées , que la touchante histoire de *Claude Gueux* , si bien racontée et en si magnifique prose ? Quels raisonnemens de philanthropes vaudront jamais contre la peine de mort , les pages brûlantes d'émotion et de terreur qui composent le *Dernier jour d'un condamné* ?

Nous le répétons donc avec conviction. La nomination de M. Victor Hugo à la pairie est un acte politique d'une haute portée. Il prouve que le temps du mérite personnel est enfin venu , et par lui le tiers-état monte. A notre sens donc , le Roi qui a accompli cet acte de justice , M^{me} la duchesse d'Orléans qui l'a provoqué , le Ministère qui l'a préparé , méritent l'applaudissement du pays. C'est en honorant la pensée dans ses plus illustres enfans , qu'on peut maintenir aux lettres leur dignité qui impose , leur grandeur qui frappe , leur

influence qui civilise. M. de Châteaubriand a été ministre, et si la Restauration eût suivi les conseils de ce rare esprit, elle nous aurait donné la *Monarchie selon la Charte*. Vienne le moment, MM. de Lamartine et Arago seront très-certainement appelés aux conseils de la Couronne. Nous ignorons quelle sera l'œuvre que l'avenir leur prépare; mais si c'était, par hasard, celle de rapprocher et de fondre ensemble, davantage encore qu'ils ne le sont, la démocratie et la royauté, quelle parole et quels hommes auraient jamais été plus propres à ce grand travail de l'humanité fraternisant avec elle-même et descendant peu à peu des hauteurs où se tient César, l'homme fait Dieu, à l'humble crèche où naît Jésus, le Dieu fait homme?.... Rois et peuples, il y a un trait d'union qui doit vous unir désormais: ce pont entre l'avenir et le passé, c'est au génie qu'il appartient d'en jeter les fondemens.

A. J.

— Le mouvement de la presse sérieuse dans les départemens du Midi, augmente chaque jour. Nous apprenons qu'il va se publier à Carcassonne un recueil mensuel sous le titre de : *Revue de l'Aude*. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'apparition prochaine de notre confrère et lui souhaiter bonne chance. La province a douté trop long-temps d'elle-même; si elle veut se mettre au travail, elle n'aura pas grand-peine à égaler, sinon à surpasser, les détestables compositions que Paris lui envoie quotidiennement en guise de chefs-d'œuvre, mais qui ne peuvent être comptées pour tels que dans la littérature des marchandes d'herbes et des cochers de cabriolets. Il y a mieux. Ce ne sont pas seulement les *Revues* qui, dans nos provinces, offrent des travaux littéraires remarquables; la presse politique s'en mêle parfois. Ainsi l'*Echo d'Alais*, journal hebdomadaire fondé il y a deux ans, par M. Salles Devaux, et dont nous avons eu occasion récemment de parcourir une collection, contient des articles pleins de forme et de pensées, dus à toutes les notabilités littéraires et scientifiques de Nîmes. M. Salles Devaux, en outre, y a publié, sur les grands écrivains de l'antiquité, une série d'articles qui nous ont paru des plus curieux, et dont le commencement de son travail sur Horace, qu'il a composé exprès pour la *Revue du Midi* et qui a paru dans le numéro de mars, peut offrir une idée à nos lecteurs.

GRAS, Propriétaire-gérant.

RÉCIT

DE

l'Expédition contre Lisbonne ,

EN 1831.



M. l'amiral Roussin , qu'une maladie grave , contractée au service de l'État , en de dures campagnes maritimes , a forcé pendant longtemps d'habiter Montpellier , où il était confié aux soins du praticien le plus renommé de notre école , M. le docteur Lallemand , a bien voulu , sur notre prière , nous communiquer un travail qu'il vient de rédiger , touchant la célèbre expédition contre Lisbonne , par suite de laquelle , en juillet 1831 , l'escadre placée sous son commandement entra de vive force dans le Tage , et s'embossa sous les quais même de la ville.

Ce récit , destiné à maintenir intacte la gloire de notre marine et à rehausser l'honneur d'un des faits d'armes les plus brillans qui aient eu lieu depuis 15 ans , est tracé de ce style simple , net , précis , qui caractérise les hommes d'action habitués au commandement , et qu'on retrouve dans Montluc , le capitaine protestant , comme dans César , le capitaine romain . C'est le style des affaires , celui qu'emploie Machiavel pour son histoire de Florence , M. Thiers pour son histoire de Napoléon ; style sans prétention , qui ne vise ni à l'éclat ni à l'esprit , mais qui dit tout sans emphase , comme aussi avec fermeté.

Nous ne voudrions pas blesser la modestie de M. l'amiral Roussin; nous savons que, jusqu'ici, il s'est toujours opposé à ce que, dans les recueils qui donnent la biographie de nos hommes politiques, on traçât la sienne, en disant qu'il ne faut louer que les morts; mais la vie de M. l'Amiral est si grande, si française; elle contient des actions de guerre si honorables, si homériques, que nous nous croirions blâmables de ne pas profiter de l'occasion très-naturelle qui s'offre à nous, de les révéler à nos lecteurs. Veuillez, M. l'Amiral, nous le pardonner! Aux hommes comme lui, on peut dire la vérité, même de leur vivant, sans craindre d'être accusé de complaisance ou de flatterie; car, en les admirant, on ne fait qu'accomplir par avance le rôle qu'exerceront un jour, à leur égard, l'histoire et la postérité.

Voici maintenant l'esquisse très-incomplète de la carrière remplie par M. l'amiral Roussin. — En 1793, M. Roussin père, avocat au Parlement de Bourgogne, étant emprisonné comme aristocrate, son fils, très-jeune alors, s'embarqua en qualité de mousse pour lui faire rendre la liberté par un acte de *civisme* (ainsi qu'on disait alors), sur la batterie flottante *la République*. Quelques mois après il passa en qualité de novice sur la canonnière *la Chiffonne*. En 1794, M. l'amiral Roussin était matelot timonnier sur la frégate *le Tastu*. Il y resta 28 mois, pendant lesquels il fit une campagne en Norwège, une à Saint-Domingue, et diverses croisières dans les mers d'Europe.

A 14 ans, voulant acquérir les connaissances pratiques nécessaires à sa profession, le jeune Roussin demanda un congé, par suite duquel il suivit à Dunkerque un cours de mathématiques. En 1801, il fut reçu, au concours, aspirant de première classe. Rentré au service pour ne plus le quitter, il fut embarqué sur le bateau canonnier *le Mars*; il commanda ensuite *le Mentor*. Enfin, en 1802, il fit, comme enseigne commandant le quart, une campagne à la Martinique sur la corvette *la Torche*. A son retour à Brest, il passa sur la frégate *la Sémillante* destinée pour l'*Inde*, laquelle eut à soutenir, pendant sa longue campagne, cinq combats glorieux. Ce fut dans cette expédition que, avec un canot armé de 22 hommes, Roussin, qui venait d'être nommé lieutenant provisoire, s'empara de sept bâtimens anglais, dont deux de 26 canons. En mai 1808, M. Roussin fut embarqué comme second (*la Sémillante* ayant été déclarée hors de service) sur l'*Iéna*, qui tenait croisière dans le golfe Persique et dans celui de Bengale. Rencontré, après plusieurs prises remarquables, par la frégate an-

glaise la *Modeste*, de 44 canons, l'*Iéna*, bâtiment de 14 caronades seulement, soutint un combat de nuit de deux heures et demie, à portée de fusil, et n'amena qu'au moment de couler bas.

En janvier 1810, M. Roussin était capitaine en second sur la *Minerve*, qui livra seule, le 3 juillet, aux vaisseaux le *Ceylan*, la *Windham* et l'*Astel* de la Compagnie des Indes, un combat de trois heures et demie, lequel se termine par la prise de ces trois adversaires.

Après huit années de croisières dans les mers de l'Inde, pendant lesquelles il prit part à une foule de combats que nous passons sous silence, M. Roussin, alors capitaine de frégate provisoire, fut présenté, en 1811, à Napoléon, qui le nomma, en le comblant d'éloges bien mérités, commandant de la frégate la *Gloire*. Ayant réussi, malgré les Anglais, à sortir du port, le nouveau capitaine traversa toutes les croisières ennemies en échangeant des coups de canon, déjoua leur poursuite par son habileté, fit cinq prises dans la Manche, six aux environs des Canaries, une à son retour, et rentra dans le port de Brest en ramenant 396 prisonniers, après avoir fait éprouver au commerce anglais des pertes évaluées à plus de cinq millions de francs.

Mis à la retraite après les cent jours, sans pension et sans grade, par la deuxième Restauration, qui s'étudiait à frapper nos plus honorables officiers, M. Roussin resta assez long-temps sans emploi. Plus tard on le chargea d'une mission hydrographique sur les côtes d'Afrique, où avait péri la *Méduse*. Il s'en acquitta à merveille, et, en 1819, il reçut la mission d'aller explorer les côtes du Brésil. Cette mission, dont le résultat fut la reconnaissance parfaitement exacte de plus de 900 lieues de côtes, valut au capitaine Roussin, nommé précédemment, en 1818, officier de la Légion-d'Honneur, le titre de baron, que le roi lui donna spontanément.

En 1821, M. le baron Roussin prit le commandement de l'*Amazone*, et durant 26 mois il protégea le commerce français sur les côtes du Brésil, de la Plata, du Chili et du Pérou. Il ne tarda pas à être promu au grade de contre-amiral.

Cette esquisse rapide deviendrait trop longue si nous devions suivre l'amiral dans les nombreux incidens de sa longue et admirable carrière. Il nous suffira d'ajouter que, chargé en 1828 d'aller terminer, au besoin par la force, les différends élevés entre le Brésil et la

France, il fit audacieusement entrer son escadre dans la rade de Rio, en ligne de combat, aux sons du branle-bas, et vint embosser ses bâtimens à 300 toises des quais. Un traité fut aussitôt conclu par l'empereur, qui comprit qu'avec un tel ennemi il ne fallait pas tergiverser.

En 1830, l'amiral Roussin fut nommé, par 49 voix sur 54, membre de l'Académie des sciences, et, en 1831, il exécutait contre Lisbonne l'expédition maritime dont on va lire le récit. Depuis lors, successivement préfet maritime à Brest (fonction qu'il avait déjà exercée antérieurement), pair de France, ambassadeur, ministre, M. l'amiral Roussin n'a jamais cessé de rendre à son pays d'importans services. Puisse-t-il, et nous l'espérons fermement, grâce à la science médicale de notre collaborateur M. Lallemand, être appelé à servir la France long-temps encore !.....

A. J.

Il existe en France un préjugé bizarre, poussé souvent jusqu'au ridicule : c'est d'apprécier nos actions de guerre plutôt d'après les pertes qu'elles causent au pays, que d'après les avantages qu'elles lui rapportent : comme si des pertes qui jettent le deuil dans la famille pouvaient admettre de véritables compensations. Cette opinion est contre nature ; elle est injuste, déraisonnable, et ne supporte par la discussion. Il n'y a que de mauvais citoyens qui peuvent l'adopter et la défendre.

Le premier mérite d'une action de guerre, soit à terre, soit à la mer, est incontestablement dans l'initiative qui la fait entreprendre, quand les difficultés qu'elle présente sont nombreuses, réelles et reconnues telles par l'opinion publique. Cette action alors mérite d'autant plus l'éloge, qu'elle a moins coûté de sacrifices à la patrie et à l'humanité ; c'est le simple bon sens qui a dicté cet arrêt.

Parmi les cas trop nombreux chez nous (et il y en a de très-récens), dans lesquels le préjugé que je signale a prévalu, je

citerai , sans craindre d'être démenti , *l'entrée de l'escadre française dans le Tage , le 11 juillet 1851.*

Après quelques jours seulement d'enthousiasme et de popularité , quand le Roi l'eut annoncée aux Chambres , à l'ouverture de la session , l'envie s'éveilla. Elle qualifia cette action de *victoire facile* , parce que l'escadre avait peu souffert ; puis , elle la dénigra en toute occasion , la plaça au-dessous de tous les faits analogues qui sont survenus depuis ; et c'est à peine si aujourd'hui le souvenir en est resté en France. L'unique monument qui le rappelle dans le musée des *Gloires nationales* à Versailles (salle du Règne) , est un dessus de porte.

Je dois à l'escadre qui a forcé le Tage sous mon commandement , d'en appeler de cet oubli qui est injuste , comme il me sera facile de le démontrer. Je n'aurai besoin , pour cela , que d'exposer les faits comme ils se sont passés et les circonstances telles qu'elles ont existé. Je ne craindrai pas d'être taxé d'une jactance qui est opposée à mon caractère , car je parle ici pour la première fois d'un fait qui date déjà de loin.

Je demanderai d'abord si , en 1851 , il y avait en Europe une opinion plus généralement admise que celle de *l'incorpugnabilité du Tage du côté de la mer*. — J'affirme qu'il n'y en avait point ; et j'invoque à ce sujet tous les souvenirs contemporains. Non-seulement les Portugais y croyaient ; mais toute l'Europe y croyait comme eux. Plusieurs escadres ont bloqué le Tage , dans des intentions hostiles , sans qu'aucune l'ait forcé. Il y a donc eu quelque mérite à faire ce qui n'avait pas été fait. Personne n'a douté que si Don Miguel s'est permis d'odieuses violences contre plusieurs de nos nationaux , c'est que , comptant sur l'impunité , il a cru que la France n'oserait agir contre lui que par des croisières impuissantes ; et , en effet , ce n'était que par des croisières que nous l'attaquions depuis un an. Le protectorat que le Portugal subit , l'encourageait sans doute ; mais la confiance dans les fortifications du fleuve qui baigne sa capitale , ne contribuait pas peu à l'augmenter.

Trois cents bouches à feu armaient l'embouchure du Tage en

1831. Elles étaient placées sur des ouvrages élevés et à embrasures ; c'est-à-dire , construits dans un système défectueux comparativement à l'art actuel. Mais leur nombre , leur fort calibre , leur distribution dans les citadelles fermées de *Saint-Julien* et de *Bugio* , qui forment l'entrée à onze cents toises seulement l'une de l'autre , et dans les forts placés sur la côte , depuis *Cascaës* jusqu'à la tour de *Bélem* (défendue elle-même par une batterie rasante très-forte) ; les bancs qui obstruent les deux passes , les courans , les marées , le petit nombre de rums de vents qui permettent l'entrée , rachetaient et au-delà les vices de cet armement. On peut donc affirmer , je le répète , que l'embouchure du Tage passait en Europe , en 1831 , pour l'une des plus fortes positions des côtes de l'Océan.

J'ajoute que lorsque notre escadre l'a forcée , celle de Don Miguel , composée de neuf bâtimens , dont un vaisseau de 74 , quatre frégates de 50 et quatre corvettes ou bricks , était embossée entre la ville et la *Pointe du Pontal* , tandis que son armée (lui en tête) était échelonnée en camps volans avec des pièces de position sur la rive droite depuis *Cascaës* jusqu'à *Bélem*. Je rappellerai , enfin , qu'en guerre déclarée contre son frère Don Pedro et contre la France depuis un an , Don Mignel devait avoir rassemblé près de lui toutes ses ressources ; d'où résultait assurément un ensemble de dispositions défensives qui , joint à une population de plus de 200,000 âmes , présentait moralement et matériellement tous les caractères d'une résistance sérieuse qui pouvait devenir formidable , et dont l'escadre française n'avait aucun motif de douter.

De son côté , la France sortait à peine de la grande crise de 1830. Si personne ne doutait que l'apparition du pavillon tricolore à Lisbonne n'émût vivement Don Miguel , personne aussi ne supposait que ce serait uniquement pour l'exciter à fuir presque sans combattre.

Telles sont les circonstances dans lesquelles l'escadre française a forcé le Tage le 11 juillet 1831.

Celle-ci se composait de six vaisseaux , dont un de 90 , un de

80, quatre de 74, trois frégates de 60 à 50, et quatre corvettes ou bricks (en tout treize bâtimens). Elle n'avait pas de bâtimens à vapeur. Elle n'avait pas de pilotes. Ses équipages, loin d'être renforcés, avaient reçu, au moment de quitter Toulon, l'ordre de congédier le cinquième de leurs plus anciens matelots, et on les avait remplacés par un bataillon d'infanterie. Enfin, ses instructions ne contenaient aucun renseignement spécial sur les localités du Tage, soit qu'on n'en possédât point, soit qu'on eût cru superflu de lui en donner.

« Entrez dans le Tage, si l'occasion s'en présente, m'écrivait-on; mais surtout hâtez-vous de terminer. »

Tel a été presque textuellement le contenu des dépêches ministérielles adressées à cette occasion.

Le but de l'expédition était exclusivement national, et aucun intérêt étranger ne s'y rattachait. Des Français avaient été spoliés, maltraités, emprisonnés pour opinion politique. J'avais ordre « de les faire mettre en liberté et indemniser; de faire » casser les sentences rendues contre eux, et de destituer leurs » juges; d'exiger 800,000 francs pour les frais de l'expédition, » et de contraindre le gouvernement portugais à afficher dans » les rues de Lisbonne et publier dans la Gazette officielle les » réparations données à la France. »

Partie de Brest et de Toulon, l'escadre s'est présentée devant le Tage le 6 juillet. J'ai employé quatre jours à lui donner mes instructions, à confirmer nos demandes au gouvernement portugais, et à le faire juge des moyens que nous avions pour les obtenir. Afin de ne lui rien laisser de douteux sur nos intentions, j'expédiai le 9 un parlementaire pour lui signifier que si, dans vingt-quatre heures, sa réponse n'était pas complètement satisfaisante, les hostilités commenceraient et l'escadre forcerait le Tage. J'écrivis en même temps aux consuls étrangers pour les inviter à éloigner les bâtimens de leurs nationaux. Il n'y eut donc de notre part ni subterfuge ni guet-apens. La guerre était formellement déclarée, et l'escadre n'a combattu que dix minutes après avoir été attaquée par les citadelles de l'entrée.

L'action avait commencé à une heure. A trois heures et demie l'escadre, escortée et canonnée par l'armée migueliste, ayant dépassé et éteint tous les forts, est arrivée devant la citadelle de *Bélem*, dont elle a également éteint le feu et abattu le pavillon. Puis elle a fait amener les bâtimens embossés et en a pris possession.

A cinq heures, elle mouillait à deux cents toises des quais, devant le nouveau palais du roi, après s'être soigneusement abstenue de tirer sur les édifices qui n'étaient pas armés. Alors l'armée portugaise, quittant le rivage, est allée se reformer, hors de portée de canon, sur les hauteurs de Lisbonne, abandonnant cette ville à notre discrétion.

Enfin, à dix heures, mon aide-de-camp, que j'avais chargé de porter ma dernière sommation au vicomte de Santarem, ministre des affaires étrangères, est revenu avec la promesse que toutes les demandes de la France étaient accordées, et me ramenant les Français prisonniers. Le principal objet de la mission se trouva ainsi rempli.

La nuit se passa dans une obscurité et un silence que rien ne troubla dans Lisbonne. J'accordai vingt-quatre heures au gouvernement portugais, pour préparer ses moyens d'exécution du traité dont les bases venaient d'être arrêtées.

Mais je ne tardai pas à apprendre que l'anarchie qui régnait dans le conseil appelait toute mon attention; que des travaux de réparation et de réarmement se faisaient dans les forts; qu'on y construisait des fourneaux à réverbère, et qu'on tirerait sur l'escadre, si elle emmenait les prises portugaises, comme j'en avais déclaré l'intention. Je dénonçai ces bruits à M. de Santarem, dont la loyauté s'indigna. Mais j'avais des motifs pour croire qu'ils étaient fondés, et qu'il ne dépendrait pas de ce ministre d'en empêcher la réalisation. Je lui signifiai donc que si, le lendemain, à midi, le traité n'était pas signé à bord de mon vaisseau, les hostilités recommenceraient.

Le traité fut signé avant l'heure fixée, et, le soir, il ne resta à exécuter que le petit nombre d'articles qui nécessitaient une

discussion contradictoire pour fixer le chiffre des indemnités.

Le 12, au matin, on voulut rebisser le pavillon sur la tour de *Bélem*. Je m'y refusai, jusqu'à ce que le traité fût exécuté dans toute sa teneur.

Si l'attitude que l'escadre venait de prendre pouvait s'expliquer par ce premier moment de stupefaction et de terreur, naturel à une capitale exposée à un grand danger, on ne devait pas se dissimuler qu'il pouvait n'en être plus de même après ce premier moment passé. Mouillée devant Lisbonne, l'escadre était dominée de tous côtés, et l'armée ennemie en présence. Les bruits dont je viens de parler, l'anarchie qui régnait dans le conseil et se propageait dans les troupes et la population, livrées à toutes les passions de partis, rendaient plus que probable une réaction qui avait de nombreuses chances de réussite. Néanmoins, l'escadre n'en conçut aucune inquiétude. Prête à tout, elle ne fit aucune démonstration hostile, et compléta sa mission autant qu'il dépendait d'elle. Comptant sur le droit des gens et les sentimens modérés du vicomte de Santarem, je négociai et obtins plusieurs garanties pour nos nationaux, et l'établissement d'un agent commercial en attendant la reprise des relations consulaires. Montrant égards pour égards à ce ministre, je pris sur moi de lui rendre le vaisseau *le Don Juan VI*, qui avait amené son pavillon avec les autres bâtimens de guerre sous le feu de l'escadre, et offris de rendre encore une grande partie de ces bâtimens, si Don Miguel consentait à me remettre, pour les conduire en France, où ils garderaient une stricte neutralité, cinq cents prisonniers politiques, l'élite des habitans de Lisbonne, qu'il gardait dans les prisons. Cette proposition, dictée par l'humanité et l'intérêt des deux partis, fut goûtée par M. de Santarem et quelques-uns de ses collègues. Mais, rejetée par la violence des autres, elle échoua. De ce moment, je dus regarder ma mission comme terminée.

Tandis qu'elles se poursuivait, j'avais armé les prises sous pavillon français, et les avais fait participer à nos fêtes commémoratives des Journées de Juillet, afin de détruire tous les

doutes sur ma résolution de les emmener. Puis, ayant reçu l'ordre de renvoyer à Toulon cinq vaisseaux, deux frégates et les corvettes, je les expédiai le 6 août.

Enfin le 18, le vent étant favorable, je fis sortir les prises, avec ordre de m'attendre hors du Tage. Le lendemain, à midi, je les ralliai avec mon vaisseau et les conduisis à Brest, où nous arrivâmes le 4 septembre aux acclamations de toute la ville.

Cette expédition n'avait pris que deux mois.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, elle a été qualifiée de *succès facile*, parce qu'elle a coûté peu de pertes : je l'avais reconnu moi-même dans mon rapport au ministre, et m'en étais réjoui comme d'un succès.

Cependant il y fut tiré plus de 20,000 coups de canon, dont 15,000 par l'escadre, et 6,000 par les forts, d'après la Gazette officielle de Lisbonne (13 juillet 1831). Le gouvernement portugais pouvait réduire ce nombre ; mais il aurait fallu alors qu'il expliquât ce grand appareil de défense déployé aux yeux de l'Europe, et comme il ne l'a pas fait, on doit croire son chiffre exact.

Plusieurs causes, au surplus, ont contribué à fausser l'opinion publique en France sur cette expédition. La première nouvelle qu'on en a reçue à Paris y est arrivée par une dépêche télégraphique de Madrid, alors très-mal disposé pour nous ; elle portait : « L'escadre française est entrée dans le Tage *après quelques coups de canon*. » Mon premier rapport finissait par ces mots : « L'escadre est mouillée *sous les quais* de Lisbonne. » De là, d'une part, l'idée d'une affaire sans importance ; et, de l'autre, le défaut d'usage qu'on a à Paris du vocabulaire marin y a fait prendre le change sur la position de l'escadre dans le Tage, et l'on s'est demandé avec une intention critique « pourquoi le drapeau français avait été mis *sous les quais plutôt que sur les remparts* de la capitale portugaise. » Des journaux ont vu là une équivoque que personne n'a pris la peine d'expliquer.

On doit regarder aussi comme très-probable que la promptitude avec laquelle l'expédition a été faite lui a nui dans l'opinion

publique : les esprits n'ayant pas eu le temps de s'inquiéter, son résultat ne les a que peu frappés.

Mais une circonstance plus sérieuse que ce qui précède est survenue : l'entrée de vive force d'une escadre française dans le Tage avait très-vivement déplu en Angleterre (à en juger par les débats parlementaires de cette époque). Un illustre personnage avait été jusqu'à déclarer, en reprochant au ministère d'avoir laissé subir une telle humiliation à l'allié de l'Angleterre, « qu'il s'était senti le front se couvrir d'une rougeur inconnue. » Notre gouvernement s'est alors trouvé gêné dans ses rapports avec un cabinet qui venait de reconnaître la légalité de la révolution de 1830, et il n'a pu manifester que fort peu d'intérêt et de sympathie pour un événement qui inspirait l'opposé de ses sentimens à son nouvel allié. Et, en effet, bientôt on ne s'en occupa plus.

Si à ces causes de défaveur il m'est permis d'en ajouter une qui me regarde personnellement (et que , pour cette raison , je voudrais passer sous silence), je dirai que le ministre de la marine d'alors était très-malveillant pour moi , et que , loin de faire valoir un incident heureux auquel s'attachait mon nom , il a fait tout ce qui dépendait de lui pour le déprécier et l'amoindrir.

Ces circonstances ont concouru, je le répète, à égarer l'opinion sur le nouveau titre que la marine venait d'acquérir à l'estime du pays ; et quand , chez nous , l'opinion publique s'est égarée, elle se rectifie lentement , tant une première impression a d'empire sur elle. Le moment de cette rectification n'est pas encore venu pour l'expédition du Tage ; mais je crois qu'il viendra.

On a vu qu'elle a joui en France de quelques jours de faveur et de popularité. Il en a été de même à l'étranger. A Lisbonne même , le chef de la station anglaise (M. le capitaine de la frégate le *Briton*), témoin oculaire de l'action , est venu aussitôt me complimenter : poussant la courtoisie jusqu'à sa plus extrême limite pour un officier de la marine britannique , il a prononcé le grand nom de *Nelson* en montant à bord du *Suffren*.

Enfin, le Roi, rémunérateur suprême de nos gloires nationales, a chargé l'un de nos premiers peintres de consacrer une grande page au souvenir de l'entrée de notre escadre dans le Tage; et si l'exécution de cet ordre a été différée, c'est, m'a-t-on écrit, uniquement pour attendre une occasion de se procurer les profils de l'entrée du Tage, afin de donner à l'œuvre du peintre un caractère doublement historique, auquel son grand talent aurait sûrement suffi, et que sa modestie seule pouvait mettre en doute.

Mais, pendant ce délai, le temps a marché, et, avec lui, de nouveaux et brillants faits d'armes survenus ont capté la faveur publique. Personne, je l'atteste, ne rend plus de justice que moi au mérite de ces actions, et ne les croit plus dignes du prix que le pays y attache, car personne n'a plus d'estime, d'attachement et d'admiration pour leurs auteurs.

Je ne suis donc ni jaloux ni blessé de la préférence qu'elles ont obtenue, tant dans l'opinion publique que dans la *Salle du Règne* au musée de Versailles. Toutes les places sont honorables à côté des trophées d'*Anvers*, d'*Ancône*, de *St-Jean d'Ulloa*, de *Constantine*, du *Col de Teniah*, des *Portes de Fer*, de *Tanger*, de *Mogador* et de la *Smalah*, et bientôt, sans doute, d'*Isly*. Je regrette seulement qu'un tableau épisodique (flatteur pour moi seul) ait été substitué à celui qu'a mérité l'escadre, et que le Roi avait destiné au musée de Versailles. Et je fais, avec confiance, des vœux pour que cet honneur soit rendu à la marine française, persuadé que l'histoire confirmera ce premier jugement.

Je me suis borné, dans cette Note, à exposer, sans en altérer aucun, les faits et les circonstances de l'expédition du Tage, et je terminerai en les résumant ici.

En forçant le Tage, notre escadre a détruit un préjugé européen, à la faveur duquel un gouvernement orgueilleux s'était montré barbare envers plusieurs de nos compatriotes.

Elle a, la première, inauguré à l'extérieur le glorieux pavillon de juillet 1830, dans un intérêt exclusivement français.

Elle l'a fait sans employer ni subterfuges ni surprises. Ayant

déclaré la guerre avant de combattre , elle n'a attaqué qu'après avoir été attaquée elle-même.

Elle n'avait pas de bâtimens à vapeur.

Elle n'avait pas de pilotes.

Enfin , elle n'avait , ni dans ses rangs , ni à sa tête , un de nos brillans fils de France , pour lui donner un noble exemple et exciter son courage.

Cette action n'a donc pas mérité l'indifférence dont elle est l'objet en France ; et conclure du peu de pertes qu'elle a causées au pays pour la motiver , serait , je le répète , un préjugé bizarre que ne justifieraient ni la raison ni le bon sens.

L'Amiral Baron ROUSSIN.

ALBUM D'UN VOYAGEUR.

LE CONGRÈS DE MILAN.

Marseille, avril 1845.

L'Italie méridionale, Sicile comprise, avait été visitée, comme continuation des pérégrinations levantines. Le pèlerin qui venait d'appliquer la science au débrouillement de la question d'Orient, trouva à Rome des hommes éminens par leur position et par leur intelligence, et de pareils hommes devaient écouter avec intérêt ce qui touche à une régénération chrétienne de l'Asie, à la prépondérance menaçante des schismes grec et luthérien qui tendait à effacer le vieux protectorat catholique. L'Autriche, accoutumée à graviter vers la Russie, oubliait l'empire latin pour se préoccuper de ses principautés slaves, et faisait de l'opposition à la France qui, au tort d'être seule de son avis, joignait le malheur de se tromper gravement sur la valeur politique de l'islamisme et sur la portée des réformes du pacha d'Égypte. Florence et Turin s'inspirent de Vienne, qui règne directement à Milan dans la personne d'un archiduc. Le duc de Modène est un petit prince qui ose, comme Caton, être l'ami des vaincus ; mais il n'a point de ports de mer. Le duc de Lucques est le seul prince du nord qui ait conservé son indépendance de caractère et une hardiesse d'esprit comparable

à celles qui firent l'héroïsme ou la fortune des chevaliers du moyen-âge. Par malheur, ses États sont, pour le moment, enclavés dans ceux de Toscane. Une visite au nord de l'Italie était donc moins urgente, et je la renvoyai aux prochains loisirs que les vacances universitaires ou la politique orientale pourraient me donner.

Un regret me mordit le cœur lorsque je m'embarquai pour Bastia, Porto-Ferraio et Livourne, à la fin de juillet 1844. Le congrès scientifique français devait se tenir à Nismes, ville si intéressante par ses ruines, plus intéressante pour moi par le voisinage de Montpellier, dont, sans doute, plusieurs représentants viendraient figurer parmi les plus dignes membres du congrès. Je me privais donc du plaisir de revoir des amis qui lisent parfois quelques lignes de mon écriture, mais qui peuvent être inquiets des destinées de ma voix, paralysée, hélas! dans un jour solennel par une maladie trop réelle! puisque à la préoccupation de ses dangers possibles, la peur du mal se compliqua du mal de la peur. Le soleil d'Italie et le mistral de Provence ont, Dieu merci; calmé les tics douloureux de mon larynx et de mon esprit, et les amis que j'espère bien revoir et haranguer quelque jour dans un des amphithéâtres converti en congrès scientifique par les libéralités municipales, ces chers amis peuvent s'en rapporter aux experts italiens, avec lesquels j'ai, il est vrai, plus banqueté que harangué: ma voix, ténor un peu voilé dans le chant, prend, dans le discours parlé, un baryton à rompre les vitres.

Le Languedoc, objet de ma sollicitude, revint me faire société pendant que je semblais le fuir. Le nord de l'Italie a conservé, pour idiome vulgaire, un patois latin greffé sur le vieux celtique de la Gaule cisalpine. Ce patois commence dans la Romagne, au revers oriental de l'Apennin, et, sous le nom de *bas-lombard*, occupe le pays bolonais, modenais, parmesan, ferrarais, mantouan, bressan, milanais: sous le nom de *haut-lombard*, il règne dans tout le Piémont et pénètre en Suisse parmi les barbetaux des vallées de Lucerne, Angrogna, Perusa et San-Mar-

tino. L'étranger qui ne comprend que le toscan des livres, et qui se fait entendre passablement à Rome, à Florence et même à Naples, croit rencontrer un dialecte nouveau, disons mieux, un jargon barbare, aussitôt qu'il atteint le petit Simplon de Santa-Gaudenzia, point de partage où les eaux coulent d'un côté vers l'Arno; de l'autre, vers l'Adriatique et le fameux Rubicon. A la Rocca et, mieux encore, à Forlì, en buvant le *bertianaro*, le seul de tous les vins blancs italiens qui soit digne de sa réputation, les garçons de café, les palefreniers d'auberge et jusqu'aux ciceroni d'église qui viennent effectuer ou offrir leurs services, parlent à pleine bouche, quoique parfois en serrant les dents, écoutent la mélodie et les finales italiennes. Une oreille du midi de la France ou de la péninsule ibérique retrouve là tout un dictionnaire de mots qui ont physionomie romane ou ibérique, plutôt que toscane. Un Carcassonnais, un Toulousain noteront les expressions : *touz*, *touzat* (garçon); *tris* (pulvérisé); *faou* (fayard); *rusco* (écorce); *rébat* (réverbération du soleil); *boffa* (souffler); *cal* (il faut); *couro* (quand?); l'Agathois, le Cètois remarqueront : *greo* (pesant); le Monspessulanien saluera : *mouc* (mortifié, dupé); *grap d'uga* (raisin, ou ses pédoncules); *settas* (asseyez-vous); *dé rescoundous* (en cachette). Un Roussillonnais se croira encore enjambeant les Pyrénées, un pied dans la Gaule, un autre en Catalogne, quand il s'entendra appeler : *Om de spirit* (homme d'esprit, hardi); quand il s'entendra dire : *Scur coma in bocca al loff* (obscur comme la gueule d'un loup.)

Les provinces vénitiennes, et surtout la ville de Venise, ont modifié d'une autre façon l'italien gallo-roman. Les doges apprirent le vénitien langue nationale, et traitèrent d'idiomes étrangers et presque barbares, le lombard et même le toscan. Le remaniement populaire des pêcheurs de la Venise primitive avait imprimé au langage une confusion que les grammairiens appellent *métathèse*. La tendance à raccourcir les mots en avait souvent bouleversé les syllabes constitutives. *Todero* avait pris la place de *Téodo*; *Sant'Apona*, de *Sant'Apollinare*; *almoro* se disait pour *ermolao*; *molgia*, *figlia*, *pastilgia* pour *meglia*, *figlia*,

pastiglia. La prononciation avait changé l'alphabet avec une tendance slave communiquée par le voisinage des pays illyriens. Venise, devenue grande capitale avec ses raffinemens qui font envahir jusqu'au langage par les caprices de la mode, avait donné à l'accent une dominante de *z* et de *s* à l'exclusion des *gie* et des *tch*, comme l'a fort spirituellement frondé Goldoni dans sa comédie de la *Cameriera brillante*. Les patois de l'Albigéois, de l'Aveyron, de la montagne Noire, m'avaient préparé à ces changemens par des reviremens analogues.

Depuis que je fais le métier de philologue, il m'est arrivé bien souvent de regretter que le hasard de la naissance ne m'eût pas jeté sur ces frontières, où, comme en pays hongrois, par exemple, les enfans ont pour langues maternelles trois ou quatre idiomes, le slave, le latin, l'allemand. Mais aussi quand, rôdant à l'orient des côtes d'Espagne, aux Iles Baléares, en Sicile, Calabre, Corse et Italie septentrionale, sans compter toute la France méridionale, je me suis trouvé maître d'une clef, d'un véritable passe-partout des dialectes populaires de tous ces pays, j'ai béni la justice distributive de Dieu et le bon sens profond de mes parens et de mes maîtres, qui ne me trouvèrent pas assez grand seigneur pour m'interdire l'usage des patois méridionaux. Le capital polyglotte que j'avais accumulé sans m'en douter, me mettait à même de saisir l'esprit et la lettre des idiomes parlés par mes compagnons universitaires après les idiomes de mes camarades d'école; et un certain soir, dans une espèce de tournoi ouvert à Paris chez le baron de Ferussac, j'eus l'honneur de décontenancer, et je crois même de désarçonner un Rutenois qui avait jeté le gant à tous les amateurs et praticiens de dialectes méridionaux. Champollion, natif de Figeac, et déjà illustre déchiffreur d'hiéroglyphes, ne dédaignait pas la petite vanité de patoisier. Nous partîmes de la Gironde en remontant la Garonne et ses affluens, surtout le Tarn et le Lot. Il voulut sauter de là vers l'Isère, qui m'était peu connue; mais je ne lui épargnai aucune des sinuosités du Têt, de l'Hérault, de l'Aude, de la Durance et de Vaucluse. Finalement, il craignit de se

noyer dans le Rhône. Il se réfugia dans le Limousin , c'est-à-dire dans le *roman* des troubadours qu'il avait étudié littéralement , et qui , avec le patois maternel cadurcin , faisait le fond principal de sa science. Une autre illustration de la philologie , le cardinal Mezzofante , me répéta plus tard l'espièglerie d'une façon plus miraculeuse , car il tint tête à ma Babel patoise avec le langage des troubadours tout seul.

Les races italiennes m'offrirent dans leurs traits une particularité aussi piquante que leur langage. L'Italie , classée dans le *midi* de l'Europe , est réputée pour ses beautés brunes. C'est une double erreur : les belles femmes sont rares dans la Toscane. Plus au nord , ce qui est plus rare que les femmes belles , ce sont les femmes brunes , au moins si par cette appellation on entend une peau pâle ou bise relevée de cheveux noirs. Les cheveux sont le plus souvent blonds , la peau claire ; mais , chose singulière , l'œil est noir. Lucques , le Vénitien , le Milanais , le Piémont , Gènes , Nice , continuent la race qui parait déjà dans la Provence arlaise et marseillaise , et où se montre ce contraste de face blonde armée d'yeux noirs. Une ligne oblique tirée par mer vers l'Andalousie et le Portugal , retrouve dans la Péninsule de nombreux échantillons de cette même race. On sait la réputation des femmes de l'Andalousie et de certaines provinces lusitaniennes : ce sont des blondes-brunes. Le touriste ne pense pas à l'autre sexe , mais l'ethnographe le cherche et le trouve avec une livrée pareille appropriée aux harmonies plus dures du mâle. Il n'y a qu'à couder cette ligne vers les Pyrénées orientales , pour avoir le chemin suivi jadis par les Ombres , Ligures ou Celtibères venant s'établir dans la Gaule du midi , puis dans la Gaule cisalpine. Mais la race ibérienne , aussi bien que la celte , partout où elles ont duré sans mélange , comme dans le revers méridional des Pyrénées , dans les montagnes d'Auvergne et de Provence , offrent un masque brun qui éloigne toute comparaison avec l'objet actuel de notre problème. La même route a été suivie , dans un sens inverse et à une époque bien plus récente par un flot de la dernière invasion scytho-go-

thique : les Vandales, Visigoths, Bourguignons et Lombards. Il me semble fort rationnel d'attribuer les visages métis de brun et de blond au mélange de ces conquérans blonds avec les races brunes du pays. S'il faut accepter le remplacement en masse d'une population par une autre qui la pousse ou la détruit, l'apparition des yeux noirs sur les figures blondes sera due à l'influence du climat contre lequel la race lutte depuis douze siècles.

Attiré à Ravenne par l'appât de ses nombreux monumens bizantins, j'espérais féconder ces aperçus par l'examen des figures de la cour de Justinien. Valéry apprend aux gens réduits à voyager dans leur chambre, que deux grands panneaux du chœur de San Vitale sont occupés par une mosaïque représentant, d'un côté, Justinien et ses principaux officiers reçus par le clergé de Ravenne; de l'autre, Théodora, l'impératrice, offrant des présens à la cathédrale. Le temps a respecté les couleurs, grâce à la résistance des petits cubes d'émail qui entrent dans la composition des mosaïques. Mais les traits et l'expression des visages sont d'une exécution roide et déchue, où il est difficile de chercher une race et à plus forte raison un portrait. Valéry a trouvé l'air sensuel à Théodora, en songeant sans doute à sa profession de courtisane. J'ai été réduit à une observation de nature morte, parce que mon œil ne se paie pas de suppositions. Le laticlave de l'empereur et le manteau de l'impératrice sont d'un violet pareil à celui des évêques. Donc la pourpre que tant d'interprétations hasardées nous ont représentée comme rouge ou écarlate, était, au moins à ce temps-là, couleur de la plus modeste des fleurs ou couleur de la plus sombre des nuances de la *pensée*. Celle-ci rappelle un peu les teintes riches et chatoyantes de la gorge des paons : de là vient le nom de *paonazzo*, donné par les Italiens de Rome au violet épiscopal. Il me semble fort naturel de tirer, soit de *pavo* soit de *pronazzo*, le nom de la fleur elle-même, qu'il faudrait écrire *paonsée*. L'orthographe qui l'assimile au plus magnifique attribut de l'homme, a été contestée, d'après ces motifs, par le chevalier Pharaon de Belleval, dans

les Mémoires d'une Académie que Montpellier posséda sous l'Empire. Je cite avec plaisir ce fait, pour imposer silence à l'envie d'un Marseillais qui disait, l'autre jour, en plein feuilletton : Montpellier ne posséda jamais ni académiciens, ni philologues, ni littérateurs ; à Montpellier, tout le monde est médecin, comme à Carrare tout le monde est sculpteur !

Beaucoup de villes italiennes doivent ressembler à Montpellier encore plus qu'à la ville de Carrare : le médecin et le pharmacien dominaient au congrès de Milan, où la science italienne avait expédié le ban et l'arrière-ban de ses représentans : *dottore*, *chemista*, *farmacista*, on n'entendait que ces mots dans le bureau de réception, où je me présentai comme simple curieux et prétendant à peine à une carte d'amateur. Un membre du bureau, qui leva les yeux sur moi en entendant prononcer mon nom, me reconnut pour membre de l'Institut... de Palerme, où je me rappelai effectivement d'avoir siégé un certain jour que ce collègue réhabilitait l'administration et la bonne foi carthaginoise, dans un beau Mémoire historique sur l'agriculture sicilienne. Accepté pour membre du congrès, j'eus à choisir la section à laquelle je prétendais collaborer. Je montrai sur un passe-port ma profession d'orientaliste. On me demanda si je me croyais à un congrès diplomatique. Je prononçai le mot d'ethnographie ; on me proposa la section de zoologie. Je fis la mine et lâchai les mots d'économie politique, sciences sociales : on fit silence et l'on promena des yeux inquiets sur ma personne et autour du bureau ; puis on se ravisa et je fus adjugé à l'agronomie.

Quelques séances de cette section me donnèrent bonne opinion de la finesse italienne et de l'esprit du palermitain que je retrouvai une seconde fois mon collègue. De notre temps, la politique peut s'exclure officiellement d'une assemblée. Les hommes réunis en portent toujours les passions dans le cœur ; et dans les pays où les passions sont comprimées par les lois, elles fournissent mille subterfuges pour agir. Souvent même elles éclatent avec une force multipliée par les résistances. Dans ce pandémonium d'opinions et de personnages, dans cette section

d'agronomie qui comprenait les trois quarts des *scienziati* nationaux et étrangers, on agita plusieurs questions brûlantes, la propriété littéraire, la liberté de la presse, la censure, l'unité italienne! Des orateurs pleins de talent et d'adresse, pleins de passion et de courage, se livrèrent à tous leurs mouvemens oratoires et patriotiques. La police autrichienne se contenta de faire supprimer ces hors-d'œuvre dans le compte-rendu des séances. Les coupables ne furent pas même blâmés d'avoir attaqué les abus contemporains sans s'envelopper de quelque manteau d'archéologie, sans avoir remonté à César, à Scipion ou à la foi punique. Les princes, les marquis et même les abbés prenaient part à ces débats, ou sympathisaient ouvertement aux douleurs, aux espérances italiennes.

Les princes Bonaparte qui se sont faits chimistes, zoologues et agriculteurs, en attendant quelque autre occupation, étaient représentés à Milan par l'un des fils de Lucien, le prince Carlo-Musignano. Il fit, lui aussi, sa petite parenthèse politique à propos de l'état des classes laborieuses, des états pontificaux. Ces classes, disait-il, si elles n'ont pas, comme en Angleterre, leurs momens d'occupation et de profit extraordinaire, ne sont pas du moins exposées à ces disettes cruelles qui affligent trop souvent les cités manufacturières quand le travail y vient à chômer. Avoir peu, mais d'une manière uniforme, préserve des mauvais conseils de la faim et de l'imprévoyance du lucre subitement accumulé. Le prince Carlo a le ton fort insinuant; il improvise à ravir; sa voix balance très-mélodieusement la période toscane et la mélopée romaine. Aussi, le premier jour, il fut salué par les applaudissemens qui ne lui font jamais faute. Mais, le lendemain, on s'était ravisé, et le procès-verbal non écouté fut accueilli par des murmures. L'optimisme du prince était une flatterie adressée au Vatican, en retour de l'hospitalité donnée à Lucien et à sa famille. Mais le pape a toujours interdit ses états aux congrès scientifiques, et les Italiens de toute la péninsule ne le lui ont point pardonné!

Les congrès sont un des symptômes les plus vifs et les plus

tenaces de l'esprit public italien. La race prétend avoir toujours été à la tête du mouvement intellectuel de l'Europe, après avoir exercé long-temps le commandement politique de l'Europe et du monde. Les programmes des congrès, les discours d'apparat, tournent [et retournent] cette idée, que les savans s'évertuent à rendre vraisemblable et par leur affluence et par leur zèle. L'esprit moqueur de la France aurait toute raison de sourire, s'il allait juger de ces prétentions parce qu'il se fait à l'occident des Alpes. Les congrès français sont abandonnés aux savans non classés, aux talens de province et à quelques commis voyageurs de la science et des lettres groupés autour des académies de la localité. Tout cela atteint à peine le chiffre de deux ou trois cents. L'opinion publique ne s'émue pas : l'Institut est notre congrès scientifique permanent, et l'opinion a accepté de très-bonne foi l'unité administrative avec Paris pour centre. L'opinion se réveillera quelque jour, je l'espère, et comprendra que, pour la pensée et pour la science, il y a du bon dans le régime fédératif. Le morcellement italien, si désastreux sous d'autres rapports, a donné à la science des fruits excellens. La physique, la chimie, sont représentées, même à notre Institut, par de grands noms italiens, dignes successeurs de Volta et de Galvani; et je prie qu'on le note, ces grands noms se rendent au congrès. L'économie politique ne manquerait pas de maîtres, pour peu que les souverains encourageassent les successeurs de Vicô. Les *dottori*, et même les *farmaciste*, que j'ai vus fonctionner à la tribune, avaient au moins aussi grand air que telles ou telles notabilités médicales de deux grandes compagnies parisiennes. Ma justice n'est pas suspecte, car je leur ai entendu faire de l'esprit national contre la lithotritie et contre la foi non contagioniste. Admettons que ce peuple de la science italienne montât, comme on le prétend, à un grand tiers des *scienziati* réunis à Milan au nombre de près de 1,200, et qu'on se demande si un petit pays où 500 hommes modestes et pauvres entreprennent un voyage dispendieux, abandonnent un mois leur clientèle pour mettre en commun leurs sentimens et leurs idées, pour écouter et

parler convenablement ; qu'on se demande si ce petit pays n'est pas digne de redevenir grand , et s'il n'a pas chance d'y réussir , puisque les riches et les grands seigneurs témoignent à la science un respect et un empressement égaux au moins à l'amour que lui portent les petits. Voilà comment l'esprit public s'est incarné dans les congrès , manifestation du présent , traduction du passé , promesse d'avenir. Le génie italien , lui aussi comme tant d'autres princes détrônés , veut s'entretenir la main par quelque travail brillant , et il se résigne à la chimie , à la zoologie , à l'agriculture , en attendant de saisir la foudre révolutionnaire , la balance de législateur ou l'épée de conquérant !

A cette universelle et publique conspiration , les gouvernans eux-mêmes sont obligés de s'associer. Le successeur de Barbe-rousse assista à l'ouverture et à la clôture du congrès , nu-tête , sans épée , sans éperons , et cédant la première place au pontificat de l'intelligence assez heureusement représenté par un Borromée. Le roi de Naples a offert sa capitale au congrès de 1843 ; le roi de Piémont a promis Gênes pour l'année suivante ; le Pape et le duc de Modène ne peuvent tarder à devenir Guelfes , quand l'empereur lui-même renonce au rôle de Gibelin ! Son représentant , l'archiduc Regnier , est un vieillard de bonne mine , ressemblant en beau à l'empereur François son frère. Outre les politesses déjà mentionnées , il admit à sa table tous les bureaux des sections et quelques membres choisis parmi ceux que leurs travaux recommandaient. Tous les bals , concerts , fêtes civiles et religieuses furent honorés de la présence du vice-roi et de sa belle famille. Le cardinal archevêque de Milan vint partout où sa présence était compatible avec la bienséance de sa robe.

Ces deux potentats furent occupés à peu près tous les jours , car les manifestations municipales dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer en fait de magnificence. Les sociétés particulières rivalisèrent entre elles de luxe et de prodigalité bien entendue. A un concert de la société noble succédait un bal du casino commercial , une soirée du palais Marino , une cérémonie au

Dôme, au palais Brera ; l'exposition de peinture et sculpture ; l'exposition des produits de l'industrie, sans compter les bals masqués, les opéras de la Scala et l'immense ballet de Prométhée. Que diraient les conseils municipaux qui marchendent cent louis ou mille écus à un congrès scientifique français, s'ils apprenaient que la ville de Milan a dépensé près de trois cents mille francs pour recevoir dignement les *scienziati* italiens ? Chacun des membres inscrits sur les bulletins reçut un exemplaire de *Milano e il suo territorio*, deux volumes grand in-8°, avec cartes et figures, texte composé par les premiers écrivains, et imprimé sur papier vélin. Un pareil livre se vendrait couramment deux guinées en Angleterre. Sa publication ne peut pas avoir coûté moins de trente mille francs. La médaille de grand module et d'un travail qui continue dignement les traditions artistiques de l'arc triomphal du Simplon, nous fut donnée comme présent d'adieu. Le livre et la médaille avaient été commandés spécialement pour le congrès de 1844. Je mentionnerai comme attention plus délicate que dispendieuse, un immense restaurant établi dans le collège impérial de *Longone*, et où, pour une somme modérée, l'on trouvait une table bien servie, et la compagnie de la plupart des *scienziati* étrangers à la ville ou non invités ce jour-là aux grands dîners du président général du congrès, comte Vitalino Borromeo.

Dans toutes les réunions parées et mondaines, l'aristocratie du talent éclipsa un peu les autres aristocraties, à peu près comme cela se voit dans des salons de Paris. C'était plus piquant dans un pays où la féodalité s'est reconstituée, où l'ordre de Malte se réorganise, où les races nobles arborent tant de titres assez plaisamment issus des républiques du moyen-âge. Les fonctionnaires autrichiens avaient, comme leur chef, l'attention délicate de ne pas se montrer en uniforme. Ainsi, chacun valait selon sa figure, ou selon son habit noir plus ou moins bien porté. La gent savante qui brille peu par la tournure, était en revanche rehaussée par les décorations, lesquelles sont moins prodiguées en Italie qu'en d'autres pays, quoi qu'on en dise.

Un certain soir, j'entendis un grand d'Espagne qui cachait la toison d'or sous le satin de son gilet noir, tenir à son voisin marquis et bailli de l'ordre de Malte, une causerie qui me sembla empreinte de l'esprit libéral de la noblesse italienne, nonobstant un tantinet de moquerie. « *Car'amico*, croyez-moi, le positif de notre siècle a démoli de fait ce que l'on s'efforce inutilement de relever. Nous rebroussons, non pas vers le royaume italien de Napoléon et d'Eugène, mais vers la Cisalpine, avec le rang et la valeur de chacun rigoureusement marqués par son habit et par son mérite individuel. Nos titres se blasonnent encore sur la porte de nos hôtels, sur les panneaux de nos voitures, gonflent une seconde la bouche des laquais qui nous annoncent, mais, *vi-prego*, en quoi tout cela diffère-t-il des titres concédés aux parvenus ou achetés par les riches? Qu'importe à tel ou tel de mes voisins d'avoir ses qualifications féodales inscrites sur la dedicace de son *milano* ou gravées sur la tranche de la médaille par l'ordre exprès du Podesta Gasati. Tout cela ajoute-t-il une coudée à sa taille, une broderie à son habit, une double courbure à son nez, une plume ondoyante à son feutre? La noblesse est désormais personnelle des deux côtés des Alpes; elle est bornée aux décorations, puisque enfin cela seul se voit, cela seul s'arbore, cela seul est brigué par toutes les opinions, par tous les mérites. Vous avez vu, à Paris, les démocrates en plaque et les républicains en collier. Voyez devant vous Adrien Balbi avec les chaînes de ses quinze ordres conquis par des succès littéraires, sans la moindre allusion aux doges ses aïeux. Voilà un ingénieux architecte, un archéologue érudit, un actif voyageur. A tous ces titres ils sont enrubanés comme des diplomates. Vous êtes à cent lieues de soupçonner qu'ils s'appellent Moncade ou Gravina ou Serra di Falco.

» Bon gré, mal gré, nous nous laissons tous enrégimenter parmi les travailleurs de l'esprit, comme les archiducs autrichiens prennent tous un métier manuel; et au travail utile et célèbre, le ruban ou la chaîne arrive pour récompense: c'est la broderie de l'habit noir; c'est la plume blanche au chapeau de notre temps;

la chaîne ressemble d'ailleurs, à s'y méprendre, à la bulle des jeunes praticiens de Rome.

Notre président a un orgueil puritain qui voudrait se contenter d'un nom plus grand, certes, que les Visconti et les Sforza, malgré sa devise *Humilitas*. Pourtant il ne s'est pas privé d'être un homme habile comme conseiller intime, et un écrivain spirituel et savant comme directeur du congrès. Figurez-vous l'embarras de l'étranger arrivé à Milan par le lac Majeur et cherchant dans cette chétive personne l'illustre neveu du colosse d'Arona. Le roi de Piémont est venu au secours de l'étranger, en attachant à la boutonnière du Président la croix de St-Lazare, modestement préférée à la toison d'or inféodée aux Borromées. Je voudrais, mon cher Bailli, que nos ordres héréditaires eussent un but, un travail spécial, où nous pourrions motiver la distinction par l'action individuelle. Vous y avez déjà songé sérieusement, Messieurs de Jérusalem et du St-Sépulcre, en arborant des uniformes rouges et blancs avec des épaulettes de colonel; mais, prenez-y garde: hâtez-vous de rassembler les régimens que vous devez, enfans des croisades, mener à la conquête ou à la colonisation de l'Orient. D'autres corporations usurpent vos cordons noirs, sans la poésie du passé et de la religion sans doute, mais avec l'illustration actuelle de la science appuyée sur l'armée innombrable de ses pionniers. La Prusse a le Mérite civil, la Suède l'Étoile polaire; la France pourrait bien réveiller St-Michel, qui, depuis long-temps, n'était plus l'ancien collier à toute bête, et encore moins à toute gentilhommérie!

Mon but n'est pas d'analyser les travaux du Congrès, amplement détaillés dans les bulletins officiels, copiés ou résumés par presque tous les journaux d'Europe. Parmi les grandes expériences qui l'occupèrent, on remarqua celles de M. Bouligny, d'Evreux, sur l'état sphéroïdal des liquides; de M. Schoubein, de Bâle, sur le radical de l'azote (ozone); et de M. Matucci, sur plusieurs nouveaux effets de l'électricité. L'agriculture domina dans les travaux, comme la section d'agronomie dominait parmi les sections. La Lombardie est fameuse par les richesses ajoutées

à sa terre par la distribution des eaux ; les ingénieurs hydrauliciens devaient naître et prospérer dans un pays sillonné de rivières qui menacent les plaines et peuvent les fertiliser. On sait qu'à 20 lieues de son embouchure, le Pô coule à un niveau supérieur, non pas seulement aux toits, mais aux clochers de Ferrare. Le nord de la Lombardie a plusieurs lacs d'où sortent de puissans cours d'eau ; il a aussi des bruyères argileuses et froides, rebelles à toute culture et qu'on espère planter en forêts de pins silvestres et communs. Les forêts de Ravenne qui alimentèrent les flottes romaines, sont en pin-pignon.

L'agriculture, qui rivalise maintenant avec la philanthropie, comme passe-temps et même passion de grand seigneur, est par malheur une science empirique, où les généralisations sont difficiles et périlleuses. Aux enquêtes relatives à une foule de principes ou de faits particuliers, il faut, hélas ! joindre cette conclusion, que j'entendis si souvent répéter à propos des remplacements des mûriers morts ou de la contagion des épizooties : il est nécessaire de recueillir de nouveaux faits pour éclairer la question.

Quelques Suisses, Piémontais et Tyroliens manient le français ou l'allemand aussi librement que l'italien ; mais ces privilèges sont rares. Les exigences d'un discours ou d'une discussion publique sont autres que celles d'une causerie. Aussi le Congrès fut exclusivement italien ; les étrangers s'abstinrent, au moins quant aux communications en langue étrangère, et par ce désintéressement personnel, Milan les occupa un peu plus que les actes réels du Congrès.

Cette distraction pouvait encore être savante, car Milan abonde en riches collections, en musées, en bibliothèques, en monumens où l'art écrivit toutes ses phases. Le monde lui-même offre à l'étranger la plus agréable surprise. L'éducation des femmes, si négligée dans l'Italie moyenne et méridionale, est, dans toute l'Italie du nord, presque virile par sa perfection. Les dames parlent couramment allemand et français ; elles ont l'esprit nourri, fortifié par la lecture ; elles causent et jugent des littératures futiles, mais en gens qui ont la raison et le goût

formés par les études classiques. Quelle douce compensation du joug autrichien, si c'est l'imitation de l'Allemagne qui a produit ce résultat !

Le voisinage des montagnes, l'eau de neige et la malaria élaborent le teint blanc et la grâce modérément sensuelle des physionomies féminines, tandis qu'à l'autre extrémité de l'échelle sociale, les mêmes causes secondées par la pauvreté, développent la pellagre et le vice scrofuleux chez des légions de nains, goltreux, bossus et bancroches ! Qu'est donc cette organisation sociale dont nous sommes si fiers, puisque, dans ce pays où l'agriculture est si avancée, des milliers de prolétaires lombards sont réduits au maïs pour toute nourriture, et des milliers de Ravennois font un carême perpétuel avec les grenouilles de leurs marécages ?

L'humidité tiède et un humus profond et fertile rappellent les provinces méridionales des États-Unis américains, surtout avec la belle végétation de peupliers et de tulipiers. Les routes droites pendant des myriamètres entiers sont couvertes de berceaux, dont la perspective infinie donne le vertige : l'allée qui aboutit à la porte du Simplon est une des plus supportables, et sa brièveté me permet d'examiner librement les arbres qui la composent. Les tulipiers y dominent ; quelques-uns étaient un peu pâlis par l'automne, mais la plupart sont triples de la dimension du bel arbre du jardin Parran, à Montpellier, que je croyais sinon le plus ancien, au moins le plus grand d'Europe. Dans quelques siècles on fera peut-être des hypothèses sur sa spontanéité ; on mettra en doute l'importation des *lyriodendron* et du *populus carolinæ*, comme on a fait sur le peuplier d'Italie, rapporté d'Asie-Mineure par les Croisades ; et sur les agaves et les cactus africains, colons fort problématiques du Nouveau-Monde. On fera des contes sur l'âge des plus gros tulipiers, comme on en fait sur l'énorme cyprès de *Somma*, au pied duquel on veut absolument qu'Annibal se soit reposé en descendant des Alpes et passant le Tésin à sa sortie du lac Majeur.

Sur le lac même, l'industrie lombarde a fait prospérer les

pommes d'or au pied des neiges et presque des glaciers alpestres. Par pomme d'or, il faut entendre le citron. L'arbuste, bien que plus délicat que l'oranger, donne du fruit partout. L'oranger est plus difficile ; son fruit vient mal ou demeure aigre là où réussit le fruit acide du citronnier. Le passant qui voyage en automne ou en été, admire la plante et induit un hiver dont il n'est pas témoin, mais pendant lequel la plante est mise à un régime un peu contradictoire avec les éloges prodigués à ces Hespérides mineures. Les citronniers sont tous palissadés contre des murs exposés au midi, protégés par un auvent qui les garantit non-seulement de la neige, mais même de la pluie froide ; auvent qui, pendant tout l'hiver, suspend des nattes et des paillassons, quand on n'y ajuste pas des vitrages comme dans les serres mobiles de l'Isola Bella.

Le granit gris que les carrières du Simplon laissent tomber dans les barques, a fourni l'instrument d'une fantaisie singulière : l'architecture étant parfois l'imitation des forêts, et la colonne jouant le rôle de tronc ou de branchage, un Bramante inconnu a laissé de grosses nodosités, traces de l'amputation des rameaux, aux colonnes d'un portique latéral de St.-Ambrogio. Le tombeau de Stilicon, qui est près de là, fait penser à la décadence romaine ; mais les traditions routinières qui durent encore cent ans après dans l'exécution du tombeau de Théodoric à Ravenne, m'obligent à reculer l'invention vers les temps plus *bas* et dans lesquels l'anarchie était favorable aux imaginations individuelles : notre siècle doit comprendre cela ! Mon érudition architectonique qui commence à être respectable, n'a retrouvé ces colonnes épineuses qu'à la façade de San-Lorenzo, cathédrale de Gènes. Là aussi le thème originaire de la colonne torse, un cylindre, un tronc autour duquel serpente une branche, a été entouré d'une spirale de ronce ou tige épineuse, qui rappelle la couronne du Christ. La torsion de la colonne elle-même, fantaisie exécrablement spirituelle, n'est que la réalisation hardie de l'apparence tordue communiquée au tronc par le rameau spiral.

La galerie ambrosienne est fameuse par le carton de l'école d'Athènes et par une copie de la Cène, dont, par parenthèse, l'original est encore fort visible à la caserne de *Sta Maria delle Grazie*. Léonard a fait son portrait au crayon rouge, et au pastel celui d'une de ces femmes blondes à l'œil noir, comme la Gioconda, type lombard si chéri du grand artiste. La salle des manuscrits possède un in-folio rempli de dessins à la plume avec figures de mathématiques et de mécanique : les explications par Léonard lui-même sont écrites au rebours, de façon à ne pouvoir être lues que dans une glace. C'est une des mille preuves de l'engouement que l'Orient inspirait vers le temps même de sa chute. La galerie présente une collection biographique bien précieuse, si on pouvait croire à sa fidélité. J'en avais déjà vu un exemplaire aux *Uffizi* de Florence. La dynastie ottomane y figure tout entière et a fourni d'autres copies qui ont circulé bien loin, car j'en ai aperçu une dans le vieux sérail de Constantinople. Les turbans paraissent authentiques par les formes bizarres dont les tombeaux d'Istamboul offrent les types réels. La tradition est moins vraisemblable pour la dynastie Aïoubite, et je n'admets pas le turban à cornes rayonnantes dont on a affublé Saladin. Tamerlan est vraisemblable par sa face tartare, son teint café cru et son accoutrement. Il y a des rois nègres et deux abyssins, Alchitref et David Atanadi. A la collection ambrosienne, Bocace et Carmagnola ont des trognes de porte-faix ivres ; Machiavel a une mine pointue de renard, qui rappelle Fouché de Nantes. La moitié des portraits est restée à une villa de Côme, appartenant aux héritiers du prélat Giovio, qui fit peindre le tout au 17^e siècle. La base de ce travail devait être quelque collection bien antérieure et dans le genre de celle que possède l'École de Médecine de Montpellier. L'iconographie des vieux professeurs, portraits réels ou supposés, brossés par une main primitive, m'est revenue à l'esprit en présence des collections lombarde et florentine. Que pense de ce rapprochement mon illustre cousin, M. Lordat, qui s'est délassé de la grave science par l'histoire et le sentiment exquis des beaux-arts ?

Heureuse et noble cité de Montpellier, où, malgré la somnolence départementale, veillent encore tant de beaux talens et d'intelligences d'élite ! Combien j'ai envié pour toi l'indépendance des cités et des universités italiennes et allemandes ! Tubingue, Weymar, Bonn sont les rivales et souvent les supérieures de Berlin. Padoue, Pise, Pavie opinent sans attendre un signal de Rome et de Florence. La discussion, l'examen, le progrès sont à ce prix. Les sciences sont une république, autant et plus que les lettres et les arts ! Le régime monarchique, le despotisme centralisateur, avec son indifférence superbe à tout ce qui ne porte pas le sceau ou le stigmate de sa chancellerie, propage la vérité par hasard et accrédite volontairement le mensonge. Que peuvent quelques ciseleurs isolés et découragés, contre une formidable machine qui produit à la vapeur, qui taille à l'emporte-pièce, hélas ! et qui peut inonder le monde de fausse monnaie, chaque fois que ses ressorts aveugles et gigantesques sont poussés par une coterie de cyclopes borgnes ou d'aveugles pygmées ?

Honneur à votre bon esprit, à votre caractère liant, mon cher Jubinal ! Vous avez prouvé le mouvement de notre Midi, nié par les Zénons parisiens ; vous avez marché ! Vous avez hardiment organisé une Revue viable, puisqu'elle a dépassé les premières, les plus pénibles années d'une pareille entreprise ! Vous avez montré que si la médecine dominait à Montpellier, elle y était brillamment alliée aux lettres, à l'histoire, à la philosophie !

Combien j'aurais voulu vous avoir près de moi, lorsque le grand acteur Modèna, faisant diversion nationale aux pièces françaises qui inondent tous les théâtres et même le sien (*il Re*), appliquait sa belle déclamation aux chants de la divine comédie ! Après avoir frissonné à l'épisode d'Ugolin, vous auriez été attendri par la sensibilité pénétrante avec laquelle il disait le patriotique *Mio bel San Giovanni* ! et vous eussiez répété avec moi dans un roman où Dante et Pétrarque taillèrent en plein drapeau pour fabriquer l'idiome toscan, oh ! oui, — vous eussiez répété les larmes aux yeux : — *Moun bel Peyrou* !

EUSÈBE DE SALLES.

LETTRE (1)

A MONSIEUR DE SALVANDY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ,

SUR

QUELQUES-UNS DES MANUSCRITS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE LA HAYE.

Paris, novembre 1844.

MONSIEUR LE COMTE,

C'est à vous qui, parvenu, grâce à un talent d'orateur et d'écrivain que vos adversaires eux-mêmes sont forcés de reconnaître et d'admirer, à l'un des postes les plus importants de l'État (celui d'administrateur de la fortune intellectuelle de la France), daignâtes me confier, en 1838, la mission d'examiner les bibliothèques publiques d'un pays voisin du nôtre, afin de vous signaler, dans leur régime, ce qui pourrait s'ajouter aux améliorations nombreuses que vous méditez déjà pour nos divers dépôts littéraires (2), — c'est à vous, dis-je, que je prends la liberté d'adresser cette lettre.

(1) Cette lettre, écrite depuis plusieurs mois, devait paraître dans la *Revue archéologique*, dirigée avec tant de zèle et de talent par M. Didron. Des circonstances particulières en ayant fait retarder la publication, nous avons redemandé notre travail au directeur de ce Recueil et nous le donnons ici. Bien que de grands changements aient eu lieu depuis dans la position de l'éminent académicien à qui cette lettre est adressée, nous avons cru ne devoir faire subir aucune modification à sa rédaction primitive.

(2) Cette mission, à mon retour de Suisse, donna lieu à un rapport qui fut, par ordre de M. de Salvandy, inséré dans le journal officiel de l'instruction publique. Depuis je l'ai fait réimprimer à part (Paris, Challamel, in-8°), en y ajoutant un assez grand nombre de pièces inédites fort curieuses, tirées des manuscrits de la bibliothèque de Berne.

En agissant ainsi je ne crains point que le sentiment qui me dicte cette démarche soit transformé en flatterie. D'ordinaire, en effet, on ne s'attache pas aux Ministres tombés. Or, descendu, par suite des reviremens politiques, de la haute position que vous occupâtes avec honneur et qui vous permit de faire au pays tant de bien, vous avez, pour tout pouvoir, repris d'une main aussi jeune qu'il y a vingt ans — (vos récents travaux nous l'ont prouvé), — cette plume ardente, noble épée de nos temps, qui vous a créé ce que vous êtes. A cette heure donc, où, rentré dans la vie civile, vous ne pouvez, pour vos anciens administrés, autre chose que de suivre avec intérêt les travaux par lesquels ils essaient, — les uns, d'honorer le docte corps auquel ils appartiennent ; — les autres, et je suis de ce nombre, de justifier le choix que vous avez fait de leur personne, j'ai pensé que peut-être vous accueilleriez avec bienveillance, comme une marque de gratitude sincère et de respectueux dévouement, les lignes qui suivent. Puissent-elles ne point paraître trop indignes du haut patronage sous lequel j'ose ainsi les placer !

Tous les ans, Monsieur, depuis que vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à un poste élevé dans les rangs universitaires, je consacrer une partie des loisirs que me laissent nos vacances, à explorer dans un but d'étude et d'instruction, les bibliothèques, les musées, les archives, les collections de différens genres, publiques ou particulières, que possèdent la France et l'étranger. J'ai déjà parcouru de la sorte un grand nombre de nos villes et la plupart des pays qui nous entourent ; mais, bien que j'eusse visité par deux fois la Belgique et les bords du Rhin, le temps m'avait manqué toujours de pousser jusqu'en Hollande. Au mois de septembre dernier cependant, je résolus d'exécuter ce voyage à l'accomplissement duquel la vieille réputation des peintres hollandais, celle de l'Université de Leyde et la certitude que j'avais de trouver à la Haye, dans la bibliothèque royale, une belle collection de manuscrits, me provoquaient vivement.

En conséquence, muni d'une recommandation de M. le Ministre des relations étrangères pour M. l'Ambassadeur de France, et de plusieurs lettres adressées à des savans et à des érudits, j'allai m'embarquer à Anvers pour Rotterdam, d'où je gagnai promptement la capitale de la Hollande. Arrivé à la Haye, je me rendis d'abord chez M. le baron de Bois-le-Comte, représentant du Roi, et je lui remis la recommandation toute bienveillante que M. Guizot avait daigné m'accorder.

Je trouvai dans M. l'Ambassadeur de France un homme non moins

obligeant qu'instruit, et que des études profondes sur le commerce, sur les relations internationales, sur tout ce qui concerne la diplomatie, mettent à même d'apprécier toute espèce de recherches et de travaux. M. de Bois-le-Comte fut assez bon pour me présenter à M. le chevalier Mazel, directeur du musée de la Haye, qui fut pour moi d'une obligeance parfaite; à M. Holtrop, conservateur de la bibliothèque royale, qui me traita réellement en frère; enfin à M. le baron de Kattendyke, alors Ministre des affaires étrangères, dont je n'oublierai jamais l'accueil bienveillant et éclairé. Je croirais manquer à un devoir si je n'exprimais ici hautement à ces Messieurs ma profonde reconnaissance.

M. Holtrop, savant aussi modeste qu'érudit, se fit un véritable plaisir, quand je lui eus expliqué le but de ma visite, de mettre à ma disposition, non-seulement ses cartes et ses catalogues, mais encore ses notes particulières. Il m'ouvrit les portes de la bibliothèque royale, qui étaient alors fermées au public à cause des vacances, tous les jours et à toute heure; enfin, il me donna tous les renseignements que je pouvais désirer (1). C'est à lui que je dois les détails qui suivent sur l'établissement qu'il dirige.

Guillaume Ier, et, après lui, tous les stathouders jusqu'à Guillaume V, eurent une bibliothèque particulière, destinée à leur usage personnel. En 1686, le Catalogue de cette bibliothèque fut dressé par Constantin Huygens; mais, en 1749, par suite des événemens politiques, une partie des livres et des manuscrits fut mise en vente publique, et, par conséquent, menacée de dispersion. La plupart de ces objets ne tardèrent pas cependant à être réacquis; mais, ce fut pour courir, à la fin du même siècle, de plus grands dangers. En effet, lors de l'invasion de la Hollande par nos troupes, Guillaume V ayant quitté le pays, la bibliothèque fut sur le point d'être vendue avec tous les biens du Prince fugitif. Heureusement, le libraire chargé de l'opé-

(1) Cette obligeance de M. Holtrop a été également éprouvée par un autre explorateur, qui s'est trouvé, comme moi, à même de l'apprécier. M. Gachard, archiviste général du royaume de Belgique, dit en effet dans une lettre à MM. les Questeurs de la Chambre des représentans, *sur les documens concernant les anciennes assemblées nationales de la Belgique, qui existent dans les dépôts littéraires de la Haye* : — « Arrivé à la Haye, le 26 octobre, je me presentai, dès le lendemain, à la bibliothèque royale. Je trouvai dans M. Holtrop, conservateur de ce dépôt, un homme aussi complaisant qu'instruit, et un bibliothécaire auquel n'est étranger aucun des trésors dont la garde lui est confiée..... Je ne fais qu'acquiescer une dette en exprimant ici ma gratitude envers ce savant, dont les procédés m'ont rappelé ceux des hommes distingués qui dirigent les grands dépôts littéraires de Paris. »

ration retarda l'impression du Catalogue dont une partie seule parut. Ce fut ce qui sauva la bibliothèque ; car , dans l'intervalle les esprits s'apaisèrent , et le calme qui revint permit plus tard au Gouvernement de réunir les livres des États de Hollande et ceux de diverses corporations , à l'ancienne bibliothèque de Guillaume V et de ses successeurs , pour en former un grand établissement national. Cet important dépôt fut placé dans l'ancien palais des Stathouders (*Mauristhuis*) , où les États tiennent leurs séances.

De 1801 à 1802 , le Catalogue des livres imprimés de cette bibliothèque , rédigé par M. l'abbé Flament , son directeur (1) , fut publié. On y remarque , de la part de l'auteur , une assez grande connaissance de la bibliographie , et quelques articles y sont heureusement décrits.

A partir de ce moment , ce grand établissement littéraire semblerait avoir dû prendre un accroissement rapide ; il n'en fut rien. Le peu d'étendue des supplémens au Catalogue qui parurent successivement , prouve , d'une manière suffisante , que l'argent manquait pour les acquisitions.

Sous le règne de Louis-Napoléon , la bibliothèque nationale , qui à ce nom avait substitué celui de bibliothèque royale , fut enrichie de plusieurs collections particulières dont le Roi fit l'acquisition. Je citerai , entre autres , celle de l'avocat Visser , de la Haye , où se rencontraient un assez grand nombre d'incunables et de manuscrits ; — la bibliothèque de M. l'échevin Romswinkel , de Leyde , qui coûtait 50,000 florins (plus de 100,000 fr.) , et qui renfermait une précieuse collection des historiens de la Néerlande , ainsi que beaucoup d'éditions rares et des manuscrits ; — enfin , la bibliothèque du professeur Sax , d'Utrecht , riche surtout en manuscrits.

Après le départ du Roi Louis , l'établissement dont nous parlons devait envoyer à Paris ses livres et ses manuscrits les plus intéressans , et rester , sous le nom de bibliothèque de la ville , réduit à ses propres fonds. Le hasard voulut qu'il évitât encore cette menaçante dispersion. En 1813 , le roi Guillaume I^{er} , à son retour , déclara de nouveau ce grand dépôt de connaissances humaines , *Bibliothèque*

(1) M. l'abbé Flament était un prêtre français réfugié en Hollande à l'époque de notre première révolution. Il trouva dans ce pays hospitalier un accueil bienveillant et une position honorable. M. Flament , qui était directeur de la bibliothèque depuis 1795 , mourut en 1835 , respecté et pleuré de tous ceux qui l'ont connu. M. Holtrop , docteur de l'Université de Leyde , et qui sera pour M. Flament un digne continuateur , lui a succédé en qualité de conservateur. Une autre personne , que je regrette de n'avoir pas eu l'avantage de rencontrer à la Haye , a reçu , depuis , le titre de directeur.

royale, et, après avoir ordonné qu'il fût ouvert au public, il le fit porter au budget pour une somme raisonnable qui lui est allouée, depuis, tous les ans. En outre, le roi Guillaume, qui avait compris l'importance de la bibliothèque pour sa capitale, lui envoyait tous les ouvrages qui lui étaient offerts ou que souvent il achetait. Il l'enrichit même quelquefois non-seulement d'ouvrages isolés, mais même de collections entières qu'il acquit de ses propres deniers. C'est ainsi qu'il y fit transporter la bibliothèque de Gérard, ancien secrétaire de l'Académie de Bruxelles, achetée par lui en 1819, et qui contenait beaucoup de manuscrits, la plupart tracés, d'après des originaux, de la main de ce laborieux érudit (1). Le roi Guillaume envoya également à la bibliothèque de la Haye les imprimés de l'abbaye de Tongerlo (Tongres); — une bibliothèque dont il avait hérité dans le Nassau-Dilembourg, etc., etc. Il serait trop long de dire tout ce que l'ancien roi de Hollande fit pour un établissement qu'il aimait; mais le fait suivant aidera à le comprendre. Peu de temps avant son abdication, il acheta sur sa cassette et donna à la bibliothèque royale, un exemplaire du magnifique ouvrage de M. le comte Auguste de-Bastard, intitulé : *Peintures des manuscrits*. C'était un cadeau d'environ trente mille francs.

Le roi actuel, Guillaume II, souverain aussi distingué par son amour pour les arts que par sa conduite politique et par sa vie privée, continue à la bibliothèque royale de la Haye la protection éclairée dont l'environnait son illustre père. Encourageant de tout son pouvoir les sciences et les lettres, ce Prince ne pouvait marcher sur de meilleures traces, et nous savons que la bibliothèque royale lui doit déjà beaucoup.

La bibliothèque, comme je l'ai dit plus haut, était jadis au *Mau-*

(1) On lit dans la lettre de M. Gachard que j'ai citée : « La bibliothèque de la Haye, dont celle des anciens Stathouders a fourni le premier fonds, s'est beaucoup accrue pendant le temps de notre réunion à la Hollande. Il n'existait pas alors de bibliothèque de l'État à Bruxelles; toutes les acquisitions en livres et en manuscrits que faisait le Gouvernement, étaient pour la Haye. C'est ainsi que l'établissement à la tête duquel est placé M. Holtrop, s'est enrichi de la plus grande partie de la bibliothèque de Gérard qui contenait, entre autres, une volumineuse collection de documents manuscrits sur l'histoire de la Belgique; c'est ainsi encore qu'elle fit des acquisitions importantes et nombreuses, à la vente de la fameuse bibliothèque de Musschenbroch et dans plusieurs autres occasions. »

J'ajouterai à ces paroles de M. Gachard, que ces richesses ne sont pas toutes déposées aujourd'hui dans la bibliothèque de la Haye. Les archives de cette ville en possèdent une partie. Ce sont les diplômes, les chartes et autres documents de ce genre. La bibliothèque contient, elle, les imprimés et les manuscrits proprement dits.

risthuis. Elle est placée maintenant sur un magnifique boulevard, dans une vaste maison ayant appartenu aux princes d'Orange. Comme mon but est de ne parler ici que des manuscrits, je me bornerai à dire que, parmi les richesses imprimées de cet établissement, on remarque : 1^o une collection de pamphlets et de pièces fugitives, allant de 1515 à 1748, composée de 460 volumes in-4^o, relative à l'Histoire des 17 Provinces-Unies et formée par un avocat nommé Duncan (on l'appelle du nom de son ancien possesseur, *Bibliotheca Duncaniana*) ; — 2^o une collection de 900 incunables, imprimés hors du pays, et de 500 d'origine hollandaise, dont 40 environ sur peau vélin (1) ; — 3^o une collection de 690 Elzéviirs, in-12, dont 268 portent le nom de l'imprimeur. Il faut aussi remarquer spécialement dans cette collection elzévirienne, la collection des Républiques qui est à part et qui forme 105 volumes ; plus, les poètes italiens (in-24) (2). La bibliothèque de la Haye possède, en outre, de belles collections des Aldes, des Juntas, des Estienne, des Plantin, etc.

Les manuscrits que renferme cet établissement sont au nombre d'environ 2,000 ; M. Holtrop en a rédigé un Catalogue très-suffisant pour le service, et dans lequel on retrouve l'excellent esprit critique et le jugement remarquable qui distinguent ce savant.

C'est, Monsieur le Comte, de quelques-uns de ces manuscrits que je veux vous entretenir.

Après avoir jeté sur le Catalogue un premier coup-d'œil, je priai M. Holtrop de me communiquer les manuscrits suivans dont la mention m'avait plus particulièrement frappé, et où je devais trouver de remarquables miniatures dont quelques-unes sont dues à de grands artistes.

Le N^o 3, que j'examinai d'abord, est un volume in-folio fort épais, provenant de la bibliothèque de Gérard, et intitulé : *Livre d'oraisons*. C'est un des plus beaux ouvrages avec miniatures en camaïeu, qu'il soit, à mon avis, possible de voir. Les peintures en sont d'une perfection telle qu'on les a attribuées, du moins quelques-unes parmi les 200 qui le décorent, au célèbre peintre de la fameuse chässe de Sainte-Ursule de Bruges, à Hemling ou Emmeling. Il n'y a rien d'exagéré dans cette hypothèse ; car ce manuscrit a été exécuté pour Phi-

(1) Un seul de ces volumes, *De contemptu mortis libri IV*, Hensii, Leyde, 1621, in-4^o, a coûté 1,000 francs.

(2) Cette belle collection de livres précieux est renfermée dans une salle dite l'*Appartement du Roi*. J'ai vu là aussi, entre autres volumes fort rares, un exemplaire in-4^o, imprimé à Gand, en 1504, sur vélin, des coutumes de la ville et échevinage de Gand.

lippe-le-Bon , duc de Bourgogne , père de Charles-le-Téméraire et le portrait fort ressemblant de ce Prince (on peut le comparer avec ceux qu'on possède ailleurs , notamment sur une des tapisseries de Berne que j'ai publiées), se trouve en plusieurs endroits de l'ouvrage. (Fol. 108 , 112 , 114 , 116 , 122.) On lit en outre , çà et là , dans ces miniatures , la devise de ce Prince : *Aultre n'aray*. Quand on réfléchit à la générosité avec laquelle Philippe-le-Bon récompensait ses *imagiers* et ses *paintres*, on n'est pas surpris qu'Emmeling ait sans doute travaillé à un grand nombre de manuscrits qui étaient destinés à ce Prince. La puissante maison de Bourgogne aimait fort les artistes.

Une circonstance autre que la perfection des miniatures m'a encore frappé dans le manuscrit N° 9. Je veux parler de la reliure, qui est fort ancienne, et qui consiste en veau gaufré appliqué sur bois. On lit sur les deux côtés de cette reliure les mots suivans , en lettres gothiques , gaufrées comme le reste des ornemens et répétées sur chaque plat, dans ses compartimens : — « *Ob laudem Christi , librum hunc rectè ligavi ; Anthonius de Gavere.* » Comme cette reliure remonte évidemment à l'époque de la confection du manuscrit , il s'ensuit que nous avons un nom d'artiste de plus à ajouter à la liste des ouvriers illustres en tout genre , réunie par le Comité des beaux-arts que vous fondâtes jadis dans votre trop rapide passage au ministère. Cette particularité me fait souvenir d'une autre que j'ai remarquée sur un des livres imprimés de la bibliothèque royale de la Haye. Le volume dont je veux parler est un *Fasciculus temporum*, mis au jour à Louvain , en 1476 , par *Johannes Valdener*. On lit , sur chacun de ses plats , ce même nom en lettres gothiques gaufrées. Comme cette reliure est fort ancienne , qu'elle semble dater de l'époque même de l'impression , ne pourrait-on en conclure que Jean Valdener était à la fois imprimeur et relieur ? Ce serait en ce cas un deuxième nom à ajouter au premier.

Le manuscrit N° 10 que j'examinai ensuite , est , comme le porte son titre , écrit au folio de garde par une main moderne : — « *La bible de la Toison d'or moralisée à l'usage de Philippe-le-Bon , ainsi dite parce qu'elle fut mise en morale pour ce Prince au sujet de l'institution qu'il venoit de faire de cet ordre.* » Ce manuscrit , qui est relié en velours brun , contient 45 miniatures toutes fort belles. En marge de la première page se trouve , posée sur une barbacane d'où sortent des flammes , cette devise : *Nul ne s'y frotte !* Nous la retrouvons de nouveau , à la fin du livre , tracée de cette manière :

NUL NE SI FROTE.

OB. DE BOURG^{ne}.

NUL NE L'APROCHE.

GO. DE BOURG^{ne}.

Cette devise était celle d'Antoine, dit le *grand bâtard de Bourgogne*, fils naturel de Philippe-le-Bon et de Jeanne de Prelles, dont on voit les armes, avec la barre de bâtardise, au bas du folio 1 de l'ouvrage. On la retrouve souvent, au reste, dans les manuscrits de cette époque, car Antoine de Bourgogne partageait, pour les livres, la passion de sa famille. Il les aimait et en faisait écrire un assez grand nombre. Ainsi, la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, et celle du Roi, à Paris, possèdent plusieurs manuscrits de ce Prince, tous ornés de son énergique devise, et MM. Fr. Jacobs et F.-A. Ukert, dans leur *Beiträge zur alten Litteratur oder Merkwürdigkeiten der Herzogl. öffentlichen Bibliothek zu Gotha*, en ont donné un *fac-simile* tiré d'un manuscrit de l'ouvrage de Christine de Pisan, intitulé : *Épître à la déesse Othéa*. M. Frédéric-Adolphe Ébert, dans son *Geschichte und Beschreibung der Königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden* (pag. 309), parle également de cette devise, d'après un manuscrit de Dresde. (*L'Apocalypse de Saint Jean.*)

Le manuscrit N° 11 (2 vol. in-fol.), est une Bible en hollandais, faite en Flandres, contenant environ 400 dessins à la plume ou miniatures, du plus haut intérêt pour le costume et pour mille détails matériels de la vie du moyen-âge. Je la recommande, si jamais ses pas se dirigent vers la Hollande, à M. Didron, de la bibliothèque royale, qui a fort bien compris l'importance de l'étude approfondie de ces monumens, trop négligés jusqu'ici dans l'histoire de l'art.

Le manuscrit N° 15, in-fol., relié en velours noir, ayant encore des fermoirs en argent, est du XIII^e siècle. Il porte au dos le titre de : *Psalmorum glossa carlovingiana*, et sur chacun de ses fermoirs, on lit à l'extérieur les lettres et le mot qui suivent :

S M I
PIERSON
P B R ;

mais ce qui m'intéressa davantage ce fut la miniature du folio 1, qui représente cinq personnages faisant de la musique. L'un frappe avec deux marteaux sur des clochettes; un autre joue d'une espèce de violon qu'il tient appuyé entre ses jambes; le roi David pince de la harpe; un autre souffle dans une flûte de Pan; le cinquième joue d'un violon ordinaire. Tous ces personnages sont parfaitement posés, et chacun d'eux offre des détails qui intéresseraient vivement, je n'en doute pas, M. Bottée de Toulmon, le savant auteur des Instructions du Comité des beaux-arts sur la musique.

Le manuscrit N° 19, petit in-fol. sur papier, écrit d'une main moderne, n'offre pas peut-être quelque chose de très-utile; mais il

ne laisse point que d'être fort curieux par la perfection avec laquelle on l'a tracé. Ce manuscrit, en effet, écrit en lettres moulées, imite tellement l'imprimé, que le prédécesseur de M. Holtrop, le vénérable abbé Flament, a composé à ce sujet les vers suivans, qu'il a placés au folio 1 :

Dic mihi, qui legis hæc, quid tu legis !... Est-ne peritâ

Littera scripta manu ?... Sculptæ vel imago tabellæ ?

Vel graphicis excusa typis ? Vel quam lapis editi ?

Vel quam mordacis dens ferri inciderit æri ?

Dic mihi, qui legis hæc, et eris mihi magnus Apollo.

De ce manuscrit moderne, je passai à un autre, le N^o 31, précieux par son incontestable antiquité. Ce manuscrit in-4^o provient de l'abbaye d'Egmont, en North-Hollande, qui avait, dès le ix^e siècle, d'après des documens authentiques, une bibliothèque déjà célèbre ; il remonte au x^e siècle et contient les quatre Évangiles tracés d'un caractère très-beau et très-net. On y trouve quelques miniatures pleines d'intérêt et d'effet. Les deux dernières qui représentent, l'une, le comte Théodric et sa femme Hildegarde, en costumes bysantins, offrant le livre à l'Autel, et l'autre, Saint Albertus, patron de l'abbaye d'Egmont, intercédant pour eux auprès du Tout-Puissant, ont donné lieu à la note suivante, écrite au folio de garde : — « *Infra scriptus declaro et attestor quod hic liber pergamenus, in quo quatuor evangelia manu descripta in collegio nostro coloniensi religiose asservatus et a me temporis præside, magno in pretio habitus fuerit, ut pote qui a Wilhelmo rege romanorum comite Hollandiæ et ab ejus Hildegardæ dono datus fuerit Theodorico abbati Egmondano in honorem Sancti Adelberti abbatiæ patroni. Hoc testimonium dedi et manu propria huic libro inscripsi. Ultraiecti, anno 1688, 28 januarii. JOANNES LINDEBORN.* » Cette opinion, que rien n'appuie, est très-contestable, et M. Kemp, dans son livre intitulé : *Dissertations sur le Nouveau Testament*, la combat avec raison, en disant que ce manuscrit fut donné par Thierry II, comme l'attestent ces trois vers placés au-dessus de la miniature qui représente ce prince offrant le manuscrit :

Hoc textum dedit alma patri Teodricus habendum,

Nec ne sibi conjuncta simul Hildegardis amore

Alberto quorum memor ut sit jure per evum.

Le volume N^o 48, que j'examinai après le précédent, nous donne le nom d'un écrivain et d'un peintre de manuscrits du xiv^e siècle. C'est un *Missale romanum*, in-fol., relié assez récemment en maroquin rouge, avec une croix sur le plat. Il contient des lettres ornées fort belles et de magnifiques miniatures au nombre de 21. Au dernier folio on lit, tracé comme le reste du psautier, en lettres majuscules : « *Frater Joannes Marchello, abbas ecclesiæ Sancti Johannis ambio-*

nensis ordinis præmonstratensis, fecit scribere istum librum, per manum Garneri de Morolio, anno Domini millesimo trecentesimo vicesimo tertio. » Ce qui suit est écrit en lettres dorées : « *Et Petrus dictus de Raimbaucourt illuminavit istum librum, in anno prædicto.* » On voit au-dessous de cette inscription, ce dernier offrant son livre, à genoux, à l'abbé qui le reçoit assis et crosse en main.

Au nombre des 21 miniatures de ce manuscrit, je n'ai pas compté les encadremens des pages, et cependant ils sont on ne peut plus remarquables par leur verve et leur bizarrerie. Des fleurs, des oiseaux, de caricatures grotesques, des chasses, des combats leur servent de sujets. Les personnages qu'ils représentent sont en costume de guerre du ^{xiii}e siècle, c'est-à-dire, qu'ils portent la cotte de maille, le capuchon de maille, le bouclier en pointe. Leurs chevaux sont richement caparaçonnés. A côté de ces personnages, il y a des hommes et des femmes en centaures, tenant à la main des coupes et des quenouilles, et combattant d'autres centaures. Plus loin, nous voyons des singes qui filent, tirent de l'arc, battent le blé avec des fléaux, bercent des enfans, font la cuisine, prennent des oiseaux, etc. Ailleurs, on aperçoit des loups et des renards déguisés en moines, chantant au lutrin, et, dans un endroit, est un lion, couronné en tête (*Messire Noble le Lion*, du roman du Renard), assis sur un trépied élevé, tenant dans ses mains une bandelette sur laquelle on lit : *Palardie, orgueil, envie*. Un carme et un dominicain, sous la figure d'un loup et d'un renard, se prosternent devant lui. Il faut convenir que maître Petrus de Raimbaucourt se montrait un tant soit peu indépendant et audacieux, en osant accoler de pareilles illustrations au *Missale* qui nous occupe. Ces satires en peinture rentrent bien, du reste, dans l'esprit du moyen-âge, où la croyance au dogme n'excluait pas la raillerie envers les ministres de Dieu, même les plus élevés. Aussi, peintres, sculpteurs, trouvères, se moquent-ils, comme à l'envi, de la cour de Rome et des ordres religieux (Voyez Rutebeuf et ses contemporains), tout en respectant profondément la religion.

Le manuscrit, N° 49, appartenait jadis, comme le précédent, à l'abbaye d'Egmont; il est composé d'écritures de diverses époques, dont quelques feuillets peuvent remonter au ^{xi}e siècle. Il n'a malheureusement de remarquable que sa reliure. Cette reliure qui est fort ancienne et en bois, offre aux regards, d'un côté, une belle sculpturé d'ivoire; jadis dorée, représentant Jésus-Christ et les quatre évangélistes; de l'autre, une couverture en bois recouverte de veau gaufré, dont les ornemens, très-finement tracés, reproduisent le Sauveur en croix, le serpent, etc., etc. Cette mode de gaufrer les reliures était, à ce qu'il paraît, assez commune jadis en

Hollande, et les ouvriers avaient acquis à ce travail une fort grande habileté.

Les Nos 52 et 53, in-4^o, contenant quelques lettres ornées et des encadrements, sont identiquement les mêmes. On les a copiés l'un sur l'autre. Tous deux ont également une reliure fort ancienne et gaufrée avec beaucoup de délicatesse; mais celui qui porte le N^o 52, offre au verso de son dernier folio, la note ci-jointe d'une main du x^{ve} siècle: — « *Anno domini M. cccc. xxxviii, fuit hic liber ad mandatum reverendi in Christo patris Sancti Auberti cameracensis factus, scriptus et completus, per me Simonem de Castro, clerici ambiacensis dyocesi. Igitur omnes in eodem presenti libro lecturi, tam pro dicto reverendo patre ad cujus mandatum et pro me per quem factus est, preces apud dominum fundere dignentur.* » J'ignore si le Comité des arts et monuments a compris les scribes parmi les artistes dont il recueille le nom; mais il serait curieux, ce me semble, de rassembler ainsi celui de tous les écrivains du moyen-âge, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à Nicolas Flamel. On aurait, siècle par siècle, une liste de ces moines laborieux qui nous ont transmis de si magnifiques manuscrits, à la confection desquels ils usèrent leur vie dans le silence du cloître.

Le manuscrit, N^o 57, est un *Breviarium romanum* du x^{ve} siècle. Comme miniatures, il est beaucoup moins précieux que quelques-uns des manuscrits dont nous avons parlé, car s'il offre beaucoup de lettres rubriquées en rouge et en bleu, il ne contient qu'un seul encadrement; mais il offre quelque importance par la note suivante qu'on lit au folio 405, en lettres rouges: « *Iste liber est finitus, altera annunciationis beatissime virginis Marie, anno domini xv^o et vii, et scripsit soror Cecilia Hermans. Oretis pro ed, propter amorem dei. Ave Maria.* » Ainsi, il y avait aussi des femmes qui remplissaient les fonctions de scribes.

Le manuscrit, N^o 65, in-fol., est un psautier du xvi^e siècle, fort beau; il offre 74 miniatures, dont quelques-unes sont en grisailles, magnifiquement exécutées. Chaque page est entourée d'un encadrement splendide, formé de fleurs, d'oiseaux, de singes, d'enfants montés sur des animaux. Le folio 1 et plusieurs autres contiennent un médaillon, où l'on voit un écusson d'azur à trois clefs d'or, soutenu par deux enfans ailés; c'est celui de Nicolas Rollin, chancelier de Bourgogne.

Le volume petit in-folio, N^o 69, est, sous plusieurs rapports, d'une haute importance. Ce manuscrit, relié en velours vert, offre d'abord des fermoirs d'argent doré, qu'orne une double croix grecque. En outre, il porte, d'un côté, dans un petit cadre d'argent placé sur la couverture, ces mots tracés par une main moderne sur une étoffe

rouge : — *De scriptorio imperiali*; — de l'autre : *Constantinopolitano*. Sur le folio de garde on lit une longue et assez confuse description du manuscrit ; en voici un passage : « Il y avait dans l'intérieur des cadres des inscriptions écrites sur des bandes de soie cramoisie dont il ne reste plus que des lettres éparses ; mais un savant était parvenu à en découvrir la teneur. Dans celui à gauche, il y avait : *De scriptorio imperiali* ; dans celui à droite : *Constantinopolitano*. Outre que ces traces sont des preuves sans réplique de l'origine de ce livre qui vient et ne peut venir que des empereurs grecs , le signe seul que portent ses fermoirs l'annonce assez ; et , outre ces témoins, il y en a deux autres qui sont le genre de la peinture qui est un travail grec , et qui , à son premier comme à son dernier feuillet , ne contiennent (*sic*) que les reproches les plus sanglans et les plaintes les plus amères contre la cour de Rome, au sujet de la deuxième croisade. Tout concourt donc à former la certitude que ce fut l'empereur Commène Manuel pour qui ce livre a été fait, d'autant plus que de tous il se montre le plus animé et le plus acharné après les croisés. De ce que la plus grande partie de ce livre se trouve écrite en langue française , on n'en saurait tirer d'autres conséquences si ce n'est celle que l'Orient n'était pas sans posséder un seul homme qui sût écrire le français et que ce monarque savait le lire. »

Après avoir lu cette note , on reste stupéfait de l'ignorance ou de la mauvaise foi de celui qui l'a écrite. Je dis mauvaise foi , parce qu'il est probable que , si les cadres où l'on a tracé les mots : *De scriptorio imperiali Constantinopolitano*, n'ont pas été mis à la place qu'ils occupent par le dernier possesseur du manuscrit , qui , en le cédant à Guillaume V, voulait ainsi en augmenter frauduleusement la valeur, du moins ils contenaient avant cette époque une inscription différente, qu'on a fait disparaître pour y substituer celle que nous avons rapportée ; mais, lors même que ces deux hypothèses seraient inexactes , il resterait encore à savoir à quelle époque remonteraient les cadres et les anciennes inscriptions. Pour celles-ci il est impossible de rien vérifier : elles n'existent plus ; pour les cadres en leur donnant la même date qu'aux fermoirs , ce qui est sans doute très-généreux , on n'arriverait pas encore à une preuve complète , car ces derniers sont évidemment (leur travail le démontre) postérieurs à la confection du manuscrit. Quant au raisonnement tiré du genre de la peinture *qui est un travail grec* , il est fondé sur une erreur positive. Selon moi , ce manuscrit n'a point été peint ni écrit en Orient, mais bien en Occident , et peut-être dans la fameuse abbaye de Saint-Bertin , dont une miniature représente le patron ayant un moine agenouillé devant lui. A la vérité les miniatures de ce manuscrit sont une

imitation du style Byzantin ; mais c'est une imitation maladroite ; elles n'ont pas la perfection de ce style , et il est facile de reconnaître qu'elles ont été exécutées par des ouvriers habitués à un autre genre de travail. L'écriture du manuscrit est d'ailleurs d'une main du ^{xiii}^e siècle , et les miniatures sont évidemment de la même époque. Si donc ce manuscrit a appartenu , ce dont je doute fort , aux empereurs de Constantinople , ce ne peut être qu'aux princes latins et non aux empereurs grecs. La supposition relative à la langue française , qu'on trouve dans la note que nous réfutons , n'est pas moins erronée que le reste. Les fragmens de notre vieil idiome que nous transmet le manuscrit , sont en effet d'excellent français , non du ^{xiii}^e , mais du ^{xiiii}^e siècle ; et si , à la rigueur , Manuel Commène eût pu comprendre ces strophes , personne à coup sûr dans son empire n'eût été en état de les écrire , car elles ont toute la verve et la pureté de Thibaut de Navarre et de Rutebeuf , c'est-à-dire , des poètes qui , sous Saint Louis , ont le mieux manié notre langue romane. Il faut donc enlever à ce manuscrit un peu de son antiquité , et en faire tout simplement un monument du ^{xiii}^e siècle. Ce volume contient un grand nombre de miniatures de la grandeur des pages du manuscrit , coloriées la plupart sur un fond d'or. La première , tracée sur le folio de garde , représente Jérusalem avec le temple de Salomon , le sépulcre , la tour de David , et les différens lieux de la Terre-Sainte , Jéricho , Béthanie , Bethléem. Au bas sont des croisés à cheval , portant , d'une main , l'écu en pointe orné d'une croix rouge ; de l'autre , la lance , et poursuivant les Sarrasins. Ceux-ci , comme les croisés , sont revêtus de la cotte et du capuchon de maille recouvert du chapel de fer. Cette miniature est la seule de toutes celles du manuscrit qui ait rapport au texte qui l'avoisine. En effet , postérieurement à la confection du corps du manuscrit , mais de la même main qui a tracé le reste du texte , on a transcrit au verso du folio de garde qui précède le manuscrit , ainsi que sur celle qui le termine , un texte français que l'on prendrait pour de la prose , quoiqu'il soit en vers , car il n'y a aucune séparation entre les lignes qui le composent ; mais , au premier coup-d'œil , je n'eus pas de peine à opérer cette distinction , et je ne tardai pas à reconnaître dans ces vers une nouvelle leçon de *la complainte de Jérusalem contre la cour de Rome* , pièce satirique , composée à propos des discussions qui eurent lieu dans la croisade de 1218 , entre le roi de Jérusalem et le cardinal Pélage. On ne connaissait jusqu'ici qu'un autre exemplaire manuscrit de cette pièce. Il existe à la bibliothèque de Berne , dans le manuscrit N° 113. Pendant le voyage que je fis en Suisse , sous vos auspices , en 1838 , et dont il est question au commencement de cette lettre , je copiai cette pièce et je la fis imprimer , pour la première fois ,

à la suite du rapport que je vous adressai, Monsieur le Comte, à mon retour en France. Comme la leçon de la Haye diffère par plusieurs variantes et même par le nombre de strophes, de celle de la bibliothèque de Berne, j'en ai fait également une copie, et je compte la donner prochainement au public.

Les miniatures de notre manuscrit autres que celles qui accompagnent la *Complainte de Jérusalem*, représentent l'Ancien et le Nouveau Testament, la passion de J.-C., la vie et le martyre des Apôtres, des Saints, des Saintes; enfin, le miracle de Théophile, sorte de Faust du moyen-âge, auquel la Vierge force le Diable de rendre la chartre signée de son sang qu'il avait, en le tentant, arrachée à la faiblesse du pauvre diacre de Cilicie, et qui formait un contrat par lequel Théophile devenait son sujet de corps et d'âme (1). Cette histoire mise en drame par le trouvère Rutebeuf, racontée en vers par Gauthier de Coinsy, et à laquelle un grand nombre de poètes font allusion, a été reproduite au moyen-âge par les peintres-verriers, les sculpteurs, les imagiers; elle est développée dans la miniature de notre manuscrit, en sept compartimens fort curieux (2).

Il me faudrait, si je voulais décrire toutes les miniatures de ce volume, entrer dans de trop longs détails. Je me bornerai à dire que la dernière d'entre elles représente, dans le haut de la page, J.-C. sur des nuées, et, plus bas, la résurrection. Des Anges jouent de la trompe aux quatre coins, et l'on voit les chrétiens soulevant les tombeaux en pierre où ils reposaient, tandis que les païens sortent des urnes où l'on avait renfermé leurs cendres. Au-dessous de ce sujet est l'enfer, représenté par la gueule béante d'un monstre. Un diable, debout de chaque côté de cet abîme, y jette, à chaque instant, des malheureux qui sont aussitôt engloutis.

Je passe au manuscrit N° 84. Ce beau volume in-4°, intitulé : *Heures de la reine Isabelle de Castille*, provient de la bibliothèque des anciens stathouders. Il est, comme beaucoup d'autres qui ont la même origine, relié aux armes de Guillaume III. Ce fut à l'époque où on le relia, que

(1) Voir le drame de Rutebeuf, pag. 78, tom II, de mon édition de ses OEuvres complètes, et, pour les détails, la note B, page 260 du même volume. Paris, 1839, in-8°.

(2) On la trouve notamment au flanc gauche de Notre-Dame-de-Paris, sculptée en deux endroits différens; savoir: au-dessus de la porte d'entrée extérieure, dans l'angle de l'ogive formée par le portail, et, plus loin, vers le chevet de l'église, dans le dernier médaillon sculpté extérieurement autour de l'abside. A l'église de Saint-Epvre, à Nancy, une fresque du xvi^e siècle représentait cette histoire, qui se voit aussi sur les verrières des cathédrales du Mans, de Laon, de Troyes, etc.

le titre qu'il porte aujourd'hui lui fut donné. Toutefois il est assez probable qu'on ne le lui appliqua pas à plaisir, mais en se fondant sur quelque tradition. Ce qui me fait pencher vers cette hypothèse, c'est non-seulement la richesse et la beauté des miniatures qui le décorent ; mais encore le style dans lequel elles sont exécutées. Ces miniatures sont au nombre de 13 grandes, chacune occupant une page et ayant un encadrement ; il y en a, en outre, une infinité de petites, toutes d'un goût exquis. Elles portent le cachet espagnol. Ainsi, leurs fonds sont d'un bleu-azur, comme celui des plafonds de l'Alhambra ; elles offrent, ainsi que les monumens mauresques, un grand nombre de colonnettes minces, sveltes, déliées, et l'on remarque, dans les encadrements, des oiseaux d'Afrique, des fruits tropicaux et un tigre au cou duquel pend un ruban rouge, attaché à un collier, sans doute pour indiquer que cet animal est apprivoisé. Toutes ces circonstances me portent à penser, lors même que le titre du manuscrit ne serait point exact, qu'il n'en a pas moins été exécuté en Espagne, où il se trouvait, au reste, en 1574, ainsi qu'il ressort d'une note placée à son dernier folio.

Si nous nous en rapportons au titre du manuscrit N° 85, celui-ci serait également d'origine espagnole ; il est, en effet, intitulé : *Heures de Catherine d'Aragon*, et il remonte au *xv^e* siècle. Ce manuscrit, dont la reliure est gaufrée et porte pour ornemens des fleurs-de-lis, provient d'Angleterre. Une note placée au folio de garde, par l'abbesse des dames bénédictines d'Irlande qui le possédaient en 1823, dit qu'il appartenait à Catherine d'Aragon, dont le nom aujourd'hui biffé (c'est la note qui parle) se trouvait écrit, au premier feuillet, de la main de cette Princesse. Il y a bien, en effet, au folio 1, un nom effacé ; mais, est-ce celui de Catherine d'Aragon ? Et ce nom était-il écrit de sa main ? Je l'ignore. Toujours est-il que ce manuscrit est précieux par ses miniatures qui sont au nombre de 30, sans compter les encadrements. Les personnages de ces miniatures portent le costume de guerre, usité à l'époque de la confection du manuscrit. On voit, entre autres, Saint George à cheval, le morrion en tête, terrassant l'hydre. Ce manuscrit est, en outre, armé de fermoirs en argent qu'ornent deux petites miniatures placées sous verre dans deux petits cadres. Toutes ces particularités indiquent que ce livre a dû appartenir jadis à quelque grand personnage ; mais rien ne prouve que ce fût à celui qu'on désigne.

Le N° 91 est un magnifique livre d'Heures, petit in-4°, de la fin du *xv^e* siècle. Il est orné de 77 miniatures qui sont presque autant de chefs-d'œuvre. Sur le côté de la première, on lit cette devise écrite sur un rouleau que tiennent deux enfans : « *Par mon plaisir.* »

Au bas, deux autres enfans ailés soutiennent un écusson qui pourrait servir à faire reconnaître un des anciens possesseurs.

Le manuscrit N° 214, in-folio, intitulé : *Miroir de l'âme*, ne se recommande point par ses miniatures. Il contient seulement, dans ses huit premières pages, de grandes lettres ornées, tracées à la plume et à l'encre; à la place de l'une de ces lettres, on a représenté l'auteur du livre qui était un chartreux, en habit de son ordre; Il est assis sur une *chaise* de bois et s'occupe à écrire son ouvrage. Celui-ci est placé devant lui sur un pupitre. Au bas de ces lettres, on lit la note que voici : « *S'ensieut la translation du Miroir de l'âme, que fit jadis en latin un chartreux; et puis a esté nouvellement escript et traduit du latin en françois et achevé par Jo. Mielot, né de Picardie, à Brouxelles, l'an mil. cccc. L. ung, à la fourme et style qui s'ensuyt.* » A la fin du livre, on trouve encore : « *Ci fine le Miroir de l'âme pécheresse, traduit du latin en françois par Jo. Mielot, et puis escrit de sa main, à Brouxelles, l'an de grâce mil. cccc. L. et ung.* »

Tels furent, Monsieur le Comte, les manuscrits, intéressans pour l'histoire de l'art que j'examinai d'abord.

Ceux sur lesquels mon attention se porta ensuite sont curieux à d'autres titres. Vous en jugerez par ma prochaine lettre.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec un profond respect, etc.

ACHILLE JUBINAL.

(La 2^e lettre à un autre Numéro.)

ÉTUDES SUR PASCAL.

(III^e ARTICLE.)

Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

PASCAL.

Étude de la philosophie de Pascal dans les pensées.

La date de nos premières études sur Pascal est déjà ancienne (1). Depuis, la polémique sur ce grand génie a continué. Nous devons en rappeler quelques incidens, avant de nous livrer à l'examen des *Pensées* au point de vue de la philosophie de Pascal.

M. Sainte-Beuve nous a fait l'honneur de citer notre travail. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1844, pag. 119, not. 1.) Il en parle avec bienveillance ; mais il refuse d'ajouter une foi entière au témoignage de M^{me} Périer, qui affirme que son frère était soumis comme un enfant en ce qui concernait la foi, et que cette simplicité a régné en lui toute sa vie. Il exige d'autres témoins. M. Sainte-Beuve oublie que l'histoire de Port-Royal confirme la déposition de la sœur de Pascal. Nous en avons fourni la preuve. Au reste, M. Sainte-Beuve, dans le cours

(1) 25 novembre 1843 et 25 juin 1844.

de son article, fait plusieurs fois bonne justice du scepticisme religieux attribué à l'auteur des *Pensées*. « Se prévaloir, dit-il, contre la foi de Pascal de certain mode d'argumentation qu'il emploie hardiment, et qui impliquerait le scepticisme absolu au défaut de la foi, c'est supposer ce qu'il s'agit précisément de démontrer, c'est oublier combien cette foi faisait peu défaut en lui, combien elle était pour lui chose réelle, pratique, sensible et vivante.... Il y aurait illusion à prendre pour des convulsions de sa foi, ce qui peut souvent n'avoir été que des brusqueries du talent. Pour preuve qu'elle était, malgré tout, assise et stable en lui, je ne voudrais que sa charité; car la charité découle de la foi, comme la source du rocher. Et quelle charité chez Pascal!... » (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1844, pag. 121, 122.)

M. Sainte-Beuve rapporte, à l'occasion de notre dessein de justifier Pascal de tout soupçon, de toute atteinte de scepticisme, qu'il parla un jour de cette prétention à l'un des hommes de ce temps qui sont le plus faits pour avoir un avis sur Pascal, et qu'il lui fut répondu par quelques-unes de ces paroles énergiques, impatientes, puissamment familières et qui se gravent. Les voici : « Et pourquoi ne pas prendre Pascal comme il nous est donné avec son scepticisme? Il s'est fait chrétien en enrageant, il est mort à la peine, je l'aime ainsi tombant à genoux, se cachant les yeux à deux mains et criant : *Je crois*, presque au même moment où il lâche d'autres paroles qui feraient craindre le contraire. Lutte du cœur et de l'intelligence! Son cœur parlait plus haut et faisait taire l'autre. La fin du xvi^e siècle lui avait légué ce scepticisme qui circulait alors partout, lui avait mis ce ver au cœur; il en a triomphé tout en mourant. C'est là sa physionomie, c'est ainsi qu'il a sa vraie grandeur. Quelle manie de la lui ôter! » M. Sainte-Beuve fait cette observation : « Dans ces paroles si vives, si poignantes, il y a encore trop de l'homme de ces temps-ci, du Pascal tel que chacun le porte et l'agite en soi, du Pascal d'après Werther et René. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} juillet 1844, pag. 119, 120.)

Ces paroles si vives, ce portrait que M. Sainte-Beuve trace du personnage qui les a prononcées, ne révèlent-ils pas l'auteur du *Rapport sur les Pensées*? Depuis cet entretien, l'illustre écrivain a fait connaître clairement sa pensée sur la foi de Pascal. Il s'est exprimé en ces termes : « Quoi ! Pascal sceptique ! s'est-on écrié presque de toute part ; quel Pascal venez-vous mettre à la place de celui qui passait jusqu'ici pour un des plus grands défenseurs de la religion chrétienne ? Eh ! de grâce, Messieurs, entendons-nous, je vous prie. Je n'ai pu dire que Pascal fut sceptique en religion ! C'eût été vraiment une absurdité un peu trop forte : bien loin de là, Pascal croyait au christianisme de toutes les puissances de son âme..... Qui jamais a pu nier que sa foi fut sincère et profonde ! Il faut poser nettement et ne pas laisser chanceler le point précis de la question. C'est en philosophie que Pascal est sceptique et non point en religion. »

L'illustre écrivain a consigné cette déclaration dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 décembre 1844, pag. 1013, 1014) ; il l'a répétée dans l'Avant-propos de la seconde édition de son *Rapport sur les Pensées*. On ne doit donc pas être arrêté par les passages de ses écrits antérieurs, qui sembleraient contredire une déclaration si nette, si précise, si énergique.

Nous avons révoqué en doute l'authenticité du *Discours sur les passions de l'amour*, et il nous semble que nous avons montré l'insuffisance des preuves par lesquelles on a voulu l'établir. Nous avons fait remarquer qu'un écrivain rival de l'auteur du *Rapport sur les Pensées*, n'avait trouvé aucun des caractères du style de Pascal dans le style de ce discours. M. Faugère convient que « des personnes du goût le plus judicieux et fort capables assurément de reconnaître le style unique de Pascal, » partagent notre opinion. (*Lettres, Opuscules et Mémoires, etc.* ; Avant-propos, pag. xv.) Cependant M. Faugère n'en soutient pas moins que ce discours rappelle ce que Pascal a écrit de meilleur et de plus beau. Mais M. Faugère n'a ajouté aucune preuve à l'argumentation que nous avons soumise à un examen critique. Dans notre seconde étude, nous disions que le

style du *Discours sur les passions de l'amour* nous paraissait digne de l'*Hôtel de Rambouillet*. L'illustre écrivain avoue, dans la 2^e édition de son *Rapport sur les pensées*, que ce style est *quelque peu recherché* (pag. 385). Ces expressions *quelque peu recherché* ont été substituées au mot *calculé* qu'on lisait dans la *Revue des Deux-Mondes*. (15 septembre 1845, pag. 992). (1)

M. Faugère range donc le *Discours sur les passions de l'amour* parmi les écrits de Pascal. Il fait plus, il recherche à quelle circonstance particulière de sa vie ce discours peut se rattacher. Il ne doute pas que M^{lle} de Roannez ne soit la personne qui charma Pascal, et à laquelle il rêva de donner sa main. Ne demandez pas à M. Faugère des preuves positives de son opinion, il n'en a point. Mais il entasse les *conjectures* qui, *rapprochées entre elles*, lui semblent avoir la force d'une véritable démonstration. Pascal, dit-il, dut aimer M^{lle} de Roannez, il y avait rapport d'âge entre eux. M^{lle} de Roannez avait 15 ou 16 ans (2), lorsque Pascal se lia d'une étroite amitié avec son frère. Il était reçu à tout moment dans l'intimité de l'hôtel de Roannez; peu à peu il s'habitua à la voir et à l'aimer. *Charlotte de Roannez joignait sans doute à l'éclat de sa naissance les agréments d'une belle physionomie, et surtout les charmes des qualités morales*. Comment M. Faugère a-t-il appris ces détails? Il prouve leur réalité par ces mots qu'il ajoute immédiatement, *puisque'elle fut aimée de Pascal*. Mais n'est-ce pas là supposer ce qui est en question? M. Faugère n'est pas arrêté par l'objection tirée de la *distance même* du rang, qui, dans la hiérarchie sociale de ce temps-là, était une barrière difficile à franchir. Et puis, continue-il, comment expliquer sans

(1) M. Faugère assure que le discours sur les *Passions de l'amour* provient du fond de Saint-Germain Gévres, et non du résidu de Saint-Germain. L'écriture de ce manuscrit lui paraît être du commencement du XVIII^e siècle.

(2) Nous étions incertain sur l'âge de M^{lle} de Roannez. Les historiens de Port-Royal étaient divisés et se contredisaient eux-mêmes. D'après Besoigne, M^{lle} de Roannez avait 24 ans en 1656. Cette indication n'était pas loin d'une exactitude rigoureuse. L'acte de naissance de M^{lle} de Roannez, produit par M. Faugère, prouve qu'elle était née le 15 avril 1633. M. Faugère cite plusieurs fois Besoigne et l'appelle Besongne. (*Lettres, Opuscules, Mémoires*, etc. Avant-propos, III et VII.) C'est vraisemblablement une erreur typographique.

supposer une tendre sollicitude, différente de la charité, cette correspondance de Pascal avec M^{lle} de Roannez dans le moment même où, engagé dans une lutte redoutable, il écrivait les *Provinciales*. M. Faugère ne doute pas non plus que Pascal ne trouvât de la réciprocité dans les sentimens de M^{lle} de Roannez. *Il est permis de le croire*, dit-il, *quand on voit s'établir entre eux un commerce épistolaire, qui suppose le plus haut degré d'estime et de confiance mutuelle.* Mais les exhortations religieuses que Pascal adresse à M^{lle} de Roannez, revêtent des formes graves et sévères. M. Faugère n'est point embarrassé, il a une réponse toute prête. Il suppose que *la rigidité des copistes jansénistes n'a conservé de ces lettres que les passages qui pouvaient fournir matière à édification* (1). M. Faugère nous permettra de ne pas trouver dans les conjectures qu'il a rapprochées, la force d'une véritable démonstration.

Nous devons à M. Faugère la publication de ce texte : « Il faut avoir ces trois qualités : pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis ; et elles s'accordent et se tempèrent en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se soumettant où il faut. » (*Pensées de Pascal*, tom. II, pag. 347, not. 2.) Dans ce passage, Pascal reconnaît nettement la puissance et les limites de la raison humaine. M. Faugère néanmoins veut que le scepticisme trouve une place dans la vie de l'Auteur des *Pensées*. Il n'a pas été heureux dans le choix de l'époque. Il suppose que Pascal fut sceptique avant sa première conversion. Il attribue son scepticisme à la négligence de son père, probablement l'un de ces honnêtes gens qui avaient pour bréviaire les *Essais de Montaigne*, qui par conséquent négligea l'éducation religieuse de son fils, et laissa le cœur du jeune homme se nourrir comme il pouvait dans la lecture de toute sorte de livres. Pascal, dans ce pêle-mêle, rencontra les *Essais* (2).

M. Faugère est le seul, même au xix^e siècle, qui soutienne que Pascal fut sceptique dans sa jeunesse, et qui porte contre son

(1) *Pensées de Pascal*, édit. de M. Faugère, tom. I, Introd., pag. LXX-LXXI.

(2) *Ibid.*, pag. LXXVIII.

père les accusations que nous venons de signaler. Nous avons déjà cité (1) les paroles de M^{me} Périer, répétées dans l'histoire de Port-Royal, qui attestent que le père de Pascal s'appliqua tout entier et avec une rare intelligence à l'éducation de son fils, et que ce dernier reconnaissait qu'il devait à son père, *qui avait un très-grand respect pour la religion et qui le lui avait inspiré dès l'enfance, de n'avoir jamais été porté au libertinage pour ce qui regarde la foi.* M. Lélut a rendu justice au père de Pascal, lorsqu'il a dit : « Sur un fond d'une nature extraordinaire, la main paternelle imprima en caractères ineffaçables le cachet de la foi de l'époque. Pascal se trouva ainsi tout préparé pour la carrière qu'il a parcourue, et pour la fin à laquelle il est arrivé. Il s'abandonna de toute la fiévreuse énergie de sa constitution à tous les entraînemens de son génie, à tous les élans de sa piété, dans l'atmosphère de science et de religion où il vivait. » M. Lélut détermine aussi avec vérité le caractère de la vie mondaine de Pascal après sa première conversion. « Arrivé à l'âge de 30 ans, dit-il, le corps plus défaillant que jamais, l'esprit inhabile au travail, Pascal avait cherché dans les distractions *modérées* du monde quelque remède à ses douleurs, et il y avait presque trouvé la santé, le calme, le bonheur. » (*Académie des Sciences morales et politiques, séance du 14 décembre 1844. Voyez le Moniteur du 1^{er} février 1845, pag. 222.*) Voulez-vous connaître la preuve de M. Faugère pour établir que le père de Pascal laissait lire à son fils *toute sorte de livres*? La voici. Dans l'*Art de persuader*, qui, d'après M. Faugère, a été composé en 1637 ou 1638, Pascal dit : « Voilà ce que je sais par une longue expérience de toute sorte de livres et de personnes. » Donc, Pascal dans sa jeunesse, lisait toute sorte de livres. En 1637, il avait 34 ans.

Pascal a eu sa légende. Un carme s'est chargé de la rédiger, en 21 pages in-folio. M. Faugère a voulu pénétrer dans l'âme de Pascal et de M^{lle} de Roannez, et il a composé leur roman.

(1) Voyez notre première Étude.

M. Lélut a essayé de décrire la physiologie de l'auteur des *Pensées*.

Voltaire appelle Pascal un *fou sublime*, et il accompagne un grand nombre de ses pensées de cette note *ægri somnia*. M. le docteur Lélut ajoute que cette note est *applicable quelquefois même aux plus belles*. Le papier et le parchemin trouvés dans la veste de Pascal après sa mort, que Condorcet qualifie d'*amulette mystique*, lui semblent mériter cette désignation. Si on l'en croit, Pascal a eu une vision ou extase. Il est bien entendu que ce n'est pas un fait surnaturel. C'était tout simplement une hallucination. Placé à ce point de vue physiologique, il recherche la cause qui inspira ces lignes tracées de la main de Pascal, dont il ne voulait pas se séparer, et qui résument les effets ineffables du christianisme réalisés dans sa personne (1). M. le docteur Lélut rapporte, avec la précision d'un témoin, toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi cette hallucination. Il lit dans l'âme de Pascal, raconte ses pensées, se montre initié au secret de ses sensations. Écoutez-le : « On était à la fin du mois de novembre, à cette époque de l'année où les premières tristesses de la nature se communiquent si facilement à l'âme, et la disposent aux tristes pensées. Le jour avait été orageux et sombre, et commençait à faire place à la nuit.... Pascal rentré dans sa maison où il vit seul depuis trois ans (2), s'abandonne à ces redoutables pensées (réveillées en lui par sa conversation récente avec Jacqueline, et par le sermon de M. Singlin qu'il a entendu). La nuit était venue depuis long-temps.... Pascal ne l'a pas aperçue.... entraîné par ses souvenirs...., il voit son père, son constant modèle, lui

(1) Voyez notre première Étude.

(2) M. Faugère, quand il veut nous faire croire aux tendres sentimens de Pascal pour Mlle de Roannez, nous rappelle qu'il était reçu à tout moment dans l'intimité de son frère, qu'il avait une chambre chez ce seigneur, et que le jour de l'accident de Neuilly, le beau carrosse à quatre ou six chevaux dont il se servait, était l'*équippage du jeune duc et pair*. (*Pensées de Pascal*, édit. de M. Faugère, tom. I, Introd. , pag. LXI, not. 2, pag. LXVI, not. 1.) L'accident de Neuilly eut lieu un mois environ avant la nuit du 23 novembre 1654.

donnant l'exemple d'une mort presque sainte..... Il se voit lui-même d'abord marchant dans le même chemin que son tendre et pieux guide...., puis arrêté par les misérables liens de la science et de la joie mondaine, compromettant comme un insensé son salut éternel.... La catastrophe du pont de Neuilly apparaît alors à sa mémoire et presque aussitôt à son imagination..... C'est alors que sa raison se trouble et fléchit..... Ce ne sont plus seulement des idées, des souvenirs, des images qui envahissent son cerveau affaibli..... Ce qu'il éprouve, ce sont de véritables sensations, presque aussi matérielles que celles de la veille la plus active. Du fond de cet abîme où il allait descendre, un *globe de feu* lui apparaît, qui est la lumière de la volonté divine. Sur ce globe est couchée la *croix*, ce signe de la rédemption des hommes, qui sera l'instrument de la sienne. Il est *sûr*, il sait maintenant, il a *senti*, il a *vu*. Peut-être a-t-il entendu des discours qu'il n'oubliera pas.... (1) »

Cette hypothèse de l'hallucination de Pascal, ornée de toutes ces circonstances, devait reposer sur une base. La surexcitation nerveuse de l'auteur des *Pensées*, ne suffisait pas. M. Lélut s'est donc emparé de la prétention de quelques amis de Port-Royal, qui ont cru que Pascal avait eu réellement une vision dans la nuit du 23 novembre 1654. Il a compris qu'il lui serait facile de transformer en hallucination l'extase miraculeuse, si cette prétention était bien constatée. Aussi, s'efforce-t-il de l'établir, en invoquant l'autorité du Recueil d'Utrecht. Il en cite deux passages. Dans le premier, l'historien parle en son nom ; il est ainsi conçu. « Mais il était nécessaire que Dieu ôtât (à M. Pascal) cet amour vain des sciences, auquel il était revenu ; et ce fut pour cela sans doute, qu'il lui fit avoir une vision, dont il n'a jamais parlé à personne, si ce n'est peut-être à son confesseur. On n'en a eu connaissance qu'après sa mort, par un petit écrit de sa main qui fut trouvé sur lui (pag. 258). » Dans ce passage, il est vrai, l'historien parle de la vision de Pascal comme d'un

(1) *Moniteur universel*, 30 janvier 1845, pag. 197.

fait qu'il croit. Mais il convient que Pascal *n'a jamais parlé de cette vision à personne, si ce n'est peut-être à son confesseur*. Sur quoi donc repose sa conjecture ? Le petit écrit tracé de la main de Pascal et trouvé sur lui après sa mort, ne parle pas de vision. Dans le second passage, l'historien n'énonce pas une opinion personnelle, il rapporte une note d'un membre de la famille de Pascal. Eh bien ! dans ce passage, plein de réserve, il n'est pas question de vision ; on se borne à dire : « Tous convinrent qu'on ne pouvait douter que ce parchemin, écrit avec tant de soin et avec des caractères remarquables, ne fût un *Mémorial* qu'il (Pascal) gardait très-soigneusement, pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait toujours avoir présente à ses yeux et à son esprit (pag. 259). »

Au reste, d'après M. Lélut, la vision de Pascal rendit sa foi au christianisme inébranlable ; elle le porta à prédire, *en réponse à quelques objections d'un libertin*, que Dieu ne refuserait pas une manifestation miraculeuse de sa puissance ; elle fit que Pascal ne douta pas un instant du miracle opéré sur sa nièce, et elle lui inspira cette *page extraordinaire qu'il conservait comme une double et sainte égide, contre le retour de ces incertitudes désespérées qui, aux époques antérieures de sa vie, l'avaient poursuivi presque dans les bras de la religion* (1). Comment donc supposer que Pascal eût gardé un silence absolu sur le miracle dont il aurait été l'objet, qu'il eût tenu la vérité captive dans une circonstance aussi importante, lui qui avait défendu avec tant de chaleur la vérité du miracle opéré sur la personne de sa nièce, et qui, dans l'intérêt de la foi, appelait de ses vœux et de ses espérances l'autorité des faits miraculeux ? On a donc avancé sans preuves que Pascal avait eu une vision dans la nuit du 25 novembre 1654 ; et par conséquent l'hallucination qui est la transformation de cette extase miraculeuse est dénuée de fondement.

Le soin avec lequel Pascal conservait le petit écrit trouvé dans sa veste, ne saurait être taxé de superstition. Les âmes ardentes

(1) *Moniteur universel*, 30 janvier et 1^{er} février 1845.

ne font que céder à une loi de notre nature, lorsqu'elles se servent d'objets sensibles pour raviver les impressions de l'amour profane ou les effets mystérieux de la grâce. Les faits analogues à cette conduite de Pascal ne sont pas rares. Nous en avons déjà cité un dans notre première étude. Nous aurions pu rapporter les regrets de M. de Sacy, qui s'affligeait d'avoir déchiré le billet plein de feu de sa cousine, la mère Angélique de Saint-Jean, qui lui écrivait avec *une vigueur incroyable pour lui montrer la nécessité de souffrir* (1). M. Faugère cite un seigneur de la cour de Louis XIV, nommé M. de Guitry, qui « portait avec lui un écrit qu'on ne découvrit qu'à sa mort, dans lequel il avait signé envers Dieu et envers lui-même l'engagement de pratiquer la religion ; c'était une sorte de témoin dont la présence, visible à lui seul, était une sorte d'encouragement à bien faire, ou un reproche, s'il faisait mal (2). » M^{me} de Chantal écrivait à la mère Angélique : « Parce que je ne puis faire des actes (de foi, d'espérance et de charité), j'ai écrit ma protestation de foi, de confiance, et mon entier abandonnement de moi-même entre les mains de Dieu et tout ce que je pense. J'en porte le papier sur moi, que je touche pour signe de confirmation en ce regard simple de Dieu (3). »

Notre revue de la polémique à l'occasion de Pascal étant terminée ; nous allons étudier sa philosophie dans les *Pensées*.

La philosophie se propose de résoudre, à l'aide de nos facultés intellectuelles, les problèmes qui ont pour objet notre origine, notre nature, nos devoirs, notre destinée. Pascal, dans les *Pensées*, reconnaît-il la légitimité de cette prétention ? L'a-t-il contestée ou simplement restreinte ? Il faut répondre à ces questions.

Le recueil ou plutôt, pour me servir des expressions de l'illustre écrivain, le *grand livre* qu'on nomme les *Pensées*, a eu plusieurs éditeurs ; Port-Royal, Condorcet, Bossut, M. Frantin et

(1) Mémoires de Fontaine, t. 2, p. 323.

(2) *Pensées de Pascal*, édit. de M. Faugère, t. 1, Introd. p. xxxi.

(3) *Lettres chrétiennes et spirituelles* de l'abbé de Saint-Cyran, p. 55.

récemment M. Faugère. M. Cousin doit bientôt figurer sur cette liste. On a puisé les matériaux qui composent le recueil des *Pensées*, d'abord dans des fragmens, des notes, des demi-mots écrits ou dictés par Pascal, jetés sur de *petits papiers* que l'on trouva après sa mort tous ensemble, enfilés en diverses liasses sans aucun ordre, sans aucune suite, et qu'on eut toutes les peines du monde à déchiffrer. Ces notes avaient été copiées telles qu'elles étaient et dans la même confusion qu'on les avait trouvées (1). Ces fragmens devaient être employés dans l'ouvrage que Pascal avait conçu pour la défense de la religion. Les autres matériaux entrés dans les premières éditions du recueil des *Pensées*, étaient empruntés à des lettres, à des préfaces, à des dissertations sur divers sujets. Les éditeurs de Port-Royal, qui étaient le duc de Roannez, Arnauld, Nicole, de Tréville, du Bois, de la Chaise et Pèrier l'aîné, puisèrent leurs matériaux à ces deux sources. Ils firent subir au texte de Pascal des changemens plus ou moins notables. Ils voulaient embellir le style et éclaircir les pensées. Ils auraient pu disposer les fragmens dans l'ordre où ils les avaient trouvés, ou les mettre à la place qu'ils auraient dû occuper dans l'apologie que préparait Pascal, et dont il leur avait tracé le plan de vive voix. Ils choisirent un ordre arbitraire. Les trois premières éditions de Port-Royal ne contenaient que des textes de Pascal; la quatrième renfermait la vie de ce grand génie, une dissertation et deux discours de du Bois.

Condorcet publia plusieurs fragmens que Port-Royal avait rejetés. Il a fait connaître, le premier, le traité de l'*Esprit géométrique* qu'il imprima avec des retranchemens considérables. Il adopta dans la distribution des matériaux un ordre qu'il appelle *plus méthodique*, mais qui, dans la réalité, était plus propre à faire illusion sur les véritables sentimens de Pascal. La même intention avait présidé aux suppressions et aux choix des fragmens.

L'édition de Bossut est plus ample que les précédentes. Elle contient le texte de la quatrième édition de Port-royal, le traité

(1) *Pensées* de Pascal, édit. de Port-Royal, préface.

de l'*Art de persuader* et le plus grand nombre des *Pensées*, publiées par Desmolets, les pensées sur les miracles données par Colbert, évêque de Montpellier, les fragmens mis au jour, pour la première fois, par Condorcet, mais plus complets. Bossut adopta un ordre différent de celui de ses devanciers. Il n'a pas toujours transcrit avec fidélité les fragmens dont il a été le premier éditeur.

M. Frantin, en 1855, a fait parattre son édition sous ce titre: *Pensées de Blaise Pascal, rétablies selon le plan de l'auteur*. M. Frantin a été trop souvent préoccupé, dans le plan qu'il a suivi, du paradoxe de l'abbé de Lamennais sur l'autorité générale.

M. Faugère est le premier qui ait voulu reproduire dans son édition tous les fragmens laissés par Pascal. Il a recherché les manuscrits originaux ou copies, inédits ou non. Il s'est proposé de rectifier les parties du texte déjà publiées, de publier celles qui n'avaient pas déjà été imprimées, de disposer sous divers chefs, indiqués par l'analogie des sujets, les fragmens étrangers à l'ouvrage apologétique de la religion, conçu et commencé par Pascal, de disposer les matériaux de cet ouvrage, sinon suivant le plan primitif de l'auteur, du moins suivant l'ordre qui paraît résulter, soit de quelques indications écrites par Pascal lui-même, soit d'une conversation dont la relation a été conservée. M. Faugère décrit le manuscrit autographe qui se trouve à la bibliothèque du Roi. C'est un registre grand in-folio, composé de 491 pages numérotées. Sur la plupart de ces pages se trouvent collés ou encadrés avec soin, quand ils sont écrits des deux côtés, des papiers de toute dimension, qui viennent à la suite les uns des autres, pêle-mêle et confusément. Des pages faisant partie du même morceau sont interverties ou disséminées à de grands intervalles. Il y a même des pages dont les deux moitiés sont séparées l'une de l'autre. Des pensées qui n'ont entre elles aucun rapport, sont tracées tout de suite sur la même page. Le manuscrit est presque tout entier de la main de Pascal. Quelques passages révèlent une main fort inexpérimentée. On y trouve des corrections de la main de Nicole et d'Arnauld. L'écrit-

ture de Pascal ressemble à une sorte de sténographie. Plusieurs passages sont barrés (1).

L'aspect de l'autographe, dont nous avons donné en partie la description, nous autorise à voir dans les petits papiers qui le composent un supplément que Pascal ménageait à sa mémoire fatiguée par les angoisses de la maladie, et sur lequel il s'empressait de fixer les conceptions plus ou moins élaborées de son génie. Ici, un mot presque énigmatique rappelle tout un ordre d'idées. Là, une phrase se prolonge jusqu'aux trois quarts et reste inachevée. La rapidité de la pensée ou la douleur ont arrêté la main de Pascal. Ailleurs, certains passages sont marqués d'un signe de réprobation. D'un autre côté, vous apercevez d'abord un sujet brut, puis il est soumis à une première préparation; enfin, il apparaît revêtu d'une forme parfaite que l'artiste lui a imprimée.

L'autographe nous apprend que Pascal dans la rédaction de son grand ouvrage, devait employer la *forme épistolaire* et le *dialogue*. Il est donc très-vraisemblable qu'il avait consigné sur ses papiers des objections et des réponses. L'autographe présente quelquefois des passages qui semblent contradictoires. Pour connaître la véritable pensée de Pascal, la raison ne commande-t-elle pas de se servir comme d'un point de comparaison des écrits publiés par Pascal lui-même, ou bien de ces *traités* d'une certaine étendue dont nous avons les manuscrits authentiques? Ainsi, la proposition conforme à ces écrits sera incontestablement son opinion véritable, et la proposition contradictoire sera rangée parmi les objections ou tout au moins parmi les pensées adoptées provisoirement, et qu'il aurait soumises plus tard à un nouvel examen. « Les *Pensées* de Pascal, disait Charles Nodier, n'étaient pas un livre, c'était matière de livre, matière modifiable s'il en fut jamais et qui se serait nécessairement modifiée..... Il est à présumer que les changemens pos-

(1) Voyez les *Pensées de Pascal*; édit. de M. Faugère, t. I, Introduction.

thumes apportés à l'œuvre des *Pensées* auraient été approuvés et peut être exécutés par Pascal lui-même, si Pascal eût vécu. Car on ne saurait supposer, dans l'état connu de ses rapports avec Port-Royal, qu'il eût publié cette ébauche de livre sans l'aveu de ses amis. En considérant la chose sous cet aspect qui me paraît son aspect véritable, on se trouvera sans doute moins disposé à prêter une grande importance aux variantes d'un *brouillon* informe qui a partout l'élan et, tranchons le mot, la témérité imprudente d'un premier jet ;.... improvisations d'un esprit très-soudain, mais profondément préoccupé, qui se propose à tout moment des objections sans avoir le temps d'y répondre et sans savoir s'il y répondra (1). » L'interprétation de l'autographe de Pascal doit donc s'éclairer des témoignages de ses contemporains et de ses amis. Nous ajouterons que cette interprétation réclame la connaissance de la langue de l'auteur des *Pensées*.

Les réflexions que nous venons d'exposer nous serviront de règle dans la recherche de la doctrine philosophique de Pascal sur la puissance et les limites de nos facultés intellectuelles en général ; sur la puissance et les limites de ces mêmes facultés intellectuelles appliquées à la connaissance de Dieu, de l'âme et du bien moral.

§ 1.

Doctrine philosophique de Pascal consignée dans les *Pensées* sur la puissance et les limites de nos facultés intellectuelles en général.

Le 24 mars 1657, Pascal, dans les *Provinciales*, reconnaît formellement que les sens et la raison ont chacun leurs objets séparés et leur certitude dans cette étendue. Nous avons transcrit le passage entier dans notre seconde étude. Il professe les mêmes doctrines dans des pièces assez étendues dont nous avons

(1) *Bulletin du bibliophile* ; 1843, p. 107 et 108.

les manuscrits authentiques , qui ne figurent pas dans les petits papiers trouvés après sa mort. Dans la préface sur le *Traité du vide* , qui a dû être écrite vers 1651 , il s'élève contre le respect superstitieux que l'on porte à l'antiquité , et qui s'oppose au progrès des sciences ; il le regarde comme un *malheur du siècle*. Il l'accuse de *traiter indignement la raison de l'homme , de la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux , puisqu'il en ôte la principale différence qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse , au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal*. « De là vient , dit-il , que , par une prérogative particulière , non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences , mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit , parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différens d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes , pendant le cours de tant de siècles , doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes.... Ceux que nous appelons anciens , étaient véritablement nouveaux en toutes choses et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis , c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres. » Pascal fait une distinction importante entre les sciences qui dépendent seulement de la mémoire , qui sont purement historiques , et celles qui dépendent seulement du raisonnement et sont entièrement dogmatiques , ayant pour objet de chercher et de découvrir les vérités cachées. Il prouve que , dans les premières , l'autorité seule nous en peut éclaircir ; que , dans les secondes , les objets tombent sous les sens ou sous le raisonnement. L'autorité , conclut-il , y est inutile et la raison seule a lieu d'en connaître (1).

(1) *Pensées de Pascal* ; édit. de M. Faugère , t. I, *préface sur le Traité du vide* p. 91-98. Bossut qui , le premier , a publié ce fragment , l'a intitulé : *De l'autorité en matière de philosophie*.

Pascal, dans le *Traité de l'esprit géométrique* (1), montre la force et les limites des démonstrations géométriques, les seules méthodiques et parfaites. « Toutes ces vérités, dit-il, (*qui ont pour objet l'espace, le temps, le mouvement, le nombre, l'égalité*) ne se peuvent démontrer, et cependant ce sont les fondemens et les principes de la géométrie. Mais comme la cause qui les rend incapables de démonstration n'est pas leur obscurité, mais, au contraire, leur extrême évidence; ce manque de preuves n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection. D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule et avantageuse raison que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que le discours..... Il n'y a point de connaissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là (les connaissances des objets et des principes de la géométrie), et qui les surpasse en clarté. Néanmoins, afin qu'il y eût exemple de tout, on trouve des esprits excellens en toute autre chose, que ces infinités choquent et qui n'y peuvent en aucune sorte consentir..... Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale, qui est qu'ils ne sauraient concevoir un continu divisible à l'infini, d'où ils concluent qu'il n'est pas divisible. »

« C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible; au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge (2), et qu'il ne doit

(1) Bossut a imprimé ce traité à peu près intégralement, sous le titre de *Réflexions sur la géométrie en général*. M. Faugère prouve que les *Traités de l'Esprit géométrique* et de *l'art de persuader*, sont inachevés. (*Pensées de Pascal*, t. 1, p. 122-154.) Il croit que le premier appartient à cette époque de la vie de Pascal, qui fut marquée par son retour à la religion et sa liaison avec MM. de Port-Royal, et que le second a été composé en 1657 ou en 1658.

(2) Les propositions suivantes : « C'est une maladie naturelle à l'homme de croire » qu'il possède la *vérité directement*; — il ne doit prendre pour *véritables* que les » choses dont le *contraire lui paraît faux*, » expliquent ces paroles : « l'homme ne » connaît naturellement que le mensonge, » qui signifient : l'homme ne connaît *directement* que ce qui est *faux*. Il connaît la *vérité indirectement*.

prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux.

» Et c'est pourquoi toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est (1). »

Rapportons quelques passages de l'autographe. Pascal nous dit; « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut et se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y (en) a qui faillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger. » Pascal avait présenté cette règle, sous une forme hardie, dans le passage que nous avons déjà cité. « Il faut avoir ces trois qualités *pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis*; et elles s'accordent et se tempèrent en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se soumettant où il faut. » Pascal enfin resserre, dans une forme rapide et originale, l'observation suivante: « Nier, croire et douter bien sont à l'homme ce que le courir est au cheval (2). »

Malgré ces textes formels et décisifs, on n'en soutient pas moins que Pascal est sceptique en philosophie. Nous allons examiner les preuves de nos adversaires.

(1) *Pensées de Pascal*, édit. de M. Faugère, tom. I, pag. 135, 138, 139.

(2) *Ibid.*, tom. II, pag. 347, 348, 352.

L'ABBÉ FLOTTES,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

(La fin du 3^e article à la livraison prochaine.)

DEUX LETTRES DE M^{me} DE STAËL.

Dans notre premier volume de l'année dernière (pag. 176 et suiv.), nous annoncions à nos lecteurs que nous leur donnerions prochainement , un assez grand nombre de lettres inédites dues à des personnages célèbres. Nous avons depuis commencé l'exécution de cette promesse, en publiant deux admirables lettres du général Torrijos, et nous nous disposions à imprimer quelques portions de la correspondance du cardinal Dubellay, de la reine Christine de Suède, de Henri III, Henri IV , etc., tirée des manuscrits de l'École de médecine de Montpellier; — de celle de Ducis, de Destouches, de Beaumarchais, empruntée aux archives du Théâtre-Français, qu'un de nos amis, qui est l'un des meilleurs acteurs de la comédie, tient à notre disposition, etc., etc., lorsqu'un nouvel auxiliaire nous est encore arrivé dans cette tâche. M. Paulin Blanc, bibliothécaire de la ville de Montpellier, nous ayant parlé de la correspondance de M^{me} d'Albany, dont les originaux sont parvenus depuis peu dans le dépôt qui lui est confié, nous les avons examinés. Les ayant trouvés fort intéressans, comme on pourra en juger par les deux lettres de M^{me} de Staël que nous publions aujourd'hui, nous croyons devoir annoncer ici que nous donnerons prochainement dans la *Revue*, avec le concours de M. Blanc, un grand nombre de lettres puisées à la même source et signées de Foscolo, de Sismondi, de Paul-Louis Courier, etc. Cette correspondance est d'autant plus curieuse, qu'elle se rapporte à des temps encore proches de nous, et qu'elle passe en revue tous les événemens de son époque.

A. J.

A Madame la Comtesse d'ALBANY, à Florence (1).

Pise, ce 8 décembre 1815,

Puisque vous avez l'extrême bonté, Madame, de vous intéresser à ma fille, je prends la liberté de vous demander d'écrire un mot au cardinal Gonzalvi. Je me suis adressé à lui de Gênes, le 22 novem-

(1) Tout le monde sait que M^{me} la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts, amie de l'illustre Alféri, s'était retirée à Florence où elle recevait dans son salon l'aristocratie européenne. Une Anglaise célèbre que nous avons vue ici, il y a quelques mois, lady Murray, auteur de plusieurs ouvrages, nous a assuré qu'on donnait, dans ces réunions, à M^{me} d'Albany, le titre de *Majesté*. M^{me} de Staël l'appelle dans les deux lettres ci-jointes, *Madame*; mais dans un assez grand nombre d'autres, elle la nomme *ma Souveraine*, *ma Reine*, *my dear queen*.

bre , en le priant de me répondre à Pise , et je n'ai encore rien reçu de lui. Ma lettre en renfermait une du prince Stenhemberg , ambassadeur à Turin. Tout cela pourrait-il être perdu ? Le duc de Broglio m'écrit lettre sur lettre pour arriver ici , et je n'ose pas le lui permettre , que cette dispense ne soit obtenue. Je vais encore vous importuner d'une question. Lord Burghersh a-t-il ou non une chapelle anglaise à Florence ? — Voyez combien j'ai de confiance dans votre parfaite bonté ; mais il est aussi doux qu'honorable pour ma fille d'entrer dans le monde sous votre protection. — J'ai vu hier le Grand-Duc , et sa parfaite simplicité m'a fort intéressée. Du reste , Pise est *the most dull place* dont l'imagination puisse se faire l'idée , si toutefois elle travaillait dans ce genre. — Je ne bouge pas néanmoins jusqu'à l'arrivée de mon fils et de la dispense ; mais il y a bien du mérite à être si près de vous sans tout quitter pour jouir de votre société si douce et si éclairée. Je suis de votre avis sur Sismondi. C'est un homme de la meilleure foi du monde ; nous avons eu des querelles terribles par lettres , sur Bonaparte ; il a vu la liberté là où elle était impossible ; mais il faut convenir aussi que , pour la France , tout valait mieux que l'état où elle est réduite actuellement. — Enfin , je parlerai de tout cela au coin de votre feu et de votre soleil , Madame , et je me réchauffe , en attendant , en vous baisant les mains de tout mon cœur et de tout mon respect.

N. DE STAEL.

Pise , ce 20 décembre 1815.

Combien je vous remercie , Madame de votre inépuisable bonté. Vous me dites qu'on veut me faire plaisir , et moi je dis que votre recommandation est toute-puissante et c'est à elle que je me fie. — J'attends de Paris la requête que le Cardinal me demande , et j'espère que le duc de Broglio pourra être ici le 1^{er} de février , parce que j'estime que ce temps est nécessaire pour avoir la dispense. Alors , nous irons tous à vos pieds et je sortirai de mon exil de Pise. — La princesse Rospigliosi , qui vous connaît et vous admire , est , en femmes , la seule avec qui j'aime à causer ; il y a deux ou trois hommes d'esprit et de sens. Du reste , c'est une ignorance dans les nobles dont je ne me faisais pas l'idée. — Vous dites avec raison qu'on est aussi libre ici que dans une république. Certainement , si la liberté est une chose

négligée. Il ne s'y fait aucun mal quelconque ; mais où est l'émulation ? Où est le mobile de la distinction dans les hommes ? — Je conviens avec vous que c'est un grand bonheur pour l'Europe que l'affranchissement de Bonaparte, et qu'un peu de bêtise dont on est assez généralement menacé vaut mieux que la tyrannie ; mais la France, la France, dans quel état elle est !.... Et quelle bizarre idée de lui donner un Gouvernement qui a de bien nombreux ennemis, en ôtant à ce pauvre bon Roi qu'on lui fait prendre, tous les moyens de se faire aimer ; car les contributions et les troupes étrangères se confondent avec les Bourbons, quoiqu'ils en soient, à beaucoup d'égards, très-affligés ! — J'ai dit (quand, à Paris, la nouvelle de cet affreux débarquement de Bonaparte m'est arrivé (*sic*) : *S'il triomphe, c'en est fait de toute liberté en France ; s'il est battu, c'en est fait de toute indépendance.* — N'avais-je pas raison ? Et ce débarquement, à qui s'en prendre, si ce n'est à ceux qui l'ont mis à l'île d'Elbe ! Nous n'avons cessé de nous en plaindre à Paris tout l'hiver. — Se pouvait-il que l'armée tirât sur un général qui l'avait mené (*sic*) vingt années à la victoire ? Pourquoi l'exposer à cette situation ? Et pourquoi punir si sévèrement la France des fautes qu'on lui a fait commettre ? J'aurais plutôt conçu le ressentiment en 1814 qu'en 1815 ; mais alors on craignait encore le colosse abattu, et après Waterloo, c'en était fait. — Voilà ma pensée tout entière dite à vous. — Ai-je raison ? C'est à votre noble impartialité que j'en appelle. — J'aurai beaucoup de plaisir à revoir M. et M^{me} de Lucchesini, mais rien n'égale celui que je goûterai près de vous. — Mille respects.

N. DE STAEL.

CHRONIQUE.

Paris , 15 avril 1845 (1).

A M. GRAS , gérant de la *Revue du Midi*.

(Suite.)

Ceci me rappelle que Napoléon , qui s'est occupé de tant de choses , s'est aussi occupé de livres. En 1808 , par exemple , au moment d'entrer en Espagne , il envoie tout à coup à M. Barbier , son bibliothécaire , le projet d'une bibliothèque portative contenant un millier de volumes , petit in-42 , sans marge , pour ne point perdre de place , et reliés à dos brisés , détachés , avec la couverture la plus mince possible , — « On y mettra , ajoute-il , 40 volumes de religion , 40 des épiques , 40 de théâtre , 60 de poésie , 100 de romans , et (chose remarquable) six volumes d'histoire. » Napoléon croyait sans doute n'avoir pas besoin de lire l'histoire. Il se contentait de l'écrire avec son épée. « On mettra , dit encore Napoléon , ce qui est resté de Corneille. Oter de Racine les *Frères ennemis* , l'*Alexandre* et les *Plaideurs*. (Cette dernière proscription nous paraît bien sévère.) Pour les romans , laisser la Nouvelle Héloïse et les Confessions. — « *Nota*. On ne mettra de Rousseau ni l'*Émile* , ni une foule de lettres , mémoires , discours et dissertations inutiles. Même observation pour Voltaire. »

Napoléon va encore plus loin. Il entre dans les plus minutieux détails. Ainsi , il demande ce que ces mille volumes coûteraient de frais d'impression et de reliure ; ce que chaque volume pourrait contenir des ouvrages de chaque auteur ; ce que peserait chaque volume ; combien de caisses il faudrait pour les transporter , etc.

Enfin , après tout cela , il laisse tomber négligemment l'ordre suivant qui n'était pas facile à exécuter : « Rédiger des mémoires sur les campagnes qui ont eu lieu sur l'*Euphrate* et contre les *Parthes* , à partir de celles de Crassus jusqu'au VIII^e siècle , en y comprenant celles d'Antoine , de Trajan , de Julien , etc. »

Dans une autre lettre datée de Schœnbrunn (1809) , il change d'avis sur le format in-12 , qui tiendrait trop de place , et il préfère l'in-18. A la fin , il ordonne encore ceci : « Envoyer à l'Empereur le nombre des Souverains qui ont été déposés par des Papes , et marquer s'il y a des exemples de Papes qui aient été déposés par des Empereurs. »

Pour en revenir à M. Motteley , je fus stupéfait de rencontrer chez lui tant de richesses et je passai quatre heures de suite à les examiner.

(1) Cette chronique , ainsi que l'indique sa date , devait paraître le mois dernier ; notre imprimeur , pour ne point dépasser le nombre de feuilles promis par la *Revue* , l'a interrompue en notre absence et en celle de l'auteur , au point où l'a laissée le précédent N^o. Nous la reprenons aujourd'hui ; mais , en fait de papotage , deux mois étant un siècle , nous avons cru devoir expliquer cette anomalie de quelques pages qui , au lieu de parler de choses actuelles , comme elles y sont destinées , s'occupent , au contraire , de petits événements déjà vieux de plusieurs semaines.

(Note du gérant de la *Revue*.)

Un autre jour, je suis allé visiter l'admirable collection de M. Pourtalès ; celle de M. Sauvageot ; le musée Dusomméard , à l'hôtel de Cluny la galerie Standish au Louvre ; les quelques tableaux magnifiques que possède M. Collot , le bienfaiteur de votre Musée-Fabre ; enfin , j'ai revu avec grand plaisir le *Musée d'artillerie* , sombre cloître rempli d'armures , ayant appartenu (le cloître et non les armures) , aux Jacobins . Là sont debout et rangés chronologiquement , tous ces vieux harnais que la noblesse de France portait si bien , et qui firent si long-temps l'illustration de nos armées et de nos carrousels . La révolution de Juillet a passé dessus sans y toucher . Le Musée d'artillerie n'a perdu aux trois jours que 80 carabines qui servirent contre les Suisses aux combattans populaires .

Quand vous entrez au Musée d'artillerie , la première chose qui vous frappe , sous le péristyle , ce sont d'énormes canons envoyés d'Alger , et dont quelques-uns portent sur leurs écailles de bronze la *Salamandre* de François 1^{er} . Vous voyez là aussi les fameuses chaînes qui traversaient le Danube et empêchaient de le remonter . Dans l'intérieur , j'ai admiré surtout un fort joli modèle de jeu d'orgues qui a pu donner à Fieschi l'idée de sa machine , et une immense bombarde en fer battu , trouvée aux environs de Bercy , enterrée à une assez grande profondeur , sans que rien indique l'époque de sa confection . Cette pièce ne serait-elle pas cette fameuse bombarde du roi Louis XI , qui , en 1465 , pendant le siège de Paris par les Bourguignons , envoyait , du haut de la Bastille , des boulets qui tuaient à Bercy , au duc Charles , *jusqu'à sept ou huit hommes* , dit la *chronique scandaleuse* ?

Si , après cela , vous vous promenez dans la grande salle des armures , vous vous trouvez tout à coup transporté au milieu d'un peuple de fer , dans un monde entier de chevaliers et d'hommes du moyen-âge , armés de pied en cap , sorte de géants de bronze , silencieux comme la tombe , et qui , par leurs visières baissées , dardent sur vous un regard immobile . Rien ne peut rendre la profonde impression que vous cause l'aspect de cette civilisation passée , si différente de la nôtre .

Au théâtre , j'ai vu , comme drame , la première représentation de la *Virginie* de M. Latour-Saint-Ybar et celle des *Pharaons* , de M. Ferdinand Dugué . Ce sont là deux tentatives remarquables faites dans le noble but de reproduire fidèlement sous nos yeux la vie antique et nous n'avons , à cet égard , que des éloges à donner aux deux jeunes écrivains . Comme conception , il y a beaucoup , suivant nous , à reprendre dans leur œuvre ; mais la forme a de l'éclat , le style a du nerf , la pensée a de la vigueur . J'ai vu jouer aussi trois comédies charmantes . La première est le *Chevalier de Pomponne* , de notre collaborateur Mary-Lafon (de Montauban) ; la seconde , le *Tricorne enchanté* , de Théophile Gauthier ; la troisième , les *Amours de Paris* . Rien de gai et de littéraire comme le *Chevalier de Pomponne* ; c'est une petite pièce musquée , poudrée , à talons rouges , avec le financier qui singe Turcaret , le cadet de famille , gascon qui vit comme il peut , l'actrice qui trompe tout le monde . Si le *Chevalier de Pomponne* est un peu leste , le *Tricorne* de Théophile Gauthier l'est encore bien davantage . Il y a dans cette *bastonnade* en un acte , des vers tout-à-fait décollétés et dignes du public de Molière , au point que l'auteur y fait rimer le mot *convaincu* avec celui de.... *trompé* ; mais ce pastiche est amusant . On dirait une vieille farce de la foire , jouée par Gros-Garguille , Guillot Gorju ou Trivelin . Les *Amours de Paris* , de M. Clairville , dans lesquels on reconnaît la touche du spirituel académicien qui dirige aujourd'hui le *Vaudeville* , sont des tableaux populaires fort graveleux et piquans . S'ils ne valent pas , comme œuvre durable , le Louis IX d'un de leurs auteurs , du moins rappellent-ils sa *Madame Dubarry* et autres pièces charmantes données jadis à la rue de Chartres .

Voilà certes , Monsieur , une ample moisson de gaieté dans un seul mois . Cela vous prouve que l'esprit et la malice ne sont point près de périr en France . Ajoutez

encore qu'outre quinze ou vingt théâtres, il y a ici cinquante petits journaux qui jettent, tous les matins, en pâture à leurs lecteurs, une effroyable quantité de gros sel et de bons mots. La raillerie est la boisson du Français.

Je voulais vous parler des cours du *Collège de France*, à la réouverture desquels j'ai assisté, et des tableaux du *Salon*; mais je crains que vous ne trouviez déjà mon *bavardage* bien long. Je ne vous dirai donc qu'un mot sur ces deux points. J'ai entendu MM. Michelet, Charles Labitte et Chasles. Vous savez combien de poésie de verve et de passion il y a dans l'éloquent écrivain auquel nous devons la première Histoire de France qui ait été tracée au point de vue artistique. Eh bien! je l'ai retrouvé dans sa chaire, tel qu'il est dans son livre: tendre, ingénieux, incisif, aimant la vieille France et les grands monuments, ces colosses laissés par nos pères, devinant et peignant également bien le manoir, le paysan des Cévennes ou de l'Ardèche, et l'intérieur d'une famille bourgeoise. Quant à MM. Labitte et Chasles, ils sont, le premier, fin et délicat, recherchant la beauté subtile et nuancée; le second, énergique, hardi, orateur par beaucoup de points. Je regretto de n'avoir pu entendre MM. Quinet et Nisard. J'aurais eu grand plaisir à vous transmettre mon impression sur leur talent.

Je terminerai par le *Salon*. Que puis-je vous en dire que vous ne sachiez déjà par le rendu-compte des journaux?... A tout hasard, voici mon opinion sur quelques toiles. Et d'abord, sachez bien que le grand, le vrai succès du Salon de 1845, appartient à Horace Vernet. L'auteur de la *Smala* a toutes les qualités nécessaires pour frapper l'esprit de la foule. Il jonit d'une facilité d'exécution toute française. Sa peinture est de la peinture improvisée, comme une razzia ou une victoire; c'est de la peinture faite au pas de course ou au pas de charge. On y sent l'odeur de la poudre et tout l'entrain du triomphe. Il n'y a pas, selon nous, un seul maître aujourd'hui, en Europe, capable de peindre, en six mois, avec toute les qualités qu'offre la *Smala*, une toile aussi vaste, aussi pleine que celle d'Horace Vernet. Cette belle page coûte au Roi 400,000 fr., et je vous assure qu'elle n'est pas trop payée. Le portrait de M. Molé et celui du frère Philippe, supérieur des Frères de la *Doctrinne chrétienne*, dus également à Vernet, sont deux très-belles œuvres qui écrasent de tout le poids de leur perfection, les tableaux inachevés et incohérens d'Eugène Delacroix. Figurez-vous Marc-Aurèle, — un maître du monde! — étendu sur un lit de douleur et mourant. Il est environné de philosophes, auxquels il parle de son successeur. Eh bien! l'Empereur a la physionomie la plus vulgaire, et les philosophes stoïciens, ... j'allais dire *cyniques*, qui l'entourent, ressemblent (je suis fâché d'employer ce mot) à des *chiffonniers*: il est vrai que ce sont peut-être des *chiffonniers philosophes*. Quant au Muley-abd-err-Rahmann, au milieu de sa garde, c'est une toile bizarre; murailles, hommes, chevaux, tout cela est d'un seul ton, sans vie, sans action, immobile: de la peinture pétrifiée. Qu'ajouterais-je encore pour caractériser Delacroix. Il a exposé une *Sybilie dans une forêt* qu'on eût refusée sans son nom, et une tête de femme, qu'il a appelée, je ne sais pourquoi, la *Madeleine au désert*. On dirait une grisette à demi asphyxiée ou une préceuse qui s'évanouit.

Tout près de cette *Madeleine*, qui n'en est pas une, M. Robert Fleury, qui a déjà ailleurs un tableau représentant l'exécution de Marino Faliero, a exposé un *auto-da-fé*. Cette page a de fort belles qualités; mais c'est un affreux spectacle. De grâce, quand vous avez près de vous la nature riante, épanouie, jeune, pourquoi m'aller chercher d'effroyables inquisiteurs et des bourreaux aux bras nerveux?

Un des tableaux les plus remarquables du Salon est, sans contredit, la *mort de Manon Lescaut*, par Gigoux. Peut-être cette peinture est-elle un peu mignarde et maniérée; mais il y a tant de poésie dans le récit de l'abbé Prévost, mis en

scène par l'artiste ; mais le souvenir de cette Manon qui a tant fait battre nos cœurs, de 18 à 25 ans, vient si bien au secours du peintre !.... N'est-ce pas là d'ailleurs une chose de cœur et qui passionnera éternellement la foule ? Une femme jeune et belle, — aimée et morte, — pleurée, ensevelie, enterrée dans un désert par son amant !.... Drame horrible, mais qui, à nos yeux, rachète les fautes de Manon, comme l'amour de Desgrieux la purifie ; car Manon pourrait s'appliquer ces paroles de Marion de Lorme à Didier, dans le drame de Hugo :

Ton amour m'a refait une virginité.

Brascassat que vous connaissez, Monsieur, l'excellent élève de Richard, — Brascassat, devenu depuis long-temps un maître, a exposé cinq tableaux. Un progrès de plus et ce seront des chefs-d'œuvre qui pourront lutter contre les taureaux de Paul Potter, à la Haye.

Je ne finirais pas s'il me fallait vous donner la description complète du Salon. Il y a, dans ce *tohu-bohu* artistique, 2332 objets exposés (tableaux, dessins, pastels, sculptures). Je me bornerai à vous dire encore que Duval-le-Camus père (vous l'avez vu cette année à Montpellier, allant en Italie) a rapporté de son voyage quelques heureuses inspirations. Son fils, marchant sur les traces de Roqueplan, nous a montré une charmante page des *Confessions* : Jean-Jacques faisant passer un ruisseau à M^{lle} Gallet. Votre compatriote Auguste Glaize a également exposé trois toiles (la conversion de la Madeleine, Acis et Galathée, Consuelo et Anzoletto). Tous les connaisseurs en font le plus grand cas.

Voilà, Monsieur, à peu près tout ce que le cadre étroit de votre Chronique me permet de vous adresser ; mais, pour être juste, il faudrait citer bien d'autres pages. Je devrais vous décrire la Phryné de Pradier ; la *Yucca gloriosa* de Chazal, délicieux tableau de fleurs, appartenant au Roi ; un beau paysage de Calame ; des vues d'Espagne de Dauzats ; des paysages de Sebron, le même qui a peint le ciel de la Smala de Vernet ; une gracieuse toile pleine d'arbustes, de fleurs, de verdure, de Bernard-Léon, le fils de l'excellent comique qui nous a tant fait rire ; quatre tableaux de M. Richard (de Milhaud), etc., etc ; mais, pour tout énumérer, il faudrait un volume, et vous ne me pouvez accorder que quelques pages.

Je suis, Monsieur, votre très-dévoué serviteur,

ACHILLE JUBINAL.

Nous disions dernièrement un mot, en faisant, dans cette *Revue*, le portrait de M. le baron Taylor, de plusieurs Sociétés de bienfaisance fondées depuis peu d'années par cet ami éclairé des arts. Telles sont la Société des artistes musiciens, celle des peintres, des sculpteurs, et enfin celle des artistes dramatiques. Cette dernière vient de tenir ce mois-ci sa séance annuelle, et le rapport de son secrétaire-général, M. Samson, de la Comédie française, constate qu'elle paie aujourd'hui, *vingt-neuf pensions*, accordées, dans des conditions dignes du plus vif intérêt, soit à des artistes parvenus à un grand âge et dénués de ressources, soit à d'autres, jeunes encore, mais frappés par la maladie ou par des accidents fâcheux. L'assemblée entière a été vivement émue, quand son secrétaire l'a entretenue de ce qu'ont fait les membres de son Comité, en faveur d'une jeune et gracieuse actrice du théâtre de Pau, atteinte d'une cécité subite. Transportée à Paris, aux frais de l'Association, cette jeune personne y a été placée dans une maison honnête et confiée à la tutelle de MM. Marty et Moëssard, deux des acteurs les plus honorables du Boulevard ; l'un d'eux est maire de la commune qu'il habite aux portes de Paris ; l'autre a obtenu un prix Monthyon pour son inépuisable charité. En outre, un piano, sur la démarche de M. le baron Taylor, a été prêté gratuitement par M. Pleyel à M^{lle}***, et deux membres de l'Association des artistes musiciens viennent, d'un jour l'un,

donner chacun à l'intéressante pensionnaire de la Société dramatique, des leçons gratuites qui lui fourniront, par la suite, une ressource précieuse, si son infirmité ne cède pas aux efforts de la science. Il faut se réjouir de voir, enfin, pénétrer dans les classes réputées jusque-là les plus indisciplinables, de sages principes d'ordre et de prévoyance. A côté de l'*organisation du travail*, il y a une grande question qu'il faut poser et résoudre, afin de venir en aide à ceux qui n'ont plus de travail : c'est l'*organisation de la charité*. La société religieuse a, depuis 18 siècles, introduit cette grande vertu dans le monde : comment se fait-il que la société civile n'ait point encore essayé d'en régulariser les effets, et qu'aujourd'hui même, ce soit, non les pouvoirs publics, mais quelques hommes de cœur, comme M. le baron Taylor, qui se mettent à la tête de ce noble mouvement ?....

— La Société archéologique de Béziers a décerné, dans sa séance publique annuelle qui a eu lieu ce mois-ci, sous la présidence de M. Azais, une médaille d'encouragement à M. Sabatier, pour une Notice sur l'ancien diocèse de Béziers. Elle n'a donné aucun prix à la poésie ; mais elle a distingué et fait lire devant elle, à sa séance, deux pièces, l'une intitulée : *Suez et Panama*, dont l'auteur a gardé l'anonyme ; — l'autre, ayant pour titre ce mot de l'Écriture : *Sursum corda*, envoyée d'Afrique au concours, par M^{me} Duthell-de-la-Rochère. La Société nous a semblé bien sévère en ne couronnant pas le premier de ces poèmes, où étincellent d'assez vives beautés. Nous donnerons, dans notre prochain N^o, le programme des prix proposés pour l'année prochaine.

— Nos prévisions sur les deux élections qu'avait à faire l'Académie française pour remplacer MM. Étienne et Soumet, se sont réalisées. MM. Vitet et de Vigny ont été nommés à une imposante majorité. Ce sont là deux excellents choix dont il faut s'applaudir. L'auteur des *Barricades*, des *États de Blois*, etc., est, avec M. Mignet, qui, ainsi que lui, s'est peut-être trop détourné de la voie littéraire pour la carrière politique, un grand écrivain. M. de Vigny, auteur de *Cinq-Mars* et de *Chatterton*, est un des esprits les plus dignes et les plus loyalement littéraires de ce temps-ci. — Les deux premières vacances académiques feront, sans doute, entrer à l'Institut M. Émile Deschamps, auteur des *Études poétiques*, écrivain ingénieux et plein de finesse ; et (nous le souhaitons vivement) M. Victor Leclerc, doyen de la Sorbonne, auteur de savans travaux qui ont obtenu un grand retentissement. Tout le monde se rappelle le succès récent de son *Mémoire sur les acta diurna* (des journaux chez les Romains). M. Victor Leclerc est en outre attaché, quoiqu'il y écrive trop rarement, au journal des *Débats*, et il est, avec notre collaborateur M. Paulin Paris, l'un des membres les plus actifs de la Commission qui continue, au nom de l'Académie des inscriptions, l'Histoire littéraire de la France commencée par les Bénédictins. La nomination de M. Victor Leclerc, patronnée par MM. Villemain, Cousin, St-Marc, Patin, sera certainement une des plus utiles à l'Académie, et l'une des mieux accueillies du public. Après MM. Leclerc et Deschamps, nous verrons se présenter successivement à l'Institut, MM. Naudet, Magnin, Philarète, Chasles, Nizard. On parle aussi de quelques hommes politiques, MM. Berryer et de Remusat. Ce dernier termine même deux volumes qui doivent poser clairement sa candidature. Quant aux chefs de la littérature facile, MM. Dumas, de Balzac, Eugène Sue et même Janin, ils sont un peu trop compromis pour oser se présenter de long temps. Nul doute cependant que l'heure n'arrive un jour, pour les deux premiers surtout ; mais il faut qu'ils laissent à toutes les préventions soulevées contre leurs personnes, par la tendance mercantile de leurs œuvres, le temps de se calmer. Tant il est vrai que l'on perd en dignité et en influence réelle ce que l'on gagne en argent !...

A. J.

GRAS, Propriétaire-gérant.

SAMUEL BOISSIÈRE,

PEINTRE DE MONTPELLIER, AU XVII^e SIÈCLE.



(Suite et fin.)

6° Nous devons quelques mots à nos Lecteurs sur les nombreuses réflexions critiques *inédites* dont X^{ier} ATGER a accompagné l'exemplaire réimprimé de la *Lettre de Nestore*, etc., qu'il a donné, entre autres choses, à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Samuel BOISSIÈRE a été sans doute un Peintre médiocre, qu'on ne doit comparer à BOURDON sous aucun rapport; mais nous ne saurions cependant, ainsi que le fait X^{ier} ATGER, refuser toute espèce de mérite et de considération à cet Artiste.

X^{ier} ATGER, admirateur enthousiaste de BOURDON, comme l'attestent plusieurs de ses publications, et plus encore de nombreuses notes inédites de sa main, avait à peine reçu un des 25 exemplaires de la *Lettre de Nestore*, que M. le Doyen LORDAT avait fait réimprimer, qu'il s'empressa de le lire avec la plus grande attention. Il résulta de cette lecture, ce qui devait naturellement en résulter : ATGER qui, ayant par un goût naturel, consacré presque toute sa vie à l'étude des Beaux-Arts, avait acquis des connaissances nombreuses et positives sur ces

matières, fut indigné du ton de cette virulente diatribe. Sous l'influence du sentiment qui s'était instantanément emparé de son âme ardente, il prit la plume et là fit plutôt courir que marcher sur le papier. Tout en reconnaissant que la jalousie, l'envie, le ressentiment, et la haine personnelle qu'ils traitaient à leur suite, avaient rendu BOISSIÈRE indécemment dans sa critique et souverainement injuste envers BOURDON, nous devons convenir aussi que, malheureusement, l'extrême enthousiasme et l'admiration sans bornes de X^{ier} ATGER pour BOURDON, le rendirent plus d'une fois fort injuste, à son tour, contre BOISSIÈRE.

Voici ce que dit ATGER, à l'occasion du texte de la page 28 de la *Lettre de Nestore*, etc. :

« Il existe dans un *Recueil*, grand-in-folio, d'un choix d'estampes de l'*Oeuvre de Bourdon*, à la Bibliothèque de l'École de Médecine de cette ville, une grande estampe qui représente la *Mort d'Alexandre*, dont BOISSIÈRE peignit le tableau, et qu'il grava lui-même à l'eau-forte. Son nom est au bas de ladite estampe.

» Il y a aussi de lui, dans les salles du Musée de cette École, un petit croquis de paysage, dessiné par lui à la pierre noire (1); il est sous verre.

» On a conservé ces deux pièces pour servir de comparaison avec les ouvrages de BOURDON. Ce sont les seules productions de cet homme qu'on connaisse pour preuve de son ignorance dans la Peinture. *Ad opus noscitur opifex. Actis et non verbis.* »

Quoi qu'en dise ATGER, soit en français, soit en latin, on voit trop, dans son style chaud, emphatique, souvent peu correct et parfois de mauvais goût, que, dans la rédaction de ses Notes autographes, il a été mù par tout autre sentiment que l'intérêt de l'Art, le respect pour la vérité et le simple désir de réfuter une injuste et acerbe critique : son enthousiasme et son admiration l'ont poussé évidemment trop loin.

(1) Nous l'avons déjà désigné, dans cette Notice, et à la pag. 27 du *Catalogue* cité, comme étant à l'encre de Chine, et nous croyons ne pas nous être trompé.

Abordons maintenant les trois derniers documens historiques relatifs à Samuel BOISSIÈRE, et qui, pendant long-temps égarés, n'ont été retrouvés que depuis peu, l'un et l'autre, tout-à-fait par hasard.

1° Il y a quelques années qu'ayant rencontré, à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, M. REYNES jeune, Peintre distingué de cette ville, nous causions des célèbres Artistes de Montpellier, qui s'étaient fait un nom dans la Peinture. Après avoir parlé du baron FABRE, alors vivant, il fut successivement question de COUSTOU, de VIEN, de LOYS, de SUBLEYRAS, de RAOUX, de RANC, de BOURDON, et, à l'occasion de ce dernier, l'un de nous nomma, assez naturellement, BOISSIÈRE.

M. REYNES dit alors que quelqu'un qui avait trouvé, par hasard, la pierre tumulaire de Samuel BOISSIÈRE, la lui avait donnée, et qu'à son tour il la donnerait lui-même volontiers à la Bibliothèque de la Faculté de Médecine, s'il pouvait penser que cette inscription, sur marbre gris-noir, pût nous être agréable. Quelques mots lui ayant aussitôt fait sentir l'intérêt que nous devons porter à un document historique d'une aussi grande authenticité, il nous en fit cadeau. M. le Doyen CAIZERGUES, qui l'avait accepté avec reconnaissance, nous chargea de faire agréer à M. REYNES les remerciemens de la Faculté.

L'inscription que porte ce marbre gris-noir, de forme ovale, peut se lire encore aisément, quoique le marbre, cassé par le milieu, ait été dégradé en plusieurs points; la voici :

SAMUEL BOISSIÈRE
MONSPELIENSIS,
CORLEBS,
PICTOR EXIMUS,
HUIUS EXORNATOR SACELLI
A DIVI LUCÆ
FRATERNITATE FUNDATI,
HIC JACET : OBIT ÆTATIS
ANNO LXXXIII. CHRISTI
MDCCIII.

Le marbre dont il s'agit a dû être enlevé, probablement, lors de la grande Révolution, à la Chapelle SAINT-LUC, de l'Église des Augustins, où avait été déposé le corps de l'Artiste.

Cette Épitaphe est précieuse en ce qu'elle fournit quelques documens authentiques que l'on n'aurait pu avoir sans son secours, comme on va le voir.

2° Tels étaient tous les matériaux historiques connus, relatifs au Peintre BOISSIÈRE, lorsque l'infortuné AVOUÉ SOULIÉ finit ses jours d'une manière si déplorable (1).

Parmi le petit nombre d'ouvrages qui lui restaient encore, ouvrages que probablement il chérissait le plus, et desquels, lui, qui avait tant aimé les livres concernant Montpellier, ne voulait se séparer pour toujours, que le plus tard possible, se trouvaient : l'*Idée de la ville de Montpellier, recherchée et présentée aux honnestes gens*, par P. GARIEL ; Montp., 1665, in-fol., fig. ; exemplaire ayant appartenu au Marquis DE BON, Premier Président de la Cour des Comptes, dont il porte la signature sur le titre, ayant, à la fin, une table manuscrite, que l'on présume être de la main même de ce personnage (2); et un exemplaire (édition tirée à 25) de la *Lettre de Nestore écrite à Polidor, etc.* Cet exemplaire de la *Lettre de Nestore, etc.*, accompagné de quelques notes autographes de SOULIÉ, relatives à des points peu connus des Biographies de BOURDON et de BOISSIÈRE, était très-précieux, en outre, sous un autre rapport : il contenait un *Dessin ORIGINAL* à la plume, par lequel, à l'occasion de la *Lettre de Nestore* et du tableau de BOURDON, la *Chute de Simon-le-Magicien*, BOISSIÈRE faisait connaître comment il avait conçu et de quelle manière il aurait lui-même exécuté ce sujet, s'il en avait été chargé.

Nous eussions été impardonnable, si, laissant échapper une si belle occasion, nous n'avions point acquis ces deux Livres,

(1) Son cadavre fut trouvé, vers la seconde écluse, dans le Lex.

(2) Aucun exemplaire de l'ouvrage de GARIEL n'a une Table des Matières imprimée.

dont l'un, celui de GABRIEL, est depuis long-temps une rareté bibliographique; et dont l'autre était rendu nécessairement UNIQUE par le *Dessin ORIGINAL* de BOISSIÈRE, qu'on avait eu le bonheur d'y réunir.

Une des notes autographes de SOULIÉ, n'est que la reproduction de l'Építaphe de BOISSIÈRE, accompagnée de quelques réflexions qui nous fournissent encore des renseignemens historiques sur cet Artiste.

Sans savoir d'où SOULIÉ a pu tirer l'Építaphe de BOISSIÈRE, nous penserions pourtant qu'il n'a pas connu le marbre et l'inscription tumulaires: dans sa copie, la ponctuation est inexacte, et l'on y trouvait le mot *ornator* au lieu de celui d'*exornator*, qu'on lit sur le marbre. Cette faute a été corrigée.

L'inscription tumulaire de BOISSIÈRE nous apprend que ce Peintre est mort *célibataire* (COELEBS). L'expression *Pictor EXIMIUS*, qu'on y trouve, nous forcerait à penser que BOISSIÈRE, sans être un Artiste de premier mérite, a été néanmoins meilleur Peintre que X^{ier} ATGER n'a voulu nous le faire croire. L'analyse impartiale que nous ferons bientôt de son *Dessin ORIGINAL*, ne fera que renforcer encore notre sentiment sur cet objet.

SOULIÉ ne croit pas la gravure, représentant la *Mort d'Alexandre*, aussi mauvaise que la fait X^{ier} ATGER, et, tout en reconnaissant nous-même les défauts graves de cette composition, nous adopterions volontiers son sentiment.

Les mots :

» *Sacelli*
 » *A divi Lucæ*
 » *Fraternitate fundati*, »

se rapporteraient, selon les notes autographes de SOULIÉ, à
 « la Chapelle érigée, dans l'Église des Augustins de Mont-
 » pellier, sous l'invocation de SAINT LUC, par la confraternité
 » des Peintres, Sculpteurs et Architectes de la même ville. »

SOULIÉ ajoute ensuite : « Le choix fait par une réunion d'Ar-
 » tistes pour l'ornement de cette Chapelle, et l'Építaphe hono-
 » rable qui y fut placée après la mort de BOISSIÈRE, permettent

» de douter qu'il était aussi mauvais Peintre qu'on l'a avancé » ; et nous dirons , nous-même , que nous ne voyons rien que de très-raisonnable dans un pareil doute.

5° Quoiqu'il ne soit pas rigoureusement démontré que le Dessin joint à notre exemplaire de la *Lettre de Nestore* , etc. , et dont il va être question , est réellement de BOISSIÈRE , lorsqu'on rapproche de sa description complète toutes les circonstances historiques que nous avons pu nous procurer , il n'est plus permis d'en douter.

D'abord la tradition l'avait appris à SOULIÉ lui-même , puisque on lit dans une de ses notes autographes relatives à BOISSIÈRE : « On lui attribue la *Lettre* et l'*esquisse* ci-contre. »

Et puis , ce sujet n'a été traité qu'une autre fois seulement , comme nous l'avons dit (1), et cela fort loin de Montpellier ; la plume habile d'où ce Dessin est tombé , est certainement celle d'un Artiste ; le trait de cette composition , bien groupée , est pur , assez correct et même élégant ; et le papier sur lequel il a été tracé , a bien le caractère de près de deux siècles d'existence.

Ajoutez à cela que personne autre que BOISSIÈRE n'avait un intérêt majeur à soutenir , par un bon dessin , la force des réflexions critiques réunies contre BOURDON , sous le titre de *Lettre de Nestore* , etc.

Notre Dessin ORIGINAL , de 175 millimètres de large , sur 115 millimètres de haut , est à la plume , à l'encre de Chine et au simple trait , sur un carré de papier ordinaire , ayant une légère teinte enfumée par l'effet seul de son ancienneté.

BOISSIÈRE a voulu évidemment , selon nous , à l'aide de ce Dessin , donner encore plus de force aux réflexions critiques constituant sa *Lettre de Nestore*.

En notre qualité d'Historien , devant être ici surtout impartial , nous conviendrons que , parmi les défauts que BOISSIÈRE a reprochés à BOURDON , dans son tableau de la *chute de Simon-*

(1) Voy. le 1^{er} Art. , N° du 30 Avril , pag. 230.

le-Magicien, il en est un certain nombre dont il ne serait pas trop aisé de disculper l'Auteur. L'enthousiasme et l'admiration que X^{ier} ATGER professait si hautement pour BOURDON, et l'indignation qui le rendait injuste envers BOISSIÈRE, ne sauraient ici faire prendre le change qu'à un Observateur ou insuffisamment éclairé, ou décidément trop peu attentif.

Maintenant, si l'on veut, nous dirons nous aussi, que les défauts reprochés à BOURDON tiennent à son caractère, à son extrême facilité, à sa fougue de composition. La correction du dessin, l'observance exacte des divers plans, la précision de la perspective pratique et la distribution rigoureuse des lumières, laissent souvent, on le sait généralement, quelque chose à désirer dans les œuvres de ce grand Maître. Mais BOISSIÈRE, aveuglé sans doute par plusieurs passions haineuses, n'a pas su ou n'a pas voulu voir, dans cette œuvre si remarquable, la beauté et la richesse du coloris, la fécondité des idées, la variété des poses, le grandiose de la conception, le cachet de l'Histoire locale, et tant d'autres brillantes qualités de grand Peintre, enfin, le véritable génie de BOURDON, qui font certainement bien plus qu'une compensation des défauts réels qu'on a eu raison de signaler dans ses compositions.

L'Esquisse que nous possédons, de BOISSIÈRE, par laquelle ce Peintre a voulu donner plus de poids à sa violente critique, en faisant connaître comment il aurait traité le même sujet, cette esquisse a des beautés sans doute, mais elle aussi n'est pas à l'abri de tout reproche.

Le sujet est, en général, bien conçu et dessiné d'une manière pure, nous dirons même élégante, ayant assez d'harmonie dans son ensemble.

L'ordonnance du paysage est bien entendue, quoique un peu trop nue peut-être dans son centre; nous dirons plus, elle est réellement gracieuse. Mais la représentation d'une place d'intérieur de Rome eût été un théâtre plus convenable peut-être à cette scène solennelle, et l'Artiste se serait d'ailleurs plus conformé, par ce choix, aux documens vagues et peu nombreux

que les Historiens du temps, ou presque contemporains, nous fournissent.

Les monumens antiques en ruines occupant le fond de la composition, sont d'un joli effet.

Quant au Palais élégant et gracieusement ombragé par de beaux arbres, qui se trouve sur la gauche du Dessin et sur un plan plus rapproché, ce n'est point un monument de l'ancienne Rome : il est évidemment d'une architecture et d'un style beaucoup plus modernes qu'ils n'eussent dû l'être.

On voit, à gauche, St. PIERRE seul et debout sur le premier plan, en habits pontificaux, ayant une *mitre* sur la tête : c'est bien là le costume du Pape d'alors, qui n'était que le premier des Évêques (1).

Sur le second plan, se trouvent derrière St. PIERRE, à une petite distance, un groupe de Fidèles à genoux et en prières ; et, plus rapprochés du saint personnage, divers groupes de Néophytes actuellement convertis, semblent être tombés à genoux, à la vue du miracle dont ils sont témoins et qui les frappe encore d'admiration. Il eût été convenable, peut-être, que St. PIERRE et St. PAUL eussent paru *moins étonnés* : le Peintre aurait mieux fait sentir ainsi, qu'ils avaient dans leurs prières une confiance tout autre que celle que les Néophytes dont ils étaient entourés avaient dans les leurs.

Un des personnages placé à genoux, derrière St. PIERRE, a les cuisses et les jambes sans grâce, dans une position fausse et très-gênante, aussi longues au moins que celles du Saint placé au premier plan, et, en outre, évidemment disproportionnées avec le reste de son corps.

Plus loin, vers le milieu de la scène, est St. PAUL debout, censé avoir joint ses prières à celles de St. PIERRE.

(1) La *tiare*, sorte de bonnet rond que les successeurs de St. PIERRE ont substitué à la *mitre*, reçut seulement sa première couronne, d'HORMISDAS, élu en 514 ; sa seconde, de BONIFACE VIII, élu en 1304 ; et sa troisième, de JEAN XXII, mort en 1334.

Les costumes de tous les membres de cette assemblée traités avec facilité et grâce, sont d'une touche naturelle et légère. Mais, malheureusement, St. PIERRE, l'individu à genoux, dont nous avons critiqué les jambes, et St. PAUL, c'est-à-dire les trois principaux personnages de ce côté du Dessin, ont les deux bras simultanément élevés dans une position qui est presque exactement la même ; ils semblent vouloir faire une chaîne en se donnant les mains : ce qui produit un mauvais effet.

Sur le second plan, du côté opposé, est un guerrier, à cheval, qui semble être aussi étonné que les autres spectateurs, de la chute de SIMON.

Ce guerrier, armé d'un bouclier, d'une cuirasse et d'un beau casque, porte un manteau bien jeté sur ses épaules. Sa figure jeune, jolie et imberbe, jointe à la forme de sa cuirasse, dont les seins très-marqués ont des courbes décidément féminines, rappellent certainement bien plus les héroïnes du TASSE ou de l'ARISTOTE, qu'elles ne représentent convenablement NÉRON. Aveuglé par son ressentiment et sa haine, et voulant à tout prix faire autrement que BOURDON, BOISSIÈRE n'a pas senti que NÉRON ne devait assister à un pareil spectacle qu'entouré de ses gardes, au milieu des insignes de sa puissance, et sur un théâtre élevé et richement décoré.

En agissant ainsi, non-seulement il a eu le plus grand tort, mais encore il a fourni la preuve évidente qu'il n'avait pas consulté SUÉTONE (1) sur ce point historique.

Au haut des airs on voit SIMON-LE-MAGICIEN qui, précédé d'un bonnet à panache (2) élégant, tombe, les bras écartés et les jambes en haut, malgré le secours d'une légion de Démons ou de Spectres. Cachés jusque-là par d'épais nuages, à l'aide desquels

(1) « *Hos ludos spectavit à proscenii fastigio* », dit SUÉTONE (Lib. VI. NERO CLAUDIUS CÆSAR, cap. 12, cum comm. J. SCHULDI. Lugd. Bat. 1667, in-8°, fig., p. 584.

(2) Un léger bonnet à plumes eût dû rester sur la tête de SIMON, ou seulement le suivre dans sa chute, plutôt que le précéder.

ils soutenaient SIMON sans être vus, les Esprits Infernaux abandonnent maintenant le Magicien, et fuient en toute hâte, vaincus qu'ils sont par les ferventes prières de SAINT PIERRE, de SAINT PAUL et des Fidèles qui se sont joints à ces Apôtres.

Les dimensions du corps de SIMON sembleraient annoncer que, dans l'idée du Peintre, il devrait tomber, convenablement, au milieu de la scène.

Nous dirons, avant de terminer cette description, que BOISSIÈRE a commis une faute grave en faisant tomber SIMON sur la tête; des documens historiques, regardés comme authentiques à tort ou à raison, mais auxquels on aurait dû s'en rapporter ici, nous apprennent que, dans cette chute, le Magicien se cassa les jambes.

Pour ce qui est du fait en lui-même, représenté dans le beau tableau de BOURDON, et par le Dessin original de BOISSIÈRE, voici ce que nous en dirons :

Il se pourrait que les Romains, sous un règne tel que celui de NÉRON, frappés des prestiges d'un certain SIMON, eussent cru voir dans ce personnage un Demi-Dieu; et que le Sénat eût fait ériger à cet imposteur, jouant la Divinité, une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *Simoni Deo Sancto*. Cependant VALOIS et le P. PAGI contestent ce fait, alléguant que la prétendue statue de SIMON n'était que celle du Dieu romain *Semô-Sachus*. Ce Dieu, probablement Sabin d'origine, était adoré, chez les Romains, sous le nom de *Semo*, c'est-à-dire, *Semo*, *Semi-homo* (1), mot duquel par l'addition de l'épithète *Sanctus* (2), *Sangus*, *Sancus*, employée dans le sens de *propice*, *vénérable* (3), on aurait fait *Semo-Sancus*.

(1) Les Dieux *Semones* de *Semi-homines* (") étaient des Dieux inférieurs que l'on voulait distinguer par cette dénomination d'avec les Dieux célestes. (Voy. OVID., *Fast.* 6; ROSIN., *Antiquit. Rom.*, etc., in-4° cit., pag. 82 atq. 171.

(2) NOEL, *Dict. de la Fable*, etc., 3^{me} édit. Paris, 1810, in-8°, t. II, pag. 580.

(3) Voy. NOEL, *Dict. cit.*, t. II, pag. 552.

(*) = JUSTUS LIPSIUS (Lib. II. *Antiq. Lectionum*, cap. 18) : *Semones dici*, ait, quasi *semihomines*, id est *Semihomines*. *Antiqui enim hominem dicebant hominem*. — ROSINI, *Antiquit. romanar.*, etc., Trajecti ad Rhenum, 1701, in-4, 8g., cap. XIX, p. 171.

D'habiles Critiques croient pourtant que cette statue élevée à *Simon-le-Magicien*, a réellement existé : nous citerons parmi eux les Bollandistes (1) et Le NAIN DE TILLEMONT (2) ; mais nous ne nous en rapporterons pas moins de préférence, sur ce point d'Histoire Romaine, à VALOIS, au P. PAGI, et à beaucoup d'autres autorités que nous énumérerions au besoin.

L'abbé MASSIEU a depuis long-temps signalé la source de l'erreur dans laquelle étaient tombés les Bollandistes sur ce point.

« Au reste, si nous en croyons des critiques dignes de foi, » dit le Chevalier de JAUCOURT (3), la ressemblance qui se trouve » entre les mots *Semo* et *Simo*, fit tomber SAINT JUSTIN, le martyr, dans une grande erreur ; ce Père grec, mal instruit de » ce qui regardait la langue et les usages des Romains, s'imagina » sur quelques inscriptions de *Semo-Sancus*, qu'il s'agissait dans » ces sortes de monumens de *Simon-le-Magicien* ; de sorte que, » dans cette idée, il accusa les Romains de n'avoir point de » honte d'admettre parmi les Dieux un imposteur avéré ; et cette » méprise de JUSTIN, martyr, passa dans les écrits de plusieurs » autres Pères de l'Église, dit l'abbé MASSIEU (4). »

Les inscriptions recueillies par GRUTER, où l'on voit ces mots : SEMONI SANCO DEO FIDIO, ne se rapportent certainement qu'au même *Demi-Dieu*.

Bien des Auteurs ecclésiastiques donnent sur la *réalité* du vol de SIMON-LE-MAGICIEN et sur la manière miraculeuse qui en dévoila et en brisa les ressorts sataniques, des détails assez précis, mais sans indiquer le plus souvent d'où ils les tirent : ce qui embarrasse leur vérification.

FELLER convient dans son *Dictionnaire historique* (5), à l'occasion » de ce coup d'éclat, que quelques savans le révoquent en doute, mais

(1) *Acta Sanctorum*. Antverpiæ et Tongarloræ, 1643-1794, in-fol.º (29 Julii).

(2) Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles. Paris, 1693-1712, in-4º, tom. II, pag. 482.

(3) Encyclopéd. Méthod. (*Antiquités*) ; tom. II, art. *Fidius*, p. 665.

(4) Voy. *Mém. de l'Acad. Roy. des Inscript. et Belles-Lett.*, in-4º, tom. I, pag. 201.

(5) Nouv. édit. en 12 vol. in-8º, art. *Simon-le-Magicien*, tom. VIII, pag. 193.

» qu'il se trouve admirablement d'accord avec les anecdotes rapportées par les Historiens profanes sous le règne de NÉRON. »

Cet accord admirable, dont on parle, laisse encore quelque chose à désirer, comme on va le voir.

DION-CHRYSTOSTOME (1), auteur païen, assure bien que NÉRON retint long-temps à sa Cour un Magicien qui lui promit de *voler dans les airs*, mais il n'en dit pas le nom.

Il semblerait bien, d'après SUÉTONE, « que, aux *Jeux Publics*, un homme entreprit de *voler* en présence de NÉRON; mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'Empereur fut teint de son sang »; malheureusement le texte concis de l'Auteur ne nomme pas davantage ce prétendu Magicien (2).

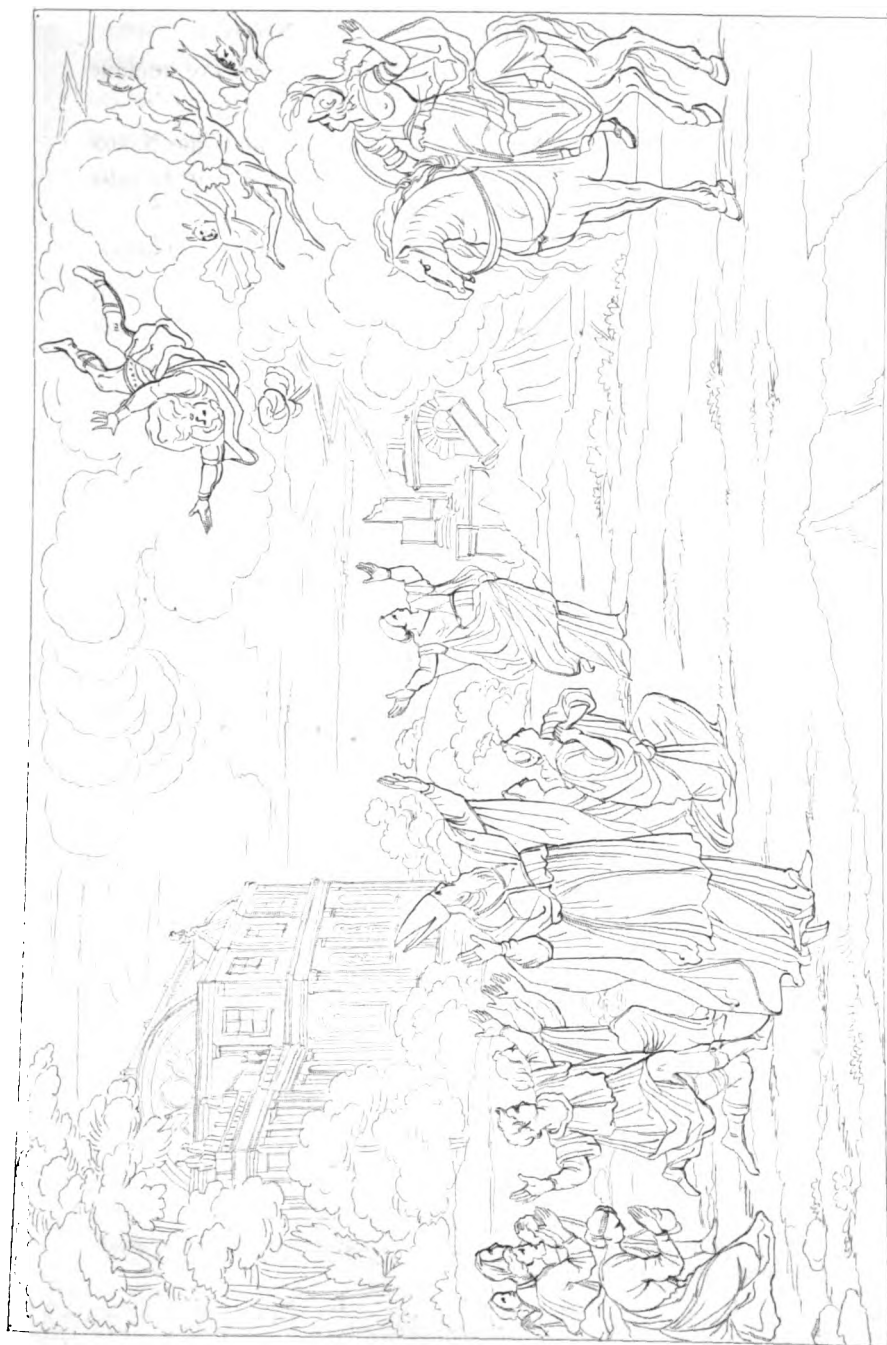
Si BARONIUS, LE NAIN DE TILLEMONT, CEILLIER et ORSI veulent absolument que ce prétendu Magicien que SUÉTONE appelle *Icare*, par ironie, soit le *Simon*, soustrait à la puissance du Démon et précipité par les prières de SAINT PIERRE et de SAINT PAUL, ils ont beau jeu; car s'ils ne peuvent pas en fournir des preuves convaincantes, on n'est pas plus en mesure de leur prouver le contraire.

Quant à AMBROISE; CYRILLE, de Jérusalem; AUGUSTIN; PHILASTRE; ISIDORE, de Péluse; THÉODORET, etc., que FELLER cite au nombre des autorités qui ont regardé le *vol de SIMON comme réel et physiquement vrai*, l'Abbé MASSIEU les a, pour ainsi dire, réfutés en masse, quand il a réfuté JUSTIN, puisqu'ils n'ont fait que répéter, en échos fidèles, ce qu'avait dit, avant eux, le Saint Martyr sur ce même objet.

Nous avons arraché à l'oubli, et peut-être à une perte irréparable, un petit nombre d'idées et quelques documens authentiques, relatifs à l'*Histoire de la Peinture dans la ville de Montpellier*, dont la conservation nous a paru devoir être utile.

(1) Oratio. 21.

(2) « *Icarus primò statim conatu juxtà cubiculum ejus decedit, ipsumque cruore respersit.* » Edit. cit., p. 586.



De la Collection des Dessins originaux du Dr Kuhnholz.

Nous avons réhabilité , parce que nous l'avons cru juste , la mémoire d'un Artiste qui avait , sans doute , des défauts dans ses talens , des propensions peu dignes d'éloges dans son caractère , et des passions haineuses et peu élevées dans son âme ; mais dont néanmoins il est évident , pour nous , que l'on `avait dit beaucoup trop de mal.

Si Samuel BOISSIÈRE n'a pas été un Peintre supérieur , un *grand Maître* , il n'était certainement pas , non plus , un Peintre sans mérite. Le *Dessin* ORIGINAL que nous possédons , ayant aussi pour sujet *la chute de SIMON-LE-MAGICIEN* , dont on peut voir la composition et l'exécution au trait dans la lithographie *fac-simile* jointe à cet écrit , suffirait pour fournir la preuve de cette assertion, aux Lecteurs qui n'auraient pas la patience de lire, d'un bout à l'autre , la *Notice* que nous publions aujourd'hui.

H. KUHNHOLTZ ,

Professeur-Agrégé et Bibliothécaire de la Faculté
de Médecine de Montpellier.

Morale et Philosophie mêlées.

Du Sacrifice (1).

Le Vigan, mai 1845.

Puisqu'il faut mourir et dès demain peut-être, fuyez, tristes soucis; qu'il n'y ait rien de commun entre vous et moi. Avant que ce funeste jour arrive, enivrons-nous, noyons nos chagrins dans les libations (2). De tout ce que je possède, il n'échappera rien aux mains avides de mon héritier, que ce dont j'aurai joui moi-même (3). Hâtons-nous donc, dérobons à la Parque ce moment précieux; le temps entraîne tout; la mort viendra trop tôt couvrir de son voile terrible nos yeux et nos amours (4).

(1) Ces fragmens, communiqués à la *Revue du Midi*, sur la prière de son directeur, par M. Roux-Ferrand, auteur de l'*Histoire des progrès de la Civilisation en Europe*, sont extraits d'un ouvrage, encore inédit, qui paraîtra avant peu sous cet titre : *Des sentimens moraux et des passions humaines au point de vue chrétien*. M. Roux-Ferrand qui était, il y a peu de jours encore, Sous-Préfet du Vigan, et qu'une décision ministérielle a appelé à Paris dans un autre poste, ne sera cependant point perdu pour notre Recueil. Le savant historien, attaché de cœur au Midi, a bien voulu nous promettre, malgré son éloignement, de continuer sa collaboration.

(2) *Ἐπειδὴ βροτὸς ἐτυχθῆν....*

ANACRÉON, ode XXIV.

(3) *Cuncta manus avidas fugient heredis amico
Quæ dederis animo.....*

HORACE.

(4) Tibulle.

Anacréon , Horace , Tibulle , apôtres du plaisir , vous devez être bénis par l'humanité ; car votre douce philosophie lui a donné des leçons de bonheur.

Rien de plus logique , en effet. L'art de *vivre* ne peut être que celui de multiplier ses plaisirs ; mais ces plaisirs grossiers ne sont pas les seuls pour l'homme vraiment civilisé , ils amènent trop tôt la satiété.

Les arts nous ouvrent une nouvelle source de jouissances ; ils expriment , adoucissent , idéalisent les passions humaines , leur ôtent l'enveloppe grossière : usons-en pour doubler les douceurs de la vie ; ajoutons à la volupté le plaisir de la décrire , de la chanter , de la peindre. Quoi de plus licite ? Car , enfin , les sens nous ont été donnés avec un but final ; chacun d'eux appelle une jouissance : est-ce à l'homme à la répudier ?

La peinture naît de la vue , la musique de l'ouïe , comme la gastronomie du goût et l'amour de tous les sens réunis. Quel obstacle peut nous retenir ? Quelle réflexion chagrine peut nous arrêter ? Un père , une mère infirmes ? Ils ont eu leur temps ; la fin est arrivée pour eux comme elle arrivera pour nous ; laissons-les s'engourdir et s'éteindre ; n'anticipons pas sur notre mort pour éloigner la leur. Une femme , des enfans ? Mais pourquoi s'imposer une telle gêne ? Pour des êtres inconnus , et dont , à la rigueur , on peut se passer ? Et si notre expérience nous a fait contracter un lien que la sagesse nous commandait d'éviter , si l'intérieur de notre ménage nous déplaît , vivons ailleurs et que chacun soit libre. Que sont , en effet , ces liens prétendus ? Une véritable déception que l'absurde tyrannie des lois a rendue insupportable. La nature n'a voulu qu'une chose : la conservation de l'espèce. Voyez les animaux dont le raisonnement n'a pas faussé l'instinct. La lionne défend ses lionceaux ; mais elle les abandonne dès qu'ils sont forts , leur dispute un lambeau de chair , les déchire plutôt que de céder , et s'accouple à eux si d'autres besoins succèdent à la faim.

Malheureusement dans notre état de civilisation tous les plaisirs coûtent ; l'or est au milieu de toutes les jouissances ; il en

faut à tout prix ; et si le hasard n'en a pas mis dans nos coffres ou ceux de nos pères , le travail seul peut nous en donner. Mais le travail est si long et la vie si courte ! Après le travail , la vieillesse , l'infirmité , la mort ; et à quoi sert la richesse , alors ? Jouissons-en , c'est le plus sûr. Si nous avons de l'or , usons-en ; nos enfans se pourvoieront ; si nous n'en avons pas , pourquoi ne prendrions-nous pas celui que notre ruse , notre intelligence peuvent nous donner ? La terre est au plus fin et nos facultés ne doivent pas rester inertes. Un homme nous embarrasse , il est si aisé de s'en défaire ! Peut-être lui épargnons-nous une douloureuse vieillesse , tout en nous ménageant des jours pleins et heureux...

Heureux ! — Mais pourquoi cette horreur involontaire en écoutant un raisonnement si logique et que tout dans la nature justifie ? Pourquoi l'animal , qui suit aussi la loi de la nature , jouit-il sans remords de la vie qui lui est donnée , tandis que l'homme souffre intérieurement des actions les plus naturelles ? Un tigre se jette sur sa victime , la déchire , s'en repaît et s'endort plus calme. Il n'est pas un animal qui ne satisfasse ses appétits sensuels sans s'embarrasser le moins du monde des suites et des résultats. Pourquoi ce remords chez l'homme ? Est-ce un défaut de son organisation faible ou malade ? L'animal a des instincts , des appétits , des sens ; il en use et il jouit. L'homme a des instincts plus développés , des appétits plus nobles , des sens plus parfaits ; il en use et il en souffre...

Il y a là-dessous un impénétrable mystère...

Un mystère ! — Mais , en supposant que la révélation ne nous l'ait pas expliqué , le raisonnement seul ne nous dit-il pas que cette souffrance est le résultat d'un *principe* qui nait lui-même de cette organisation plus parfaite ? Ce principe , Dieu l'a mis dans la conscience de tout homme. Quel que soit le siècle ou le climat qui l'a vu naitre , il l'y a mis avec la liberté , et de ces deux élémens naissent l'épreuve et la croyance à une autre vie.

Ce principe est absolu , impératif , obligatoire. Bien différent de l'intérêt humain qui compare et choisit , il commande , et l'homme qui n'obéit pas , souffre. Libre , il peut , entraîné par les sens , enivré par les passions , être sourd à la voix intérieure qui lui dit la *vérité* et le *devoir* ; mais , l'ivresse passée , les sens calmés , il souffre , il se méprise de sa lâcheté. Il a eu un instant de plaisir ; il a répudié des siècles de bonheur , de ce bonheur que les sens ne donnent pas et que l'âme seule peut offrir. Et , s'il a laissé prendre à ses sens un empire trop grand , sa vie s'écoule dans cette lutte incessante entre l'espoir , les déceptions et le remords.

La nature matérielle est admirable. Depuis le ciron jusqu'à la baleine ; depuis le grain de sable jusqu'aux mondes innombrables qui entourent notre globe et aux innombrables soleils qui les éclairent , tout chante la gloire du créateur ; mais rien , dans cette nature matérielle , ne donne l'idée de ce principe qui porte avec lui l'idée de devoir , de sacrifice et d'immortalité. Au milieu de cette nature qu'il voit , qu'il sent , qu'il touche , l'homme se reconnaît seul supérieur , en ce sens qu'il est seul responsable de ses actes. Tout ce qui l'entoure , naît , vit et meurt en vertu d'une loi fatale. Lui seul est libre ; il peut faire le bien ou le mal , perdre son âme ou la sauver. La perdre par la jouissance , la sauver par le sacrifice. Le sacrifice est donc la loi morale , la loi gravée au fond de la conscience comme dans le livre de Dieu.

Tout cela n'est pas , certes , nouveau ; chacun de nous l'a senti , d'autant plus que les illusions se sont enfuies , que les sens ont perdu de leur empire et que l'erreur a disparu devant la lumière... Mais il est bon d'en retrancher l'image confuse , de faire entendre aux sourds et de faire voir aux aveugles : heureux s'il nous est permis d'en guérir quelqu'un ! Une pensée rectifiée , une âme sauvée des séductions des sens n'est-elle pas la plus douce des récompenses ?

Nous le disons avec conviction , ce principe admis , tout change , tout prend une autre direction ; le sacrifice , loin d'être repoussé , devient le but de la vie.

Le bonheur n'est donc pas dans les sens, dans la jeunesse, dans l'ivresse, dans l'amour humain; car toute jouissance humaine entraîne après elle et déceptions et remords... Il est dans ce qui paraît le plus s'en éloigner, dans le *sacrifice* que le corps repousse, que l'âme éclairée recherche et que Dieu bénit...

Dieu ! insondable idéal de toutes les perfections, de toutes les grandeurs que pressent la pensée humaine, et pourtant existence personnelle, partout manifestée et partout sentie; unique réalité qui donne à tout la réalité; esprit, ordre, amour et force, qui embrasse, soutient, coordonne et vivifie tout.

Le sacrifice, disons-nous, est ordonné et béni de Dieu; il nous rapproche de Dieu. Qu'est-ce, en effet, que le sacrifice? C'est le renoncement à tout ce qu'il y a d'humain, de mauvais, de contraire à l'ordre. L'âme puissante et généreuse, l'âme purifiée, qui se sent capable de ce sublime effort, trouve dans ce besoin de l'infini qui la rend mécontente de ce qui est borné, dans ce mouvement spontané et irrésistible qui l'emporte au-delà de ce monde, une coexistence plus complète, un sentiment de la vie plus pénétrant, une jouissance plus douce et plus vive que celle dont la terre pourrait être la source pour elle...

N'allons cependant pas, abusant de cette pensée, nous isoler de la terre où Dieu nous a placés pour y vivre, y souffrir, y subir l'expérience commune. Soyons-y pauvre ou riche, infirme ou puissant; soyons-y fils, père, ami, époux, citoyen; aimons, puisque c'est aussi une loi de notre nature, mais aimons d'un amour pur et déjà céleste; sacrifions tout ce qui touche au corps; élevons, glorifions l'âme dans toutes les phases de la vie que Dieu nous a faite, et sur cette terre de douleurs nous trouverons déjà le ciel. Au lieu du passager, du corruptible, du périssable, du borné, nous trouverons l'infini; au lieu de l'égoïsme, l'amour; au lieu de l'intérêt et du désordre, nous trouverons l'ordre et le devoir; au lieu de la nécessité, la liberté; au lieu du temps, l'éternité !... Tout change, tout s'élève; la nature prend un autre langage; les événemens de la vie une autre sig-

nification, les devoirs une autre importance. L'Évangile a trouvé dans le cœur un écho pour lui répondre (1) !...

De la Philanthropie et de la Charité.

Deux mots qui semblent être synonymes et avoir le même but : le bien de l'humanité. Il y a cependant entre eux une différence immense : toute celle qui sépare le monde païen du monde chrétien.

La philanthropie s'adresse au corps, la charité à l'âme ; la philanthropie marche au bruit retentissant de la publicité et de la renommée, la charité se cache. La philanthropie console l'infortune en riant ; elle quête pour elle dans les bals, les spectacles, et se joue avec les frivolités du monde ; la charité, assise sur le grabat du pauvre, le console autant de ses larmes et de son amour que de son or. Une larme est si douce au cœur de l'infortuné ! C'est son langage, le seul qu'il connaisse et qu'il apprécie.

Non, que je veuille pour cela réduire à rien le mérite de la philanthropie : au milieu du monde corrompu qui nous entoure, c'est encore un être honorable, car il soulage quelques misères et songe aux autres en songeant à lui. Un esprit plus chagrin dirait peut-être qu'il n'a que lui en vue, en s'occupant de l'humanité ; je ne vais pas si loin, car ce serait là de l'égoïsme et un tel homme ne mériterait plus le nom de philanthrope... Mais le *moi* qui vient se mêler à la bonne action, en diminue nécessairement le mérite aux yeux de Dieu, qui veut que la main gauche ignore le bien que fait la droite... Mais le *moi* n'est pas de l'amour, et il faut aimer pour n'être pas charitable à demi. Le chrétien aime le malheureux, le malade, le pauvre ; il aime comme le Christ nous a aimés, quand il s'est dévoué pour nous à l'ignominie et au supplice.

Le philanthrope fait le bien de son comptoir, de son divan, de son salon doré ; le chrétien ne sait le faire que dans le grenier du

(1) S. Vinc.

pauvre , dans l'atelier de l'artisan sans travail , ou au chevet du lit de l'homme auquel il apprend à mourir , en lui disant combien la mort est belle pour celui qui a souffert et prié , combien surtout elle est douce quand elle n'est que le repos au sein de Dieu.

N'a-t-on pas , en effet , trop restreint le mot de charité en ne l'appliquant qu'à l'aumône d'un peu d'or ? La charité , c'est le secours spirituel aussi bien et mieux encore que le secours temporel ; la charité , c'est l'amour qui donne , avec le pain , l'espérance et la foi.

De la Bienveillance.

La bienveillance n'est pas une vertu ; elle naît du caractère. Inconnue à certains êtres peu privilégiés , elle est naturelle à l'homme bon et quelque peu civilisé. Aussi n'est-ce pas de cette bienveillance innée que je veux m'occuper , mais de celle qui s'acquiert , de celle que donne le christianisme.

Celle-là est indépendante de l'humeur , du caprice , des événements ; elle est établie , autant que l'autre est passagère et prompte à s'enfuir à la première occasion. Dégagée du moi elle est toute à celui qui a besoin de nous ; heureuse de lui être utile , de le distraire de ses maux , elle écoute avec bonheur le récit des chagrins qu'elle peut amoindrir , comme celui des plaisirs qu'elle ne peut partager. C'est une aumône encore que le *savoir-écouter* ; c'est l'aumône qu'on fait aux riches qui en sont d'autant plus avides que tout leur est chagrin : « J'ai fait aujourd'hui une bonne action , disait Champfort ; moi pauvre souffrant et affligé , j'ai consolé un homme comblé de tous les dons de la naissance , de la fortune et de la santé... » Cette bonne action c'est la vie entière d'un bon prêtre ; et ce fait qui se renouvelle si souvent , que prouve-t-il ? Que le chagrin n'a pas de réalité ; que c'est notre imagination qui le crée , en créant des chimères que nous nous prenons à adorer avec d'autant plus de passion que nous ne pouvons les posséder. Et pourtant le bonheur , le vrai bonheur est là , près de nous , dans cette église dont nous entendons les chants , dans cette chambre d'ouvriers sans feu , sans lumière , sans pain , que

nous fuyons comme un objet de dégoût, et où nous trouverions le remède à nos peines imaginaires, la source d'un bonheur tout nouveau, si nous savions vaincre notre répugnance et y entrer avec le sourire de la bienveillance aux lèvres.

La bienveillance n'est pas douce seulement aux infortunés, elle rapproche les esprits aigris, ramène les cœurs endurcis, console et attache les inférieurs, encourage le mérite timide, rend plus doux et plus forts les nœuds de l'amitié. On ne sait pas assez quelle est la puissance d'un sourire bienveillant : il peut éteindre la haine profonde qu'a trop souvent aussi la puissance de faire naitre le sourire caustique et railleur du monde.

Mais, répétons-le, pour être vrai : cette bienveillance constante, inaltérable, est impossible sans le secours de Dieu. Si notre âme n'est elle-même calme et purifiée, comment portera-t-elle le calme dans le cœur de nos frères ? Pourrons-nous donner ce que nous n'avons pas ? Le cœur troublé par les passions est inhabile à offrir autre chose que le reflet de ces passions, et le sourire factice qu'il nous donne est l'hypocrisie du monde et non la bonté du Christ.

De la Patience et de l'Espoir.

La patience est aussi une vertu chrétienne : celui qui pense que tout finit avec nous, est pressé de jouir, de profiter des courts instans que le *destin* lui accorde ; il s'émue et se dépite à chaque contrariété qui lui enlève un de ces plaisirs après lesquels il court incessamment.

Le chrétien qui est convaincu que cette vie est une épreuve et que l'éternité lui appartient, supporte avec résignation, avec patience, le présent en vue de l'avenir. « Mon Dieu, s'écrie-t-il à chaque coup qui le frappe, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne !... »

La patience, dit Vauvenargues, n'est souvent que l'art d'espérer (1).

(1) *Réflexions morales.*

... Ce philosophe eût été dans le vrai, s'il eût été chrétien ; mais, à son point de vue, qu'est-ce que l'art d'espérer, et que devient-il quand chaque phase de la vie amène une déception et un chagrin ? Il semble que La Rochefoucault ait voulu corriger cette pensée, en disant à son tour que *l'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable* (1)... Mais, hélas ! quelle vie, quelle fin et quelle singulière espérance !... Quand on est à un point de vue faux, l'esprit a beau s'agiter, se tourner dans tous les sens, on arrive toujours à une conclusion absurde.

L'espérance marche devant nous, dit à son tour et avec plus de vérité le moraliste Massias ; d'espace en espace elle laisse tomber quelque jouet que nous ramassons. Viens, dit-elle, nous voici bientôt arrivés, et tout à coup elle nous montre la mort (2)... L'imprudent a été pris au piège ; son désespoir est grand, son agonie affreuse. L'homme vraiment chrétien ne s'y est pas trompé. Chaque pas lui a montré le but, et la mort n'est pour lui que le port après la tempête.

De la Simplicité.

Le chrétien marche en toute simplicité dans la voie tracée par l'Évangile, et ne s'occupe pas de ce qui se passe autour de lui. Si l'on s'étonne, si l'on admire, si l'on blâme, si l'on rit, peu lui importe ; car il demeure aussi inaccessible à la vaine gloire, qu'au blâme ou au mépris.

Se mettre en vue, faire auprès des autres un certain effet, attirer sur soi les regards des contemporains ou de la postérité, sont les mobiles les plus féconds de l'homme qui n'est pas profondément pénétré des vérités chrétiennes. Alexandre, César, Napoléon, songeaient-ils au bonheur de leurs peuples en agrandissant incessamment leurs conquêtes ? Nullement ; ils obéissaient à l'impérieux besoin de poser en face du monde, et ce mobile

(1) *Pensées et maximes.*

(2) Le baron Massias ; *Principes de Philosophie et de Morale.*

qu'ils entouraient de tant d'éclat, qu'ils couvraient de tant de gloire, nous le découvrons tous les jours en des hommes moins grands par l'intelligence, mais pétris du même limon... non que nous le reconnaissons en nous-même, hélas ! car nous n'apercevons pas la paille de notre œil, mais c'est un spectacle que nous nous donnons mutuellement à chaque heure du jour...

Ce défaut de simplicité, ce besoin d'occuper de soi, qui se traduit, selon les hommes, en actions magnifiques, en singularités, en manies, a été de tous les temps et de tous les peuples. C'est ainsi que nous voyons Cujas étudier couché ou plutôt étendu sur un tapis, seul moyen, selon lui, de le faire d'une manière fructueuse; l'historien Mézerai, ne travailler qu'à la lueur de la chandelle, même en plein jour; Varillas, s'emprisonner pendant trente-quatre ans dans sa chambre pour y méditer sur la grammaire, et déshériter son neveu, parce qu'il recevait de lui une lettre sans orthographe; Bayle, au contraire, abandonner ses méditations au bruit du tambour qui lui annonce un baladin ou des marionnettes, et se poser au milieu du peuple avec une joie d'enfant, après avoir fait le coup de poing pour conquérir une meilleure place dans la foule; Maglabecchi, manger sur ses livres, dormir sur ses livres, et ne sortir de cet excès d'étude que pour soigner des araignées...

Mais laissons cette nomenclature qui pourrait se prolonger à l'infini : ces excentricités sont une infirmité morale, non-seulement en ce sens qu'elles ridiculisent l'homme qui en est atteint; mais encore en ce qu'elles dénotent en lui le besoin d'attirer l'attention, fût-ce au détriment de sa dignité. Nous pourrions citer des exemples plus forts, plus concluans; mais, si nous n'aimons pas ces portraits qui font grimacer l'humanité, nous goûtons moins encore ceux qui la montrent dépravée ou hideuse.

Comment, après cela, ne pas apprécier et aimer cette simplicité toute chrétienne qui nous fait agir et marcher sous le doigt de Dieu, sans regarder, autour de nous, s'agiter la médisance ou la calomnie, l'éloge, la flatterie ou les applaudissemens humains?

Du Découragement et du Remords.

C'est ici surtout que se montre la sublimité de la religion chrétienne. Dans la vie de ce monde les tentations sont si fréquentes, le moi si fort et la nature humaine si faible, que l'apparence du bonheur nous séduit, que nous nous laissons guider par cette ombre fugitive, que les séductions de la chair amènent le doute de l'esprit, que le ciel s'obscurcit à mesure que la vérité s'éloigne, et que les fautes se succèdent, en dépit des résolutions les plus fermes que nous avons pu former.

Qu'arrive-t-il alors? Nous nous irritons contre nous-même; le remords nous ronge le cœur et le découragement le suit... Le découragement, horrible atonie de l'âme, qui ne sait plus ni le comment ni le pourquoi de la vie; désespoir intérieur, qui nie l'amitié, le bonheur, qui repousse toute consolation comme mensongère, et appelle la mort, ou plutôt le néant, pour échapper à ses tortures.

Le néant n'arrive pas; mais souvent le vice que l'homme vaincu accepte comme transaction avec l'angoisse qui le dévore, prend sa place.

L'absence du principe religieux a amené la faiblesse, celle-ci le découragement; le vice a suivi ce dernier; la morale sans base est aussi sans force; l'homme, arrivé à ce point, se prend alors à faire des arrangemens avec la conscience, suppose qu'il ne peut en être autrement, et que, après tout, c'est la faute de celui qui nous a créés ainsi.

Plus à l'aise dans cette nouvelle idée, il suit la pente glissante qui conduit des vices aux crimes ou à l'abrutissement.

S'il veut de temps en temps se soulever, l'énergie manque toujours; il retombe dans sa fange.

Quelle est, au contraire, la destinée de l'homme dans le sein duquel ont germé des sentimens chrétiens? Il sent sa faiblesse aussi; il a honte de lui-même; il connaît le remords, mais il échappe au découragement fatal.

Sa faute reconnue , avouée , son âme soulagée se dilate et les portes du ciel , un instant fermées , se rouvrent pour lui : il a rejeté le vieil homme ; il est devenu un homme nouveau : il était malheureux de ses fautes passées ; il est heureux de ses vertus à venir. Les fautes ont été grandes , les peines plus grandes encore ; mais , si le repentir est sincère et profond , la bonté divine immense , incommensurable , enlève jusqu'au souvenir de la faute en nous offrant l'expiation.

ROUX-FERRAND.

LE JOURNAL DE GRACCHUS BABEUF.



Toulouse, mars 1845.

Quelles furent les causes de la révolution de 89 ? Les historiens et les publicistes ont donné des réponses diverses à cette question, selon leurs opinions ou leurs préjugés. Ceux-ci, emprisonnés dans les limites étroites d'une formule religieuse, font sortir la révolution tout armée des flancs du catholicisme ; ceux-là, accordant la simple valeur d'un fait à cette immense agitation qui de la France s'étendit à l'Europe et au monde, l'expliquent par la mystérieuse fatalité ; d'autres enfin, et ce sont les plus nombreux, la conçoivent comme la conséquence nécessaire d'une mauvaise politique, de la corruption de Louis XV, et de la misère publique devenue intolérable, grâce aux prodigalités folles d'une monarchie qui ne craignait point d'engraisser des sueurs du pauvre un essaim de courtisanes altérées des joies de l'orgie, éhontées bacchantes, toujours prêtes à livrer leur corps aux baisers de l'adultère, dans les impures retraites du Parc-aux-Cerfs et de l'Oeil-de-Bœuf.

Aucune de ces explications ne nous paraît satisfaisante. La seconde nie Dieu et la liberté humaine, et les deux autres sont

trop absolues. Tout se lie et s'enchaîne ici-bas, et il n'y a pas dans l'histoire un seul événement isolé ; car un événement est un effet, et il n'existe pas d'effet sans cause. Que l'on prenne un épisode quelconque des annales d'un peuple ; et si l'on en cherche la raison, on la trouve dans les idées du temps où il se produisit. Or, les idées sont filles des idées ; elles sont l'œuvre d'une génération constante, qui n'a d'autres lois que les lois capricieuses du génie. Il y a donc solidarité complète entre l'idée dominante d'un siècle et l'idée du siècle précédent ; et, en remontant la chaîne des idées parallèlement à la chaîne des années, on arriverait sans interruption à l'idée vague du *moi*, la seule que pût concevoir le premier homme, à cette heure solennelle où il s'éveilla sous le souffle fécond du Dieu créateur.

La solidarité des événemens historiques démontrée, on voit tout ce qu'il y a de futile à chercher, dans le sein des révolutions armées ou pacifiques qui signalèrent des siècles des long-temps écoulés, le sens des révolutions contemporaines. Ce travail, où peut briller la sagacité d'un érudit, aboutit, d'ordinaire, à des résultats faux ou du moins hypothétiques. Nous préférons expliquer tous les mouvemens de l'humanité par une faculté qui forme son plus bel apanage, le *progrès*, c'est-à-dire la faculté de vivre en se perfectionnant.

Toutes les fois qu'au milieu d'une société calme comme les ondes bleues d'un lac immobile, s'élève une grande tempête, cherchez la cause de cette tempête dans la loi du *progrès* et non ailleurs.

Mais le progrès lui-même n'est que la cause *indirecte*, *médiate* des événemens, qui ont aussi des causes *directes* *immédiates*.

Avant de se réaliser dans les faits, toute révolution sérieuse s'accomplit dans les idées. Qu'est-ce qu'une révolution, si ce n'est la lutte d'une partie de la société contre l'autre partie, l'insurrection des opprimés contre les oppresseurs, le marteau qui frappe les abus dont gémit une classe du peuple ? Or, ce marteau ne démolit pas aveuglément ; une pensée le guide, pensée élaborée dans l'intelligence des masses, et discutée, dével-

loppée par les hommes supérieurs, véritables précurseurs de l'avenir.

Se révolter, ce n'est pas jeter à l'air une protestation vaine : c'est combattre pour vaincre à l'aide de la plume ou de l'épée ; c'est renverser des institutions mauvaises, en les attaquant dans leur principe ou dans l'application du principe.

Descartes, le premier, prépara la révolution française ; Descartes qui, sous un certain point de vue, continua Luther. Quelle fut l'œuvre de Descartes ? Il reconstruisit la philosophie de la base au sommet, et porta le dernier coup à la scholastique, dont l'absurde despotisme brisait l'élan de la pensée ardente à sonder l'inconnu. Les scholastiques et saint Thomas, l'ange de l'école, abdiquaient humblement l'initiative de la raison ; les questions les plus profondes ils les tranchaient au moyen de la foi, cette vertu des dupes, au profit des fripons, selon l'expression de Volney. *Magister dixit*, le maître l'a dit : voilà leur argument, argument stérile, argument d'esclave. Ils ergotaient, pendant des années entières, sur les règles de la logique péripatéticienne, sur des subtilités puériles, des corollaires théologiques, et ignoraient le premier mot de la psychologie.

Ce fut un beau jour pour l'humanité, celui où Descartes, armé du doute, foula aux pieds les guenilles de la vieille métaphysique, pour relever la philosophie à la hauteur d'une science et fonder la liberté de penser. Désormais, le *fait* ne sera plus assimilé au *droit*, et le droit s'appuiera sur sa véritable base, la raison ; désormais, la puissance des nobles, des prêtres et des rois ne sera plus regardée comme la puissance de Dieu ; les écrivains indépendans la contesteront après l'avoir dépouillée de ce prestige éblouissant qui fascinait les imbéciles, et ils la citeront sans hésiter au tribunal de l'opinion.

La révolution apportée par Descartes dans la philosophie, passa bientôt dans la littérature. On critiqua timidement d'abord, ensuite d'un ton ferme, les hommes et les institutions : on déclara la guerre aux préjugés. Durant le siècle de Louis XIV, siècle de despotisme s'il en fut, quelques voix audacieuses firent en-

tendre des accens libres. Molière railla les bourgeois et les grands, et personnifia dans Tartufe l'hypocrisie de Versailles ; Racine et Fénelon adressèrent des conseils sévères à la royauté qui, pourrie d'orgueil, se croyait infailible ; Scarron le cul-de-jatte, Scarron l'ennemi implacable, le poète de la Fronde, insulta dans une satire pleine de verve cynique le cardinal Mazarin, cette majesté à robe rouge qui gouvernait l'État.

Plus nous approchons de 89, et plus l'inspiration révolutionnaire éclate dans les monumens de la littérature. Le dix-huitième siècle est admirable, en ce sens qu'il rongea les friperies du passé. Sa gloire, gloire pure, gloire éternelle, que toutes les haines entassées ne pourront flétrir, c'est d'avoir soutenu ses droits *essentiels* de l'humanité et prêché le sublime principe de la fraternité, pendant que les rêveurs d'Allemagne cherchaient à leur tour la solution des vastes problèmes métaphysiques, et oubliaient l'homme social pour l'individu.

Le dix-huitième siècle fut une sorte de croisade contre les anciennes erreurs. Poètes, historiens, philosophes, savans, formèrent une ligue sainte, et attaquèrent avec fureur les vices d'une organisation sociale qui soumettait le peuple, qui travaille, sue et arrose de son sang les champs de bataille, aux caprices de quelques privilèges affublés de la mitre ou du blason. Écoutez Voltaire, prodiguant le sarcasme aux croyances les plus enracinées, doutant de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'âme, ridiculisant les superstitions, et sapant toutes les religions positives, afin de bâtir sur leurs ruines le culte de la nature et la souveraineté de la raison. Écoutez Jean-Jacques Rousseau, proclamant, d'une voix frémissante d'enthousiasme, l'égalité, le déisme, la tolérance religieuse et la liberté politique. Écoutez Condorcet, établissant la perfectibilité indéfinie de notre race.

Puis, ce sera Diderot, criant anathème aux tyrannies couronnées, aux charlatans qui exploitent la crédulité du peuple. Diderot, appelant de tous ses vœux l'heure bénie où il pourra :

Des boyaux du dernier prêtre
Étrangler le dernier des rois.

Ce sera, enfin, Beaumarchais, se moquant par la bouche spirituelle de Figaro, de la sottise de ceux qui croient la terre faite pour eux seuls, parce qu'ils ont pris la peine de naître ; flétrissant la censure aveugle, méchante, dont relevaient les gens de plume et ces mille servitudes qui grevaient, sous l'ancien régime, la liberté individuelle.

La philosophie du dix-huitième siècle pénétrant dans les masses, releva l'homme de sa prostration morale et lui rendit le sentiment de sa dignité. Artisans et bourgeois ne fléchirent plus sous l'arrogance des *seigneurs*. Le commerçant, qui bravait le péril des mers et exposait mille fois sa vie, pour enrichir la patrie du fruit de ses expéditions lointaines ; l'ouvrier, attaché au métier comme le serf à la glèbe, pour entretenir le luxe des riches ; le laboureur, penché sur le sillon arrosé de ses sueurs, pour nourrir l'oisiveté des classes privilégiées, comprirent qu'ils valaient bien ce comte ou ce marquis si fier d'étaler un faste assaisonné d'orgueil et de bêtise.

L'infatigable et courageuse prédication des écrivains de l'Encyclopédie allait porter ses fruits.

La France, en 89, se trouvait dans une situation on ne peut plus déplorable. Necker, malgré son habileté financière, n'avait pu combler l'immense déficit du trésor public épuisé par les folles prodigalités de Louis XV, espèce de sultan toujours plongé dans la débauche et les enivrantes joies du harem ; Sardanapale qui eût vendu son royaume pour une nuit de volupté. Le désordre régnait dans l'administration ; la politique était égarée entre les mains de ministres incapables ; un roi, *honnête homme*, si l'on veut et naturellement bon, mais faible à se laisser gouverner par le sourire d'une femme ambitieuse ou les conseils intéressés d'un courtisan, occupait le trône ; enfin la misère, la misère cruelle, inexorable, rongeaient les entrailles du peuple qui, pauvre et nu, mourait de froid et de faim au milieu des rues et tout le long des grandes routes.

Un homme seul, portât-il la couronne au front, ne pouvait étouffer tant de maux ; et néanmoins l'application du remède

était urgente , car les esprits fermentaient ; le spectacle de l'opulence offensait les populations affamées , et l'exaspération , sans cesse croissante , menaçait de faire éclater les vengeances du désespoir.

Alors on eut recours aux États-Généraux. Cette assemblée , dans la fameuse séance de Jeu-de-Paume, jura de ne se séparer , malgré les ordres de Louis XVI, qu'après avoir donné une Constitution au pays. Or , cette résistance à l'Oint du Seigneur fut le premier acte de la révolution, qui grandit ensuite rapidement.

89 est une réaction formidable de la classe moyenne contre la noblesse et le clergé. La démocratie restait encore à l'écart ; elle ne recueillit aucun des profits de la victoire ; et si le prolétaire participa au combat , soit en renversant les noires tours des Bastilles féodales , soit en roulant au pied des palais ses vagues tumultueuses, ce fut comme instrument de la bourgeoisie.

• Les députés de la Constituante n'étaient pas démocrates ; ils représentaient *exclusivement* cette bourgeoisie de laquelle ils tenaient leurs mandats ; ils ne voulaient pas inaugurer le règne du peuple et de l'égalité , mais seulement la domination de la bourgeoisie ; ils voulaient une société où le Tiers-Etat fût *tout*, selon le mot de Sièyes , le théoricien de l'école.

Au sein de la révolution prise dans toute son étendue , s'agitèrent trois partis bien distincts. Le premier , celui-là même qui dominait dans la Constituante, se bornait à demander quelques réformes assez douces et une monarchie représentative copiée sur la monarchie anglaise.

Le second , s'inspirant des principes de la démocratie pure et du contrat social, ne se contentait pas d'améliorations superficielles, il exigeait une métamorphose complète de la forme sociale. Il voulait abattre toutes les aristocraties , celle du blason et celle de l'autel , et planter sur leurs débris le drapeau de l'égalité. Les Montagnards appartiennent à ce parti.

Le troisième se composait des royalistes , trainards d'une civilisation qui marchait au pas de course , nobles et prêtres regrettant avec amertume les privilèges et les injustices du vieux régime.

Comme on le pense , chacun de ces partis eut ses organes dans la presse de l'époque.

La littérature est l'expression de la société, a dit M. de Bonald, et cette définition nous paraît aussi profonde que vraie. Or, les révolutions étant un état exceptionnel dans la vie d'une nation , la littérature révolutionnaire doit offrir des caractères exceptionnels.

Il y aurait des études curieuses à faire sur la presse de notre révolution, principalement sur la presse politique et quotidienne ou hebdomadaire. Sa sphère d'action fut très-large ; elle saisisait tout dans ses vastes bras, et jetait à l'esprit public vivifié par elle, des discussions graves, des discours enflammés, le récit passionné des craintes de la veille et les espérances du lendemain.

Le journaliste alors était un combattant sur la brèche. Il connaissait tous les dangers qu'il y avait à suivre une carrière semée d'abîmes, et n'en continuait pas moins la défense de ses idées. Un phrase trop hardie, un mot mal sonnante où mal interprété, pouvait lui coûter la vie, et néanmoins il se risquait avec une audace incroyable. Fort de sa conviction, il livrait à ses ennemis une guerre sans pitié, nourrissant la polémique de toutes les haines de son âme.

Le caractère distinctif des journaux de la révolution, c'est la verve et une énergie qui tenait parfois de la rage. En complet accord avec les pensées qu'il recouvrait, le style des publicistes de ce temps mémorable ne ressemble pas au style glacé des publicistes de nos jours ; ce n'est pas l'eau dormante d'un lac, c'est le torrent qui mugit, déracinant sur son passage chênes et roseaux ; c'est l'avalanche qui tombe, l'éclair qui brille dans la nue, le glaive qui frappe.

Il faut se garder de croire que les journaux attachés à la cause de la révolution eussent le monopole de la violence et de l'injure. *L'Orateur du peuple*, le *Journal de la Montagne* et *l'Ami du peuple*, feuilles républicaines, poussaient avec une cruelle persistance aux mesures extrêmes, et appelaient avec des cris terribles la mort sur la tête des adversaires du gouvernement

nouveau; mais les journaux royalistes rendaient insulte pour insulte, menace pour menace. Il est même certain qu'ils commencèrent le feu, descendirent les premiers à la calomnie, et mirent à l'ordre du jour ces hostilités sans modération ni pudeur qui inspiraient de tristes représailles. Ainsi, le 22 septembre 1789, le *Journal de la Ville et de la Cour*, organe favori des gentilshommes, à la rédaction duquel le comte de Provence (Louis XVIII) travaillait, dit-on, traite de galériens les citoyens les plus purs de l'Assemblée nationale, et les prie « de faire vérifier, non pas leurs pouvoirs, mais leurs épaules, » avant d'entrer au Manège, lieu ordinaire des séances. Cette ignoble attaque contre les députés du Tiers-État se reproduisit souvent.

Puis, c'est le *Journal des Halles*, défenseur de l'aristocratie renversée, qui imprime ces lignes, où la platitude le dispute au cynisme : « L'aboyeur Marat, qui se dit ami du peuple, est un f.... gredin qui est vendu à un autre f.... gredin, nommé Danton, et celui-ci, grand et gros dogue, est vendu à un autre grand seigneur et gredin (Philippe-Égalité). Ainsi, voilà une chaîne de gredins qui se piquent de faire nos affaires pour faire les leur. Est-ce que nous ne pendrons pas cette f.... canaille ? »

Quelles idées ! quel style !

De pareilles citations, que nous pourrions multiplier à l'infini, n'ont pas besoin de commentaires. Nous nous arrêterons donc ici, n'ayant guère l'habitude de relever des outrages oubliés, et d'exposer au mépris public les fautes des morts.

Nous avons jeté un coup-d'œil général sur la presse de la Révolution et cherché à établir son caractère dominant. Étudions-la maintenant en détail, dans le publiciste le plus fougueux de ces années d'agitation, dans Babeuf.

F. DABADIE.

(La suite au prochain Numéro.)

LETTRES
A MONSIEUR DE SALVANDY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ,

sur

QUELQUES-UNS DES MANUSCRITS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE LA HAYE.

Deuxième Lettre.

Paris , novembre 1844.

MONSIEUR LE COMTE ,

Avant de reprendre l'examen des manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye , ou point où je l'ai laissé dans ma dernière lettre , permettez-moi de vous donner quelques détails sur divers ouvrages inédits que j'eus occasion de voir et qui n'appartiennent pas à cet établissement. Il faut , en effet , à l'étranger surtout bien plus qu'en France , ne pas négliger ce genre d'investigations ; car les particuliers sont quelquefois très-riches en livres ou en manuscrits curieux. C'est ainsi , pour n'en citer qu'un exemple , que j'ai appris dans un de mes voyages à Londres , par mon ami M. Thomas Wright , le plus zélé de tous les inquisiteurs de nos vieilles compositions romanes , en Angleterre , qu'il existe dans les Archives de sir John Stammer , un ouvrage anglo-normand du ^{xiii}^e siècle , contenant les aventures de Meloïs , fils de Meliane de Cornouailles , écrit sur un rôle très-long , et où les vers sont accompagnés de la notation musicale. C'était probablement (passez-moi , Monsieur , cette expression trop moderne peut-être en pareil sujet) une *partition* dont se servaient les jongleurs pour réciter et chanter leurs poèmes.

J'arrive aux ouvrages dont je voulais vous entretenir. Le premier

est un petit volume oblong , en papier fort , d'une écriture de la fin du **xvi^e** siècle , orné encore d'une reliure jadis très-élégante ; son possesseur actuel est le libraire Jacob , éditeur du meilleur Journal bibliographique de la Hollande. Au folio de garde de ce manuscrit , acheté assez cher dans une vente publique , se trouve cette date : *Anno 1574* ; puis , cette devise : *L'attente nourrit*. A côté on lit cette mention : *Appartient à Mlle. Catherine de Backère* ; et au-dessous , ces mots : *Si Dieu plaist*.

Ce manuscrit contient cinquante-deux pièces en vers. La plupart sont des chansons sur l'Amour , souvent assez fades , quelquefois assez piquantes , et ayant chacune , ou du moins presque toutes , en tête , comme indication de l'air sur lequel on les faisait entendre , le premier vers d'une ancienne chanson française. J'en ai copié une sur la *Victoire de Monsieur le duc d'Anjou , frère du Roi , en 1589* , et je l'ai donnée dans la *Revue du Midi* , non pas comme un modèle de poésie , mais comme un exemple de la gaité des camps au **xvi^e** siècle. Elle est l'œuvre probablement de quelque reître ou de quelque lansquenet-oïsis qui l'aura rimée pour l'édification de ses camarades , *inter pocula et scyphos*.

Dans le manuscrit cette chanson est suivie d'un psaume *accommodé à ladicte victoire , sur la voix* :

« *Dames , qui au plaisent son , etc.* »

Je regrette de n'avoir pas eu le temps de faire le relevé de toutes ces citations ; car , un vers recueilli d'après une indication pareille à celle dont nous parlons ici , peut servir à mettre sur la voie d'un ancien monument poétique. C'est dans ce but que j'ai publié (*Bulletin du bibliophile* , année 1844) , en analysant le *Cancionero de Montésino* , ouvrage du **xvi^e** siècle et d'une grande rareté , les premiers vers d'anciennes romances espagnoles , sur l'air desquels devaient se chanter les *coplas* du *Cancionero* , tels que ceux-ci par exemple :

- O Castillo de Motanches , etc.
- A la puerta , esta
Pelayo y llora , etc.
- Ya cantan los gallos , etc. , etc.

Mais quelle était cette Catherine de Backère dont parle le manuscrit ? — Était-elle l'auteur de ces chansons ou tout simplement la propriétaire du livre ? Faut-il voir en elle un des anneaux de cette chaîne non interrompue de femmes poètes dont vous avez si éloquemment parlé dans la préface de *Nathalie* , et qui va de Christine de Pisan à *M^{me} Tastu* , de Louise Labé à *M^{me} Valmore* ? Ou bien , était-ce une de ces intelligences choisies qui se plaisent aux lectures poétiques ? Je

suis pour la seconde hypothèse ; car aucun ouvrage de bibliographie ne mentionne le nom de Catherine de Bachère. Seulement je trouve dans la *Bibliographie douaisienne* (mai 1832, pag. 23, N° 53), la mention suivante :

« *Tabula sacrorum carminum et piorum precum enchiridion, libro III, ex CXX poetis collectum*, a Petro de Bachère ; Douai, Jean Bogard, 1579, in-8°. »

Pierre de Bachère, de Gand, dominicain, docteur en théologie, passait, dans son temps, pour un poète élégant ; il a laissé beaucoup de vers, de discours et autres écrits ; il est mort à Gand, le 12 février 1601. Faute de documens précis, je ne lui attribue cependant pas le volume où se trouve notre chanson. De plus heureux pourront peut-être l'affirmer.

Le second manuscrit dont je vous parlerai, Monsieur, appartenait encore, à l'époque de mon voyage, à M. Jacob ; mais il a passé depuis entre les mains de M. John Russell-Smith, libraire-éditeur, à Londres (Old-Compton street, N. 4). Ce manuscrit, incomplet à la fin et au commencement, mais auquel il reste encore dans son état actuel 131 feuillets à deux colonnes, qui contiennent environ 25,000 vers, est un *Miroir de l'âme*, sur parchemin, en caractères du commencement du xve siècle. Le poème, divisé en dix parties, me paraît cependant remonter au moins à la moitié du xive siècle ; il est tout entier en strophes de 12 vers. Vous jugerez, Monsieur, de son intérêt réel, par la table des matières suivante que je lui emprunte : 1^{re} partie, *Coument de la malice du diable pesché fuit conceu* ; — 2^e, *Coument reson fuit conjoint à l'alme* ; — la 3^e *est por considerer par entre deux l'estat des hommes et terres, especialement de ses haltz prèlatz, ouesques, lour archediakies, officials, déaus et autres q'ont la governaunce de l'espiritiele cure et sount l'umbre et essemble de bien et d'onest vie* ; — la 4^e partie *trete de l'estat des religions si bien possessioners, come mandiant* ; — la 5^e partie *trete l'estat du temporel gouvernement selonc le corps, lequel appartient as emperours, rois et autres nobles princes* ; — la 6^e partie *trete l'estat de la chivalerie et de les gentz d'armes qui devout le droit de seint esglise et sa franchise supporter et defendre* ; — la 7^e partie *trete l'estat des ministres de la loy, c'est assavoir jugges, pledours, viscontes, baillifs et questours qui sont juretz a foi tenir et poiser le droit par tiele egalte que covetise ascune part ne leur destorne* ; — la 8^e partie *trete l'estat des marchantz, artificiers, vitailleurs, qui selonc la droite polisie des citées (si fraude ne tricherie ne se mellout) sount au commun profit honests et nécessaires* ; — la 9^e partie *trete de ceo que chascun en son endroit blasse le siècle, et coment le siècle notablement s'escuse* ; — la 10^e partie *trete*

coment l'omme pecchéour, lessant ses mals, se doit reformer à Dieu et avoir pardon par l'eyde de nostre Seigneur Jhésuchrist et de sa doulce mère la Vierge gloriose.»

Je n'entre pas ici dans d'autres détails; je les renvoie aux pièces justificatives qui suivront mes lettres.

J'eus occasion aussi de voir chez M. Schinkel, savant imprimeur, qui, suivant l'exemple de M. Crapelet chez nous, a publié à ses propres frais, les premiers monumens littéraires de son pays— (je citerai entre autres, la Chronique de Van Héelu, éditée par un jeune docteur de l'Université de Leyde, M. Jonckbloet (1), dont les études romanes ont beaucoup à attendre), — plusieurs incunables précieux, ainsi que des manuscrits à miniatures, mêlés à des tableaux modernes, à des ciselures de Gérard de Viane et à des sculptures sur bois d'une grande finesse (2); mais une bonne fortune plus positive qui m'arriva,

(1) Outre la Chronique de Van-Héelu, M. Jonckbloet a encore publié, avec des notes et une introduction remarquable, sous le titre de : *Specimen continens L. de Welthem Chron. librum, III* : 1° Le troisième livre de la Chronique brabançonne de Louis de Welthem (1314), d'après le seul manuscrit connu, appartenant à la bibliothèque de l'Université de Leyde; — 2° le petit poème du XIII^e siècle, intitulé : *Béatrix*; — 3° (avec l'appui de M. Schimmel-Penning, ministre de l'intérieur, le *Doctrinal*, poème didactique, remontant à l'année 1345; — en outre M. Jonckbloet, aidé de MM. de Vries, Vischer, Van-der-Bergh, Tideman et autres érudits, vient de fonder une Société qui compte de nombreux souscripteurs, pour la publication des anciens poèmes hollandais du moyen-âge, et il s'occupe, en ce moment, sous les auspices du Gouvernement de son pays, à mettre au jour le roman de *Lancelot*, poème immense du XIII^e siècle, contenant environ 100,000 vers.

(2) Adam de Viane, célèbre artiste, dont la *Biographie universelle* ne fait pas mention, exerça sa profession à Utrecht. Il a ciselé un grand nombre de vases et a laissé d'admirables bas-reliefs en argent. M. Schinkel a réuni plusieurs de ces derniers; ils sont d'une exécution parfaite. Une portion de l'œuvre d'Adam de Viane a été gravée sous le titre de : *Modèles artificiels de divers vaisseaux d'argent et autres œuvres capricieuses*, etc., par Th. Van-Vessel, petit in-fol., sans date. Cet ouvrage, aujourd'hui très-rare, car Brunet ne l'a pas mentionné dans son *Manuel du Libraire*, et Brulliot, dans son *Dictionnaire des monogrammes*, Munich, 1832, dit ne l'avoir jamais rencontré, renferme 48 planches, dont la 48^e reproduit le portrait de l'artiste, d'après un dessin de John Smith. Quelques-unes des pièces données dans ce Recueil, existaient encore dans la riche collection de M. Vosmaer, directeur du cabinet de Guillaume V (vendue en 1800), et l'on en trouvait beaucoup d'autres dans celle de M^{me} Hoggner, vendue à Amsterdam, en 1817. Le catalogue de la vente de M. Vosmaer, que j'ai consulté, renferme, sous le N^o 413, un exemplaire incomplet de l'ouvrage dont nous venons de parler, et le libraire auquel on doit ce Catalogue, y a consigné la note suivante : — *Ouvrage extrêmement rare. M. Vosmaer, de toute sa vie, n'en avait vu que trois exemplaires; ces trois exemplaires étaient défectueux*, etc. J'en ai vu un complet provenant du célèbre connaisseur Ploos-Van-Amstel, entre les mains de M. Jacob, libraire à la Haye; mais, ni le musée d'Amsterdam, ni la bibliothèque que dirige M. Hol-trop, n'en possèdent.

fut la suivante. M. Van-der-Bergh, avocat distingué de la Haye, auquel on doit déjà la publication de plusieurs petits poèmes attribués à Maerland, ainsi qu'un Recueil de légendes hollandaises, ayant appris que je me livrais à quelques recherches sur les manuscrits français de la bibliothèque royale de la Haye, entra en relations avec moi et me montra une feuille de parchemin à deux colonnes, in-folio, d'une écriture du commencement du xiv^e siècle, et dont les lignes suivaient sans interruption comme de la prose. Ce feuillet provenait d'un vieux registre de l'an 1580, appartenant à l'ancienne baronnie de Bergh, en Gueldres, et plusieurs de ces lignes se trouvaient notées en musique. M. Van-der-Bergh en ignorait le contenu :

Après un examen préalable, car l'écriture de ce manuscrit, fort défectueuse et hérissée d'abréviations, n'était pas facile à déchiffrer, je reconnus que ce feuillet contenait plusieurs *tensons* dus à nos chansonniers du xiii^e siècle, tels que Cuveliers, Jehan Bretel, Grievillier et autres, dont il serait tant à désirer qu'on nous donnât une édition complète. M. Van-der-Bergh voulut bien me laisser prendre copie de ces fragmens, et vous en trouverez le texte, Monsieur, à la suite de mes lettres.

Ceci me rappelle que, dans un de mes précédens voyages, j'ai trouvé à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, dans un manuscrit in-8^o, coté au Catalogue sous le N^o 14,637, et contenant les vies de Timon d'Athènes, de Lucius Lucullus, de Phocion, etc., traduites en latin par Leonardus Justinianus, et dédiées *ad Henricum Lusignanum, Galileæ principem*, les vers suivans (non mentionnés au Catalogue de la bibliothèque), tracés en écriture du xiii^e siècle, sur le folio de garde en parchemin qui recouvre ce manuscrit, et appartenant à l'une de nos grandes chansons de geste carlovingiennes.

Il sera ancor oi de tel chose apellez :
Si bien ne se défaut traites ert provez ;
Vos ne seroiz jà rois s'à Torces nel' pandez,

La cort est noble e riche ; si furent li baron ,
E a Mangins li bruns commença sa rason :
« Antendez , emperères , que nos vos conteron :
Entre moi e mon frère que tang par le manton
Fumes fil Alori e nevo Gainellon :
Miles et Auboins fil Pinabel le blon
Qui tint tote la terre jusque de mal Tron.
Il fu ocis a Ais por le plet Guenelon :
Se li porés for sist queus colpes i avon.
Ne savez, sire rois , por coi di cest sermon ;
Au siège, a Herberie , sor un marbrin perron
Garniers que je vo la commença sa raixon :
« Seignor , que là farons , franc chevalier baron ?

Molt par est fel cist rois e pleins de traïson ;
 De mal e de bosdie e de sodition.
 Pas nos laïse de terre que nos tenir Devon ;
 Prex sui que je l'ocie Sansiez compaignon,
 En bois o en rivière o là o no porron ,
 Quant nos l'aurons ocis de naïant dotaron ;
 Il n'a mès c'un sol fil que a foible tenon
 Qui molt parra liez se servir le dagnon. »
 E cil li respondirent : « Par ma foi , non feron ;
 Melz volun tot jor perdre que li roi ociron. »
 De ço trai Agarant , Auboin et Milon
 Que Carle fust ocis se no l'otrieson.

Au verso, que nous n'avons pu déchiffrer en entier, on trouve les fragmens suivans :

Que je le puisse.....
 Vos auroiz lors alen e l'onors ert sesie.
 « Biaux nef, dit Berengiers, vos ne m'a haez mie:
 morir vos donrai Claroce vo mie,
 e la lor compaignie.

Le reste est illisible.

Je ne doute pas que si l'on explorait ainsi, avec soin, tous les manuscrits et les livres imprimés du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle, même les mieux catalogués en apparence, qui nous restent, on n'arrivât à des découvertes importantes. Souvent, en effet, chez nos pères, on s'est servi pour en faire des couvertures ou des folios de garde, de parchemins fort anciens dont on ignorait la valeur ou dont on méprisait le contenu. Témoin le manuscrit allemand de Strasbourg, sur le folio de garde duquel je fus assez heureux pour découvrir, en 1838, et signaler dans le rapport que je vous adressai alors, un fragment d'environ 400 vers, appartenant au poème des Aventures d'Yseult et de Tristan, que mon ami et collègue, M. Francisque Michel, a publié depuis. Témoin encore les découvertes suivantes, faites par M. Holtrop, sur les feuillets de garde de divers volumes imprimés du ^{xv}^e siècle, appartenant à la bibliothèque de la Haye : 1^o, 344 vers de Jean Le Clerc ou Dekers ; — 2^o, 122 vers d'un poème didactique inconnu ; — 3^o, 336 vers d'un poème hollandais sur la bataille de Roncevaux, fragment d'autant plus précieux qu'il n'existe en néerlandais aucune épopée sur cet événement ; — 4^o, 192 vers d'un poème sur la guerre de Troie, probablement de Maerlant ; — 5^o, 240 vers de Charles et Elegast ; — 6^o, 816 vers d'un poème latin, écrit au ^{xv}^e siècle en vers léonins, intitulé : *Liber de pugnâ psalmorum, de dominicâ die*. En voici quelques-uns avec la ponctuation et l'orthographe du manuscrit :

QUOMODO EXURGAT DOMINUS portat vexillum.
Exurgat portat regia. egregius insignia.

*Ut suos regat socios. primos. extremos. medios.
Est bellâ dux salvum me fac et.... benigne fac , etc.*

On peut voir , pour plus de détails , page 180 de l'*Algemeene konst en letterbode voor het jaar , 1840* , N° 30 , la note de M. Holtrop sur ce dernier poème que j'espère bien donner en entier.

Je devrais vous entretenir maintenant des manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye ; mais j'ai encore un mot à dire d'une visite que je fis aux archives de cette ville. J'y fus accueilli avec beaucoup d'obligeance par M. Jonge , l'un des directeurs de ce vaste dépôt. Ce fut là que je vis quelques manuscrits de Gérard , distraits du reste de la collection laissée par ce savant , laquelle appartient , comme je l'ai consigné dans ma première lettre , à la bibliothèque royale de la Haye. Parmi ces monumens , dont le peu de temps que je devais passer en Hollande , ne me permettait pas de songer à faire des extraits , je distinguai : 1° l'État fait en 1525, *par très-redoutée dame Madame l'archiduchesse d'Autriche , duchesse et comtesse de Bourgogne , régente et gouvernante du Pays-Bas , pour la conduite et entretien de son hôtel* , manuscrit in-folio , qui provient de la famille Viron d'Oostquerque , dont un des ancêtres était maître-d'hôtel de l'Archiduchesse , et qui est extrêmement curieux par les nombreux détails de meubles et d'objets d'art qu'il contient ; — 2° (sous le N° 91 de la collection Gérard) le recueil des *écrits et succès des procès faicts par le procureur général du Roi , contre les comtes d'Egmont et de Hornes , le prince d'Orange , les comtes de Nassau , d'Hoochstraeten , de Culembourg , Van-der-Berghe et le sieur Brederode , sous le gouvernement du duc d'Albe , et du procès criminel fait au sieur de Bize , ci-devant gouverneur de Bruxelles* ; — 3° (sous le N° 91 bis de la collection Gérard) les interrogatoires (en original) du comte d'Egmont , avec les réponses signées de lui en espagnol ; — enfin , ce qui est tout naturel en Hollande , la correspondance de de Witte et 30 volumes in-fol. de ses rédactions des états.

Je signalerai encore , comme existant aux archives de la Haye , — à M. de Paulis , le zélé collecteur des sceaux du moyen-âge , — un cachet en métal du XIII^e siècle , magnifiquement travaillé , dont il lui sera facile , grâce à M. Jonge , d'obtenir une empreinte pour la collection dont il a fait présent à l'École des Beaux-arts ; — à M. Berger de Xivrey , le savant éditeur de la correspondance de Henri IV , — un assez grand nombre de lettres du roi *vert-galant* , éparses dans 19 volumes de lettres autographes des rois , reines , princes , etc. ; — enfin , aux érudits hollandais eux-mêmes , qui en ignorent peut-être l'existence dans les archives de la Haye , un exemplaire de leur spirituel poème satirique le *Buteau bleu* (à peu près notre *Nef des fous*).

qu'on a cru si long-temps perdu et qui serait si digne de voir le jour. Une collection ingénieuse qui me frappa également, et dont je recommande l'idée aux bibliophiles français, parce qu'elle peut servir à fixer la date précise de beaucoup d'*incunables*, et même celle de l'introduction de l'imprimerie dans telle ou telle ville, dans telle ou telle contrée, est celle que forme M. Jonge, en recueillant, d'après un grand nombre de pièces authentiques et d'époque certaine, les diverses marques du papier, depuis le moment où il vint lutter avec l'emploi du parchemin qu'il finit par remplacer entièrement.

J'arrive, Monsieur, aux manuscrits de la Bibliothèque royale. Je vous demande la permission de parler d'abord de ceux qui traitent de matières historiques; nous arriverons ensuite à ceux dont le sujet est tout littéraire.

Les manuscrits historiques sont assez nombreux; mais, à l'exception de quelques-uns, ils contiennent, sauf erreur, peu de choses capitales. Voici, par ordre de N^{os}, ceux que je crois devoir signaler à votre attention :

N^o 57 bis. — *Memoires de Jehan, sire de Hennin et de Louvignies, contenant ce qu'il a seu et veu de son temps*, et allant de 1465 à 1476. Ces Mémoires font partie de la collection de Gérard, qui en avait pris copie sur l'original; ils complètent Commynes, Olivier de la Marche et les autres chroniqueurs de la dernière partie du x^{ve} siècle; j'y ai retrouvé d'intéressans détails sur la guerre de Dinant et de Liège.

N^o 704, in-4^o, avec de très-belles miniatures. Ce manuscrit offre : *Le séjour de deuil pour le trépas de Messire Philippes de Commynes, seigneur d'Argenton*. On lit à la fin de cet ouvrage bizarre, qui est en vers, moins le prologue, et que je range, à cause de l'homme qu'il concerne plutôt que parce qu'il contient, dans la classe des manuscrits historiques, *qu'il fut fait et accompli le jour saint Vincent, vingt-deuxième jour de janvier l'an mil cinq cens et onze*. J'en donnerai un extrait à la fin de ces lettres.

N^{os} 712 et 713, tous deux in-fol. — Le premier contient un poème sur le siège de Bois-le-Duc, et autres victoires de Frédéric-Henri, prince d'Orange, par Isaac Barré, Messin, 1730; — le second, *La Muse guerrière de Hollande*, du même auteur, 1638. Ces deux compositions, que j'ai essayé de parcourir, sont détestables. La dernière nous apprend qu'Isaac Barré était lecteur de l'Eglise française de la Haye.

N^o 739, in-4^o, avec d'assez beaux dessins à la plume. — C'est un manuscrit espagnol contenant *Las empresas de los reyes de Castilla y Leon*, par Don Francisco de Neguera, natif de Valladolid, *Obra posthuma*.

N° 784. — C'est une copie faite par Gérard du *Pastorelet*, poème allégorique sur les querelles des maisons d'Orléans et de Bourgogne. Ce poème, très-singulier, dont je donnerai des extraits, a été fait à l'éloge de Jean, duc de Bourgogne. Les personnages y ont tous des noms d'emprunt. Ainsi, Charles V s'y nomme *Florentin*, la Reine, *Bel-ligère*, etc.

N° 793, in-fol., copie de Gérard. — Ce sont des *Chansons et Poésies*, la plupart historiques et composées dans les provinces des Pays-Bas. Elles sont du xiv^e et du xv^e siècle. On lit sur un des feuillets de garde de ce volume, les dictons suivans :

« Quant Italie sera sans simonie ,
Lombardie sans poison ,
Franse sans trahison ,
Engleterre sans guerre ,
Il ne sera point de terre. »

Vous trouverez après ces lettres, Monsieur, plusieurs pièces de ce volume.

Les manuscrits suivans contiennent :

N° 911. — Une Relation exacte de ce qui s'est passé à Genève entre les magistrats et les bourgeois, le 2 mars 1734. In-fol., sur papier.

N° 914. — Mémoire sur l'histoire d'Espagne et d'Afrique, de l'année 1114 à l'an 1198, in-fol., sur papier. Ouvrage anonyme, mais assez intéressant.

N° 915. — *Cronica de los reyes Fernando y Ysabel*, par le docteur Laurent Galinder de Carabajal, membre du Conseil, 1583.

N° 916. — Un Récit de la guerre de Grenade (en espagnol), sous le commandement de Don Juan d'Autriche. Cette relation n'est pas celle de Hurtado de Mendoza, et elle mériterait d'être examinée avec soin.

N° 917. — *Relation de la orden de servir, en la casa de Carlos quinto.* 1545.

N° 919. — Actes concernant les cartels entre l'Empereur et le roi François I^{er}. Ce joli manuscrit, parfaitement exécuté, est de l'année 1528. J'ignore si son contenu n'est pas le même que l'œuvre imprimée en 1529, in-12, sous le titre de : *Cartel de François I^{er} à Charles V, et la réponse de l'Empereur.*

N° 1067. — Trois volumes des Chroniques de Froissart et de Moustrelet, offrant beaucoup de variantes sur les éditions de 1518 et de 1530. Il y a également un autre Froissard, avec miniatures, sous le N° 908.

N° 1186. — C'est un Voyage à Paris, fait en 1676, par deux Hollandais. Ce volume curieux contient beaucoup d'anecdotes et de détails

intéressans. Le récit d'une visite faite au Louvre par nos deux voyageurs pour voir la reine Christine, que j'ai inséré dans la *Revue du Midi*, tom. 1^{er} de la 1^{re} série, pourra en donner une idée.

Le N^o 1188, que je vis ensuite, est également un voyage, mais en diverses provinces de France, et en 1664. Il forme un petit volume oblong. Ce manuscrit, comme le précédent, est assez curieux.

J'en ai cité plusieurs fragmens relatifs à Arles et à Montpellier, dans la *Revue du Midi*.

Le N^o 1192, in-4^o, sur papier de très-belle écriture, contient le *Recueil en brief du voiage faict en armes au royaume de Thunes, et la conquête faicte dicelluy et du fort chasteau de la Goulette, en l'an mil cinq cens trente-cinq, par l'empereur Charles-Quint*.

Ce manuscrit fort intéressant, dû à un témoin oculaire, est suivi « *Des triumpantes entrées faictes par l'empereur de Roume, Charles, cinquième de ce nom, en ses roiaulmes de Naples et de Sicille, en l'an mil cinq cens et trente cinq, à son retour du voiage en Affricque où il conquist le roiaulme de Thunes et le fort chasteau de la Goulette et rebouta la Barberousse.* » Cette seconde description est de la même main que la première.

On lit à la fin du manuscrit : « Ce présent livre a esté faict et recoeuillié par feu Messire Anthoine de Pernin, en son vivant chevalier, conseiller de l'Empereur et premier Secrétaire d'État de Sa Majesté, lequel fut avecq icelle au dict voiaige de Thunes et présent à tout le dict affaire. Il estoit natif de la France, conté de Bourgoingne, lequel depuis au retour qu'il fist ès pays de pardecha, morut en la ville de Tournay et y est enterré au cloistre des Croisiers, illecq au millieu du cœur (*sic*), comme appert par sa sepulture. Duquel livre et receul dudict voiaige et du traictié faict par l'Empereur avec le Roy du dict Thunes, Jehan Barrat, conseiller de l'Empereur et maistre en sa Chambre des comptes à Lille, en a obtenu la coppie; laquelle il a ainsy faict contre escrire par passe temps et mémoire chy après, a l'honneur premièrement de Dieu et de l'Empereur, par frère Bonaventure Meurisse, prestre et religieux de l'ordre Saint Franchois, au couvent de la ville de Lille en Flandres, en l'an mil cinq cens quarante et ung. Priés Dieu pour eulx. — *Finis.* »

Cette relation de la prise de Tunis, que je crois inédite, mériterait de voir le jour. Elle est très-curieuse et Messire Anthoine Pernin raconte avec intérêt. On pourrait comparer ce récit avec celui du N^o 1328 de la bibliothèque de la Haye, provenant de la bibliothèque augustinienne de Bruxelles, et avec celui du N^o 1329, contenant l'*expédition de Tunes, faicte par l'empereur Charles-Quint, avec la description des antiquités*.

N° 1315, petit in-4°, relié en veau rouge. — Ce manuscrit intitulé : *Les aventures depuis deux cens ans*, a été copié par Gérard, d'après un manuscrit in-4°, sur papier, d'une écriture du xve siècle, qui était dans la bibliothèque de Bourgogne, et qui en a été enlevé, en 1794, par les Commissaires de la République française. C'est une Chronique dans le genre de celles de St Magloire. En voici quelques fragmens :

Pour ce qu'il m'est avis c'om aime les beaux dits
En vueil un commencier par devant mes amis,
Car en mainte manière règne li anemis :
D'affoler tout le monde c'est en grant peine mis.

.....

— En l'an cc. avec XLIII.

Cuidèrent bien Flamans les fleurs de lis abattre
Quant li conte Ferrant vint aux François combattre,
Mais li dous J.-C. fist son orgueil abatre.

.....

— En l'an m. cc. avec quarante-huit

Fut prinse Damiette mais qu'il ne vous anuit.
Là fu prins St Loys qui les François conduit :
Pour sa raensson payer, monoye de cuir courtit.

La mort de St Louis, le procès des Templiers, le décret des monnaies sous Philippe-le-Bel, l'affaire du prévôt Traperel, qui fut jugé et pendu pour ses méfaits, la bataille de Mont-Cassel, celle de Crécy, celle de Poitiers, le procès de Hugues Aubriot, la bataille de Rosbacq, etc., sont racontés brièvement, dans cette chronique, qui s'arrête à l'an 1408. Elle n'a du reste aucun autre mérite que celui de l'exactitude.

Le N° 1316, in-fol., contient le récit du *voyage et armée que très-haut et puissant prinche Charles, conte de Charolois, fit au royaume de France, l'an de grâce de nostre Seigneur 1465*. On y trouve, entre autres choses, une description très-détaillée de la bataille de Mont-l'Héry, par Jehan de Brougnart, sire de Haynin et de Louvegnies. Ce récit qui a 203 feuillets, est très-curieux. Il fut copié par Gérard, sur le manuscrit original de l'auteur. Il commence à la fuite de Louis XI, alors dauphin, hors de France, et à sa retraite à Gemmappe. Il continue par l'entrée du Roi, à Paris, à la mort de son père, en compagnie du duc de Bourgogne. L'auteur dit :

« De laquelle entrée je me passe en bref d'en escrire chi endroit en che présent livre, à cause de che que je l'ai conté par escrit en ung autre livre que je fis alors par avant cestui chy. »

L'auteur trace ensuite le récit des premières dissensions qui amenèrent la guerre du bien public ; et, se mettant lui-même en scène, il dit que, en se dirigeant vers Paris, il alla voir :

» Le château et la contesse de Danmartin, laquelle y estoit alors en bien petit estat, et suis tout au plus haut de l'esgurghette, de quoi on dit communement :

De Danmartin en la gesle
On voit de Franse la plus belle ;
On voit Paris et Saint-Denis ,
Nostre-Dame de Senlis
Et Clairemont en Beauvoisis ;
Et qui ung peu plus haut monteroit ,
Saint Estienne du Mans verroit.

Laquelle chose est vraie. »

L'auteur raconte ensuite le siège de Paris, les marches et contremarches du duc de Bourgogne ; — enfin la bataille de Monthéry dont il fait un tableau intéressant et animé, qui n'a pas moins de 40 pages. En voici quelques fragmens :

« Che tans, pendant que les Bourghignons, c'hest a savoir les gens du conte de Charolois, si comme Braibançons, Flamans, Picars, Haynuiers, Holandois, Zélandois, Namurois et autres de ses pays et seignouries estoient en bataille et ordenanse, atant ès vous les François à venir..... Leur avant garde vint en très-belle et grosse compaignie et incontinent qu'ils furent venus, ils se rangoient et mettoient en bataille et en ordenanse tout au lon d'eune grosse et forte haie espesse au haut de la montaigne. Et en laquelle haie il y avoit ung gran fossé ; laquelle haie et fossé estoit par devant eus et tous à cheval, sans deschendre à pié.... La salutacion si fu de par les Charolois que de bouter le fu en leur serpentines et de tirer au plus droit qu'il pooit en ès plus drus. Et les faisoient ces serpentines ouvrir et esparpillier que chestoit merveilles... Et asé tost après les dits François firent tout itel et tiroient de serpentines et d'eun très-bon courtiau qu'il avoient pareillement....

« Et tandis qu'on estoit ainsi en bataille l'eun devant l'autre grant tens et grant espasse, les aucuns s'asseoient à terre et ostoient leur salades et y en eust plusieurs qui mangèrent et beurent ung bien peu, mès gaires ; car il ne l'avoient point et se n'avoient espasse de che ferre : car on estoit toujours attendant, et l'eune partie et l'autre, d'estre asali... Et sy en avoit qui chevauchoient et escarmuchoient entre deux batailles ; mais chestoit granment plus près des Frantois que des autres.....

« Le conte de Charolois dona charge à aucuns d'aller bouter le fu au village de Mon-le-Herry pour deux raisons... mais à che ferre ils trouvèrent grans résistance des Frantois. »

Cependant, les gens du comte de Charolais réussirent. L'auteur nous décrit alors longuement le costume des troupes de Bourgogne, leurs étendards, enseignes, guidons, *paletos* et devises. Enfin nous voyons le roi Louis abandonné par son oncle le comte du Maine et ses cinq ou six cents lances :

« Et quant le Roi sent qu'il estoit parti et qu'il s'an estoit alé lui et ses gens ot qu'il l'avoit en che point lessié et abandonné au besoin, il dit qu'il estoit tray.... Et alors j'oïs recorder que le Roi fist oster sa salade de sa teste et aloit du lon de la bataille de ses gens, et leur disoit : « Mes enfans et mes amis, aün que vous ne

pensés point que je m'en soie alé sans vous , me vechi. Vous me veés aujourd'hui. Je me mès et moi et mon royaume en vostre garde et pensés de bien besongner. »

Nous assistons ensuite à tout le reste de la bataille qui n'est pas moins dramatiquement raconté. — Ce manuscrit mériterait d'être imprimé en entier. L'auteur me paraît un homme très-véridique ; car il pousse la conscience jusqu'à dire :

« Et vous avertis que partout où je meterai : *j'ois dire tel cose et telle* , je ne certifie point et ne veuil certifier qu'il fu vrai ; mès je le dis après des gens de bien à qui j'ois dire et recorder les propres parolles.... mès où je meterai *que je vis telle cose* , c'est certainement qu'il fu ainsi. »

Il y a , dans le manuscrit de la Haye , plusieurs exemplaires de cet ouvrage et d'autres productions de Brognart , sous les Nos 1318 , 1320 , 1321 , 1322. Les Nos 1317 et 1319 contiennent la relation des mêmes événemens , par Jean le Clerq , dont M. de Reiffenberg a publié les Mémoires en 1823 , d'après la copie du comte de Cobentzel.

Le manuscrit N° 1323 , transcrit par Gérard , d'après les originaux déposés à la Chambre des comptes , à Bruxelles , est certainement le plus curieux et le plus important pour notre Histoire , de tous ceux de la bibliothèque de la Haye. Il contient le rapport fait à François I^{er} , en 1529 , par un de ses huissiers , nommé Bodin , du traitement que subissent en Espagne , où ils sont détenus en qualité d'ôtages , ses deux enfans , vers lesquels Bodin avait été envoyé. Ce rapport accompagné , dans la copie de Gérard , d'une lettre du Roi à Marguerite , gouvernante des Pays-Bas , — d'une lettre de Marguerite au Roi et d'une seconde lettre de cette Princesse adressée à l'Empereur , — nous montre que la captivité du Dauphin et du duc d'Orléans , livrés par François I^{er} , comme ôtages , avec douze autres personnes , aux termes de l'article V du traité de Madrid , en 1526 , fut très-dure. Le récit de Bodin , que j'ai publié en son entier dans le *Journal de l'Institut historique* , octobre 1844 , contient , à cet égard , des faits presque incroyables. Ainsi , par exemple , *tous leurs domestiques français avaient été enlevés aux jeunes Princes* , et le Dauphin , par suite de cette séparation , avait presque oublié sa langue maternelle. Les deux Princes étaient dans une chambre assez obscure , *n'ayant que des sièges de pierre* ; leur lit consistait *en une pailleasse*. La fenêtre était si haute , si étroite , et tellement garnie de barreaux de fer , bien que la muraille eût plus de huit pieds d'épaisseur , *qu'à peine donnait-elle de l'air et du jour*. Les deux Princes étaient très-pauvrement habillés , et l'on refusa à l'envoyé de leur père qui les trouvait grandis , la permission *de prendre leur mesure* , que le Roi lui avait demandée , dans la persuasion que s'il emportait quelque chose qui eût touché les prison-

niers , il y avoit gens en France qui , par art magique et de nigromance , les rendroient saulvement par deça.

Voilà où l'on en était encore il y a trois siècles.

Je reproduirai toutes ces pièces à la suite de ces lettres.

Le N° 1394 , in-fol. , écriture du temps , provient de la bibliothèque de Gérard. Il contient le Trialogue de la Réquisition d'ayde faicte de la part du roy Franchois au prince d'enfer ; — l'*In manus* de Charles-Quint ; — quelques extraits des Mélanges historiques du sieur de St-Julien (imprimés à Lyon , en 1589) ; — la *Forme* et *Conditions* des diables et des huguenotz , en vers ; — enfin , diverses Lettres sans intérêt.

Le *Triologue* est une composition bizarre , où l'on voit le prince des enfers recevoir un ambassadeur qui vient lui demander secours pour son maître , François Ier , contre Charles-Quint. — « Mon maître , dit l'ambassadeur ,

C'est Franchois , le roy des Franchois ,
D'entre tous les princes choix
Qui doit sur tous aultres reluire ,
Et celluy auquel il tend nuire
C'est ung prince puissant et riche
Sorti de la mayson d'Austrice , etc.

Cette composition est fort ridicule et fort mauvaise. L'*In manus* de Charles-Quint qui vient après , ne vaut pas mieux ; et quant à la *Forme* et *Conditions des diables et des huguenots* , en voici un échantillon :

Les diables ont grand horreur de la messe ,
Les huguenotz veullent que de la dire on cesse ;
Les diables veullent qu'on destruisse l'Eglise ,
Les huguenotz en ont grande entreprise , etc.

Il y a cent vers pareils et commençant tous alternativement de même.

Le N° 1326 , manuscrit in-fol. , sur papier , écriture du xvi^e siècle (ancien N° 106 de Gérard) , est intitulé au dos : *Varia*.

Ce volume contient 31 pièces différentes , qui sont des copies de plusieurs traictez , lettres missives et autres advertissemens de plusieurs affaires en divers temps. En voici les titres : — « De la reddition faicte par les Franchois es mains de l'Empereur de la ville de Saint-Disier ; — Coppie de certaine remontrance faicte de la part de l'Empereur Charles V à ceux des estats des pays de par decha , pour ce assemblés en la ville de Bruxelles ; — Coppie des lettres envoyées par l'Empereur à la reine de Hongrie ; — Coppie de lettres envoyées par ladite Roynne à M. le gouverneur de Lille , pour qu'il soit fait des processions générales , afin de rendre grâce à Dieu de la belle victoire con-

tenue ès lettres de l'Empereur, sur le duc de Saxe ; — Coppie de lettres escriptes à M. le vicaire, contenant la manière de l'emprinse que les Francois cuydoient faire sur la ville d'Arras ; — Sommaire de lettres escriptes à l'Empereur par son ambassadeur estant en la court de France ; — Ce que l'Empereur dist à l'ambassadeur de France à son partement de sa court (1) ; — La reprinse faicte sur les Francois de la ville et chasteau de Hesdin ; — Sommaire des articles que les Allemans firent à la journée de Passaïre ; — Sommaire du traicté fait entre l'Empereur, le duc Maurice et autres Princes d'Allemagne et leurs allyez ; — Coppie de lettres faisant mention de la prinse de Théroüanne ; — La bataille donnée entre la grande armée du duc Maurice et celle du marquis Albert, en laquelle ledit duc Maurice fut occis ; — Coppie de lettres venant d'Angleterre ; — Coppie de lettres envoyées par l'ambassade d'Angleterre, estant lors à Bruxelles, à M. l'evêque d'Arras ; — Coppie de lettres contenant l'emprinse que les Francois avoient cuidé faire sur Bapalmes ; — S'ensieut plusieurs coppies de lettres venant de Rome ; — Coppies de lettres envoyées au Roy de France, par les Princes et Estas d'Allemagne assemblez lors en la ville d'Augsbourg ; — Coppie de lettres de Monsieur le conte de **, escriptes à la Roïne ; — Coppie de la supplication faicte par le sieur de Brusquet, premier fol du Roy, aux députez estant assemblez comme dit est dessus, sur le fait de la paix (2) ; — Coppie de lettres diverses ; — Sommaire du traictié fait par l'Empereur au jadis Électeur de Saxe, Frédéric ; — Le traictié fait et accordé par l'Empereur à Philippe, landgrave de Hesse ; — Coppie de lettres envoyées par le roy de France à ceulx de Tournay, concernant la reddition d'icelle, et trouvées enveloppées en ung petit drap de soie, au fondement du porteur ; — Coppie de lettres envoyées par la régente de France, mère du roy François, à l'Empereur, tost après la prinse dudit Roy devant Pavie ; — Coppie de l'oraison faicte devant l'Empereur, estant lors en Espagne, par les ambassadeurs de la Régente, mère du roy de France, pour la délivrance dudit Roy qui pour lors était prisonnier en Espagne (3) ; — Coppie de lettres escriptes de la main du roy de France à l'Empereur et portées par Brion ; — Autres du même, portées par le sieur de Roelux ; — Réponses de l'Empereur ; — Autres lettres des mêmes ; — Coppie de plusieurs lettres envoyées à M^{me} de Savoie,

(1) Dans ce discours Charles-Quint dit que François 1^{er} l'a payé de mensonges ; il lui promet de n'estre jamais son amy, et l'appelle chevalier pervers.

(2) On trouvera cette satire après ces lettres.

(3) Ce discours est très-curieux. On y cite à Charles-Quint, Jésus-Christ, César, Alexandre-le-Grand, etc.

depuis la paix de Madrid , tant par l'Empereur , le roy de France ,
M^{me} la régente de France , que M. le duc de Bourbon ; — Coppie de
lettres de l'Empereur envoyées à son ambassadeur en France (très-
curieuses); — Translation de latin en françois de lettres escriptes par le
roy de France aux Princes de l'empire , estant lors assemblez en la cité
d'Aspres pour soy excuser de la descente de l'armée du Turcq en la
crestienneté et d'autres maulz y advenus ; — Coppie de lettres en-
voyées au roy de Hongrie Ferdinand , par Nicolas Fustez , capitaine
de la ville de Ghennes , lorsque le Turc eut assiégé ladicte ville ; —
La manière de la prinse et destruction de la ville et chasteau de St-Pol ;
— Coppie des lettres de la royne de Hongrie escrite à St-Omer , pen-
dant le siège de Théroutanne ; — De la même au gouverneur de Lille ;
— Coppie du placest publié en France , contenant les causes pour les-
quelles le roy de France recommancha la guerre (très-curieux); — Brief
relevé de toutes les querelles de la maison de Bourgogne contre la
maison de France ; — Coppie de lettres envoyées par l'Empereur au
duc de Clèves ; — Coppie de la sentence criminelle contre Nicolas-le-
Borgne , prononcée à Gand ; — Le passage de l'Empereur par Fran-
che ; — Aucuns points et ordonnances faictes par l'Empereur sur la
conduite de la ville de Gand ; — Cantique de Marot sur l'entrée de
l'Empereur à Paris : *Où est Cesar qui tant d'honneur acquit* ; — Ser-
ment fait par le roy Philippe aux députez des Estats ; — Serment des
députez ; — La condamnation de maistre Thomas Morus ; — Épitaphe
latine du dict Thomas ; — Coppie du traictié de paiz fait au Chastel
en Cambresis. »

Les manuscrits suivans contiennent , savoir : le N^o 1330 , un *Re-
cueil* de pièces sur l'abdication de Charles-Quint ; — le N^o 1331 , les
cahiers des États de Blois , en 1576 et 1577 ; plus , des détails de l'as-
semblée de Paris , en 1560 ; — le N^o 1322 , un Mémoire de ce qui
s'est passé en France , en 1652 ; — le N^o 1344 , un Mémoire sur la vie
et les ouvrages d'Olivier de la Marche ; — le N^o 1267 , un Recueil
de pièces concernant l'accusation portée , en 1436 , contre Jean de
Commines , par le duc de Bourbon et le comte de Vendôme , sur l'as-
sassinat de Jacques de Bourbon , sieur de Préaux ; — le N^o 1370 ,
l'Histoire de la rébellion des Gantois contre Philippe-le-Bon , en 1451 ,
par Jacques du Clerq ; — le N^o 1371 (bibl. de Gérard) , les Chro-
niques de Georges l'Aventurier , les chansons sur Dinant , sur la ba-
taille de Montlhéry et sur la prise de Liège , des ballades à l'armée
bourguignonne assiégeant Paris , etc. ; — le N^o 1372 (in-fol. bibl. de
Gérard) , l'Histoire de Charles-le-Hardy , duc de Bourgogne , avec des
pièces justificatives ; — le N^o 1391 , l'Histoire des Gueux , en Flandre ,
par Charles Wynkins , mort en 1582 , à Paris ; — le N^o 1375 , l'His-

toire des choses les plus mémorables qui se sont passées en la ville de Valenciennes , sous le règne de Philippe II , jusqu'en 1621 ; — le N° 1396 , un poème historique et satirique sur les troubles de Cambray , au xvi^e siècle.

Il faut signaler encore le manuscrit 1436 , contenant la Joyeuse entrée de Marie-Thérèse de Hongrie , par Léon Depape , seigneur de Glabbeek ; — le manuscrit 1480 , contenant l'Entrée du comte de Flandres à Avignon , en 1336 ; — le manuscrit 1540 , renfermant une Chronique flamande inédite de 260 pages , de l'an 1444 ; — le manuscrit 1560 , reproduisant le Procès-verbal de la translation , à Namur , en 1752 , des ossemens de Don Juan d'Autriche ; — le manuscrit 1594 , renfermant une Collection de pièces historiques , telles que Lettres des papes et autres ; — enfin , le manuscrit 1588 , qui contient environ 20 pièces pour servir à l'Histoire de Cambray et du Cambrésis. La plupart de ces manuscrits proviennent de la bibliothèque de Gérard , et sont des copies faites de sa main.

Tels sont , Monsieur le Comte , les principaux Recueils historiques que j'ai pu examiner à la Haye. J'espérais pouvoir vous parler tout de suite des manuscrits dont le sujet est plus exclusivement littéraire ; mais la place me manque , et je ferai de cet examen , Monsieur , l'objet d'une troisième et dernière communication.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec un profond respect ,

Votre très-humble serviteur ,

ACHILLE JUBINAL.

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

ÉTUDES SUR PASCAL.

Suite et fin du 3^e article.



L'auteur du rapport sur les *Pensées* nous dit dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 décembre 1844, p. 1014) : « C'est en philosophie que Pascal est sceptique et non pas en religion..... Voilà ce que j'ai dit, ce que je maintiens, et ce qu'il importe d'établir une dernière fois sans réplique. »

L'illustre écrivain commence par définir le scepticisme. Il l'appelle « une opinion philosophique, qui consiste précisément à rejeter toute philosophie comme impossible, sur ce fondement que l'homme est incapable d'arriver à la vérité. » Il ajoute que toutes les philosophies, dignes de ce nom, accordent à l'homme ce pouvoir naturel d'arriver à la vérité, qu'elles placent dans le sentiment, ou dans la réflexion, ou dans le raisonnement, ou dans la raison, ou dans le cœur, ou dans l'intelligence. C'est là, entre elles, une querelle de famille. « Reste à savoir, se demande-t-il, si le scepticisme tel que nous venons de le définir en général, est ou n'est pas dans le livre des *Pensées*. » Il répond : « Ouvrez

ce livre et vous l'y trouverez à toutes les pages, à toutes les lignes. Pascal respire le scepticisme (*Ibid.*). » Examinons les preuves apportées par l'illustre écrivain. Citons aussi les passages de Pascal qu'il nous oppose, et à l'aide desquels il veut constater le scepticisme de l'auteur des *Pensées*.

Premier passage. « Le pyrrhonisme est le vrai, car après tout, les hommes avant J.-C. ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits; et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard, et même ils erraient toujours en excluant l'un ou l'autre. » (*Manuscrit*, p. 85.) L'illustre écrivain fait cette remarque : *Comprenez bien cette sentence décisive.*

Second passage. « Qu'est-ce que la pensée ! Qu'elle est sotte ! — Humiliez-vous raison impuissante, taisez-vous nature imbécile. » (*Manuscrit*, p. 229, 258.) « Que signifieraient, demande l'illustre écrivain, ces hautaines invectives si elles ne partaient d'un scepticisme bien arrêté ? »

Troisième passage. « Nous connaissons la vérité, non-seulement par la raison; mais encore par le cœur : c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison : cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent; car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens donnent, et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct (1) qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde

(1) L'illustre écrivain blâme les premiers éditeurs des *Pensées* d'avoir fait disparaître les mots : *cœur*, *instinct*, et de les avoir remplacés par d'autres. (*Rapport sur les Pensées*, p. 141, 142.)

tout son discours. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis, et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit le double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent et le tout avec certitude, quoique par différentes voies; et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ces premiers principes pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour vouloir les recevoir. Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment! » (*Manuscrit*, p. 191.) Voilà donc, s'écrie l'illustre écrivain, ce superbe contempteur de toute philosophie devenu à son tour un philosophe. Pascal, il est vrai, ne persiste pas dans cette théorie; il s'apprête à la détruire, mais il procède avec ordre. D'abord il s'étudie à montrer que le pyrrhonisme sert au moins à *embrouiller la matière*.

Quatrième passage. « Nous supposons que tous les hommes conçoivent de même sorte; mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je sais bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mu, et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idées; mais cela n'est pas absolument convainquant, de la dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative, puisqu'on sait qu'on tire souvent les mêmes conséquences de suppositions différentes. »

« Cela suffit pour embrouiller au moins la matière, non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses: les académiciens auraient gagé; mais cela la ternit

et trouble les dogmatistes , à la gloire de la cabale pyrrhonnienne , qui consiste à cette ambiguïté ambiguë et dans une certaine obscurité douteuse dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté , ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres. » (*Manuscrit* , p. 97). « Voilà déjà , conclut l'illustre écrivain , la lumière naturelle obscurcie et la matière embrouillée ; mais le principe d'une clarté naturelle , si faible qu'elle soit , subsiste encore , il le faut détruire. Pascal ira donc jusqu'à soutenir que , [hors la foi et la révélation , le sentiment lui-même est impuissant. » Pascal le fait dans le passage suivant. Mais , ajoute l'illustre écrivain , *tout à l'heure Pascal s'était moqué du pyrrhonisme qui prétendait aller jusque-là.*

Cinquième passage. « Les principales forces des pyrrhoniens (je laisse les moindres) sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes , hors la foi et la révélation , sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous ; or , ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité , puisque n'y ayant point de certitude , hors la foi , si l'homme est créé par un Dieu bon , par un démon méchant et à l'aventure , il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables , ou faux , ou incertains , selon notre origine. De plus , que personne n'a d'assurance , hors de la foi , s'il veille ou s'il dort , vu que , durant le sommeil , on croit veiller aussi fermement que nous le faisons ; on croit voir les espaces , les figures , les mouvemens ; on sent couler le temps , on le mesure , et enfin on agit de même qu'éveillé ; de sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil , par notre propre aveu ou quoiqu'il nous en paraisse , nous n'avons aucune idée du vrai , tous nos sentimens étant alors des illusions. Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller , n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier , dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir , comme on rêve souvent qu'on rêve en faisant un songe sur l'autre ? »

« Voilà les principales forces de part et d'autre ; je laisse les moindres , comme les discours qu'on fait contre les pyrrhoniens ,

contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays et autres choses semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs qui ne dogmatisent que sur ces vains fondemens, sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres; si on n'est pas assez persuadé, on le deviendra vite, et peut-être trop.»

« Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels; contre quoi les pyrrhoniens opposent, en un mot, l'incertitude de notre origine, qui enferme celle de notre nature, à quoi les dogmatistes ont encore à répondre depuis que le monde dure. » (*Manuscrit*, p. 258 (1).) Vous croyez, fait observer l'illustre écrivain, *Pascal redevenu tout-à-fait pyrrhonien; point du tout, il va de nouveau abandonner son pyrrhonisme, comme devant le pyrrhonisme il vient d'abandonner la théorie du sentiment.*

Sixième passage. « Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme ou au pyrrhonisme; car, qui pensera demeurer neutre, sera pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence de la cabale. Qui n'est pas contre eux, est excellem-

(1) Pascal, dans ce cinquième passage, établit, au nom des pyrrhoniens, que les premiers principes ne pourraient avoir une base logique, qu'autant que l'on aurait prouvé auparavant, que l'homme est créé par un Dieu bon, et qu'alors seulement il n'y aurait plus de doute si ces principes nous sont donnés ou véritables ou faux ou incertains, selon notre origine, et il conclut que les dogmatistes, depuis que le monde dure, n'ont pas répondu aux pyrrhoniens. Pascal, dans son entretien avec M. de Sacy, soutient « qu'indépendamment de l'existence et des perfections de Dieu, on ne trouve point dans les sciences des vérités inébranlables. » (*Mémoires de Fontaine*, t. II, p. 72.) C'est là, on le sait, la doctrine de Descartes. D'après ce philosophe, nous n'avons pas la certitude de l'existence de notre propre corps, si nous ne sommes assurés auparavant de l'existence de Dieu et de sa véracité; et, sans la connaissance de ces deux vérités, il ne saurait y avoir aucune science certaine. (*Méditations*, 3^e Médit., p. 36-37; — *Principes de la Philosophie*, 1^{re} partie, N^o 13.)

Lorsque nous montrerons que la foi de Pascal n'était ni aveugle, ni incertaine, et que, pour nous faire croire, il ne voulait pas nous abêtir, nous expliquerons dans quel sens il a dit que, hors la foi, il n'y a point de certitude, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant et à l'aventure; nous ferons observer encore qu'il ne faut pas confondre dans la personne de Pascal, l'apologiste du christianisme et le défenseur de la distinction du droit et du fait.

ment pour eux ; ils ne sont pas pour eux-mêmes, ils sont neutres, indifférens, suspendus à tout, sans s'excepter. »

« Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout, doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ; doutera-t-il s'il doute ; doutera-t-il s'il est? On n'en peut point venir là. Je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. » (*Manuscrit*, p. 258.) Ainsi, reprend l'illustre écrivain, *la nature soutient la raison ; Pascal le déclare lui-même. Cette nature, de son propre aveu, n'est donc pas impuissante.* « Malgré cet aveu, le pyrrhonisme a si bien pris possession de l'esprit de Pascal, que, hors de là, Pascal n'aperçoit qu'extravagance. »

Septième passage. « Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme, que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens. Si tous l'étaient, ils auraient tort. Cette secte se fortifie par ses ennemis, plus que par ses amis. Car la faiblesse de l'homme parait bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent. Il est bon qu'il y ait des gens dans le monde qui ne soient pas pyrrhoniens, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable. » (*Manuscrit*, p. 38 ; *Revue des Deux-Mondes*, 15 déc. 1844, p. 1016-1024.)

Ces passages de Pascal sont dans l'autographe, séparés par de longs intervalles. L'illustre écrivain, dans son argumentation, parait l'oublier ; il rapproche les textes et conclut que Pascal tombe dans de nombreuses et grossières contradictions. Pascal a dit lui-même, à l'occasion du pyrrhonisme : « J'écrirai ici mes pensées sans ordre et non pas peut-être dans une confusion sans dessein ; c'est le véritable ordre et qui marquera toujours mon objet par le désordre même. Je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable. » (*Manuscrit*, p. 137.) (1) Il sera facile, à travers

(1) *Pensées de Pascal*, édit. de M. Faugère, t. II, p. 96.

cette confusion calculée, de découvrir les véritables sentimens de Pascal sur le pyrrhonisme.

Constatons d'abord la doctrine que Pascal consigne dans les traités d'une assez grande étendue que nous avons indiqués plus haut (1). Il établit, en parlant des démonstrations géométriques, que les vérités, qui sont le fondement et le principe de la géométrie, et qui ont pour objet l'espace, le temps, le mouvement, le nombre, ne peuvent pas se démontrer; que ce manque de preuves n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection; que l'extrême clarté de ces principes convainc la raison plus puissamment que le discours. Il fait observer que néanmoins (afin, dit-il, qu'il y ait exemple de tout) on trouve des esprits excellens en toute autre chose que ces infinités choquent, et qui n'y peuvent en aucune sorte consentir. Il recherche la cause de ce refus d'adhésion, et il la trouve dans une maladie naturelle à l'homme, qui le porte à croire qu'il possède la vérité directement, et qui fait qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible. D'après Pascal, on peut hardiment affirmer une proposition, tout incompréhensible qu'elle est, si l'on trouve que le contraire est manifestement faux (2). La même doctrine se trouve professée dans l'autographe, à la page 191, dans un passage *complet et achevé* que nous avons déjà rapporté (3). On y parle des mêmes premiers principes qui ont pour objet l'espace, le temps, le mouvement, le nombre : on y soutient que ces principes se sentent et ne se démontrent pas; que le raisonnement essaierait vainement de les combattre; que l'impuissance où nous sommes de les prouver par raison, ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison; que cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison, qui voudrait juger de tout, et non pas combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire; qu'il eût été heureux que

(1) Première partie de la troisième étude.

(2) *Pensées de Pascal*, t. I; *De l'esprit géométrique*, p. 137-139.

(3) C'est le troisième passage cité plus haut.

nous connuissions toutes choses par instinct et par sentiment, mais que la nature nous a refusé ce bien et ne nous a donné, au contraire, que peu de connaissances de cette sorte (1).

« Arrêtons-nous ici un instant. Il est évident que, dans le *Traité de l'Esprit géométrique* et dans le fragment de l'autographe que nous venons de rapporter, Pascal professe la même doctrine sur la certitude. D'après cette doctrine, c'est à la nature seule que nous devons nous adresser pour la connaissance des premiers principes. Elle nous pousse invinciblement à les admettre. Essayer de les fonder sur le raisonnement, serait une tentative inutile, impossible, absurde. On les *conçoit*, on ne les *comprend* pas (2). Une maladie naturelle à l'homme, qui le porte à rejeter tout ce qui lui est incompréhensible, a empêché *certaines esprits excellens en toute autre chose* de les recevoir. Ils exigeaient des démonstrations, ils voulaient les comprendre (3). Ils ne voyaient pas que des principes qui ont l'infini pour objet, l'infini en grandeur, l'infini en petitesse, ne peuvent être ni compris ni révoqués en doute. On peut alléguer en leur faveur des preuves indirectes, mais aussi on est arrêté par des objections insolubles. La raison au milieu de ces deux infinis est placée comme sur un point imperceptible entre deux abîmes. Si elle ose les sonder, elle est frappée de vertige et tombe en défaillance.

(1) *Pensées de Pascal*, t. II, p. 108-109.

(2) « J'aperçois, dit Fénelon, une extrême différence entre concevoir et comprendre. Concevoir un objet, c'est en avoir une connaissance qui suffit pour le distinguer de tout autre objet avec lequel on pourrait le confondre, et ne connaître pourtant pas tellement tout ce qui est en lui, qu'on puisse s'assurer de connaître distinctement toutes ses perfections, autant qu'elles sont en elles-mêmes intelligibles. Comprendre, signifie connaître distinctement et avec évidence toutes les perfections de l'objet autant qu'elles sont intelligibles. » (*Traité de l'existence de Dieu*, 2^e partie, n° 110.)

(3) Fénelon a constaté cette maladie de l'homme. Il l'appelle un malaise, une rêverie de malade, que l'on n'a pas honte d'appeler une noble recherche de la vérité. « L'homme prétend, dit-il, à force de raisonner, se guérir d'un mal qui est l'intempérie du raisonnement même; c'est en arrêtant notre raisonnement téméraire, que nous guérirons notre raison. » (*Lettres spirituelles*, Lettre au père Lami, bénédictin.) Cette maladie s'aggrave par l'habitude. « Ceux qui sont accoutumés, dit Pascal, à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes et ne pouvant voir d'une vue. » (*Pensées de Pascal*, t. I, p. 351.)

Les premiers principes n'ont donc pas une base rationnelle scientifique. Le philosophe comme l'ignorant n'a ici d'autre guide que la nature. C'est là la philosophie du sentiment que proclame Pascal. La philosophie dont Pascal a dit, *se moquer de la philosophie c'est vraiment philosopher* (1), est celle qui voudrait donner aux premiers principes une base logique; c'est la philosophie des hommes qui ne veulent admettre que des vérités logiquement prouvées, et qui, alors, nécessairement se ramène à deux formes, le pyrrhonisme et le dogmatisme (2); cette philosophie, qui est le résultat d'une *maladie naturelle à l'homme*, que nous avons déjà signalée d'après Pascal et Fénelon. Elle a été professée par les philosophes qui ont nié cette maladie et par ceux qui l'ont reconnue, par les pyrrhoniens et par les dogmatistes. Les premiers ont constaté la faiblesse de l'homme et ont soutenu qu'il *ignorait tout absolument*. Les seconds ont établi sa grandeur et ont conclu qu'il *savait certainement*, c'est-à-dire que les premiers principes, fondemens de la science, avaient une certitude rationnelle. Les principes des uns et des autres étaient vrais; mais leurs conclusions sont fausses. Leurs principes n'envisageaient qu'une face de l'humanité. L'homme est un mélange de grandeur et de misère; c'est en ce sens que Pascal a dit: « Tous leurs principes sont vrais (des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc.); mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi (3).

Pascal, dans le passage de l'autographe dont nous venons de parler, a énoncé son opinion personnelle sur la certitude qu'il avait consignée dans le *Traité de l'Esprit géométrique*. Dans les fragmens de l'autographe dont il va être question, Pascal se

(1) Pascal oppose ici la philosophie du *sentiment* à la philosophie du *raisonnement*, comme il avait opposé ailleurs la *vraie morale* à la morale de l'*esprit*, qui est sans règle.

(2) Pascal déclare, dans l'autographe, que l'homme qui cherche sa véritable condition par sa *raison naturelle*, ne peut fuir une de ces sectes; et, dans son entretien avec M. de Sacy, il soutient que ces deux sectes sont les seules dont les opinions soient en quelque sorte liées et conséquentes.

(3) *Pensées de Pascal*, t. 1, p. 92.

pose en rapporteur du procès qui divise les pyrrhoniens et les dogmatistes. *Or voilà, dit-il, les principales forces de part et d'autre.* Il soutient que les pyrrhoniens effectifs et parfaits sont des fous ou des menteurs; il prouve que les dogmatistes qui prétendent assigner à la certitude une base rationnelle, scientifique, sont battus avec leurs propres armes. Il établit encore que les premiers principes ne pourraient avoir une base logique, qu'autant que l'on aurait prouvé auparavant que l'homme est créé par un Dieu bon, et qu'alors seulement *il n'y aurait plus de doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine.*

Quelle est donc l'argumentation de Pascal contre les pyrrhoniens? Il rapporte les raisons de ceux-ci et celles des dogmatistes, et conclut que les premiers sont vainqueurs. Pascal a professé, il est vrai, la philosophie du *sentiment*, celle qui admet les premiers principes comme un fait et qui ne cherche point ni à les démontrer ni à les comprendre; et cette philosophie n'est pas le scepticisme. L'illustre écrivain le reconnaît. « Que l'on place, dit-il, le pouvoir naturel d'arriver à la vérité dans le sentiment ou dans le raisonnement, c'est entre les écoles de philosophie une querelle de famille. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1844, p. 1014.) Mais, lorsque les dogmatistes qui veulent donner à la philosophie une base scientifique opposent aux pyrrhoniens, en faveur des premiers principes, le sentiment et la nature, Pascal leur montre qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes : *La logique, dit-il, les confond.* La logique, continue Pascal, les confond encore sur un autre point que sur les premiers principes. En effet, les dogmatistes admettent que tous les hommes *conçoivent de la même sorte*, et ils sont néanmoins dans l'impossibilité de donner de cette croyance une démonstration rigoureuse. Ainsi, d'après l'argumentation de Pascal, les pyrrhoniens ont raison contre les dogmatistes; mais les pyrrhoniens sont confondus par la nature.

L'illustre écrivain reproche à Pascal d'appeler raison ce que tout le monde appelle raisonnement, et à l'aide de cette sorte de

jeu de mots, peu digne de son génie, d'argumenter à son aise et de demander au raisonnement une démonstration que sa fonction n'est pas de fournir. L'illustre écrivain nous permettra de faire observer que le *raisonnement* est quelquefois appelé *raison*. On distingue deux raisons dans l'homme. La première, c'est le fond même de notre intelligence qui reflète les vérités éternelles qui sont en Dieu ou plutôt qui sont Dieu même. La seconde, c'est l'ensemble de nos facultés intellectuelles qui construisent sur la première, comme sur un fondement, l'édifice de la connaissance humaine. « Voilà donc *deux raisons* que je trouve en moi, dit Fénelon : l'une est moi-même ; l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée ; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux ; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tout lieu et à redresser tous les esprits qui se trompent ; enfin, incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent..... Où est-elle cette raison suprême ? N'est-elle pas le Dieu que je cherche ? » (*Traité de l'existence de Dieu*, 1^{re} part., N° 60.)

On l'a vu clairement : Pascal a pris le mot *raison* dans le premier sens que lui a donné Fénelon. L'un et l'autre, *sans demander au raisonnement une démonstration que sa fonction n'est pas de fournir*, reprochent à la *raison humaine* ses imperfections et ses erreurs.

Pascal, dit l'illustre écrivain, se contredisait en avançant, d'une part, que la nature soutient la raison, en déclarant de l'autre que la nature est impuissante. L'illustre écrivain développe cette accusation. « Le sentiment naturel, dit-il, a donc une force à laquelle on se peut fier ; il autorise donc les vérités qu'il nous découvre..... ou ces mots, *la nature soutient la raison*, ne signifient rien du tout ou leur portée va jusque-là. Mais cette conclusion ne pouvait convenir à Pascal. Il revient bien vite sur ses pas, et après avoir reconnu que la nature soutient la raison impuissante, c'est-à-dire qu'il y a une certitude antérieure et su-

périeure au raisonnement, il s'écrie : L'homme, dira-t-il, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre et est forcé de lâcher prise ? » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1844, p. 1023).

Pascal ne mérite point ces reproches. Son argumentation contre les dogmatistes et les pyrrhoniens est également victorieuse. Avec la *logique*, il confond les premiers. Il leur dit : Vous dites que vous possédez certainement la vérité. Cette prétention n'est pas fondée. Vous admettez les premiers principes, base de toutes les connaissances. Cependant vous ne pouvez ni les prouver ni les comprendre. Vous répondez, il est vrai, que l'*instinct*, le *sentiment*, la *nature* nous forcent de les recevoir. Cette réponse, en elle-même, est solide. Mais vous ne pouvez pas vous en prévaloir contre les pyrrhoniens, qui vous ferment la bouche en vous opposant que vous êtes en contradiction avec vous-mêmes. En effet, vous prétendez que vous donnez à la *science* une base *rationnelle*, et vous êtes contraints d'avouer que vous recevez les premiers principes, fondement de la science, quoique vous soyez dans l'impossibilité de les *prouver*. La nature ne donne pas, il est vrai, à la raison la puissance de démontrer les premiers principes. Mais elle lui communique une force qui fait qu'elle ne peut pas en *douter*, malgré son impuissance à les démontrer, et à résoudre les difficultés par une réponse sans réplique. Ainsi, la nature que Pascal ne déclare pas *impuissante*, soutient la raison dans ce sens qu'elle l'empêche de céder à sa faiblesse qui la porte à rejeter comme incertain ce qu'elle ne peut ni prouver ni comprendre. Abandonnée à elle-même, sans le secours de la *nature*, la *raison* succomberait à cette faiblesse. Telle a toujours été la philosophie de Pascal. Mais, dans la pensée de Pascal, suivre cette philosophie, ce n'est point professer une doctrine philosophique, c'est simplement subir une *nécessité* de la nature humaine; ce n'est pas être *philosophe*, c'est être *homme*.

« Le pyrrhonisme est le vrai ; car, après tout, les hommes avant J.-C. ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands

ou petits; et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard, et même ils erraient toujours en excluant l'un ou l'autre. » (1^{er} Passage cité.) Il est clair que, dans ce passage, Pascal déclare le pyrrhonisme vrai sur une question particulière, celle qui avait pour objet de savoir avant J.-C. où en étaient les hommes, s'ils étaient grands ou petits. « Le pyrrhonisme, dit-il, est le vrai; car, après tout, etc., etc. » On n'est donc pas fondé à tirer avec l'illustre écrivain cette conclusion, « Pascal ne dit pas : Il y a du vrai dans le pyrrhonisme, mais le pyrrhonisme est le vrai; et le pyrrhonisme, ce n'est pas le doute sur tel ou tel point de la connaissance humaine, c'est le doute universel et absolu, c'est la négation radicale de tout pouvoir naturel de connaître. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1844.)

Dira-t-on que Pascal est sceptique, pour avoir soutenu que les pyrrhoniens, parmi les philosophes de l'antiquité, avaient seuls raison, en déclarant qu'ils ne savaient pas si l'homme était *grand* ou *petit*. Bossuet qui, d'après illustre écrivain, a toujours été fidèle à la religion et à la philosophie, serait donc sceptique; car il s'exprime en ces termes : « Les sages du monde, voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que, par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle homme. Vous jugez bien que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. » (*Sermons; vendredi de la 4^e semaine de Carême.*)

Pascal a dit que « rien ne fortifie plus le pyrrhonisme, que ce

qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens ; que si tous l'étaient ils auraient tort ; que cette secte se fortifie plus par ses ennemis que par ses amis , parce que la faiblesse de l'homme parait bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas , qu'en ceux qui la connaissent. » Nous allons essayer d'expliquer ce passage. Le pyrrhonisme suppose l'impuissance naturelle d'établir par le raisonnement les premiers principes. Le dogmatisme méconnaît cette impuissance. L'opposition des dogmatistes fournit donc l'occasion de rendre sensible cette impuissance. Ainsi leurs objections fortifient le pyrrhonisme. Si ces objections et cette résistance n'existaient pas , on n'aurait pas le spectacle de la faiblesse qui s'ignore elle-même et que cette ignorance rend plus frappante.

L'illustre écrivain fait un crime à Pascal de cet arrêt contre la pensée : *Qu'elle est sotte !* Il sera facile de justifier Pascal. Ces mots : *Qu'est-ce que cette pensée ? Qu'elle est sotte !* ajoutés après coup et en surcharge , sont précédés et suivis de ces propositions : « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée ; la pensée est donc une chose admirable et incomparable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable. Mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts ! » Pascal reconnaît donc la dignité de l'homme et il la fait consister dans la pensée. Il proclame plusieurs fois cette vérité dans ses fragmens ? Qui n'a point admiré ce passage sublime ? « L'homme n'est qu'un roseau , le plus faible de la nature , mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers s'arme pour l'écraser. Une vapeur , une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'Univers l'écraserait , l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue , parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'Univers a sur lui , l'Univers n'en sait rien. » Mais , pourquoi Pascal , nous demandera-t-on , parle-t-il de la pensée avec un si profond dédain ? Pascal va nous l'apprendre. « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux

de lui montrer sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre; mais il est très-avantageux de lui représenter l'une et l'autre. » Le but de Pascal est donc évident. En rappelant à l'homme que *la pensée est grande par sa nature et basse par ses défauts*, il a voulu lui faire éviter deux écueils, l'orgueil et l'abjection.

L'illustre écrivain voit des preuves certaines d'un scepticisme bien arrêté dans ces paroles de Pascal : « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. — Humiliez-vous raison impuissante, taisez-vous nature imbécile. » Mais Bossuet appuyé sur un bon sens que rien ne peut faire fléchir, pour me servir des expressions de l'illustre écrivain, ne tient-il pas ce langage ? « Si un aveugle conduit un aveugle ils tombent tous deux dans le précipice. Et comment puis-je me fier à toi, pauvre philosophie ? Que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées ? On y forme des doutes ; mais on n'y prononce point de décision. Remarquez, s'il vous plait, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux.... Non, je ne le puis, chrétiens ; je ne puis assez me fier à la seule raison humaine. Elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste que de n'avoir d'autre guide qu'elle. Quand je regarde quelquefois en moi-même cette mer si vaste et si agitée, si j'ose parler de la sorte, des raisons et des opinions humaines, je ne puis découvrir dans une si vaste étendue, ni aucun lieu si calme, ni aucune retraite si assurée qui ne soit illustre par le naufrage de quelque personnage célèbre. » (*Sermon pour le dimanche de la Quinquagésime.*)

L'illustre écrivain dans son *Rapport sur les Pensées* oppose ces passages :

« Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de

proximité empêche la vue , trop de longueur et de brièveté de discours l'obscurcit , trop de vérité nous étonne. J'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous..... Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottans , poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir , il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises ; il glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous ; c'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque , et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. » (*Pensées de Pascal* , p. 127 , 128.)

Pascal dans ces textes marque, en traits ineffaçables, les limites que la raison ne saurait franchir ; mais il ne professe point le scepticisme. Quelques passages ajoutés à ceux qui viennent d'être rapportés, mettront dans tout son jour la pensée de Pascal. « Qu'est-ce que l'homme dans la nature, s'écrie ce grand génie ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes ; la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est sorti, et l'infini où il est englouti. » Les deux infinis sont pour lui deux abîmes , leur silence l'effraie. Il est condamné au *désespoir éternel de connaître les principes et la fin des choses*. Pascal en donne la raison. « L'homme n'a point de proportion avec l'infini. Nous sommes composés d'esprit et de matière ; nous ne pouvons donc pas connaître parfaitement les choses simples. Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures , nous les teignons de nos qualités, et empreignons notre être composé (en) toutes les choses simples que nous contemplons , et ce mélange même nous est

incompréhensible. *Le milieu des choses nous est seul échu en partage ; il est toujours distant des extrêmes.* « Connaissions donc notre portée. Nous sommes quelque chose , et nous ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes qui naissent du néant , et le peu que nous avons d'être, nous cache la vue de l'infini. »

« Notre intelligence tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature. »

« Il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout ; il la faut infinie pour l'un et l'autre... Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point et nous ne sommes point à leur égard ; elles nous échappent ou nous à elles. » *Sortir du milieu c'est donc sortir de l'humanité ; rien que la médiocrité n'est bon ; ce milieu est une apparence , une image, une idée.* « Qui tient le juste milieu , s'écrie Pascal ? Qu'il paraisse et qu'il le prouve. — Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment ; — mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment ; de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. — Il faudrait avoir une règle : la raison s'offre , mais elle est ployable à tout sens. — La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'il y arrivent , ils en écachent la pointe et appuient tout autour plus sur le faux que sur le vrai. » Ce juste milieu pour la connaissance , c'est une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme et une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme , et alors Pascal conclut : Voilà notre état véritable, nous sommes incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. On n'ignore pas absolument , parce qu'on ne peut pas douter des premiers principes ; on ne sait pas certainement , parce qu'on ne peut ni les prouver ni les comprendre. Cet état est contraire à notre inclination naturelle , parce que nous ne pouvons nous empêcher de brûler du désir de savoir , c'est-à-dire, de comprendre et de prouver. Le milieu vaste sur lequel nous voulons établir l'édifice de la connaissance humaine , comme une tour qui s'élève à l'infini , ne trouve point d'assiette ferme et

notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes , parce que les premiers principes des sciences ont pour objet l'infini qu'il nous est impossible de nier , de concevoir , de prouver (1).

L'illustre écrivain proclame Nicole un antagoniste du scepticisme. Eh bien ! écoutons l'auteur des *Essais de Morale*. « La vue de notre esprit est à peu près semblable à celle de notre corps ; je veux dire qu'elle est aussi superficielle et aussi bornée. Nos yeux ne pénètrent point la profondeur des corps , ils s'arrêtent à la surface. Plus ils étendent leur vue , plus elle est confuse ; et, pour voir quelque objet exactement, il faut qu'il perde de vue tous les autres. Que si les objets sont éloignés , ils les réduisent , par la faiblesse de l'organe qui en reçoit l'image , à la petitesse des moindres corps que nous avons auprès de nous. — Si les objets sont un peu étendus , il nous confondent ; — s'ils ne sont pas présents à nos sens, nous ne les atteignons souvent qu'en un point, — ce n'est pas encore tout. Quoique ce que notre esprit peut comprendre de vérité soit si peu de chose , la possession ne lui en est pas néanmoins ferme ni assurée. Il y est souvent troublé par la défiance et l'incertitude , et le faux lui parait revêtu de couleurs si semblables à celles du vrai , qu'il ne sait où il en est. Ainsi il n'embrasse son objet que faiblement et comme en tremblant , et il ne se défend contre cette incertitude, que par un certain instinct et un certain sentiment qui le fait attacher aux vérités qu'il connaît , malgré les raisons qui semblent y être contraires. Voilà donc à quoi se réduit cette science des hommes que l'on vante tant , à connaître une à une , un petit nombre de vérités d'une manière faible et tremblante. — C'est encore un effet de la faiblesse des hommes , que la lumière les aveugle souvent aussi bien que les ténèbres , et que la vérité les trompe aussi bien que l'erreur. Si l'on ne voit point de che-

(1) *Pensées de Pascal*, tom. I, pag. 224, tom. II, pag. 52, 53, 66, 67, 69, 70, 73, 74, 99.

min on s'égare , si l'on en voit plusieurs on se confond ; et la lumière de l'esprit qui fait découvrir plusieurs raisons , est aussi capable de nous tromper que la stupidité qui ne voit rien. — La présomption de l'homme vient uniquement de ce qu'il est si éloigné de connaître la vérité, qu'il en ignore même les marques et les caractères. » (*Traité de la faiblesse de l'homme*, ch. 8, 9.)

N'est-il pas évident que l'on trouve dans ces passages de Nicole la pensée tout entière de Pascal, moins le trait, la vigueur et le coloris ? D'après l'illustre écrivain, Nicole ne peut être soupçonné de scepticisme ; Pascal qui professe la même doctrine n'est donc pas sceptique (1).

L'ABBÉ FLOTTES,

Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

(Le 4^e article à un autre Numéro.)

(1) L'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* a accusé de scepticisme Pascal et Nicole. Nous avons montré, en 1824, que cette accusation n'est pas fondée. (*M. l'abbé F. de Lamennais réfuté par les autorités même qu'il invoque*, ou *Observations critiques sur la Défense*, etc.)

DOCUMENTS INÉDITS.

UNE LETTRE DE SISMONDI.

La *Revue de Paris*, la *Gazette de France*, la *Quotidienne*, le *Moniteur universel*, etc., ont bien voulu signaler les deux lettres de M^{me} de Staël que nous avons données dans notre dernier N^o, et mentionner le projet que nous avons formé, M. Blanc et moi, et qui s'exécute en ce moment, d'éditer toute la correspondance de M^{me} d'Albany. Nous les en remercions, et pour prouver à ces journaux, ainsi qu'à nos abonnés, que ce n'est point là une vaine promesse, nous voulions leur donner ici plusieurs lettres de Sismondi, de Bonstetten et de M^{me} de Souza qui sont pleines d'intérêt. La place nous manquant, nous ne publions aujourd'hui que la suivante, où il y est longuement question de l'auteur de *Corinne*; mais nous publierons les autres dans une prochaine livraison, avec deux lettres inédites du grand martyr de l'unité italienne, Ugo Foscolo. On y retrouvera tous les sentimens de patriotisme et de liberté que l'auteur de *Jacob Ortis* a prêtés à son héros.

A. J.

25 Janvier 1807.

MADAME,

Je me hâte de vous envoyer *Corinne*; c'étoit à vous que l'auteur vouloit que son livre parvint avant tout autre, en Italie. Madame de Staël n'avoit point attendu le voyage long et incertain de M. de Sabran; elle avoit donné ordre à son libraire de vous expédier cet ouvrage au moment où il paroitroit. Si cet exemplaire qui vous étoit destiné vous parvient enfin, je prendrai la liberté de vous le demander pour le faire passer à Naples à la place de celui-ci. Sans doute, Madame, moi aussi j'aurois ardemment désiré que M^{me} de Staël eût assez de fermeté dans le caractère pour renoncer complètement à Paris et ne faire plus aucune démarche pour s'en approcher; mais elle étoit attirée vers cette ville qui est sa patrie, par des liens bien plus forts que ceux de la Société. Ses amis, quelques personnes chères à son cœur et qui seules peuvent l'entendre tout entier, y sont irrévocablement fixées. Il ne lui reste que peu d'attachemens intimes sur la terre, et hors de Paris, elle se trouve exilée de ce qui remplace pour elle, sa famille,

aussi bien que de son pays. C'est beaucoup , sensible comme elle l'est , passionnée pour ce qui lui est refusé , foible et craintive comme elle s'est montrée souvent , que d'avoir conservé un courage négatif qui ne s'est jamais démenti. Elle a consenti à se taire , à attendre , à souffrir pour retourner au milieu de tout ce qui lui est cher ; mais elle a refusé toute action , toute parole qui fût un hommage à la puissance. Encore à présent , comme on la renvoyoit de Paris et de la terre qu'elle avoit achetée , le Ministre de la police lui fit dire que , si elle vouloit insérer dans *Corinne* un éloge , une flatterie , tous les obstacles seroient aplanis et tous ses désirs satisfaits. Elle répondit qu'elle étoit prête à ôter tout ce qui pouvoit donner offense ; mais qu'elle n'ajouteroit rien à son livre pour faire sa cour. Vous le verrez , Madame ; il est pur de flatterie , et dans nos temps de honte et de bassesse , c'est un mérite bien rare. — Nous allons donc bientôt voir ceux où l'âme antique de votre ami s'exprime avec toute sa fierté , toute son énergie (1). Je n'en doute pas , Madame , vous réussirez à obtenir une libre publication , puisque vous avez déjà été si avant. Ce succès ne pouvoit être obtenu que par vous seule au monde. Il falloit le courage , la persévérance d'une affection que la mort a rendue plus sacrée et qu'elle a presque transformée en culte. Parmi ces hommes qui comprennent si mal les hautes pensées et les sentimens généreux , il reste cependant encore une sainte admiration pour des vertus et un dévouement dont ils sont incapables. Vous les avez dominés , vous les dominerez encore par cette profonde vérité de votre vie austère et de vos affections. Ils céderont , ils obéiront au grand nom d'Alfieri , parce que , vous , en sentant toute la hauteur de son génie , toute la noblesse de son caractère , vous les forcez à le reconnaître. — J'ai eu aujourd'hui même des nouvelles de Bonstetten et je ne sais cependant pas mieux que vous , Madame , pas mieux que lui , s'il restera à Rome , s'il reviendra à Florence , si nous le verrons. Il est vrai qu'il est étrangement jeune encore ; il retrouve toutes les émotions douces et tendres d'un cœur de vingt ans , et , de plus , pour le chagrin , il n'y est pas accessible. Je souffre à présent plus pour lui qu'il ne souffre peut-être lui-même. Je vous en parlerai , Madame , quand j'aurai l'avantage de vous voir. C'est une fête que je me réserve , et elle est devenue pour moi plus désirable encore , après la charmante lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser. Recevez mes remerciemens , Madame , et croyez-moi , avec le plus profond respect ,

Votre très-humble serviteur ,

J.-Ch.-L. SIMONDE SISMONDI.

(1) Allusion à l'édition d'Alfieri que préparait M^{me} d'Albany.

CHRONIQUE.

Dans notre dernière Chronique, nous parlions d'un projet de bibliothèque portative formée par Napoléon, ce génie qui s'occupait de tout à la fois. Nous rappelions également l'ordre donné par lui à son bibliothécaire, M. Barbier, auteur du remarquable *Dictionnaire des Anonymes*, de rédiger des *Mémoires sur les campagnes qui ont eu lieu sur l'Euphrate et contre les Parthes, etc.*, et de tracer sur des cartes d'une grandeur convenable le chemin qu'a suivi chaque armée, etc. Nous avons reçu à cet égard, depuis notre dernier N^o, une lettre de M. Louis Barbier, bibliothécaire du Roi, au Louvre, et fils aîné du savant bibliothécaire de l'Empereur. Cette lettre ajoute quelques détails nouveaux aux faits que nous avions déjà cités et qu'elle confirme. Ainsi, M. Barbier père remit plusieurs notes à l'Empereur sur le sujet indiqué, notamment en septembre 1808. Diverses lettres de M. Menneval, datées d'Espagne, prouvent que, même pendant ses campagnes, l'Empereur s'occupait encore de son projet. M. Barbié-Dubocage, membre de l'Académie des Inscriptions, fut chargé de l'exécution des cartes et des recherches géographiques, et il fut présenté par M. Barbier à l'Empereur. M. Dubocage, qui a rédigé plusieurs des *Mémoires* demandés par Napoléon, entre autres ceux qui comprennent l'expédition de Lucullus contre Tigrane, roi d'Arménie, de Pompée contre Mithridate, etc., comptait reproduire ainsi trente-deux ou trente-trois expéditions des Anciens. Quant aux cartes, elles ont presque toutes été exécutées; mais, ainsi que les *Mémoires*, elles sont restées inédites. Leur publication offrirait certainement beaucoup d'intérêt; il serait à désirer qu'elle eût lieu.

Nous remercions de ses communications M. Louis Barbier, qui, en poursuivant jusqu'à nos jours le *Dictionnaire des Anonymes*, et en le refondant dans son entier, marche sur les traces de son illustre père. Nous espérons que l'édition qu'il en prépare ne se fera pas trop attendre.

— La commission de l'Académie française, chargée du rapport sur le prix de 10,000 fr. accordé à M. Ponsard, avait été d'avis, à l'unanimité, d'accorder une mention honorable à M. Léon Guillard, de Montpellier, pour sa comédie en 5 actes et en vers, *Les moyens dangereux*. L'Académie, pour encourager le genre comique, a décidé que le concours actuel resterait purement tragique; mais que celui de l'année prochaine serait, au contraire, consacré à la comédie, et elle a formellement réservé pour ce concours la pièce à laquelle sa commission, par l'organe de M. Villemain, sur la proposition de M. Ancelot, voulait accorder une mention honorable.

Erratum. — Un mot sauté à l'imprimerie a trop défiguré une phrase de notre dernier N^o, pour que nous ne signalions pas ici cette erreur. Au lieu de : Montluc, le capitaine protestant, lisez, page 265 du présent volume : Montluc, le capitaine anti-protestant.

GRAS, Propriétaire-gérant.

TABLE DES MATIÈRES

Du Tome Premier de la Troisième Série.

Première Livraison.

	Pag.
Préface.....	v.
Les Discretions, par M. Joncières (de Lyon).....	1.
De Paris au Canigou (suite), par M. Achille Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	12.
Origine et affinité des langues, par M. Eichhoff, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.....	35.
L'Italie en 1844, par M. Anatole de Laforge, attaché à l'ambassade de Florence.....	43.
<i>Poésie.</i> — Les Médecins d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, par M. Barthélemy (de Marseille).....	48.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Idéologie, par M. Bouillier, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, etc.....	53.
<i>Chronique.</i>	60.

Deuxième Livraison.

Origine et affinité des langues (fin), par M. Eichhoff, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.....	65.
De Paris au Canigou (suite), par M. Achille Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	77.
Spinoza, par M. l'abbé Flottes, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	93.
Du système Pénitentiaire, par M. Boileau de Castelnau, chirurgien de la Maison centrale de Nismes.....	109.
<i>Poésie.</i> — Impressions de voyage, par M. Désiré Cadilhac... ..	118.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Les Enfants; mes Douleurs charmées.	124.
<i>Chronique.</i>	130.

Troisième Livraison.

Du système Pénitentiaire (suite), par M. Boileau de Castelnau, chirurgien de la Maison centrale de Nismes.....	137.
De Paris au Canigou (suite), par M. Achille Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	150.
<i>Variétés.</i> — Une lettre de M. Émile Descamps; — Souvenirs et fragmens du prince Élim Mestchersky.....	165.
Horace; Études sur les écrivains de l'antiquité, par M. Salles-Devaux, avocat, directeur de l' <i>Écho d'Alais</i>	176.

II. 3^e Série.

28

	Pag.
<i>Poésie. — Les Aygalades, par M. Méry.....</i>	191.
<i>Chronique.....</i>	196.

Quatrième Livraison.

Observations sur l'Iconographie chrétienne, par M. Tournal (de Narbonne), inspecteur des monumens historiques.....	201.
Du système Pénitentiaire (suite), par M. Boileau de Castelnau, chirurgien de la Maison centrale de Nismes.....	212.
Samuel Boissière, peintre de Montpellier, au xvii ^e siècle, par M. Kühnholtz, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Montpellier.....	227.
<i>Bulletin littéraire. — Histoire des Francs ; lettres à Mazarin, Oderic Vital, etc.....</i>	248.
<i>Chronique.....</i>	259.

Cinquième Livraison.

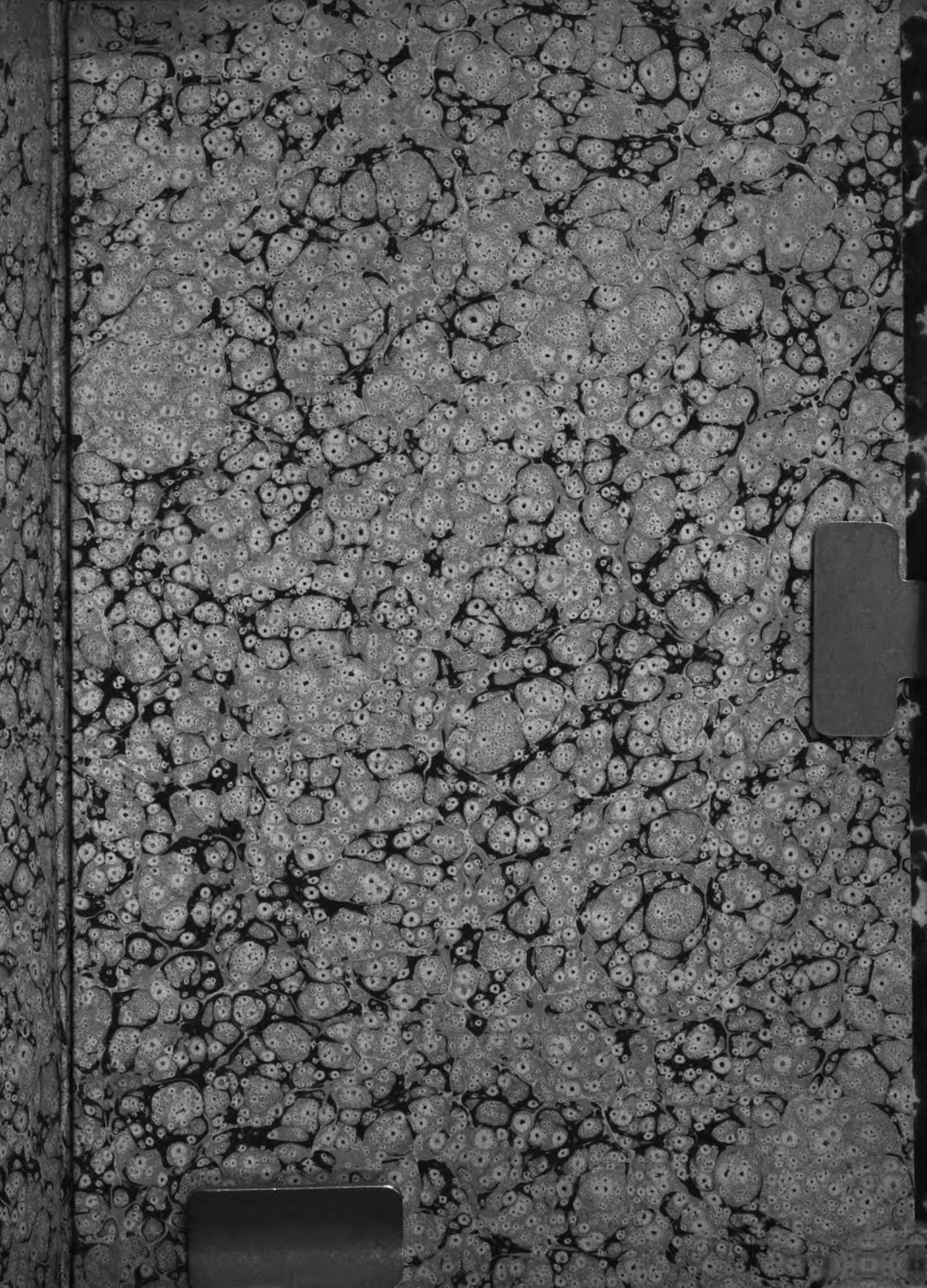
Récit de l'expédition contre Lisbonne, en 1831, par l'amiral Roussin, ancien ministre de la marine.....	265.
Le Congrès de Milan, par M. Eusèbe de Salles (de Marseille).	278.
Lettres à M. Salvandy, sur quelques-uns des manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye, par M. Achille Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	296.
Études sur Pascal (3 ^e article), par M. l'abbé Flottes, profes- seur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	312.
<i>Documens inédits. — Deux lettres de M^{me} de Staël.....</i>	329.
<i>Chronique.....</i>	332.

Sixième Livraison.

Samuel Boissière, peintre de Montpellier, au xvii ^e siècle, (suite et fin), par M. Kühnholtz, bibliothécaire de la Fa- culté de médecine de Montpellier.....	337.
Morale et philosophie mêlées, par M. Roux-Ferrand, sous- préfet du Vigan.....	350.
Le journal de Gracchus Babeuf, par M. Dabadie, rédacteur de l' <i>Émancipation</i> , de Toulouse.....	362.
Lettres à M. de Salvandy, sur quelques-uns des manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye, par M. Ach. Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	370.
Études sur Pascal (fin du 3 ^e article), par M. l'abbé Flottes, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.....	387.
<i>Documens inédits. — Une lettre de Sismondi sur M^{me} de Staël.</i>	406.
<i>Chronique.....</i>	408.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





WISCONSIN
Revue du Midi.



3 1951 001 903 197 1